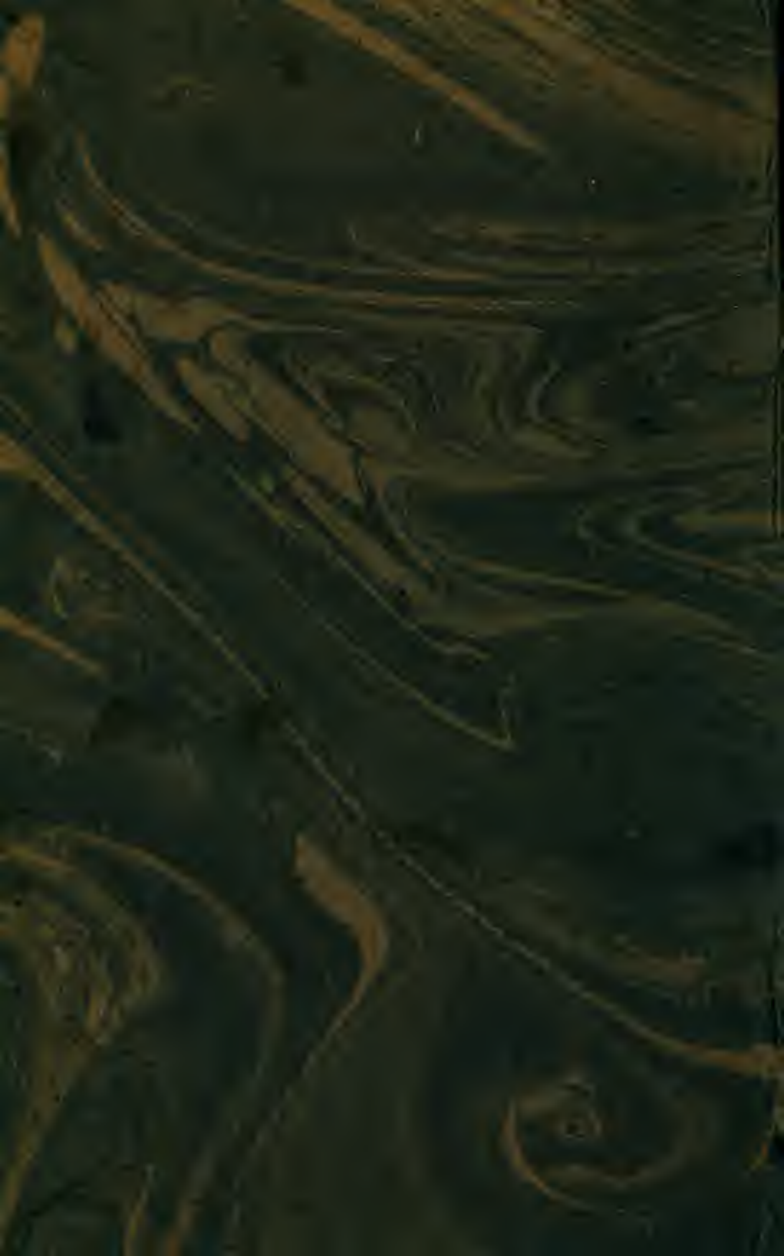






DC
198
.73
A2
1893
v. 4
SMRS

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

TOME QUATRIÈME

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoiresdemadam04abra

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

SOUVENIRS HISTORIQUES

SUR NAPOLÉON, LA RÉVOLUTION

LE DIRECTOIRE

LE CONSULAT, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION

TOME QUATRIÈME



PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

CHAPITRE PREMIER

Paul Ier et les prisonniers d'Alkmaar. — Générosité du premier consul et changement de l'empereur de Russie. — M. de Sprengporten. — Portrait de Paul Ier. — Histoire du général Sprengporten. — Le transfuge suédois. — Opinion du premier consul sur l'envoyé russe. — La Suède et Gustave III. — Les chapeaux et les bonnets. — Le fils d'un transfuge, patriotisme et ma conversation avec Bonaparte. — Étonnante instruction du premier consul. — Le bal de M. de Sprengporten. — Mme Récamier et son portrait. — Une lettre de Mme de Staël. — Les jolies femmes en bonnet rouge. — Les fêtes chez les banquiers. — Les Russes à Paris. — M. de Sprengporten remplacé à Paris par M. de Kalistchef. — Fête du 1er vendémiaire. — Adresse du premier consul.

On sait comment la prévention défavorable que Paul Ier nourrissait contre la France fut en un jour changée en dévouement, par le seul effet des bons procédés du premier consul envers les huit mille prisonniers faits à Alkmaar, lors de la descente de l'armée austro-russe, commandée par le duc d'York. Ces hommes furent renvoyés dans leur patrie, sans rançon, sans échange, habillés, soignés, et tout cela

avec cette simplicité, toujours compagne de la vraie grandeur. Paul Ier, que les flatteurs de sa mère ont si longtemps tenu dans l'ombre et revêtu d'une enveloppe qui ne lui convient pas, Paul avait une âme faite pour apprécier un trait généreux, venant même d'un ennemi. Sa reconnaissance fut bruyante et se manifesta par des démonstrations tellement alarmantes pour l'Angleterre que cette puissance, justement craintive pour les résultats que pouvait amener une alliance entre la France et la Russie, communiqua ses alarmes aux nobles qui entouraient le trône de Paul. La contagion se répandit avec rapidité, et bientôt une lutte s'établit entre le pouvoir et les sujets. Mais comme je n'écris pas l'histoire générale, je me bornerai à prendre ce qui a rapport non seulement à la nôtre, mais à l'époque dont je m'occupe.

Le premier effet de l'impression favorable qui ramenait à nous le souverain le plus puissant de l'Europe fut d'établir une voie de communication entre le cabinet des Tuileries et celui de Pétersbourg. Paul envoya le général Sprengporten en France, avec une lettre de remerciement pour le général Bonaparte, pour ses bons procédés envers ses sujets faits prisonniers en Hollande. Mais M. de Sprengporten n'était revêtu d'aucun caractère diplomatique. Il remit sa lettre en audience particulière le 4 nivôse an IX au premier consul, en y ajoutant verbalement tout ce qui pouvait établir de bonnes relations entre les deux puissances. Il logeait sans aucun appareil à l'hôtel Grange-Batelière, qui était alors un hôtel garni. Beaucoup de Russes l'accompagnaient, mais ce n'était nullement une ambassade.

Le général Sprengporten était l'homme le plus con-

venable pour la mission qu'il remplissait. L'empereur de Russie connaissait l'esprit de plusieurs de ceux qu'il aurait pu choisir. Et dans les circonstances délicates où la France et la Russie se trouvaient vis-à-vis l'une de l'autre, il était important de ne pas placer un homme dans une position qu'un mot pouvait à l'instant même rendre fausse. Les défaites répétées de l'armée russe avaient aigri presque tout ce qui formait cette armée. Le général Bonaparte, tout magnanime qu'il était, pouvait dire une parole offensante, dont l'esprit moscovite ne pourrait soutenir l'amertume. Et bien que l'envoyé du czar ne fût point accrédité, la manière d'être d'un étranger devenait bien plus facile à conduire que celle d'un Russe. Ces réflexions, au reste, ne sont pas de moi ; je les ai entendu faire par le premier consul, en même temps que l'éloge de l'empereur Paul Ier, et en expliquant à Mme Bonaparte pourquoi M. de Sprengporten n'était point ambassadeur.

Le général Sprengporten n'était pas Russe ; il était Suédois et d'une ancienne famille d'origine finlandaise. A l'époque de la fameuse révolution de 1776, il était colonel et entièrement dévoué au roi Gustave III. Son attachement était si connu de Gustave qu'il fut le seul chef de l'armée auquel le jeune conquérant de l'autorité royale fit part de son hardi projet, ainsi qu'au capitaine Hellechius. Sprengporten devait amener au roi la garnison de Sweaborg, mais les vents le retinrent en Finlande et, lorsqu'il arriva à Stockholm, tout était fini, les chapeaux avaient battu les bonnets et le roi était vainqueur[1]. Les sou-

[1] La Suède était divisée en deux factions, celle des *bonnets*

verains ne mesurent guère les services qu'à un seul aunage, c'est le succès. Le général Sprengporten arriva trop tard. Il demeura dans l'ombre malgré son dévouement, tandis que le capitaine Hellechius, qui gagna toute la garnison de Christianstadt, où il commandait fut brillamment récompensé par le roi, qui lui donna immédiatement le nom de *Gustafskiœld*[1] et, plus tard, le grade de général. Irrité, blessé de l'ingratitude de son maître, qui punissait en lui les fautes du hasard, Sprengporten se rendit plus coupable que lui, en abandonnant sa patrie. Il quitta la Suède, prit du service en Hollande, puis passa à celui de la Russie. Là son rôle devint tout à fait celui d'un homme coupable. Il voulut faire soulever la Finlande. Les choses furent amenées au point que cette province envoya une députation à Pétersbourg pour demander le jeune prince Constantin Paulowitch pour roi.

L'empereur de Russie savait que le premier consul jetait fort souvent un regard inquiet et observateur sur la Suède. Il était hors de doute que, dans des conversations familières, il prendrait plaisir à s'entretenir avec un homme connaissant la Suède, puisque c'était sa patrie, et cependant ne pouvant en parler de manière à donner de l'ombrage au monarque moscovite. Et en effet le premier consul se plaisait à causer avec le général Sprengporten, et même fort longuement. Il ne devait cependant pas l'estimer, car

et celle des *chapeaux*. La première était celle de la diète, soutenue par la Russie; la seconde, celle du roi, soutenue par la France.

[1] Ce nom signifie en suédois *Bouclier de Gustave*.

j'ai toujours entendu Napoléon s'exprimer de la façon la plus rigoureuse et la plus positive sur les transfuges. Je me rappelle qu'un jour, ce même général Sprengporten, nous ayant donné un fort beau bal, le premier consul demanda à plusieurs de nous des nouvelles de la fête, si elle avait été gaie et quelles étaient celles qui s'étaient retirées les dernières. Après avoir parlé quelques instants sur ce ton, il dit en s'adressant à plusieurs hommes de son intimité qui se trouvaient chez Mme Bonaparte en ce moment :

— Le général Sprengporten a une physionomie bien sévère pour ordonner et présider une fête. En vérité, je crois qu'il y a du remords dans son regard. Il a été bien malheureux, le général Sprengporten; il était d'une grande bravoure et de plus fort habile. Un général russe, moins savant que lui, a pensé qu'il n'était pas d'un homme courageux de tourner l'ennemi, ainsi que le lui conseillait Sprengporten, et voulut faire une attaque de front. Sprengporten insista. Le Russe lui demanda s'il *avait peur*. A un pareil mot, surtout lorsqu'un homme se trouve vis-à-vis la bannière qu'il a désertée, il n'est qu'une réponse; ce fut celle que fit aussi Sprengporten.

« — Marchons. »

Ici le premier consul expliqua comment les Suédois furent attaqués par les Russes et leur résistèrent. Il dit les manœuvres des deux partis, chose au-dessus de mon intelligence. Je me rappelle seulement que le général russe suivit ensuite le conseil de Sprengporten, mais trop tard pour celui-ci, qui fut blessé dangereusement. Napoléon, en racontant toutes ces guerres qu'il paraissait connaître comme s'il s'y était trouvé, parla beaucoup de l'importance qu'il y avait

pour la Russie à récompenser grandement et noblement Sprengporten. Une particularité qui me frappa, c'est qu'il parla longtemps bas à Berthier. Il poursuivit ensuite plus haut, nous entretenant toujours de Sprengporten.

— Il était fort violent, disait Napoléon, et cette violence était tellement terrible qu'elle le privait de sa raison. Cela était au point qu'un jour, n'étant encore qu'officier peu avancé en grade, il leva une canne ou une épée qu'il tenait à la main sur le roi Frédéric-Adolphe, père de Gustave III.

Je parlai de ce fait à Dirschkoff qui était venu en France avec M. de Sprengporten, mais comme ami et curieux, plutôt que comme attaché à son ambassade *incognito*. Il me dit que le général était en effet d'une violence tellement terrible qu'elle pouvait effrayer ceux qui ne le connaissaient pas.

— Mais il fut toujours si malheureux, ajouta son ami, que si jamais homme a pu réclamer indulgence, c'est bien lui.

M. Dirschkoff me raconta plusieurs événements de de la vie du général qui me parurent du plus haut intérêt. Mais il en est un surtout qui fit sur moi la plus vive impression. Ma tendresse pour ma mère me le faisait comprendre avec mon cœur, avec mon âme.

M. Dirschkoff me dit que le général Sprengporten avait un fils. Au moment où le général quitta la Suède, ce fils était d'âge à porter les armes. Mais aucune considération d'intérêt ou d'ambition ne put lui faire oublier la cause sacrée de sa patrie. Il suivit son père au milieu des balles, des boulets et des bombes, envoyés par les Suédois sans que son épée

sortît de son fourreau. Toujours auprès de son père, prêt à le secourir, ce fut en effet dans les bras de ce fils, dont il devait s'enorgueillir, que le général Sprengporten fut reçu, lorsqu'une balle suédoise vint lui porter la vengeance de la patrie. Plus tard, lorsque la santé de son père lui fit quitter le service, le brave et bon jeune homme, pour dégager la parole que le général avait donnée, fut offrir son sang et sa vie, mais à la condition expresse de ne jamais combattre contre les Suédois. Potemkin le lui promit et lui tint parole.

— Il était brave comme son père, me dit M. Dirschkoff, et le plus charmant, le plus aimable des hommes. Il reçut sa première blessure auprès de moi au siège d'Ismaël.

— Me permettez-vous de raconter cette histoire au premier consul ? demandai-je à M. Dirschkoff.

Il me regarda quelques instants sans répondre, puis il me dit en souriant :

— Et pour quel motif ? il faut qu'il soit puissant, car je vois vos yeux fort humides.

— Que vous importe ? Me permettez-vous de raconter tout ce qui concerne la conduite de M. de Sprengporten le fils au général Bonaparte ?

— Oui, sans doute ! s'écria-t-il. Je vous devine et vous remercie.

A quelque temps de là, je saisis le moment et racontai ce que je savais du fils du général suédois. A mesure que je parlais, je voyais une expression indéfinissable se répandre dans le regard, dans le sourire, dans les traits. Bientôt je vis plus. Dans cette physionomie de Napoléon, cette physionomie unique dans ses jets lumineux, dans ces pensées toutes

créées qu'un jeu de muscles vous révélait, je vis de l'attendrissement. Mais il n'était pas malheureusement assez ami de lui-même pour se laisser aller à ces impressions douces et qui caressent l'âme. Il se détourna en disant avec un accent qui ne peut se rendre ni se faire comprendre :

— C'est un brave jeune homme.

Nous étions alors dans la grande galerie de Diane, où l'on avait dîné ce même jour. Je m'éloignai du premier consul et m'en fus rejoindre Junot et Duroc qui causaient ensemble.

— Je viens de faire une grande besogne, leur dis-je en riant.

Comme le premier consul m'avait écoutée assez longtemps, ils parurent impatients de savoir ce que j'avais pu avoir à lui dire de si important.

Je leur racontai alors ainsi que je venais de le faire, mais non dans les même termes, car la chose me touchait trop vivement, l'histoire de mon jeune héros.

— Eh bien, leur dis-je en finissant, n'ai-je pas eu raison de dire tout à l'heure que j'avais fait une grande besogne? J'ai lavé une tache que tout le sang de celui qui la porte ne pourrait effacer ; car le moyen de la voir désormais, dites-moi? Il faudrait pour cela passer à travers ce bouclier d'honneur et de gloire du fils, et c'est impossible.

Ils convinrent tous deux que j'avais raison, et ils étaient bons juges dans cette matière.

Il nous donnait de jolies fêtes, le général Sprengporten. On dansait beaucoup et fort gaiement. Malgré sa figure sérieuse, il témoignait si franchement le désir qu'on s'amusât chez lui qu'on n'avait garde d'y manquer. Et puis, malgré son âge, son caractère d'en-

voyé d'un grand souverain, — car on savait qu'il l'était en effet, — il était garçon et cela contribuait aussi à rendre la gaieté plus communicative et plus franche.

Parmi les cases de ma mémoire, il en est une qui contient un souvenir se rattachant à l'un des bals de M. de Sprengporten, et qui tout aussitôt l'enveloppe d'un nuage frais, gracieux et odorant. Il me semble que ce jour-là il n'y avait à la fête du général suédois que des femmes jolies, jeunes et fraîches comme des fleurs.

Je n'avais jamais vu Mme Récamier. Ce fut chez M. de Sprengporten que je la rencontrai pour la première fois. J'en avais fort entendu parler et j'avoue que ma mère avait un peu influencé mon jugement sur elle, en se persuadant et me persuadant, par cette raison que mon opinion suivait presque toujours la sienne en ce qui regardait le monde, que Mme Récamier était ce qu'on appelait alors *une merveilleuse*, c'est-à-dire une personne exagérée en ce qui regarde la mode et son cortège bruyant et insensé. Je la craignais presque, et enfin, puisqu'il faut le dire, en groupant dans ma pensée les parties que je croyais devoir former un tout, il en naissait une femme charmante, il est vrai, mais qui écrasait autour d'elle non seulement la médiocrité, mais les figures qui même ordinairement gagnent leur vie dans le monde comme succès et sont trouvées jolies. Combien je fus surprise en apercevant ce charmant visage si frais, si enfant et pourtant si beau ! Mais combien je le fus plus encore en jugeant de la peine timide qu'elle éprouvait de son triomphe ! Sans doute il était visible qu'elle était heu-

reuse et charmée de se voir ainsi proclamer la plus belle de la fête. Mais il était aussi évident qu'elle souffrait des regards de colère que lui dardaient les yeux de beaucoup de femmes qui n'en étaient pas pour cela plus agréables, et qui, ne fût-ce que par intérêt pour elles-mêmes, auraient dû faire comme moi, contempler avec calme et plaisir son beau visage et s'écrier après l'avoir bien regardée :

— Mon Dieu ! qu'elle est jolie !

Et, en effet, Mme Récamier méritait bien véritablement ce nom de jolie, si rarement obtenu à bon droit, et pourtant si prodigué. On donne cette louange à toutes les femmes ordinaires, et la politesse, l'usage croient avoir fourni leur contingent lorsqu'une femme entre dans le monde, qu'elle est passable et qu'il faut qu'elle soit louée parce qu'elle a de la fortune et que sa maison sera ouverte. On dit : « C'est une jolie femme ! » et l'on profane ainsi ce que la nature a produit de plus ravissant, tandis qu'il serait bien plus juste de dire : « Voilà une belle femme ! » Car rien n'est plus vulgaire que ces visages avec de grands yeux, un nez droit, une bouche avec de belles dents et des lèvres roses, tout cela accompagné de belles épaules et même d'une jambe bien faite; j'y ajouterai encore le bras, si l'on veut. Oui, mais allez demander à ces grands yeux-là un regard de flamme, à cette bouche de s'entr'ouvrir pour un sourire de l'intelligence sacrée de l'esprit, à ce nez grec ou romain de se déranger de sa ligne *solennelle*, pour montrer, par un léger mouvement des narines, qu'il y a du jeu dans les muscles de ce visage, beau peut-être dans toutes ses parties, et dont pourtant aucune n'est liée avec l'autre. Demandez tout cela, et rien ne vous

répondra. Vous trouverez une statue en beau marbre, mais silencieuse et froide.

Cette exigence est satisfaite en regardant Mme Récamier. Son regard est doux et fin, son sourire gracieux, sa parole bienveillante, son accent mélodieux. La première fois que je la vis, elle me frappa. Je l'admirai avec la sensation qu'on éprouve devant une œuvre vraiment belle ; depuis je me suis demandé compte de cette impression. C'est que toute sa personne était un composé de grâce naïve, de finesse et de bonté ; et tout cela uni ensemble, accordé par cet attrait qui forme seul le charme pour lequel on est aimée ; souvent je lui ai trouvé de la ressemblance avec les madones des pieuses peintures de l'Italie ; mais cette ressemblance était tout intellectuelle et ne venait pas de la régularité de ses traits. C'était son âme qui animait ses yeux et s'y montrait à travers de longues paupières baissées, ainsi que sur le front rougissant sous le bandeau de linon, seule parure, pendant de longues années d'une si charmante tête. Dans le sourire qui entr'ouvrait si souvent ses lèvres rosées, il fallait également voir la joie naïve d'une jeune et ravissante créature, heureuse de plaire, heureuse d'être aimée, ne voyant que des joies dans la nature et répondant au salut d'amour qui l'accueillait en tous lieux par une expression de tacite bienveillance. Elle remerciait la vie d'être si belle et si joyeuse.

Lorsque Mme Récamier fut en Angleterre, elle y trouva le même enthousiasme; partout la foule sur son passage. C'est que ce charme, dont je signalais tout à l'heure la puissance, est magique chez tous les peuples. Il y a dans la grâce, dans la bonté, un pouvoir exercé sans appel.

A l'époque où je rencontrai Mme Récamier, chez M. de Sprengporten, elle était à la fois dans la fleur de sa beauté et à l'apogée de son existence grande et brillante. M. Récamier était à la tête de l'une des premières maisons de banque de Paris. Ses malheurs ne pouvaient même se prévoir, car le moyen de penser qu'on laissera souffrir l'un des membres les plus recommandables du commerce? Il était donc en mesure alors de donner à sa jeune et charmante compagne toutes les jouissances du luxe et de l'opulence, pour reconnaître, quoique faiblement, les soins charmants, le bonheur dont elle embellissait son intérieur et sa vie. La maison de M. Récamier, arrangée par Bertaut, était un délicieux séjour. Rien n'était comparable alors aux fêtes qu'il donnait aux étrangers qui lui étaient adressés et dont bien certainement le désir de voir Mme Récamier avait déterminé le choix dans celui qu'ils avaient fait de M. Récamier pour leur banquier. La curiosité les attirait chez lui. Bientôt ils y étaient fixés par un charme qui agissait sur les vieux et les jeunes, sur les femmes et sur les hommes.

Mme Récamier est une personne essentiellement nécessaire dans des Mémoires contemporains. Non qu'elle reçoive des reflets de l'époque, ou qu'elle lui en donne, mais parce qu'elle tient immédiatement à cette même époque. On ne trouvera pas toujours, dans les temps à venir, une femme comme elle, une femme dont la beauté a fait mettre à ses pieds tous les hommes dont les yeux se fixaient sur elle; une femme dont l'amitié a été recherchée des talents les plus remarquables du siècle; une femme dont l'amour fut l'objet des vœux de tous et dont pourtant la vertu demeura pure, une femme dont la réputation justement parfaite ne

reçut aucune atteinte des attaques de la basse envie, de la sotte jalousie; une femme, enfin, qui ne perdit aucune des affections qui lui avaient été vouées, parce que dans les jours radieux de sa belle vie, elle eut le mérite de sacrifier leurs joies à la souffrance et que la douleur d'un ami malheureux la trouva toujours prête à lui porter une parole consolante, fût-ce au prix du repos de sa vie et même de son avenir.

Adieu, lui dit Mme de Staël dans l'une de ses lettres — vrais chefs-d'œuvre de ce beau génie, car c'est l'abandon du cœur, tout le désordre de la confiante amitié — *adieu. Je baise avec respect votre charmant visage* [1].

Il y a, je trouve, dans ce simple mot, tout ce qui peut être dit, et bien aussi tout ce qui peut être compris. Quant à moi je l'ai rapidement traduit.

J'aime Mme Récamier, mais je dois déclarer que mon attachement pour elle n'est point du tout le mobile du jugement que je porte sur elle, et cela est concevable, parce qu'une femme jugeant une autre femme ne peut avoir de prévention qu'en mal. Mais je connais trop bien Mme Récamier pour ne pas connaître aussi les qualités, les vertus qu'elle cache avec autant de soin qu'une hypocrite en met à voiler ses défauts. Tout le monde peut juger dans son salon de sa bienveillance constante. Chacun participe à ce désir de plaire, cette volonté de trouver un ami, même dans un inconnu, sentiment toujours essentiellement sorti d'un bon

[1] Je parlerai plus tard de la conduite de Mme Récamier relativement à Mme de Staël lors de sa dernière proscription, si l'on peut se servir de ce mot. Comme tous les événements tiennent à l'époque, ils viendront en leur lieu.

cœur. Mais ce que ne connaissent pas ceux qui la voient seulement quelques heures, c'est son âme, c'est elle. Pour le monde, Mme Récamier est une femme célèbre. Pour ceux qui ont le bonheur de l'apprécier en la connaissant, c'est un être à part que la nature a formé dans l'un de ses plus beaux jours de fête.

J'ai laissé les bals de M. de Sprengporten pour parler de Mme Récamier, et ce n'est certes pas une interruption dont on me fera des reproches. J'y reviens pour parler d'une circonstance qui tient à l'époque à laquelle nous sommes dans ces Mémoires, époque remarquable en ce qu'elle commence ce siècle qui devait dans ses douze premières années fournir plus d'événements que des siècles à leur tour dans leur cercle entier ne pourront en donner à l'histoire.

Depuis le 18 brumaire la société se réunissait, se groupait autour du gouvernement qui lui offrait enfin une perspective non seulement de salut, mais de prospérité. La paix avec l'Allemagne, celle qu'on allait conclure avec la Russie, les préliminaires déjà fort avancés entre la France et l'Angleterre; tout cet horizon lumineux d'espérance, remplaçant ces nuages gros et lourds qui pesaient sur la poitrine de chacun au point d'empêcher de respirer et tout pleins d'inquiétudes, d'alarmes, non seulement pour ses biens, mais pour sa vie et le bonheur de tous les siens. Un tel changement d'état amenait nécessairement une révolution dans les mœurs et dans tout le gouvernement social. Car il est bon de dire et d'écrire, pour une partie de la génération qui existe et surtout pour celle qui s'élève, que la société, à l'époque dont je parle, était un royaume ayant ses lois, ses coutumes,

ses usages, sa langue même, et tout cela sans porter aucun préjudice aux autres états ses voisins. Les femmes étaient les souveraines de cet empire. Leur joug n'était pas pesant et ce qu'elles exigeaient de leurs sujets, certes elles le rendaient avec largesse dans le charme qui se répandait dans les lieux soumis à leur administration. Tout cela avait souffert du long bouleversement de chaque chose. De jolies femmes avaient coiffé le bonnet rouge, et aux jours de belle liberté on n'avait pas celle de changer de linge. Mais si dans ce monde tout doit avoir une fin, c'était bien certainement cette heureuse époque. On commença à se réunir de nouveau pour baiser la main de la vieille grand'mère aux jours solennels de l'année. On ne craignit plus de marcher en troupe joyeuse vers la chambre d'une mère, pour lui porter un bouquet de roses le jour de Marie ou d'une autre sainte. Puis on s'enhardit, et les bals particuliers commencèrent. Enfin, vint le consulat, et l'on nous ordonna de nous divertir. Oh ! pour ce commandement-là, nous sommes toujours très obéissantes ! Et tout aussitôt que l'on ne craignit plus d'être condamné à mort pour avoir dansé le jour anniversaire de la perte d'une bataille [1] et que le gouvernement donna l'exemple ainsi que tous les ministres et les autorités, Paris redevint encore une fois le séjour enchanteur des plaisirs et de la joie.

Mais dans les deux premières années du consulat, les plus belles fêtes, si l'on excepte le gouvernement,

[1] En parlant d'Arras, je raconterai tout à l'heure le fait auquel se rapporte ce que je dis ici, et qui s'est passé dans cette ville.

les ministres et les premières autorités, ne se donnèrent que chez les banquiers les plus riches, tels que M. Récamier, M. Perregaux, deux ou trois autres, puis MM. Séguin, Hainguerlot et quelques millionnaires de leur force, qui rendaient en plaisirs à la France ce qu'elle leur avait donné en fortune.

Bientôt ces fêtes reçurent un nouvel éclat de la présence d'une foule de personnages de distinction qui accoururent en France aussitôt qu'ils furent libres de voyager. L'Italie, l'Angleterre, la Suisse, furent désertées pour cette belle France, l'orgueil de ses enfants, l'amour de tous et les délices de l'étranger, qui recevait d'elle avec largesse, en échange de son or, joies, bonheur et plaisirs.

Les Russes suivirent immédiatement les Allemands, aussitôt que la permission de quitter leur froide patrie leur fut accordée par leur nouveau souverain. L'empereur Paul venait de mourir, à peine âgé de quarante-sept ans et quatre mois[1]. Le grand-duc Alexandre, l'aîné de ses fils, âgé de vingt-trois ans, monta immédiatement sur le trône, et tout aussitôt le gouvernement despotique des czars fit place à une domination plus douce et d'autant plus habile. Je me rappelle qu'à cette époque les Russes qui venaient à Paris, avaient pour leur empereur un sentiment qui tenait du délire. Plusieurs avaient son portrait dans leur appartement intérieur, à côté de leur *bog favori*,

[1] Catherine mourut le 17 novembre 1796 ; et son fils Paul Petrowitz, le 23 mars 1801, dans la nuit du 23 au 24. Il avait eu le trône en perspective pendant trente années. Le peuple lui offrit souvent la couronne pendant ce long cours de temps, il s'y refusa constamment. C'est une louange qui ne peut être trop répétée dans la vie de ce prince.

entouré, comme l'image sainte, de lumières et de pierreries, et tout aussi vénéré que saint Alexandre Newsky et saint Nicolas.

Mais nous n'allions pas vite dans la conclusion définitive de notre raccommodement avec la cour de Pétersbourg. Le nouveau czar voulait aussi la paix, mais le parti de l'Angleterre était d'une grande force en Russie. Lord Withworth, ambassadeur britannique sur les bords de la Néva, y jouait plutôt le rôle d'un chef de faction que celui d'un diplomate; quoiqu'à vrai dire quelquefois tous deux se ressemblent assez, mais du moins la chose se fait-elle avec pudeur et sans l'arrogance qu'employait lord Withworth pour se faire *obéir*, ainsi qu'il le disait. M. de Sprengporten s'était retiré et avait été remplacé par le chevalier de Kalistcheff, qui vint à Paris également sans titre et sans qualité diplomatique. Il était porteur, comme M. de Sprengporten, d'une lettre de l'empereur de Russie au premier consul de la république. Mais il y avait un changement dans la mission de M. de Kalistcheff; elle n'était pas restreinte à un objet spécial, comme celle de son prédécesseur. Toutefois il n'était accrédité que par une lettre de ministre à ministre et, comme je l'ai dit, sans aucun titre. Du reste, il pouvait en prendre un, celui de l'être le plus ennuyeux faisant partie de la création. Il y avait mort d'homme à passer une heure à côté de lui; et j'en puis parler avec une triste science, car il dîna plusieurs fois chez moi, et j'ai pu juger de tout ce qu'il valait en ce genre.

Une chose assez remarquable, c'est qu'il partit de Pétersbourg, je crois, envoyé par Paul Ier, et que lorsqu'il présenta sa lettre au premier consul, en

audience particulière, le 5 floréal an IX, le trône était occupé par le nouveau czar. Du reste, les formes diplomatiques entre les deux puissances furent bientôt la seule cause s'opposant à ce qu'un ministre déployât son caractère d'envoyé près du gouvernement français. M. de Kalistcheff fut rappelé. M. le comte de Markoff lui succéda et, cette fois, ce fut avec la qualité de ministre plénipotentiaire. Néanmoins ce ne fut encore que deux mois après son arrivée qu'il fut ouvertement accrédité. Il arriva à Paris le quatrième jour complémentaire de l'an IX, et ce fut comme particulier qu'il assista aux fêtes célébrées pour l'anniversaire de la république, le 1er vendémiaire, an X. Le lendemain, 2 vendémiaire, il remit au premier consul la lettre dont il était chargé, et qui n'était encore qu'une lettre particulière. Ce ne fut que deux mois après qu'il présenta ses lettres de créance en forme et déploya enfin près de nous le caractère de ministre plénipotentiaire, tandis que M. le général Hédouville prenait la même qualité à la cour de Pétersbourg.

Ces détails, qui ne se trouvent dans les journaux que sous le rapport des dates, m'ont paru devoir être développés dans des Mémoires du temps. Ils montrent à quel point les puissances étrangères redoutaient avec nous toute alliance. Elles ne s'avançaient qu'à pas lents, et faisaient même souvent retraite. Le Directoire les avait rendues méfiantes. Il fallut tout ce que l'art et la bonne foi purent offrir de plus habile et de plus rassurant, pour amener enfin des esprits prévenus à nous donner la main. Cette alliance de bonne foi et d'habileté peut d'abord paraître étrange, mais je crois n'avoir pas besoin d'expliquer ma pensée.

En me servant du mot d'art, je n'entends pas certes l'artifice. Mais à cette époque difficile, il ne suffisait pas de marcher dans une droite ligne, il fallait que chaque pas devînt utile, et c'est là que le talent du premier consul se montre dans tout son éclat. Cette habileté dont il donna des preuves au monde fut employée pour la gloire de sa patrie et pour le succès de toutes les entreprises formées dans le but du bonheur de cette même patrie.

CHAPITRE II

Visite de Rapp et invitation de nous rendre à la Malmaison. — Conversation en route. — Attachement de Rapp au premier consul. — Chagrin et tristesse de Bonaparte. — Inquiétude de ses deux aides de camp. — Bonaparte renvoyant son déjeuner. — La promenade à cheval et crainte des assassins. — Les chevaux au galop. — Profonde affliction du premier consul et sa conversation avec Junot. — Dîner à la Malmaison. — La perte de l'Égypte. — Grands projets anéantis. — La colonne mémorable. — Le combat de Nazareth. — L'ordre du jour et le plus beau titre de noblesse. — Le tableau et le portrait. — M. Gros.

Dans une belle matinée de l'été de 1801, nous vîmes arriver Rapp qui venait nous demander à déjeuner et apportait à Junot l'ordre d'aller à la Malmaison, ainsi qu'une invitation pour moi d'y passer la journée. Nous partîmes en sortant de table. Rapp retournait à la Malmaison. Nous lui donnâmes une place dans notre voiture et nous fîmes la route ensemble.

J'ai parlé de Rapp de manière à donner de lui l'idée d'un brave et franc soldat, et à cette époque surtout ce caractère était le plus dominant en lui. Mais la qualité la plus fortement agissante de son âme ressortait de l'attachement profond qu'il portait au premier consul[1]. Aussi, lui, Duroc, Lannes, Bessières, Lemarrois,

[1] J'ai longtemps pensé que ce sentiment devait durer autant

deux ou trois autres de l'armée d'Égypte et de l'armée d'Italie étaient-ils ceux de la cour naissante qui sympathisaient le plus parfaitement avec Junot, parce qu'ils parlaient le même langage. Le premier consul était pour eux ce qu'une maîtresse chérie eût été pour d'autres jeunes hommes, la pensée dominante qui commandait à toutes les autres. Pour cet attachement dont je donnerai des preuves à mesure que nous avancerons dans ces Mémoires, Junot était parfaitement bien compris par ceux que j'ai nommés, et lorsque M. de Bourrienne dit que Duroc ne rendait pas au premier consul l'amitié que celui-ci avait pour lui, je prends la liberté de le démentir, ainsi que je l'ai fait pour tant d'autres faits également erronés.

Le jour où Rapp vint, comme je l'ai dit en commençant ce chapitre, nous chercher pour aller à la Malmaison, nous remarquâmes promptement qu'il était triste et qu'une pensée forte l'occupait uniquement. A peine étions-nous à la barrière de l'Étoile que Junot, après avoir considéré le visage de Rapp, reçut de sa physionomie assombrie, un reflet également triste, et nous n'étions pas arrivés à Nanterre que, prenant la main de son brave frère d'armes, il lui dit :

que la vie de Rapp, ainsi que le souvenir des bienfaits de son général; mais enfin... Du reste, quelqu'un m'a donné dernièrement une explication tellement satisfaisante de la raison qui lui fit accepter la place de gentilhomme de la chambre de Louis XVIII, que mon attachement pour le brave soldat redoublera encore, si elle est vraie. La chose est possible... Rapp, dans son bon cœur, peut avoir fait un rêve dont Louis XVIII était trop habile pour le réveiller. Cette histoire viendra à son appel, lorsque nous atteindrons son époque.

— Rapp, il y a quelque chose là-bas... Le général...

Et son œil, attaché sur l'excellent homme, semblait craindre une réponse affirmative. Rapp inclina la tête d'abord sans répondre, puis il dit, en serrant fortement la main de Junot :

— Je ne sais rien, mais il est certain que le général a reçu quelques nouvelles qui lui font de la peine. Je le connais à présent comme si je ne l'avais jamais quitté, vois-tu, et lorsque son front se plisse, que ses yeux se couvrent... — et il fronçait les sourcils comme Napoléon, lorsqu'il était fortement préoccupé. — Et puis ensuite, lorsqu'avec cet air tout triste, il repousse son déjeuner, sa chaise, jette sa serviette, se promène, demande trois tasses de café dans une heure, je me dis qu'il doit avoir quelque chagrin. Et voilà la vie qu'il a menée toute la journée d'hier, et ce matin, la même chose a recommencé. Aussi je retourne à la Malmaison, quoique j'aie fini mon service depuis midi. Mais je serais trop tourmenté si je restais à Paris.

Junot prit la main de Rapp et la serra : C'était si bien sa pensée que le brave homme venait d'exprimer! Je les regardai tous deux. Junot avait les yeux humides. L'autre regardait par la portière, il était honteux de son émotion.

— Mais... leur dis-je à tous deux, vous êtes, permettez-moi de vous le dire, comme deux enfants. Comment! Parce que le premier consul a peut-être de l'humeur, vous lui croyez du chagrin, au point d'en ressentir vous-mêmes un assez fort pour en être presque honteux comme hommes! Vous n'avez pas plus de raison que deux enfants, je vous le répète.

Ces deux jeunes têtes se tournèrent l'une vers l'autre, comme pour se mirer respectivement. Je me mis à rire. Rapp se fâcha.

— Je puis être ridicule en manifestant mon inquiétude trop vivement, dit le bon jeune homme, mais moi qui ai bien vu la physionomie toute changée de mon général... Tu sais, Junot !

Et il recommençait à se grimer comme le premier consul.

— Moi qui l'ai vu, je sais que ce n'est pas de l'humeur qu'il a, c'est du chagrin, c'est de la peine. Hier matin, après ce déjeuner qu'il n'a pas mangé, il a demandé ses chevaux. Nous sommes sortis du parc par la porte de Bougival. Nous étions seuls avec Jardin. Tant que nous fûmes en vue du château, le général alla au pas, mais, une fois que nous eûmes gagné et dépassé la grille, il lança son cheval, lui enfonça ses éperons dans le ventre et la pauvre bête monta au galop de chasse cette route pierreuse de Bougival, dans laquelle il pouvait dix fois se tuer, car le cheval, rencontrant une des pierres rondes et polies dont ce chemin est rempli, aurait roulé tout en bas de la route, sans qu'il pût le retenir. Lorsque nous fûmes en haut, là, sous ces beaux arbres qui commencent le bois, alors il s'arrêta. Le cheval soufflait à ne pouvoir plus faire un pas. J'arrivai après le général, il était seul. Jardin était encore loin. Alors je ne songeai plus que le cheval pouvait tomber. Mais je vis dans ce bois tout sombre, tout désert, des assassins attendant, guettant mon général au passage.

Je vis que la surveillance du dévouement ne peut être tellement active que le danger ne puisse arriver

avant elle, car enfin il était là depuis deux minutes, seul ! Les malheurs qui auraient pu être accomplis en si peu de temps se présentèrent si vivement à moi que, dans le premier moment, je me suis peut-être oublié. J'ai pris la liberté de dire au premier consul qu'il allait comme *un fou* et ne savait ce qu'il faisait.

« — Que diable, mon général, lui ai-je dit, on ne fait pas ainsi de la peine aux gens qui nous aiment. »

— Comment! tu lui as parlé comme cela? demanda Junot en riant d'un air étonné.

— Certainement, répliqua Rapp; et pourquoi ne l'aurais-je pas fait? Ils m'ont déjà fait la peur, là-bas, d'avoir déplu au premier consul en lui parlant aussi franchement. Mais je ne puis le croire. Il sait que c'était le cœur qui agissait.

Mais pour revenir à ce que je te disais tout à l'heure relativement au chagrin du général, lorsque je lui fis remarquer la solitude qui nous entourait, il sourit comme ça [1].

Et Rapp fit un sourire de dédain et d'amertume, accompagné d'un mouvement de tête tout à fait particulier à Napoléon, et que peuvent seuls comprendre et se figurer ceux qui l'ont connu.

— Et puis il me dit :

« — Le danger ne me fait pas peur, colonel Rapp. Il y a même des instants où je l'appelle, car il est des jours où la vie est lourde à porter. »

[1] Rapp accompagna cette phrase d'une suite de mots fort énergiques que je me dispense de placer ici. Son langage n'avait cependant rien de grossier, mais souvent il plaçait en manière d'interjection ou d'exclamation des mots assez difficiles à rapporter fidèlement.

Et là-dessus, le voilà reparti toujours avec son galop enragé.

— Mais cette fois, ajoutait Rapp avec un air satisfait, nous étions, sinon en plat pays, au moins en chemin convenable pour suivre le général. Aussi Jardin et moi nous ne l'avons pas quitté et la tête de nos chevaux soufflait sur la queue du sien. Nous avons fait au moins six lieues, je crois, et lorsque nous sommes rentrés, la physionomie du premier consul était beaucoup plus calme qu'au départ.

Junot était rêveur. Tout ce que disait Rapp indiquait en effet qu'un chagrin très vif affectait le premier consul. Junot questionna son camarade[1]. Mais celui-ci avait bien pu remarquer ce qui s'était offert à lui aussi fortement tracé sur ce visage qui recevait et transmettait si admirablement les émotions de sa grande âme, mais il ne fallait pas lui demander de la finesse dans le coup d'œil pour expliquer ou deviner les choses d'après ses indications simples. Ainsi il avait jugé que le premier consul avait du chagrin, parce que son attachement lui avait donné une rectitude de coup d'œil qui venait de son cœur. Mais quel était ce chagrin? D'où provenait-il? Voilà qui devenait une combinaison trop forte pour lui.

Quant à moi, je demeurai étonnée de la manière presque éloquente avec laquelle il venait, quelques moments auparavant, de nous raconter toute cette promenade, et je trouvai en cela une nouvelle preuve

[1] A cette époque, Junot comptait toujours parmi les aides de camp du premier consul. Il fut même quelque temps premier aide de camp de l'empereur. Il ne cessa d'avoir ce titre qu'en 1808, l'empereur ayant décidé que le titre de gouverneur de Paris était incompatible avec celui de premier aide de camp.

que le cœur possède l'éloquence la plus poétique. L'esprit ne peut mettre la sienne à côté. Elle y paraît froide, sèche et compassée. Un mot lancé par ce volcan de l'âme agité par une passion, quelle qu'elle soit, est toujours plus persuasif, plus éloquent, que tous les discours d'un rhéteur.

Lorsque nous arrivâmes à la Malmaison, le premier consul était dans son cabinet. Il fit aussitôt entrer Junot. Il demeura plus d'une heure enfermé avec Napoléon. Quelque temps avant le dîner, nous les vîmes se promener dans l'allée qui conduisait alors à la grille du côté de La Jonchère[1] et de Bougival. Junot était sérieux et paraissait écouter le premier consul avec un grand intérêt. Parfois on apercevait le visage de Napoléon qui s'animait et semblait s'éclairer d'une sorte de lumière. Une fois, étant arrivés au bout de l'allée du côté du château, il s'arrêta et, comme il voulait expliquer démonstrativement à Junot ce qu'il lui disait, il traçait plusieurs figures sur le sable avec son pied. Je me rappelle que, trouvant probablement la chose trop difficile ainsi, il demanda à Junot de lui donner son épée dont il se servit, sans l'ôter du fourreau, pour continuer à tracer ces figures stratégiques.

Lorsque nous nous rendîmes dans la salle à manger, le premier consul était déjà à table. Il me fit mettre à côté de lui et me parla tout aussitôt de choses tellement indifférentes qu'il était évident que ce n'était que pour éviter un silence complet qu'il entreprenait

[1] La Jonchère n'était pas encore au prince Eugène à cette époque. L'allee dont je parle existe même toujours, elle répond à l'extrémité du château dans laquelle se trouvent les deux cabinets de l'empereur.

une conversation à laquelle il ne prêtait aucune attention. Je l'examinai et je vis qu'en effet il était sous le poids d'une vive impression. Hélas! le sujet n'en était que trop grave. Nous avions perdu l'Égypte!

C'était en vain que le premier consul avait caché les premières nouvelles qui lui étaient parvenues et qui lui avaient dévoilé tout l'avenir qu'il redoutait. Il espérait encore que le bonheur de sa destinée influerait sur le malheur apporté dans celle de l'Égypte par ce malheureux Menou. Les Anglais avaient triomphé. Tous leurs moyens avaient été employés dans cette circonstance que le ministère anglais avait regardée comme une question individuelle. En vain M. Pitt, M. Dundas, lord Grenville avaient-ils donné leur démission, effrayés par l'ascendant de cet homme qu'ils détestaient. Leurs adieux ont été des vœux de mort pour frapper dans sa racine l'œuvre de sa création. L'expédition d'Abercrombie devait faire un grand mal à l'Égypte avec un chef habile. Avec celui qui était à la tête tout à la fois de l'armée et du gouvernement du pays, elle portait la ruine et la mort et les débarqua toutes deux sur la plage d'Aboukir.

En revenant à Paris, Junot était vivement affecté. Il me parla de tout ce qu'il avait appris du premier consul. Il lui avait communiqué ce qui allait être public et ce qui l'était même probablement déjà, parce que le commerce devait avoir reçu des nouvelles par l'Angleterre, toujours intéressée à nous faire connaître nos désastres. Le premier consul avait paru tellement affecté à Junot, que lui-même souffrait de la peine qu'il voyait peser sur une âme dont aucune affection n'était faible ou médiocre.

— Il y a si longtemps que je connais les projets

qu'il formait relativement à cette belle Egypte ! me disait Junot. Lorsque nous nous promenions sur les boulevards neufs, dans l'une de ces soirées d'été dont la beauté du temps faisait alors notre plus grand plaisir, lorsque nous étions à Paris, malheureux et sans emploi enfin, eh bien, alors le premier consul me parlait de l'Orient, de l'Égypte, du mont Liban, des Druses, et lorsque ensuite ses rêves brillants se changèrent en une réalité glorieuse, lorsque le général Bonaparte se vit enfin chef d'une puissance pouvant exécuter de grandes choses, je sais, poursuivit Junot, que cet instant fut l'un des plus beaux de sa vie. J'ignore ceux que le ciel lui réserve, mais je puis affirmer que faire de l'Égypte un lieu d'où pouvait un jour partir la foudre qui frapperait la prospérité de l'Angleterre était son plan, et que ce plan était au moment de recevoir son exécution. Aussi, dès qu'il m'a dit aujourd'hui : « *Junot..., nous avons perdu l'Égypte !* » j'ai pensé à la douleur, oui, la douleur qu'il a dû ressentir lorsqu'il a reçu la nouvelle qu'en effet *on avait perdu l'Égypte !* et mon cœur s'est serré avec angoisse. Rapp avait bien raison ! Mon général souffrait cruellement hier matin !

Le premier consul n'a peut-être montré à aucun de ceux qui l'entouraient à quel point la blessure que venait de lui faire l'Angleterre était vive et saignante. Junot seul devait comprendre la souffrance. Aussi est-il à remarquer que, avant de le voir, il n'avait pas parlé du sujet qui paraissait causer son inquiétude et son agitation. Ce n'est qu'aux yeux de celui qui avait reçu si souvent les confidences rêveuses de son amitié, qu'il voulut lever le voile qui cachait son cœur souffrant. Junot pleurait avec l'abondance d'un

enfant en me rapportant tout ce qui s'était dit pendant les deux heures qu'il avait passées avec le premier consul. Non seulement Napoléon avait été dans cet entretien l'homme de la patrie, en pleurant sur une perte irréparable pour la prospérité du commerce de la France, mais il avait encore été le chef de l'armée, l'ami des officiers. Il regrettait d'abandonner cette terre arrosée du sang de tant de milliers de Français, ces sables brûlants dans lesquels devaient blanchir leurs ossements !

— Il voulait, me disait Junot, élever un tombeau à Sulkowsky, à Julien. Il voulait ériger au pied du mont Thabor une colonne qui aurait porté les noms des trois cents braves que je commandais à Nazareth. Nous aurions ainsi bravé les siècles, et la postérité aurait trouvé également notre gloire dans les déserts de la Syrie. Mais, comme mon général le disait, poursuivit Junot : « Mes projets comme mes songes, tout, oui, l'Angleterre a tout détruit. »

Ce fut alors aussi que Junot m'apprit que ce qu n'avait été qu'ébauché allait recevoir son exécution. Déjà en Égypte, lors du combat de Nazareth, ce combat dans lequel Junot battit les Turcs, étant coupé du corps de troupe auquel il appartenait, se trouvant à la tête de quelques centaines d'hommes en face de l'avant-garde du grand-vizir commandée par Ayoub-Bey et forte de plus de trois mille hommes, le général en chef avait ordonné que cette victoire, l'un des plus beaux faits d'armes de nos guerres, serait consacrée d'une manière glorieuse ; mais l'ordre du jour n'avait pas encore reçu son exécution. Le premier consul s'était servi des paroles les plus affectueusement honorables pour assurer Junot que la chose allait être

exécutée. Voilà quel était cet ordre du jour. C'est un noble titre à conserver. Mes enfants peuvent en être vains, de celui-là. Avec lui ils ne craignent pas que l'hérédité nobiliaire soit quelque jour contestée, ils seront toujours les fils du vainqueur de Nazareth.

Au quartier général au camp devant Acre, le 2 floréal an VII.

ORDRE DU JOUR

« Le général en chef, voulant donner une marque de satisfaction particulière aux trois cents braves commandés par le général Junot qui, au combat de Nazareth, ont repoussé trois mille hommes de cavalerie, pris cinq drapeaux et couvert le champ de bataille de cadavres ennemis, ordonne :

« Article premier. Il sera proposé une médaille de douze mille francs pour prix du meilleur tableau représentant le combat de Nazareth.

« Art. 2. Les Français seront costumés dans le tableau avec l'uniforme de la 2e d'infanterie légère et du 14e de dragons. Le général Junot, les chefs de brigade Duvivier et du 14e dragons y seront placés.

« Art. 3. L'état-major fera faire, par les artistes que nous avons en Égypte, des costumes de Mamelouks, de janissaires de Damas, des Alepins, des Delettes, des Maugrebins, des Arabes[1] et les enverra au ministre de l'intérieur à Paris, en l'invitant à en faire

[1] C'étaient les différentes nations qui composaient l'avant-garde du grand visir. On a mis trois mille dans l'ordre du jour, parce que la première information ne fut pas juste, l'ennemi avait plus de quatre mille hommes.

faire différentes copies, à les envoyer aux principaux peintres de Paris, Milan, Florence, Rome et Naples, et à déterminer l'époque des concours et les juges qui devront décerner le prix.

« Art. 4. Le présent ordre du jour sera envoyé à la municipalité de la commune des braves qui se sont trouvés au combat de Nazareth.

« *Le général en chef*, BONAPARTE.

« *Le chef de l'état-major général*,

« ALEXANDRE BERTHIER, *général de division*.

« Pour copie conforme au registre d'ordre,

« *L'adjudant général.* »

Je crois, sans aucune prévention, que cet ordre du jour est unique dans nos guerres. Le Directoire, qui n'aimait pas à sanctionner la gloire de nos armées, fut cependant contraint de proclamer celle-ci et des ordres furent donnés pour que celui du général Bonaparte reçût son exécution. Le concours eut lieu, mais après le retour du général en chef, et même après celui de Junot. Six peintres concoururent. Ce fut M. Gros que Junot déclara avoir le mieux conçu l'idée qu'il avait lui-même donnée de l'affaire, dans une petite notice qui avait été distribuée aux peintres. M. Gros avait le grand avantage de son admirable talent, aidé d'une connaissance plus particulière du pays, puisqu'il avait été en Egypte. Junot lui fit donc accorder le prix, et il fut chargé de faire le tableau ; il ne fut jamais terminé ; l'esquisse seule fut achevée. Le magnifique portrait du duc d'Abrantès, que j'ai chez moi, est l'œuvre immortelle (on peut le dire) de M. Gros ; il

était destiné à servir pour le grand tableau du combat de Nazareth. Ce portrait, dont la tête, c'est-à-dire la figure seule, est terminée, est un chef-d'œuvre, non seulement de peinture, mais de ressemblance. Que de fois j'ai remercié M. Gros dans mon cœur! Combien les arts sont sacrés et vénérables, lorsqu'ils sont ainsi créateurs, lorsqu'ils rendent à une famille affligée l'image parfaite de celui qu'elle regrette! La main qui a produit ce prodige doit être à jamais bénie.

CHAPITRE III

Les Mémoires contemporains. — Les Russes et M. de Markoff. — La mort de Catherine II. — Le prince Baratinsky et le prince Orloff. — Le prince et la princesse Do... — Potemkin. — La révolution française, les bonnets rouges et préventions des étrangers. — *La reine de Hongrie* et les dames de la halle. — Les mystifications à la mode. — Thiémé, Fitz-James et Musson. — Grande mystification de l'Institut chez la princesse D... — Robert, les catacombes et la planche de Saint-Pierre. — Mme Demidoff.

Dans les Mémoires contemporains, j'ai déjà dit qu'une des parties les plus importantes à soigner était le caractère distinctif de l'époque.

— Mettez des faits et des noms, me répètent quelques personnes, de manière à m'impatienter.

Des faits ! qui pense à mettre autre chose ? Des noms ! il faut bien qu'on en ait un. Et pour peu que les faits mettent des gens en scène, à moins que vous ne recommenciez le proverbe que M. Lenormand d'Étioles racontait si bien, et que je vous ferai connaître si Dieu me prête vie jusqu'à la fin de ce chapitre, il est difficile de faire des Mémoires sans écrire beaucoup de noms et de faits. Mais je crois qu'il en est souvent aussi qu'il est bien de laisser au *Moniteur* qui est là pour les gens qui veulent savoir que le premier consul a reçu le corps diplomatique à deux heures moins cinq minutes, le 5 floréal an IX.

Et puis arrivent alors les Mémoires vraiment contemporains pour vous faire faire connaissance avec les personnages dont parle le *Moniteur*.

Par exemple, quand il vous dit que le premier consul a reçu, après ou avant la parade, cent cinquante ou deux cents Russes qui lui ont été présentés par M. le chevalier de Kalistcheff d'abord, puis ensuite par M. le comte de Markoff, vous ne voyez que des uniformes verts, bien pincés, bien serrés, saluant en se frappant les talons, et puis voilà l'audience finie. Mais moi qui me rappelle assez bien le temps, les lieux et les choses, je tâcherai de faire faire presque connaissance avec ce gros prince Dolgorouky, ce même Russe, gendre de Baratinsky, ce Baratinsky, que Paul Ier força de mener le deuil de son père, lorsqu'à la mort de Catherine il la réunit à son mari dans la même tombe[1]. Le prince Dolgorouky n'avait rien du solennel d'une telle cérémonie. Il était fort bon homme, avait une belle réputation militaire qui allait drôle-

[1] Alexis Orloff et le prince Baratinsky menèrent le deuil de Catherine II et de Pierre III, que Paul Ier avait fait déterrer pour le placer auprès de la czarine sur le même lit de parade. Une bandelette semblait les attacher l'un à l'autre et portait cette inscription : *Désunis pendant leur vie, réunis après leur mort*. Baratinsky et Orloff, tous deux exilés à Moscou, furent rappelés par ordre du nouvel empereur et reçurent l'ordre de marcher en tête du convoi. Paul Ier fit en cela une action digne des plus grands éloges. Il rendit hommage à la mémoire de son père, sans porter atteinte à celle de sa mère. Comme il jugeait d'après lui-même, ce rapprochement des bourreaux et de la victime devait être une terrible punition ! Mais Baratinsky fut le seul des deux qui en ressentit l'effet. Il était pâle et tremblant et fut obligé pendant toute la cérémonie d'avoir un flacon de sels près de lui. Orloff fut impassible.

ment à sa rotondité ; et certes, si son beau-père avait eu affaire à son gros cou, il ne s'en serait pas tiré aussi aisément qu'avec Pierre III. Sa femme, fille de ce prince Baratinsky, était la personne la plus remarquable parmi les Russes alors à Paris, comme réunion complète de bonnes manières, de tournure distinguée, d'esprit même. Enfin tout était bien. On la trouvait impertinente. Comme elle ne l'a jamais été pour moi, je n'en sais rien. Elle avait de la raideur, un peu de guindage, de ces façons des femmes que nous nommons collets-montés. Mais cette manière d'être n'était pas la sienne. Et ce qui n'est pas assez connu, c'est à quel point nous exerçions notre influence sur tout ce qui arrivait alors à Paris. Voici dans quel sens.

La révolution française avait eu chez les puissances étrangères la plus terrible célébrité. Sans doute, elle était justement frappée d'une sorte d'anathème dans ce qui concernait les malheurs qu'elle avait apportés. Mais sans entrer ici dans une discussion qui me mènerait hors de mon sujet, quant à présent je prendrai le côté plaisant de la chose pour dire que dans les pays étrangers on était parfaitement et sérieusement convaincu que tous les hommes portaient des moustaches, des chapeaux ronds en cérémonie, mais habituellement des bonnets de police ou des bonnets rouges, des carmagnoles et des pantalons ; puis, qu'ils juraient, et fumaient, et buvaient, enfin étaient de vrais saltimbanques ; que les femmes s'en allaient en chemise par les rues, faisaient le rôle de la déesse Raison, juraient au besoin comme les hommes et disaient à un ministre quand elles parlaient le beau langage :

— Citoyen ministre, vous nous donnez là un fameux fricot !

A quoi le ministre répondait :

— Citoyenne, ce n'est pas le Pérou [1].

Vous voyez qu'il y avait là des éléments pour faire un beau bacchanal.

On me dira que je charge le tableau. Je le sais bien. Mais, en revenant à la parole purement textuelle, il est de fait que quelques femmes parlant comme la dame au fricot avaient servi de modèles et posé pour faire peindre d'après elles toute la génération féminine de l'époque de 1801 et des années environnantes ; que quelques hommes, tels que nos armées en renfermaient véritablement beaucoup dans ce temps-là, donnaient la mesure d'après laquelle on jaugeait la pauvre France. Mais s'il en était ainsi au temps de ses malheurs, ce fut bien autre chose vraiment lorsqu'elle se releva de nouveau jeune et fraîche, belle et parée, portant une robe brillante, coiffée de beaux lauriers ! De quoi s'avisait-elle ? Ce n'était qu'une dévergondée, vivant avec de vrais sapajous et des femmes au milieu desquelles *la reine de Hongrie* [2] eût été une élégante.

[1] Ce joli mot fut dit en effet par un homme qui n'en disait guère que de spirituels, surtout par l'à-propos. Il répondit ce que je viens de rapporter à Mme Lefebvre. C'est M. de Talleyrand.

[2] On appelait ainsi autrefois la fruitière-orangère la plus riche de la halle. C'était elle qui conduisait la députation de la halle, qui avait jadis le droit d'entrer chez la reine et le dauphin le jour de la saint Louis et d'embrasser le roi. La reine de Hongrie, morte en 1776, a laissé une fortune de 250,000 francs ; mais elle n'en jurait pas moins, n'en buvait pas moins et n'en pensait pas plus.

Voilà quelle était du moins la version d'après laquelle nous étions jugés dans quelques cours étrangères, et particulièrement dans celles de Londres et de Pétersbourg. Cette opinion était tellement forte que j'ai vu des Russes quitter Paris après un séjour de plus d'une année, et parfaitement convaincus que ce qu'il convenait d'appeler la société n'était qu'un rassemblement de gens au milieu desquels on se trouverait comme au milieu d'un groupe formé dans la rue autour d'une affiche. Cela ne prouve pas pour le discernement de ceux qui n'y ont pas vu plus clair. Ils sont arrivés à Paris étant imbéciles parce qu'ils étaient partis de Moscou, de Kief, de Kazan étant imbéciles, et que Paris, bien qu'il soit la ville aux ressources, n'en offre pas pour guérir de cette infirmité-là. Témoin tous les Français qui en sont atteints.

Mais pour en revenir à la manière guindée de la princesse D... — voyez quel chemin j'ai fait pour la retrouver — je viens d'en donner l'explication. Ce n'était qu'en hésitant qu'elle faisait une prévenance. Il était en elle d'être polie, mais elle l'était froidement, se contentait d'abord de faire une révérence, même sans sourire, et ce n'était qu'après avoir acquis la certitude qu'elle trouverait ce qu'elle désirait, qu'elle s'avançait gracieusement en vous offrant la main.

Elle avait été très liée avec Rivarol, qui était mort dans ses bras à Berlin, et dans ceux de deux ou trois autres dames russes ou polonaises dont elle était la plus jeune[1]. L'abbé Delille l'avait aussi beaucoup

[1] Elle était encore belle, selon quelques personnes, c'est-à-dire qu'elle était grande, bien faite ; mais au-dessus de cette

connue dans son émigration. M. de La Harpe, qui alors était tout en Dieu, la voyait également souvent. Enfin, de tout cela il lui était tombé sur les épaules une réputation de femme non seulement d'esprit — la chose eût été toute simple — elle en avait — mais de femme savante, et Dieu sait que rien n'est plus effrayant ! Cela, ajouté à ses révérences à la première position, à ses rares sourires, lui avait donc mérité une attention spéciale. Or, à cette époque du renouvellement du siècle, il existait une mode dont les différentes nuances servaient journellement à l'amusement de la société. C'était les mystifications. La mystification est une chose que ce temps-là a vu créer. On s'est toujours moqué des gens. Mais jusque-là il n'était pas venu à la pensée de faire de la bêtise un moyen de payer patente au gouvernement[1]. Il existait des hommes dont l'état était spécialement de mystifier ; c'était la mode ; et après avoir arrangé son menu, discuté chaque chose pour qu'un dîner fût parfait, on disait souvent :

taille était une tête dont l'expression dure et sévère était presque repoussante. Potemkin en fut pourtant très amoureux. Étant au siège d'Oczakoff, il lui en donna une preuve qu'il n'est pas au pouvoir de tous les amoureux d'offrir. Elle s'ennuyait et se repentait fort d'avoir accompagné son mari : Potemkin fit donner l'assaut. Je crois qu'il perdit huit ou dix mille hommes, ce qu'il n'aurait pas fait s'il eût attendu quelques jours. Ensuite les versions sont différentes, et même considérablement différentes. On dit que le prince fit tirer le canon, mais comme un signe de réjouissance convenu avec ses officiers pour un certain triomphe qui lui fut particulier ; car *lui aussi* avait été fort ennuyé d'attendre.

[1] Je sais bien que Musson, Legras, Thiémé, et les autres avaient des états ou des professions ; mais on sait bien aussi qu'ils ne les exerçaient pas.

— Ah! il faudra mystifier M. ou Mme N***.

Et l'on envoyait chez Musson, chez Thiémé, ou bien chez Legras ou Fitz-James, comme on aurait envoyé chez Corcelet, le Chevet d'alors[1], chercher une dinde aux truffes.

Mais il y avait aussi de ces mystifications générales auxquelles tout un salon se prêtait, et cela sans le secours de Musson l'inimitable. Je parlerai plus longuement tout à l'heure de cette partie de l'arrangement social d'alors, car cela tient à l'époque. Le premier consul, qui avait ce genre de divertissement en aversion, le fit tomber en témoignant combien il lui déplaisait. Nous fûmes vertement réprimandés par lui un jour, Junot et moi, pour avoir fait mystifier un homme par toute une salle de spectacle dont l'auditoire était nombreux, et cela sans que les acteurs-spectateurs en fussent instruits. Je raconterai cette scène un peu plus tard.

La princesse D...[2] était arrivée à Paris, dans le moment où ces sortes de divertissements étaient encore fort à la mode, quoique la peur du premier consul les rendît beaucoup plus rares. Quelques jeunes gens ou quelques femmes ennuyées de l'air cérémonieux de la belle et noble étrangère dont la fierté était mal venue dans un pays où la liberté et surtout l'égalité, — le vrai, le véritable vœu des Français, — était

[1] On ne peut cependant pas établir de comparaison. Chevet a porté son art à un point de perfection qu'il est impossible de le mettre en opposition avec rien au monde.

[2] La princesse D... était fille de la princesse de Nassau-Usingen. Catherine l'avait donnée pour femme à son père comme récompense après la révolution de 1762 (9 juillet, mais *surtout pour le 15 du même mois*).

dans toute son ardeur et son activité, résolurent de lui faire remplir un rôle dans une mystification. On connaissait ses prétentions à l'esprit. Ce fut le texte sur lequel on travailla.

La princesse D... occupait une maison située dans le faubourg Saint-Honoré. Cette maison était fort petite et, lorsqu'elle voulait avoir vingt personnes, elle donnait du thé pour les réunir, mais à dîner elle ne pouvait inviter que huit à douze convives. On avait remarqué que ses dîners, qui, je crois, étaient un jeudi de chaque semaine, n'étaient composés que de savants. L'un des plus en crédit était un ami fort intime à moi, le bon et excellent Millin. Il fut un des premiers témoins de la petite scène que je rapporte.

Un jour, qui n'était pas celui des réunions ordinaires, il était cinq heures et demie, la princesse, très fatiguée de plusieurs courses de curiosité de voyageuse, venait de rentrer chez elle et se reposait sur son divan, lorsque les deux battants de la porte de son salon s'ouvrent, et son valet de chambre annonce M. de Lacépède.

Or, M. de Lacépède eût été mille fois le bienvenu chez moi, chez ses amis, parce qu'il y était connu et apprécié, mais la princesse ne l'avait jamais vu et, malgré sa réputation *de savante*, il n'est pas sûr qu'elle connût ses ouvrages. Quoi qu'il en fût, le voilà entré, et comme il était, ainsi qu'on le sait, le plus poli des hommes, les compliments ne faillirent point en leur lieu. Lui n'était pas du tout embarrassé. Mais la princesse trouvait qu'il prenait une heure étrange pour faire ses visites. Quelques minutes n'étaient pas écoulées que la porte s'ouvre de nouveau, pour laisser

entrer M. de Lalande. Bientôt arrive M. Suard. Enfin dans l'espace d'un quart d'heure, tout ce que l'Institut avait de plus respectable par l'âge, de plus étranger au monde par la solitude à laquelle les obligeaient leurs études scientifiques, arriva dans le petit salon de la princesse D... Bientôt la foule commença à devenir inquiétante. Et le plus remarquable c'est que, dans le nombre, les auteurs du coup monté s'étaient bien donné garde d'inviter les hommes de lettres que connaissait la maîtresse de la maison, dont la position devenait de plus en plus embarrassante. Il n'était pas question de grands airs ni de ces regards accablants qui déconcertent des personnages inférieurs. Ici, ce n'était ni le lieu ni le cas. La princesse avait de l'esprit, et sans s'expliquer ce que sa position avait d'étrange, elle comprit parfaitement que, quel que fût le but de cette réunion vraiment bizarre, elle n'en était pas moins chez elle et devait prouver que son humeur n'était pas toujours aussi désagréable qu'on le voulait bien dire. Cependant l'entretien devenait de plus en plus difficile à soutenir. Un des savants avait élevé une discussion sur les ivoires fossiles, trouvés je ne sais où, et il en appelait sans cesse à la princesse, qui ne savait où donner de la tête, lorsque enfin un visage connu s'offrit à elle. Millin fut annoncé.

— Comment! dit-il à la princesse en lui baisant la main avec tout le respect qu'il aurait mis dans son salut à une sultane favorite, comment! C'est par un singulier hasard que j'apprends que vous avez reçu les plus rares curiosités de vos terres du Nord!... Comment, moi le plus fidèle, le plus dévoué de vos serviteurs! Ah! princesse, princesse!

Elle le regardait avec des yeux égarés. Enfin elle se fait expliquer la chose rapidement et à voix basse. Et elle apprend que, l'avant-veille, la plus grande partie de l'Institut, un choix enfin, dans toutes les sections les plus abstraites et les plus savantes, avait reçu une invitation à dîner en son propre et privé nom. Une note au bas de l'invitation disait que les objets les plus rares en histoire naturelle étaient arrivés à la princesse de ses possessions en Sibérie — où peut-être elle n'en avait pas — et qu'elle désirait non seulement les soumettre aux estimables savants de la France, mais leur en faire un hommage qu'elle désirait qu'ils voulussent bien accepter. Il n'avait pas été nécessaire d'ajouter un mot pour faire dresser l'oreille à toute la troupe savante. Le partage d'une des mines d'or de M. Demidoff n'aurait pas tenté toutes ces âmes tout au savoir, tout à la science. Mais la possibilité de posséder une vraie pierre de la lune, une carcasse — c'est-à-dire une côte — fossile d'éléphant, avait éveillé le talent dans sa retraite. Il avait remis sa perruque droit sur son chef, tiré l'habit noir du tiroir et était bravement venu à la reconnaissance des reliques. M. de Lacépède n'avait pas dormi pendant la seule heure de sommeil qu'il prenait chaque jour sur son travail *serpentique*[1], dans l'espoir de trouver quelque belle peau, quelque belle arête qui fussent reconnues pour l'une des dépouilles que laissaient ces beaux vilains serpents de cent quatre-vingt-dix pieds de long qui parcouraient le monde il y a vingt-cinq mille ans. Une de ces peaux-là eût parlé

[1] On sait que M. de Lacépède ne dormait qu'une ou deux heures au plus sur les vingt-quatre.

plus mélodieusement à son oreille que le serpent de notre mère Eve ne l'a fait au jour fatal de la séduction.

Le fait résultant de l'explication donnée par Millin, qui n'avait pas vu les invitations — car on s'était bien gardé d'en envoyer aux habitués de la princesse, — mais qui, ayant rencontré M. de Lalande aux Tuileries et ayant appris de lui que le même jour il y avait une réunion scientifique chez la princesse D..., s'était empressé d'y venir, s'étonnant seulement qu'elle l'eût oublié ; le fait, dis-je, résultant de cette explication fut que la princesse avait été ce que nous appelons *mystifiée.* Pour qui la connaissait bien, la chose était plus qu'une mystification. Ce qu'on appelle vulgairement le *qu'en dira-t-on* était pour elle d'une excessive importance. Cette importance se manifestait surtout dans celle qu'elle mettait à répéter que tout lui était égal. Quoi qu'il en soit, une partie des personnes qui avaient accepté cette malheureuse invitation furent attrapées au moins si elles ne furent pas mystifiées, car il était six heures, et tout aussitôt que la chose circula dans les différents groupes, la plus grande partie de ceux qui les formaient prirent leurs chapeaux et gagnèrent la porte. A cette époque les restaurateurs étaient moins nombreux qu'aujourd'hui et les vieux garçons eurent de la peine à trouver à dîner, car l'heure était avancée.

Cette aventure fut peu connue et manqua en partie le but dans lequel on l'avait imaginée et entreprise. Les amis de la princesse — et elle en avait — se gardèrent de la défendre, car toutes les réfutations sont les plus maladroites choses du monde lorsque vous ne prouvez pas, avec les faits, que ce que vous niez

est faux. Mais ils évitèrent une explication. Millin donna à la princesse le meilleur des conseils, ce fut d'aller à la campagne pour une ou deux semaines. Pendant ce temps on oublia la course de l'Institut, car que n'oublie-t-on pas à Paris ? Et en bien moins de jours encore ! Plus tard on nia formellement la chose lorsque l'on vint à en parler, et c'était le mieux. Quant aux savants, ils furent les premiers à se taire. La dignité du savoir était compromise et, comme le disait le vieux Robert qui maniait aussi bien la parole que son pinceau :

— Pardieu ! on aurait pu faire de cela une bonne affaire !

Et dans le fait, l'intérieur de ce salon, avec les différents visages, les physionomies étonnées au moment où l'on apprenait qu'il n'y aurait pour dîner ni éléphants, ni serpents, aurait, je pense, été assez plaisant.

C'était un brave et excellent homme que Robert. Il avait pour moi une tendre amitié que je lui rendais cordialement. Il était homme d'esprit. Non pas dans ce genre qu'on appelle *esprit*, c'est-à-dire quintessence de pensées, jaillissement d'idées, comme il y avait de son temps beaucoup d'esprits dans le monde, mais il avait beaucoup vu, beaucoup retenu et son jugement étant parfaitement bon, sa conversation était des plus attrayantes. Combien l'épisode des catacombes raconté par M. Delille[1] était froid et sans couleur à côté de la narration rapide, animée, que Robert me faisait au coin de mon feu, à soixante-dix-neuf ans, du péril qu'il avait couru dans le musée de

[1] Dans son poème de *l'Imagination.*

la mort[1] ! Car on sait que c'est lui qui est le héros de cette aventure fameuse dans les annales de l'Académie de France à Rome. Elle a sans doute fourni un texte pour de beaux vers à l'abbé Delille. Mais combien ces vers sont froids, comme ces expressions sont vides d'intérêt, à côté du danger véritable qu'ils doivent peindre! Tandis que les paroles simples de ce vieillard, tout débile, tout accablé par l'âge, vous montraient le jeune homme de vingt ans, dans l'horreur d'une agonie vivante, se traînant sur ces pierres qu'il est venu dessiner et parmi lesquelles maintenant il ne cherche qu'un fil !

Tout cet avenir de gloire qu'une imagination d'artiste sait ouvrir devant ses yeux charmés, comme il était éloquent, Robert, lorsqu'il le montrait dans les premières heures de son travail, au fond de ces lugubres galeries éclairées seulement par une torche solitaire ; lorsqu'il montrait cet avenir comme il le voyait alors, vaste, lumineux, non pareil en beauté à tout autre jusqu'à ce jour! Et puis un rideau de plomb vient tout cacher. Il a rêvé le ciel, c'est la mort qui le tient. A ces pensées, toutes de ravissement, ont succédé le souvenir d'une mère qu'il ne verra plus, de sa patrie ! Puis la douleur physique de l'homme vient avec sa voix toute puissante. Il a faim, il souffre... il souffre des tortures. Mais quelles couleurs peuvent peindre sa joie, son délire, lorsque

[1] On sait que Robert, le peintre de paysages et de ruines, etant à Rome comme élève de l'Académie de France et allant étudier les fresques des catacombes de Saint-Sébastien, perdit le fil avec lequel il se guidait dans les détours de ces immenses souterrains. Il ne retrouva son peloton que le deuxième jour au matin.

sa main se posant sur ce tas d'ossements dont le froid le glace plus que le marbre, car les siens doivent s'y joindre, cette main rencontre son fil protecteur !

Les paroles qui racontent ce moment ne pourraient être dites que par lui-même. En parlant ici, je ne fais que rappeler le souvenir de ce qu'il me fit éprouver, mais je n'ai pas la prétention de le faire partager. Il retrouvait, pour rendre ces impressions qui brûlaient et glaçaient son âme, des mots tels qu'il les eût dits à vingt ans, lorsque, entouré de ses joyeux amis, de ses bons compagnons, il leur racontait le danger auquel il venait d'échapper.

Une fois, il en courut un autre, tout aussi éminent, et cela, peu de temps après l'aventure des catacombes. Celui-ci est moins connu.

Un jour, il était à Saint-Pierre. L'heure de la prière était passée. Il était presque seul dans l'immense basilique, dont le calme silencieux n'était troublé que par les pas de quelques curieux qui erraient sous les cent voûtes du géant chrétien. Robert portait de tous côtés son jeune regard, vif, ardent et chercheur de merveilles. Tout à coup, il voit descendre une corde de l'ouverture de la grande coupole. Un ouvrier s'en approche, y attache un seau rempli d'eau et la corde remonte. On raccommodait la toiture. Aussitôt il voulut aller sur la coupole pour juger par lui-même du dégât occasionné peut-être par un coup de vent.

— J'étais curieux, me disait-il, de voir de près quel pouvait être le mal qui attaquait ce colosse de l'architecture moderne, qui, s'élançant dans les airs, semble se rire des monuments en ruines qui l'entourent et leur dire : « Moi, je suis éternel ! »

Son orgueil me paraissait bien abattu. Cette corde, ce seau, cet ouvrier solitaire, tout cela me parut si petit, que je voulus monter sur le dôme et voir ce qui lui était arrivé. Il ne me faisait plus peur.

Il y monta en effet. Arrivé sur la tête du géant, il fut d'abord frappé d'admiration à la vue de ce qui se déroulait devant lui. C'était un magnifique panorama, mais animé, éclairé par ce soleil à nul autre semblable, qui enveloppe toute la nature de ce voile de topaze et d'opale, qui ne flotte que sur les bâtiments, les arbres et la terre d'Italie. Puis il regarda autour de lui et vit quelques maçons et quelques couvreurs qui réparaient le dommage fait à la toiture du dôme, en chantant d'une voix monotone et nasillarde [1]. Pour faire monter plus rapidement l'eau dont ils avaient besoin, ils avaient imaginé de mettre deux longues planches attachées ensemble en travers de l'ouverture du dôme et de monter cette eau par le moyen d'une corde et d'un seau. Cette planche pouvait avoir deux pieds et demi peut-être de largeur. Quant à sa longueur, elle était attachée à une autre par une corde. Mais tout cet appareil n'était là que pour supporter un seau, et nul ne s'inquiétait qu'il fût ou non solide.

[1] Le peuple de Rome est musicien né, comme tous les peuples du Midi, mais il a un accent nasal qui est terriblement nuisible à l'harmonie. On sait que la voix des femmes du peuple à Rome a quelque chose de glapissant qui fait mal à entendre. Ce n'est qu'en partie, lorsqu'il se trouve vingt ou trente personnes ensemble, que ces chants dont on nous parle tant, à nous autres barbares du Nord, vont véritablement au cœur. Il y a alors une harmonie d'accords qui est toute suave et toute séduisante.

Tout en regardant avec ses yeux de vingt ans, ces yeux qui ne voient le danger que pour le braver et s'en rire, Robert vient à penser que la vue de Saint-Pierre doit être bien bizarre, regardée du haut en bas, elle qui habituellement, comme tout ce qui a *base* et *faîte*, se regardait de bas en haut. Bientôt cette pensée devient un désir qu'il faut que Robert satisfasse. Il ne s'inquiète pas si la planche qu'il regarde comme un pont est en travers sur une ouverture à trois cents pieds du sol. Il y pose un pied, puis un autre, et le voilà sur ce frêle chemin sans aucune possibilité de retourner en arrière.

Lorsque Robert me raconta pour la première fois cette histoire, au moment où *je le vis* sur cette planche, suspendu pour ainsi dire entre le ciel et le marbre sur lequel sa tête pouvait se briser, je fus saisie d'un vertige, comme celui qui avait dû le prendre dans sa course insensée. Nous étions autour de lui, avides de ses paroles, et le suivant pas à pas sur ce pont aérien.

— A peine, nous dit-il, fus-je au tiers de ma course, que je voulus jouir du spectacle que j'étais venu chercher et je portai mes regards au-dessous de moi. A l'instant même, un sifflement traversa mes oreilles, ma tête se couvrit d'un voile d'abord tout noir, puis tout de feu. Le vertige le plus terrible venait de m'envelopper. J'eus heureusement la présence d'esprit de fermer les yeux et de m'arrêter. Dans ce moment, je ne puis rendre ce que j'éprouvai en entendant murmurer à voix basse, près de mon oreille, les plus exécrables imprécations. C'étaient les ouvriers! Je rouvris les yeux et voulus continuer ma route, car si je restais une minute de plus dans la

situation où j'étais, je mourais même sans tomber. Je sentis que de moi seul dépendait mon salut et que ma force d'âme pouvait me sauver, mais *elle seule*.

C'était alors, à ce point de sa course, que Robert vous faisait éprouver le partage d'une sensation inconnue. Il avançait d'un pas ferme sur cette planche étroite au bout de laquelle était une vie bien incertaine, lorsqu'il sentit craquer le bois sous ses pieds !

Il était alors au milieu de la planche, et le poids de son corps, si différent de celui de la corde et du léger baquet, devait nécessairement la rompre et l'entraîner dans sa chute.

— Ah ! dit un jeune homme qui entendit le craquement, la planche est pourrie !... Le malheureux va tom...

Il n'acheva pas sa phrase. Le plus ancien des ouvriers mit la main sur sa bouche et la pressa d'une telle force qu'elle était toute sanglante lorsqu'il le laissa aller.

Quand Robert eut mis le pied sur un terrain solide et qu'il put voir derrière lui la planche, le gouffre, la mort enfin, il se mit à genoux et remercia Dieu.

— Ah ! mes amis, dit-il aux ouvriers avec un sourire de joie ineffable et des yeux tout baignés de larmes, ah ! mes amis, que je suis heureux !

Mais, au lieu de partager son ravissement, les ouvriers le saisirent et le battirent avec une telle furie que le pauvre Robert cria :

— Au secours !

— Malheureux Français ! Coquin ! Scélérat ! hurlaient en chœur les maçons. Ah ! quelle peur tu nous as faite !

Et les coups pleuvaient sur son dos. Robert crut qu'il allait devenir fou.

— Ah ça! voulez-vous me laisser? leur dit-il, moitié riant, moitié se fâchant.

— Ouf! disait le chef des ouvriers, je ne puis pas encore respirer!

— Et cet enfant, leur demanda Robert, pourquoi lui avez-vous mis la bouche dans cet état?

— Par saint Pierre! ne voulais-tu pas que je le laissasse crier de manière à te faire perdre le peu de raison qui te restait?

Robert me disait qu'il avait pris la main du maçon et qu'il l'avait serrée avec une cordiale et réelle amitié. Cette brusque franchise, témoignant ainsi de l'intérêt, pouvait paraître étrange dans sa manifestation, mais elle n'en arrivait pas moins au cœur et le persuadait d'une façon plus touchante peut-être que les discours cérémonieux d'un homme du monde. Robert vit souvent ce maître-maçon couvreur pendant son séjour à Rome. Il fit pour lui deux tableaux dont l'un était un souvenir de cette journée; je crois qu'il a été gravé, mais je n'en suis pas sûre. Il représente Saint-Pierre tel qu'il sera sans doute dans quelques siècles. Plus loin, le Colysée n'a pas souffert d'altération. Il n'y a plus de palais Farnèse à bâtir.

Je parlerai encore de ce bon Robert. Il était mon ami. Je l'aimais comme un père. Il fit pour ma galerie, dans l'hôtel de la rue des Champs-Élysées, un tableau que l'on prit longtemps pour une fresque, mais qui aurait pu être enlevé, car il ne tenait pas au mur; c'est l'œuvre de sa vieillesse[1]. C'est sur cette

[1] Sans doute, je ne prétends pas placer Robert au même rang

toile que son pinceau s'est posé pour la dernière fois. On y reconnaît son charmant talent, c'est le soir d'un beau jour et comme sa vieillesse la fin radieuse d'une belle journée.

Il est une personne qui vint de Russie en France, à l'époque de la renaissance des bonnes relations entre les deux États, et dont l'arrivée ne sera jamais pour moi un souvenir ordinaire, car cette arrivée me donna une amie, une véritable amie, me fit connaître une âme dévouée, un cœur vraiment aimant. C'était une femme cependant qui était ainsi bonne pour une autre femme! Quels trésors dans ce caractère que le monde jugeait et frivole et léger! Combien, depuis, me suis-je applaudie d'avoir su l'admirer, de l'avoir aimée, tandis que cette foule méchante ne l'aimait, elle, que pour ses joies de fête, que pour le bruit de ses danses et de ses concerts! Cette femme que j'aimais, moi, comme une sœur qui méritait de l'être, c'était Mme Demidoff.

Bonne Élisabeth!... Oui, elle était bonne; ce nom ne peut lui être disputé. Ses défauts, car elle en avait comme toute créature de ce monde, ses défauts ne furent jamais nuisibles qu'à elle seule: et encore... Si elle eût été hypocrite, calculée, fausse comme tant de femmes qui se réfugient derrière ce rempart, elle eût été parfaite.

Jamais je n'ai connu une âme plus ouverte et plus remplie de bons, de nobles sentiments. Que d'ingrats

que nos peintres célèbres, mais je pense que l'on ne peut lui contester la place à laquelle je le mets. Tout doit l'y maintenir et sa modestie n'est pas le moindre titre à ajouter à son talent, d'ailleurs fort remarquable.

elle a faits! Il en est entre autres parmi nous... Mais pourquoi signaler un être froid, égoïste, méchant, lorsque la main de sa bienfaitrice a jeté un voile sur son ingratitude basse et lâche? Qu'il y demeure.

A toi, ma bonne Élisabeth, paix et repos! Là où que tu sois, tu sais qu'il est une amie dont le cœur garde religieusement ton souvenir.

CHAPITRE IV

Leçons de déclamation. — Le prévôt de Larive. — M. Brunetière et visite mystérieuse. — Promenade à Issy. — La maison de M[lle] Clairon. — Les costumes grecs et romains. — M[lle] Clairon à quatre-vingts ans. — Toilette bizarre. — Le baron de Staël. — Le buste de Voltaire. — Le monologue d'Électre. — M[lle] Clairon et Talma *petit bonhomme*. — Misère d'une femme célèbre. — *La reine de Babylone* sans pain. — Générosité de Lucien. — M[lle] Clairon rendant justice à M[lle] Mars. — Les *Mémoires* de M[lle] Clairon.

J'avais joué la comédie avec mes jeunes amies avant mon mariage, et l'une des parties de mon éducation de salon avait été de me faire étudier, non seulement la littérature poétique, mais de me faire souvent déclamer. J'avais eu pour maître un M. Laurent, le prévôt de salle de Larive, comme l'appelait ma mère, et Larive lui-même me faisait déclamer souvent, lorsque nous le trouvions à Saint-Mandé, chez une de nos amies dont il était parent. Mais j'avais eu quelquefois une bien autre maîtresse, si l'on peut dire ce mot pour des avis donnés à une jeune fille qui ne se destinait pas au théâtre. Ceci me rappelle que je n'ai pas parlé en son temps de cette personne célèbre. Mais avec les Mémoires, il y a cet avantage que l'on peut toujours revenir sur le passé.

M. Brunetière, cet ami dont j'ai souvent parlé, qui avait été mon tuteur et qui faisait tout ce qui était en

lui pour en remplir dignement les fonctions, surtout relativement aux soins, me conduisait quelquefois à la campagne dans son cabriolet, lorsque des veilles trop assidues dérangèrent ma santé, en 98 et 99. Nous n'étions absents qu'une ou deux heures, et encore ma mère trouvait-elle le temps long. Et moi de même, parce que je ne pouvais me trouver tranquille que lorsque j'étais près d'elle et bien sûre qu'il ne lui manquait rien des mille et une fantaisies qui lui étaient nécessaires dès qu'elle en avait envie.

M. Brunetière me dit un jour :

— Je vais vous conduire aujourd'hui chez une personne bien célèbre. Mais vous ne saurez pas son nom, il faudra le deviner.

Et se penchant vers ma mère, il lui dit quelques mots très bas en ajoutant plus haut :

— Me permettez-vous de l'y conduire?

— Comment! dit ma mère, je le crois bien... Loulou, ajouta-t-elle, regarde, examine, et tu me diras quelle impression tu auras reçue de la personne que tu vas voir.

Nous partîmes. Il pouvait être midi.

— Nous allons prendre le chemin *des Mazettes*, me dit M. Brunetière, parce que, ma chère enfant, je veux vous faire faire une belle et longue promenade. Il faut donner un bain d'air et de vie à ce visage de quinze ans qui est pâle comme celui que nous allons voir.

Il faisait un temps admirable. On était alors au printemps, et j'avoue que j'éprouvai une vraie jouissance en traversant le bois de Boulogne et une partie du parc de Saint-Cloud. Nous entrâmes dans le village de Sèvres et, prenant sur la gauche, nous ga-

gnâmes Issy, qui devait être le but de notre course.

Nous entrâmes dans une maison assez belle, mais dont l'air délabré, l'état d'abandon m'étonna. Je ne comprenais guère qu'une personne âgée, une femme, pût loger dans une maison paraissant abandonnée. Le domestique sonna longtemps sans pouvoir être entendu que de sept à huit chiens qui faisaient la haute-contre, le second dessus, la basse même à la basse-taille continue d'un gros chien de basse-cour, s'acquittant à merveille de son emploi de gardien en aboyant selon l'ordre. Une vieille personne vint enfin nous ouvrir. Elle me surprit par l'étrange manière dont elle était habillée. Je croyais rêver. C'était un mélange si bizarre des modes d'autrefois et des costumes grecs et romains qu'il fallut que toute la loi de la politesse vint me dire de me taire pour m'empêcher de lui éclater de rire à un nez qui lui-même comptait au moins quatre-vingts ans. Un nez ne peut pas cacher son âge. En voyant M. Brunetière, la vieille femme de chambre — car un tablier garni de mousseline festonnée, ayant des bouffettes de rubans aux poches, constatait sa qualité *de soubrette* — fit un cri de joie.

— Ah ! que mademoiselle va être contente ! s'écria-t-elle ! Enfin vous voilà donc ! Et puis Mlle Alexandrine, n'est-ce pas ? Oh ! comme elle vous ressemble ! Chère demoiselle, vous avez un digne papa ! Et dire que nous ne pouvons pas offrir de fruits à cette chère enfant?

Pendant tout le discours de *la Cléantis*, M. Brunetière m'avait aidée à descendre de cabriolet et nous traversions une petite cour au milieu des jappements de tous ces chiens qui faisaient un sabbat de déses

pérés, malgré les coups de cravache que la soubrette leur distribuait libéralement. M. Brunetière l'envoyait à tous les diables, surtout à cause de la ressemblance : car l'excellent homme louchait outrageusement et quoiqu'il eût beaucoup de prétention lorsqu'il était jeune, il le savait fort bien. Il expliqua à la verbeuse personne que je n'étais que sa pupille et nous entrâmes enfin chez la maîtresse de la maison.

C'était une femme fort âgée, malgré le titre de demoiselle qu'on lui donnait. Elle avait été d'une belle taille dans sa jeunesse et l'âge ne lui en avait pas fait perdre une ligne. Ses cheveux blancs, mais sans poudre, étaient relevés, comme à la grecque, par derrière, et puis formaient par devant une sorte de toupet qui découvrait un front encore admirable de forme et laissait voir des sourcils dont le mouvement accompagnait tous ceux d'un œil au regard calme et pourtant animé. Le costume de cette femme, dont l'aspect m'imposa d'abord que je la vis, était aussi extraordinaire que celui de sa femme de chambre. Quoiqu'il fît déjà chaud, elle portait une sorte de mantelet en mousseline, point mis sur ses épaules comme on mettait les mantelets, mais tourné autour d'elle comme un manteau antique. Elle avait ensuite une robe de dessus plus courte que l'autre et faite évidemment dans le dessein d'avoir une tunique. La robe était blanche, ainsi que celle de dessus, et bordée avec de ces bordures comme on en a beaucoup porté en 95[1] : c'était une guirlande de lauriers. Cette

[1] C'étaient des feuilles de laurier, de rose, de toute espèce de feuillage et de fleurs. On imprimait cela à Jouy, principalement dans la belle manufacture de M. Oberkampf, et puis on posait ces bordures au bas des robes.

dame, qui me paraissait toute singulière et qui pourtant m'attirait, était assise dans un grand fauteuil à oreillettes, ayant une peau d'ours sous ses pieds et autour d'elle une table chargée de livres. Un buste de Voltaire en marbre et de la plus grande beauté était devant elle, ainsi qu'un grand portrait de Lekain; plusieurs autres bustes et plusieurs portraits étaient rangés ou accrochés le long d'un mur à peine recouvert par un papier commun dont l'humidité faisait tomber les lambeaux. La désolation de cette maison paraissait encore plus fortement peut-être dans cette chambre, entourant de sa misère une femme âgée et dont tout l'ensemble annonçait les habitudes de l'aisance.

Aussitôt qu'elle aperçut M. Brunetière, bien loin de lui témoigner cette joie annoncée par sa femme de chambre, elle fronça le sourcil, rentra ses lèvres par un mouvement que je n'ai vu qu'à elle et s'écria :

— Ah! ah! monsieur, vous voilà donc, enfin! Et votre ambassadeur, pourquoi n'est-il pas aussi venu? Il aurait jugé par lui-même de la bonté de l'asile qui reste à Idamé, à Électre, à Sémiramis.

Et levant le bras d'une manière théâtrale, elle le dirigea vers une partie du plafond par laquelle, en effet, l'eau tombait dans le salon, bien qu'on fût au rez-de-chaussée.

— Eh quoi! poursuivit-elle avec un accent que je ne puis rendre. Eh quoi! M. le baron de Staël manque ainsi à sa parole, à la foi jurée! Pourquoi, monsieur, vous qui connaissez ses engagements envers moi, ne l'obligez-vous pas à les tenir? car enfin, ajouta-t-elle, enfin, monsieur, il pleut dans mon appartement.

J'écoutais et regardais cette femme, singulière dans

son parler, dans son costume, et qui pourtant ne me faisait pas rire. Elle ne me donnait même pas l'idée de me moquer d'elle. J'éprouvais même beaucoup de peine à l'entendre se plaindre de mauvais procédés. M. Brunetière, qui n'avait nul tort dans cette affaire, s'avança d'abord vers elle, lui baisa la main avec un respect qui parut l'adoucir et, me nommant à elle, il lui dit :

— Sa mère est une Comnène.

La vieille dame voulut se lever, mais il y avait impossibilité.

— Mademoiselle, me dit-elle, j'ai beaucoup connu monsieur votre oncle et monsieur votre père. Ils me faisaient l'honneur de venir me voir. Je suis comblée de vous posséder chez moi. Voulez-vous bien me permettre?

Et, me prenant la main, elle me baisa sur le front avec une solennité qui faisait sourire M. Brunetière. Je mourais d'impatience de savoir le nom de cette personne qui m'inspirait une sorte de respect, au milieu de tous ces débris, et débris elle-même d'une nature déjà bien loin de nous. Je regardais mon tuteur qui eut enfin pitié de moi.

— Vous voyez que Mlle Clairon a un entourage digne d'elle et de ses beaux souvenirs, me dit-il en me montrant les bustes de Voltaire et de Lekain.

Mais je ne suivis pas la direction de sa main. Mon regard s'était aussitôt porté sur la personne dont je venais d'apprendre le nom. Mlle Clairon! Elle, si fameuse, si admirable dans le rôle d'Électre, d'Aménaïde, d'Idamé, de Sémiramis. Elle! cette femme chantée par Voltaire, louée par l'Europe entière, je la voyais là, devant moi, presque octogénaire, dans un état voisin

de la misère et paraissant accuser de son malheur un homme dont le nom aurait au contraire dû être une certitude de trouver en lui un appui pour le talent malheureux. Je la regardai, et mon regard lui dévoila probablement une partie de mes pensées, car, me prenant la main du bras qu'elle avait de libre — l'autre était paralysé — elle me dit :

— Oui, ma chère demoiselle, c'est *Clairon* que vous voyez devant vous. Je suis cette femme que Voltaire remerciait de faire le succès de ses pièces. Je suis cette femme que l'Europe entière est venue entendre déclamer les beaux vers de cet immortel génie.

Et elle s'inclinait devant le buste de Voltaire.

— Ma patrie a été reconnaissante et libérale en louanges, ajouta la célèbre actrice en riant amèrement ; elle m'a donné beaucoup de couronnes.

Et sa main se dirigeait de nouveau vers le buste de Voltaire. Je m'aperçus alors pour la première fois qu'il était entouré de couronnes de feuillage, de beaucoup de papiers et de mille objets que Mlle Clairon avait probablement reçus pendant sa longue carrière dramatique.

— Je lui ai fait hommage de tout ce qui m'a été offert, dit l'artiste ; c'est au maître que l'élève doit ses succès.

Et, se plaçant avec une dignité toute théâtrale, elle récita une ode de Voltaire, qui lui était adressée, et dans laquelle, bien loin de reconnaître ce que disait Mlle Clairon, il la remerciait lui-même du succès de ses ouvrages, auquel il associait *ses anges* [1] à la vérité.

[1] M. et Mme d'Argental.

— Mais il n'en pensait pas un mot, dit l'actrice avec un sourire fin et il avait raison.

Mon tuteur, voyant à quel point Mlle Clairon m'intéressait, la pria de nous réciter quelques vers d'un de ses rôles favoris. Elle se recueillit un moment, puis commença ce beau monologue d'Electre et le dit tout entier avec un art et un talent admirables. Je ne sais si nous trouverions aujourd'hui ce talent aussi parfait, mais je dirai que, lorsque je rencontre dans un talent dramatique du naturel, du sentiment, une voix belle et sonore, un accent persuasif, je ne m'informe plus de quelle école il vient, je ne m'inquiète plus s'il est *romantique* ou *classique*. Je ne m'égare pas dans de sottes distinctions qui n'ont aucune valeur. Faites bien et puis tout ira *bien* aussi. Quoi qu'il en soit, je fus enchantée de Mlle Clairon et je me promis bien de me faire conduire souvent à Issy par mon tuteur.

Elle aimait à causer et causait bien. Elle avait un langage fort châtié et professait un profond mépris pour tout ce qui tenait aux nouvelles méthodes. Elle nous dit qu'il y avait un petit *bonhomme qui s'appelait Talma*, et qui avait eu l'audace de se donner comme son élève.

— Je ne sais pas comment il joue, ajouta-t-elle, mais il m'importe peu. J'ai fait dire à ce misérable successeur de Fréron, qui ne laisse pas les morts en paix plus que les vivants, de mettre dans sa feuille que je n'avais jamais donné de leçons à M. Talma[1].

— Mais il a beaucoup de talent, lui dis-je bien

[1] Elle a entendu Talma et je sais qu'elle en fut ravie. Elle lui donna quelques avis dont il a profité.

timidement, car elle m'imposait avec son *air royal.*

— Oh! je ne le lui conteste point, répondit-elle poliment, mais avec cet accent de voix qui veut dire : Je ne vous écoute pas.

Je pris congé de Mlle Clairon en lui demandant la permission de revenir, elle me l'accorda avec une grâce parfaite.

— Mes respects les plus profonds à madame votre mère, me dit-elle en me disant adieu. J'ai eu l'honneur de la voir lorsqu'elle arriva à Paris avec son habit grec : c'était un astre de beauté.

Lorsque nous partîmes, M. Brunetière s'approcha de Mlle Clairon et lui remit un rouleau en lui parlant très bas. Elle lui répondit assez haut :

— Cela vient bien, car le boulanger ne voulait plus donner de pain à la reine de Babylone. Mais vous êtes un digne homme. Mademoiselle, me dit-elle en me montrant le rouleau que venait de lui remettre Brunetière, voyez-vous cet argent? Eh bien, c'est votre tuteur qui le donne de sa bourse, pour que la pauvre Clairon ne meure pas de faim! Il le donne pour cet homme sans foi, cet ambassadeur, ce mari d'une femme célèbre, pour M. le baron de Staël enfin, qui laisse l'eau du ciel arriver dans ma pauvre demeure[1].

[1] M. le baron de Staël, alors ambassadeur à Paris, avait acheté une propriété à Mlle Clairon. Il était également stipulé que la maison dans laquelle elle logeait à Issy serait entretenue aux frais de M. de Staël. Aucune des clauses n'avait été exécutée. M. Brunetière, tout homme d'affaires qu'il était, ne pouvait pas tirer du sang d'une pierre, et M. de Staël était tout à fait *un roc* à cet égard. Sa femme, qui ne l'aimait guère et qui, malgré tout ce qu'on a pu dire, était cependant fort bien pour

Lorsque nous fûmes partis, mon tuteur me raconta comment M. de Staël, dont il était le conseil et l'ami, avait été amené à entrer dans cet arrangement avec Mlle Clairon pour cette maison d'Issy.

— M. de Staël est un brave et bon homme, ajouta Brunetière, mais, mon enfant, je vous prie de ne pas répéter ce que vous avez entendu ce matin. Mlle Clairon est malheureuse, et comme la misère aigrit le caractère, elle est injuste pour M. de Staël.

— Mais il ne la paie pas, lui-dis-je, puisque c'est vous qui êtes l'ange sauveur de cette femme, qui sans vous mourrait de faim. Comment votre ami Gohier ne la sauvait-il pas de cette misère horrible?

— Le gouvernement était trop pauvre. Mais vous, parlez-en à Lucien. Une jeune bouche a bien de la grâce en demandant du pain pour une femme comme Mlle Clairon. M. de Staël ne peut pas la payer, et moi, j'ai mes charges.

Je parlai à mon beau-frère. Mlle Clairon eut un secours très fort, mais ce ne fut que sous le ministère de Chaptal qu'elle fut vraiment secourue.

On trouve dans un recueil d'écritures de personnes célèbres, deux pièces assez curieuses à cet égard. L'une ne contient que quelques mots très énergiques par lesquels Mlle Clairon était à la porte du ministère de l'intérieur *demandant du pain.*

lui, ne pouvait pas, ayant des enfants, liquider et payer des dettes insensées mais pourtant justes. Mlle Clairon mourait de faim au milieu de tout ce conflit de rejets et de prétentions. Lucien lui fit accorder un secours; mais ce fut Chaptal qui eut le noble lot de la tirer de la misère et de la faire mourir en paix.

L'autre ne porte que ces deux lignes également expressives :

« *Bon pour deux mille francs payables à l'instant à mademoiselle Clairon.*

« CHAPTAL. »

Je la voyais quelquefois. Elle m'aimait beaucoup. Mais Talma et Mlle Mars faisaient naître entre nous des disputes perpétuelles. Je me fâchais, parce que, ne les voyant pas jouer, elle ne pouvait apprécier tout le talent de ces deux êtres doués par le ciel du génie dramatique. Talma pouvait encore être critiqué, mais Mlle Mars était dès lors ce diamant parfaitement pur, sans une tache, sans un défaut. Enfin un jour je fus tout étonnée de trouver ma vieille Clairon tout humanisée pour Mlle Mars. J'en fus tellement surprise que je ne puis, même encore aujourd'hui, attribuer ce changement qu'à une cause, c'est que Mlle Clairon a vu Mlle Mars dans l'un de ses rôles; elle n'en est pas convenue, mais j'en suis presque certaine. Je lui en parlais tant qu'il était impossible qu'elle n'eût pas la fantaisie de voir elle-même ce chef-d'œuvre de la scène. Ce qui me le prouva le plus évidemment, ce fut un compte rendu, pour ainsi dire, d'un rôle dont je lui avais parlé et que Mlle Mars jouait comme un ange. C'était *la Pupille* de Fagan. L'artiste habile me parla de choses qui ne se racontent pas, mais qui frappent fortement, comme, par exemple, ce bouquet que la jeune fille laisse tomber. Comme Mlle Mars faisait cette action si simple en elle-même et, en même temps, dévoilant tout le secret d'un jeune cœur! C'était la nature, mais la nature

charmante, c'était une jeune fille qui devait rendre tous les hommes fous d'amour. Eh bien ! Mlle Clairon me parla de cette action comme quelqu'un qui l'a vue. Je sais bien qu'un vieux M. Antoine, autrefois ami de Lekain, allait chez Mlle Clairon et lui rendait compte des événements remarquables de la *Comédie Française* — car c'était ainsi qu'il fallait dire avec elle, autrement elle se fâchait — ; mais je ne pense pas que ce soit de lui qu'elle ait pris une opinion qui pût avoir autant d'influence sur la sienne, et même au point de la faire changer. Non, je suis convaincue que Mlle Clairon se sera fait porter à la Comédie-Française, dans une chaise à bras et qu'elle aura voulu juger elle-même de mon bon ou de mon mauvais goût. J'ai revu Mlle Mars souvent hors de la scène depuis cette époque. Je ne me rappelle pas si je lui en ai parlé. Elle ne peut qu'en être flattée.

Mlle Clairon travaillait alors à un ouvrage dont elle ne publia qu'une partie, sous le titre, je crois, de ses *Mémoires*. Elle y parle de l'art dramatique et donnait des leçons qui ne peuvent être que parfaites. Cet ouvrage devait être fort long. Je ne sais ce que seront devenus les manuscrits. Je dis les *manuscrits* parce que plusieurs cahiers étaient classés par elle pour les différentes parties qu'elle traitait dans l'art dramatique. Celle des costumes est, selon elle, fort importante. Elle était glorieuse de pouvoir dire que c'était elle qui avait joué pour la première fois le rôle d'Électre *sans poudre, sans paniers*, et des chaînes imitant le fer pour attacher ses mains. Aussi son portrait était-il fait de toutes les façons dans ce rôle et avec ce costume simple et naturel qui fit crier après elle les remières fois, mais qui lui attira les

remerciements de Voltaire dans une charmante lettre en prose et en vers qu'elle m'a lue plusieurs fois. Elle avait, par exemple, une vanité dont rien ne peut donner l'idée.

On sait que Mlle Clairon a été la cause, innocente à ce qu'on prétend, du suicide d'un homme qui se tua d'un coup de pistolet ou de fusil, je ne sais trop lequel des deux. Mais toujours est-il que, toutes les nuits, à une heure, elle entendait le coup de feu. Qu'elle fût au milieu d'un bal, endormie, en route, dans une auberge, n'importe. Il dominait la musique d'une fête, il la troublait dans son sommeil, il résonnait comme le coup de feu du bandit et il se faisait entendre dans la cour d'une maison de poste comme dans celle d'un palais. Je ne sais s'il n'y avait pas un peu d'exagération. Mais elle, qui ordinairement était fort exaltée, tout en parlant dignement, abandonnait ici tout apprêt, tout ce qui pouvait lui donner une apparence de volonté de faire effet. Albert, qui croyait au magnétisme, voulut, après avoir entendu Mlle Clairon, me démontrer que la chose était possible. Je riais, alors...

Hélas! depuis cette époque, j'ai eu moi-même une terrible et épouvantable leçon pour m'apprendre la crédulité.

CHAPITRE V

Sourire de Bonaparte. — Narrations et jugements de Napoléon. — Le combat d'Algésiras et l'amiral Linois. — Sir James Saumarez. — Napoléon pleurant de joie sur les succès de la marine française. — L'abaissement de l'Angleterre, pensée dominante de Bonaparte. — Activité dans les ports de la Manche. — Défaite de Nelson. — La flottille de Boulogne. — Plaisanteries de Brunet sur les *péniches*. — Influence de la prison sur la discrétion. — Le tribun, la tribune et les petits tribunaux. — Déluge de pamphlets. — Scènes fréquentes du premier consul et de Fouché. — Dîner avec M. de Lucchesini et *abandon* diplomatique. — Principes républicains de Junot. — Conversation remarquable avec l'ambassadeur de Prusse. — Minauderies de Mme de Lucchesini et les *r* impossibles à prononcer. — L'âge des femmes. — Les auteurs probables des pamphlets.

Pour ceux qui ont souvent approché Napoléon, il est un souvenir qui est inséparable de sa personne, c'est la lumière qui se répandait sur tous ses traits lorsqu'il souriait, mais avec la connaissance de son sourire. Alors ses yeux, vraiment fort beaux, son regard incomparable s'adoucissaient et, pour peu que le sourire fût provoqué par un noble sentiment, alors sa physionomie avait une expression surhumaine. C'était dans de tels moments que l'homme n'était plus homme.

Un jour je me rappelle qu'il eut un de ces instants fugitifs, mais sublimes. En racontant lui-même le fait

qui lui donnait de l'émotion, il se complaisait dans chacune de ses paroles et l'étude de sa figure était alors vraiment remarquable. J'en parlai à ma mère le même soir, et je ne sais si je mis dans ma narration tout ce que j'avais ressenti une heure avant, mais il est de fait qu'elle-même fut émue. Il n'était pas facile de lui remuer l'âme au nom du premier consul. Aussi regardai-je cela comme une sorte de victoire.

Aujourd'hui je ne pourrais rapporter la chose en son entier, sans y mettre du mien. Le fait m'est présent comme il l'est à la pensée de tout cœur français. Il se joint à un autre événement également en rapport avec notre gloire navale. Mais je ne puis les faire passer de mon souvenir sur le papier. Il en est beaucoup de cette sorte, et je crois que la chose arrive toutes les fois que c'est l'âme qui *se souvient* et non la mémoire qui *se rappelle*.

Le combat d'Algésiras est le premier des événements dont je veux parler. Le second parvint en même temps à la connaissance du premier consul. Ce combat d'Algésiras était bien fait pour émouvoir sa grande âme. La conduite admirable du contre-amiral Linois devait trouver un écho de gloire près de Napoléon, surtout lorsque sa valeur habile faisait triompher notre pavillon aux trois couleurs de celui du léopard. Le contre-amiral Linois se trouvant dans la baie de Gibraltar, devant Algésiras, avec son escadre forte de deux vaisseaux de quatre-vingts canons, un de soixante-quatorze, une frégate de quarante, combattit sir James Saumarez, qui avait sous ses ordres deux vaisseaux de quatre-vingts canons, quatre de soixante-quatorze, une frégate de trente-six et un lougre. Les batteries de terre appuyaient bien un peu les Fran-

çais, mais ce n'était qu'un faible secours si l'on veut considérer que notre amiral prit un des quatre vaisseaux de soixante-quatorze, appelé *l'Annibal*. Cette belle affaire, dont le contre-amiral Linois eut toute la gloire — car l'Espagne ne les secourut que par quelques coups de canon qu'envoyèrent les batteries de terre — cette belle affaire était une joie au cœur du premier consul. Elle eut une suite également brillante. Le capitaine Troude, montant un des deux vaisseaux français de la petite escadre du contre-amiral Linois, *le Formidable*, de quatre-vingts canons, se trouva séparé de son chef quelques jours après l'affaire d'Algésiras. Il rencontre sir James Saumarez, encore tout meurtri du combat, et surtout honteux de sa défaite. Il n'avait avec lui que trois vaisseaux de soixante-quatorze. Mais le capitaine Troude était seul avec son vaisseau de quatre-vingts et n'avait plus pour ses huniers que ses mâts de perroquet. Toutefois le Français ne recula pas. Il livra bravement bataille et, après une heure et demie de combat, il démâta un des vaisseaux de sir James Saumarez et le contraignit à l'abandonner.

Voilà les faits. Je crois pouvoir affirmer qu'ils sont certains, car je les tiens non seulement d'une source révérée, mais encore d'une autre qui ne peut être révoquée en doute. Mais ce que je ne puis rendre, c'est l'expression de Napoléon racontant ces deux événements et donnant avec des yeux humides des bénédictions — si je puis employer ce mot — au contre-amiral Linois pour avoir attaché un prénom de gloire à nos mâtures. Les victoires navales étaient rares à cette époque. Le premier consul sentit vivement tout le bonheur de celle-ci. Je l'ai vu et je puis

l'affirmer. Je l'ai vu lorsqu'il n'était que le premier du gouvernement, pas encore consul à vie, pas encore empereur. Oh oui, oui, alors il était bien toujours le général Bonaparte, le vainqueur d'Arcole, de Lodi, de Marengo, l'homme de la patrie, celui qui alors, heureux d'être le premier de ses fils, ne voulait pas d'autres titres ! Il aimait cette patrie, il l'a toujours aimée !

Le contre-amiral reçut la seule récompense qui fît alors battre un cœur français, c'était un sabre d'honneur. Mais la patrie reconnaissante multipliait à l'infini cette récompense par les louanges qu'elle donne encore à celui qui fit triompher notre drapeau.

Depuis le traité de Lunéville, Napoléon avait rendu toute leur activité à ses idées relatives à la descente en Angleterre. Il les avait laissé reposer pour traiter de plus graves questions. Mais depuis que la pacification presque générale de l'Europe était certaine et que l'Angleterre paraissait être le seul empêchement à la paix universelle, le premier consul disait hautement qu'il voulait tout tenter pour l'amener à traiter enfin avec la république française. C'est surtout à cette époque qu'il faut placer la véritable origine de la haine qui s'est élevée entre le premier consul et le gouvernement britannique. Je dis le gouvernement, parce que je ne confonds pas la nation avec le cabinet de Saint-James. Il est en Angleterre, plus qu'ailleurs peut-être, de nobles cœurs, de vastes et beaux talents aux conceptions fortes et hardies, des âmes ardentes qui conçoivent et rêvent le génie. Ceux-là ont compris le grand homme. Leur hommage suffit. Il vaut à lui seul plus que mille louanges. Un mot de lord Byron frappe de mort la vie politique de tel individu que je

ne veux pas nommer, tandis qu'un seul mot aussi de ce même Byron ajoute des rayons à une auréole.

Tous ceux qui ont étudié de près le caractère de Napoléon ont pu voir que la pensée dominante de cette grande âme fut l'abaissement de l'Angleterre. Elle aurait dû sinon l'aimer, au moins l'estimer pour sa haine elle-même et son désir de victoire. Ce fut sa plus constante étude et je puis affirmer que, dans les quatorze années où il a eu la puissance et pendant lesquelles je l'ai sûrement beaucoup et bien vu, j'ai vu aussi la volonté immuable de cette vaillance, toujours avide de gloire. Il croyait qu'il pourrait donner à la France celle de vaincre une rivale qui ne combat jamais avec d'égales armes; et toutes ses mesures tendaient vers ce but.

Boulogne fut désignée, dès l'époque de 1801, comme le chef-lieu de la grande entreprise de la descente en Angleterre. Dans tous les ports des côtes de la Manche, on vit tout à coup la plus grande activité ; on y construisait une foule de petites embarcations. Des divisions de bâtiments légers sont organisées, des camps se forment sur tout le littoral de la Manche, à Boulogne même. *La flottille*, ainsi qu'on l'appelait, créée avec le plus grand appareil, tous ces préparatifs faits avec fracas et avec intention, portent en effet le trouble, répandent l'alarme sur l'autre rivage. Le gouvernement britannique se détermine à faire une vigoureuse attaque. Nelson, ce hardi partisan de la marine anglaise, promet au ministère de foudroyer en passant cette réunion de bateaux de cartes qu'on nomme *une flotte*. Il vient devant eux, et plus il en a ri, plus il doit avoir de honte, car, malgré ses bombardes et ses brûlots, il est contraint à la retraite sans avoir obtenu

de résultat. Il se fâche et reparaît bientôt à la tête de huit vaisseaux de ligne et douze frégates. Des péniches, des chaloupes canonnières, des bombarbes, des brûlots, des bricks couvrent le détroit de leurs voiles. Nelson, guidant lui-même cette armée navale, s'avance avec confiance. On sait combien il était brave et même téméraire de sa personne. Il joignait à cette valeur bien reconnue une haine qui ne l'était pas moins, contre nous, et surtout contre le premier consul. Il était donc animé par trois motifs réunis qui devaient le faire vaincre; et il faut ajouter aux deux premiers celui peut-être le plus fort des trois, le désir d'effacer un non-succès. Mais, hélas! cette fois ce fut une défaite d'autant plus réelle que les préparatifs de Nelson étaient reconnus par lui-même, dans son propre rapport, comme devant lui donner tout avantage sur ceux qu'il attaquait. Notre flottille était embossée, fixée sur ses ancres à quatre ou cinq cents toises du rivage. Nelson se rappela que la flotte d'Aboukir fut perdue par une semblable disposition [1], et dirigeant son attaque avec habileté et courage, il se présenta lui-même pour tourner les embarcations et passer entre elles et la terre. Mais si l'attaque fut bien faite, la défense le fut aussi. Protégée par les forts et les batteries de la côte, la flottille fut sauvée; la perte de Nelson fut immense et lui, contraint de s'éloigner en rugissant de cette proie qu'il avait promis de dévorer.

Quelques mois après je fus à Boulogne. Le commandant du port me montrait tout ce qu'il y avait de remarquable, et dans ce temps-là il y avait beaucoup

[1] 1er août 1798. Lorsqu'il brûla et ruina toute la flotte qui avait porté l'armée française en Orient.

de choses remarquables dans un lieu tel que Boulogne, ce dépôt des grands desseins, des vastes projets d'un grand homme. Le commandant me racontait ce qu'il appelait les *merveilles* de cette attaque nocturne par Nelson; cet homme n'était pas éloquent et pourtant il le devenait aussitôt en faisant cette narration, en parlant surtout de cet accord unanime qui régnait entre nos marins et nos soldats. Ce visage aux traits durs, aux muscles peu pliants, ce visage s'animait et devenait presque beau. Et puis, ce ciel au bleu d'ardoise sur lequel s'élançaient des milliers de gerbes de feu, ces éclats de bombes, ces cris des combattants: il peignait tout et avec vérité. Cet échec fit à Nelson, ainsi que je l'ai su d'un officier qui depuis fut quelque temps à son bord, une peine d'autant plus sensible qu'il avait annoncé son triomphe et qu'à Londres, il y avait des préparatifs faits par ses amis pour célébrer sa victoire.

Cette flottille de Boulogne était formée de petites embarcations extrêmement légères et tellement petites qu'en plaisantant, à Paris — où toujours on plaisante, — on les nommait des coquilles de noix. Un jour Brunet, qui à cette époque était vraiment bien drôle et bien comique, jouant dans je ne sais quelle pièce, mangeait des noix dont il façonnait ensuite les coquilles et les lançait sur l'eau contenue dans un baquet.

— Que fais-tu là? lui demandait l'acteur qui était en scène dans ce moment avec lui.

— Je fais des *péniches* [1], lui répondait Brunet.

[1] Nom des petites embarcations qui allaient avec les chaloupes canonnières. Celles-ci étaient plus fortes et plus grandes.

La réponse ne plut pas et le pauvre Brunet fut passer vingt-quatre heures en prison. Le lendemain de sa sortie on donna la même pièce. Lorsque Brunet en fut au moment de la réplique, il garda le silence. L'autre acteur recommença et lui demanda de nouveau ce qu'il faisait là. Soit qu'il improvisât, soit qu'il eût le mot d'avance, il dit à Brunet avec un air d'impatience en voyant qu'il ne répondait pas :

— Tu n'en sais peut-être rien?

— Oh ! que si fait ! répondit Brunet. Je sais très bien ce que je fais. Mais, ajouta-t-il plus bas, je ne veux pas le dire.

Les applaudissements et les rires furent universels. Et, pour dire la vérité, Brunet était parfaitement drôle et bien comique ; sa seule figure excitait une hilarité générale. Il eut aussi, vers la même époque, une correction paternelle de la main du préfet de police pour lui apprendre à faire son thème autrement que sur des choses touchant au gouvernement. Il expliquait à sa mère, sa sœur, son frère, je ne sais plus quel nom avait le compère, ce que c'était que le tribunat. Après l'avoir fait de cette façon claire que nous lui connaissons, mais qui est bien la plus plai sante chose que j'aie jamais vue, il finissait par dire :

— Enfin, vois-tu, si je suis tribun, ces petits gars là...

Et il montrait ses petits enfants en se frottant les mains :

— Si je suis tribun, toi tu es tribune, et puis ceux-là seront des petits tribunaux.

Le premier consul aurait dû rire tout le premier de ces mauvaises plaisanteries qui peuvent n'avoir pas toute l'élégance d'une phrase d'excellent ton, et néan-

moins le fait est qu'il faut rire en les écoutant, et qu'il aurait dû le faire. Mais tout ce qui l'entourait voulait se rendre nécessaire. Sans cesse l'orage semblait le menacer et souvent la main qui le faisait gronder aurait pu l'arrêter. Je vais en fournir un exemple.

Il m'arriva, vers cette époque à laquelle nous sommes parvenus, un événement assez singulier. Il se rattache à d'autres faits, qui donnent une grande couleur au temps d'alors. Ce sont les pamphlets. Il en courut un si grand nombre dans la deuxième année du consulat, que le général Bonaparte finit par avoir une humeur violente contre Fouché, et cette humeur éclata dans plusieurs scènes qu'il lui fit. Ces scènes étaient d'autant plus désagréables pour le ministre qu'elles n'étaient pas entre le premier consul et lui seulement, mais bien devant quinze ou vingt personnes, ainsi que j'en fus témoin moi-même un jour à la Malmaison et l'autre jour aux Tuileries. Cette dernière avait pour but de frapper sur les étrangers, au fait, beaucoup plus que sur Fouché, car il faut dire que la Prusse travaillait l'opinion d'une manière indécente par l'opposition des révérences, des paroles obséquieuses de M. de Lucchesini, qui apportait à Paris tout ce qu'il fallait pour déplaire à l'homme qui gouvernait alors. Il avait un profond mépris pour les principes libéraux, sous quelque forme qu'ils se présentassent. La révolution ne lui apparaissait qu'escortée, ou précédée de 93 et de ses horreurs. C'était une résolution arrêtée chez lui de ne pas vouloir comprendre, de ne pas vouloir admettre les bienfaits immenses que ces mêmes malheurs nous avaient légués. Je dinais un jour avec lui chez

Mme Divoff, une Russe établie à Paris et aimant la France comme sa patrie. Il y avait peu de monde et la conversation s'engagea sur la politique. Je ne m'en mêlais guère à cette époque, ainsi qu'on peut le croire, mais je n'en prêtais pas moins une oreille attentive à ce qui se disait autour de moi lorsque le sujet me paraissait bien traité. M. le marquis de Lucchesini avait non seulement beaucoup d'esprit et de finesse, mais, quand il le voulait, il était assez aimable et son laid visage devenait un peu moins déplaisant. Je n'ai jamais aimé pourtant ses phrases toujours souffrantes à force d'être tiraillées et subordonnées à une politesse qui lui était imposée par une loi que lui-même promulguait. Et puis cet éternel sourire qu'il voulait rendre aimable et qui était moqueur sans grâce, et sans aucun accord avec deux yeux dépareillés, tout son ensemble enfin ne me plaisait pas. Mon approbation est sans doute de peu de poids, mais il me semble que rien n'était moins fin que son abondance de finesse. Peut-être notre position d'alors me rendait-elle difficile à cet égard. Il me restait l'humeur un peu altière de nos temps républicains et la gloire des armes consulaires ne me la rendait pas plus modeste. Et sans doute la Prusse sentait que le traité de Lunéville et celui d'Amiens qui se préparait donnaient par leur conclusion des bases d'airain à notre belle France. Se voyait-elle contrainte à parlementer avec le sort et feindre avec la force? Cela se peut et ne me donne pas une autre opinion. Je n'en approuve pas davantage la méthode de l'humilité. Plus on courbe la tête, plus on donne de facilité au pied ennemi pour se poser dessus, et si cette tête ne se relève que dans l'ombre... Oh! alors, honte à elle.

Le jour de ce dîner dont je parlais à l'instant, M. de Lucchesini était dans une de ces dispositions de franchise que les diplomates *pratiquant* la diplomatie doivent regarder comme des minutes fugitives. Junot, dont c'était l'état habituel, fut tout étonné de se trouver en rapport avec un homme dont la manière de voir était pourtant loin d'être la sienne, mais avec qui du moins il pouvait discuter. On parla beaucoup des différents traités qui venaient d'être signés. Le Concordat surtout, le Concordat fut le sujet d'une discussion d'autant plus bizarre que M. de Lucchesini était le défenseur du premier consul contre Junot. Il approuvait également *la nomination du roi d'Étrurie*, que Junot de son côté, et dans ses principes républicains, regardait comme le premier coup porté à nos libertés. Il faut avoir vécu à cette époque pour savoi quel était le langage des serviteurs les plus dévoués du grand capitaine dont l'épée et la bannière nous avaient d'abord ralliés. Lannes, Junot et plusieurs autres n'avaient pas même l'idée d'une royauté *possible*. Ils y furent amenés par les degrés que l'homm habile fera monter à celui qu'il voudra dominer. Il y avait, dans la force de Napoléon, une force attractiv impossible à vaincre. On n'y songeait même pas. A l'époque dont je parle, elle agissait déjà activemen et ceux qu'elle soumettait n'en avaient pas l'idée. C fut le texte de la conversation de M. de Lucchesin Quoique extrêmement sobre, il se laissa entraîner pa delà les bornes que portaient sûrement ses instruc tions et il y eut *plus* que de l'abandon. Junot, d son côté, franc et ouvert, comme il l'était toujour dit beaucoup de paroles qui eussent été plus à leu place dans son cabinet que dans un salon étrange

rempli de nos ennemis. Le premier consul apprit tout l'entretien dès le jour suivant. Ce ne fut que quelques mois après que Junot sut que son général avait été mécontent et du dîner et de la conversation. Il n'aimait pas plus à être blâmé par un ami que par un autre Napoléon, et ce dîner eut des suites. Les pamphlets dont j'ai parlé plus haut étaient en grande partie rédigés par des étrangers du corps diplomatique, alors à Paris. Le plus curieux de la chose, c'est que Mme de Lucchesini était, disait-on, dans le comité dirigeant, — on ne connaissait pas encore le *comité directeur* ; — le fait me parut bouffon pour beaucoup de motifs. Un des plus forts, c'est que les femmes, dans ma jeunesse, parlaient beaucoup en France de la patrie, de sa gloire, de ses malheurs même ; mais elles ne s'en mêlaient pas. Cela devait être pour nous ; mais Mme de Lucchesini avait été élevée à l'école d'une cour qui avait en cela le reflet de celles de Pétersbourg et de Vienne, où les femmes, étant souveraines, il y avait jusque dans les plus basses classes un besoin féminin d'intrigues et de prétentions agissantes. M. de Lucchesini lui-même admettait ce moyen, comme un des moyens prépondérants de sa diplomatie. Cela pouvait être sous Louis XIV, lorsque Mme d'Harcourt contribuait à faire assurer une succession de cent couronnes [1], mais à Paris, en 1802, cela n'avait plus de cours. Quoi qu'il

[1] Lorsque Philippe V entra dans la salle du trône, à Madrid, une des choses qui le frappa le plus fut cette représentation des cent royaumes sous sa domination. Mais on sait que ces royaumes n'étaient guère plus grands qu'une de nos belles provinces, la Bretagne par exemple. Ceux d'Amérique étaient seuls de vrais royaumes.

en soit, Mme de Lucchesini, autrement *la marchesina*, comme nous l'appelions, se mêlait de causer de choses trop fortes pour sa tête. Il était évident qu'elle était *serinée*, ou, pour parler plus juste, elle était *perroquétisée*, si l'on veut me passer le mot, et ceux qui l'ont connue le trouveront plus juste.

C'était une bonne personne que *la marchesina*, mais je ne sais pourquoi elle était complètement ridicule. Il y avait en elle un composé d'airs minaudiers d'une jeune fille de seize ans[1] qui devenaient insupportables avec un visage de quarante-cinq, une taille de cinq pieds trois pouces et un nez de la plus respectable dimension qui ait jamais été prise pour faire une chose pareille. Ajoutez à cela que la marquise mettait un collier de velours noir, qu'elle parlait comme un enfant, disait *ze* et prétendait ne pas pouvoir prononcer les *r*. C'était à n'y pas tenir!

— Comment! lui disait un jour un homme de beaucoup d'esprit que ses petites grimaces amusaient beaucoup, comment! vous ne pouvez pas dire : « *Je t'aimerai toujours?* »

— Je ne peux pas prononcer les *r*, répondit-elle en baissant les yeux et détournant modestement la conversation, je ne peux pas dire PARIS, il faut que je prononce *Pa-is*.

— Je ne conçois pas Mme Visconti, disait-elle un jour. Que veut dire cette manie de se rajeunir? En-

[1] Elle avait la singulière coutume d'allonger sa paupière en frottant ses cils avec une épingle noircie à la bougie. Les femmes turques emploient le même procédé pour embellir leur regard, mais se servent de surmé. Quant à sa prononciation, je sais par moi-même et pour l'avoir entendue qu'elle prononçait très bien les *r* les plus ronflants quand cela lui convenait.

core si elle le faisait d'une manière un peu vraisemblable! Par exemple *moi*, si je disais que j'ai vingt-cinq ans, on ne me croirait pas. Aussi, lorsqu'on me demande mon âge, je réponds : « J'ai trente ans dans trois mois et demi. »

Il faut remarquer que ces deux dames étaient à peu près du même âge, c'est-à-dire que Mme de Lucchesini entrait en nourrice à l'époque où Mme Visconti en sortait, et celle-ci avait, au temps dont je parle, cinquante ans, lorsque Mme l'ambassadrice était si avare pour elle, si généreuse pour ses amies. Mais elle était en effet bonne personne malgré ses petits travers et, quoiqu'elle y joignît le défaut très sérieux de se mettre horriblement mal, elle était, je le répète, bonne personne et, au demeurant, femme du monde.

Au dîner dont j'ai parlé tout à l'heure, son mari était venu sans elle. Je crois que, quelque légère qu'elle parût, bien qu'en cela il n'y eût certainement aucun calcul, je le dis sans plaisanter, elle aurait eu le sentiment qu'il allait beaucoup plus loin qu'il ne convenait dans la route qui lui était tracée à elle-même, et M. de Lucchesini n'aurait pas été aussi franc-parleur qu'il le fut ce jour-là. C'était là vraiment un curieux spectacle que cette dispute entre ces deux hommes dont l'un, le séide de Bonaparte, le blâmait de ses dispositions à régner, et l'autre, son ennemi, se réjouissait de le voir s'engager dans la route des sceptres et des couronnes.

Sa joie semblait prévoir que ses pas s'embarrasseraient dans cette confusion de jouets et de hochets et qu'il trébucherait contre eux!

Quoi qu'il en soit, je suis certaine que M. de Lucchesini ne fut pas tout à fait oublieux de cette

conversation singulière. Il y a même plusieurs personnes qui croient que cette gaieté, cette franchise, ce laisser-aller, tout cela n'était que plaisanterie. Moi, je ne le crois pas. M. de Lucchesini avait mille moyens de connaître la façon de penser de Junot, qui, certes, n'était pas cachée. Il est vrai que le caractère distinctif de cette diplomatie d'alors était de la finesse quintessenciée, qui bien souvent, mon Dieu, était déjouée par la plus simple des démarches, et demeurait toujours en humilité devant la diplomatie honorable, droite et loyalement faite. Quant aux pamphlets qui nous inondaient de leur venin, je crois que le premier consul était un peu injuste en attribuant autant de part, à leur émission en France, aux personnes du *camp diplomatique* du Nord. Les deux comtes de Cobentzel en étaient incapables, et cela je le certifierais au prix qu'on voudrait exiger. M. de Markoff est le seul qu'on pouvait soupçonner, ainsi que M. de Lucchesini. Et encore, tous deux auraient-ils agi sans les ordres de leur gouvernement? L'empereur Alexandre, jeune alors et l'âme toute loyale, comme elle l'est au matin de la vie, commençait, malgré l'orage qui gronda peu de temps après, à ressentir cette admiration qui amena l'amitié du Niémen. Elle ne le faisait pas aimer Napoléon, en 1802. Mais l'âme qui admire n'est jamais susceptible d'une lâche et basse action. Je crois que ces journaux écrits à l'avance, ces pamphlets, ces libelles aux pages injurieuses, aux invectives personnellement adressées au premier consul et à sa famille, étaient surtout colportés par beaucoup de ces étrangers qui venaient nous demander des plaisirs et nous apportaient la discorde. Le premier consul n'a jamais pu savoir la

vérité tout entière de cette manœuvre d'iniquité ; cependant bien des faits auraient dû mettre sur la voie. Deux cents exemplaires de ces écrits diaboliques furent saisis dans le boudoir d'une jeune et jolie femme, dans l'appartement de laquelle on n'aurait dû trouver que des romans, des fleurs et des billets doux. Le premier consul riait en apprenant ces choses, mais son rire était amer.

CHAPITRE VI

Les bains publics de Paris sous le consulat. — Les bains d'Albert et le paquet mystérieux. — Pluie de pamphlets. — *Une quinzaine du grand Alcandre.* — Libelles à la main. — Bonaparte, Junot et Bussy-Rabutin. — La fille des bains d'Albert. Papiers à mon adresse et interrogatoire. — Le commissionnaire inconnu. — Récit de mon aventure à Junot. — Fausses conjectures et ma mère soupçonnée. — Pamphlets envoyés à ma mère et brûlés par elle. — Junot rassuré. — Lettres de mon frère et remarquable coïncidence. — Conversation curieuse entre Junot et le premier consul. — La lettre de mon frère présentée à Bonaparte. — Défiances de Napoléon à l'égard de ma mère. — Mme Guéhéneuc et Mme Hulot. — M. d'Orsay défendu par Junot. — Scène dramatique dans le cabinet de Napoléon. — Souvenir d'une blessure et le premier consul pâlissant. — Napoléon énumérant ses vrais amis. — Junot, Duroc, Rapp, Lannes, Marmont, Berthier, Bessières, Eugène et Lemarrois. — Rapp grondant Bonaparte. — *Mon vieil ami.* — Ma mère malade et vif intérêt du premier consul. — MM. Corvisart, Desgenettes et Yvan. — Anecdotes de l'armée d'Italie.

Peu de temps après ce que je viens de raconter, voici ce qui m'arriva à moi-même.

L'élégance reprenait partout ses droits. Cependant elle était loin d'être complète, surtout dans ce qui concernait l'intérieur de nos maisons. Par exemple, pour avoir une salle de bains, il fallait presque toujours la faire construire dans l'hôtel que l'on achetait. Il n'était donc pas du tout extraordinaire de voir les

femmes les plus élégantes aller aux bains de Tivoli, aux bains d'Albert[1] et même aux bains Vigier. Malgré l'éloignement j'allais toujours aux bains de Tivoli. Ils étaient ce qu'ils sont toujours, le meilleur établissement de ce genre. Mais à la fin de ma première grossesse j'étais paresseuse et, les bains d'Albert étant très près de chez moi, j'y allais plus souvent qu'à Tivoli.

J'étais un jour dans mon bain, lorsque la baigneuse qui me servait habituellement appela ma femme de chambre pour lui remettre un paquet de papiers qui venait d'être apporté pour moi. C'était une immense enveloppe, de celles qui servent à renfermer des papiers comme dossiers. Dessus il y avait pour toute inscription : *A madame Junot la jeune.*

Avant d'ouvrir ce paquet, je fis appeler la baigneuse et lui demandai qui le lui avait remis. « C'était, me dit-elle, un homme âgé, habillé de noir et l'air fort respectable et comme il faut. » Mais le signalement qu'elle me donna m'était aussi inconnu que si elle m'eût fait celui d'un mandarin au bâton blanc ou bleu arrivant de Canton. Comme je ne pouvais pas ouvrir ce paquet mystérieux dans ma baignoire, je le fis décacheter par ma femme de chambre et tout aussitôt il s'échappa par la chambre une foule de petits papiers grands comme une feuille à billet, recouverts sur les quatre côtés d'une écriture fine et serrée, extrêmement lisible et fort soignée. Nous

[1] Les bains d'Albert n'existent plus. Ils étaient situés dans une belle maison du quai d'Orsay, là où se voit aujourd'hui la caserne du prince Eugène (je lui donne son premier nom, je ne lui en sais pas d'autres).

nous mîmes d'abord à rire, car tous ces papiers s'envolaient comme s'il y eût eu de la magie dans le fait. On aurait dit la petite boîte de Gracieuse et Percinet. Mais il n'était rien de tout cela. C'étaient, tout ennuyeusement, des exemplaires de trois différents pamphlets écrits à la main et quelques-uns d'un journal royaliste qui s'imprimait alors clandestinement et dont j'ai oublié le nom. Je sais que lorsque la police de Fouché et, surtout, celle plus active du préfet de police, surveillaient l'impression de trop près, alors on se contentait d'en faire écrire quelques centaines de feuilles, ce qui, avec plusieurs hommes dévoués, n'était que l'ouvrage de quelques heures.

Un de ces pamphlets était surtout infâme; il avait pour titre : *Une quinzaine du Grand Alcandre.* Il paraissait en effet tous les quinze jours, mais celui-là n'était pas imprimé comme celui dont j'ai oublié le nom, et qui d'ailleurs était tout à fait un journal, méchant à la vérité, mais non pas dans le genre de l'autre. Le plus curieux, c'est que le premier consul y était accusé de dépenser des sommes folles pour ses maîtresses. La pauvre Bellilote y était traitée avec une rigueur que certes elle ne méritait pas. Mais il y avait des sottises si plates, tellement absurdes, qu'en vérité il n'y avait ni de quoi rire, ni lieu à se fâcher, mais bien à être indigné jusqu'au dégoût de tant de turpitudes.

Lorsque le premier consul le sut pour la première fois, ce fut au retour d'un voyage qu'il fit dans les provinces du Nord. Les accents d'amour et de reconnaissance dont le son le poursuivait encore formaient une contre-partie bien dissonnante avec ces glapissements de la haine impuissante. Il n'y fit

pourtant pas grande attention, si ce n'est pour demander ce que c'était que le *Grand Alcandre*. Lorsqu'il sut que c'était Louis XIV, il se mit en colère et fort sérieusement.

— A Louis XIV ! s'écriait-il. Eh, bon Dieu, ces gens-là ne me connaissent donc pas pour me comparer à lui ! A Louis XIV !

Et il reprenait le libelle, le lisait et répétait en frappant du pied :

— Louis XIV !

Il fallut lui expliquer où et comment *le Grand Roi*, qui n'était pas *grand*, avait reçu le surnom de *Grand Alcandre*. Il n'avait jamais lu les œuvres de Bussy de Rabutin. Il les fit demander et les lut dans une nuit. Cette lecture le révolta. Le lendemain matin à son déjeuner, il en parla dans ce sens à Junot :

— *Ton* comte de Bussy-Rabutin, lui dit-il, était un méchant homme.

La spécialité du pronom venait de ce que Junot est né dans le village dont Bussy-Rabutin était seigneur[1]. Son château subsiste toujours, et même en fort bon état. Du moins l'était-il lorsque je l'ai vu en 1802.

Mais je reviens à ma surprise à la vue du déluge de petits papiers qui s'échappaient de l'immense enveloppe, tandis que j'étais dans ma baignoire.

Comme je ne pouvais pas les lire et que mon im-

[1] Il y avait encore une tourelle dans laquelle était une galerie de portraits plutôt badigeonnés que peints, mais fort curieux par le fait même de leur réunion. C'étaient toutes les femmes de la cour de Louis XIV, avec un emblème composé par Bussy-Rabutin. Cet ouvrage fut fait par lui pendant son premier exil, du moins commencé et terminé du six au septième. Mme de La Vallière avait sa violette ; Mme de Montespan, une partie des

patience était extrême de connaître d'où ces belles choses pouvaient me venir, je sortis de mon bain, quoiqu'il y eût à peine un quart d'heure que j'y fusse entrée, et je me mis à chercher dans cette multitude de petites feuilles si je ne trouverais pas une lettre d'envoi, ou plutôt une lettre d'avis. Mais je ne trouvai rien, pas même un indice, si ce n'est pourtant un seul. Mais il était bien léger, bien subtil surtout. Aussi je n'osais pas en parler. Ce fut le premier consul qui s'en empara lorsque, me questionnant sur toute cette affaire, je me hasardai à lui communiquer mon doute, quoiqu'il fût provoqué par une cause bien légère. C'était *un parfum*. Néanmoins ce parfum avait une odeur particulière et les papiers l'avaient également. Mais cette explication entre lui et moi, nous ne l'eûmes que longtemps après.

Avant de quitter le bain, je fis venir Marie, la baigneuse qui m'avait remis le paquet. Cet envoi me confondait. Moi si jeune, si étourdie, comment pouvait-on me choisir pour me remettre entre les mains des choses tout à fait compromettantes pour ceux qui les envoyaient? Car moi et mon mari ne formions qu'une opinion relativement au premier consul. Il y avait dans tout cela une machination dont j'avoue que

sept péchés capitaux; Mme de Sévigné*, cousine de Rabutin et à laquelle il n'a jamais pardonné de lui avoir résisté, était représentée en buste et dans une balance. De l'autre côté était un gros joufflu de zéphyr soufflant tant qu'il pouvait et faisant pencher la balance dans laquelle il était. Au bas était écrit : *Plus légère que le vent.*

* Ce n'est pas Mme de Sévigné que Bussy fit peindre dans une balance, mais bien la comtesse de Montglas, qui avait été sa maîtresse et qui l'avait trahi. (N. D. L. E.)

je ne comprenais pas le but. Mais il y avait quelque chose, cela était évident. Je demandai donc à Marie si elle avait quelque notion sur le personnage noir qui lui avait remis le paquet.

— Prenez garde à ce que vous allez répondre, lui dis-je, car l'affaire peut être sérieuse pour nous.

La pauvre fille pâlit. Elle ne savait rien, cela était clair. Elle me demanda en grâce de croire qu'elle était innocente. « Elle reconnaîtrait le vieux singe, s'écria-t-elle, entre cent mille vieilles têtes comme la sienne. » Ce n'était plus un vieux digne monsieur, respectable et *comme il faut*.

C'est alors que je sus qu'il lui avait donné six francs. Elle voulait les jeter. Elle avait vraiment peur, parce que dans le premier moment je pris la chose au sérieux. Malgré mes dix-huit ans, je faisais un juge d'instruction fort sévère, quoique je ne misse pas au secret et que je ne fisse pas attendre mes pauvres accusés six mois pour les tuer ou les absoudre. Enfin je ne riais pas du tout, et Marie me répondait en tremblant — tout autant qu'elle le ferait aujourd'hui devant le procureur du roi, si on l'accusait d'être chef d'une émeute — qu'elle ne savait pas ce que contenait le gros paquet qui lui avait été remis. C'était une brave et bonne fille que je connaissais, dont la mère était ouvrière en dentelle et dont le frère avait fait les campagnes d'Italie et d'Égypte. Il était dans la garde consulaire et servait, au même temps dont je parle, dans le régiment des guides à cheval. Lorsque je vis Marie aussi tourmentée de la crainte d'avoir mal fait, je fus certaine qu'elle était non seulement innocente de toute connivence, mais ignorante de la chose elle-même. Je lui dis que c'é-

tait bien, qu'elle pouvait se retirer et surtout garder les six francs, et j'achevai alors de m'habiller, car, pour le dire en passant, l'interrogatoire avait eu lieu entre ma baignoire et le panier à linge, tandis que j'avais mes pieds dans de grandes pantoufles, ma personne dans un grand peignoir, ce qui ne laissait pas d'être assez magistral, en raison de la largeur des manches, excepté pourtant qu'elles étaient blanches, ce qui me donnait bien plus l'air d'un Pierrot que d'un avocat général.

En m'en allant, je revis Marie qui pleurait. Ce n'était pas du tout mon affaire, parce que je ne me souciais nullement qu'elle allât semer de la graine à histoire et à caquets, ce qui arriverait certainement si on la voyait dans un état à croire qu'elle avait perdu père, mère, frère et amoureux. Je lui recommandai le silence, en reprenant mon air sérieux, et je remontai dans ma voiture après avoir eu le soin d'emporter avec moi tous les maudits pamphlets et même les morceaux déchirés de la grande enveloppe. La pauvre fille ne fut pas toujours aussi heureuse en juge pour cette même affaire.

Quant à moi, je ne laissai pas d'être inquiète de cette singulière aventure. Quelle pouvait être la personne assez peu instruite de mes relations, de mon intérieur, pour aller me choisir, *moi*, femme du général Junot, l'ami le plus dévoué, le serviteur le plus fidèle du premier consul, pour déposer en mes mains des libelles non seulement contre lui, mais contre ses sœurs, dont l'une d'elles était mon amie et que j'aimais alors tendrement[1] ? Je demeurai confondue de-

[1] J'étais alors fort liée avec Mme Murat. Nous nous somme

vant cet amas de sottises grossières. Un moment j'eus la pensée d'aller demander conseil à ma mère sur ce que j'avais à faire. Mais mon bon ange, je crois, me dit d'aller chercher Junot sans perdre de temps, et c'est ce que je fis.

Je le trouvai qui allait partir pour les Tuileries, pour se rendre à l'ordre de midi, ainsi qu'il le faisait chaque jour lorsque le premier consul était à Paris, mais non pas « à la Malmaison », comme le dit M. de Bourrienne. Je lui racontai mon aventure. Comme moi, il en parut surpris. Mais plus que moi, il avait du monde une expérience qui lui donna d'abord des soupçons et dirigea, par la suite, ses recherches de manière à le confirmer dans l'opinion qu'on avait voulu lui nuire par le moyen qu'on venait d'employer.

— Mais pourquoi ce paquet a-t-il été porté aux bains? lui demandai-je. Tu vois bien qu'il faut que ce soit une méprise!

— C'est précisément cette circonstance qui me prouve qu'il n'y a point d'erreur. L'homme, ou le *monsieur*, comme tu l'appelles, qui s'est chargé de remettre ces papiers, ne s'est pas soucié de se trouver peut-être vis-à-vis quelque visage qui n'aurait pas été aussi accueillant pour sa mission que ta Mlle Marie. Là où il a été, il n'a laissé nulle trace. Ici c'était tout autre chose, il pouvait me trouver moi-même, sortant de ma maison. Il n'a pas été chez ta mère, par la même raison.

tutoyées assez longtemps encore. Ce ne fut qu'à l'époque de l'empire que moi-même, sans qu'elle prît la peine de m'en faire apercevoir, je compris qu'il serait fort ridicule que je lui disse : « Comment se porte Ton Altesse? »

— Mon Dieu, disais-je à Junot, c'est donc bien vrai que c'est à moi que ces papiers *venimeux* sont envoyés?

Et j'étais prête à pleurer.

— Mais pourquoi me choisir? Pourquoi cette préférence? Je ne puis faire que deux choses de tous ces pamphlets : ou les jeter au feu, ou les distribuer, ce qui est absurde à imaginer de la part de ceux qui ont pu le faire. Tout cela m'ennuie. Le premier consul prétend que mon salon et celui de ma mère sont remplis de ses ennemis, ce serait vraiment bien le sujet d'un autre tapage s'il savait que j'ai devant moi cinquante libelles contre lui! Il me semble l'entendre. Il me dirait qu'on savait bien à qui l'on s'adressait! ou bien : « Ils viennent sûrement de chez votre mère? »

Hélas! ma pauvre mère était alors bien malade! Elle tournait ses pensées vers de plus hautes régions.

Loin d'écouter avec légèreté ce que je lui disais, Junot parut frappé de cette phrase : *Ils viennent de chez votre mère!*

Il m'embrassa, prit avec lui tous les papiers contenus dans l'enveloppe et partit aussitôt pour les Tuileries. Dès que l'*ordre* fut donné, il demanda un entretien au premier consul et lui raconta l'histoire avec simplicité. La première parole de Napoléon fut, ainsi que je l'avais prévu, une sorte d'accusation contre ma mère et moi.

— Il est impossible, dit-il à Junot, qu'on ait envoyé ces papiers à ta femme sans avoir la certitude qu'elle les recevrait bien, quand ce ne serait que pour en divertir sa mère.

Junot ne répondit rien. Il connaissait la prévention ou plutôt l'erreur dans laquelle il était à l'égard de ma mère. Il voulait prouver au premier consul qu'elle n'avait, pas plus que moi, de tort, même d'*attraction* dans cette sotte affaire. Mais il ne le pouvait qu'*avec des preuves*. Il espérait y parvenir à l'aide d'un assez mauvais sujet nommé Fouillon (Fouillou, je ne sais lequel des deux noms), qui rédigeait une grande partie de ces pamphlets. Il y avait aussi à sa connaissance plusieurs personnes qui se mêlaient de ces lâches et basses manœuvres et il se mit à la recherche de la vérité, ou, pour parler plus juste, du motif qui m'avait fait choisir, moi jeune femme, aimant bien plus à rire et à danser qu'à lire un journal et encore moins un libelle.

Junot avait de l'esprit et surtout un esprit rapide et très fin. Son coup d'œil était prompt et rarement son regard se portait sans résultat sur une affaire. Son raisonnement était presque toujours juste, bien que sa tête fut ardente et vive. La fille des bains fut appelée, mais son nouvel interrogatoire ne donna nulle lumière, si ce n'est que c'était bien à moi que le paquet avait été adressé. Il ne pouvait y avoir d'équivoque ni de méprise.

— Le vieux monsieur, répétait Marie, a bien dit : « Mme Junot. »

— C'est peut-être pour ma belle-sœur? dis-je à mon mari.

Junot leva les épaules. En effet, cela ne pouvait être. Mais le choix qu'on avait fait de moi pour facteur politique me paraissait si bizarre que j'imaginais tout avant la possibilité que ce fût bien mon individu qui fût vraiment en scène dans cette action. Junot,

me voyant affectée au point d'en être triste et souffrante, se résolut enfin à en parler à ma mère, pour qu'elle me grondât. Mais quel fut son étonnement, lorsque ma mère lui dit :

— J'en ai reçu tout autant que Laurette, mon cher enfant.

— Voyons, s'écria Junot! montrez-moi le paquet, chère maman, pour que je compare l'enveloppe avec la nôtre.

— Le paquet! dit ma mère. Croyez-vous donc que j'ai gardé ces sottises ordurières, vraies conceptions de femmes de chambre mal apprises? Vraiment non!

— Et qu'en avez-vous fait? dit Junot, tout charmé d'entendre ainsi parler ma mère.

— Je les ai brûlés. Quand M. de Bois-Cressy, après avoir décacheté ce paquet, m'a lu quelques-unes des horreurs qu'il contenait, je n'ai pas voulu salir plus longtemps ma table ni mon canapé par le contact de pareilles vilenies. Je lui ai dit de tout mettre au feu. Il ne voulait pas d'abord, parce qu'il aurait voulu tout lire. On lui donnerait, comme vous savez, cent journaux par jour, que sa faim politique ne serait pas apaisée. Mais il n'était pas question de journaux dans ces indignes feuilles et tout a été au feu.

Junot baisait les deux petites mains de ma mère.

— Que je vous aime, chère maman, d'avoir été si bonne!

Ma mère le regarda avec un doux sourire.

— Ce n'est pas pour vous que vous me remerciez, mon ami, lui dit-elle, c'est pour Bonaparte. Mais pourquoi seriez-vous étonné que j'eusse détruit des choses injurieuses à sa gloire et surtout d'une entière fausseté, du moins le peu que j'en ai vu était-il ainsi?

Me croyez-vous une haine injuste pour le général Bonaparte? Vous vous tromperiez étrangement. Je n'ai pas pour lui cette admiration qui vous transporte dans des régions où personne ne peut vous suivre... pas même *lui*, ajoutait ma mère en souriant, mais je le juge grand, *et même bon*... Seulement, ses intérêts lui font oublier ou négliger les intérêts des autres... Pourquoi ne lui pardonnerais-je pas? N'est-ce pas l'histoire du genre humain? Eh bien! il est comme tous les hommes, mais ne venez pas me dire qu'il est au-dessus d'eux.

C'était toujours ainsi que ma mère parlait du général Bonaparte depuis mon mariage. Elle en était venue au point de ne plus lui reprocher la malheureuse affaire du cousin qu'indirectement comme on le voit. C'est une chose bien remarquable que jamais le souvenir de cet oubli ne se soit effacé de sa pensée.

Junot revint chez lui préoccupé, mais tout heureux d'avoir à raconter au premier consul l'expédition de ma mère contre les pamphlets. Il voulut me voir avant d'aller aux Tuileries, où il espérait trouver le premier consul chez Mme Bonaparte, ainsi que cela arrivait tous les soirs, lorsque l'un ou l'autre n'allait pas au spectacle. Il me raconta le fait et s'en étonna avec moi. L'affaire devenait toute singulière, à ce qu'il me semblait. Elle devait bien autrement se compliquer.

Tout en parlant, en discutant une raison pour, une raison contre, la soirée s'écoula et Junot ne put aller aux Tuileries. Le lendemain était, je crois, un jour de parade, et ces journées-là étaient consacrées. Elle le fut pour nous d'une manière bizarre.

Un courrier nous arriva de Marseille, où mon frère

était commissaire général de police, un des trois qui étaient alors en France. Ce courrier nous apportait une lettre de mon frère avec un paquet des bienheureux ou malheureux pamphlets et journaux, le tout écrit à la main. Mais comme il fallait une variante, la moitié de ces belles œuvres était écrite en patois provençal, aussi pur qu'au temps du bon roi René. Albert avait aussi reçu son paquet, à la différence que je viens de signaler avec les nôtres. On y avait ajouté celle d'être expédié par ma mère. Cette fois on avait presque fait un faux, et même un double faux, car c'était moi qui était l'interprète de ma mère, et l'on me faisait dire seulement par prudence :

— Je ne t'écris pas moi-même, et tu conçois pourquoi.

Mon frère, sur la bonhomie duquel on avait beaucoup plus compté qu'il ne le fallait, crut que c'était une mystification ; car il ne pensa pas un instant à m'attribuer cet envoi. Albert aimait le premier consul avec dévouement. Il n'avait jamais partagé le ressentiment de ma mère, parce qu'il le trouvait injuste. Je pensais comme lui et, sans blâmer notre mère que nous adorions et respections en même temps, nous nous permettions cependant de ne pas voir comme elle dans le jugement qu'elle portait de Napoléon. Mais Albert connaissait le noble cœur de ma mère, il la connaissait elle-même grande, généreuse même dans son peu d'amitié pour le premier consul, et il était *sûr* qu'elle n'avait jamais envoyé ce tissu d'indignes injures. Quant à moi, mon nom fut surtout ce qui le frappa et lui donna la mesure de la tromperie.

Il fit venir l'un des hommes les plus sûrs de son administration et le chargea des recherches à faire

dans la ville de Marseille, afin de découvrir celui qui avait traduit les pamphlets et celui qui les avait portés. Et puis, sans perdre de temps, comme son amitié pour nous s'unissait à son excellent esprit, il vit d'abord que ma mère et moi nous pouvions être compromises dans cette affaire mystérieuse et fit aussitôt partir un courrier pour porter à Junot et les pamphlets et les journaux, et les lettres de moi qui n'en étaient pas, enfin tout le diabolique bagage. A peine Junot eut-il lu la lettre d'Albert qu'il fit un saut de joie en pensant à son triomphe.

— Je ne pourrais dormir, me dit-il, si je ne voyais le premier consul. Il n'est pas trop tard, d'ailleurs, pour lui demander un moment d'entretien. Et puis, toute cette affaire est fort compliquée, et la lettre d'Albert doit être lue par le premier consul.

J'approuvai fort sa résolution et il s'en fut aux Tuileries. Il était onze heures. Le premier consul, fatigué de la revue du matin, allait se mettre au lit, mais Junot fut admis sur-le-champ. A peine était-il entré que Napoléon remarqua l'air d'hilarité répandu sur sa physionomie. Junot mit la lettre de mon frère sous ses yeux sans répondre. Il la lut rapidement, elle le frappa sans doute beaucoup, car il la relut deux fois. Il la posa sur la table, puis se promena quelque temps. Il reprit la lettre, la parcourut encore, se frotta le front. Enfin, s'arrêtant tout à coup devant Junot, il lui dit :

— Me donnes-tu ta parole d'honneur que ta belle-mère n'est pour rien dans tout cela?

— Ma belle-mère ! s'écria Junot, ma belle-mère !

Et il raconta au premier consul l'histoire des papiers brûlés. A mesure qu'il parlait, Napoléon prenait un

air attentif. Tout à coup, il se mit à marcher rapidement dans son cabinet et son front devenait menaçant. Junot ne le comprenait pas.

— Si l'opinion de Mme Permon n'était pas si connue, dit-il avec amertume, on ne lui ferait pas de tels envois. Regarde si l'on en a envoyé à Mme Guéhéneuc, ou à telle autre belle-mère de mes généraux... A Mme Hulot peut-être bien... Oh ! celle-là en aura eu sûrement cinq cents de ces pamphlets. Mme Permon ne m'aime pas... on le sait, et on part de là... Il y a dans son salon des gens qui me détestent, des gens qui étaient enfermés au Temple, avant mon retour d'Égypte, pour opinion... Eh bien, ce sont ses amis ! Elle allait les voir. Et toi, grand imbécile, tu en fais tes amis aussi, toi, de mes ennemis.

Junot regardait le premier consul d'un air stupéfait. Lui, voir des ennemis de son général, en faire ses amis ! Il croyait rêver.

— De qui voulez-vous donc parler, mon général ? lui demanda-t-il enfin.

— Eh ! parbleu, de M. d'Orsay... celui qu'ils appellent le beau d'Orsay. N'a-t-il pas été au moment d'être fusillé comme Clichyen ? et puis mis au Temple ? Fouché me disait l'autre jour que c'était un homme dangereux.

Junot sourit amèrement.

— Mon général, vous venez de me faire entendre, avec deux syllabes, à qui je dois la faveur d'un tel moment, et je saurai l'en remercier. Je commencerai par vous dire que le citoyen Fouché a menti en disant qu'Albert d'Orsay était un homme dangereux et un conspirateur. C'est la plus loyale, la plus honnête des créatures. Il est plein d'honneur et, si en

rentrant en France, il a donné sa parole d'être fidèle au gouvernement établi, il la tiendra. J'aurais pensé, mon général, poursuivit Junot d'une voix altérée, que puisque Fouché lui avait donné le nom de mon ami, vous deviez le juger digne de votre estime en tout ce qui tient à l'homme d'honneur, car je n'ai jamais donné mon amitié à un être qui n'en aurait pas. Mais c'est surtout *votre ennemi*, mon général, que vous n'auriez jamais dû croire *mon ami*.

Et Junot passait la main sur son front, il était baigné de sueur. Napoléon le connaissait trop bien pour ne pas savoir combien il souffrait. Il s'approcha de lui et lui prit la main en la lui serrant avec affection. Junot suffoquait :

— Allons ! tu es un enfant. Voyons. Tais-toi. Que diable ! je ne te parle pas de toi, mon plus fidèle ami. Ne m'as-tu pas prouvé ton attachement lorsque j'étais dans les fers ? Ne voulais-tu pas me suivre en prison ?...

— Je vous aurais suivi sur l'échafaud ! s'écria Junot en frappant de son poing fermé sur la table, de manière à faire sauter par terre tout ce qui était dessus.

Napoléon se mit à rire.

— Eh bien ! tu vois donc qu'il est impossible que je te dise une seule parole qui puisse aller à ton cœur et le blesser, *monsieur Junot*.

Et il lui tirait l'oreille, et le nez et les cheveux. Junot fit un mouvement.

— Ah ! je t'ai fait mal ! dit Napoléon en se rapprochant de lui.

Et posant sa petite main blanche sur la chevelure blonde de Junot, il le caressait comme s'il eût voulu apaiser la douleur d'un enfant.

— Junot, lui dit-il en le regardant avec une inexprimable douceur, te rappelles-tu un jour, au palais Serbelloni, à Milan [1], tu venais d'être blessé, là, à cette place?

Et la petite main frappait doucement la profonde et large cicatrice.

— Je tirai tes cheveux, et ma main revint à moi pleine de ton sang...

Le premier consul pâlit à ce seul souvenir.

— Oui, poursuivit-il en faisant un mouvement comme pour réprimer un frisson, oui, j'avoue qu'en ce moment je sentis qu'il était en nous une faiblesse inhérente à notre humaine nature et que les femmes possèdent d'une manière plus développée et plus exquise... J'ai compris ce jour-là qu'on pouvait s'évanouir. Je n'ai pas oublié cette époque, mon ami. Je l'ai mise en bon lieu pour le souvenir et le nom de Junot, depuis ce temps-là, ne s'unira jamais dans ma pensée avec une apparence même de perfidie. Ta tête est vive, trop vive, mais tu es un loyal et brave garçon, toi. Lannes, Marmont, Duroc, Berthier, Bessières...

Et à chaque nom, Napoléon prenait une prise de tabac, et se promenait en faisant quelquefois une pause et souriant au nom qui lui rappelait un serviteur fidèle.

— Mon fils Eugène... Oui, voilà des cœurs qui m'aiment. Je puis compter sur eux. Lemarrois, voilà

[1] Une particularité assez singulière, c'est que peut-être dix fois dans le cours de son règne ou de sa puissance, Napoléon me parla de cet événement de Milan, et jamais sans qu'aussitôt le seul souvenir de cette main tachée de sang ne le fit tressaillir et pâlir

encore un fidèle, celui-là. Et ce pauvre Rapp, il n'y a pas longtemps qu'il est auprès de moi, et pourtant il m'aime au point de me brusquer. Sais-tu qu'il me gronde quelquefois ?

Tout en parlant, le premier consul avait pris le bras de Junot et se promenait en s'appuyant sur lui. Arrivés près de la fenêtre, il dégagea son bras et le posant sur l'épaule de mon mari, il le contraignit presque à se pencher pour lui permettre de s'appuyer.

— Parmi tous ces hommes et même ces femmes qui passent au bas de cette fenêtre, dit Junot en souriant, combien en est-il qui donneraient des années de leur existence pour être *là* où je suis, près de vous, mon général, soutenant ce bras qui peut soulever le monde ! Oui, je crois qu'il en est qui feraient de grands sacrifices, seulement pour pouvoir le dire. Mais il n'est pas dans Paris, tout entier même, un cœur qui soit aussi heureux que le mien dans cet instant.

Napoléon dégagea son bras, regarda Junot en souriant, avec ce sourire auquel il a dû tant de victoires avec un seul mot, et lui dit :

— Eh bien ! mon *vieil ami*, ne parlons plus de cette sotte affaire des pamphlets. Mais, écoute, que veux-tu que je pense lorsque je sais que tu vois des gens qui sont mes ennemis, que ta femme, ta belle-mère connaissent intimement une foule de personnes qui me haïssent et voudraient plus que ma chute ! Elles voudraient ma mort. Elles l'ont bien prouvé.

— Mais, mon général, je pourrais vous répondre que parmi ces personnes dont vous parlez, il n'en est pas *une seule* qui, même avant le mariage de ma

femme, eût osé devant elle se permettre une parole contre vous. Quant à ma belle-mère, je l'ai bien souvent entendu parler de vous, mon général, et jamais dans des termes qui m'auraient blessé. Mme de Permon aime trop tendrement Mme Bonaparte la mère, tous vos frères...

— Oh! Lucien surtout, interrompit le premier consul avec un sourire assez amer. Lucien est son préféré. C'est une merveille selon elle. Elle n'est pourtant pas républicaine, Mme Permon ! Comment donc s'arrangent-ils !

— Je ne crois pas avoir entendu ma belle-mère parler deux fois politique, depuis que je suis son gendre, répondit Junot. On cause littérature, on fait de la musique, on parle de mille *riens* importants, de ces affaires du monde, de la société. Et pour ce talent-là, il faut avouer que cette société d'autrefois s'entend mieux que nous à le mettre en œuvre. Et puis, mon général, si vous saviez dans quel état est Mme de Permon, ce n'est pas une femme qui touche de la main son cercueil qui pense à de pareilles misères !

Ici je dois rendre entière justice à Napoléon. Au moment où Junot parla de ma mère, il était éloigné de lui de quelques pas ; il s'en rapprocha vivement et, lui serrant le bras avec force :

— Hein ! Que dis-tu là ? Mme Permon est très mal ?

— Mourante, mon général. Tous les médecins que nous avons appelés près d'elle s'accordent sur son danger.

— Il faut y conduire Corvisart.

Il sonna.

— Qu'on aille sur-le-champ dire au citoyen Corvisart

que je veux lui parler. Comment — et il se promenait d'un air fort agité — comment cette femme si fraîche et si belle, il n'y a pas encore quinze mois! Pauvre Mme Permon, pauvre Mme Permon!

Et se laissant tomber dans son fauteuil, il mit ses deux mains sur ses yeux et demeura longtemps sans parler. Puis se levant, il marcha de nouveau avec cette rapidité qu'on remarquait alors dans ses mouvements lorsqu'il était affecté.

— Il faut aussi y conduire Desgenettes, Ivan. Il est impossible que la Faculté ne trouve pas le moyen de guérir une personne saine et fraîche comme une rose.

— Mon général, lui répondit Junot, la maladie de Mme de Permon est d'un affreux genre dans l'histoire de l'art de guérir. Elle échoue contre tous les secours.

Et là dessus, il raconta au premier consul le mot de Baudelocque.

Lorsque Junot, inquiet pour la vie de sa belle-mère, lui demanda son avis :

— Général, lui répondit l'homme habile, celui qui peut se vanter d'avoir guéri une maladie comme celle de Madame votre mère, se vante d'avoir recollé une tête coupée [1].

Napoléon, en écoutant cet arrêt, parut de nouveau

[1] Baudelocque parlait pour le temps où il vivait et aussi pour le nôtre. M. Récamier a rendu à l'humanité l'immense service de donner une chance de salut à la malade que le fléau de cette cruelle maladie, que nous connaissons seules nous autres pauvres femmes, a frappée. Mais la chose est toujours si cruellement douloureuse qu'on en a vu préférer la mort à la guérison.

bouleversé. Mais chez lui, les impressions, quelque fortes qu'elles fussent, ne paraissaient jamais que fugitivement sur son visage. Il se remit bientôt et, lorsque Junot prit congé de lui, il était calme en apparence. Ceux qui prennent texte de tout pour frapper sur sa mémoire diront qu'il l'était en effet. Moi, je ne le crois pas. Je l'ai vu trop attaché à ma mère et lui en donner des preuves positives pour pouvoir mettre en doute la moindre probabilité à ce sujet.

Ce que j'ai dit plus haut de la blessure de mon mari me rappelle un événement de peu d'importance, mais qui a rapport à ce fait de sa vie, et qui arriva en Italie lors de cette terrible blessure qui faillit lui coûter un œil.

Junot fut six semaines au moins convalescent et, malgré toute l'habileté et les soins tout fraternels que M. Ivan prodiguait à ses malades, celui-ci fut longtemps à se remettre des suites de cette attaque des sabres autrichiens. Pendant les longues heures qu'il passait sur son canapé, revêtu d'une grande redingote de piqué blanc, il faisait l'agréable, parce qu'il était vraiment joli garçon et que, son seul défaut alors étant d'avoir le teint fort coloré, il gagnait à la pâleur qu'avait amenée sur son visage la perte de presque tout son sang. Souvent, le matin, Mme Bonaparte, accompagnée de Mlle Louise, allait visiter le pauvre aide de camp blessé. Un jour, il reposait sur son sopha lorsque Mme Bonaparte et Mme Leclerc vinrent faire leur visite hospitalière. Junot était affaibli non seulement des suites de sa blessure, mais d'une saignée fort abondante qui lui avait été faite le matin même. Néanmoins il retrouva des forces pour rece-

voir ses deux charmantes sœurs grises, car, si Mme Bonaparte ne pouvait être comparée à Mme Leclerc, elle était encore fort agréable à cette époque. Et même je puis dire que l'extrême élégance de ses manières, sa grâce vraiment séduisante lui tenaient lieu d'une beauté plus parfaite. Si ses dents eussent été belles, je l'aurais préférée à telle femme de sa cour dont la renommée était bien établie comme belle personne. Junot était donc heureux d'avoir ainsi les deux femmes les plus charmantes de Milan causant auprès de son lit de souffrance pour le distraire. Il y avait là grandement de quoi chasser la douleur. Ce fut d'abord l'effet qu'elles produisirent. Elles parlèrent de Berthier, de Mme Visconti, de Mme Ruga [1], dont la beauté, plus moderne que celle de Mme Visconti, faisait alors grand bruit à Milan avec bien plus de raison. Mme Leclerc observait seulement, en faisant un demi-sourire qui, entr'ouvrant ses deux branches de corail, laissait voir deux rangs de perles « Elette, » comme dit le poète, que Mme Ruga avait des moustaches comme un tambour-major. Tout en devisant, le temps s'écoulait doucement. Junot avait d'abord été le plus heureux des hommes, mais ensuite son cœur avait faibli, sa vue s'était troublée, puis il avait pâli et ses yeux s'étaient fermés. Mme Leclerc, qui s'en aperçut la première, se leva et fut à lui en s'écriant :

[1] Mme Ruga était la femme d'un avocat de Milan. Sa beauté était vraiment fort remarquable ; mais, comme l'observait Mme Leclerc, *ses moustaches* étaient trop abondantes et donnaient un air dur à des traits parfaitement réguliers. Tel était du moins l'effet que me faisait Mme Ruga. La rue dans laquelle elle demeurait prit son nom et s'appelait : *Strada di Ruga bella.*

— Mon Dieu ! Junot, qu'avez-vous?

Junot eut encore assez de force pour avancer vers elle la main qui reposait sur sa poitrine. A l'instant la robe blanche de Paulette fut couverte de sang. La bande s'était défaite et l'agitation qu'avait éprouvée Junot avait aussitôt fait jaillir son sang. L'étoffe extrêmement serrée du piqué avait contenu comme dans une coupe tout le sang qu'avait rendu la veine rouverte. Junot, déjà très faible, s'était tout à fait évanoui.

Lorsqu'il revint à lui, il se vit entouré de soins d'autant plus touchants qu'ils étaient rendus par les plus jolies mains du monde et que son pâle visage était couvert de regards bien faits pour aller à son âme. Heldt, son valet de chambre alsacien, lui remit sa bande. Ces dames demeurèrent encore quelques moments près de lui, puis le laissèrent reposer, et cet accident n'eut d'autres suites que de prolonger l'expression de sa physionomie de convalescent.

— Mais, lui dis-je lorsqu'il me raconta cette petite aventure, comment se fait-il que vous n'ayez pas senti le sang dans lequel baignait votre bras?

— Je me suis bien aperçu que la bande était défaite, me répondit Junot, mais pouvais-je donc demander à ces dames de me quitter?

— Non, mais vous pouviez faire remettre l'appareil.

— Cela se pouvait faire devant elles lorsque j'étais sans connaissance, mais autrement la chose était impossible.

Je regardais Junot d'un air stupide. Je me demandais s'il avait été élevé par Yseult aux blanches mains ou bien par la belle Genièvre, car il n'y avait

qu'un Tristan ou bien un Lancelot qui eût de telles pensées, lorsque tout à coup il vint à la mienne un certain souvenir.

— Ah! ah! dis-je.

A son tour Junot me regarda.

— Que veux-tu dire?

— Oh, rien!

Mais je venais de parcourir en quelques secondes un cercle d'événements parmi lesquels figurait une certaine promenade[1] sur les boulevards, faite, en l'an de grâce 1795, par le général Bonaparte et par le capitaine Junot, alors amoureux comme un fou de Mlle Paulette Bonaparte, et tout m'était expliqué.

1 Voir le 1er volume des Mémoires, p. 216-218.

CHAPITRE VII

Encore les pamphlets. — Singulière opinion des étrangers sur le premier consul. — Embarras d'une Anglaise. — Le miroir du cabinet de toilette. — Scène de Lannes avec Napoléon. — Erreurs sur le tutoiement réciproque. — Mot de M. de Narbonne. — Traits du caractère de Napoléon. — L'École polytechnique. — L'élève de son père. — Sévérité de l'abbé Bossu. — L'aide de camp Lacuée et le jeune enthousiaste à la Malmaison. — Le premier consul examinateur. — Duroc et Junot. — Scène remarquable dans le cabinet de Napoléon. — Le billet de réception.

J'ai parlé longuement de toute cette affaire des pamphlets, parce que ces détails font juger combien les étrangers connaissaient peu l'intérieur de notre France et surtout les véritables relations du général Bonaparte avec tout ce qui l'entourait. C'est une des parties les plus importantes de son histoire et d'après laquelle il a été jugé dans plusieurs pays où l'on ne se donnait pas la peine de savoir, d'une façon positive, tout ce qui avait quelque rapport immédiat, en bien ou en mal, avec un tel homme. Je crois que la prévention défiante était quelquefois tout aussi exagérée en bien comme en mal. Le fait réel de la vie de Napoléon, cette vie elle-même, une œuvre grande et belle, doit être jugée telle qu'elle s'est écoulée. C'est un diamant unique trouvé dans les mines du Créateur. Ce diamant a des défauts, d'immenses défauts peut-

être. Il ne faut pas les céler. Malheur à la main qui voudrait les faire disparaître. Ils sont placés là à côté de beautés qui n'ont pas leurs égales.

Parmi les étrangers qui alors abondaient en foule à Paris et dans toute la France, plusieurs étaient infatués des plus burlesques préjugés soit contre Napoléon, soit en sa faveur. L'un croyait qu'il prenait une tasse de café par heure, qu'il passait un jour entier dans le bain. Un autre, qu'il dînait debout. Enfin, cent rêveries plus absurdes les unes que les autres. Une chose assez remarquable, c'est que les plus extraordinaires versions venaient d'Angleterre. Les émigrés qui, après leur rentrée, ont eu plus de vergogne et de fausse honte que les autres, et sont demeurés plus longtemps éloignés de la cour consulaire, ont eu de Napoléon une opinion tellement différente de celle qu'ils devaient réellement prendre de lui, que j'en connais un dont l'étonnement fut extrême lorsqu'il le vit. Les notions qu'il avait reçues ne lui avaient donné aucune idée, même éloignée, de la figure, du physique du premier consul.[1]

Il en était de même des scènes que l'on disait avoir lieu entre le général Lannes et le premier consul. Rien n'est plus faux. L'un des pamphlets don

[1] J'ai connu une Anglaise, une mistress Marschall, qui croyait que le premier consul mettait tous les jours une culotte neuve, et toute son ambition était d'en posséder une. Mais son embarras pour prononcer le terrible mot technique de la chose mit souvent des entraves à la réussite du marché et je suis sûre que, lorsque Junot lui eut dit qu'on s'était moqué d'elle, elle eut plus de joie de n'avoir plus à dire : « Avez-vous une culotte du premier consul à vendre? » que de chagrin d'abandonner sa chimère.

je parlais dans le chapitre précédent, intitulé *le Miroir du cabinet de toilette d'une ancienne directrice*, racontait une scène des plus ridicules entre Napoléon et le général Lannes, et à l'époque citée le premier était à Lyon pour la consulte. Ce pamphlet, écrit à la main et mal rédigé, ne contenant que des injures sans esprit, aurait pu dire que les querelles qui ont eu lieu entre le général Lannes et le premier consul sont d'une époque plus avancée. Et, puisqu'il prenait Mme Bonaparte pour but de sa satire, il pouvait ajouter à son texte, déjà passablement méchant, que la première dispute un peu vive entre Lannes et Napoléon eut pour objet Mme Bonaparte elle-même.

Ce fut à l'époque de l'affaire de la caisse de la garde que le général Lannes, qui était loin d'avoir dans cette affaire tous les torts qu'on lui a prêtés et sachant que Mme Bonaparte avait voulu, à ses dépens, disculper ceux qui étaient les vrais coupables, s'emporta contre elle dans le cabinet du premier consul et fut même plus loin qu'il ne convenait peut-être à un ami d'aller dans un pareil sujet. Il lui dit qu'au lieu d'écouter des *caquetages de femmes*, et surtout de *vieilles femmes*, il ferait mieux d'en prendre une plus jeune. Et les mots piquants et même injurieux ne furent pas épargnés. La scène fut vive. Le général Lannes se laissa aller jusqu'à des termes blessants pour Mme Bonaparte, et il s'emporta véritablement ce jour-là ; mais il est faux qu'avant cette époque il fit *des scènes* au premier consul. La chose n'était pas facile.

C'est comme le tutoiement. Il a pu exister, je ne le nie pas, quoique intimement persuadée du contraire, mais je réponds, s'il a eu lieu, qu'aussitôt après le retour d'Égypte il a cessé.

Je n'ai jamais entendu personne tutoyer le premier consul. Lui c'est différent. Il est plusieurs de ses fidèles qu'il tutoya toujours, et Junot le fut par lui jusqu'à la dernière année de sa vie. Ce n'est qu'à l'époque de l'empire qu'il cessa d'employer ce mode familier de parler à ses anciens amis, en public seulement; dans l'intimité il y eut toujours les mêmes rapports de sa part envers le général Lannes, Junot, Berthier, Duroc et deux ou trois autres.

Quant à dire *toi* au général Bonaparte, je répète encore une fois que je ne crois pas que le général Lannes le lui ait jamais dit; je ne l'affirmerai pas parce qu'il est possible que cela ait été, mais je ne devine pas à quelle époque. Nous voyons qu'en Italie Bourrienne ne le tutoyait déjà plus. Junot ne l'a jamais tutoyé, ainsi que Berthier, qui, certes, était bien assez dans son intimité pour le faire à l'armée d'Italie. Si l'on objecte la discipline militaire, c'est-à-dire cette hiérarchie qui fait le respect, le général Lannes était dans la position de Berthier et de tous les autres.

Quoiqu'il en soit, ce n'est certes pas après les campagnes d'Italie, celles d'Égypte pendant lesquelles Napoléon sentait trop bien le besoin de se faire obéir et d'établir autour de lui cette barrière que la familiarité détruit, qu'il aurait souffert une pareille façon d'être avec lui. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai longtemps, bien longtemps entendu, vu le général Lannes et le premier consul vis-à-vis l'un de l'autre, et que je n'ai jamais rien *entendu*, *ni vu*, qui me laisse le plus léger souvenir à cet égard. Il y a des Mémoires où l'on croirait voir arriver le général Lannes tendant la main à Napoléon, et lui disant :

— *Bonjour, comment te portes-tu?*

Certainement, s'il l'eût fait alors, n'étant pas éveillé, ou par distraction, le premier consul lui aurait dit comme M. de Narbonne *à cet ami* qu'il n'avait jamais vu :

— Très bien ! Et toi, comment *te* nommes-*tu?*

Le général Lannes était fort attaché à Napoléon, mais son amitié pour lui ne s'étendait pas sur tout ce qui lui appartenait; et dans les cinq ou six semaines qui précédèrent son départ pour Lisbonne, il y eut entre eux plusieurs explications assez vives relativement à un sujet qui, plus tard, a occupé toute l'Europe, et auquel, à cette époque, on ne songeait pas dans le public *de Paris*.

Mais j'anticipe, car le général Lannes ne partit pour Lisbonne qu'à la fin de 1802 ou au commencement de 1803. Napoléon a toujours été montré par ses ennemis sous un jour faux que ses amis et ses partisans, ou seulement ceux de la vérité, auraient dû épurer et rendre plus clair. Il parlait lui-même en riant, à Sainte-Hélène, *de cette peau de tyran*, qui chaque jour tombait en lambeaux devant ceux qui, ne l'ayant jamais bien connu, s'attendaient à trouver en lui un de ces empereurs du bon temps des méchants Césars de Rome.

Napoléon avait dans son être une singulière organisation. Si cet homme étonnant fût resté dans une condition privée, il eût été le meilleur père, le plus digne chef de famille, un bon homme enfin, dans l'acception véritable du mot. Mais vint ensuite l'ambition et son escorte, les vastes pensées, les hautes conceptions, et tout ce qui était bon, tendre, aimant fut de bonne heure étouffé sous le poids immense de

cette grande existence. Les bons sentiments furent contenus, mais non détruits, et surtout ne furent pas remplacés par de méchants.

Il avait mauvaise opinion de la nature humaine. Avait-il tort? C'est une question qui se fait, et à laquelle on ne répond jamais que relativement. Néanmoins il faut être juste. Il n'est peut-être pas aujour d'hui parmi ceux qui l'ont entouré, un être dont les souvenirs déchirants puissent l'accuser plus que les miens; mais, je l'ai dit et je le répète encore, il serait d'une âme peu généreuse de ne pas séparer le bien du mal et de voir ce bien dégagé de toute prévention. La partialité n'est aujourd'hui que trop dominante dans ses jugements.

En évoquant les jours anciens, j'y prends tout ce qui s'offre à moi revêtu d'une couleur assez vive pour intéresser. Je marche par années, par époques. Peut-être en viendra-t-il où la force de la vérité assombrira ces mêmes couleurs, aujourd'hui si brillantes; jusque là, et même alors, je dirai *ce que je sais*, et ce qui doit faire connaître l'homme le plus étonnant que les hommes de tous les siècles aient vu parmi eux.

Il existe de lui une foule de traits dont la bonté est tout entière dans un premier mouvement du cœur. Si la prévention contre lui n'y veut voir que de la vanité, alors on peut en dire autant de toutes les actions de Henri IV. Et lorsqu'il disait au paysan béarnais : « Imbécile, dis donc des fromages de vache! », cette bonhomie parfaite du meilleur, du plus grand roi qu'ait eu la France, peut aussi, par la malveillante méchanceté, être appelée *envie de paraître grand.*

Mon Dieu ! ce désir-là devrait bien travailler un peu

plus les souverains et ceux en général qui gouvernent, quitte ensuite à les absoudre du péché d'orgueil et de vanité.

Dans ces temps du consulat dont je parle, il y avait à Paris un abbé Bossu, je crois que c'est là son nom, qui examinait les jeunes gens qui devaient être reçus à l'Ecole polytechnique. Il n'était pas seul, mais son *veto* était terrible. C'était un homme de haut savoir et fort sévère.

L'École polytechnique, d'abord créée sous le nom d'*École centrale des Travaux publics*, en vertu d'un décret de la Convention rendu en germinal an III (21 mars 1795), après avoir été désorganisée par le régime destructeur qui nous avait abattus, avait été relevée et remise en activité par le premier consul dès son arrivée au pouvoir (frimaire an VIII)[1]. Un esprit tel que le sien ne pouvait méconnaître l'utilité immense d'un aussi magnifique établissement. Déjà les succès avaient prouvé ce qu'elle pouvait sur la matière brute, quelques années avant. On avait vu, l'an II de la république, tous les savants de France se réunir pour donner à nos braves soldats du fer façonné en sabres et en baïonnettes, du salpêtre en poudre et du bronze en canons dans un espace de temps que l'imagination n'aurait pas pu concevoir quelques années plus tôt. Maintenant ces mêmes sciences se réunissaient encore pour former des hommes habiles pour

[1] 16 décembre 1799. Le premier consul n'a pas fondé l'Ecole polytechnique, ainsi que plusieurs ouvrages l'ont publié : il l'a rétablie ; c'est peut-être de là que vient l'erreur. La Convention a fondé et créé presque toutes nos belles institutions. Mais après 93, il ne faut pas s'y tromper, cette terrible année n'a fait que détruire.

toutes les armes, pour toutes les carrières. L'analyse des sciences mathématiques, avec leur application à la mécanique, la géométrie, etc., les sciences physiques contenant la chimie et la physique générale, voilà quel était surtout le mode d'enseignement de l'École polytechnique lors de sa formation.

A cette belle époque, les noms les plus illustres dans les hautes sciences, les notabilités les plus respectables dans l'histoire du savoir, étaient à la tête de ce bataillon de jeunes hommes dont les esprits encore adolescents étaient avides d'arriver au partage des connaissances sublimes de leurs maîtres. Honneur à ces noms fameux qui sont les véritables fondateurs de cette belle École polytechnique, de cette admirable institution que nous possédons seuls et dont nos voisins n'aurons jamais que des copies! Honneur à Monge, Berthollet, Vauquelin, Fourcroy, Chaptal, Lagrange! Ces hommes estimables doivent être doublement vénérés par nous, car ils ont été à la formation de l'École polytechnique.

C'est de là que sont sortis tant de sujets distingués pour l'artillerie de mer et de terre, les ponts et chaussées, le génie militaire, la construction civile et nautique, les ingénieurs géographes, les mines, enfin une foule d'hommes destinés à répandre la lumière de la science dans toute notre belle patrie, les arts graphiques, la chimie, la physique. Rien maintenant n'est couvert de ce voile sacré que la science mettait jadis sur elle-même et derrière lequel elle se retirait comme dans un sanctuaire. Le savoir est le patrimoine de qui peut le comprendre. Le seul obstacle qui soit apporté à l'instruction à partir du jour où ces écoles sont ouvertes ne viendra plus

que de l'individu qui ne pourra s'en rendre digne. C'est une admirable conception que celle de l'École polytechnique surtout.

Un jour, le premier consul allait partir pour la chasse. L'aide de camp de service, en traversant la cour de la Malmaison, trouve un jeune homme d'une jolie figure, d'une tournure distinguée, bien mis, ayant dans toute sa personne l'apparence d'un homme bien né et bien élevé. Il était appuyé contre l'une des deux grandes guérites placées à l'entrée de la grille intérieure, regardait le château d'un air triste et inquiet, et paraissait chercher quelqu'un à qui il pût s'adresser. L'aide de camp de service, qui, je pense, était M. de Lacuée, s'approcha de lui en lui demandant, avec la politesse qui lui était habituelle, s'il désirait quelque chose au château. Le jeune homme sortit aussitôt de sa profonde rêverie et, sans regarder la personne qui lui parlait :

— Ah ! monsieur, lui dit-il, je voudrais une chose que tout le monde me dit être impossible, et cependant je meurs si je ne l'obtiens. Je veux voir le premier consul. J'ai voulu entrer dans cette dernière cour, mais, arrivé à la porte du château, ils m'ont repoussé si brutalement ! Ils m'ont demandé si j'avais un rendez-vous... un rendez-vous ! Si j'en avais un, je crois que celui de la maîtresse la plus chérie ne me ferait pas battre le cœur plus vivement qu'il ne me battrait si je pouvais en obtenir un du général Bonaparte ! Il faut que je lui parle.

Et le jeune homme, sans regarder M. de Lacuée, reportait sur le château deux grands yeux noirs dans lesquels roulaient quelques larmes. Tous ceux qui ont connu M. de Lacuée savent combien il était porté

à saisir tout ce qui s'offrait à lui sous un aspect peu ordinaire. Ce jeune homme, à la tournure distinguée, à la figure animée, au regard de feu, à la voix tremblante d'émotion, lui inspira tout d'abord de l'intérêt. Il vit dans cette rencontre une aventure romanesque. S'avançant vers le jeune homme, qui, posé et appuyé contre la guérite, regardant le château avec une expression presque avide, était dans une attitude remplie de grâce et de naturel, il lui dit :

— Eh bien! monsieur, que voulez-vous au premier consul? Je puis me charger de votre demande, si elle est raisonnable. Je suis l'aide de camp de service.

— Vous, monsieur! s'écria le jeune homme en s'élançant auprès de M. de Lacuée et saisissant et serrant avec transport la main que celui-ci lui offrait... Vous êtes l'aide de camp du premier consul? Oh! si vous saviez quel service vous pouvez me rendre? Il faut que vous m'introduisiez auprès de lui.

— Que lui voulez-vous?

— Il faut que je lui parle.

Puis il ajouta plus bas :

— C'est un secret.

Lacuée regarda le jeune solliciteur. Il était là devant lui, les yeux étincelants, lui pressant la main à la briser, avec la poitrine palpitante, la respiration pressée. Mais son regard était pur, il y avait de l'âme et une belle âme dans ce regard-là.

— Ce jeune homme n'est pas dangereux, se dit Lacuée.

Et, le prenant par le bras, il le fit entrer dans la cour intérieure. Au moment où ils passaient la grille, Duroc revenait de Paris, où il avait été le matin. Junot l'accompagnait. Tous deux étaient à cheval. Ils

s'arrêtèrent et mirent pied à terre pour dire bonjour à leur camarade. Il leur raconta sa petite aventure.

— Comment! lui dirent aussitôt Junot et Duroc, tu vas introduire ce jeune homme sans même savoir son nom?

Lacuée avoua qu'il ne le lui avait pas demandé.

Junot s'avança vers le jeune homme et lui dit que le premier consul était fort accessible, mais qu'encore fallait-il savoir quel motif faisait désirer de le voir et qu'enfin il était impossible à ceux qui l'entouraient de lui annoncer un solliciteur par un nom en trois étoiles.

Le jeune homme rougit comme une jeune fille.

— C'est juste, mon général, répondit-il en saluant respectueusement, mais avec toute l'aisance d'un homme de bonne compagnie.

Et, se nommant[1], il ajouta:

— Mon père vit à la campagne. Ses connaissances sont assez étendues pour qu'il ait jugé inutile de me mettre au collège et de me faire suivre des cours auxquels lui-même pouvait suppléer. Il m'a donné une instruction dirigée vers le but auquel tendent ses vœux et les miens, mon admission à l'École polytechnique. Jugez, mon général, de son chagrin, du mien surtout, lorsque, nous étant présentés

[1] Ma mémoire, qui a conservé cette histoire dans toutes ses particularités, n'est pas aussi fidèle pour le nom du jeune candidat à la science. Dans la crainte de ne pas mettre ce nom tel qu'il est, j'aime mieux le laisser en blanc. Si ce livre tombe dans les mains du héros de cette aventure, je le prie de faire parvenir à moi-même le nom que j'ai oublié après tant d'années, ce qui me rend excusable. Je crois être certaine pourtant qu'il se nommait Eugène de Kervalègue.

devant l'abbé Bossu, qui est celui qui, à ce qu'il paraît, doit décider si je suis ou non recevable, il a refusé de m'examiner lorsqu'il a su que j'avais été enseigné par mon père *seul* et qu'aucun professeur n'avait été mon maitre.

« — Que vous importe, lui dis-je, si je sais ce qu'il faut savoir? »

Mais il a été inflexible, et rien n'a pu le décider à me faire seulement une seule question.

— Mais, lui dit alors Duroc avec sa douceur et sa politesse ordinaires, que voulez-vous que puisse faire le premier consul à celà? C'est la règle, et une règle observée pour tous les arrivants. Que voulez-vous de lui?

— Qu'il m'examine, répondit le jeune homme, avec une expression naïve toute charmante. Je suis sûr que, lorsqu'il m'aura questionné, il me jugera digne de partager les travaux des jeunes gens dont il veut faire des officiers capables d'exécuter ses grandes pensées.

Les trois camarades se regardèrent en souriant, Duroc et Junot pensèrent, comme Lacuée, que ce jeune homme, à la parole brûlante, au regard de feu, ne pouvait être qu'agréable au premier consul et Duroc passa chez lui. Napoléon se mit à sourire de ce sourire lumineux et doux qu'il avait pour les moments qui lui plaisaient.

— Et il veut que ce soit moi qui l'examine, ce jeune fou? dit-il à Duroc. Mais comment cette idée lui est-elle venue? C'est une chose singulière!

Et il se frottait le menton en souriant toujours.

— Quel âge a-t-il? demanda le premier consul

après avoir marché quelque temps sans parler, mais dans un gracieux silence.

— Je ne sais pas, mon général, mais il paraît avoir à peu près dix-sept à dix-huit ans.

— Fais-le venir.

Duroc introduisit le jeune solliciteur. L'expression de sa physionomie était admirable. Le bonheur dans sa plénitude la plus entière s'y peignait en traits de feu. Son regard s'élançait sur le premier consul. Il le couvrait, l'enveloppait de toutes parts. Il semblait que son existence dépendit du premier mot que Napoléon allait lui dire. Je l'ai déjà fait remarquer souvent, mais je ne puis trop répéter combien la figure de l'empereur était inconcevablement différente d'elle-même lorsqu'il était déterminé à plaire. Il avait alors une douceur, un charme ineffables.

— Eh bien, jeune homme! dit-il en s'avançant avec un gracieux sourire vers le jeune enthousiaste, vous voulez donc être examiné par moi?

Le pauvre enfant tremblait de joie et ne pouvait répondre. Il regardait le premier consul et ne parlait pas. Napoléon n'aimait ni la hardiesse insolente, ni la timidité peureuse. Mais ce qu'il avait devant les yeux n'était silence que parce que l'âme parlait trop haut, et il le comprit.

— Remettez-vous, mon enfant. Vous n'êtes pas assez calme pour me répondre en ce moment. Je vais m'occuper de quelques affaires, puis nous prendrons la vôtre.

— Vois-tu ce jeune homme-là? dit le premier consul à Junot en l'amenant dans l'embrasure d'une fenêtre, si j'en avais *mille* comme lui, la conquête du monde ne serait qu'une promenade.

Et il tournait la tête de côté pour examiner le jeune homme qui, plongé dans ses méditations, repassait probablement dans sa tête tout ce qu'on pouvait lui demander. Au bout d'une demi-heure, Napoléon commença l'interrogatoire dont le postulant se tira à merveille.

— Et vous n'avez pas eu d'autre instituteur que votre père? demanda le premier consul avec étonnement.

— Non, mon général; mais il a été un bon maître, parce qu'il élevait un citoyen pour qu'il fût un jour utile à son pays et qu'il pût surtout suivre les grandes destinées que vous lui promettez.

Junot m'a dit qu'ils avaient été tous trois étonnés de l'expression presque prophétique de ce jeune homme en prononçant ces dernières paroles. Le premier consul en parut surtout frappé.

— Je vais vous faire donner un mot qui vous donnera l'entrée du sanctuaire, mon enfant, dit le premier consul.

Et il fit signe à Junot d'écrire. Puis, se ravisant :

— Non, dit-il, je vais écrire moi-même.

Et prenant une plume, il traça quelques mots et remit le papier au jeune homme qui emportait du bonheur pour *cent ans, comme Chérubin*, mais dont l'âme était plus délicieusement émue.

En arrivant à Paris, il courut chez l'abbé Bossu. A peine celui-ci l'eut-il aperçu :

— Que venez-vous chercher? lui cria-t-il. Il n'y a rien pour vous ici.

Mais le jeune homme tenait un talisman qui valait une baguette magique. Il le portait au-dessus de sa

tête pour le faire bien voir. Puis il le donna à l'abbé Bossu qui lut :

« M. Bossu recevra M***. Je l'ai examiné moi-même, et je le juge capable d'être admis.

« BONAPARTE. »

Ce jeune homme est devenu un élève distingué de l'École polytechnique. Son avancement fut d'abord rapide. Mon frère l'a connu à Toulon, où il était attaché aux ponts et chaussées. Son attachement pour Napoléon était une idolâtrie.

Le premier consul garda longtemps le souvenir de cette aventure et un jour, le cardinal Maury se trouvant à diner à Saint-Cloud, l'empereur lui raconta cette singulière histoire. Il se trouva que le cardinal connaissait la famille du jeune homme. Il confirma Napoléon dans la bonne opinion qu'il avait prise de cet esprit aventureux, voulant connaître non seulement les choses de hasard, mais voulant entrer aussi dans ce pays admirable de l'*inconnu* où les grandes âmes seules cherchent à pénétrer.

— Ce n'est qu'un grand cœur, disait Napoléon, qui veut savoir et connaître.

CHAPITRE VIII

Ma première grossesse. — Les envies de femmes grosses. — L'ananas de la Malmaison. — Bonté de Mme Bonaparte. — Désir et répugnance. — Les souffrances morales. — Un chapitre du *Mémorial de Sainte-Hélène.* — Choses que l'empereur n'a pas pu dire. — La noblesse de l'empire et les chambellans. — Préjugés sur l'empereur. — Le teint d'un citron et le dîner en cinq minutes. — Les journaux. — Voyage imaginaire et retour aux Tuileries. — *La patience* de Mme Bonaparte. — Prédiction des cartes. — Pari entre le premier consul et Mme Bonaparte sur le sexe de mon premier enfant. — Singulière objection de Napoléon. — Scène de gaieté à la Malmaison et Mme Lefebvre. — Le mouvement du jour de l'an. — Mon salon et le petit Dunkerque. — Le général Suchet et son frère. — Célébration du jour des rois en 1802. — Le moment d'accoucher. — Esprit de Mme Hamelin. — Le roi de la fève, la dinde aux truffes et le vin de Champagne. — La première douleur, éclats de rire. — Les conseils des femmes. — Ma garde et M. Marchais. — Une nuit de douleur. — Ma vie en danger. — Junot et son aide de camp Lallemand. — Égarement de Junot et sa visite aux Tuileries. — Adorable bonté du premier consul. — Message de Napoléon. — Nouvelle de mon accouchement apportée aux Tuileries. — Singulière observation de Bonaparte. — Napoléon embrassant Junot. — Le compliment du premier consul et le pari perdu. — Retour de Junot et scène impossible à rendre. — Ma fille ! — Singuliers propos de mon beau-père. — Le général Suchet et la corbeille de roses.

J'étais alors enceinte de mon premier enfant, et fort souffrante de ma grossesse. Entourée de soins. gâtée, pour ainsi dire, par ma famille et celle de mon

mari, portant dans mon sein l'enfant qui devait un jour me rendre glorieuse d'être sa mère[1], il me semble que je n'aurais pas dû souffrir. Mais le genre des douleurs qu'éprouvent les jeunes mères dans leur première maternité ne peut être soulagé, ni par les soins, ni par les prévenances. Je dirai même, sans avoir le caractère mal fait, que ces soins et ces prévenances augmentent le malaise, le mal de cœur, les maux de nerfs et les mille et une souffrances qui sont presque toujours les compagnes des premières grossesses. Je l'ai éprouvé et c'est ma mère, ainsi que ma belle-mère, qui me firent connaître, par excès de zèle et d'attachement, un supplice, je puis dire, que je n'avais pas éprouvé, bien que je fusse grosse de plusieurs mois. Ce fut ma mère qui commença un jour où je dînais chez elle.

— Ah ! mon Dieu, me dit-elle tout à coup en posant sa fourchette et me regardant d'un air consterné, ah ! mon Dieu ! je n'ai pas songé à te demander quelle était *ton envie ?*

— Mais je n'en ai pas, lui répondis-je tout naturellement.

Et cela était vrai ; je n'avais pas le temps de songer à un *antojo*. Je passais ma journée à souffrir, et mes nuits elles-mêmes n'étaient pas exemptes de ces crises douloureuses qui me forçaient à avoir le nez sur une cuvette du matin au soir.

— Tu n'as pas d'envie ! me dit ma mère aussi surprise que si je lui eusse annoncé que je portais mon enfant d'une autre manière que les femmes ne les portent ordinairement. Tu n'as pas d'envie! Mais cela

[1] Ma fille aînée Joséphine.

ne s'est jamais vu! Tu te trompes. C'est que tu n'y fais pas attention. J'en parlerai à ta belle-mère.

Et voilà mes deux mères consultant entre elles pour deviner ce qui pourrait me plaire.

— Ensuite, disait ma mère, ce qui est inquiétant dans cette affaire-là, c'est que Laurette ne faisant pas attention, dans son ignorance, à l'inconvénient de ne pas satisfaire *une envie*, cette petite femme-là est capable de nous faire un enfant à face de chouette. Mme de La Reynière en a bien fait un à pattes d'écrevisse.

Et voilà Junot de son côté qui, dans la terreur que je n'aille lui faire quelque enfant à hure de sanglier, ou bien avec une orange au bout du nez, comme un faiseur de tours, me demandait tous les matins :

— Laure, de quoi as-tu donc envie?

Ma belle-sœur qui revint de Versailles où elle habitait habituellement le château, ajouta au chœur de questions, mais ce fut d'une manière plus effrayante. Ce qu'elle avait vu de personnes défigurées par des envies non satisfaites ne se pouvait nombrer. Il y en avait assez pour former une galerie aussi extraordinaire que celle de ce monsieur qui effrayait et qui effraie, je crois bien encore les passants, dans la rue du Coq-Saint-Honoré. C'étaient des rats sur le front, des couennes de lard sur la poitrine, une laitue sur le dos, un litron de pois sur le côté — je n'ai pas oublié celui-là, comme le plus extraordinaire de tous — et puis les choses étonnantes dans ce qui ne se voyait pas, et les histoires de toutes ces malheureuse envies!

Il aurait fallu avoir une tête plus forte que celle d'une femme chrétienne, portant son enfant selon la volonté de Dieu, pour ne pas succomber sous cette

ligue formée par le plus vrai et le plus tendre intérêt. Je finis par m'effrayer moi-même de tout ce qui se disait autour de moi et tout en me retournant la nuit sur mon oreiller, je cherchais dans ma tête ce qui me plaisait le mieux, et je ne trouvais rien.

Enfin, un jour, il m'arriva de réfléchir, en mangeant une pastille d'ananas, qu'un ananas devait être une bien excellente chose. J'avais bien mangé des pastilles, des glaces à l'ananas, mais le fruit, jamais je ne l'avais vu, même je crois, sur une table. A cette époque, la culture de ce fruit était bien plus difficile à soigner que maintenant. C'était une rareté qu'un ananas; et les bâches où il vient chez nous étaient comptées dans les environs de Paris[1]. J'en avais donc peu ou point d'idées. Mais une fois que je me persuadai que j'avais *envie* d'un ananas, j'éprouvai d'abord un désir très vif. Puis il augmenta lorsque Corcelet déclara que, bien que les ananas vinssent dans une serre chaude, ils avaient cependant une époque pour reproduire leur couronne, et que ce n'était pas dans le moment où l'on était.

Oh ! alors j'éprouvai cette souffrance qui tient de la rage et qui vous met sous la condition de mourir ou de la satisfaire. Junot, affairé pour cette malheureuse envie, comme un homme qui est père pour la première fois par une femme qu'il aime, courait avec une bonté parfaite, offrant vingt louis d'un ananas, sans

[1] L'hortensia a éprouvé une variation plus sensible encore dans sa culture. J'ai vu le temps où un hortensia, donné à Mlle de Beauharnais ou à Mme Marmont, était une chose vraiment curieuse; mais cela fut court et maintenant un portier donnera un hortensia à sa commère pour le jour de sa fête en y joignant un pot de basilic ou de pensées.

pouvoir le trouver. Il n'osait pas rentrer, et c'était presque en tremblant qu'il me voyait toucher la figure, car ma belle-mère et ma mère, depuis que j'avais les horreurs et les ennuis de l'envie, étaient toutes deux après moi pour surveiller le moindre de mes mouvements. Quant à moi, je souffrais toujours de mes maux de cœur et je me persuadais, depuis que la folie m'en avait gagnée, que je ne pourrais manger que lorsque j'aurais d'abord mangé un ananas.

Junot était un jour sans moi à la Malmaison. La serre n'était pas encore construite, mais il y avait une orangerie-serre chaude, dans laquelle Mme Bonaparte avait fait construire et bâtir des bâches pour trois cents ananas, ce qui lui en donnait cent par an [1]. Junot, dans son affliction de me voir refuser tout ce qu'il m'offrait, dit que je n'avais d'autre refrain que : « Je voudrais un ananas ! » Mme Bonaparte envoya sur-le-champ pour s'informer si quelque ananas n'était pas bon à lever dans sa bâche :

— S'il y en a un, dit-elle à Junot, vous le porterez à Mme Junot.

Il y en avait un !

Junot, en le recevant des mains de Mme Bonaparte, crut un moment que ce présent le concernait, lui, directement, et qu'il avait envie de l'ananas. Il la remercia avec effusion et revint à Paris en recommandant à son cocher de crever les chevaux, mais d'arriver.

Je venais de me mettre au lit, triste, *geignante* et toute prête à pleurer de n'avoir pas d'ananas, car

[1] On sait que l'ananas ne porte que trois ans plus tard, en replantant sa couronne.

cette idée était devenue dominante à un tel point que j'en parlais toujours.

— Pauvre Loulou, me disait ma mère, *je te l'avais bien dit que tu aurais une envie.* On ne fait pas un enfant sans cela. Vois ce qui était arrivé à ta sœur, parce que j'avais eu envie de manger des cerises au mois de janvier !

C'était vrai. Ma sœur avait une cerise parfaitement coupée par la moitié et placée dans un endroit dont, par exemple, la physionomie ne fut pas dérangée par l'absence du petit fruit et, quand une soie en fit l'affaire, on aurait bien pu l'y laisser.

Lorsque Junot, triomphant, heureux comme s'il m'offrait une couronne véritable, déposa sur mon lit celle de l'ananas à laquelle tenait encore son fruit, j'avoue que j'éprouvai un vrai bonheur. J'embrassai mon mari avec reconnaissance, avec joie. Je dévorais des yeux ce fruit tant souhaité, et je remerciai mille fois dans mon cœur Mme Bonaparte de son cadeau, que j'estimais plus en ce moment qu'un beau collier de perles : je sonnai pour demander du sucre. Junot m'arrêta et me dit que Corvisart était présent au moment où Mme Bonaparte m'avait donné l'ananas et que, ayant appris que j'étais grosse, fort souffrante, il me faisait défendre de manger une seule tranche de cet ananas le soir.

— C'est extrêmement froid et lourd, dit-il à Junot. Si Mme Junot est dans l'état *d'envie*, il ne faut pas qu'elle y touche ce soir, parce qu'une bouchée fera passer tout le fruit.

Et il ajouta ce peu de mots en disant à Junot :

— J'ai vu des effets affreux d'indigestion dans une grossesse, LA MORT s'ensuivre aussitôt. Mon cher

général, ne montrez votre beau fruit que demain.

Junot en avait la volonté, mais, en songeant à mon bonheur, il n'eut pas la force de me le refuser, y mettant seulement pour condition que je ne toucherais à l'ananas que le lendemain matin.

Je le promis et, mettant le beau fruit sur ma table de nuit, je passai la nuit à le prendre, le toucher et me faire une double jouissance en anticipant le moment où je pourrais enfin manger le bienheureux ananas.

Le lendemain matin, à peine était-il jour que je fis lever Junot pour que l'on pût entrer dans ma chambre et arranger mon *envie*. Lui-même s'en chargea, coupa le fruit par tranches fines, le mit dans une jatte de belle porcelaine, le saupoudra de sucre bien blanc et bien fin et vint lui-même le placer devant moi. Puis il s'assit sur le pied de mon lit pour juger de toute ma joie, car ce n'était pas moins que de *la joie*.

— Eh bien, me dit-il enfin, pourquoi donc ne manges-tu pas ?

Je le regardai avec une expression qui devait être burlesque, car j'avais en même temps envie de rire et de pleurer. Mais Junot était vif et, reprenant l'assiette, il me dit :

— Je l'ai peut-être mal arrangé. Pourquoi ne le dis-tu pas ?

— Mon Dieu, il est bien, lui répondis-je, mais...

Et en même temps je repoussais l'assiette loin de moi.

— Mais... je ne sais ce que j'ai, je ne puis manger de l'ananas.

Junot ouvrit de grands yeux et, avec bien plus d'étonnement que ma mère, lorsque je lui avais dit

que je n'avais pas d'envie, il répéta, en y mêlant toutefois un ornement oratoire que j'avais omis :

— Comment ! Tu ne peux pas manger ton ananas ! Mais, Laure, regarde-le donc ! C'est par contradiction.

Et il me ramenait le nez sur la maudite assiette. Ce qui provoqua une assertion positive que je ne pouvais pas manger de l'ananas. Il fallut non seulement l'emporter, mais ouvrir les fenêtres, parfumer ma chambre, pour enlever jusqu'au moindre vestige d'une odeur qu'une seconde avait suffi pour me rendre odieuse.

Ce qu'il y a de plus singulier dans ce fait, c'est que depuis je n'ai jamais pu manger de l'ananas sans me faire une sorte de violence. Je mange avec plaisir des glaces ou des pastilles d'ananas, mais le fruit me déplaît... Dans les mille aventures de ce genre que l'on peut raconter, celle-ci me paraît une des plus étranges. Je la soumis à Marchais et à Baudelocque. Ils la trouvèrent, eux, toute naturelle, parce que chaque jour leur en présentait de plus étonnantes. Néanmoins il est inexplicable qu'en une minute, une seconde de temps, un objet que vous convoitez, que vous désirez avec passion, cesse non seulement de vous plaire, mais vous devienne antipathique et soit presque repoussant. Il y aurait là-dessus un bel ouvrage à faire, un texte à commenter pendant au moins quatre cents pages.

Hélas ! c'est l'histoire de bien des choses en notre vie ; mais la morale, comme tout en ce monde, se décolore par l'usage qu'on en fait. On a mille fois dit, à la vérité, que la satiété produisait le dégoût, mais on ne voit pas ce dégoût précéder la possession.

Ma pauvre mère était arrivée à ce point de souf-

frances que nos soins, notre amour, ne pouvaient plus adoucir. Chaque jour était pour elle un sujet de nouvel effroi, car elle devait le passer dans des douleurs de tortures.

Oh ! quelles souffrances je lui ai vu supporter avec son courage admirable ! pauvre mère !

Mais ces moments d'une mémoire cruelle, d'un souvenir déchirant, sont trop solennels pour trouver place dans ces pages, qui ne sont pas exclusivement consacrées à ce culte de douleur que je lui ai voué. On ne peut constamment pleurer sur un être qu'on a perdu. Le désespoir ne peut toujours durer, mais il existe dans l'âme une force tout intellectuelle qui est bien autrement terrible dans son exercice de souffrance, quoiqu'elle ne se manifeste pas au dehors par des cris, des éclats et des larmes. C'est elle qui provoque cette ruine de la santé, ce mal de l'âme, quotidien, que chaque jour ramène sans que la nuit le console. Voilà ce que l'homme porte avec lui au milieu du monde, ayant lui-même le rire sur la bouche. Voilà la douleur qui tue et dont ce même monde dénie en riant avec dédain l'existence, parce que peu de ceux qui le composent sont dignes de la connaître. Oh ! qu'il a parlé avec la langue du cœur, celui qui a dit :

— Celui qui n'a pas souffert, que sait-il ?

Bien que mes intérêts privés ne soient pas destinés à être retracés dans cet ouvrage, il en est toutefois qui tiennent à la grande figure que j'ai jetée en moule en commençant ces Mémoires, et, en les omettant, je pourrais peut-être faire tort à l'effet que doit produire la réunion de l'homme privé à l'homme immense qui se trouve hors de toute route connue et même battue.

C'est une remarque que je place ici en courant, pour répondre à une ou deux observations faites sur des choses sans doute dans mon intérêt. Mais je crois que l'on aurait pu également voir le but dans lequel je les écrivais et qui est celui indiqué plus haut. J'ai en général toujours eu beaucoup de répugnance à occuper de moi les indifférents ; et je ne le fais que contrainte par une raison immédiate et majeure. Tout ce qui tenait à mon mariage, par exemple, devait être relaté dans la plus minutieuse exactitude pour démontrer la fausseté du paragraphe de Sainte-Hélène. Ce paragraphe est renfermé dans un chapitre qui sera l'objet de réfutations plus spéciales encore. L'empereur a pu, dans son mécontentement passager, dire quelquefois sur Junot de ces mots qu'un frère, un père laissent échapper dans leur colère contre un fils, ou bien un plus jeune frère coupable d'une faute commise par une tète volcanique, mais avec un cœur et une âme dont le censeur connaissait la bonté et la grande valeur.

Il faut bien répondre à ces verbiages par des faits ; car il ne suffit pas d'attaquer ainsi toute une existence, même après le repos sacré que devrait assurer la tombe, et de dire ou d'écrire ; « On m'a dit cela. » Et sans attaquer ici, ni incriminer personne, je ferai observer qu'il était des considérations, même *dans l'intérêt* de l'empereur, qui auraient dû arrêter la plume de ceux ayant la prétention de le faire bien connaître à ceux qui, du reste, le connaissaient encore mieux; ils couraient la chance de lui aliéner les fils, les nombreux rejetons de ces hommes dont le sang a coulé tant d'années pour la patrie et pour Napoléon, et dont l'oraison funèbre se trouve singulièrement

faite, puisqu'il faut le dire, dans ce *Mémorial* destiné à être un jour la mine où le burin et le poinçon de fer de l'histoire doivent prendre leurs matériaux.

Mais je répète ici ce que j'ai déjà dit; il est dans le chapitre du *Mémorial* intitulé : *De Junot et de sa femme*, des choses que l'empereur *n'a pas pu dire*. Il en est d'absurdes pour ceux qui comme nous vivaient au milieu de cette cour napoléonienne que tant de gens brûlaient alors de connaître et qu'ils ne connaissaient que par des ouï-dire les plus incohérents. J'ai vu en 1809 une personne qu'il est inutile pour elle-même que je nomme ici, mais qui se reconnaîtra bien, et d'autres peut-être le feront aussi. Eh bien, cette personne, qui est un homme de beaucoup d'esprit selon le monde, eut enfin la fantaisie de devenir chambellan.

On sait que dans la longue liste des cent, huit, dix ou douze officiers du palais impérial portant ce titre dans l'*Annuaire* de 1814, il ne s'en trouve, je crois, que deux ou trois, qui fussent ce que ces messieurs appelaient *roturiers*. C'étaient MM. Germain, Perregaux, Lillers, etc., et certes, par eux-mêmes et leur fortune, ils en valaient bien d'autres.

Mais nous sortirions ici de la question; j'arriverai, si Dieu me prête vie, au moment de traiter celle de la noblesse accordée par Napoléon ainsi que de cette noblesse de l'empire si enviée lorsque l'on distribuait ses écussons dont un sang pur versé pour la patrie formait le champ de gueules.

Quoi qu'il en soit, mon bon monsieur qui, en 1811, voulait être chambellan et dont M. de Montesquiou retrouverait plus de dix lettres dans ses cartons s'il les voulait ouvrir, croyait encore, en 1811, que l'em-

pereur était jaune comme un citron et qu'il dînait en cinq minutes.

J'ai déjà parlé, dans l'un des précédents chapitres, du danger de cette erreur dans laquelle ont si longtemps vécu une infinité de personnes qui n'ont vu l'empereur que quelquefois, l'ont à peine entendu parler et font aujourd'hui des volumes pour rapporter ce qu'il disait, ce qu'il faisait, et tout cela avec un soin si extrême que les gens qui vivent à Philadelphie, à New-York, à Constantinople, à Ispahan, au Bengale, que sais-je, et même dans le faubourg Saint-Jacques, car enfin, on lit dans tous ces lieux-là comme à *la tente* au Palais-Royal, et nous venons d'en voir la preuve dans un journal qui sera lui-même bientôt lu dans tous ces endroits-là.

Ce journal nous dit que ceux qui savent le persan, M. Jaubert par exemple, le bengalais, la langue *orisée*, les dialectes de l'Inde, pourront s'abonner aux journaux ayant pour titre : *Jan jahan nama*, publié par M. *Hurée Hur Duttu ; l'Hurkuru, le Pruhbackur, le Soad hackur* et une foule d'autres que la mémoire la plus façonnée aux noms baroques ne peut retenir. Mais enfin ils n'en sont pas moins journaux et très journaux, de plus contenant une bonne morale, car la plupart traitent la grande question du brûlement des femmes après la mort de leurs maris.

Il y a, dit-on, grande diversité d'opinions ; il pourrait bien être de cette affaire comme du mariage des prêtres du concile de Trente. Les opposants étaient les jeunes, ceux qui voulaient le mariage étaient les vieux. Au Malabar, vous verrez que les jeunes seront encore pour l'abolition de la coutume établie, parce qu'ils seront bien aises de trouver une jeune veuve

en leur chemin. Du moins, cette fois, l'humanité, si ce n'est la morale, aura été leur stimulant.

Mais voyez cette folle de la maison ! quelles courses, quels sauts, quels bonds ! Tout à l'heure j'étais dans le château des Tuileries, je me promenais dans ces vastes salles, ces antichambres remplies d'une foule d'officiers à clés dorées, d'écuyers, de pages, de veneurs, tous attendant la tête baissée un regard de celui qui leur en avait accordé l'entrée sur leurs prières instantes. Des hautes fenêtres de ces salles féodales, je plongeais dans cette cour où des milliers de vieux soldats venaient crier des paroles d'amour à celui qui pour eux avait vraiment le sourire du cœur. De là, mon imagination vagabonde m'a transportée par suite de la même pensée, dans ces chambres mal closes et humides de Longwood, dans ces réduits solitaires où celui que j'avais vu l'arbitre du monde, a subi sa longue agonie... Puis d'un autre jet, nous nous sommes trouvés près du bûcher d'une veuve du Malabar. Ici, par exemple, la chaîne de cette pensée s'est trouvée certainement rompue, car les funérailles de Sainte-Hélène n'ont été éclairées par les flammes d'aucun sacrifice... Mais laissons ce sujet, il serait trop pénible.

J'étais déjà fort avancée dans ma première grossesse. Mme Bonaparte était parfaite pour toutes les jeunes femmes qui étaient dans mon état et s'inquiétait avec un soin extrême de tout ce qui pouvait nous être agréable. C'est en agissant ainsi qu'elle était adorable, car alors sa bonté était instinctive, et on le sentait. En apprenant l'histoire de l'ananas, elle me dit :

— Vous aurez une fille.

Et, à l'appui de son assertion, elle me proposa de faire une *patience*. Je savais par expérience ce que valaient ces malheureuses *patiences*. Il y avait mille fois de quoi la perdre. Cependant je n'osai refuser et malgré toute mon incrédulité, je fus obligée de m'asseoir contre la table de jeu et, là, de couper de la main droite, de la main gauche et de nommer des jours, des heures, des mois; enfin c'était une véritable bonne aventure.

On sait que l'impératrice Joséphine avait à cet égard une croyance tout à fait superstitieuse. Le fait est que j'ai été témoin de deux faits que je rapporterai plus tard (en 1808 et 1809) et qui sont fort extraordinaires. Ce jour-là elle me tint sur la sellette pendant une grande heure et finit par me prédire que je ferais une fille.

— Ou un garçon, dit le premier consul, qui entrait alors et se moquait toujours des cartes de Mme Bonaparte. Il est certain que Mme Junot fera l'un ou l'autre. Et si j'étais de toi, Joséphine, je ne compromettrais pas ma réputation de sorcière par une prédiction décidée.

— Elle fera une fille, répétait Mme Bonaparte. Eh bien, Bonaparte, veux-tu parier quelque chose avec moi?

— Je ne parie jamais, dit le premier consul. Si on est sûr de son fait, on est malhonnête homme, si la chose est douteuse, on est aussi fou que celui qui va perdre son argent au jeu.

— Parie des bonbons.

— Et toi, que me donneras-tu?

— Je te broderai un tapis pour mettre sous tes pieds, dans ton bureau.

— Ah ! c'est parler, cela ! Voilà du moins qui servira à quelque chose. Eh bien, je parie que M[me] Junot fera un garçon. Ah ça, me dit-il, en se retournant de mon côté, n'allez pas me faire perdre, au moins.

Et me regardant, il se mit à rire :

— Si vous faisiez un garçon et une fille, que deviendrait le pari ?

Il y avait dans le fait lieu à croire que la chose pût arriver, car j'étais énorme.

— Eh bien, général, savez-vous ce qu'il faudra faire ? Me donner à moi les deux paris.

Cette idée de faire un garçon et une fille leur parut à tous si bouffonne, que le rire gagna jusqu'à moi-même. Je ne trouvais pas cependant du tout plaisant de me voir ainsi à la tête d'une famille toute faite pour commencer et ma mine consternée fut, je pense, ce qui fit rire autant le premier consul, ainsi que mon mari et tous ceux qui étaient là, dont M[me] Lefebvre faisait partie, ce qui n'augmenta pas peu la joie commune, parce que dans de telles occasions elle avait toujours quelque bonne gaieté, bien entière, bien drue surtout, et jamais elle ne manquait la riposte en pareil cas.

On était alors dans tout le mouvement du jour de l'an. Mon salon était rempli d'une quantité de ces futilités précieuses dont l'usage a fait un devoir de faire une offrande à la femme chez laquelle on a l'habitude d'aller souvent. J'étais au milieu de mon joli petit Dunkerque, admirant, comme une enfant que j'étais encore, toutes ces bagatelles brillantes et inutiles, lorsque deux amis vinrent en augmenter le nombre en les accompagnant de souhaits sincères et non pas dictés par l'usage. C'était le général Suchet

et son frère. Après avoir causé des choses obligatoires de ces journées de cérémonial du cœur, et en même temps de celui de l'étiquette, nous convînmes que c'était une chose également bonne pour tous les états, toutes les conditions, que les réunions telles que les faisaient nos pères avec une religieuse exactitude.

Les Rois, le jour de l'An, Noël, le jour de naissance, la fête du chef de famille ; tout cela était une manière parfaite de maintenir l'harmonie dans une famille dont tous les membres se réunissaient à toutes les époques que je viens de citer. Car, pour peu que la famille fût nombreuse, et qu'il y eût dix ou douze banquets à donner dans le cours de l'année, voilà douze rencontres qu'il faut subir avec un homme ou une femme que l'on a offensés ou qui vous ont offensés. Lorsqu'il n'y a que du froid, il s'éloigne et fait place à un accueil cordial, et bien souvent même, plusieurs légères discussions, qui auraient fini par devenir des querelles sérieuses, s'arrètaient d'abord pour éviter l'embarras de revenir le jour de la fète de la grand'mère, ou de la tante, ou de l'aïeul.

Les deux frères comprenaient d'autant mieux ma pensée, qu'ils étaient parfaitement unis. Le général avait une amitié très tendre pour son frère Gabriel. Celui-ci la lui rendait avec une profonde effusion. Il aimait son frère comme on aime un être dont on peut être fier. Tous deux enfin étaient bien dignes de m'entendre parler dans le sens que je donnais à mes paroles.

— Hé bien, me dit le général, il faut faire les Rois. Nous sommes au trois de janvier, faisons les Rois.

— Oui ! oui ! faisons les Rois, m'écriai-je.

— Il faut faire les Rois, dit aussitôt ma bonne belle-mère, qui jamais ne restait silencieuse lorsqu'il fallait appuyer une motion joyeuse, il faut faire les Rois !

— Eh bien ! faisons les Rois ! dit Junot. Ecoutez, mes amis, après-demain je vous engage à venir manger une dinde aux truffes ici, à souper.

— C'est accepté, dit le général Suchet. A après-demain la dinde aux truffes, le gâteau, la fève et de bons rires.

Je n'attendais plus que le moment d'accoucher. Depuis quelques jours les mouvements de l'enfant beaucoup moins vifs, mais plus forts, m'indiquaient qu'il allait bientôt sortir de sa prison. Ce moment m'effrayait ; ma mère et ma belle-mère faisaient en vain tout ce qu'elles pouvaient pour me rassurer. J'étais jeune, j'étais à ma première couche. Il n'était donc pas du tout étonnant que je fusse aussi craintive. Le 4 janvier, dans la nuit, nous eûmes une alarme ; ma belle-mère, qui depuis cinq à six jours ne se déshabillait plus, accourut auprès de moi. Ce n'était pas encore le moment. On avait été chercher Marchais. Il vint et déclara que cela ne pouvait passer les vingt-quatre ou les quarante-huit heures et il me laissa en me recommandant du sommeil et le repos.

Je m'endormis, mais le lendemain je fus sérieuse pendant une grande partie du jour. Je remplis tous mes devoirs religieux. J'écrivis à ma mère, parce qu'elle m'avait défendu d'aller en voiture et qu'il m'était impossible, à cause du verglas et du temps qu'il faisait, de songer à faire cette immense course

à pied sans courir quelque risque[1]. Ensuite j'arrangeai ma barcelonnette, tout ce qui était nécessaire à mon enfant, et cette occupation n'était pas terminée que ma tristesse, ma crainte, ma peur, si l'on veut, avait totalement disparu. Dans ce petit bonnet avec des rubans bleus, cette petite chemise que j'arrangeais, dans les manches de la brassière, je voyais une petite tête blanche et rose, des petits bras tout potelés et, dans mon délire, je croyais que ces petits vêtements renfermaient déjà mon trésor! Je les serrais contre moi, puis, en rencontrant la rondeur énorme de ma personne, je me disais :

— Cet être que j'attends, qui va doubler ma vie, il est là, au-dedans de moi! Je le sens. Cette petite protubérance qui est là, sous ma main, c'est sa petite tête. Et tout cela est à moi, bien à moi!

Alors je me prenais moi-même dans mes bras, si je puis ainsi décrire cette envie, ce désir d'étreindre mon enfant, que j'aurais, dans cet instant, voulu tenir contre moi, mais en le voyant!... et cela au prix de bien des années de ma vie. Ah! quel avenir! Quelle suite d'heureux jours j'avais alors devant moi!

Junot me trouva penchée sur le berceau de mon enfant et dans une sorte d'extase. Il était un des hommes le plus faits pour me comprendre. Aussi, lorsque je lui dis quel était le motif de cet attendrissement profond qu'il pouvait remarquer en moi, il m'embrassa avec une tendresse dont mon cœur fut plus fier qu'il ne l'eût été six mois plus tôt. J'allais être mère!...

[1] Ma mère était trop malade déjà à cette époque pour venir auprès de moi. Elle ne pouvait plus sortir.

Mes pensées avaient une couleur toute différente. Non seulement je ne ressentais plus aucune crainte, mais j'appelais même le moment de la première douleur. Aussi, lorsque nos amis se réunirent dans mon salon, ils me trouvèrent aussi gaie, aussi joyeuse que la jeune femme et même la jeune fille auraient pu l'être.

Mme Hamelin, dont l'esprit tout particulier a une teinte originale et vive, était ce soir-là de notre souper. Il est difficile de donner une idée de l'esprit de Mme Hamelin, parce que ce serait le copier et que, n'ayant jamais copié personne, elle est fort retranchée dans son individualité. Il faut l'entendre pour avoir l'idée d'une personne éminemment spirituelle. Elle était alors une fort jeune femme gaie, vive, aimant à rire et provoquant parmi ses amis cette joie confiante, inséparable d'une réunion de quatre ou cinq personnes liées ensemble. Elle avait surtout un charme assez rare à rencontrer, c'est beaucoup de naturel dans ses manières et dans ses paroles. Peut-être ce naturel n'aurait-il pas été bien à une autre, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'à elle il lui allait parfaitement ; toutes les copies que j'en ai vu faire, et comme alors elle était fort à la mode, il y en avait beaucoup, étaient pâles et ternes. Son esprit avait de la malice, et souvent cette malice de chatte avait les griffes un peu longues. Mais je crois que, comme les chats aussi, elle ne les allongeait que lorsqu'on lui marchait sur les pattes ou sur la queue.

Nous fûmes donc fort joyeux toute la soirée. Ma belle-mère, contente de me voir oublier le moment critique, mais dont l'expérience savait qu'il ne pouvait être éloigné, était enchantée de me voir rire

avec autant d'abandon. Nous nous mîmes à table, et la gaieté redoubla devant la dinde aux truffes, le gâteau, le vin de madère et le vin de champagne. Au bout d'une demi-heure, on riait si bien, si franchement, qu'en vérité le souvenir m'en fait encore du bien. Enfin vint le moment de tirer la fève; le général Suchet était à côté de moi. Je ne me rappelle plus maintenant si ce fut à moi ou à lui que la royauté vint à échoir. Comme depuis ce temps-là des souverainetés bien autrement solides que celle-là sont devenues des couronnes fantastiques, il m'est bien permis de l'avoir oublié. Le fait est que le général, soit qu'il m'eût fait reine ou que je l'eusse fait roi, m'adressa une sorte de compliment burlesque qui provoqua en moi un éclat de rire si bruyant que la salle à manger en retentit, et qu'il trouva un écho dans les dix-sept ou dix-huit personnes qui entouraient la table.

Mais au même instant un cri terrible, déchirant, lui succéda. Je m'étais levée pour répondre, avec mon verre d'eau [1], à tous ces verres tendus vers moi et remplis d'une mousse pétillante, mais je retombai

[1] Je n'ai jamais pu boire de vin de ma vie. Une particularité assez étrange, c'est que Junot avait une sorte de sentiment désagréable qu'il ne pouvait définir lui-même, mais fort désagréable pour les femmes qui buvaient du vin, et il m'a dit bien des fois que, si j'avais bu du vin, même aussi légèrement qu'une femme en boit ordinairement, il ne m'aurait pas épousée. Il me répétait ce mot une fois en Espagne. « Mais, lui dis-je en riant, et Mme M...? » — C'était une personne qui buvait, disait-on, une bouteille de vin de champagne et une demi-bouteille de vin de madère à son dîner et à son souper, et qu'il avait, *disait-on encore* aimée. — « Oh ! me répondit-il en riant à son tour, qu'est-ce que cela ? une maîtresse ? Cela ne compte jamais dans la vie

aussitôt sur ma chaise, et le verre échappa de ma main. Une douleur inconnue, mais affreuse, venait de se faire sentir en moi d'une manière si étrange que mes yeux se fermèrent, je pâlis, et dans cet instant je crus mourir. Mais la couleur revint aussitôt sur mes joues. Je relevai mes paupières qu'une main de feu avait abaissées et je vis Junot plus pâle que moi-même, tenant encore à la main son verre de vin de champagne, ainsi que tous les autres, et me regardant avec un air consterné.

Le spectacle de toutes ces figures encore joyeuses d'un côté, tandis que l'autre se mettait en devoir de prendre une physionomie de circonstance, tous ces masques ressemblant à *Jean qui pleure* et à *Jean qui rit* me donnèrent un nouvel accès de gaieté et je me mis la première à donner le ton. Ma belle-mère, dont le regard attentif me couvait pour ainsi dire depuis le matin, vint derrière ma chaise et me dit tout bas :

— Ma fille, donnez-moi le bras et venez dans votre chambre.

— Non, non ! s'écria Gabriel Suchet, il ne faut pas que notre reine s'en aille !

Et le voilà me faisant un si drôle de conte que le rire fou me prend, et un éclat comme celui provoqué par son frère me donna encore quelques secondes de bon temps. Mais la même douleur qui a suivi le premier accès joyeux revient et, cette fois, c'est avec une telle violence que je saisis le bras du général et m'y cramponnai à le lui casser.

d'un homme. Que lui importe ses défauts ou ses qualités ! Qu'elle soit jolie, voilà tout ce qu'on lui demande ! »

Ma belle-mère dit à son fils qu'il fallait m'emmener et envoyer une voiture à Marchais.

— Les douleurs se succèdent rapidement, dit-elle, et ta femme sera peut-être accouchée dans une ou deux heures.

C'est un spectacle fort curieux que la vue d'un homme comme Junot dans un moment pareil à celui que je retrace. Il était alors tout aussi bonhomme, tout aussi bien M. Guillaume, M. Denis, ou le plus pacifique bourgeois de la rue de la Perle ou de la rue Saint-Jacques. Il fit mettre les chevaux, passa lui-même dans ma chambre pour voir si elle était bien échauffée, appela mes femmes, leur donna cinquante ordres auxquels il n'entendait rien, non plus qu'elles, et s'en revint auprès de moi croyant déjà entendre crier son fils. Mais vraiment je n'allais pas si vite en besogne.

Il me trouva toujours dans la même position ; car, pour dire la chose, dix minutes s'étaient à peine écoulées depuis que cette douleur infernale, me déchirant le sein, m'avait fait entendre le premier appel de mon enfant demandant son entrée dans la vie. Au moment où Junot rentrait dans la salle à manger, un troisième cri perça la voûte de la chambre. Junot pâlit, vint à moi et, me prenant dans ses bras, il m'enleva presque de ma chaise.

— Non, non, disait toujours le général Suchet, il faut que nous recevions ton fils joyeusement.

— Comme Henri IV, disait à son tour Gabriel ; voilà du vin de champagne, pardieu ! qui vaut tous les jurançons du Béarn.

— Et si c'est une fille, dis-je à mon tour, car la douleur une fois passée, la parole me revenait.

— Ce sera un garçon, criait le général.

— C'est un garçon, criaient en chœur tous les autres, c'est un garçon.

— C'est une fille ! dis-je impatientée. Et, dans l'état d'irritation nerveuse où je me trouvais, je frappai du pied en me fâchant et en répétant :

— C'est une fille !

Mais le général, son frère, et ceux de nos amis qui m'entouraient, répétaient en refrain, sur l'air du vaudeville du *Devin du village*, *C'est un enfant :*

C'est un garçon ! c'est un garçon !

— Eh bien ! parions ! dis-je au général.

— Oui ! oui ! pariez.

— Ah ! mon Dieu !

Et je tordis tellement le bras de Junot, pour crier moins fort, qu'il en portait encore les marques quinze jours plus tard.

— Mais que parions-nous ? dis-je au général, lorsque la douleur fut passée.

— Fixez vous-même, dirent les deux frères, nous sommes de moitié[1].

— Eh bien, vous me donnerez un bouquet de roses, si je gagne !

— C'est dit.

Le général me baisa la main et Junot m'entraîna dans ma chambre, où mes amies seules me suivirent.

Mais là ce fut bien une autre antienne. J'avais autour de moi onze femmes qui, toutes, donnaient une méthode pour moins souffrir.

[1] Je ne puis me rappeler, ainsi que M. Gabriel Suchet, ce que je devais donner en cas que je perdisse.

— Embrassez cela, me disait l'une, en me conduisant aux colonnes de la rotonde de mon alcôve.

— Non, non, criait l'autre, il ne faut pas qu'elle se promène! cela peut TUER SON ENFANT, *et puis elle-même.*

— Je le crois bien, disait ma belle-sœur, j'ai vu souvent des choses terribles dans de pareilles circonstances. Imaginez-vous qu'une fois...

— Silence! lui disait ma belle-mère. N'allez-vous pas rompre la tête de cette jeune femme, avec toutes vos histoires de couches!

— C'est que, lorsque je suis accouchée, reprenait une autre sur un diapason plus élevé, pour être entendue par-dessus les histoires et mes plaintes; je...

— Mesdames, disait la garde, si M. Marchais arrive, je crois qu'il voudra rester seul.

En effet, à peine mon bon Marchais fut-il entré dans cette chambre, où il y avait presque encombrement par cette foule de monde, la barcelonnette, mon lit et tout cet attirail qui suit un semblable instant, qu'il se fâcha sérieusement et, se tournant vers ma belle-mère, il la rendit responsable si, dans deux minutes, ma chambre n'était pas ce qu'il fallait qu'elle fût dans un tel moment, une chambre de malade, et lui dit :

— Je ne vois ici que vous et madame qui soyez raisonnables.

Et il montrait une jeune femme assez grosse aux yeux de charbon étincelants, à la peau brune, ayant des mains et des pieds d'enfant et des dents d'ivoire. Elle était assise dans une bergère, et bien qu'elle ne me fatiguât pas de ses mille recettes pour faire un premier enfant sans souffrir, ses grands yeux noirs

ne me suivaient pas avec moins d'intérêt, lorsque la douleur me faisait errer dans la chambre comme une âme poursuivie.

— Ma foi, monsieur, dit-elle à Marchais, vous avez bien raison de nous renvoyer. Je crois que nous ne sommes bonnes qu'à rompre la tête de cette pauvre Laurette. Elle aurait déjà dû faire comme une jeune femme que je connais, qui, accouchant aussi dernièrement pour la première fois, prit tranquillement son châle et s'en fut vers la porte en disant :

« — Ma foi, cela fait trop de mal, fera l'enfant qui voudra. »

Et, m'embrassant avec l'amitié qu'elle avait pour moi, elle s'en fut en me recommandant d'avoir du courage.

J'en avais besoin. La nuit fut terrible. La couche, quoique naturelle, présentait de grandes difficultés. Vers le matin, j'eus un intervalle de repos pendant une demi-heure, qui donna les plus vives inquiétudes. Il fut question un moment de sacrifier l'enfant pour me sauver la vie. Ma belle-sœur, effrayée, laissa échapper quelques paroles que j'entendis et compris. Je ne puis même aujourd'hui rendre ce que j'éprouvai dans ce moment. Mais toutes les mères me comprendront.

— Mon enfant ! m'écriai-je, sacrifier mon enfant !

Et j'entourais mon ventre en croisant mes bras sur moi-même, comme pour défendre mon enfant. Mon enfant dont un jour je devais être glorieuse, si heureuse surtout d'être la mère ! C'était plus que l'amour maternel, c'était plus qu'une tendresse instinctive qui me faisait, en ce moment d'agonie, défendre ce fruit de mon propre sein.

Junot était au désespoir. Mes cris lui avaient déchiré l'âme pendant cette longue veille de douleurs. Le général Lallemand, qui était à cette époque son aide de camp, la passa tout entière auprès de lui. Le général se jetait par intervalle sur un matelas étendu sur un lit de camp dans le salon. Mais aussitôt que les cris perçants que je poussais arrivaient jusqu'à lui, alors il se relevait, se promenait et finissait par venir jusqu'à la porte de ma chambre, qui était séparée du salon dans lequel il était par trois pièces assez grandes. Mais je m'étais positivement prononcée et je ne voulais pas qu'il entrât chez moi avant que le grand événement fût terminé. M. Lallemand fut pour lui, pendant ces heures longues et pénibles, un ami consolateur[1], et les raisonnements de son esprit tout à lui, tandis que Junot n'avait pas sa tête, calmèrent un peu cette fougue de douleur qui un moment fut terrible pour lui.

A dix heures du matin, Marchais, accablé de fatigue lui-même, fit appeler Junot dans la pièce voisine et lui parla avec franchise. Il ne lui cacha pas le danger dans lequel j'étais, mais il ajouta qu'avec les moyens que l'art met à la disposition de ses fils, il était *certain* qu'il ne m'arriverait rien.

Junot le prit dans ses bras, l'enleva presque de terre et lui dit ces propres paroles :

— Faites TOUT ce qui doit être fait pour sauver la vie de ma femme, TOUT, entendez-vous bien, mon ami?

[1] Junot, étant à Torrès-Vedras en Espagne, le 6 janvier 1810, m'écrivit deux lettres dans lesquelles, après m'avoir parlé de la naissance de notre Joséphine, il me rappelait dans l'une d'elles combien le général Lallemand avait rendu ces longues heures d'attente et d'inquiétude moins pénibles pour lui.

Faites TOUT ce que votre rare savoir vous a départi pour le bien de l'humanité. Vous pouvez agir sans craindre d'être blâmé par moi.

— C'est une demande que je ne fais jamais, général, répondit Marchais d'un air presque sévère. Vous ne m'avez peut-être pas compris, la vie de Mme Junot est entre mes mains comme dans celles de son père[1].

— Ah ! sauvez-la ! sauvez-la ! répétait Junot en pressant les mains de l'excellent homme.

Lorsque Marchais rentra dans ma chambre, quoique je fusse très accablée, j'avais toute ma connaissance et je m'aperçus fort bien qu'il venait de voir mon mari et de lui parler. Je l'appelai et le priai de faire venir Junot près de moi. Je fus très étonnée de la complaisance qu'il y mit. J'ai su depuis qu'une vive émotion était cherchée en ce moment d'atonie plutôt qu'on ne l'évitait et, pendant quelques heures, ma vie en fut à ce point de jouer le tout pour rien, et la chance était encore grande pour la mort.

Lorsque mon mari s'approcha de moi et qu'il me vit si pâle et si faible, sur ce lit appelé si justement *lit de misère*, il fondit en larmes. Je l'attirai à moi avec mes deux bras chargés des ligatures sanglantes de mes saignées. Je l'embrassai et lui dis bien bas qu'il fallait qu'il me jurât qu'il ne donnerait aucun ordre pour que la nature n'eût pas son cours ordinaire.

— Laisse faire à Dieu, lui dis-je, s'il veut que mon enfant me remplace auprès de toi, eh bien, que sa volonté soit faite !

[1] On sait que jamais un accoucheur ne fait la question même *tacite* que Junot croyait comprendre.

Je pleurais, et dans ce même moment une légère douleur se fit sentir. Marchais, qui tenait ses yeux fixés sur moi avec une attention dans laquelle l'ami et l'homme habile mettaient toute leur âme, prit Junot par le bras et le fit sortir de la chambre en lui disant :

— Partez, mon cher général. Je vous remercie de votre bonne visite, nous venons d'avoir là des larmes qui nous valent dix saignées, si je ne me trompe. Je vais les aider et, dans une heure, je crois que votre hôtel aura un habitant de plus.

Et, revenant à moi, il s'empara de l'un de mes bras, me saigna de nouveau [1] et les douleurs reparurent bientôt avec tant de violence que, même aujourd'hui, je ne sais comment j'ai pu les supporter. Mes cris étaient déchirants. Nous demeurions alors dans la rue de Verneuil, à l'hôtel de Montesquiou [2]. Notre appartement était composé de pièces formant l'enfilade. Aucun détour ne rompait ce bruit de ma voix, criant avec angoisse et parvenant ainsi aux oreilles de Junot. Il se sauva d'abord dans le bureau, qui était de l'autre côté de l'escalier. Mais la maison faisait retour et il entendait d'une manière plus sourde, mais plus sinistre, ce bruit qui lui déchirait l'âme. Ensuite il revint dans un petit salon sur la rue, dont les fenêtres donnaient en face de l'atelier de Renette, le fameux armurier, dont les cyclopes frappaient de façon à étouffer mes plaintes sous leur enclume. Mais leur vacarme fut insuffisant Enfin, vers midi, il ne put

[1] Je fus saignée trois fois dans l'espace de quatorze heures que durèrent les grandes douleurs. Marchais, pour décider l'accouchement sans employer les fers, ce qu'alors on redoutait beaucoup, me mit dans un bain d'huile d'olive.

[2] C'est-à-dire une maison appartenant à M. de Montesquiou.

soutenir l'état d'agitation dans lequel il était. Ayant entendu quelque bruit vers mon appartement, il y courut, puis n'osa pas y entrer. Dans ce moment, un gémissement plus douloureux parvint jusqu'à lui. Il crut y distinguer un accent tellement plaintif que sa tête se perdit. Il saisit un chapeau rond qui se trouvait sous sa main et, descendant un escalier dérobé qui donnait de mon appartement à celui de mes femmes, il gagna la cour, la rue du Bac, le Pont-Royal et se trouva à la porte des Tuileries sans savoir comment il y était arrivé.

— N'importe ! se dit-il, après avoir regardé son habit gris, je suis sûr de trouver là un cœur qui comprendra ce que souffre.

Et montant l'escalier du premier consul, il arriva dans la pièce qui précédait son cabinet et surprit tous ses camarades qui s'y trouvaient alors par le bouleversement de sa physionomie et le désordre de sa toilette. Mais pas un n'eut la pensée d'en rire et, dès que le premier consul sut que Junot demandait à le voir, il le fit entrer à l'instant.

— Eh ! bon Dieu ! qu'as-tu donc, Junot? s'écria-t-il avec surprise.

Et en effet la figure de Junot devait être étonnante.

— Mon général, ma femme accouche et je ne puis rester dans ma maison. Ses cris me font un mal.

Et l'excellent homme avait la voix tellement étouffée dans les larmes qu'il ne pouvait parler.

— Et tu es venu près de moi pour prendre du courage? C'est bien, mon ami. Pauvre Junot ! Comme te voilà renversé ! Ah ! les femmes ! les femmes !

Et il se fit raconter *tous les événements*, comme les appelait Junot, qui s'étaient passés depuis la veille,

et qui se réduisaient à ces affreuses douleurs venant à éclore au milieu d'un éclat de rire. Le plus sérieux, et ce que Junot pressentait sans le savoir positivement, c'est que ma vie était en danger. A peine eut-il raconté tout ce qui s'était passé au premier consul, que Napoléon vit la chose à l'instant même et sa conduite, dans cette heure d'anxiété où son œil plongeait dans une sorte d'horreur mystérieuse, fut celle du plus tendre, du meilleur des frères.

— Mon *vieil* ami, dit-il à son serviteur fidèle et dévoué, mon *vieil* ami !

Et il lui serrait la main, caresse excessivement rare chez Napoléon.

— Tu as bien fait de venir à moi dans cet instant, et je veux te le prouver.

Il sortit aussitôt de son cabinet pour aller dans la salle où était placée la statue du grand Condé, et là, s'appuyant sur le bras de Junot, il se promena avec lui en lui parlant de ce qui l'occupait, car Napoléon était trop habile dans le maniement du cœur humain pour interroger des cordes qui seraient demeurées muettes dans un tel moment, et il demanda à Junot comment il était venu aux Tuileries.

— A pied, lui répondit mon mari.

Et il lui raconta comment le redoublement de mes cris l'avait comme lancé hors de cette maison où cependant il était tout entier.

Jamais Napoléon n'a même entrevu une question, quelque légère qu'elle fût pour lui, sans la voir tout entière et dans ses conséquences.

— Et puis-je te demander alors, dit-il à Junot, pourquoi tu regardes dix fois par minute par cette fenêtre pour voir si quelqu'un passe le guichet? Comment

veux-tu qu'on vienne te chercher ici, lorsque tes gens ne savent pas où tu es, lorsque tes officiers t'ont vu sortir en habit bourgeois? D'après tout ce que tu viens de me dire, ils auront tous pensé que tu allais plutôt te jeter à l'eau.

Il appela.

— Qu'un valet de pied aille à l'instant chez Mme Junot. Qu'on s'informe de ma part si elle est accouchée. Si elle ne l'est pas, on dira que le général Junot est près de moi.

Et reprenant le bras de mon mari, il continua de s'entretenir avec lui, avec une bonté si touchante, si doublement touchante dans un tel moment, que Junot fut attendri jusqu'aux larmes. Sans doute, il aimait son général, sans doute il aimait cet homme prestigieux qui commandait l'admiration. Mais, dans de tels moments, la conduite de Napoléon lui devait conquérir le cœur, lui assujettir tout l'individu dont il accueillait ainsi les affections souffrantes, quand cet homme ne lui aurait pas été déjà dévoué, corps, sang et âme. Cette journée *riva*, si l'on peut dire, le lien qui attachait Junot à Napoléon.

Mais Junot avait aussi près de lui des êtres qui lui étaient attachés par l'affection et le dévouement. En le voyant sortir dans un état voisin de l'égarement, son valet de chambre allemand Heldt, honnête et fidèle créature, s'il en fut jamais, l'avait suivi d'abord de l'œil, puis lui voyant prendre le chemin du Pont-Royal, il avait couru après lui sans chapeau et n'était revenu à l'hôtel qu'après avoir vu son *chêneral* entrer aux Tuileries et l'avait dit aussitôt au chef d'escadron Laborde, premier aide de camp de Junot.

Il y avait trois quarts d'heure que Junot était avec

le premier consul et qu'il était retenu par son bras qui, s'appuyant sur le sien, le contraignait à demeurer en panne, tandis qu'il aurait voulu reprendre le large et venir savoir ce qui était résulté de tant de souffrances et d'inquiétudes. Le valet de pied ne pouvait pas encore être de retour lorsque Junot, que la bonté du premier consul enhardissait dans un pareil moment, le supplia de le laisser aller s'informer si le valet de pied était revenu.

— On me l'aurait dit, répondit le premier consul. Demeure tranquille. Et l'entraînant encore plus loin, ils furent bientôt dans la galerie de Diane. Là, l'inquiétude de Junot devint tellement violente que Napoléon le regarda avec une sorte d'étonnement et répéta avec un accent impossible à rendre :

— Oh ! les femmes ! les femmes !

Enfin, au moment où Junot allait s'échapper sans vouloir rien entendre, on vit tout à coup paraître M. de Laborde au bout de la galerie. Il avait couru d'une telle vitesse qu'à peine il pouvait parler. Sa figure était joyeuse.

— Mon général, s'empressa-t-il de dire, Mme Junot est accouchée et se porte à merveille.

— Allons, va embrasser TA FILLE, dit le premier consul en appuyant sur le mot *fille*, si ta femme avait fait un garçon, on te l'aurait dit d'abord ; mais avant tout embrasse-moi.

Et il le serra dans ses bras avec effusion.

Junot riait, pleurait et s'en allait sans son chapeau, lorsque Napoléon lui dit :

— Eh bien, étourneau, ne vas-tu pas courir les rues sans ton chapeau ?

Il retourna dans le cabinet du premier consul où

il avait laissé son chapeau, car alors nous n'étions pas encore au temps où le prince de Neufchâtel n'arrivait auprès de l'empereur, même à trois heures du matin, qu'en habit boutonné, bottes à manchettes et chapeau à plume sous le bras.

— Tu feras mes amitiés[1] à ta femme, Junot, tu lui diras que je suis doublement fâché contre elle, d'abord parce qu'elle n'a pas fait un soldat pour la république et puis qu'elle m'a fait perdre mon pari avec Joséphine. Mais je n'en serai pas moins son compère et le tien, mon vieil ami.

Et une seconde fois il serra amicalement la main de Junot.

Lorsque mon mari arriva près de moi, je voudrais rendre le délire, l'ivresse, qui bouleversaient et maîtrisaient sa personne entière. Le petit visage de sa fille était baigné de larmes de joie, si douces, si pures, qu'on voyait qu'il était heureux sans qu'il dît une parole. Puis il se mettait à genoux sur l'estrade de mon lit, me prenait les mains, me les baisait, me remerciait de son enfant, de sa fille, de sa petite Joséphine. Et la chère créature, comme pour répondre à ces marques d'affection qu'elle ne pouvait comprendre, présentait à son père sa parfaite ressemblance dans son gentil petit visage[2]. Mais malgré

[1] Ce mot, *Tu feras mes amitiés*, était une locution fort souvent employée par Napoléon avec les gens qu'il aimait.

[2] Ma fille aînée ressemble beaucoup à son père. Le jour de sa naissance et le suivant, cette ressemblance était frappante à causer une vive surprise. C'était la figure de Junot vue dans un petit miroir. Depuis, les dents que je lui ai fait arracher au nombre de sept ont beaucoup diminué cette ressemblance, parce que la bouche avance moins. Mon fils Napoléon ressemblerait à son

son délire joyeux, Junot s'aperçut que quelque peine pesait sur mon cœur et ne venait pas de ce que j'avais souffert.

— Qu'as-tu donc, me dit-il en m'embrassant encore.

— Rien, que beaucoup de bonheur.

— Je te connais, Laure, je vois des larmes dans tes yeux. Tu souffres, et tu souffres du cœur. Qu'as-tu?

Je le regardai sans lui répondre, et mes joues se couvrirent de larmes, mais je ne voulais pas parler. M. Marchais avait été chez lui pour changer de toilette. Il rentra dans ce même moment.

— Comment! encore? me dit-il. Mon cher général, vous devez gronder votre femme, et la manière dont vous êtes occupé vous en donne encore plus le droit.

Junot portait en ce moment sa fille dans ses bras, et l'embrassait ainsi que son maillot et sa brassière, autant de fois qu'il y a de secondes dans une minute.

— Vous saurez donc... Oh! madame Junot, ne me faites aucun signe, ceci ne vous regarde pas... Vous saurez donc, général, qu'aussitôt que cette jeune mère que je vous présente, au reste, comme une petite héroïne remplie de courage et d'un cœur aussi parfait qu'il m'en soit passé par les mains depuis quarante ans; aussitôt qu'elle fut remise dans son lit et qu'elle sut que vous n'étiez pas là, elle fit demander votre père pour qu'il donnât sa bénédiction à votre fille. Votre mère l'avait déjà bénie. M. Junot,

père de manière à croire que c'est lui plus jeune, si sa bouche était restée comme il l'avait en naissant.

que je fus moi-même chercher, se refusait à venir lorsqu'il sut que l'enfant n'était qu'une fille. Enfin il se décida et, lorsque Mme Junot, malgré sa faiblesse, prit la petite dans ses bras et les avança vers lui, en lui disant : « Mon père, bénissez votre petite-fille. C'est un cœur de plus pour vous aimer parmi nous », il murmura quelques mots, n'embrassa pas l'enfant et répondit avec humeur : « Ce n'était pas la peine de tant crier pour ne donner qu'une méchante fille. Que voulez-vous que votre mari fasse de cette criarde-là? Il va joliment la recevoir aussi ! Et le premier consul ! Si vous croyez qu'il marie ses généraux pour n'avoir pas de garçons ! »

Si j'avais eu sur monsieur votre père une autre autorité que celle de l'accoucheur et du médecin dans la chambre de la malade, je vous avoue, général, que j'aurais peut-être été un peu sévère. Mais, au reste, continua-t-il en riant, madame votre mère s'est chargée de la correction, et je doute qu'il recommence. Je vous ait dit tout cela franchement parce que c'est une affaire de mon métier, et puis, que demain ou après-demain, une scène de ce genre pourrait être mortelle pour Mme Junot. Elle s'en est fort affectée, parce qu'elle croit que vous êtes en effet contrarié de n'avoir qu'une fille. Et moi je lui répète qu'une mère de dix-sept ans et un père de vingt-neuf ont le temps de demander à Dieu de ne plus leur donner de filles avant d'en venir au désespoir pour un premier essai. Là... voilà qui est à merveille! Maintenant le grand-père peut grogner tant qu'il voudra.

A peine les premières paroles de M. Marchais avaient-elles frappé l'oreille de Junot, que compre-

nant ce qui me faisait pleurer, il s'était mis sur mon lit et pleurait avec moi tout en m'essuyant les yeux avec mon mouchoir et ses baisers. Ensuite prenant sa fille dans une petite barcelonnette de mousseline brodée qui était faite pour que l'enfant fût sur mon lit [1], il l'avait déposée dans mes bras et nous embrassait toutes deux avec une expression de bonheur et de joie qui ne laissait aucun doute sur les sentiments d'une âme, qui, du reste, ne pouvaient être douteux pour moi. Mais le premier moment avait été affreux. Mon beau-père n'avait eu sans doute aucune intention de me faire le mal qu'il m'avait fait. Il pouvait me tuer.

— Maman, dis-je à ma belle-mère qui entrait alors, vous aviez raison. Vous voyez, il l'aime autant qu'un garçon.

— Ne vous l'avais-je pas dit ? me répondit l'excellente femme. Mon Junot est un si bon et si noble garçon lui-même ! Ah ! j'ai bien arrangé ton père ! dit-elle à mon mari, je ne crois pas qu'il y revienne une autre fois. Il avait déjà fait le même compliment à cette pauvre Angélique, mais elle n'a pas pris la chose aussi tragiquement que ta femme. J'ai cru qu'elle allait suffoquer, tant elle pleurait. Et moi qui sais qu'un enfant est un enfant pour ceux qui l'aiment.

[1] Cette ravissante petite barcelonnette est l'ouvrage de Mlle L'Olive, la lingère par excellence. C'était un cygne dont les plumes étaient figurées par une broderie en relief en coton blanc. Les ailes étaient peu saillantes et formaient une sorte d'anses pour la prendre. Le cygne paraissait ouvert par le dos, et son cou et sa tête, revenant au dessus de lui-même, laissaient tomber un voile de mousseline de l'Inde brodée à jour et servant de voile-rideau. Il était retenu par le bec du cygne.

N'est-ce pas un gage de votre amour, ce petit être-là?... Comme elle te ressemble! Je l'aimerai, je crois, autant que toi.

Quelques jours après, je reçus une lettre charmante du général Suchet. Il avait appris qu'il avait perdu et me priait d'accepter son pari. Comme la gelée et la neige s'opposaient à ce qu'il m'envoyât une rose qui ne pouvait se trouver que dans un pays enchanté, comme le royaume d'Azur, il me demandait d'être indulgente et d'accepter ce qu'il m'envoyait pour remplacer le bouquet perdu par le pari.

C'était une ravissante corbeille d'osier commun, mais remplie des plus belles roses faites par Mme Roux. Cette corbeille, faite avec le plus grand soin, garnie de mousse et contenant des roses de toute les espèces, a fait pendant bien des années l'ornement de ma chambre à coucher. Elle était à la fois un gage de bonne amitié et le symbole de ce frais bouton qui grandissait auprès de nous et promettait d'être un jour la plus fraîche des roses.

CHAPITRE IX

Nécessité de se rallier au gouvernement de Napoléon. — Faveur populaire. — Bonaparte et Washington. — Ordre du jour remarquable. — Lettre du premier consul au roi Georges. — La mort de Kléber et les insultes de M. Pitt. — Guerre nationale avec l'Angleterre. — La retraite de M. Pitt et bal à la Malmaison. — Mot du premier consul. — Le duel anglais et la caricature. — Bombardement de Copenhague. — Cessation des hostilités entre la France et l'Angleterre. — Paroles du premier consul sur les Anglais. — Paix signée entre la France et la Porte Ottomane. — Sottise d'un journal anglais. — Bonaparte, roi de Jérusalem. — La croisade républicaine. — Berthier-Renaud. — Napoléon et le sérail de Junot en Égypte. — L'odalisque favorite et le portrait de Jaunette.

Une grande faveur populaire entourait à cette époque non seulement Napoléon, mais son gouvernement. Plus les convulsions politiques avaient agi violemment sur la France, plus le besoin de se rallier à une chose qui présentait une apparence certaine de force et de repos se faisait sentir au cœur de chacun. Les anciennes impressions renaissaient en foule. Plus le bruit nous avait assourdis, plus nous voulions du calme. Plus le désordre nous avait désorganisés, plus nous aspirions à une régularité de mœurs, de lois, d'arrangement social, tant il est vrai que l'ordre est dans la nature ! Il est dans le cœur de l'homme, c'est une tendance vers laquelle le portera toujours un sentiment impérieux qu'il ne pourra réprimer.

La France, tout éplorée et malheureuse, s'était jetée dans les bras du général Bonaparte avec tout l'abandon de ceux qui, après avoir longtemps souffert, voient enfin un terme à leurs maux. On crut alors, et cela devait être, que le soldat le plus brave, le guerrier le plus illustre devait être celui qui administrerait avec le plus de justice, et nous ferait en même temps respecter au dehors. Napoléon entrevoyait déjà l'immortalité des grands hommes. Nous pensâmes qu'il en voudrait jouir pendant sa vie, comme ce demi-dieu de l'Amérique dont nos drapeaux mutilés avaient porté le deuil, dont nos vieilles bandes avaient pleuré et honoré la mort, par l'ordre et à l'exemple de celui qui donnait ainsi la pensée qu'il voulait l'imiter.

« *Washington est mort*, dit le premier consul dans un ordre du jour qui fut envoyé à toutes les troupes de la république et donné spécialement à la garde consulaire, toute fraîche encore d'une nouvelle révolution, *Washington est mort. Sa mémoire sera toujours chère au peuple français, comme à tous les hommes libres des deux mondes, et particulièrement aux soldats de la République qui, comme lui et les Américains, se battent pour la liberté et l'égalité. Le premier consul* ordonne *que, pendant dix jours, des crêpes noirs seront suspendus à tous les drapeaux et guidons de la République.* »

Je me rappelle, à propos de cet ordre du jour, d'avoir entendu remarquer le mot : *Le premier consul ordonne.* Il arrivait alors au pouvoir. Sans doute il l'exerçait à lui seul et les ordres militaires étaient surtout de son unique ressort, car le consul Cambacérès eût été tout aussi comique que le consul Lebrun,

en commandant une manœuvre, quoique le dernier sût très bien comment on se battait aux rives du Scamandre.

Quoique à cette époque Bonaparte n'aimât pas les Anglais, il ne voulait alors d'autre branche de laurier ajoutée à sa couronne triomphale, que celle qu'il y attacherait le jour de la paix avec l'Angleterre. C'est pour arriver à ce but qu'il écrivit au roi Georges cette lettre remarquable dans laquelle il le sollicite, pour le *bonheur du monde*, de ne pas se refuser à la paix.

« ... Terminons la guerre, lui dit-il; depuis huit ans elle ravage les quatre parties du monde. Doit-elle être éternelle? N'est-il donc aucun moyen de s'entendre? »

Et lorsqu'il écrivait ces paroles de paix, la blessure faite à son cœur, par la trahison d'El-Arisch, saignait encore. Le sang de Kléber fumait au Caire et les insultes de M. Pitt retentissaient dans le parlement d'Angleterre. Si Napoléon avait eu le caractère de Louis XI, j'appellerais cette conduite de la dissimulation et même de la fausseté. Mais il ne marchait pas ainsi dans la vie et, parce que ses ennemis trouvent deux ou trois faits à mettre en travers de son char de gloire, ils s'imaginent qu'ils lui donneront de la ressemblance avec plusieurs rois de France, dont les règnes sont remplis jour par jour de crimes et de forfaits sanglants. Il me paraît au contraire bien grand lorsqu'il peut être vainqueur de lui-même au point de se rendre, non pas suppliant, mais premier solliciteur de la paix entre les deux nations ennemies. On trouve dans un ouvrage, d'ailleurs fort bien fait malgré sa partialité, que Napoléon, en écrivant au

roi d'Angleterre, voulut séduire la multitude en France. L'auteur se trompe. Quelque fatiguée que fût la nation d'une guerre de dix années, sa haine contre l'Angleterre fut toujours si forte, que le premier consul était bien certain de trouver un écho fidèle en appelant aux armes pour aller de l'autre côté du détroit. Quelque bien instruit que soit l'auteur de la *Revue chronologique*, je crois qu'il l'est mal pour cette circonstance, ou que plutôt il écoute un peu trop la prévention qui le porte à voir Napoléon sous un jour qui lui donne un coloris tout à fait contraire à sa véritable couleur.

Il en est de ces évocations faites par la haine ou la prévention, comme du spectre solaire, donnant sa teinte ou plutôt son reflet à l'objet déposé sur la surface blanche. Si M. de Montgaillard était en France à l'époque dont il parle, il devait savoir que l'opinion publique était tout à la guerre avec l'Angleterre. Le commerce était écrasé, les finances renversées. Mais depuis le commencement de la révolution, le commerce, et cela n'en était certes pas mieux, mais enfin le commerce n'était qu'une partie à bien faible voix dans la république. Tout y était guerrier; l'esprit, porté vers les armes, ne voyait qu'elles pour terminer une querelle, apaiser les troubles et éloigner un danger. La France entière était militaire et le général Bonaparte, en criant aux hommes de le suivre pour aller porter la guerre en Angleterre, aurait été suivi par plus de cent mille volontaires. Qu'on remarque seulement ce qui eut lieu lors de la campagne de Marengo et, pourtant, une guerre avec l'Autriche était bien moins nationale qu'une guerre avec la Grande-Bretagne. Ce n'était donc pas pour imposer,

par un langage emphatique, comme le dit M. de Mongaillard, *et dans l'impossibilité de faire la guerre pour abuser l'Europe par de vaines paroles,* que Napoléon employait ces formes solennelles. Ce n'est point du côté de la France qu'est venue l'impossibilité de les rendre plus réelles. C'est l'Angleterre elle-même qui, après avoir repoussé les voies d'accommodement, tant que M. Pitt est demeuré au ministère, tremblera enfin le jour où elle verra qu'elle peut être écrasée par la main surhumaine qui conduit les destinées de la France.

— Dans aucun cas, ne traitez avec *cet homme*, s'est écrié M. Pitt, à la chambre des communes.

En effet, le profond machiavélisme de M. Pitt avait besoin du bouleversement de deux empires pour continuer sa route ténébreuse. En repoussant les propositions du premier consul, il crut faire une chose habile, il se trompa. Son rival sourit. Lui aussi avait ses projets. Ce refus les servait. Il voulait arriver sans doute à la paix, mais ce qu'il rêva pendant quatorze années, il le pensait alors et, en voyant autour de lui frémir tant de jeunes âmes avides de gloire et de conquêtes, il ne doutait pas que l'Angleterre ne fût à lui, si son expédition pouvait réussir. Plus tard, la conquête du monde lui fut offerte par la fortune, et cette armée que le maréchal Soult lui dressait à Boulogne fut employée à porter des coups plus indirects, mais tout aussi meurtriers, à l'Angleterre.

Quoi qu'il en ait été, M. Pitt fit en effet une faute, en brisant aussi brusquement tout espoir de rapprochement entre la France et l'Angleterre, lorsque le premier consul fit les premières démarches.

— J'ai fait ce que j'ai pu, dit le général Bonaparte

aux Français, mais le ministère britannique repousse mes propositions.

Et la république entière offrit alors *des soldats, de l'argent et du fer.*

Mais c'est en vain que l'Angleterre veut résister. La Russie l'abandonne, même après le meurtre de Paul Ier. Lord Withworth a pu triompher, mais passagèrement. M. Pitt, après avoir fomenté les troubles de l'Europe, augmenté ses malheurs, versé le déshonneur sur sa nation par la honte de traités violés et de plusieurs actions qui ne peuvent être accordées avec la gloire et l'honneur d'un État, M. Pitt abandonne le gouvernail, maintenant trop difficile à diriger. Il se retire, sous le prétexte spécieux qu'il ne veut pas traiter avec le général Bonaparte. Lord Melville, lord Grenville suivent son exemple, en disant qu'ils ne veulent pas être les instruments qui doivent exécuter des choses honteuses et nuisibles à la nation. Cette crainte pudique, cette pensée timorée viennent bien tard à ces hommes qui n'ont pas craint de signer la défense d'exécution du traité d'El-Arisch et l'expédition de Quiberon.

Le jour où la nouvelle de la retraite de M. Pitt fut publique, le premier consul causa fort longuement de cette circonstance, Il y avait quelques conseillers d'État, des ministres, les deux consuls, des personnes étrangères parmi lesquelles se trouvaient plusieurs membres du corps diplomatique. Après avoir longtemps parlé sur l'Angleterre et le nouveau ministère, ainsi que sur l'ancien, le premier consul dit en souriant, à la fin de l'entretien :

— Au surplus, M. Pitt était un homme habile, surtout en fait de haine, et la France peut le certifier. Il

l'est aussi en fait de perfidie, et le pauvre Kléber le saurait bien dire. Quant à moi, ce dont je puis être caution, c'est qu'il est, de tous les hommes, le plus incapable, le plus ignorant, pour diriger une entreprise militaire et réussir, et cela était pourtant sa marotte.

Dans le sourire de Napoléon il y avait une expression de malice qui faisait monter l'incapacité militaire de M. Pitt au plus haut point où elle pouvait arriver. Et lorsque je parlai de ce fait à Junot, il me dit que M. Pitt avait une grande prétention à savoir deviner, commander tous les détails militaires d'une expédition lointaine; ce qui souvent mettait en fureur le héros de l'Angleterre, ce Nelson que même ses ennemis admiraient.

Le nom de M. Pitt et le ridicule répandu sur ce nom, pour sa prétention aux talents militaires, me rappellent une drôle de caricature faite, à Londres même, relativement à lui. Il s'agissait d'un duel qu'il eut à une certaine époque — je crois que c'est avec M. Windham. Dans la gravure, les deux champions étaient sur le terrain. M. Pitt s'effaçait. Il était grand et fort maigre, comme chacun sait. M. Windham le couchait en joue, et sur la banderolle de rigueur qui lui sortait de la bouche on lisait :

Je ne tire pas assez bien pour couper la balle sur une lame de couteau.

Le bombardement de Copenhague par Nelson, qui eut lieu après le ministère de M. Pitt, fut un des faits les plus remarquables de cette partie de l'année. L'Angleterre souffrit presque autant que le Danemark, et les pertes furent immenses des deux côtés. Je crois que cet événement avança les dispositions que le

nouveau ministère avait à traiter avec nous. Non pas qu'il fût plus disposé à nous accorder une longue union. Elle est ou du moins paraît impossible entre la France et cette nation, vraiment envieuse et haineuse relativement à nous. Le cabinet de Saint-James « *mettait en panne* », comme le disait un homme d'esprit. Il voulait prendre le temps de réparer ses avaries et se disposer à une nouvelle croisière.

Quoi qu'il en soit des dispositions qu'il avait alors, les préliminaires de paix furent enfin signés à Londres, entre la république française et la Grande-Bretagne, dans le mois de vendémiaire an X (octobre 1801) et la cessation immédiate des hostilités fut la première preuve de cet accord apparent qui ne devait pas durer deux années.

Je possède une relation, que j'estime fort, d'un entretien qu'eut à cette époque le premier consul, et dans lequel il relève avec assez de finesse et même de malice, des erreurs, ou plutôt des mensonges faits avec une entière connaissance des choses par la cour de Londres, et répandus en profusion non seulement dans toute l'Europe, mais encore dans le nouveau monde.

— Ce n'est pas en Amérique que je les crains, disait-il en parlant des Anglais, ce n'est pas auprès de la tombe encore ouverte de Washington que le cabinet britannique fera entendre des accents mensongers pour être écoutés. Ce n'est pas davantage dans une grande partie de l'Europe que l'on croira que la crainte m'a fait faire la paix. La mort de Paul Ier a bien pu amener la dissolution de la confédération du Nord, mais...

Et ici il s'arrêtait en souriant :

— Mais elle peut se former de nouveau, cette confédération du Nord; et si, pour l'empêcher, l'Angleterre, prodigue de son or au point de s'engager elle-même dans une route de dangers dont le commencement peut être connu, mais non la fin, eh bien!...

Et il s'arrêtait de nouveau, souriait et reprenait sa promenade, se frottait le front, recroisait ses mains derrière son dos, mais tout cela, en donnant à ceux qui l'examinaient le reflet de pensées aussi grandes que glorieuses. Son front paraissait s'éclairer de ce sourire, toujours admirable chez lui lorsqu'il était vrai. Et dans ces pensées, dont quelques jets seulement s'élançaient au dehors, il y avait surtout celle de faire la France la reine du monde.

Peu de temps après, on apprit la signature des préliminaires de paix entre la Porte ottomane et la république française. L'alliance des deux nations remontait à 1534, au traité conclu entre Soliman II et notre chevaleresque François Ier, et depuis cette époque reculée, jamais elle n'avait été interrompue jusqu'à l'expédition d'Égypte. Cela me rappelle qu'un jour le premier consul, tenant à la main plusieurs journaux anglais qu'on venait de lui traduire[1], dit au second consul, en entrant dans le salon de la Malmaison où l'on était réuni avant le dîner :

— Citoyen Cambacérès, savez-vous pourquoi je suis allé en Égypte?

Cambacérès le regarda fixement. Mais ne compre-

[1] Il ne savait pas encore assez bien lire l'anglais pour comprendre la finesse des allusions qui se mettaient souvent contre lui. Comme on les lui cachait, il voulait apprendre l'anglais pour lire lui-même les journaux dans l'original; mais il ne put y parvenir que très tard.

nant pas quel pouvait être le but de cette question faite d'une façon aussi imprévue, il garda le silence.

— Oui, poursuivit le premier consul, je vous demande si vous savez bien positivement pourquoi je suis allé en Égypte? Junot, Duroc, Berthier et vous tous, et toi, mon pauvre Rapp, vous ne vous doutez guère que c'est pour *flatter les idées de certains savants enthousiastes des temps antiques, qui sacrifieraient une armée pour avoir un marbre de Palmyre, ou bien une momie de Thèbes.*

Et il frappait du dos de la main sur le journal anglais où cette plate sottise était rapportée.

— Il est vrai, reprit-il, que dans un petit alinéa, on ajoute que c'était aussi pour me faire roi de Jérusalem! En vérité, c'est une très amusante chose que de lire de pareilles folies!... Roi de Jérusalem!

Et il fit un éclat de rire bruyant, le *seul* peut-être que je lui aie *entendu* faire pendant les vingt années que je l'ai connu. Jamais sa gaieté ne se manifestait avec fracas. Il en était de même de sa colère, toute terrible qu'elle était. Elle pouvait foudroyer un homme sans que les personnes qui étaient dans la pièce voisine entendissent les paroles qui tombaient, sur le patient, avec le poids d'une massue ou le tranchant d'un glaive.

Cambacérès, voyant l'intention du premier consul, ramassa la balle, et répondit en homme d'esprit qu'il était. J'ai déjà dit qu'il était loin d'avoir, et dans sa parole et dans ses discours, rien qui pût rappeler sa physiononomie habituellement triste et sévère. Lui et M. de Lafayette sont les deux personnes les plus trompeuses que j'aie connues à cet égard-là.

— Eh bien, général, dit à son tour Regnault de

Saint-Jean-d'Angely qui se trouvait ce même jour à la Malmaison, eh bien, je ne vois pas ce qu'il y a de si ironique dans ce journal? Il est vrai que les Anglais ont eu l'intention de faire de la malice, mais ils sont loin de compte. Pourquoi donc Godefroy de Bouillon aurait-il eu seul le droit de prendre sa récompense?

Je ne sais pas quel est le sentiment qui fut touché par les paroles de Regnault, mais le front du premier consul s'obscurcit à l'instant. Ses pensées n'étaient-elles pas encore tournées vers l'absolu pouvoir? Ne voulait-il pas qu'elles fussent ignorées en admettant qu'elles existassent? Voilà ce que je ne puis décider, mais l'expression de ses yeux et du plissement de son front, le changement de sa physionomie étaient trop frappants pour ne pas donner le sujet d'une réflexion à ceux qui le regardaient. Au surplus, ce nuage fut passager, ses traits reprirent à l'instant même leur accord habituel et, regardant Regnault en souriant :

— Vraiment, dit-il, vous nous placez bien haut, nous autres soldats républicains, en nous comparant aux paladins des croisades. Qui sera le Renaud de l'aventure? poursuivit Napoléon en regardant autour de lui. A toi, Berthier! A toi la vraie palme. Mais non, pardieu! *son Armide* n'était pas en Égypte. Junot, toi qui cours toujours après les jolies femmes. Ah! Mme Junot est là, il ne faut rien dire. Il faut pourtant qu'elle sache qu'elle n'a pas épousé un cœur tout neuf. Savez-vous bien que là-bas votre mari avait un vrai sérail, madame Junot?

— Il me l'a dit, général. J'ai même à la cheminée de ma chambre un très agréable portrait de *Jaunette*[1].

[1] Ce portrait, qui fut fait sur un mauvais dessin ou plutôt

Le premier consul marchait assez vite en ce moment. Au mot de *Jaunette*, il s'arrêta tout court et, me regardant avec une expression presque comique, il me dit :

— Vous avez le portrait de Xraxarane?

— Oui, général, et pourquoi non? Oh! il n'en serait pas ainsi, je vous prie de le croire, si Xraxarane ressemblait à une odalisque favorite qui revient aussi d'Égypte et que j'ai vue hier même à la Comédie-Française. Celle-là ne ressemble pas du tout à une orange mûre; elle a de blonds cheveux, une peau de satin, des perles pour dents, une main...

Il me jeta un regard indéfinissable. Puis, reprenant sa promenade rapide, il passa dans le jardin en me disant :

— Est-ce qu'on donnait *les trois Sultanes*, hier?

d'après des indications données, était l'ouvrage de M. Bardin, aide de camp de Junot et aujourd'hui M. le général Bardin. J'ai déjà parlé de son agréable esprit, de ses manières polies et de son charmant talent poétique. On voit que les sœurs du Parnasse ont en lui un frère soigneux, et le résultat de ces soins est toujours précieux à ses amis. Le général Bardin fait non seulement des portraits et des ouvrages charmants à la manière si gracieuse d'Isabey, mais il dessine à la plume d'une façon tout à fait remarquable. J'aurai plusieurs fois dans ces Mémoires occasion de citer de lui des choses qui prouveront que mon éloge n'est pas dicté par la prévention d'un ancien patronage.

CHAPITRE X

La société des artistes et des gens de lettres. — MM. Nadermann, Garat, Denon, Girodet, Robert Lefebvre, Robert, Lemercier, Millin et Talma. — Gaieté de Talma. — Le poète d'Offreville et grande mystification. — La tragédie de *Statira.* — Le dîner le plus gai de ma vie. — Le rôle de Talma et la lecture en projet. — La promenade improvisée et manquée. — La partie de spectacle. — Le théâtre Montansier. — Tiercelin et *la Pièce qui n'en est pas une.* — Le poète de l'Estrapade. — D'Offreville acteur sans le savoir. — Scènes bouffonnes. — Le manuscrit égaré. — Désespoir et appétit du poète. — L'auteur en cabriolet et le cheval emporté. — M. Charles et les lamentations conjugales.

J'ai toujours aimé la société des gens de lettres et des artistes. On y trouve tout à la fois agrément et sûreté; dans toutes les positions où le sort m'a placée, j'ai toujours eu une vocation décidée pour rassembler autour de moi toutes les notabilités du talent. Combien je leur ai dû de douces heures! Quelle franchise dans les relations! Quel honneur, je puis dire, dans tous les rapports habituels de la vie, où les gens du monde, n'étant que gens du monde, apportent une sorte de duplicité *convenue*, qui ressemble tant à de la fausseté! L'artiste, occupé de son art, donnant une pâture à ses hautes pensées, devient dans la vie ordinaire un être bon, prévenant, allant au-devant de ce qui le délasse, de ce qui le repose, avec la naïveté d'un enfant.

Combien j'ai vu de ces talents distingués, dans la littérature comme dans les beaux-arts, heureux de passer une soirée chez moi, au 6 janvier, lorsque je donnais à mes enfants et à leurs jeunes amis, toutes les joies qui peuvent divertir l'enfance. Et puis, le petit peuple, une fois couché, l'homme à talent qui venait de rire comme le plus jeune de mes fils, en voyant le général Jacquot faire sa barbe, se mettait à sa harpe, chantait ou bien jetait un croquis dans un album, ou bien encore parlait à nous charmer. Et tout cela dans la perfection à laquelle pouvait atteindre, pour faire ce que je viens de dire, *Nadermann*, dont le beau talent est accompagné des plus rares qualités et d'un cœur bon et loyal; *Garat*, que tous ses amis regrettent; *Denon*, *Girodet*, *Robert Lefebvre* et mon bon et excellent ami, le vieux *Robert*, et *Lemercier*, et *Millin*, et M. *Delille*, et *Talma*.

Oh! quelle foule de noms je pourrais écrire, si je voulais rappeler ici tous ceux qui sont dans mon souvenir! Mais ils trouveront place dans cet ouvrage, et ce sera un bonheur, mêlé de peine cependant, pour moi, de leur payer ce tribut de reconnaissance, car beaucoup d'entre eux ne pourront voir jusqu'à quel point ma mémoire est fidèle.

Le nom de Talma, que je viens d'écrire le dernier, me rappelle une aventure dans laquelle il joua un rôle qui certes n'était pas celui de Cinna ou d'Oreste. Mais on sait à quel degré il portait la perfection du jeu des parades, et à l'époque dont je parle, qui était celle où Talma était encore dans le sombre de ces pièces anglaises dont la *manière* l'avait rendu si terrible, le contraste était bien autrement frappant. Il était donc très gai, et surtout de cette gaieté qui provoque

celles des autres. A peine Junot lui eut-il communiqué son plan, qu'il le comprit et s'engagea à le seconder.

On doit se rappeler d'un individu que j'ai déjà fait connaître dans les premiers volumes de ces mémoires. J'ai parlé d'un nommé *d'Offreville*, qui vécut comme une salamandre pendant un mois, dans un feu perpétuel, au château du Plessis, chez Lucien Bonaparte. Depuis cette époque, il n'avait fait que croître en ridicule et en vanité. Au moment de mon mariage, il parut chez moi avec un épithalame dans chaque poche et des acrostiches sur tous les noms de Junot et les miens. C'était à n'y pas tenir. M. Bardin, l'un des aides de camp de Junot, dont l'esprit et le talent lui donnaient le droit de railler, comme la volonté d'être indulgent, se moquait de l'honnête *Estrapadien*, tout en lui donnant des conseils. Mais l'autre prit mal la chose et, cette fois, ce fut avec une telle assurance, une telle impudence, on peut le dire, qu'il répéta :

— Messieurs, vous pouvez dire ce que vous voudrez de mes vers. Tant pis pour vous, pour la finesse de votre goût, si vous ne les trouvez pas bons ! Mais je persiste à dire que Corneille et Racine — quant à Voltaire, il en fourmille — ont des endroits faibles. Moi, je n'en ai pas UN SEUL ! [1].

Et après avoir fait cette belle louange de lui-même, il se levait et parcourait majestueusement le salon, une main dans son gilet et l'autre jouant avec un jabot de dentelle qui accompagnait la coiffure à l'oiseau royal, les manchettes plissées, le solitaire, vrai ou

[1] Et voilà ce qui le rendait complètement ridicule et retenait tout sentiment de commisération pour son âge. Il a été constamment mystifié par tous ceux qui l'ont connu.

faux, et les bas de soie avec le soulier à boucles.

Il avait fait une tragédie à laquelle il travaillait depuis dix ans et qui pour cela n'en valait pas mieux. Mais il aurait plutôt renoncé à sa part de salut dans une autre vie que d'admettre la pensée qu'il y eût au monde quelque chose qui valût sa tragédie de *Statira*.

— Pardieu ! dit un jour Junot, il faut mystifier cet homme-là. Sa vanité mérite punition.

La chose n'était pas difficile avec un tel personnage. Il nous en fournit lui-même l'occasion quelques jours après.

Il vint un matin nous demander de faire lire sa tragédie de *Statira* à la Comédie-Française. Dans un moment de gaieté, je lui avais un jour promis d'en parler à Talma et, comme un pareil homme ne doutait de rien, il vint me sommer de tenir ma parole.

J'étais fort embarrassée, car pour rien au monde je n'aurais voulu parler de cette belle œuvre ni à Talma, ni à Dugazon, ni à Fleury. Je répondis à d'Offreville que je verrais l'un de ces messieurs au premier jour et que je lui rendrais réponse. Mais il ne se taisait pas aussi facilement qu'il parlait, le bon poète, et il insista tellement que je ne savais plus comment lui refuser la lettre qu'il me demandait pour Mlle Raucourt, ou pour Monvel, ou pour Talma, ou pour... Enfin il ne s'arrêtait pas, ce qui ne me laissait pas de refuge. Mais Junot, qui rentrait dans le moment où j'étais le plus en peine de moi-même, me tira d'embarras d'une manière merveilleuse.

— Votre pièce sera lue la semaine prochaine, monsieur d'Offreville, lui dit-il en s'approchant de lui d'un air sérieux et solennel, elle sera lue chez moi, et par Talma.

— Mon général, mon cher, mon bien-aimé général! C'est trop... trop de bonté ! Oh ! mon Dieu ! Ma pièce lue chez Mme Junot ! Chez vous, mon cher général ! et par M. Talma ! O mon Dieu !

Et voilà d'Offreville délirant, ou plutôt extravagant à l'idée d'une lecture de sa pièce faite par Talma. Je ne comprenais pas Junot, mais deux mots me donnèrent l'explication de sa promesse.

Le jour fut pris et Junot ayant organisé toute l'affaire, nous attendîmes joyeusement le moment.

Nous avions pour convives les deux Baptiste de la Comédie-Française, Talma et sa femme (Mme Petit-Vanhove), Fleury, Dugazon, et, je crois, Dazincourt. Il était convenu que Talma, aussitôt qu'il verrait d'Offreville, lui parlerait de sa pièce, du rôle qu'il voulait y prendre et surtout du plaisir qu'il aurait à en faire la lecture après dîner. Quant à ce dernier point, c'était une autre affaire.

Je n'ai jamais vu l'expression d'une folle joie, comme celle qui se manifesta sur la burlesque physionomie de d'Offreville lorsque, l'ayant pris par la main, je le présentai à Talma et que l'autre lui débita les plus belles louanges avec un sérieux à faire mourir de rire tous ceux qui connaissaient d'Offreville. Il s'inclinait, se confondait en remerciements interrompus, en mots entrecoupés et finit par s'écrier que Talma était un dieu.

Je n'ai jamais, je crois, fait un dîner plus amusant de ma vie. Il est difficile d'être plus aimables, plus spirituels, d'avoir meilleur ton, de plus excellentes manières que ne l'ont les deux Baptiste et que n'étaient Fleury et Dazincourt. Il était impossible de trouver un homme plus comique que Dugazon et M. Charles

(notre ami). Le général Lallemand et le général Bardin avaient pris chacun un rôle différent pour entourer d'Offreville et ne lui laisser aucune issue pour échapper.

C'était un échange de balles lancées sur lui de toutes parts, qu'il recevait et renvoyait car il n'était pas une bête, il ne faut pas s'y tromper, il n'était qu'un sot rempli de vanité. Voilà pourquoi il était bon à mystifier. Le vin de champagne et le vin de madère le mirent bientôt en belle humeur et il voulut improviser. Ce fut le commencement de la comédie. Il avait préparé son *improvisation* depuis le jour où il avait appris que Talma lirait sa pièce. Mais, voulant avoir l'air de composer sur l'heure, il s'était bien gardé d'apporter le morceau écrit. Il se croyait sûr de lui. Mais le bruit, le vin, la joie, tout cela lui avait brouillé la mémoire et, lorsqu'il eut dit deux premiers vers, en s'interrompant, se cachant les yeux, faisant enfin toutes les singeries qui pouvaient donner à croire qu'il improvisait en effet, il demeura court et ne put continuer. Comme tout le monde se taisait pour l'écouter, il s'embarrassa encore davantage et sa mémoire faillit complètement. Il demeura avec l'air hébété et cette burlesque figure que nous lui avons connue.

— Eh bien, monsieur d'Offreville, lui dit le général Lallemand, vous ne vous rappelez plus *votre improvisation ?*

— Je vous demande pardon, je vais continuer.

Et il répétait ses deux malheureux vers:

Il est donc vrai Talma, que ta divine voix
Couronnant mes travaux d'une gloire immortelle.

— D'une gloire immortelle... d'une gloire immortelle...

Et il aurait répété pendant une heure encore sa gloire immortelle, si Talma, qui avait le secret de ce que nous avions ménagé pour la mystification du poète, ne se fût écrié avec cet accent inimitable qu'il avait :

Fera retentir Tyr du bruit de mes exploits.

Or ce vers était un de ceux dont était composée cette fameuse pièce de *Statira*. Junot l'avait soufflé à Talma qui le dit en le parodiant à l'instant même. Mais d'Offreville n'y vit rien de plaisant. Tout au contraire, peu s'en fallut qu'il baisât la main de l'homme qui savait déjà un vers de sa tragédie, et le plus admirable encore.

— Quelle poésie imitative, hein! disait-il à Talma. Comme votre talent va briller en jouant un rôle comme celui de mon héros! Ma foi, vous êtes heureux, mon cher monsieur. Mais, allons! donnez-moi le plaisir indicible d'entendre de beaux vers dits par un homme comme vous... Voici ma pièce...

Et il tirait de sa poche, où elle était ensevelie, la bienheureuse *Statira*, toute parée de beaux rubans roses, frais et neufs. Cette nouvelle sottise me priva de la dernière lueur de pitié que je ressentais pour lui. Talma tenait encore la tasse dans laquelle était son café et le sot personnage allait gaillardement lui proposer de lire cinq actes de *pathos*, tandis qu'un bon auteur aurait attendu au moins une heure. Je fis signe à Talma de profiter de l'occasion que le patient offrait de lui-même et il me comprit. Il prit le bras de d'Offreville et, l'emmenant ainsi que moi dans une

partie du salon moins bruyante que le reste, il dit à d'Offreville :

— Mon cher monsieur, je sais par Mme Junot et par le général combien votre pièce renferme d'admirables beautés. Je veux lire ce chef-d'œuvre avec toute l'attention, je veux aussi être écouté avec le respect que mérite une telle production. Dans ce moment la chose est impossible. Voyez ces deux fous de Baptiste cadet et de Dugazon...

Dans le fait celui-ci racontait aux auditeurs qu'il avait été *aide de camp de la commune de Paris* [1], et cela d'une façon si burlesque que les rires étaient plus que joyeux.

— Je suis donc d'avis, poursuivit Talma, que Mme Junot nous fasse faire une promenade, soit au bois de Boulogne, soit ailleurs; nous causerons littérature, théâtre, pendant notre course, puis nous reviendrons ici. Alors il fera une délicieuse fraîcheur [2], nous aurons l'esprit reposé, tout prêt à recevoir les impressions admirables des beautés de *Statira*, et je vous promets de mettre tous mes moyens à sa lecture.

J'appuyai la motion. Mme Talma nous seconda et d'Offreville, quelque envie qu'il eût d'entendre sa pièce, n'ayant à accorder que quelques moments de délai, se montra assez bon enfant et consentit à la promenade. Je sonnai et demandai mes chevaux. Ils étaient prêts et trois voitures étaient attelées pour nous transporter tous au lieu où devait se jouer notre scène.

Au moment où je rentrai dans le salon avec mon

[1] La chose est vraie.
[2] On était alors au mois de juin.

chapeau et mon châle, Junot vint à moi d'un air naturel et me dit :

— Mais, ma chère, j'apprends que vous allez vous promener. Il vaut bien mieux venir passer une ou deux heures à la Montansier. On y donne une pièce nouvelle qui est, dit-on, charmante. Ma loge n'est pas donnée et je ferai demander celle du directeur et de D***.

Il nomma un nom en l'air, cela était dit pour tromper d'Offreville, qui aurait compris qu'il y avait un plan d'ourdi contre lui eu voyant plusieurs loges louées d'avance, ce qui avait été fait la veille. J'ai déjà dit que ce n'était qu'un sot, mais qu'il n'était pas une bête.

La proposition de Junot fut reçue par acclamations, et nous partîmes pour le théâtre Montansier, qui alors était au Palais-Royal. En arrivant, d'Offreville, qui avait été confié pour la route à M. Charles, au général Lallemand et à M. Delaborde, le premier aide de camp de Junot, voulut venir me joindre dans ma loge, pour causer, disait-il avec M. Talma. Mais il était loin de son compte.

— Non, non, lui dirent ces messieurs ; la loge de Mme Junot est remplie, vous allez venir avec nous dans une loge où vous serez à merveille.

Et sur un signe fait à l'ouvreuse qui était prévenue, elle ouvre la loge du balcon à droite du spectateur. Le général Lallemand et M. Delaborde poussent d'Offreville dans la loge, la porte se referme, et voilà d'Offrevile à côté d'un homme qu'il ne connaît pas, parce qu'il ne va jamais au spectacle et dont l'accoutrement est presque aussi singulier que le sien.

Cet homme a un habit de drap écarlate avec de

larges boutons de cuivre, une culotte jaune, des bas rayés, une cravate à grands pans, des cheveux poudrés, une grosse queue et un chapeau à trois cornes mal retapé qu'il mettait et ôtait dix fois par minute.

D'Offreville, à qui ces messieurs ont dit : « Nous allons revenir, » attend patiemment que la pièce commence. Mais le rideau se lève, et un acteur habillé pour la pièce annoncée vient dire que la principale actrice est malade et que la représentation ne peut avoir lieu.

— Comment ! crie d'une voix rauque l'homme à l'habit rouge, voisin de d'Offreville. Comment ! Qu'est-ce que c'est donc que ça veut dire ? J'ai payé 3 fr. 50 centimes pour voir un spectacle ; j'veux l'voir, moi... ou sarpejeu !

Et il s'était levé et s'appuyait sur le bord de la loge, en s'écriant comme un enragé :

— Monsieur, lui dit tout bas d'Offreville en lui tirant une de ses basques rouges, monsieur, on ne parle pas comme vous le faites, dans ce lieu-ci ; vous vous ferez mettre à la porte.

— Hein ! Quoi donc qu'il dit, ce coco-là ?

Et se retournant vers d'Offreville, l'homme à l'habit rouge se mit à rire.

— Ah ! je te connais ben, toi ! T'es de l'Estrapade. Tu fais des tragédies pour rire.

— Monsieur, monsieur, lui disait d'Offreville, parlez donc plus bas !

Et il cherchait à faire retraite : mais il n'y avait pas moyen, la porte ne s'ouvrait pas, et derrière lui, sans qu'ils fussent aperçus, étaient le général Lallemand, M. Delaborde et M. Charles.

Dans ce moment, une voix partant du paradis se mit à appeler Jacques ! Et Jacques, qui était l'homme à l'habit rouge, leva la tête et répondit :

— Ah ! ah ! c'est toi, Jean ! Tiens, viens donc ici. Il y a de la place, va. Viens donc, mon fils.

Et l'accent, l'attitude du batelier de la Grenouillère, tout était parfait : car on a sûrement deviné que l'homme à l'habit rouge était Tiercelin et que la pièce qui se jouait était la *Pièce qui n'en est pas une*, et dont ce n'était que la seconde représentation. Tiercelin, prévenu d'avance, fit le compère, comme on le voit, admirablement bien. Mais ce qui, pour nous, était absolument parfait, de notre loge où nous voyions tout, c'est que ceux qui étaient au parterre, et dont une grande partie ne connaissaient pas la pièce, quoiqu'ils en sussent le sujet, crurent que c'était une scène ajoutée ; et lorsque d'Offreville se pencha vers Tiercelin pour lui adresser une nouvelle recommandation, plusieurs voix crièrent :

— Plus haut !

Le pauvre faiseur d'acrostiches avait une égale peur des cris du parterre et de son terrible voisin, qui, voyant l'impression qu'il faisait sur lui, le regardait de temps à autre d'un œil menaçant.

— Oh ! j'te l'ai dit, t'es d'l'Estrapade. J'te connais. Tu devrais crier, avec moi et avec Jean, après ces voleurs-là qui nous prennent notre argent à la porte, et qui ne nous donnent rien.

Et puis le rôle allait son train. On sait que, dans ce rôle, Tiercelin, ou Jacques comme on voudra l'appeler, avait une gourde d'osier et qu'il buvait cinq ou six fois pendant les scènes de la *Pièce qui n'en est pas une*. Ordinairement Tiercelin n'y mettait

rien du tout. Mais ce jour-là, quoiqu'on fût dans l'été, il se trouvait fort enrhumé, et la gourde contenait de la tisane pour le rhume.

Lorsqu'il vit la terreur qu'il inspirait à d'Offreville, il lui vint dans la pensée, à notre grande joie à tous, de proposer sa gourde au patient. Mais, à notre plus grande joie, l'autre la prit, tant il avait peur, et se mit à teter la gourde, croyant avoir le gosier brûlé par de l'eau-de-vie poivrée et tout étonné de n'avaler qu'une eau chaude et fade qui lui donna mal au cœur. Il n'en but pas moins ce qui était dans la gourde, aux applaudissements multipliés du parterre, enchanté de cette nouvelle scène, à laquelle « il ne manquait, disait-on, que d'entendre un peu mieux le nouvel acteur. »

Mais le nouvel acteur s'était enfin aperçu de la vérité de l'affaire, et tout aussitôt il s'était précipité comme un bélier en colère, la tête la première, contre la porte de la loge. Il était si furieux que, lorsque ces messieurs lui eurent ouvert la porte, il passa au milieu d'eux sans les voir. Mais il ne fallait pas qu'il échappât. Nous en avions encore à faire. Le général Lallemand, M. Charles, tous les jeunes gens qui faisaient partie de la conspiration, l'entourèrent, et il se trouva dans mon salon en face de Talma avant qu'il eût le temps de se reconnaître et, lorsqu'il voulut se plaindre, nous lui dîmes tous qu'il ne savait ce qu'il disait, que la loge où il avait été mené était celle du directeur, qu'il avait donné un billet à un homme du peuple, un batelier et que, cet homme logeant à l'Estrapade et le connaissant, il le lui avait fait voir à sa manière, un peu grossièrement.

— Mais, disait Junot, j'en serais fier à votre place.

Etre connu ainsi, même par les gens les plus éloignés de vos rapports habituels ! D'Offreville, si j'étais de vous, je regarderais la rencontre de ce batelier comme un des faits les plus honorables pour votre beau talent.

Il serait absurde de dire de pareilles platitudes à un homme qui connaîtrait qu'on le raille. Mais d'Offreville finit par voir en effet, dans cette rencontre de la soirée, un événement dont il devait se glorifier, soit que ce fût Tiercelin, soit que ce fût un batelier ; car à cet égard son esprit était dans le doute. Mais le marinier ou l'acteur avait dit :

— Tu fais des tragédies !

Et cela lui parut suffisant pour lui faire oublier l'eau chaude. Et le rôle forcé qu'il avait joué ne lui parut plus qu'une entrée en scène.

— Et quand on vous nommera le jour de la première représentation de *Statira*, lui disait Mme Talma, lorsque, après avoir résisté aux demandes d'un public impatient, mon mari et moi nous vous conduirons entre nous deux sur la scène, pour que toute la salle puisse vous voir, ce sera bien une autre chose, ce jour-là !

Et d'Offreville écoutait avidement et paraissait déjà dans l'extase du triomphe :

— Eh bien ! que fait donc M. Talma ? Et notre *Statira !*

Et il adressait un coup d'œil d'intelligence à Mme Talma.

— Où est donc M. Talma ?

— Me voici, dit Talma. Eh bien, où est le manuscrit ? Allons ! à la table, deux bougies et le verre d'eau sucrée ! Mais, monsieur d'Offreville, donnez-

moi donc votre manuscrit, car, quoique j'aie retenu plusieurs beaux vers de cet ouvrage immortel, je ne le sais pourtant pas par cœur.

Mais d'Offreville était plus burlesque dans ce moment qu'il ne l'avait été dans toute la soirée. Son manuscrit chéri était perdu, il ne le retrouvait pas! Le fait est que je l'avais enlevé de l'endroit où il l'avait caché, parce que c'était l'unique moyen d'éviter la lecture au retour du spectacle.

— Ma *Statira!* s'écriait-il comme s'il eût appelé sa maîtresse, ma *Statira!*

Et le général Lallemand et toutes les bonnes pièces qui l'entouraient lui criaient:

— Monsieur d'Offreville, vous savez que son autre nom est:

— *Elle s'enfuira.*

Nous l'avions en effet nommée ainsi au Plessis-Chamant.

— Ah! ma *Statira!* répétait-il en soupirant et tournant tout autour du salon comme un homme attaqué de folie.

On vint annoncer le souper. D'Offreville, d'abord au désespoir, finit par très bien manger, besogne dont il s'acquittait toujours admirablement. On lui fit réciter quelques madrigaux, quelques acrostiches sur Laure et sur Andoche. Il récita, comme un enfant dirait une leçon, la lettre qu'il avait reçue de Voltaire et, avant de se lever de table, il avait recommencé à être tout aussi *vantard*, tout aussi glorieux que par le passé et, lorsque après souper on lui rendit sa chère *Statira*, qu'il eut reconnu qu'il n'y manquait pas une sottise, il se mit à déraisonner avec une telle assurance, que Junot, en colère s'écria:

— Cet homme est incorrigible !

— J'en ai vu de bien des sortes, nous dit Talma, mais jamais un si absolument ridicule.

Ne voulait-il pas que Talma lût sa pièce après le souper ?

— Nous verrons cela un des jours de la semaine prochaine, lui dit Talma, mais pour ce soir, ou plutôt ce matin, je vous demande la faveur d'en être quitte.

Il était deux heures du matin.

— Et comment vais-je m'en aller chez moi ? dit le petit homme. Vous savez que Mme d'Offreville mourrait de douleur si je ne rentrais pas, me dit-il en m'apostrophant avec une sorte d'humeur.

Car il ne pouvait me pardonner la journée qui venait de s'écouler et dont je n'étais coupable que pour avoir partagé toute la joie qu'elle nous avait donnée à tous.

— Vous connaissez, poursuivit-il, toute la tendresse de cette femme incomparable !

Le fait est que la femme était aussi ridicule que le mari. Ils s'aimaient peut-être, mais leur amour était d'autant plus risible qu'ils avaient cent cinquante ans à eux deux, sans avoir rien de respectable.

— Eh bien, dit M. Charles, je vais vous reconduire dans mon cabriolet.

— Non, c'est moi, dit le général Lallemand.

— Non, non, dit M. Delaborde, c'est moi qui aurai l'honneur de reconduire M. d'Offreville.

— Si M. d'Offreville veut se confier à moi, disait M. Bardin.

Et d'Offreville regardait d'abord M. Charles, puis M. Lallemand, puis M. Delaborde et revenait à M Bardin. Mais les souvenirs de la soirée, de la loge, de la gourde, tout cela le faisait frissonner. Il revenait à

M. Charles et sa physionomie lui inspirant plus de confiance, il roula *Statira* en soupirant, fit de profondes révérences à Talma, qui les lui rendit au double, et il se mit dans le léger cabriolet de M. Charles, qui était attelé d'une jument connue pour être la plus vive de Paris. A tous les autres ridicules, d'Offreville ajoutait celui d'avoir peur en voiture. Mais sa peur devint un véritable effroi lorsqu'il vit que le cabriolet de M. Charles prenait, avec la rapidité d'une flèche, le chemin du Pont-Royal.

— Ah ! mon Dieu ! dit M. Charles, ah ! mon Dieu ! mon cheval s'emporte, je n'en suis pas maître.

— Monsieur, je vous conjure, je vous supplie ! Une femme qui m'adore, monsieur, une femme qui m'attend ! Monsieur, je vous conjure !

— Mais que voulez-vous que je fasse ? disait M. Charles en touchant légèrement du fouet les flancs de la jument, que voulez-vous que je fasse ? Vous voyez bien que la bête m'entraîne ! Oh ! elle a pris le mors aux dents ! C'est certain ! Dieu veuille qu'elle ne nous mène pas à la rivière !

— Monsieur Charles, je veux descendre. Vous êtes un honnête homme, vous ne voulez pas ma mort ! Ah ! mon Dieu ! nous voilà sur le pont !

— Eh bien, tant mieux ! C'est une preuve que nous n'irons pas dessous. Vous voyez qu'il n'y a plus rien à craindre. Allons ! voulez-vous vous taire ? Sarpejeu ! Vous allez me mettre en colère, disait M. Charles moitié fâché, moitié riant, car le vieux poète se mettait à crier au secours.

— Mon Dieu, mon Dieu ! disait d'Offreville presque en pleurant, et ma femme... ma pauvre femme !

— Eh ! vous la reverrez, votre femme ! lui disait

M. Charles. Laissez-moi arriver chez moi et puis là nous vous emballerons dans un fiacre et vous retournerez sans encombre chez vous consoler votre femme, qui dort sûrement sans penser à vous.

— Et demeurez-vous bien loin, mon digne monsieur?.. Ah ! mon Dieu, comme le cabriolet penche !..

— Rue des Mathurins.

— Rue des Mathurins ! Mais je ne serai pas rentré chez moi à cinq heures du matin.

— Ah ça ! taisez-vous et laissez-moi conduire ma bête, lui dit M. Charles, car vos grosses mains viennent toujours se mêler dans les rênes. Tenez-vous tranquille, et nous sommes arrivés.

Ils arrivaient en effet dans la rue Neuve-des-Mathurins. Mais ce qui ne fut pas le moins plaisant de l'aventure pour M. Charles, fut la colère du cocher de fiacre auquel on confia le pauvre d'Offreville, en voyant cette hétéroclite figure, toute bariolée de poudre tombée de sa coiffure, et puis cette étrange physionomie si singulièrement burlesque. Il prétendait ne pas vouloir faire une lieue pour conduire un masque dans un temps qui n'était pas celui du carnaval. D'Offreville, qui avait la prétention d'être fort éloquent, entreprit de faire marcher le cocher, en lui parlant de sa femme, de son amour, de lui-même et de son talent. Et depuis il citait le triomphe qu'il avait obtenu sur cet homme comme la preuve la plus grande de son talent persuasif.

— Les muses ont mis sur mes lèvres du miel et du lait, comme sur celles de Pindare, nous disait-il.

Le fait est que M. Charles avait mis, lui, un écu de six francs dans la main du cocher, ce que n'avait pas vu le pauvre mystifié.

CHAPITRE XI

Bonaparte et les républiques. — Rétablissement des trônes et des rois. — Le roi et la reine d'Étrurie à Paris. — *Il contino* de Livourne. — Fêtes et bals à Paris. — La Toscane dans un jardin de Neuilly. — Fêtes chez MM. de Talleyrand, Chaptal, Berthier. — Les boucles de souliers du roi d'Étrurie. — Les équipages espagnols. — Personnages grotesques. — Le mal caduc du roi d'Étrurie. — Une représentation d'*Œdipe*. — Lettres de la reine d'Étrurie à Mme Bonaparte. — Effet de l'eau de la Seine. — Le nouveau roi jugé par le premier consul. — Paroles remarquables de Bonaparte. — Séance du conseil d'État. — LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE INALIÉNABLE.

Nous allons atteindre une nouvelle époque, fameuse dans notre histoire, c'est celle du rétablissement des trônes et de la religion. La fondation de plusieurs républiques fut l'ouvrage du général Bonaparte, lorsque, simple chef d'une armée dont il n'était pas le maitre, il s'élevait encore plus haut par sa modération que par ses victoires. Maintenant que sa main, plus puissante encore que par le passé, dirige la France et ses destinées, cette main, comme celle d'un imberbe, s'essaie à soulever une chétive couronne, un sceptre d'enfant, pour le remettre aux mains d'un homme incapable de régner ; comme s'il voulait dire à la France entière, déjà désaccoutumée de la souveraineté :

— Voyez ce que c'est qu'un roi ! n'en ayez pas peur.

Ce roi, qui en effet prêtait plus au ridicule qu'au respect, était le nouveau roi d'Étrurie, don Louis, infant de Parme, et mari de l'infante Marie-Louise Joséphine, fille de Charles IV. Ils vinrent à Paris, au mois de mai 1801, pour remercier le premier consul de leur nomination à la couronne d'Étrurie, car c'était par suite d'une clause stipulée dans le traité conclu entre la France et l'Espagne le 21 mars à Madrid. Par ce traité, la France acquérait les états de Parme et cédait la Toscane au prince de Parme, en lui donnant pour indemnité de l'hérirage paternel celui de son oncle que nous lui avions enlevé. Mais le roi Louis I[er] était capable de ne pas savoir quel était le souverain de la Toscane avant que ce malheureux royaume lui tombât en partage. Et l'eût-il su, il ne m'est pas démontré qu'il l'aurait refusé.

Jamais je n'ai vu deux figures plus extraordinaires que celles de ces nouveaux souverains. Ils portaient le nom de comte et de comtesse de Livourne et menaient avec eux un *contino* de Livourne qui, bien qu'il n'eût pas trois ans accomplis, valait à lui seul ses illustres parents. Mais qui ne l'a pas vu en habit habillé, chapeau à plumet sous le bras, épée à gros nœud de rubans à la garde, sa pauvre petite chevelure frisée, crêpée, retapée et enfermée dans une bourse; tandis que le royal petit personnage roulait dans les rues de Florence, dans une voiture de gala, seul, dans le fond du carrosse, attaché sur son coussin, attendu que Sa Majesté, n'ayant que cinq ans, roulait de droite à gauche comme une petite boule; et la reine douairière, sa mère, sur le devant, dans l'attitude la plus respectueuse : qui n'a pas vu ce spectacle n'a rien vu de ces bonnes scènes bien ridi-

cules qui vous font rire à en avoir de la souffrance.

Quant à l'époque dont je parle, comme le roi son père vivait encore, le prince royal d'Étrurie se contentait de vous donner sa petite main à baiser, que vous la lui demandassiez ou non, puis de vous montrer fort indécemment ce qu'on est convenu de cacher, et cela « parce qu'il avait la colique », disait son père. Quant à celui-ci et à la reine, j'ai déjà parlé de leur singulière tournure et, en vérité, tous ceux qui, comme moi, se rappelleront leur arrivée et leur séjour à Paris en 1801 conviendront combien ils étaient dissemblables aux autres humains, surtout si l'on comparait Sa Majesté la reine à une jolie femme, et le roi à un homme ayant *seulement une pensée.*

Leur entrée dans Paris aurait seule suffi pour leur donner un manteau et une couronne de ridicule, au lieu des insignes royaux qu'ils y venaient chercher. Une fois vêtu et coiffé de la sorte, ce n'est pas chose facile de s'en défaire chez nous. Le Français, et le Parisien surtout, possède une arme terrible dans sa blessure; c'est bien pour elle, tout autant que pour la *camarde*, que Malherbe a dit que

... La garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois!

Et s'ils sont ridicules, le trône sur lequel ils se croient élevés n'est qu'un lieu où ils sont juchés pour y être plus en vue, et plus vite reconnus habiles ou malhabiles.

Lors du traité de Madrid entre l'Espagne et la république francaise, signé le 21 mars 1801, les États de Parme avaient donc été cédés à la France, et la

France s'était dessaisie de la Toscane en faveur de l'infant don Louis, prince de Parme, et neveu par sa mère de la reine Marie-Antoinette[1]. Tout ce que la nullité peut présenter de plus complet (car elle a aussi sa perfection) se trouvait réuni dans cet être qui, en vérité, tenait presque de cette race que l'on trouve dans les Alpes. Une preuve à l'appui non seulement de cette absence de facultés pensantes, mais bien aussi de celles de l'âme, qui peuvent se trouver dans un être dépourvu d'esprit, était cet abandon de l'héritage de ses pères pour accepter la dépouille de son oncle : tout cela avait une couleur qui était vivement sentie par les Français. On donna des fêtes au roi d'Étrurie, parce que le premier consul l'ordonna, mais il put apercevoir quel était le sentiment qui dictait les devoirs dont le nouveau roi était l'objet.

Le couple royal arriva à Paris dans une belle soirée de printemps. La bonne compagnie allait encore beaucoup chez Garchi et au pavillon de Hanovre. Il y avait précisément grand monde à Frascati ce même soir et nous eûmes le plaisir de voir défiler devant nous des voitures qui, certes, durent être l'objet d'une curieuse étude pour Ariether, Goëthing et Le Duc[2]. C'étaient bien sûrement les mêmes équipages qui avaient emmené M. le duc d'Anjou lorsqu'il avait été

[1] Les filles de Marie-Thérèse étaient mariées, l'une au roi de Naples, l'autre au roi de France, l'autre au duc de Parme ; et si j'ai bonne mémoire, je crois que la quatrième l'était au duc de Saxe-Teschen.

[2] Selliers alors fort en vogue. Les voitures dont je parle, et que j'ai, du reste, retrouvées dans leur *simplicité primitive* en Espagne lorsque j'y suis allée avant la guerre, seront plus tard décrites par moi, car elles méritent une page d'examen.

à Madrid prendre le nom de Philippe V. Mais il y avait de plus ce que le prince français et ses écuyers ne connaissaient pas encore avant leur entrée en Espagne, les mules, les sonnettes, le zagal, le majoral, enfin *le coche de Cogliéras* complet. Ce *drelin-din-din* des clochettes muletières nous semble aujourd'hui un bruit fort naturel, parce que la longue guerre de la Péninsule nous l'a rendu familier; mais il est de fait qu'au milieu de Paris, en réponse au son clair et argentin de nos grelots de folie, ce glapissement nous parut étrange; et d'autant plus que l'attelage des mules, la tournure des conducteurs, et plus encore celle des maîtres, et la figure étrange de la reine qui souriait à la foule badaude qui entourait le carrosse royal, tout cela formait une entrée si burlesquement imposante que les Parisiens en demeurèrent fort amusés. En lisant depuis le joli conte de la princesse Brambilla, j'ai songé à cette longue file d'équipages à l'aspect inconnu pour la plupart de nos jeunes yeux et passant lentement au milieu de ces boulevards déjà si magnifiques et si élégants, puis allant se perdre dans la rue du Mont-Blanc, comme le cortège fantastique disparaissait dans le palais romain. Le premier consul voulut que la réception de ce roi tributaire de la république, et venant pour ainsi dire lui faire hommage de sa couronne, fût à la fois magnifique et de bon goût. Les réceptions amicales à la Malmaison furent d'abord les premières marques d'une cordiale amitié. Le premier consul voulait connaître l'homme qu'il venait de donner à un peuple spirituel et nourri de beaux et de doctes souvenirs. Mais à cet égard il n'eut pas besoin de plusieurs entretiens pour juger le personnage. Il était inepte. La reine était tout autre

chose. Son physique repoussait d'abord; mais lorsque l'on avait causé avec elle plusieurs fois, et qu'elle avait dépouillé une timidité mêlée de morgue qui enchaînait ses paroles et ses actions, on la trouvait alors fort aimable. Elle avait dans la conversation ce même désir de plaire que j'ai trouvé à sa mère, la reine d'Espagne, femme de Charles IV. Le premier consul eut bientôt jugé le mari et la femme. Il s'en expliqua même assez ouvertement devant plusieurs personnes rassemblées. Le pauvre Louis Ier, roi de cette belle et fertile Toscane, ne savait pas plus ce qu'il avait à faire en allant s'établir au palais Pitti, que si le premier consul lui eût donné la couronne d'Abyssinie. Il se joignait à son incapacité naturelle un autre inconvénient, qui fit dire à Napoléon, en fronçant les sourcils, lorsqu'il apprit la chose :

— Hum! Si j'avais su cela, il serait resté où il était.

C'est qu'un jour, le roi d'Étrurie ayant été engagé à diner à la Malmaison, il se trouva mal en descendant de voiture et de la plus étrange manière. Je traversais le vestibule à colonnes pour me rendre dans le salon, lorsque je me trouvai au milieu du tumulte qu'occasionna cet événement. La reine paraissait fort en peine et voulait cacher son mari; mais il n'y avait pas moyen de dérober à tant de personnes attentives la figure d'un roi, quelque insignifiant qu'il soit, lorsqu'il tombe du haut mal, et le malheureux prince était, à ce qu'il paraît, attaqué de cette affreuse maladie. Lorsque je le vis, ce jour-là, il était pâle comme un mort et ses traits absolument renversés. Mais je dois dire que cet évanouissement, quelle qu'en ait été la cause, ne fut pas aussi long qu'une attaque devait

l'être, mais il était effrayant. Lorsqu'il entra dans le salon, Mme Bonaparte lui demanda avec intérêt ce qu'il avait :

— Oh ! ce n'est rien... ce n'est rien... N'est-ce pas, Louisa ? Ce n'est rien... mal à l'estomac... J'ai faim... je dînerai bien... j'ai faim... Je le disais à Pepita... N'est-ce pas, Pepita ? [1]

Et ce rire sur ses lèvres encore blanches et contractées avait quelque chose d'effrayant. Le premier consul, qui alors ne savait pas encore cette addition aux qualités de son protégé, le crut vraiment malade du mal d'estomac : mais après dîner, il fut, je crois, informé de la vérité ; car il fut très sérieux, et plusieurs fois, en regardant le jeune roi, son front se plissait et sa physionomie devenait sombre.

M. de Talleyrand fut le premier des ministres qui donna une fête aux nouveaux souverains. On était alors au mois de juin, la campagne était dans son plus beau moment de parure. Aussi M. de Talleyrand donna-t-il sa fête à Neuilly. L'ordonnance en avait été dirigée avec goût et avec esprit tout ensemble. Mais le goût et l'esprit furent perdus pour ceux qui auraient dû en jouir plus que nous. La fête se donnait à Florence, quoique nous fussions à Neuilly, et l'illusion était complète. Une décoration admirablement faite représentait la belle place du palais Pitti et, lorsque Leurs Majestés descendirent dans le jardin, elles se trouvèrent au milieu d'une foule de jolies paysannes toscanes, qui leur offraient des fleurs en

[1] L'infante Maria-Luisa s'appelait aussi Joséphine, et, à la manière espagnole et italienne, don Louis l'appelait souvent *Pepita*. Il l'appelait également *Luisa*.

chantant des couplets, les enfermant dans leurs rondes joyeuses, pour leur faire entendre des vers à leur louange. Puis, lorsqu'elles entendaient le fameux improvisateur Gianni, leur annonçant en beaux vers un règne et des jours heureux, eh bien, tout cela ne faisait aucune impression sur le roi Louis. La reine paraissait seule reconnaissante pour elle et pour lui.

La plus belle des fêtes fut celle du ministre de l'intérieur, qui vint après celle de M. de Talleyrand. Le ministre de l'intérieur était, à la vérité, celui de tous les ministres qui pouvait avoir le plus de moyens à sa disposition pour donner une fête, mais Chaptal en profita avec une habileté remarquable. Cette soirée fut une vraie féerie. La fête de M. de Talleyrand avait eu le grand avantage, dans la saison où l'on était, d'avoir été donnée à la campagne. Mais le jardin du ministère de l'intérieur fut tellement bien *exploité* que l'on se crut dans un parc. Trois cent cinquante femmes avaient été invitées, et toutes se trouvaient placées dans cette belle galerie où Lucien nous avait donné de si jolis bals l'année précédente. Mais il faut avouer que rien ne présageait alors cette magnifique soirée donnée par Chaptal. Le premier consul était ravi, et lui que j'ai vu si rarement sensible à ces sortes de choses, en témoigna son contentement non seulement le jour de la fête, mais encore longtemps après. Il parlait de ces chants invisibles, de cette harmonie ravissante qui se faisaient entendre d'une manière magique dans le jardin du ministère de l'intérieur. Et dans le fait, j'ai vu peu de fêtes sous l'empire, où certes elles étaient aussi belles que fréquentes, qui aient mérité de faire oublier celle de M. Chaptal. Toutefois, il en fut encore comme à

Neuilly, toutes les gracieusetés faites en l'honneur des souverains ne furent appréciées que par la reine. Le malheureux roi ne savait pas trouver une parole pour remercier de tant de frais mis en œuvre pour le flatter et lui plaire. Au milieu d'un village de Toscane, construit exprès, dans lequel des paysans chantaient en chœur les beaux vers du Tasse et de Pétrarque, ce qui ne laissait pas au roi l'excuse de ne pas comprendre, comme il eut vraiment l'air de le faire, ce même soir, en recevant une couronne de fleurs escortée d'une belle et ennuyeuse pièce de vers, je crois. de M. Esmenard. Eh bien, dans ce village, italien pour ainsi dire, il ne trouvait pas un mot, toujours son éternel sourire.

Mais où Sa Majesté Toscane était plaisante, c'était à voir danser. J'eus l'honneur de figurer vis-à-vis d'elle, au bal que lui donna le ministre de la guerre. le jour anniversaire de la bataille de Marengo, et je crois que j'ai fait preuve d'une grande force sur soi-même en gardant mon sérieux pendant toute la contredanse. Le roi dansait, je crois, avec la reine Hortense. Il faisait des sauts et des bonds, qui n'étaient pas du tout dans la dignité royale, à qui de telles cabrioles ne sont pas ordinaires. Je me rappellerai toujours une particularité de cette contredanse, c'est qu'au milieu de ses entrechats le roi fit voler en l'air un objet assez lourd qui vint retomber sur ma tète et s'accrocher dans mes cheveux. C'était une de ses boucles de souliers. En voyant le chemin qu'elle avait pris et son lieu de repos, Sa Majesté trouva la chose si réjouissante qu'elle en riait à perdre la respiration. Mais nous rîmes bien davantage lorsque, ayant voulu vérifier comment, de son pied royal, la boucle était

arrivée dans ma coiffure, nous découvrîmes que cette boucle n'était que collée sur le soulier. Cette mode assez singulière ne dut pas être conservée par son grand-maître de la garde-robe, car un quart d'heure après, la seconde boucle, après avoir décrit un cercle par l'impulsion d'un jeté battu, alla tomber sur le nez d'un vieux monsieur, que je ne répondrais pas être autre chose que M. Jolivet en propre individu.

Cette fête du ministre de la guerre eut un caractère particulier, en ce que le souper fut servi dans le jardin sous des tentes avec tout l'appareil militaire d'un bivouac et avec cette sorte de charme prestigieux qui prêtait à cette fête le jour anniversaire qu'elle rappelait. Aussi le feu d'artifice fut-il en grande partie employé à prouver au premier consul que, lui au milieu de l'armée, l'armée ne pouvait fêter que lui. Un ballon fut lancé pendant la nuit, et sur l'azur ardoisé d'un ciel pur, mais sombre, il traça en s'élevant le nom lumineux de Marengo.

Un jour, pendant le temps que le roi d'Étrurie passa à Paris, le premier consul fut avec lui à la Comédie-Française. On donnait *OEdipe*. La salle était pleine à ne pouvoir y jeter une épingle. Tout Paris voulait voir à côté l'un de l'autre le général Bonaparte qui avait fondé et créé des républiques étant simple particulier, et ce roi qu'il couronnait aujourd'hui qu'il était lui-même chef de la plus puissante république qui fût au monde. La tournure du nouveau roi était encore plus plaisante auprès de celle du premier consul, toujours calme et sérieux et bien fait pour servir de but à des milliers de regards. Mais l'autre s'agitait, se remuait dans tous les sens et ne présentait aux spectateurs que la vue d'un enfant ennuyé d'être si

longtemps sur la même chaise. Il y eut un moment où la salle retentit tellement du bruit des applaudissements que l'effet en était presque effrayant. Ce fut lorsque Philoctète dit ce vers :

J'ai fait des souverains et n'ai pas voulu l'être.

La salle entière fut ébranlée sous les piétinements, les cris du parterre et même des loges, qui ordinairement dans ces circonstances ne se mêlent guère des applaudissements. Mais dans un tel moment c'était la patrie qui prenait et donnait sa voix à tout ce qui entourait Napoléon pour lui exprimer un sentiment qui, au fait, était dans tous les cœurs. Quant au nouveau roi, il fit d'abord un bond de deux pieds sur son fauteuil, et puis il se mit à rire comme un bienheureux en voyant toutes ces mains du parterre, toutes les têtes des loges se diriger du geste et du regard vers la loge dans laquelle il était avec le premier consul. Mais la joie de ceux qui le connaissaient fut complète lorsque, voyant les applaudissements se prolonger, il crut qu'il était de la politesse de rendre une marque d'attention à « des preuves si positives d'un intérêt qu'il était tout fier d'inspirer à un si grand peuple », disait-il; et il se leva en pied pour faire une belle révérence. Le premier consul a dit de lui un mot qui n'est rien, mais qui était *tout* par l'accent qu'il y mit :

— C'est ENCORE un pauvre roi! dit-il en levant à demi les épaules.

Ce mot : *Encore un pauvre roi!* me semble plus méprisant qu'il ne l'eût été dit par un autre, dit par Napoléon, alors qu'il était lui-même si chargé de

lauriers, si resplendissant de sa gloire toute fille de lui-même et de ses grandes œuvres. Mais, en général, un mot de louange ou de mépris m'a toujours paru tenir plus de place dans la bouche de Napoléon que dans celle d'un autre.

Après un séjour de quelques semaines, le roi et la reine d'Étrurie quittèrent Paris, après avoir été l'objet de la plus somptueuse hospitalité, et prirent la route de leur royaume parfumé, dans lequel ils furent reçus par Murat qui les installa sur leur trône. Je me rappelle qu'à cette époque tous les jeunes généraux qui n'avaient pas encore entrevu les duchés, les principautés, et dont un sabre, un pistolet d'honneur formaient tout le but d'ambition, riaient beaucoup entre eux du rôle que le premier consul avait donné à remplir au général Murat. « La laideur amère de la reine d'Étrurie le rend surtout très désagréable, disait Junot, quelle figure !... » Et, en effet, toute sa personne était d'une laideur repoussante.

Lorsqu'elle fut partie de Paris et en route pour l'Italie, elle écrivait assez souvent à Mme Bonaparte, et dans un style plus que fraternel. Je sais bien que, plusieurs années plus tard, beaucoup de ses *correspondants* auraient voulu ravoir ces lettres, preuves d'une amitié plus témoignée qu'effectivement ressentie. Mais je les ai vues à l'époque où elles furent écrites, ces lettres, et je sais qu'il en est un grand nombre qui, au reste, n'abusèrent jamais celle qui les recevait. La reine d'Étrurie avait dans les siennes un abandon tout à fait touchant dans une jeune mère. Son fils, alors âgé de trois ans environ, avait, en partant, des coliques occasionnées par l'eau, qui, comme on le sait, produit un effet toujours étrange sur ceux

qui ne sont jamais venus à Paris. Le petit prince royal subit l'impôt et paya le tribut à la nymphe de la Seine. Je me rappelle que sa mère écrivit à Mme Bonaparte une longue lettre relative à cet événement, qu'elle relatait dans *tous ses détails*, rappelant même que Sa Majesté le digne roi don Louis Ier avait également été atteint de ce maudit fléau, qu'elle-même s'en était ressentie, et enfin toute la lettre ne traitait que de ce sujet. Mme Bonaparte nous la lut et, comme il n'en fallait pas tant pour provoquer de bons rires, nous ne fîmes faute à une si belle occasion.

— Tu devrais communiquer cette lettre au citoyen Cambacérès, Joséphine, dit le premier consul, il s'entendrait mieux que toi à y répondre[1].

Le résultat de ce voyage fut de donner à Napoléon plus de circonspection dans le choix qu'il ferait, au premier roi qu'il nommerait. Celui-ci justifia parfaitement l'opinion que tout Paris en avait conçue, c'est-à-dire d'un homme complètement nul.

— La jeune génération qui s'élève maintenant ne savait pas quelle figure avait un roi, dit le premier consul un jour en riant, eh bien, nous lui en avons fait voir un.

Mais sa physionomie redevint sérieuse à l'instant même, et il ajouta :

— Pauvre Toscane ! pauvre Toscane !

A peu près vers cette même époque, un conseiller d'État, fort républicain, vint dîner chez moi. Il était

[1] On sait que l'archichancelier, quoique d'ailleurs fort aimable, avait la terrible habitude de toujours raconter, à la personne qui était à côté de lui à dîner, tout ce qui lui était arrivé dans la matinée. quel qu'eût été son genre de souffrance.

de nos amis, et tout à fait en harmonie de pensées avec Junot et avec moi. Il sortait du conseil d'État, et le premier consul avait parlé, nous dit-il, de manière à transporter de joie les vrais amis de la patrie, ceux qui aimaient la France, son sol, sa beauté aussi parfaite que toute œuvre du créateur à cette époque, et qui l'aimaient pour elle surtout et sans aucun sentiment personnel. Ce conseiller d'État était contre une mesure qui se discutait alors fort vivement, c'était celle des listes de notabilités relativement aux élections. Je n'irai pas soulever un coin du voile de l'avenir pour trouver peu de coïncidence entre la conduite de Napoléon, trois ans plus tard, et les discours, je dirai même la conduite qu'il tenait à l'époque dont je parle. Je ne me permets pas d'émettre un jugement sur une aussi immense question. Dans l'intervalle qui s'est écoulé entre l'an X (1801) et l'an 1804, époque de la création de l'empire, il a pu se présenter une foule d'événements. L'ambition ellemême s'est fait plus vivement sentir. Il y a eu peutêtre une force surgissante qui a dominé tous les autres sentiments. C'est ce que nous examinerons en marchant lentement dans cette route si couverte d'incidents, de circonstances et de grands événements s'enchaînant les uns aux autres, ayant leur correspondance, leurs rapports qu'il ne faut pas briser si l'on veut, après avoir posé un raisonnement parti de sa base, le suivre et arriver à une solution ou plutôt à une conclusion. Ce n'est pas en décidant d'une façon tranchante sur des questions qui sont inconnues, pour la plupart, à beaucoup de ceux qui disputent aujourd'hui sur une foule d'événements antérieurs, d'autant plus intéressants à connaitre que c'est sur

eux que porte maintenant tout l'immense poids des conséquences d'un résultat. Il ne s'agit pas d'aller toujours en avant, sans regarder en arrière. Cela est bon dans le conte de la princesse Parizade, quand elle va chercher l'oiseau qui parle et l'eau qui danse. Mais nous qui parcourons un chemin tout plein d'écueils, qui voyageons dans une voiture dont les ressorts et les soupentes sont non seulement fatigués, mais trop souvent raccommodés, il nous faut prendre garde aux ornières et aux cahots trop répétés. Il faut apprendre à nous conduire en prenant conseil de l'expérience. C'est une rabâcheuse, mais elle est utile. Ainsi donc, il ne faut pas, en corneille dans un noyer, ne jamais vouloir remonter dans le passé. Il faut étudier la nation elle-même, lorsqu'elle s'est trouvée en face de Napoléon. Car il ne suffit pas aujourd'hui de l'accuser continuellement lui-même, de parler toujours de l'époque de ses fautes, et jamais d'un temps antérieur. Il est des années de sa vie sur lesquelles l'on passe comme s'il avait été enchanté dans quelque lieu du monde. Ceux qui veulent bien lui accorder une gloire militaire en parlent à l'armée d'Italie, un peu à l'armée d'Égypte, et puis tout est dit jusqu'à Austerlitz. On saute à pieds joints sur les quatre années qui ont été l'intervalle entre le 18 brumaire et l'empire. Sans doute, je charge le tableau en parlant d'un silence absolu, mais je ne dis que la vérité, par exemple, en avançant que les détracteurs de Napoléon affectent de ne le prendre, pour le *démontrer* à la postérité aujourd'hui, qu'à l'époque où le despotisme de sa volonté fit faire de si grandes choses à la France. Ce despotisme a eu ses déviations comme tous les despotismes du monde. Je demanderai

seulement ce que le sien avait de plus dur ou de plus humiliant que celui du comité de salut public, lorsqu'il disait à un général en chef : « Gagnez vos batailles, ou la guillotine est là. » La conscription a pris beaucoup d'hommes à leurs familles ! La réquisition n'y allait pas de mainmorte à la levée en masse. La réquisition permanente faisait bien, tout comme la conscription. Mais cette question si vaste sera le sujet de plus d'un chapitre dans le cours de cet ouvrage. Maintenant je reprends le sujet que j'avais entrepris à propos des listes de notabilité discutées fort vivement à cette époque dans le le conseil d'État. Je mets ici avec d'autant plus de détails ce que je me rappelle à cet égard, que les journaux d'alors ne parlaient pas avec une entière liberté de tout ce qui se disait et se faisait au tribunat, au conseil d'État, et au corps législatif. La chose était-elle bonne? était-elle mauvaise? voilà encore une des cordes qui demeurent muettes lorsqu'on les touche, ou bien qui rendent des sons si confus qu'il est impossible d'y rien comprendre.

Mon conseiller d'État était enchanté d'une phrase surtout du premier consul. Il avait écouté avec beaucoup d'attention un discours fait par ce conseiller d'État, tendant à prouver que cette loi, bien qu'établie par la Constitution, était mauvaise, défectueuse de toutes manières, et il terminait en demandant au reste qu'on fît un appel aux préfets dont pas un, il en répondait, ne dirait un mot à sa louange.

Il s'agissait du renouvellement du tribunat et du corps législatif. L'aspect de ces listes offrait une sorte d'aristocratie destinée aux places dans l'administration et dans le gouvernement, et devait néces-

sairement offusquer des yeux très peu faits encore à une lumière telle que celle allumée par un homme qui nous fit bien du mal alors, et qui en fit également à Napoléon et à son frère Joseph. Mais il est inutile de parler maintenant de cet homme. Au surplus, *le Moniteur* est là, et son nom ne s'y fait que trop lire. L'ami, qui racontait ce qui s'était passé au conseil d'État ce même jour, éprouvait une sorte d'indignation en parlant de cet homme qui osait, en s'adressant au premier consul et traitant une question peut-être de vie et de mort pour les libertés générales, plaisanter, en riant, de *la naïveté de la Constitution*.

Cambacérès, chose étrange, se prononça fortement pour que ces malheureuses listes, qui n'avaient été que le fruit d'une cabale intrigante dans beaucoup de départements, fussent maintenues. Il s'en était expliqué et le premier consul et lui avaient eu, à ce sujet, une discussion assez prolongée. Napoléon disait que ces listes avaient été faites d'après un méchant système et surtout d'après des principes faux et erronés.

— La France est une grande puissance, avait-il dit, mais cette puissance, C'EST LE PEUPLE qui la compose... Cette loi, quoiqu'elle fasse partie de la Constitution, n'en est pas moins mauvaise et absurde. Ce n'est pas soixante, cinquante ou bien cent hommes, qui se grouperont dans un moment tumultueux, qui auront le droit de faire une constitution et d'aliéner les droits du peuple. SA SOUVERAINETÉ EST INALIÉNABLE.

Ces paroles sont textuellement celles de Napoléon. Elles ont été écrites au crayon par celui qui me les a données et il les écrivait à mesure que le premier consul parlait. Étaient-elles la véritable expression de sa pensée?

CHAPITRE XII

Fondation de la Légion d'honneur. — Difficultés éprouvées par le premier consul. — Regnault de Saint-Jean-d'Angély. — Bonaparte deviné. — Conversation de ma mère avec Junot. — Quelques souvenirs antérieurs. — Destruction des églises en France. — La déesse de la Raison. — Projets de Robespierre. — Le besoin d'un culte. — Un mot de Voltaire. — Larévellière-Lépeaux et les théophilanthropes. — Détails sur la nouvelle secte. — Les théophilanthropes jugés par Bonaparte. — Admiration du premier consul pour l'Evangile. — Préliminaires du Concordat. — Le cardinal Consalvi et le cardinal Spina. — Bref du pape relatif à M. de Talleyrand.

La séance du conseil d'État dont j'ai parlé dans le chapitre précédent eut lieu peu de temps avant l'arrivée du roi d'Étrurie à Paris. Ce fut aussi quelques semaines, je crois, avant cet incident, qu'on agita la première question de l'établissement de la Légion d'honneur. Ce fut un des événements les plus remarquables de toute la puissance de Napoléon, que cette affaire de la Légion d'honneur. Elle fit impression, sans doute, mais non pas autant qu'elle l'aurait dû, en raison de la peine qu'il eut à remporter la victoire. Il n'aurait pas pu y parvenir peut-être à cette époque, s'il n'avait été fortement secondé par un homme d'un mérite supérieur, dont il est peut-être nécessaire de faire ici le portrait, car son nom se trouve à chaque page de l'histoire du règne de Napoléon. C'est Regnault de Saint-Jean-d'Angély.

Regnault, qui prit le nom de sa ville, comme presque tous les membres de l'Assemblée constituante et de la Convention, était, comme ce nom l'indique, de Saint-Jean-d'Angély. Ses parents n'étaient eux-mêmes établis que depuis peu de temps à Saint-Jean-d'Angély. Ils étaient ce qu'on appelait, avant la révolution, de la bonne bourgeoisie, Ils voulaient faire un négociant de leur fils et, dans cette intention, ils le mirent dans la maison d'un négociant de Rochefort nommé Èbre de Saint-Clément pour y être commis. Mais le jeune homme, dont la tête était ardente, voyait devant lui tout un avenir qui le menait bien autrement loin que l'étude des balles de café et des pains de sucre. Il déclara ne pas vouloir demeurer dans cette maison de Rochefort. Sa famille se décida alors à le faire partir pour les îles. L'ayant appris, il jeta dans son avenir un de ces regards qui décident de toute une vie. Il aperçut la sienne telle qu'elle devait être et non telle qu'on voulait la lui faire. Alors il quitta la maison paternelle, où il n'était plus pour lui qu'un esclavage sous lequel il devait succomber et, sans savoir où il allait, il partit, résolu à marcher tant que la terre le portera. Et heureusement qu'il fut rencontré par un ami de sa famille qui, comprenant le jeune homme et voulant lui épargner, ainsi qu'à ses parents, des regrets éternels, le ramena près d'eux et les fit consentir à ce que leur fils fît ses études pour le barreau. Telle fut l'origine du beau talent de Regnault. Il étudia et en peu de temps il devint un homme habile, non seulement en faisant entendre à la tribune une éloquence brillante, une faconde à lui et toute originale, mais par une force de raisonnement qui le plaça, tout aussitôt qu'il fut entendu, au rang des

orateurs distingués. Napoléon, qui savait choisir les hommes capables parmi les médiocres, avait désigné Regnault, dès qu'il le vit et surtout dès qu'il l'entendit, pour être l'un des orateurs de son conseil d'État. Regnault avait aussi jugé le colosse et, chose étrange ! il l'avait deviné dans beaucoup de circonstances. Napoléon n'était pas faux, mais il ne laissait pas facilement sortir sa pensée positive. Il y avait dans cet homme des éléments vigoureux, même pour les choses les plus faibles et l'enveloppe d'une simple idée était, comme cette idée elle-même, toute force et toute vigueur. Regnault écoutait lorsqu'une discussion était entamée par le premier consul. Presque jamais il n'était du premier avis émis par le chef du conseil. Il le combattait. Et le curieux de l'affaire, c'est que presque jamais il ne combattit en effet véritablement l'opinion du premier consul. Si c'est de l'adresse, elle est permise.

La question de la Légion d'honneur fit un bruit dont il n'est pas possible aujourd'hui de donner une juste idée. Cette création d'un ordre de chevalerie dans un pays où l'on ne marchait qu'au milieu d'institutions républicaines et d'une grande volonté d'égalité parut d'abord, même à ceux qui, ayant des armes d'honneur, devaient être *les chefs de l'ordre*, une sorte de monstruosité dans une république. Aucun d'eux n'avait encore la pensée que le premier consul se ferait un jour chef souverain de l'État. Je ne crois pas qu'on eût encore parlé du consulat à vie ; celui de dix années avait été seulement proposé et accepté. Mais au premier mot de cette institution de la Légion d'honneur, ce fut un bourdonnement étrange dans toutes les classes, dans toutes les opinions.

— Eh bien, après tout, disait ma mère à Junot, je vous assure, mon cher enfant, que c'est une fort jolie chose qu'un ruban vert[1], bleu ou rouge sur un habit noir ou sur un gilet blanc. J'aime beaucoup ces amulettes de l'ambition. Notre pauvre humanité parcourt un cercle dans les siècles, et lorsque la révolution est finie, elle recommence son tour. Vous revenez à un point que vous avez abandonné parce qu'alors le mouvement vous entraînait. Ce même mouvement qui vous fait suivre la pente ou le montant du cerceau vous y ramène et vous voilà presque courtisan d'un gouvernement républicain. Cela ne m'étonne pas, car j'ai vu les proconsuls du comité de salut public faire faire antichambre à des notabilités dans ce qu'on peut appeler le plus haut mérite, et cela parce que ces proconsuls sentaient leur infériorité et qu'ils exerçaient la vengeance de l'homme médiocre, la seule qui lui plaise. Le Directoire avait ses chambellans, ses écuyers, car il y avait dans les salons du Luxembourg une foule de gens qui remplissaient ces devoirs avec une joie vraiment méritoire. Maintenant voilà la cour consulaire qui se monte et avec plus d'éclat que toutes les autres. Je ne le trouve ni mal ni extraordinaire, dit ma mère en souriant ; seulement vous conviendrez avec moi que, pour peu que la puissance ait un peu de force et de volonté de se faire respecter, il faudra qu'elle s'entoure d'une sorte de représentation indispensable pour que l'on ne rie pas d'elle. Bonaparte est un homme d'esprit et de

[1] On ne détermina pas d'abord quelle serait la décoration; on parla de l'institution, mais sans s'occuper du signe de la récompense.

tact; il a compris ce que je dis-là et il le met en œuvre. Vous verrez où tout cela ira.

Et ma mère remuait doucement la tête en se remettant sur l'autre partie de son canapé; car alors elle ne se levait presque plus, pour se conformer à l'ordonnance des médecins.

Junot avait une mine assez drôle en écoutant ma mère. Il voyait bien qu'elle raillait, mais comme lui-même n'approuvait pas entièrement cette mesure dans l'origine, il ne savait que dire. Il était fort tourmenté de savoir comment ma mère avait appris la séance du conseil d'État, dans laquelle le premier consul parla beaucoup et longtemps avec une éloquence fort extraordinaire, d'autant plus que ce n'était pas son genre. Il avait un entraînement auquel on ne pouvait pas résister. Mais parler pendant une heure sur une matière comme celle-là, et parler comme il l'avait fait, voilà ce qui était étonnant. Ce n'était pas la première fois que ma mère nous avait intrigués en nous parlant affaires politiques dont jamais cependant elle ne s'occupait. Mais un cœur comme le sien suivait les intérêts de tout ce qu'elle aimait. Je ne voyais ma mère telle qu'elle était que pendant les années qui ont précédé mon mariage. Alors nul intérêt, autre que celui d'une amitié fort vive pour quelques personnes auxquelles ma mère était fort dévouée, ne lui donnait lieu à de l'inquiétude ou bien à de la joie. Mais depuis quinze mois tout avait changé pour elle. Sa fille était devenue la femme de l'un des hommes les plus attachés à l'ordre de choses établi et d'une telle sorte, que la destinée à venir de sa fille dépendait de la durée de cet ordre de choses. Son fils avait une des belles places admi-

nistratives de la république : tout cela formait, dans le cœur de mon excellente mère, une masse d'intérêts immenses contre lesquels son opinion demeura silencieuse. Elle qui jamais ne s'occupait d'aucun bruit, d'aucune rumeur politique, se mit à vouloir connaître l'esprit public. Tous les jours on lui lisait deux ou trois journaux et ceux de ses amis qui par leurs relations pouvaient lui donner des nouvelles étaient mis à contribution pour lui en apporter. Bonne mère ! Si parfaite, si excellente ! Toute cette étrangeté dans sa vie ne lui était nullement douce. Au contraire, mais elle-même aurait souffert si elle n'avait été parfaitement au courant de ce qui nous intéressait, et par M. Portalis le père elle savait bien souvent des nouvelles que Junot n'apprenait que deux ou trois jours après. Non pas que le brave conseiller d'État violât aucun secret, mais Junot n'allant pas au conseil et les séances n'étant pas publiques ni racontées dans les journaux, il arrivait fort souvent que ma mère lui apprenait une nouvelle qu'il ignorait en entier. Il en fut ainsi du Concordat.

Voici encore un de ces jalons qui marquent une immense époque dans l'histoire de notre révolution. Il faut y faire une halte.

On sait que, pendant nos troubles révolutionnaires, non seulement toutes les églises de France furent fermées, mais le culte catholique et même le culte protestant entièrement défendus dans leur exercice et que, même après la Constitution de l'an III, ce n'était qu'au péril de sa vie qu'on entendait une messe et qu'on remplissait ses devoirs de religion. Il est évident que Robespierre, qui bien certainement avait un plan qu'au reste beaucoup de gens connaissent aujourd'hui,

voulut ramener l'opinion à la pensée du culte, le jour de la fête de l'Être suprême. Huit mois avant, nous avions vu l'évêque de Paris, accompagné de son clergé, paraître volontairement à la barre de la Convention, pour y abjurer le culte catholique et le christianisme, exemple qui fut suivi par Julien, de Toulouse, conventionnel et ministre protestant. Cette parade ridiculement sacrilège eut lieu dans l'hiver de 93. Mais une remarque essentielle à faire, c'est qu'à cette époque Robespierre n'était pas le plus fort. Il y avait de nombreuses factions qui lui disputaient le pas dans la route sanglante qu'ils suivaient tous. Ce ne fut qu'à la fin de l'année 93 et tout au commencement de 94, que Robespierre prit une attitude menaçante. Ce n'est qu'à la mort de Danton, après avoir écrasé Camille Desmoulins, Hérault de Séchelles, qu'il vint fléchir et tomber devant deux hommes qui lui étaient inférieurs en tout, si ce n'est cependant en cruauté. Ce ne fut donc qu'en juin 1794 qu'il osa revenir sur ce qui avait été résolu dans l'hiver de l'année précédente, lorsque, dans le délire irréligieux qui s'était emparé des esprits, on décréta que le culte catholique était remplacé par le culte de la Raison, auquel l'église ci-devant de Notre-Dame fut dédiée. C'est à cette époque qu'une infâme créature, assise sur l'autel, a souvent figuré la déesse du lieu ! Les autres églises de Paris furent également mises sous l'invocation d'êtres métaphysiques, la Liberté, l'Amour, l'Hymen, etc., etc.

Robespierre n'avait été pour rien dans cette dévastation de la morale. Non pas certes qu'il en eût plus que ceux qui détruisaient, mais il s'était engagé dans une route qu'il ne devait pas semer d'autant de dé-

combres. Il le savait fort bien ; aussi, un mois avant la fête de l'Être suprême, le maître fourbe prononça-t-il un long discours pour que le peuple français voulût bien reconnaître l'Être suprême et l'*immortalité de l'âme!* La Convention, après avoir établi le culte de la déesse Raison, lui substituait encore un paganisme épuré qui ne rendait d'honneurs qu'aux vertus humaines...

Et le lendemain de ce même jour, le 8 mai 1794, un homme du plus grand savoir, un des chefs des hautes sciences, bon, vertueux, Lavoisier enfin, était conduit au supplice dans le tombereau des criminels et sa tête roulait sur un échafaud ! Le surlendemain, Madame Elisabeth, cette princesse que ses bourreaux eux-mêmes n'osèrent condamner qu'en détournant les yeux de son angélique et saint visage, a rougi la même hache de son sang !... Et un mois après, Robespierre, qui veut enfin ramener l'ordre à son profit, qui veut faire cesser les tempêtes qui soulèvent incessamment les flots rouges de cette mer de sang sur laquelle nous voguions depuis deux années, Robespierre dont le plan ne fut peut-être jamais bien connu ni même deviné par ceux qui l'ont attaqué et renversé, comprit qu'il ne pouvait rien faire si les masses n'étaient pas contenues et dirigées, parce que sans l'ordre tout n'est que ravage et destruction. La loi de la nature elle-même, la plus simple de toutes celles que l'on peut offrir à l'homme, lui prescrit un ordre parfait et le fait par l'exemple qu'elle lui donne. Pour que les masses soient régies par cette loi d'ordre, il faut une morale, *une religion*, *une croyance*, et il faut que cette croyance ait des formes pour la multitude. Les philosophes les plus cités par ceux qui n'entendent rien à ces sortes d'affaires sont précisé-

ment les hommes qui ont le plus fortement soutenu ce besoin d'une croyance et d'un culte.

« Mon ami, écrivait Voltaire à l'incrédule Damilaville, lorsque vous aurez soupé avec de bons perdreaux truffés, que vous aurez bu du vin de Champagne et que vous digérerez tranquillement sur des coussins d'édredon dans les bras de votre maîtresse, je n'aurai pas trop peur de vous si vous ne croyez pas en Dieu. Mais que vous ayez faim, que nous passions au coin d'un bois, alors je n'aimerai pas votre compagnie. »

Lorsque Robespierre voulut ramener à la discipline l'équipage qui faisait aller le vaisseau à la dérive, il vit que la chose n'était pas facile. On peut très aisément détruire. Il n'en est pas de même pour rebâtir. Toute puissance lui avait été accordée pour faire le mal et le jour où il donna un premier témoignage de son désir du retour de l'ordre, l'index de ceux dont lui-même avait teint les mains de sang se posa sur son front et, à son tour, il fut marqué du signe fatal.

Après sa chute, le trouble et l'anarchie reparurent avec plus de force encore et repoussèrent au loin toute pensée d'ordre et de calme. Vint ensuite le Directoire. Ce gouvernement si pitoyable, si faible, vit pourtant éclore, pendant sa courte durée, une secte tendant à rétablir une sorte d'équilibre. Elle était plutôt morale que religieuse, affectait une grande tolérance et reconnaissait toutes les religions existantes. Je veux parler des *théophilanthropes*.

Ce fut l'an V que les premiers missionnaires de cette nouvelle religion firent entendre leur parole. Le 26 nivôse (15 janvier 1797), leur première séance

eut lieu dans une maison située rue Saint-Denis, au coin de celle des Lombards. Cette maison avait servi à l'instruction des aveugles, et ma mère, qui avait juré guerre à toutes les nouvelles institutions, prétendait que la destination de la maison ne changeait pas et que ceux qui allaient chercher une lueur de vérité dans les radotages des théophilanthropes étaient eux mêmes de vrais quinze-vingts.

Ils ne radotaient pourtant pas, ces novateurs. Leur morale était même admirable. Elle était applicable à tous les temps, à tous les peuples, à tous les âges. Ils avaient une sorte de catéchisme verbal dont voici quelques fragments :

« Nous croyons à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme.

« Adorez Dieu. Chérissez vos semblables. Rendez-vous utiles à la patrie.

« Le bien est tout ce qui tend à conserver et à perfectionner l'homme ; le mal est tout ce qui tend à détruire et à détériorer.

« Enfants, honorez vos pères et mères, obéissez-leur avec affection, soulagez leur vieillesse. Pères et mères, instruisez vos enfants.

« Femmes, voyez dans vos maris les chefs de vos maisons ; maris, voyez dans vos femmes les mères de vos enfants et rendez-vous réciproquement heureux. »

J'eus un jour la tentation d'aller voir une de leurs séances. L'un de nos amis me proposa de me conduire à Saint-Nicolas-des-Champs, l'un des quatre temples qu'ils possédaient dans Paris. Nous y fûmes de bonne heure. Larevellière-Lépeaux, chef, grand-prêtre ou protecteur de la secte, comme on voudra

l'appeler, devait, ce même jour, prononcer un discours. Il devait y avoir de la musique, des hymnes nouveaux composés par le chef et mis en musique par Méhul ; enfin la représentation devait être complète. Je fus très édifiée de la bonne tenue des théophilanthropes, qui se tenaient fort décemment devant une corbeille magnifiquement remplie des plus belles fleurs que le mois de juillet, dans lequel nous étions alors, pouvait donner, ainsi que des fruits les plus beaux également par leur forme et leur couleur. Mon conducteur me dit que cette corbeille, ainsi mise sur l'autel et offerte à la piété des assistants, était là comme symbole de la création et du mouvement végétal. On connaît le maître-autel de Saint-Nicolas-des-Champs avec sa belle ordonnance corinthienne. Je crois que les théophilanthropes avaient choisi cette église dans un moment de coquetterie religieuse. Leur corbeille faisait un effet admirable sur cet autel avec ses colonnes d'un beau modèle antique, assez singulièrement mêlées à quatre anges en stuc, mais enfin, tout cela allait fort bien. Le chef prononça un discours dans lequel il parla si bien, qu'en vérité, si l'Évangile n'avait pas dit les mêmes choses, et même beaucoup mieux, mille sept cent quatre-vingt-dix-sept ans plus tôt, il y aurait eu avantage à quitter quelque religion bien stupide, comme un oignon d'Égypte, un monstre de quelque contrée de l'Inde, et même le paganisme. Mais, en vérité, à part ce qu'on doit à la religion de ses pères, il y aurait eu conscience. Il est vrai que le chef ajoutait à ses maximes toutes morales, une instruction bénévole ; et j'appris ce jour-là que Saint-Nicolas-des-Champs possédait ou avait possédé les tombeaux de Guillaume

de Budé, de Mlle de Scudéri, de Pierre Gassendi, de Laurent Magnières et d'une foule d'autres savants illustres. Ensuite, il entonna, le premier, l'hymne du jour, dont j'ai conservé quelques vers. Comme je ne pense pas que l'on ait gardé beaucoup de missels des théophilanthropes, je vais en donner ici quelques passages. Voici l'un des hymnes le plus chantés à l'époque de leur existence :

Blâmons l'erreur, mais plaignons le coupable ;
Le ciel a seul le droit de le punir.
De la douceur que l'éloquence aimable,
En instruisant, pardonne sans haïr.
. . . .

Voici une strophe de leur prière à Dieu :

O toi qui du néant, ainsi qu'une étincelle,
Fis jaillir dans les airs l'astre éclatant du jour !
Fais plus... verse en nos cœurs ta sagesse immortelle,
Embrase-nous de ton amour.

Le premier consul avait une prévention très forte contre cette secte des théophilanthropes.

— Ce sont des comédiens, disait-il.

Et lorsqu'on lui objectait que rien n'était plus admirable que la conduite de leurs chefs, que Larevellière-Lépeaux surtout était l'un des hommes les plus vertueux de Paris, enfin que leur morale n'avait que la vertu, la bonne foi, l'honneur pour objet et surtout le bonheur de l'homme :

— Qu'est-ce que cela veut dire ? répondait le premier consul. Toutes les morales sont belles. A part des dogmes plus ou moins absurdes qui sont nécessaires pour être compris des peuples et à la hauteur

des temps où l'on vit, que voyez-vous dans le Wedham, le Koran, l'Ancien Testament et Confucius? Partout une morale pure, c'est-à-dire protection au faible, respect aux lois du pays et reconnaissance d'un Dieu. Mais il n'est que l'Évangile pour offrir la réunion complète de tous les principes d'une moralité dégagée d'absurdité. Voilà qui est admirable et non pas vos plates sentences mises en mauvais vers. Voulez-vous du sublime, vous et vos amis les théophilanthropes? Eh bien, récitez l'oraison dominicale.

Le premier consul parlait en ce moment à un tribun *théophilanthrope*, qui plaidait avec chaleur la cause de ses frères. A cette époque, le premier consul, fatigué de tout ce qu'on lui rapportait des réunions de ces nouveaux sectaires, voulait faire fermer le lieu de leurs assemblées et abolir cette religion. Le motif réel de cette détermination était le Concordat fait avec le pape, et qui bientôt allait être rendu public : aussi, chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, il la saisissait avec empressement, et tombait sans pitié sur cette religion *en robe de chambre*, comme il le disait lui-même. Le jour de cette sortie que je viens de rapporter, il y avait à la Malmaison plusieurs personnes auxquelles s'adressaient indirectement les paroles du premier consul. Il y avait aussi un conseiller d'État, vivant encore aujourd'hui, et dont la pensée était toute contraire à la négociation de l'affaire du Concordat. Jeune encore, nourri des beaux souvenirs de la révolution, il craignait que le retour d'un ordre profondément offensé ne devînt le signal d'une guerre interminable. Il aurait au moins voulu que les clauses d'un traité avec la cour de Rome

fussent bien discutées. Et plus tard je l'entendis chez moi parler de ce qu'il aurait voulu dans cette circonstance, avec un rare talent, dans une conversation qu'il eut avec le cardinal Maury. Le jour dont je rappelle le souvenir, le premier consul lui adressa la parole avec une intention marquée d'engager une sorte de discussion que le conseiller d'État refusa sagement d'accepter. Le premier consul reprit alors en souriant le sujet des théophilanthropes et mit de l'humeur même dans ses expressions. Je me rappelle qu'il termina par une phrase bien remarquable et qui prouvait à quel point il connaissait les hommes, les Français et son siècle.

— Vos amis voudraient bien être *martyrs*, dit-il au tribun et au conseiller d'État, mais ils n'auront pas cet honneur. Il ne tombera sur eux que les coups du ridicule. Et si je connais bien les Français, ces coups seront mortels.

En effet, la mesure sévère employée contre eux et qui, dans le fait, renfermait à elle seule toute une persécution sans en avoir l'apparence, fut d'ordonner la clôture des quatre temples qu'ils avaient dans Paris et qui étaient les églises de Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Gervais, Saint-Nicolas-des-Champs et Saint-Sulpice[1]. Ils ne firent aucune résistance et, pour parler avec vérité, ils opposèrent une fort noble modération aux sarcasmes moqueurs et assez injurieux même, que le public leur prodigua. On les appelait

[1] Les théophilanthropes avaient parcouru presque toutes les églises de Paris ; ils ont tenu leurs séances dans Saint-Thomas-d'Aquin, Saint-Jacques-du-Haut-Pas, Saint-Etienne-du-Mont, etc., etc.

filous en troupe. Si cette modération ne fut pas un effet de la peur et qu'elle ait été le résultat de leurs principes, elle fut d'autant plus remarquable qu'elle devint elle-même une des raisons qui amenèrent l'oubli de la *théophilanthropie*. Le vulgaire, qui compose en général les grandes masses d'un État, aime le merveilleux, les mystères. Cette religion, dépouillée de tout ce qui pouvait parler aux yeux et à l'imagination, pouvait être comprise par des hommes parfaitement raisonnables, mais ne pouvait parler au cœur d'une nation éminemment impressionnable. Une bonne persécution en aurait fait l'affaire, et Larevellière-Lépeaux aurait pu dire comme la Lisette de Molière,

Qu'un amant mort pour nous nous mettrait en crédit!

Heureusement, mais il n'en était rien. Personne ne voulait être pendu, brûlé ou noyé pour prouver la vérité et la bonté de la théophilanthropie. Deux auteurs, dont je ne me rappelle plus le nom, furent les seuls qui eurent le noble courage d'affronter une sorte de danger très redouté pourtant, même de ceux qui n'étaient pas théophilanthropes ; ils publièrent deux ouvrages[1] qui moururent peu de jours après leur naissance.

La théophilanthropie a duré cinq années[2]. C'est un

[1] *Qu'est-ce que la théophilanthropie ?*
Sur l'interdiction du culte et de la religion théophilanthropique ou naturelle.

[2] Les théophilanthropes furent détruits par un décret consulaire rendu le 12 vendémiaire an X (4 octobre 1801). Il leur fut défendu de se réunir dans les quatre temples qui leur restaient. Ils louèrent un local particulier, mais ils ne purent y tenir éga-

fort long temps pour une chose de cette nature. Car il est à remarquer que la religion catholique ne subit aucune réforme à son rétablissement. Elle avait été exilée de France comme une foule de principes, comme la morale, comme tout ce que quelques années nous avaient enlevé. Napoléon la ramena dégagée de tout fanatisme et pure cependant de toute altération. Le jour où le Concordat fut publié, si l'on en excepte quelques personnes craintives, qui virent, dans le retour de la religion, celui du clergé avec ses prétentions et ses vengeances, toute la France fut satisfaite. Il est donc surprenant que, la foi de nos pères n'ayant jamais cessé d'être dans notre cœur, nous ayons pu consentir à voir nos églises occupées par cette parodie de notre culte dans la partie enseignante, car la théophilanthropie n'était pas autre chose, n'avait pas une autre forme que celle renfermée dans un sermon, ou plutôt un discours, ou bien la contemplation d'une corbeille de fleurs ou de fruits. Au surplus, tout cela fondit comme la neige au soleil, sous une raillerie dédaigneuse et négative, et la chute toute tranquille de cette secte ne causa aucune commotion.

Le cardinal Consalvi, Mgr Spina (depuis cardinal-archevêque de Gênes), le père Caselli, aussi cardinal depuis cette époque, vinrent à Paris pour terminer les affaires du Concordat. Je parlerai plus tard du cardinal Consalvi. J'étais trop jeune femme à cette

lement leurs séances. Voilà la persécution ! Et tout est relatif. Allez demander à M. de Latil, il vous dira qu'il fallait les pendre. A propos de cela, je vais rapporter dans le chapitre suivant une histoire arrivée dans une campagne m'appartenant.

époque pour le connaître et l'apprécier. Plus tard, et surtout pendant mon séjour à Rome, c'est alors que j'ai pu le juger. C'est aussi lorsque j'en serai à ce moment que je me réserve d'en parler comme on doit le faire d'un homme dont une opinion consciencieuse doit réhabiliter la réputation faussement et mal établie. Le premier consul lui-même l'a fort mal connu. D'après plusieurs indications assez fortes pour n'être pas de nature à être repoussées, il paraît que ce furent les rapports du ministre des affaires étrangères qui fixèrent les idées du premier consul sur le cardinal Consalvi. Une personne très digne de foi, que j'estime et révère infiniment, dit dans son excellent ouvrage sur le Consulat que le premier consul raconta, dans une conversation qu'il avait eue avec lui à la Malmaison, que le cardinal avait plaisanté comme un jeune mousquetaire et dit à M. de Talleyrand *qu'il aimait à s'amuser tout comme un autre; qu'on le croyait dévot, mais qu'il n'en était rien.*

Celui qui rapporte la conversation dont je parle avec le premier consul est, je le répète, un homme d'honneur et digne de foi. Ce qu'il dit, le premier consul le lui a dit. Quant à Napoléon, je réponds également de lui. Il était dissimulé, replié sur lui-même, mais point menteur de la manière dont il l'aurait été en cette affaire. Il faut que le ministre ait été lui-même trompé par un faux rapport, parce que le cardinal Consalvi eût-il été débauché comme un Borgia, impie comme Sixte-Quint, jamais il ne l'aurait ainsi proclamé lui-même avec une pompe si bête. Ceux qui l'ont connu comme moi, et même moins intimement, savent que, de quelque liberté politique qu'il usât dans ses discours, jamais il ne s'oubliait au point de

cesser d'être cardinal, tout en étant homme du monde et même agréable, et en y joignant un grand désir de plaire. Il n'était, comme on le sait, que cardinal diacre. Mais c'était cette raison elle-même qui le rendait mesuré dans un salon. Je l'ai vu fort intimement dans plusieurs circonstances de ma vie ; je possède plus de trente lettres de lui. Je dois dire que jamais je ne lui ai entendu prononcer une parole inconvenante, ni reçu de lui une ligne hors de bienséance. Et certes, ce serait une étrange phrase de la facture d'un cardinal, que de lui entendre raconter qu'il n'est pas dévot et qu'il aime à s'amuser *tout comme un autre*[1]. Dans cette conversation, le premier consul avait ajouté que Mgr Spina regrettait fort, ainsi que le cardinal, de ne pouvoir aller au spectacle, et qu'ils avaient dit qu'à Rome ils y allaient avec leurs maîtresses.

J'ai habité Rome assez longtemps pour avoir la vue d'une aussi réjouissante chose, et j'ai été assez malheureuse pour en être privée. Que le cardinal Consalvi, Mgr Spina, encore assez jeunes en 1801 pour avoir le désir de se divertir, allassent au spectacle avec leurs maîtresses — pour dire la chose crûment — je ne me ferai pas le champion de leur vertu, au point de prendre la lance pour la soutenir ; mais je défendrai le bon sens et je dirai que jamais le cardinal Consalvi, rusé, fin, autant qu'homme de ce monde, avait trop le tact des convenances et celui de son propre intérêt, ainsi que Mgr Spina, pour venir

[1] Le mot est plus libre encore. Il était maladroit et de mauvais goût de le dire, deux choses dont le cardinal et Mgr Spina étaient tous deux incapables.

avilir, aux yeux d'une nation qui se courbait en frémissant sous le joug de Rome, tout en revoyant sa religion avec bonheur, cette même religion dans la personne de ses principaux ministres. Je ne fais ici l'apologie ni des mœurs ni de la moralité des deux prélats; mais, je le répète, je prends la défense du bon sens outragé.

Il y eut à peu près vers ce temps, une scène presque plaisante au conseil d'État, dans laquelle M. Portalis (le père) fut acteur involontaire et dont le côté plaisant ne fut pas celui qui regardait le héros de l'affaire.

M. Portalis, qui dès cette époque se mêlait beaucoup de tout ce qui avait rapport au culte, fut chargé de présenter au conseil d'État un bref du pape, qui autorisait M. de Talleyrand à rentrer dans la vie séculière. Cambacérès, qui ce même jour présidait le conseil, écouta, ou parut écouter la lecture du bref avec une attention méritoire et, lorsqu'elle fut terminée, il s'adressa aux membres présents avec cette gravité qu'on lui connaissait et leur demanda s'ils voulaient voter pour la promulgation ou l'enregistrement, je crois, du bref. On dit que ce fut un spectacle assez plaisant que le conseil d'État, dans ce moment. Quelques membres, de ceux qu'on appelle trembleurs — et il y en a toujours partout — se crurent obligés de lever la main, cérémonie fort peu digne d'un conseil d'État. Quelques autres levèrent non pas la main, mais les épaules, et le plus grand nombre se mit à rire. Regnault de Saint-Jean-d'Angély demanda ce que le conseil d'État avait à voir dans la conscience d'un homme qui voulait la calmer.

— Car voilà ce me semble, dit-il, de quoi il est

question. Nous sommes appelés à donner notre avis pour l'admission sur nos registres, ou bien pour l'exclusion d'un bref, faisant rentrer dans la vie laïque une personne qui s'est mise d'elle-même en possession, et jouissant de ces mêmes droits civils que vient de lui rendre la cour de Rome. Je persiste à dire, continua Regnault, que cette affaire ne regarde en rien le conseil d'État.

Le bref était ainsi conçu :

BREF DU PAPE PIE VII

« *A notre très cher fils, Charles-Maurice Talleyrand*,

« Nous avons été touché de joie quand nous avons appris l'ardent désir que vous aviez de vous réconcilier avec nous et avec l'Église catholique. Dilatant donc à votre égard les entrailles de notre charité paternelle, nous vous dégageons, par la plénitude de notre puissance, du lien de toutes les excommunications. Nous vous imposons, par suite de votre réconciliation avec nous et avec l'Église, des distributions d'aumônes pour le soulagement, surtout, des pauvres de l'église d'Autun que vous avez gouvernée. Nous vous accordons le pouvoir de porter l'habit séculier et de gérer toutes les affaires civiles, soit qu'il vous plaise demeurer dans la charge que vous exercez maintenant, soit que vous passiez à d'autres, auxquelles votre gouvernement pourrait vous appeler... », etc.

Quelques membres furent plus loin et prétendirent

que l'inscription de ce bref serait peut-être un jour d'une fâcheuse autorité ; mais Cambacérès, qui avait le mot de l'affaire, témoigna avec humeur que le premier consul serait fort mécontent si le bref n'était pas enregistré. Et il finit par conclure qu'il le fallait ABSOLUMENT, pour qu'il fut constaté que M. de Talleyrand était rendu à la communion laïque *afin qu'on pût l'enterrer sans discussion quand il viendrait à mourir*.

Au reste, je dois ajouter que le bref fut enregistré.

CHAPITRE XIII

Sanction définitive du Concordat. — Serment des évêques à genoux. — Termes du serment. — Consécration de mon oncle, évêque de Metz. — L'archevêque Cambacérès. — Cérémonie religieuse à Notre-Dame. — Le jour de Pâques choisi par Bonaparte. — Progrès du luxe à la cour consulaire. Les soixante dames accompagnant Mme Bonaparte. — Le cardinal Caprara et M. de Boisgelin. — Propos du général Delmas et mécontentement du premier consul. — Conversation remarquable de mon oncle avec Napoléon. — M. de Buffon et suite d'une envie de femme grosse.

Le premier consul voulut qu'une cérémonie religieuse, ayant tout l'appareil que peut donner notre culte, eût lieu à l'occasion de la promulgation du Concordat, qui venait de recevoir sa sanction définitive. Le Concordat sur les affaires ecclésiastiques, après avoir été signé à Paris le 15 juillet 1801 par les consuls, avait été envoyé à Rome, où, après avoir passé à un sévère examen dans une congrégation de cardinaux, il avait également été signé par le Saint-Père, qui le ratifia dans tout son contenu. Ce qui, vu l'infaillibilité du pape, me paraît suffisant pour calmer des consciences qui devraient se borner à être aussi bonnes chrétiennes que lui. Quatorze prélats, qui tenaient peut-être plus à leurs souvenirs qu'à leurs espérances, se refusèrent à donner leur démission et à reconnaître le Concordat. Ces quatorze évêques étaient

alors à Londres, où ils jouissaient d'une existence douce et tranquille, sans se donner aucun soin. Ils avaient bien raison de ne pas changer. Ils n'auraient pas été si bien traités en France, car le premier consul, tout en payant les évêques, ne leur donnait que ce qui devait leur faire tenir un état honorable. Ils ne devaient pas rougir en remplissant de hautes fonctions ecclésiastiques.

— Ils doivent aussi, disait le premier consul, ils doivent avoir la possibilité de soulager les malheureux de leur diocèse, mais il ne faut pas que des archevêques, des évêques, absorbent le revenu d'une province, excitent le scandale et, comme aux anciens jours, soient des causes de malheur pour la religion.

Quarante évêques, neuf archevêques furent donc institués par le premier consul. De cette façon nous avions des prêtres, mais il n'y avait plus de clergé. Le premier consul imposa même aux prélats une formule de serment qu'ils devaient prêter avant de prendre possession de leur diocèse, dont la teneur est assez singulière pour la rapporter ici. Voici la copie littérale de celui que prêta mon oncle, l'évêque de Metz, lorsqu'il fut nommé à l'évêché de cette ville.

GOUVERNEMENT FRANÇAIS

« Aujourd'hui dimanche, dix-neuf floréal, an X, les consuls séants dans la chapelle du premier consul, s'est présenté Pierre-François Bienaimé, nommé évêque de Metz par arrêté du 19 germinal dernier; lequel s'est mis à genoux, et la main droite placée sur l'Évangile, a fait le serment de fidélité dans les termes suivants :

« CITOYEN PREMIER CONSUL,

« Je jure et promets à Dieu, sur les saints Évangiles, de garder obéissance et fidélité au gouvernement établi par la Constitution de la république française. Je promets aussi de n'avoir aucune intelligence, de n'assister à aucun conseil, de n'entretenir aucune ligue soit au dedans, soit au dehors, qui soit contraire à la tranquillité publique; et si, dans mon diocèse ou ailleurs, j'apprends qu'il se trame quelque chose au préjudice de l'État, je le ferai savoir au gouvernement.

« En foi de quoi nous lui avons délivré le présent acte.

« *Le Secrétaire d'État,*

« Hugues MARET. »

La vignette, en haut de la feuille sur laquelle cet acte est écrit, représente une belle femme, coiffée du bonnet phrygien, la poitrine couverte de l'égide. Dans sa main gauche sont trois couronnes, de chêne, de laurier et d'olivier, et sa main droite tient un gouvernail. Cette femme, aux traits fermes et doux, à la beauté mâle et fière, c'est la Liberté, c'est la République. Sur le socle de l'espèce de piédestal qui la supporte, on lit ces deux mots : *Gouvernement français.*

J'ai placé cette pièce ici, parce qu'elle est monumentale selon moi. Tous les évêques, tous les archevêques qui ont siégé non seulement sous l'Empire, mais sous le Consulat, ont été obligés de prêter le serment tel que je viens de le rapporter. et que je l'ai

copié sur un des originaux. Mais j'aurai quelque pièce dans ce genre à faire connaître encore.

Mon oncle fut sacré dans l'église de Saint-Roch, le troisième dimanche après Pâques, par l'archevêque Cambacérès, étant assisté de l'évêque de Clermont, M. de Dampierre et de M. de Barral, depuis archevêque de Tours et alors évêque de je ne sais plus quel diocèse.

Ce fut le jour de Pâques 1802 que le premier consul désigna pour introniser le Concordat. A cette époque la cour consulaire avait un singulier aspect, pour le dire en passant. Tout avait été si lestement détruit que souvent la reconstruction d'une chose était fort sujette à réforme. Le premier consul, dont l'activité dévorait le temps et l'espace, accordait difficilement le temps physique pour produire un résultat. Aussi ce ne fut que sous l'empire que sa cour eut cet aspect admirable de magnificence à la fois et de bon goût, et digne des époques les plus fastueuses du monde antique et moderne. Mais, à l'époque où nous sommes arrêtés maintenant, cela n'était encore que bien ébauché. Cependant les progrès étaient visibles. On se rappelait que vingt-six mois auparavant un pareil cortège était arrivé aux Tuileries venant du Luxembourg, et certes il y avait un grand changement dans celui qui maintenant partait du château pour aller à Notre-Dame entendre un *Te Deum*.

Le premier consul n'avait donné aucun ordre; mais on fit savoir aux principaux fonctionnaires publics qu'il serait bien aise qu'ils fissent faire une livrée à leurs gens pour le jour de cette cérémonie. Soixante ou quatre-vingts femmes furent désignées et engagées à accompagner Mme Bonaparte à Notre-

Dame. Elle n'avait pas encore de dames du palais à cette époque. Seulement quatre dames de compagnie — car on ne leur aurait pas donné un autre nom — s'étaient presque volontairement mises en possession de l'emploi de dames du palais. On était peu habitué à ces sortes de choses, et je me rappelle qu'en voyant Mme de L... qui n'était plus jeune, qui avait une belle fortune, de l'indépendance et qui venait bénévolement tendre son cou au collier de fer de l'esclavage, nous avions, nous autres jeunes femmes, une sorte de sentiment d'abord d'étonnement, puis d'une sorte de pitié — je demande humblement pardon du mot — pour cette vocation d'une gêne quotidienne. Plus tard, ce fut tout autrement. Les hommes doivent cheminer avec les choses, et comme ces choses étaient en effet venues à ce point de contraindre les hommes à se joindre à elles, cela marchait et même sans réflexion.

Nous nous rendîmes donc en grand nombre chez Mme Bonaparte à dix heures et demie le jour de Pâques de l'an de grâce 1802. Le cortège se mit en mouvement et, quoi qu'il y eût encore quelques fiacres à plaques blanches pour dissimuler les numéros, les équipages élégants y dominaient en grand nombre. Longchamps avait vu recommencer sa promenade la semaine précédente et les voitures qui avaient été remarquées dans l'allée du bois de Boulogne ne pouvaient manquer de l'être dans le chemin du château des Tuileries à Notre-Dame. Ce fut ce même jour que le premier consul fit prendre la livrée à sa maison. Il y avait vraiment du luxe, mais rien n'était encore classé ni en harmonie et en rapport dans ses parties.

Les consuls furent dans la même voiture. Mme Bonaparte, autant que je puis me le rappeler, était avec sa fille et ses belles-sœurs. Puis suivait le cortège sans aucune distinction. Mme Bonaparte fut conduite dans le jubé pour entendre le *Te Deum*, ainsi que nous toutes. A cette époque le jubé de Notre-Dame existait encore, mais bientôt après il fut jeté à bas. Il était en bois sculpté et fort beau. J'aime fort un jubé dans une église, cela donne une couleur gothique tout à fait favorable à l'harmonie du ton qui doit colorer une église. Il n'existe plus dans Paris que Saint-Étienne-du-Mont qui possède un jubé. Quant à celui de Notre-Dame, il offrait un coup d'œil ravissant le jour du Concordat. C'était une immense corbeille remplie de fraîches fleurs. Plus des deux tiers des femmes qui entouraient Mme Bonaparte n'avaient pas encore vingt ans ; beaucoup n'en avaient que seize. Un grand nombre étaient jolies et j'ai déjà dit que, dans cet entourage, je ne connaissais qu'un seul visage qui, selon moi, méritât vraiment le nom de laid, et encore était-ce (comme cela est toujours) en raison de son air boudeur, de mauvaise humeur, et cette physionomie impertinente sans motif, qui vous fait autant d'ennemis que vous regardez de personnes.

Je me rappelle encore aujourd'hui la toilette de Mme Murat, avec son chapeau de satin rose surmonté d'une touffe de plumes de même couleur et entourant ce visage si blanc, si frais, si printanier, si rose de mai ! Elle avait une robe de mousseline des Indes brodée à jour à l'aiguille, d'un travail admirable et doublée d'un satin rose pareil au chapeau. Sur ses épaules était un grand châle-mantille en point

de Bruxelles, et sa robe était garnie des mêmes dentelles. Je l'ai vue plus richement mise, jamais je ne l'ai vue plus jolie.

Que de jeunes femmes encore inconnues prirent ce même jour leurs degrés dans le *royaume de Beauté!* Il en est plusieurs qu'on savait bien belles et charmantes, mais il en était aussi en grand nombre qu'on distinguait à peine dans les immenses réunions du quintidi, au lieu que, à Notre-Dame, à ces rayons lumineux d'un soleil de midi éclairant par les vitraux émaillés, ces jeunes visages resplendissant eux-mêmes d'une gloire de beauté, rien n'en fut perdu. Le premier consul en fit la remarque et le dit, le soir même, en parlant d'une personne que je ne veux pas nommer.

La cérémonie fut longue. Le cardinal Caprara, qui officiait, était d'une extrême lenteur, ce qui la fit durer je ne sais jusqu'à quelle heure. Et la chose parut d'autant plus longue que M. de Boisgelin, je crois, qui prononça le discours ou le sermon comme on voudra l'appeler, avait été plus que prolixe. Enfin vers trois heures nous retournâmes aux Tuileries très fatiguées et surtout fort ennuyées. Le côté singulier et assez étrange même de cette cérémonie, c'est l'appareil militaire qui dominait partout. Les coups de canon, les troupes bordant la haie, la cavalerie, ces salves d'artillerie qui, depuis le point du jour, faisaient frémir toutes les vitres de Paris, tout ce bruit des camps mêlé à des chants religieux, à cette pompe de l'église toujours nécessaire et justement accordée avec la solennité de la cérémonie, cette réunion était vraiment admirable et parlait à l'âme. Aussi le premier consul fut-il vivement irrité de la réponse du

général Delmas, lorsque, lui demandant comment il avait trouvé la cérémonie, le général lui répondit :

— C'est une assez belle arlequinade. Mais il faudrait, pour qu'elle soit mieux encore, un million d'hommes qui ont donné leur sang pour détruire ce que vous venez de relever...

Le premier consul s'exprima avec une grande sévérité sur cette réponse, et dit, entre autres choses qui me parurent fort justes, que le général Delmas avait répondu avec aussi peu de réflexion que de bon goût. En effet, dans les hommes abattus par le canon de l'ennemi depuis 1792, — et c'est là qu'il faut voir les pertes réelles — il n'y en a pas UN qui soit mort pour la cause religieuse. Si le général Delmas entendait par la religion tout ce qui avait quelque rapport à l'ancien ordre de choses, cela donne un côté différent à la question, mais ne la change pas, et je fus bien de l'avis du premier consul en l'entendant manifester un vif mécontentement. Au surplus, il ne dit rien dans le moment. Ce ne fut même que dans l'intimité qu'il laissa voir combien cela lui avait déplu. L'acte dont je viens de donner la copie prouve à quel point il était le maître du parti ecclésiastique. Et si l'on veut prendre la peine de lire les soixante et dix-sept articles qui composent le Concordat, on verra combien la cour pontificale avait peu à prétendre non seulement sur l'église gallicane, mais sur le temporel de ces mêmes affaires. J'ignore si ces soixante et dix-sept articles furent tous connus dans le temps. Plusieurs étaient de même que ceux indiqués par Bossuet. D'autres plus forts encore avaient été indiqués par le premier consul lui-même. Lorsque plus tard je me liai intimement avec le cardinal Maury à son retour

en France, lorsque lui et mon ami Millin voulurent me déterminer à rassembler tous les matériaux qui étaient en foule sous ma main pour écrire un jour des Mémoires, le cardinal me faisait lui-même une sorte d'extrait verbal de tout ce qui se passait et de tout ce qui s'était passé devant nous. L'histoire du Concordat, du rétablissement du culte catholique, de la liberté dans l'exercice de tous les autres, était un objet trop important dans la vie de Napoléon et dans la nôtre pour ne pas l'étudier avec un soin tout particulier, et ce fut ce qu'il eut la bonté de me faire faire. On a prétendu que le Concordat avait été une conception fausse de Napoléon, en ce qu'il avait introduit dans le sein de l'État un pouvoir étranger toujours perturbateur. Il ramenait, disait-on, ce malheureux mélange souvent funeste, de temporel et de spirituel. On disait que l'intervention du pape était inutile. On allait même jusqu'à dire qu'elle était peu convenable. On citait l'Amérique, où des provinces entières, pour ainsi dire, professent la religion catholique et dont les prêtres protégés, entretenus, payés, n'ont nul rapport avec la cour pontificale. On voulait voir dans le Concordat le rétablissement du despotisme, et l'esprit de parti, qui toujours raisonne faux, partant d'un principe tout à fait sans base, errait en perfection dans une route habituellement sombre et si rarement éclairée d'un jour pur.

Cependant les quarante-quatre articles organiques du culte protestant convertis en lois, le droit et les libertés de l'église gallicane enfin énoncés et définis, formant le seul code ecclésiastique et devenant la seule autorité devant les tribunaux; les chrétiens de toutes les parties du monde se réunissant enfin sous la croix

et devenant frères au nom révéré de Jésus-Christ, toujours invoqué jusqu'à ce moment et jamais écouté lorsque le malheur le prenait à témoin, toutes ces dispositions furent réellement prises dans un but que l'humanité, la tolérance, cette véritable vertu évangélique, nous indiquent comme devant amener un résultat heureux. Si ces dispositions eussent été maintenues, si la vigueur nécessaire pour les soutenir n'eût pas failli en son lieu, nous n'aurions pas trouvé, dans un acte ramenant la morale et la paix, un élément de trouble et même de discorde.

La nomination de mon oncle, à l'évêché de Metz, me rappelle une conversation qu'il eut alors avec Napoléon peu de temps après son admission dans le collège des prélats épiscopaux. Mon oncle, l'abbé Bienaimé, premier chanoine de la cathédrale d'Évreux, était fort ami de M. de Buffon. Le premier consul, à qui Junot l'avait dit, voulut parler de cet homme remarquable avec l'évêque de Metz, qui avait en effet vécu dans son extrême intimité pendant un grand nombre d'années...

— Mais, nous dit mon oncle, le premier consul m'a bien surpris lorsqu'il m'a parlé de M. de Buffon comme d'une personne qu'il aurait vue intimement hier et qu'il aurait connue. Je lui ai raconté diverses anecdotes relatives à la vie de mon savant ami, mais j'avoue, ajouta mon oncle avec un étonnement tout à fait plaisant, que cette connaissance particulière de l'existence d'un homme que ses habitudes et tout dans sa vie devait éloigner du premier consul, dont les loisirs eux-mêmes devaient prendre une autre direction, j'avoue que cela m'a surpris au dernier point.

Junot le fut moins que son oncle; il se rappela que,

lorsque le général Bonaparte allait voir le patriarche Daubenton, il mettait souvent la conversation sur M. de Buffon. Il le dit à l'évêque de Metz.

— Cela n'en est pas moins surprenant, répondit mon oncle, et certes je ne puis assez admirer la vaste capacité d'une tête susceptible de contenir, de classer autant d'objets différents.

Mon oncle est le véritable auteur de l'article des abeilles; mais jamais il ne s'en était vanté; car il était pour le moins modeste autant qu'instruit; doux, pieux comme un ange, et charitable comme un saint. Sa mémoire, au reste, est encore en vénération parmi les pauvres et les malheureux de son diocèse, et ils l'appellent même aujourd'hui : *Le bien nommé*[1].

Lorsqu'il vint à Paris pour se faire sacrer et prêter son serment, il me raconta à son tour, comme toutes les personnes de la famille, une histoire relative aux *envies* de grossesse. Celle-là était arrivée à Mme de Buffon, et il en avait été témoin oculaire. Il la raconta également au premier consul le jour de leur conversation.

M. de Buffon prétendait, à cette époque, que les femmes pouvaient bien avoir des envies, mais que jamais ces envies ne laissaient de traces. Mon oncle prétendait le contraire, parce que les exemples qu'il avait vus le rendaient crédule. La discussion s'engagea. La pauvre Mme de Buffon fut le martyr destiné à vérifier le fait. Elle était grosse, et depuis quelques jours témoignait un vif désir de manger des fraises. Ce n'était pas la saison. Les belles serres chaudes de Montbard en contenaient plusieurs plates-bandes,

[1] Il s'appelait l'abbé *Bienaimé*.

mais encore vertes, et Mme de Buffon guettait le moment de leur première rougeur pour les piller.

— Pardieu, l'abbé, dit M. de Buffon, nous verrons qui de nous deux a raison.

Et le lendemain la serre est fermée, les ordres les plus sévères sont donnés au jardinier, et la pauvre gourmande est condamnée à venir chaque jour contempler les plates-bandes verdoyantes sur lesquelles se détachait le fruit que chaque jour aussi rendait plus vermeil.

— Mais savez-vous que M. de Buffon donnait là la question à sa manière, monsieur l'évêque? dit en riant Napoléon à mon oncle.

— Sans doute, répondit naturellement mon oncle, qui néanmoins était le plus excellent des hommes, mais aussi, ajouta-t-il d'un air triomphant, qu'arriva-t-il! C'est que Mme de Buffon accoucha d'un enfant ayant une belle fraise sur la paupière gauche!

— En vérité! dit le premier consul, fort étonné du résultat de l'épreuve.

— Oui, général! une belle fraise bien posée sur la paupière de l'enfant. Eh bien! dis-je à mon vieil ami! j'ai gagné mon pari, et les deux essaims d'abeilles sont à moi? En effet, il me paya loyalement, ajouta mon oncle, mais il n'en était pas moins bien peiné d'avoir *là*, devant lui, une preuve vivante d'une erreur écrite, imprimée...

— Euh! dit en souriant le premier consul, ce ne serait pas la seule!

— Général...

Et mon oncle s'arrêta, parce qu'il aurait entrepris une de ces discussions dont il ne sortait jamais sans se fâcher, et sérieusement. Le respect qu'il portait au

premier consul, sa reconnaissance pour les bontés dont il comblait notre famille[1] lui interdisaient la réplique; mais il disait, en revenant de Saint-Cloud :

— C'est bien dommage! Comment le premier consul qui connaît si bien M. de Buffon peut-il l'accuser d'erreur!

C'est parce qu'il le connaissait en effet.

[1] Dans le courant de la même année, le premier consul nomma mon beau-père conservateur des eaux et forêts à Dijon, mon beau-frère, receveur général de Lot-et-Garonne, mon oncle, à l'évêché de Metz, et mon frère, commissaire général de police à Marseille. Il faut remarquer que sa bonté n'était pas faveurs aveuglément répandues. Mon oncle méritait la place qu'il occupait dans l'église, mon beau-frère était l'un des financiers les plus probes et les plus honnêtes que le premier consul pouvait mettre dans une recette générale, mon beau-père s'était occupé toute sa vie d'administration forestière. Quant à mon frère, ceux qui l'ont connu savent qu'il pouvait prétendre à une place plus élevée encore que celle qu'il occupait.

CHAPITRE XIV

Mort de ma mère. — Honneurs funèbres rendus à ma mère par Junot. — La famille de mon mari et mon frère comblés des bontés du premier consul. — Délicatesse de Bonaparte. — Mésintelligence entre deux frères. — Lucien et Mme Leclerc. Départ de Mme Leclerc pour Saint Domingue. — Singulière proposition et projet fou. — Le commandant de Paris commandant du Cap. — Cargaison de robes et de chapeaux. — Les bêtes féroces de Saint-Domingue. — Les singes et Toussaint-Louverture. — Scène bizarre. — Le chapeau et le panache. — Les cheveux coupés. — Reddition de Saint-Domingue.

Un grand malheur avait frappé notre famille. Ma mère avait cessé de souffrir, mais nous avions perdu notre amie, notre joie ! Sa perte enfin était un malheur pour nous, un de ces malheurs que rien ne répare, dont rien ne console, un de ces malheurs dont les larmes n'ont rien de fastueux, dont le désespoir n'a rien d'éclatant, mais dont la plaie est incessamment vive et saignante, dont chaque instant vous rappelle l'amertume, parce que chaque instant vous voyait, avant qu'il arrivât, vous occuper de celle que vous avez perdue, et cette négative contre laquelle votre cœur se frappe est une angoisse à nulle autre comparable et dont ne peuvent parler que ceux qui n'ont pas perdu une mère adorée. Les souffrances de la mienne étaient devenues si cruelles qu'il aurait

fallu avoir une âme plus qu'égoïste pour ne pas songer que la fin de ces tortures de tous les moments était enfin venue pour elle. Sa vie n'était qu'une suite d'heures plus pénibles à supporter les unes que les autres par le poids de leur succession. « Elle ne souffre plus, écrivis-je à Albert après notre malheur, elle ne souffre plus ! »

Junot voulut que son respect et son attachement pour sa belle-mère fussent prouvés d'une manière ostensible et les honneurs funèbres qui furent rendus à ma mère, et auxquels assistèrent non seulement ses amis et toutes les personnes de sa connaissance, mais aussi tout ce que nous connaissions, ce qui formait la totalité de presque toute la société de Paris, ont été une preuve des sentiments qu'il avait pour elle. Lorsque j'appris plus tard les détails de cette cérémonie, leur amertume fut adoucie pour moi par ce que je vis d'admirablement bon et sensible dans la conduite de Junot. Ce ne fut pas la somptuosité de cette fête lugubre qui me flatta. A côté de la mort la vanité trouve rarement sa place, et les armes de la maison de Comnène, brodées sur un drap mortuaire, n'étaient là que pour me dire qu'un des membres de cette maison venait d'entrer dans son cercueil [1]. Mais ce qui me toucha profondément, parce que Junot avait compris le cœur de celle qu'il honorait, c'était sa libéralité envers trois cents pauvres les plus malheureux de Paris. Ils avaient reçu des secours et avaient été tous habillés de neuf au nom de celle

[1] L'envie et la méchanceté que la mort ne désarme pas s'emparèrent de cette action de Junot pour l'accuser d'un sot et ridicule orgueil auquel son âme ne donna jamais accès.

dont ils entouraient le char mortuaire, et dont ils portaient le deuil en priant pour elle. Combien Junot me fut cher d'avoir ainsi deviné la consolation qui pouvait m'être la plus douce!

Albert était absent, il était alors à Marseille où le premier consul l'avait nommé, ainsi que je l'ai dit, commissaire général de police. Charles Lacroix y était alors préfet, et le général Cervoni y commandait la division militaire. Le général Cervoni et mon frère étaient d'anciens amis, leur liaison se renouvela dans les rapports journaliers que leurs places nécessitaient entre eux. Cette amitié fut d'un grand secours à mon pauvre frère dans un si cruel moment. Si je n'avais pas été encore faible des suites de ma couche, je serais allée auprès de lui. Je connaissais toute sa tendresse pour notre mère et le coup devait l'avoir frappé si rudement que je sentais combien ma présence devait lui être nécessaire. Aussi, je le répète, une impossibilité positive put seule m'empêcher d'aller le rejoindre.

Le premier consul fut très bien dans cette circonstance pénible. Rien ne parut rappeler les anciens démêlés qui l'avaient éloigné de ma pauvre mère. Junot me rapporta de lui les paroles les plus amicalement consolantes et Mme Bonaparte me fit l'honneur de venir me voir. Elle était avec Lucien qui arrivait d'Espagne. La vue de Lucien me fit mal. Je ne m'attendais nullement à sa visite et je dus lui paraître bien bizarre dans l'accueil que je lui fis. Je ne sais s'il vit sur mon visage une altération produite par les souvenirs que sa présence me rappelait, mais il eut le soin de m'éviter la peine plus vive qu'il aurai

produite en moi, en me parlant d'un sujet qu'il était bien difficile d'aborder sans toucher à une plaie encore bien vive. Hélas! il savait combien il était cher à ma mère! Elle l'aimait presque autant qu'Albert, elle jouissait de ses succès, elle souffrait de ses peines. Son départ pour l'Espagne l'avait fort affectée, et je me rappelle que, malgré ses souffrances, elle se faisait raconter par Junot tout ce que le jeune ambassadeur faisait de bien à Madrid. Junot était un peu partial pour Lucien, comme tous ceux qui étaient fort attachés au premier consul. J'ai toujours eu de la peine à trouver le motif de cette sorte de scission entre les deux frères. Je dois dire ici, en toute justice, que jamais je n'ai entendu Lucien dire une parole malveillante contre son frère et que souvent le premier consul se laissait aller à des mots blessants envers Lucien, même loin de lui. Mais Junot était juste cependant et la conduite de Lucien en Espagne, le traité de Badajoz[1], celui de Madrid, l'autre traité secret de Saint-Ildefonse, par lequel la Louisiane, abandonnée à l'Espagne lors de la paix honteuse de 1793, nous était rétrocédée, toutes ces nouvelles ne pouvaient que toucher un cœur français comme le sien et il savait gré à celui qui, loin de la France comme dans la chambre de ses représentants, défendait toujours les intérêts de la patrie et dont la voix s'élevait toujours en faveur de sa gloire et de sa prospérité.

[1] Il fut aussi signé à Madrid. J'appelle ainsi le traité entre la France et le Portugal, par lequel les limites de la Guyane française étaient reculées jusqu'à l'embouchure du fleuve des Amazones.

Nous avions perdu Mme Leclerc. Elle avait été, non pas contrainte, mais fortement *invitée* par son frère à suivre son mari à Saint-Domingue. Je crois que le général Leclerc se serait bien passé de cette addition à son bagage, car c'était une vraie calamité, après qu'on avait épuisé le plaisir de la regarder pendant un quart d'heure, que d'avoir la terrible charge de distraire, d'occuper, de soigner Mme Leclerc. Elle paraissait charmée de partir avec *son petit Leclerc*, comme elle l'appelait, mais elle en était désolée, et un jour je la trouvai dans un accès de désespoir et de larmes, tout à fait inquiétant pour quelqu'un qui ne l'aurait pas connue comme moi.

— Ah! Laurette, me dit-elle en se jetant dans mes bras, que vous êtes heureuse! Vous restez à Paris, vous... Mon Dieu, comme je vais m'ennuyer! Et puis... comment mon frère a-t-il le cœur assez dur, l'âme assez méchante pour m'exiler au milieu des sauvages et des serpents! Et puis je suis malade. Oh! je mourrai avant d'arriver!

Et les sanglots l'étouffaient avec une telle violence, que je craignis un moment qu'elle ne se trouvât mal. Je m'approchai de son canapé et, lui prenant les mains, je lui parlai comme à un enfant de jouets et de pompons. Je lui dis qu'elle serait reine là-bas, qu'elle irait en palanquin, qu'une esclave serait attentive au moindre de ses mouvements pour exécuter sa volonté, qu'elle se promènerait sous des orangers en fleurs, que les serpents ne devaient lui faire aucune peur, attendu qu'il n'y en avait pas dans les Antilles, que les sauvages n'étaient pas plus à craindre, que ce n'était pas là que la broche était mise pour rôtir les gens. Enfin j'achevai mon discours de consolation

en lui disant qu'elle serait bien jolie, mise à la créole.

A mesure que je parlais, Mme Leclerc sanglotait moins bruyamment. Elle pleurait toujours, mais cela ne lui allait plus mal; car, pour le dire en passant, elle faisait la *lippe* lorsqu'elle pleurait, ce qui ne lui allait pas bien du tout.

— Et tu crois donc, Laurette, — elle avait la manie de tutoyer indifféremment les gens qui étaient près d'elle dans ses moments d'abandon — tu crois donc que je serai jolie, *plus jolie que je ne suis* avec un madras mis à la créole, un petit corset, une jupe de mousseline rayée?

Mais il faut avoir vu les yeux, l'expression sérieusement interrogante du regard, la physionomie réfléchie, pour avoir une idée juste de ce qu'était Mme Leclerc, oubliant qu'elle partait pour un pays où elle croyait être croquée, parce que je lui présentais une image de toilette nouvelle. Elle sonna sa femme de chambre.

— Apportez-moi tous les madras que vous avez ici.

Elle en possédait d'admirablement beaux que ma mère lui avait donnés et qui venaient d'un ballot d'étoffes des Indes que nous avait apporté le contre-amiral Magon. Il y en avait qui avaient coûté dans le pays jusqu'à cent gourdes. Nous choisîmes le plus joli et, comme cette coiffure était celle que ma mère portait habituellement dans son lit, j'étais accoutumée depuis mon enfance à diriger très habilement les quatre coins cornus. Aussi Mme Leclerc fut-elle ravie de mon talent de *coiffure à la créole*, quand elle se fut regardée

— Laurette, me dit-elle en s'arrangeant sur son

canapé, tu sais combien je t'aime, ma petite? Tu m'as préféré Caroline. Enfin nous verrons si tu ne t'en repentiras pas. Écoute! je vais te prouver combien je t'aime, moi. Il faut que tu viennes à Saint-Domingue. Tu seras la première après moi. Je serai reine, comme tu le disais tout à l'heure, et toi, tu seras vice-reine. Je vais parler de cela à mon frère.

Je crus vraiment qu'elle devenait insensée.

— Moi? Aller à Saint-Domingue, madame! m'écriai-je, mais, bon Dieu, à quoi donc pensez-vous?

— Oh! je sais bien que cela est difficile, mais j'en parlerai à Bonaparte et, comme il aime Junot, il le laissera venir à Saint-Domingue...

Elle était si diffuse dans ses paroles et même dans ses pensées, qu'il me vint à l'esprit qu'elle voulait demander pour Junot le commandement de l'expédition de Saint-Domingue, renvoyer le *cher petit Leclerc* à son armée d'Angleterre, de l'Ouest, je ne sais où il était avant, et puis s'en venir en pèlerine, pour s'habiller à la créole et soumettre l'île par sa beauté. On rira de moi d'avoir eu une semblable idée, mais qui a connu Mme Leclerc ne me trouvera pas si absurde. Pendant que je la regardais d'un air étonné, elle poursuivit, en continuant à arranger les plis de sa robe et les cornes de son madras:

— Nous donnerons des bals, nous ferons des parties dans ces belles montagnes; — elle oubliait déjà les serpents et les sauvages. — Junot sera commandant de la ville capitale... Comment l'appelle-t-on? Je dirai à Leclerc que je veux qu'il donne une fête tous les jours. Et puis nous emmènerons Mme Permon.

Et tout en parlant ainsi, elle me pinçait le nez, me

tirait les oreilles, parce qu'elle voulait singer son frère et qu'elle trouvait que ces manières avaient une façon dégagée, ayant un air royal. Et puis, une autre fois, elle me donnait d'assez fortes tapes sur mon ventre, ce qui me causait de ces impatiences nerveuses qui vous sont pénibles au point de vous faire pleurer de colère, et la chose sera facilement comprise, si l'on veut se rappeler que j'étais enceinte de huit mois.

Mais le ridicule de toute cette conversation, l'ennui qu'elle commençait à me donner disparurent devant la dernière phrase de cette tête légère, qui ne contenait que du vent. Ma mère, qui l'aimait avec une tendresse égale à celle de Mme Lætitia; ma pauvre mère, qui gisait alors sur un lit de souffrance, dont elle ne devait pas se relever!

Je sentis que peut-être je pourrais répondre un mot dont la dureté ferait enfin sortir la belle rêveuse de son songe et, remettant mes gants, je me disposais à partir lorsqu'on annonça Junot, qui, ayant vu ma voiture à la porte, avait arrêté son cabriolet et vint me délivrer.

— Vous arrivez à propos, s'écria Mme Leclerc. Mettez-vous là, mon cher général, et prenons nos arrangements, car il est temps, poursuivit-elle en me regardant, et vous n'avez juste que celui qu'il vous faut pour que Mlle Despaux[1], Mme Germon[2], Le Roi[3],

[1] Célèbre marchande de modes.

[2] Couturière fort en vogue et méritant sa réputation.

[3] Marchand de modes et depuis tailleur de la cour, l'un des hommes entendant le mieux cette partie de tous ceux qui ont tenu un morceau de crêpe ou de satin.

Copp[1], Mme Roux... non, Nattier[2] vaut mieux, Mlle L'Olive, Lenormand[3], Le Vacher[4], Foncier[5], Biennais[6].

Et à chaque nom qu'elle comptait sur ses doigts, elle nous regardait d'un air de triomphe, comme pour nous dire : « Quelle admirable mémoire ! et comme je sais choisir mes ministres aussi ! »

— Quant à moi, continua-t-elle, toutes mes affaires sont prêtes et mes préparatifs achevés. Mais, comme nous partirons bientôt, vous devez vous dépêcher.

Junot avait une figure qui aurait certainement diverti une quatrième personne témoin de cette scène qui avait un bon côté plaisant. Il me regardait, regardait Mme Leclerc, qui, le regardant à son tour, lui dit :

— Je vous emmène tous les deux à Saint-Domingue. Mme Permon aussi, et puis Permon. Oh ! nous serons tous à merveille là-bas.

Junot fut un moment immobile. Puis le plus

[1] Cordonnier fameux. C'est lui qui, après avoir regardé un soulier que lui montrait une femme de ses pratiques et qui s'était fendu dès la première heure qu'elle l'avait porté, s'écria après avoir longtemps cherché la cause du malheur arrivé à son ouvrage : « Ah ! je vois ce que c'est, madame aura marché ! »

[2] Nattier commençait dès lors la réputation qu'il a si bien soutenue.

[3] Marchand d'étoffes, au Grand-Turc.

[4] Autre marchand d'étoffes, au Page.

[5] Bijoutier alors fort à la mode.

[6] Biennais était ce qu'il est encore, le meilleur et le plus excellent ouvrier, le plus élégant en tout ce qui concerne la tabletterie. Ses nécessaires sont d'une ordonnance si complète qu'il est impossible d'avoir un besoin, un désir qui ne soit pas satisfait en voyage avec un de ces nécessaires.

bruyant des éclats de rire interrompit ce silence. Il y avait bien un peu d'impolitesse dans cette gaieté spontanée, mais j'ai su depuis qu'un clignement *à bonne intention* avait déterminé cette explosion de joie. Mme Leclerc fut étonnée de cette manière de témoigner sa reconnaissance, car elle s'attendait à ce que Junot se précipitât à ses pieds. Mais vraiment elle était loin de compte.

— Ah ça! dit-elle d'un petit air boudeur, voulez-vous m'expliquer ce que signifie cette gaieté? Il me semble que ce n'est pas ainsi qu'on remercie une *ancienne amie* qui vous veut du bien.

— Avez-vous eu la bonté de parler de vos intentions au premier consul, madame? dit Junot, tout en riant encore, mais d'une façon plus calme cependant.

— Non, sans doute, puisque c'est votre femme qui vient de me faire venir cette idée-là.

Junot me regarda avec des yeux!... mais des yeux! A mon tour j'eus envie de rire.

— Comment! ma femme veut aller à Saint-Domingue? s'écria Junot.

— Et pourquoi non? Elle sera la première après moi. Elle connait le monde, elle se met bien, elle est élégante. Je lui donnerai des esclaves, et Leclerc vous fera commandant de cette grande ville... le... le...

— Le Cap, dit Junot.

— C'est cela précisément, le Cap... le Cap...

Et elle répétait comme une perruche, ce mot qu'elle allait oublier dans cinq minutes.

— Je vous remercie infiniment, madame, répondit Junot avec un sérieux comique; mais en vérité j'aime mieux, si vous le permettez, rester *commandant de*

Paris. Ensuite il existe un léger obstacle auquel vous ne paraissez pas songer.

Et m'entourant de ses deux bras, il m'attira à lui, m'embrassa et posa sa main sur mon immense rotondité.

Mme Leclerc ouvrait ses yeux plus que de coutume, lorsqu'elle était étonnée, ce qui arrivait souvent. Et, pour le dire en parenthèse, c'était une petite *manière* qui lui allait fort bien. Elle me regarda, puis la montagne que j'avais devant moi et dit :

— Je n'y avais pas pensé.

Il faut convenir que la distraction était forte.

— Mais, reprit-elle, que fait cela ? Qu'importe à votre enfant de crier pour la première fois sur la terre ou sur l'eau ? Je donnerai à Laurette un vaisseau pour elle toute seule. Ah ! qu'avez-vous à dire, monsieur Junot ? J'espère que je fais bien les choses ? Je vais faire écrire à Brest, où nous nous embarquerons, que l'on arrange un vaisseau tout exprès. Villaret-Joyeuse est un aimable homme, il fera tout ce que je voudrai. Allons, venez m'embrasser tous les deux.

— Pour vous embrasser, madame, dit Junot qui riait à en perdre la respiration, certainement je suis trop heureux d'en recevoir la permission pour n'en pas profiter. Quant à notre départ, nous laisserons là ce projet que l'amitié de Laure pour vous lui avait sans doute inspiré. Je ne crois pas d'ailleurs, ajouta-t-il, que le premier consul y eût consenti. Vous savez qu'il nomme assez volontairement ses généraux sans être influencé par des sentiments privés, tels que ceux qui existent dans cette affaire.

Et Junot se mit à rire de nouveau.

— Mais, poursuivit-il, je n'en suis pas moins recon-

naissant de vos intentions, madame, et croyez que je les sens vivement. Seulement — et le malheureux rire redoublait encore — une autre fois ayez donc la bonté de me les témoigner autrement qu'en faisant accoucher ma petite Laure au milieu de l'Océan, en me donnant le commandement du Cap au lieu de celui de Paris, et tout cela parce que nous sommes de vieux amis.

Junot s'était mis à genoux sur un tabouret placé près de la chaise longue de Mme Leclerc, et il lui racontait ce que je viens de dire tout en lui baisant les mains et avec un ton de voix qui ne pouvait pas offenser, mais qui pourtant était railleur et pas mal impertinent. Mais Mme Leclerc ne pouvait comprendre la finesse de nuances qu'il mettait dans ses paroles et dans tout ce qu'il faisait et disait en ce moment. Cependant, comme elle avait une espèce de finesse qui lui était naturelle, elle comprit par une sorte d'instinct que Junot se moquait d'elle, et tout à coup, soit qu'elle éprouvât une véritable peine de voir un projet formé recevoir un échec aussi péremptoire, soit qu'elle en eût une aussi réelle d'être raillée devant moi par Junot, dont cent fois elle m'avait vanté son ancienne passion pour elle, le fait est qu'elle le repoussa assez fortement pour le faire tomber du tabouret sur le tapis, et dit en sanglotant :

— Ayez donc de l'attachement pour des ingrats ! Moi qui aime Laurette comme une sœur — et en vérité ce n'était pas beaucoup dire — et vous, Junot, qui refusez de venir avec moi pour me défendre dans un pays où je vais être comme une pauvre abandonnée...

Et les larmes tombaient à verse.

— Je ne me refuserai jamais à secourir une femme en péril, dit Junot, se relevant avec une expression moitié sérieuse, moitié moqueuse, mais permettez-moi de vous dire que ce n'est pas votre position.

— Ah ! continuait-elle sans l'écouter et toujours en pleurant, vous n'auriez pas fait toutes ces réflexions-là lorsque nous étions à Marseille !... Vous ne m'auriez pas vue partir aussi tranquillement pour aller me faire manger, que sais-je, moi ? enfin, affronter tous les dangers qu'on court dans un pays rempli de sauvages et de bêtes féroces ! Et moi qui avais tant parlé de votre attachement pour moi à Laurette !...

Pour le coup, il fallait céder au besoin de rire. Cette interpellation positive, faite à un mari en présence de sa femme, pour l'amener à faire acte de soumission, et cela sans amour, sans une seule idée même de caprice, puisque cinq minutes avant mon arrivée elle ne pensait ni à moi ni à Junot, tout cela me parut si bouffon, que je me laissai aller à un accès de gaieté tel, qu'il gagna Junot que cette scène commençait à fatiguer.

— Allons, soyez raisonnable, dit-il à la belle pleureuse avec le ton d'autorité amicale d'un vieil ami. Ne pleurez plus, cela gonfle les yeux, pâlit les joues et rend la plus jolie femme presque laide. Vous êtes si belle ! Et vous voulez qu'il puisse vous arriver malheur ! Quand vous n'auriez pas pour défenseur un brave et bon soldat, car votre mari est l'un et l'autre, un regard de ces yeux-là adoucira Christophe, Toussaint-Louverture et leur troupe de singes noirs.

Elle ouvrait de grands yeux.

— Comment, ils ont des singes pour soldats! Voyez un peu!

— Je n'ai pas tout à fait dit cela, répondit Junot, mais regardez un peu cette figure-là, et puis cherchez de l'homme dans cette physionomie.

Et il montrait de la main une gravure anglaise représentant Toussaint-Louverture dans son costume de cérémonie, ayant un chapeau à trois cornes surmonté d'un panache sous lequel on voyait un visage ayant bien l'intention d'appartenir à un être humain, mais dont le nez épaté, les petits yeux féroces et malins, l'immense lèvre inférieure, toute la face enfin offraient une parfaite ressemblance avec le général Jacquot[1].

Le vent avait soufflé d'un autre côté. Il n'était plus à l'orage depuis que Junot avait parlé de Toussaint-Louverture et de son chapeau à panache.

— Ce qui prouve, disait Mme Leclerc, qu'il y a des plumassiers au Cap.

Elle avait oublié ses alarmes, les serpents et tout le reste. Mon mari voulant profiter de ce moment de bonace me fit un signe de prendre congé, et nous partîmes.

Nous fûmes plusieurs minutes avant de cesser le plus fou des rires. Nous étions bien jeunes tous deux alors et, vraiment eussions-nous été plus âgés, il aurait encore fallu rire et se moquer de la scène que nous venions de jouer en y étant acteurs involontaires.

[1] Singe fort habile et que son maitre menait dans toutes les maisons où il était demandé pour faire des tours. Il portait ordinairement un habit de général et répondait au nom du général Jacquot.

— Ah ça, me dit Junot, est-ce que par hasard tu lui aurais dit un mot qui pouvait lui faire croire à l'*impitoyable* volonté d'aller au pays des *Mornes?*

Je racontai toute l'affaire à mon mari. Quoique depuis longtemps je connusse Mme Leclerc, elle l'étonna encore moins que moi. Il lui prenait, par intervalle, des retours de gaieté qui provoquaient la mienne, et ce fut ainsi que nous fîmes la route de la maison de Mme Leclerc à la nôtre. Il m'expliqua *pourquoi il était si amusé* de cette intention subite de la jolie capricieuse de m'emmener avec elle à dix-huit cents lieues de Paris, comme on propose à une de ses amies de venir passer six semaines dans son château.

— Mais elle t'aime donc toujours, demandai-je à Junot?

— Elle! Mais elle ne m'a jamais aimé d'abord et puis, quand elle aurait été touchée d'une passion que je ressentais comme on peut l'éprouver à vingt-quatre ans avec une âme ardente et une tête tout aussi volcanique, il y a vraiment bien des jours qu'elle en a perdu le souvenir, et je puis dire qu'elle a bien fait. Mais comment peux-tu méconnaître ici un des côtés de ce caractère bizarre, quoique habituellement il soit sans couleur? Tu es arrivée chez Mme Leclerc dans un moment où elle était sous l'empire d'une de ces affections nerveuses auxquelles les femmes, et les femmes comme elle, sont fort souvent sujettes. Ta vue a redoublé l'attendrissement, mais d'une manière tout instinctive, tout simplement parce que tu lui rappelais de beaux jours. Tu lui as parlé de toilette *à la Virginie*, et tout de suite elle s'est rappelé qu'à Marseille, lorsque j'étais amoureux d'elle comme un

fou, lorsque l'excellente Mme Bonaparte la mère aurait elle-même voulu me nommer son fils et que le premier consul, toujours prévoyant et prudent, répétait : « Vous n'avez rien ni l'un ni l'autre. » Je disais, moi, dans mon délire : « Mon général, voyez Paul et Virginie. On a préféré la fortune au bonheur, qu'en est-il arrivé ? »

Et comme le premier consul n'a jamais été sentimental, il levait les épaules sans répondre autrement que par sa phrase accoutumée : « Vous n'avez rien ni l'un ni l'autre. »

— Mais il n'est pas possible, dis-je à Junot, que ce soit le madras dont je lui ai tourné les cornes rouges et vertes qui ait amené tout ce déluge d'impertinentes sottises.

— Il n'y faut pas chercher une autre cause. L'imagination de Mme Leclerc est en complète stagnation pour beaucoup d'objets. En revanche elle franchit d'immenses distances, elle devient créatrice, relativement à des choses absurdes pour tout autre. Elle est, par exemple, d'une ignorance complète à laquelle je ne puis égaler que sa vanité. Eh bien, ces deux parties de sa personne, car l'ignorance, quoique chose négative, est une portion d'elle-même par l'emploi qu'elle en fait, ces deux parties font en peu d'instants un chemin que l'imagination la plus spirituelle pourra difficilement parcourir. Je la connais, poursuivit Junot en souriant, et comme répondant à une pensée intérieure qu'il voyait sur mon front, quoique je ne disse rien. Je la connais bien. Ainsi, cette vanité dont je parle lui faisait croire de bonne foi que je devais être trop heureux de faire partie de l'expédition de Saint-Domingue. Elle se rappelait le

temps où je me mettais à ses pieds comme un chien couchant ; j'étais un esclave rentrant sous le joug et trop content, selon elle, de m'y retrouver. Quant à toi, ma pauvre Laure, tu aurais *tourné les cornes du madras*, tu aurais donné ton avis pour la toilette *à la Virginie*, parce que *tu es élégante, que tu te mets bien.*

— Et Albert? dis-je.

— Oh ! Albert, il aurait joué de la harpe.

— Et tu crois qu'elle en aurait vraiment parlé au premier consul, si tu n'étais pas arrivé?

— Sans nul doute, car, je te le répète, elle est d'une entière bonne foi. Elle était convaincue que tout ce qu'elle arrangeait, ou plutôt dérangeait dans sa jolie tête, était pour le mieux dans notre intérêt et elle aurait demandé à son frère que je fisse partie de l'armée de son mari, comme une faveur pour moi.

Je ne sais si ce fut une pensée de femme, toujours inquiète, et pour dire le mot, *jalouse*, qui me fit observer qu'il serait possible que Mme Leclerc, tenant peut-être à son projet de parcourir les *Mornes* en jupon de mousseline rayée et en corset de madras, parlât à son frère de toute cette affaire présentée sous un jour à elle. Je le dis à mon mari.

— Tu as, pardieu, raison ! dit Junot. Quoique ce soit une créature ravissante de beauté et même une bonne et excellente personne, car elle n'a nul fiel dans l'âme, ce serait ici l'histoire de l'ours cassant la tête de son ami. Il faut prévoir une pareille bonté.

J'avais eu raison d'y penser. Le même jour, Junot raconta au premier consul tout ce qui s'était passé entre sa sœur et moi, en ayant le soin, comme on peut le croire, de ne faire ressortir aucune nuance

trop forte. Quant au tableau par lui-même et à son ordonnance, le premier consul connaissait trop bien sa sœur pour croire que la pose des personnages fût hors de vraisemblance ou même forcée. Trois jours après, il dit en riant à Junot :

— Tu veux donc aller à Saint-Domingue ?

Junot ne répondit qu'en s'inclinant et souriant à son tour.

— J'en suis fâché, mais tu n'iras pas maintenant, j'ai besoin de toi ici. Je l'ai fait dire au général Leclerc, qui voulait me persuader que tu me serais plus utile au Cap qu'à Paris.

Junot me dit que l'expression de la physionomie du premier consul était amusante à parcourir, si l'on peut parler ainsi, tandis qu'il lui parlait. Il y avait une succession rapide de pensées nouvelles rappelant des souvenirs, évoquant le passé pour conclure sur l'avenir. Et s'il m'avait dit ce qu'il pensait, *à moi*, je suis certaine que nous aurions été de même avis et pourtant, chose étrange! rien dans cela n'était d'importance dans l'âme de Mme Leclerc. Tout était assemblé d'une manière incertaine, fugitive. Rien n'avait de base. Il ne se formait jamais un plan dans cette tête-là.

Lorsque je la revis, elle n'avait plus de souvenir de toute cette affaire, excepté du madras. Elle avait été le matin même chez ma pauvre mère pour se faire arranger son mouchoir par elle. Ma mère, toute souffrante qu'elle était, avait mis une sorte de coquetterie à tourner l'étoffe autour de cette tête, la plus jolie qu'on pût voir avec cette coiffure. Mais toujours comme un caméléon recevant l'impression de ce qui était près d'elle, Mme Leclerc ne se rappelait

qu'une chose, c'était l'étrange figure qu'elle avait vue chez ma mère. Elle m'en parla comme d'une nouveauté qui l'avait frappée.

— Qui donc était-ce? lui demandai-je.

Elle me nomma la femme dont elle voulait parler Elle l'avait vue plus de cinquante fois chez ma mère Je le lui rappelai.

— Sans doute, me dit-elle, je ne l'ai pas oublié, mais jamais elle ne m'a fait cette impression.

La personne dont parlait Mme Leclerc était Mme de Bru...le. Son portrait mérite en effet d'avoir sa place dans des Mémoires. Mais comme il sera encore assez souvent question d'elle dans cet ouvrage, j'en parlerai tout à l'heure plus en détail.

J'ai rapporté cette petite histoire entre Mme Leclerc et moi comme nécessaire à sa ressemblance. C'est une figure assez principale dans l'entourage de Napoléon pour ne négliger aucune des ombres, aucun des coups de pinceau qui peuvent compléter sa véritable physionomie. Je n'ai pas besoin de dire qu'un des mots de cette scène bizarre ajouté au reste, lui ôterait son originalité et la spécialité dont est vraiment revêtue Mme Leclerc. Ce vague dans les idées, ce terne dans la pensée, cette démence frivole, étaient, comme on le sait, les éléments dont se formait son caractère, si la réunion de telles choses forment en effet un caractère. Mais c'est surtout à l'époque que je retrace qu'elle était dans toute la force de cette manière d'*être*. Elle n'avait aucune méchanceté réfléchie, ne *minutait* aucune noirceur et même elle obligeait lorsque l'obligeance ne lui donnait pas de fatigue. Elle était légère, inconsidérée, oublieuse, et tout cela avec *un aplomb* — ce qui est étrange à

dire — dont on ne peut donner l'idée à ceux qui n'ont pas vécu auprès d'elle, mais qui sera compris par tout ce qui l'a connue particulièrement. Elle n'était, par exemple, rien moins que naïve assurément, et pourtant il lui arrivait chaque jour de dire, de faire des choses qu'une jeune fille, une enfant n'auraient pas imaginé, tout cela mêlé avec de graves intérêts, des affaires importantes dont dépendaient quelquefois l'état et l'existence de quelqu'un. Et si vous lui disiez qu'elle avait eu tort, si vous lui faisiez remarquer ce qu'elle avait fait, les conséquences qui en étaient résultées, elle disait comme elle le fit en me regardant lorsque Junot lui parla de ma grossesse :

— C'est singulier! Je n'y pensais plus!

Et j'étais grosse de huit mois.

Enfin l'escadre mit à la voile dans le mois de décembre de l'an 1801. Ce que Mme Leclerc emporta de robes, de chapeaux, de bonnets, de futilités multipliées, ne se peut nombrer. Trente-quatre vaisseaux de ligne, vingt-deux frégates, une immense quantité de bâtiments de guerre, suivaient le vaisseau qui portait la belle Cléopâtre et dans lequel tout ce que le luxe et l'élégance peuvent ajouter à l'utilité avait été réuni pour que la charmante voyageuse n'eût pas même un désir à formuler. Le général Leclerc aurait été assez porté à ne pas admettre cette foule d'indispensables inutilités, mais Mme Leclerc le prit sur un tel ton à la première parole qu'elle entendit, que le mari s'empressa de se taire pour avoir la paix pendant cet exil auquel il était condamné. C'était un bien singulier mariage que celui-là. Je n'ai jamais compris la raison qui l'avait fait faire, car celle que l'on donnait était absurde. Mme Leclerc traitait son mari

fort despotiquement et pourtant elle en avait peur, non pas que ce fût lui qui lui imposât, mais bien le premier consul. Au surplus, elle exigeait de lui des choses bien amusantes à raconter si l'on avait place pour tout dire. Mais on ne peut rester toujours devant le même portrait. J'y reviendrai.

Par exemple, pour le divertissement de ceux qui lisent ces Mémoires, je raconterai plusieurs histoires arrivées à l'époque d'un voyage que Mme Leclerc fit plus tard à Aix-la-Chapelle. Il y en a une, entre autres, qui est bien la plus bouffonne des choses. Elle sera bien un peu difficile à dire, « mais il est possible de tout raconter », dit-on. Et puis les héros de l'aventure sont un mari et une femme. Quoi de plus convenable?... L'une des deux parties du couple doit, m'a-t-on dit, et à mon excessif, prodigieux, inconcevable étonnement, publier des souvenirs sur l'empire. Cela me rappelle un homme qui parlait toujours de l'Inde devant des gens qui savaient ce qui en était, et qui enfin, impatientés des mille histoires racontées d'une voix bruyante, demandèrent au narrateur s'il avait jamais été dans l'Inde.

— Moi, monsieur, je n'y ai jamais mis le pied, j'en serais bien fâché! Mais j'ai un frère, par exemple, qui a fait toute sa vie le *projet* d'y aller.

On m'a dit que cette personne avait parlé de mes Mémoires avec une parole qui sentait la pomme verte. Pour une personne d'esprit, c'est bien peu de bon goût.

Cette expédition de Saint-Domingue trouvait alors beaucoup d'approbateurs et beaucoup de détracteurs. On prétendait que c'était folie d'affronter une population lointaine, dont le naturel farouche n'accorderait

aucun quartier à nos soldats, qui couraient ainsi le double danger de la guerre et d'un climat meurtrier. On voyait partir avec peine une aussi belle armée pour l'Amérique, lorsque l'Égypte ne nous avait pas encore rendu les restes de celle que l'Afrique avait presque engloutie. Quelques-uns prétendaient que Toussaint-Louverture, malgré sa profonde ambition, sa cruauté même, était nécessaire à conserver dans le gouvernement à vie que lui avaient conféré les hommes de la colonie. Il avait des talents militaires fort distingués, une adresse politique, ou plutôt une ruse habile, qui avaient enfin sauvé Saint-Domingue du joug de l'Angleterre et surtout de ses propres fureurs. L'opinion des personnes dont je rapporte les paroles était donc que le premier consul laissât Toussaint-Louverture se donner tant qu'il voudrait le nom de *premier des noirs*[1]*;* qu'il devait le reconnaitre comme gouverneur de Saint-Domingue, mais soumis au gouvernement français, ainsi que Toussaint le voulait en effet.

Mais le premier consul disait, avec raison, que Toussaint n'était qu'un fourbe qui, tout en protestant de son dévouement au gouvernement consulaire, méditait de soustraire les Antilles françaises à l'autorité de la république.

— Je suis le Bonaparte de Saint-Domingue, avait dit Toussaint, la colonie ne peut exister sans moi. IL FAUT qu'elle me garde.

[1] Toussaint-Louverture, lorsqu'il fut reconnu par le gouvernement consulaire comme commandant de Saint-Domingue, écrivit au premier consul avec ce protocole : « Toussaint, le premier des noirs, à Bonaparte, le premier des blancs... »

De tels sentiments, de la part de cet homme, devaient en effet alarmer pour le sort à venir de l'île et de ses colons, surtout avec la connaissance de ses deux lieutenants Christophe et Dessalines. Un de mes cousins germains, qui servait à cette époque dans la marine et qui, arrivé à Saint-Domingue et servant comme volontaire dans l'armée de terre, fut prisonnier de Dessalines, m'a raconté de ce *monstre* — car il ne mérite pas le nom d'homme — tout ce que l'imagination la plus assombrie, la plus vaste en conceptions tragiques, peut se figurer d'épouvantable et de sanguinaire. Bonaparte connaissait le caractère de ces hommes de sang. Il voulait ramener la paix et l'abondance dans cette belle colonie, et la chose n'était possible qu'en maintenant les noirs. Dans le court espace de temps qui s'écoula entre la soumission et la nouvelle insurrection de l'île — c'est-à-dire des noirs — dont le rétablissement de l'esclavage à la Guadeloupe fut le prétexte, Saint-Domingue redevint florissante. Les campagnes étaient cultivées et tout se ranimait. C'est alors que Toussaint qui, lors de la soumission de l'île, s'était en apparence retiré, pour vivre tranquille sur l'une de ses terres, se mit à comploter et à organiser un nouveau massacre des blancs. J'ai eu à cet égard des détails bien curieux[1], qui sont inutiles dans cet ouvrage, mais qui cependant pourraient jeter un jour assez vif sur des faits de cette époque. Je veux dire que l'Angleterre n'était pas

[1] J'ai deux histoires arrivées dans les mornes de l'Ouest; l'une a pour héroïne la femme de mon cousin elle-même, et l'autre un jeune homme qui est demeuré à Saint-Domingue, où il a épousé la mulâtresse qui l'a sauvé. Si je puis, je raconterai les deux histoires un peu plus tard, si j'ai de la place.

étrangère aux nouveaux projets de Toussaint, qu'elle les excitait même et que plus d'une fois l'argent anglais A PAYÉ notre sang. Quoi qu'il en soit, Toussaint-Louverture fut enlevé au milieu de la nuit, transporté à bord d'un vaisseau qui l'amena en France. Il fut mis au château de Joux, puis ensuite à la citadelle de Besançon, où il mourut d'une façon précipitée. Ce qui fit dire une absurdité, car, pour que la mort de Toussaint fût violente, comme quelques voix le publièrent, il aurait fallu qu'il y eût *un seul* motif. Il n'en existait pas.

Mais une des grandes raisons de la perte de Saint-Domingue et de la nullité de cette expédition immense partie de Brest, de Lorient et de Toulon, ce fut l'impéritie, ou plutôt l'administration cauteleuse du général Leclerc. On a beaucoup accusé le général Rochambeau, parce que les journaux ne pouvaient pas alors accuser le beau-frère du premier consul; et c'est toujours ainsi que va le monde. Mais il existe pourtant des yeux qui voient, des oreilles qui entendent, la vérité est recueillie, tôt ou tard elle parle pour être entendue. Sans doute le général Rochambeau s'est laissé aller à commettre des actes d'un haut arbitraire. Mais dans quel état lui a été remise la colonie? Lorsque l'esprit de l'île était en entier perverti par l'effet de la conduite du général Leclerc, l'enlèvement de Toussaint, le rétablissement de l'esclavage aux Grandes-Antilles et la détermination bien connue de la volonté de se rétablir à Saint-Domingue. Ajoutez à ces causes la fièvre jaune, le blocus d'une flotte anglaise, l'insurrection générale des noirs, l'extinction des trois quarts de l'armée, et puis il faut alors décider, après cela, si M. de Rochambeau a de

si grands torts. Il faut juger sa position et voir ce qu'il pouvait faire sans employer des moyens violents sans doute, mais que le malheur de l'état des choses imposait par une dure nécessité. Je suis loin d'excuser M. de Rochambeau, mais enfin j'ai parlé avec beaucoup de personnes qui ne l'ont pas quitté et qui m'ont donné des détails relatifs à cette époque, qui me font bien hésiter avant de le condamner. Pressé par les noirs qui avaient levé l'étendard de la révolte avec plus de furie et de rage sanguinaire que jamais, il était entre eux et une flotte anglaise ; il se rendit, n'ayant pas six mille hommes avec lui. La maladie, les assassinats, les combats avaient moissonné cette belle armée si florissante deux ans avant, lorsqu'elle s'était embarquée à Brest et à Lorient. Il semblait que la mort avait voulu la décimer avec une hâte cruelle. Les moyens de destruction s'étaient multipliés autour d'elle et quelques débris seulement revirent la France.

Mme Leclerc revint en Europe avec le corps de son mari. Elle l'avait fait enfermer dans un cercueil de bois de cèdre, puis elle avait coupé ses cheveux et son retour avait lieu maintenant comme celui d'Artémise. Malgré tout cet étalage d'une immense douleur, on n'était pas fort attendri par la vue de ce fastueux désespoir, et le premier consul lui-même, lorsqu'on lui dit que sa sœur avait fait offrande de sa chevelure au défunt et qu'elle n'avait plus un cheveu :

— Oh ! elle sait bien qu'ils n'en repousseront que plus beaux après avoir été coupés, dit-il en riant.

CHAPITRE XV

La paix avec l'Angleterre. — Phrase remarquable du premier consul aux députés belges. — Gloire de la France sous le Consulat. — Vie intérieure de Bonaparte. — Alliance avec la Turquie. — Projet de Henri IV réalisé par Napoléon. — Les limites naturelles et les traités. — Réponse aux calomniateurs de Bonaparte. — Sincère désir de la paix. — Juste orgueil des Français. — L'amour de la patrie. — M. de la Vaupallière en Russie. — Le duc de Fronsac et M. de Langeron. — Patriotisme d'un émigré. — M. de Calonne. — Anecdote de l'Ermitage. — L'homme ridicule. — Mot de Bonaparte sur M. de Calonne. — Le comte d'Artois et Catherine. — Les Français en Russie et l'acte d'abjuration. — *La Marseillaise* à la cour de Catherine et bizarre contradiction.

La paix avec l'Angleterre était définitivement signée. Le traité d'Amiens avait ratifié les préliminaires de raccommodement avec la grande rivale, le 25 mars 1802. Joseph Bonaparte avait été encore notre messager de paix et de tranquillité pour ce nouvel arrangement qui terminait les querelles européennes. Le temple de Janus était enfin fermé, et la France au plus haut point de gloire et de puissance réelle où jamais depuis elle ait pu parvenir, parce que, sortant d'une lutte avec l'Europe tout entière, elle était victorieuse, agrandie et redoutée.

Les colonies prises par l'Angleterre nous étaient restituées. Le cours de l'Escaut demeurait notre bien, ainsi que les Pays-Bas autrichiens, une partie du

Brabant, la Flandre hollandaise et une foule de villes, telles que Maëstricht, Venloo, etc.

Je me rappelle, à propos de cette partie de notre *fortune nationale*, une belle phrase du premier consul aux députés belges. Lorsque les conférences de Lunéville s'ouvrirent, ils allèrent remercier le chef de la république d'avoir soutenu les droits de ceux *qui ne voulaient pas* une autre protection que celle de la France.

— Ce n'était que justice, répondit le premier consul à la députation[1]; le traité de Campo-Formio avait déjà constaté la position de la Belgique. Dans les années qui se sont écoulées depuis ce traité, nos armes ont eu des revers. On a pensé que la république pouvait faiblir et céder parce qu'elle était moins heureuse, c'est une grave erreur. La Belgique fait partie de la France comme sa plus ancienne province, comme tous les territoires acquis par un traité solennellement authentique, comme la Bretagne, la Bourgogne. Et l'ennemi EUT-IL ÉTÉ AU FAUBOURG SAINT-ANTOINE, le gouvernement français ne DEVAIT JAMAIS ABANDONNER SES DROITS !

Telles furent les paroles de Napoléon aux députés belges.

Oui, la France était alors radieuse !... Indépendamment des possessions du Nord, formant maintenant ces barrières naturelles pour lesquelles tout Français doit à jamais combattre, elle se voyait maîtresse de la partie de l'Allemagne située au littoral

[1] Voyez le discours du premier consul aux députés belges. lorsque la députation lui fut présentée à la fin de l'année 1800. Il est dans le *Moniteur*, à la date du mois d'octobre 1800.

du Rhin, ainsi que d'Avignon et du Comtat; puis Genève, la presque totalité de l'évêché de Bâle et la Savoie, et Nice... La république fondait, protégeait des États; elle érigeait en royaume le grand-duché de Toscane; la Lombardie autrichienne devenait sous ses auspices république italienne; Gênes prenait le nom de république ligurienne, et tous ces États venaient s'abriter sous le vaste drapeau tricolore, se fiant à la vigueur et à la vigilance du coq gaulois. La république prenait sous sa protection l'aquatique Batavie. La république avait, par ses nouveaux traités avec l'Espagne et le Portugal, reconquis les colonies qui devaient faire revivre notre pouvoir dans un autre hémisphère. La république, par le traité secret de Saint-Ildefonse, et par les soins de Lucien Bonaparte, avait vu rentrer, sous le drapeau de ses couleurs, la belle et fertile Louisiane, que la paix honteuse et humiliante de 1763 nous avait fait abandonner à l'Espagne; maintenant elle nous donnait une attitude imposante dans le golfe du Mexique, et imposait fortement à l'union américaine, car cette colonie de la Louisiane devenait un point d'attaque formidable dans le cas d'une rupture. La république avait réuni des territoires portugais, qui, avec leurs longues landes désertes, formaient à la Guyane française d'impénétrables frontières. La république enfin, à ce moment du gouvernement consulaire, a été plus grande que ne le fut même jamais l'empire.

Napoléon fut immense sans doute, son soleil de gloire est impossible à fixer, et rien n'altère la pureté de ses rayons lumineux. Mais Bonaparte, premier consul, ayant, en quelques mois seulement, retiré la France du fond de l'abime où la tenait plongée le

gouvernement directorial, me paraît un colosse admirable dans toutes ses proportions. Il n'est point ici de sentiments prévenus, de ces impressions où le passé surgit et efface les événements ultérieurs. Non. Je me reporte à cette année 1802, où l'Angleterre avait déserté ses rivages pour venir admirer cet homme qu'elle pouvait ne pas aimer, mais que le jugement de ce peuple éminemment judicieux avait su apprécier dans ses parties héroïques et dans tout ce qu'il avait d'admirable. Cette époque est encore un de ces jalons auxquels il faut s'arrêter après les avoir plantés. Je le dois d'ailleurs par esprit de justice. Je ne sais si je parviendrai à bien rendre ma pensée et à faire partager aux autres le sentiment intime que j'ai, que tous les projets du premier consul étaient positivement pour la gloire, la paix et le bonheur de la France.

Cette opinion peut m'être contestée, mais ne sera jamais altérée. J'ai gardé trop de souvenirs de tout ce que je lui ai entendu dire alors. J'ai sous les yeux en ce moment des extraits de ces conversations qu'il a eues avec M. Fox, et dont on gardait la mémoire comme de précieux documents. J'ai dans mon âme, dans mon souvenir, tout ce qui peut consolider cette opinion qui ne saurait être combattue que par une malveillance, telle que celle qui poursuit la mémoire de Napoléon. Mais cependant que peut la malveillance, n'ayant de force que son venin? Il est des faits tellement notoires que toute voix reste muette devan eux. Peut-on nier l'existence de cette grandeur de la France, de cette république qui paraissait alors *impérissable*, lors du traité de la paix d'Amiens? Cette consistance de territoire européen, ces possessions

d'outre-mer, revenues à la mère-patrie, ces nombreux éléments de prospérité, ces richesses non développées, mais dont la *nymphe*, la *coque* est formée, et qui ne demandent qu'à éclore, tout cela *était-il*, tout cela *est-il* donc devenu illusoire? Non sans doute. Eh bien, pourquoi donc alors vouloir mettre tous ces avantages aux mains d'un homme que la haine voudrait rendre, dans sa bêtise et dans son délire — car la haine est toujours sotte et folle — un de ces êtres dont la vulgarité nous frappe chaque jour.

La première carrière du général Bonaparte fut celle d'un chef d'armée. Là nous vîmes se développer les plus brillantes qualités militaires; là nous vîmes l'homme dont la postérité dira dans son équité :

— *Jamais les bandes de France ne furent conduites par un plus habile, par un plus vaillant!*

Lorsque ensuite le général Bonaparte devint le consul, le dictateur, le chef, si vous voulez, de trente millions de ces mêmes Français qu'il menait à la victoire, osez dire qu'il ne montra pas d'ESTIMABLES qualités — je ne me servirai pas d'un autre mot. Le perfectionnement de tout ce que l'Assemblée constituante, puis la Convention dans son bon temps, avaient ébauché, fut opéré par lui. Examinez la vie du premier consul à l'époque où nous sommes arrivés, je défie toute accusation tendant à l'attaquer comme homme privé[1]. Car je ne parle pas ici de ce que peuvent dire des voix mensongères, de ces voix qui articulent des invectives aussi sottes que fausses. Et que de choses absurdes ont été prononcées dans les salons de

[1] J'entends dire par là tout ce dont il a été si longtemps question pour l'intérieur de sa famille.

gens ayant dans le monde un rang, une fortune, une considération qui auraient dû les mettre en mesure de connaître parfaitement l'homme qui donnait alors sa vie, qui en usait les ressorts par un travail continu et forcé, en faveur de cette même patrie pour laquelle il aurait donné plus que cette vie alors, et dont alors quelques enfants ingrats ou stupides ne le connaissaient pas pour ce qu'il était véritablement !

Mais enfin, en repoussant toute prévention, en éloignant tout souvenir imposant, la reconnaissance que lui doit une famille *dont tous* les membres avaient été placés dans une position heureuse et honorable ; en séparant le premier consul de cette prévention, je ne puis, dis-je, que rendre justice à cet homme. Je le vois, profitant du penchant de la Turquie pour la France, former en même temps en Allemagne cette agrégation générale, donnant de la force aux faibles et diminuant celle des despotes. Cette agrégation imaginée par Henri IV et Sully, et mise enfin à exécution par le général Bonaparte. Je le vois exerçant la prépondérance de la république française sur le reste de l'Europe, en utilisant pour le bonheur de cette même Europe, l'influence de la France sur les états respectifs avec lesquels il traite. L'Allemagne surtout menacée par la Prusse, la Russie et peut-être l'Autriche qui, toute paternelle dans sa domination, n'en exerce pas moins une volonté assez prononcée sous les différents règnes de ses souverains, pour laisser croire au dessein d'envahir les environs du Tyrol et d'aller en cela plus loin que ce qui se voit et se fait ostensiblement.

Le premier consul a déjà rassuré l'Italie par l'établissement de la république cisalpine, de la répu-

blique ligurienne, du royaume d'Étrurie et son alliance avec la cour de Rome.

Les Pays-Bas, selon leur vœu le plus cher, étaient enfin devenus une province de France et ils dormaient en paix et avec sécurité à l'abri de sa vaillante épée. La Suisse avait déjà perdu en notre faveur Mulhouse et Genève[1], le premier consul consolida ces acquisitions éventuelles. Le traité définitif avec l'Angleterre mit le comble à toutes les espérances de bonheur que pouvait enfin former la France. Les transactions de ce traité sont peu connues, parce que, toujours légers, nous prononçons d'abord anathème ou louange sans nous inquiéter sur quelle base nous asseyons notre dire. Le traité d'Amiens fut lu dans *le Moniteur*, le jour où il fut proclamé; puis le lendemain on n'en parla plus. Et pourtant tout cœur français doit être reconnaissant pour celui qui, parlant en son nom, obtint pour la république française des conditions aussi remarquables pour sa gloire présente et sa prospérité à venir. Ceux qui liront ce traité laisseront échapper un sourire de mépris pour les hommes assez faux pour accuser le premier consul d'avoir, *lui*, rompu le traité d'Amiens, et un sourire de pitié envers celui assez sot pour croire la chose possible. Lorsque le traité d'Amiens fut signé, je le répète encore, Napoléon a prouvé au monde dont il était alors le point de mire, qu'il pouvait donner des garanties de justice, de modération, de science politique, comme

[1] Genève fut réunie à la France en avril 1798, un mois à peu près avant le départ de l'expédition d'Égypte. Mulhouse, ville libre et confédérée de la Suisse, l'avait été plus tôt. Je crois que ce fut en février ou janvier, toujours 1798.

il en avait donné jusque-là de courage et de haut savoir militaire. Le glaive du conquérant et la plume du pacificateur étaient dans sa main également utiles. J'ai déjà dit ces mêmes choses, je les répète en ce moment, mais non pas comme phrases de *remplissage*. La place me manque souvent pour classer mes souvenirs. Je n'ai que trop de faits, mais ici la force de la vérité m'entraîne. Je veux répondre à ces gens mal informés par une tradition trompeuse et qui d'après elle veulent juger le colosse sur lequel ils ne grimpent qu'en tremblant et dont pourtant ils osent mesurer la hauteur. Qu'ils ajoutent une seule raison ayant base, ayant consistance, pour accuser avec une apparence de justice le premier consul d'avoir signé le traité d'Amiens avec l'intention de le rompre. Voilà cependant ce que quelques voix — à la vérité peu nombreuses — ont osé raconter. Et l'esprit de parti, sans s'inquiéter du plus ou moins de vraisemblance, du plus ou moins de stupidité de cette opinion mille fois erronée, vient aujourd'hui vous dire :

— Que Bonaparte ne signa le traité d'Amiens que pour mieux arriver à la monarchie, à la puissance universelle.

C'est pourtant un homme de beaucoup d'esprit qui a dit cela. Mais, en vérité, quelle est la langue qu'il parle ? Moi je ne le comprends pas s'il est de bonne foi, et je le prouve.

A cette belle époque de la paix de la France et de l'Angleterre, le premier consul était radieux d'une gloire sans pareille. L'Autriche avait perdu en même temps sa puissance fédérative qui, bien plus, était maintenant une force menaçante, et son pouvoir dominant non seulement dans le nord de l'Europe, mais

dans toute l'Italie. Son état ne pouvait plus effrayer, ni inquiéter la France, car ses revenus, sa population, sa consistance étaient tous frappés, non pas de mort, mais au moins de nullité pour un bien long temps. L'Angleterre, après avoir sacrifié tant de milliards de guinées et des millions d'hommes, après avoir laissé des ossements anglais sur les plages les plus lointaines pour soutenir sa querelle avec la France, ne recueille pour tout avantage d'une lutte aussi sanglante que l'ile de la Trinité et les possessions hollandaises à Ceylan. On peut y ajouter la destruction de Mysore et la mort de Tipoo-Saïb dont notre secours causa le malheur, et l'affaiblissement de ce *nizam* qu'un Français avait été créer sous le brûlant soleil de l'Inde. Voilà donc tout ce que notre orgueilleuse rivale pouvait se vanter d'avoir récolté dans les champs où elle avait combattu contre nous! Au reste [1], le jour où les préliminaires de paix furent signés — seulement les préliminaires! — la Bourse de Paris offrit un exemple de l'état de l'esprit public. Le tiers consolidé monta dans la même matinée de quarante-huit francs à cinquante-trois francs. Il n'était coté que onze francs trente centimes le 17 brumaire an VIII (8 novembre 1799).

[1] Je sais qu'on peut objecter la destruction de notre marine. Je suis la première à prévenir cette objection. Je sais que, dans nos dernières campagnes de mer, nous avons perdu plus de 350 vaisseaux de guerre et 300 vaisseaux, c'est-à-dire frégates ou petits bâtiments de guerre, et cela, depuis la rupture de 1793. Ce qui suppose près de 75,000 matelots de perdus, en calculant l'effectif moyen des équipages. Je sais aussi qu'à Quiberon nous avons encore beaucoup perdu. Mais la honte qui résulta de notre défaite ne fut certes pas *nôtre*. Notre front ne reçut là que les palmes du martyre.

Quant à la Prusse, elle avait, comme toujours depuis la perte de son héros, tâché d'attraper quelque part de butin au mouvement général. Mais cet accroissement mal fait, mal ajusté à des états déjà mal assemblés, ne lui donne que des *morcellements*, et nullement des peuples et des provinces. Les frontières sont ouvertes. Les pivots sur lesquels le grand Frédéric avait fait reposer son œuvre monarchique vraiment belle, soit qu'ils fussent usés dans leur jeu, soit qu'il eût emporté dans le cercueil le secret de les faire mouvoir, n'avaient plus de ressort, ne tournaient plus sur leurs bases. Ce mobile tant recommandé par le grand roi, le trésor, cet argent regardé par lui comme le seul moyen d'arriver à un résultat en guerre, était dissipé, et les coffres étaient vides. Par une suite de l'influence qu'exerçait encore la mémoire du grand Frédéric, la Prusse, si elle ne balançait pas alors notre influence en Allemagne, y exerçait toujours une sorte de prépondérance assez forte. Mais ce n'était qu'une domination illusoire que le premier coup de canon d'Austerlitz devait dissiper comme le brouillard d'une matinée d'automne.

Quant à Naples, je n'en parlerai pas. Je sais bien que la reine Caroline avait pour la France une haine qui excédait même les proportions accordées par la nature humaine. Mais enfin cette cour avait aussi fait alliance avec le premier consul et la république française. La Suède était depuis longtemps dans la même position vis-à-vis de nous, bien qu'elle ne nous aimâ pas davantage; mais que nous importait!... Partout la paix, et une paix glorieuse! Partout le nom de la France était redit avec amour par ses enfants! Partout le nom de la France était prononcé avec respect par

ses propres ennemis. Tous la contemplaient, sinon avec attachement, au moins avec admiration en voyant cette puissance active et réelle qui avait été son seul auxiliaire. Non seulement elle avait résisté, mais elle avait vaincu.

— Oh ! ma patrie !... ma patrie bien-aimée !... ma patrie !...

Ce mot a un sens magique dans les six lettres qui le composent, comme le nom d'un être aimé d'amour. Lorsque je me retrace ces jours, ces instants d'une gloire si belle, dont le sang de celui dont je porte le nom a contribué à faire verdir et croître les lauriers, mon âme frappée par tant de malheurs domestiques et publics, mon cœur flétri par une si longue absence de ces chants de victoire et de guerre dont mon berceau, ma jeunesse, ma vie jusqu'aux jours de notre honte furent entourés, mon âme, mon cœur retrouvent encore des battements, retrouvent encore de cet orgueil qui nous faisait lever la tête et dire :

— Je suis Français !

Les sentiments que je proclame dans ces pages pour être les miens, sont ceux de toute la génération à laquelle j'appartiens. J'en excepterai quelques milliers d'individus qui marquent à peine dans la vie d'un empire. Mais cet amour de la *patrie*, cet orgueil de sa beauté, cette jalousie de ses succès, je crois pouvoir affirmer que tout ce qui a vu l'aurore de notre révolution, cet enthousiasme pour la belle liberté, radieuse, grande, pure de tout crime, l'ennemie enfin et non pas la sœur de la licence, tout ce qui a pu fixer les rayons d'un premier soleil a senti dans son sein ce que renferme le mien depuis que j'ai appris à manifester ma pensée, à classer mes idées. J'ai toujours

professé un goût déterminé pour ce qui est naturel, et une sorte de haine pour l'affectation. L'âge n'a fait qu'accroître cette disposition en moi. Ainsi donc, en parlant ainsi, en faisant profession de mon amour pour ma patrie, pour ce sol qui m'a vu naitre, j'exprime ce que je sens, je parle avec le naturel que comporte une aussi solennelle question. J'ai le bon esprit de penser que l'affectation serait ici aussi déplacée que preuve de mauvais goût.

Je donnerai à l'appui de ce que je viens de dire, pour cet attachement à la France, à ce sol natal que rien ne peut faire oublier, un fait arrivé en Russie, au gendre de l'un de mes anciens amis, M. le marquis de La Vaupallière. Son gendre était M. de Langeron. Tout le monde a connu ce bon M. de La Vaupallière et tous ceux qui se le rappellent, j'en suis sûre, ont gardé amitié et bonne pensée de tout ce qui se rapporte à sa mémoire. Voici ce qui arriva à son beau-fils en l'année 179. [1], étant alors en Russie.

M. de Langeron avait émigré, comme tous ceux de sa caste l'avaient fait, par un sentiment qu'ils ont mal jugé, mais qui enfin leur paraissait être dicté par le devoir et l'honneur. L'honneur peut se tromper dans sa route. Et, bien qu'il ait toujours la volonté de marcher droit, une fois que les passions et l'esprit de parti s'en mêlent, alors l'homme le plus loyal ressemble à l'un de ces badauds qui entreprennent de marcher tout droit ayant les yeux bandés, d'un bout du tapis vert à l'autre, et qui ne font jamais, comme on le sait, quatre pas sans aller à droite ou à gauche. Le fait est

[1] Je crois que c'est 1791, mais à une ou deux années près, je ne suis pas certaine de l'époque bien juste.

que M. de Langeron avait donc quitté sa fortune, sa famille, son pays, tout ce qui lui était cher et, ce qui est plus singulier, il laissait par devers lui, comme tous les émigrés, au reste, son malheureux roi et la cause qu'il voulait défendre. Je ne sais où il fut en quittant d'abord la France, mais ce que je sais, c'est qu'en 1790 ou 1791, étant avec plusieurs de ses compatriotes dans la tente du prince Potemkin, celui-ci parla beaucoup des événements qui se passaient en France. Aux yeux de Potemkin, les efforts d'un peuple pour reconquérir sa liberté étaient des crimes et, bien sûrement, un attentat à la puissance souveraine. Aussi était-il fort sévère dans ses jugements et très acerbe dans ses expressions. M. Roger de Damas, le duc de Fronsac, que nous avons vu depuis à Paris comme le duc de Richelieu, étaient également présents et témoignèrent, d'une façon également ferme, que la conversation ne leur était pas agréable. Mais M. de Langeron fut celui de tous qui porta le plus loin l'expression de son mécontentement. Le prince Potemkin, qui était habituellement peu disposé à la politesse, continua, comme s'il n'eût pas entendu ce que lui avait dit M. de Langeron :

— Oui, colonel, vos compatriotes sont des fous. Je n'aurais besoin que de mes palefreniers pour les mettre à la raison.

M. de Langeron se leva, et avec cette aisance qui n'est connue que des Français, cette bonne grâce dans le maintien, dans la parole, alors même qu'on a bien l'intention d'être impertinent, il s'avança vers Potemkin et lui dit avec un sourire que l'autre pouvait interpréter comme il le voulait :

— Prince, je ne vous réponds pas du succès,

même quand vous auriez avec vous toute votre armée.

Potemkin était violent, et de plus tellement enivré d'un continuel hommage, que la plus légère contradiction l'irritait au point de lui faire perdre la raison. La réponse fière et noble de M. de Langeron aurait dû être entendue par lui avec le calme de l'approbation, car M. de Langeron était fugitif et faisait cependant partie de ce peuple dont il prenait la défense. Mais Potemkin ignorait cette délicatesse de sentiment qui porte à respecter le malheur. Il se leva avec colère et menacant M. de Langeron, il proféra le mot :

— Sibérie.

M. de Langeron regarda le *despote favori* avec fierté, mais en silence. Puis, le saluant, il sortit à l'instant et, traversant le Sereth qui sépare la Moravie de la Valachie, il se retira aussitôt dans le camp autrichien.

On remarquera que M. de Langeron était émigré, qu'il devait craindre de déplaire au premier personnage de l'empire. Mais il lui avait prouvé, au siège d'Ismaël, qu'il avait du sang rouge dans les veines. Il était brave et loyal, et il avait fait preuve d'honneur après avoir donné celles de son courage[1]. M. Roger de Damas et M. le duc de Richelieu avaient aussi un cœur français, et j'en pourrais donner des preuves[2]. Voilà où l'esprit de parti ne doit pas aveu-

[1] M. le marquis de Langeron, gendre de M. de La Vaupallière, avait été, au moment de la révolution, colonel du régiment d'Armagnac.

[2] M. le duc de Richelieu fit à Odessa une action admirablement belle. Voilà tout ce que je puis en dire, bien que je con-

gler. Voilà où la juste ligne doit être tracée par l'équité. Nous sommes tous frères, étant fils de la même patrie. Celui qui ne l'a pas oubliée, celui qui n'a quitté sa mère que par un motif de terreur, peut-être mal entendu, mais qui est demeuré fidèle au devoir de tout citoyen, qui ne ferme jamais l'oreille à la parole d'un frère exilé comme lui sur une rive lointaine, bien que la cause en soit différente; celui qui vient à vous alors pour vous tendre une main secourable, même aux dépens de son propre intérêt, celui-là est un homme que je reconnaîtrai toujours avec joie pour mon compatriote.

Puisque j'ai parlé des émigrés français en Russie, il faut que je raconte l'effet que produisit à la cour de Pétersbourg un homme bien fameux, et malheureusement fameux à celle de France, et qui ne fit que des sottises sur les bords de la Néva, comme il en avait fait sur les bords de la Seine. C'est M. de Calonne. Je ne sais pas si M. le comte de Ségur en a parlé dans ses charmants souvenirs. Il devait avoir quitté Pétersbourg lorsque le ministre-Robin y arriva comme émigré, et comme émigré assez mal vu de plusieurs autres dont les opinions n'étaient pas dans le sens des siennes.

M. de Calonne avait de l'esprit. C'est une vérité constante que personne ne contestera. Mais il est plusieurs sortes d'esprit. Celui de M. de Calonne était

naisse l'histoire entière. Elle concerne un Français dont je voudrais avoir l'aveu, pour en parler, et qui n'est point ici. Mais ce que je puis dire, c'est que M. le duc de Richelieu eut une conduite parfaite et admirable dans cette circonstance. M. le duc de Richelieu était un homme de bien. Sa conduite dans l'affaire dont il s'agit fut sublime.

faux sur beaucoup de points sérieux et, quant *à l'esprit de salon*, dont on le disait si richement doté, j'avoue que, lorsque je le vis à Paris, à l'époque de sa rentrée d'émigration, en 1803 ou 1804, je ne pus trouver en lui qu'une suffisance insoutenable, une jactance ressemblant à de l'impertinence à s'y tromper, un esprit prétentieux sur quelques objets, passablement libre sur d'autres pourvu qu'on le laissât faire, et tout cela avec un abandon qui aurait désarmé la critique si le sang-froid de l'assurance n'y avait été joint. Plusieurs Russes, qui étaient alors à Paris, racontèrent quelques histoires qui lui étaient arrivées à Pétersbourg. En voici une entre autres qui a dû prêter à rire, avec d'autant plus de latitude que M. de Calonne déplut aussitôt à la czarine et qu'elle le laissa voir à ceux qui l'entouraient.

M. de Calonne se rendit en Russie vers la fin de 1794, sous le prétexte de vendre une très riche collection de tableaux qu'il avait, à l'impératrice. Mais le but réel de ce voyage était de négocier pour les princes et la coalition, parce que Catherine, fort libérale de promesses jusqu'alors, ne paraissait pas disposée à les remplir, à moins de vives instances que venait lui faire *Robin-ministre*. Le motif de la venue de M. de Calonne était suffisant pour donner de l'humeur à l'impératrice contre lui, et ses manières singulières complétèrent sa disgrâce. Mais Catherine, toujours soigneuse de donner de sa cour une idée qui fût un texte à d'agréables souvenirs, se montra gracieusement polie pour M. de Calonne et, le jour même de sa présentation, il fut invité à diner à Tzarkoé-Sélo, ou plutôt à l'Ermitage.

Catherine exigeait, dans les autres, ce qu'elle-même

exécutait avec une extrême régularité, c'était une grande exactitude. Elle témoignait toujours un très vif mécontentement lorsque les personnes invitées soit à l'Ermitage, soit à Pétersbourg, n'étaient pas d'une ponctualité dont elle-même donnait l'exemple. On peut penser quelle dut être son humeur, lorsque, le jour où M. de Calonne avait été invité à Tzrakoé-Sélo, on le vit arriver UNE HEURE UN QUART après l'heure fixée. La faute était déjà grave en elle-même, mais il l'augmenta à se rendre impardonnable en s'excusant *sur l'erreur dans laquelle il était. Il croyait — et en vérité il devait le croire — que Sa Majesté avait eu* LE BON ESPRIT *de prendre les coutumes anglaises et de dîner tard...*

Et cela débité avec une assurance, de ces mots à moitié prononcés, avec cette nonchalance qui a l'air de vous dire : « Remerciez-moi de vous donner un avis et... surtout... suivez-le. »

Catherine avait eu de trop bons maîtres pour avoir quelque chose à apprendre en matière de choses du monde. Et le prince de Ligne, M. de Ségur, le prince de Nassau, M. de Choiseul-Gouffier étaient d'assez bons précepteurs de bonnes manières pour que M. de Calonne ne trouvât rien à faire après eux. L'impératrice ne lui dit rien, mais il lui déplut. Cependant elle ne lui aurait fait apercevoir son mécontentement d'aucune manière ostensible, si *Robin-ministre* n'avait lui-même provoqué la scène qui se passa un jour au Palais-de-Marbre.

Ayant été admis dans la société intime de la czarine à l'Ermitage, M. de Calonne crut avoir obtenu ses entrées pour tous les lieux où se trouverait l'impératrice. En conséquence, la cour étant à Pétersbourg,

il se présenta hardiment au palais et suivit dans les appartements intérieurs quelques émigrés qui, ayant leurs entrées, venaient pour faire leur cour. M. de Calonne passa. Mais comme les chevaliers-gardes, chargés de l'ordre des appartements de la czarine avaient la liste des personnes qu'elle admettait, M. de Calonne fut bien vite reconnu par eux comme *intrus*[1]. L'impératrice fut avertie. Quelques-uns prétendent qu'elle ne sut rien de cette scène. Quoi qu'il en soit, M. de Calonne fut averti qu'il avait *failli à l'étiquette*, cette fille sotte et chérie des cours et l'avertissement lui fut donné d'une façon un peu rude. Deux chevaliers-gardes vinrent le joindre dans l'un des salons intérieurs où il faisait l'agréable de toutes ses forces et commencèrent par le saluer très poliment. M. de Calonne, qui vit devant lui deux beaux garçons revêtus d'un bel habit bleu foncé, ayant collet et parement rouges, broderie d'argent sur toutes les tailles, qui lui faisaient de profondes révérences, y répondit par d'autres révérences qui sentaient leur Œil-de-bœuf de manière à imposer à tous les palais de la Russie blanche et même de la Russie rouge. Mais comme on ne peut pas toujours saluer, les chevaliers-gardes racontèrent à *Robin-ministre* ce qu'ils étaient chargés de lui dire, ce qui n'était ni plus ni moins que de sortir à l'instant même du palais. Par malheur ou par bonheur, les beaux garçons à habit bleu brodé en argent ne savaient pas un mot de fran-

[1] On prétend que ce furent plusieurs de ses compatriotes qui firent apercevoir au chef des chevaliers-gardes la conduite de M. de Calonne, dont apparemment ils ne voulaient pas être responsables.

çais. Ils lui parlèrent donc en russe, et comme il n'y a que Dieu qui entende toutes les langues, M. de Calonne, qui n'était rien moins qu'un dieu, ne comprit pas un mot du petit discours des chevaliers-gardes et, reculant fièrement de quelques pas, il crut leur imposer en prenant un de ces grands airs qu'il avait étudiés lors de la fameuse affaire des notables. Mais les beaux garçons du palais de l'impératrice de Russie ne furent pas plus soumis par le regard de M. de Calonne qu'il n'avait agi sur les notables de France. Et comme on sait que rien n'est plus strictement observé qu'une consigne en Russie, les beaux garçons de l'impératrice, voyant que *Robin-ministre* ne les entendait pas, prirent la liberté de le mettre entre eux deux, puis de le conduire en le tenant par le bras, assez brutalement pour dire le mot, jusqu'à la porte du palais. C'était jour de réception à la cour et l'affaire ne se passa ni dans la solitude ni dans le silence.

M. de Calonne fit de cela une grande histoire et il eut tort. Il cria beaucoup, se plaignit avec bruit, avec fracas, demanda réparation et crut l'avoir obtenue parce que l'impératrice lui envoya une invitation pour le temps de son séjour à Pétersbourg. Il eut ses entrées mais il faut lui rendre la justice de dire qu'il fut beaucoup plus circonspect. Toutefois sa suffisance et sa légèreté, qui lui avaient donné en France ce vernis d'homme aimable et spirituel, non seulement ne lui furent en Russie d'aucune utilité, mais elles contribuèrent, à ce que m'ont assuré des Russes[1], à

[1] Mon amour-propre de Française m'empêche de rappeler ici le surnom que l'on avait donné à Pétersbourg à M. de Calonne

le placer dans une position qui fut toujours sans aucune considération. La personne qu'il voyait le plus souvent était la comtesse Schouwaloff, gouvernante ou grande maitresse de la grande-duchesse Elisabeth, femme du grand-duc Alexandre, celui qui fut depuis empereur de Russie.

Lorsque M. de Calonne rentra en France, il fit parvenir au premier consul plusieurs plans de finances relativement aux impôts, disant que, s'étant fort occupé de ces matières, il mettrait toutes ses connaissances à la disposition du *chef habile que la France avait reconnu et choisi*. Le premier consul le vit et causa même longtemps avec lui. Je sais qu'il voulut voir si cette célébrité malheureuse avait quelque fondement sur lequel elle reposât, et je sais aussi que Napoléon ne trouva dans M. de Calonne que du vide, du creux, puis encore du creux et du vide.

— Ce n'est rien du tout, dit le premier consul.

Et, après avoir lu un ouvrage de M. de Calonne[1], que celui-ci avait publié à Londres, puis envoyé en France, le premier consul dit encore :

— Louis XVI fut bien malheureux!... Comment être roi, gouverner avec de tels ministres? Le malheureux homme! Le malheureux roi!

Ces paroles, je les ai entendues de la bouche même de Napoléon. Il est vrai qu'il aurait bien pu ajouter aussi :

« Louis XVI aurait dû prendre d'autres ministres; et, sans faire l'essai de M. de Calonne, ne pas renvoyer M. Turgot et M. Necker. »

[1] Intitulé : *État présent et à venir de la France*, par M. de Calonne. Londres, 1790.

Comme un souvenir ramène toujours à un autre, ce que j'ai raconté de la cour de Russie pour M. de Calonne, me place en face d'un autre souvenir. Celui-ci regarde M. le comte d'Artois, aujourd'hui Charles X, et les réfugiés français.

M. le comte d'Artois fut en Russie au printemps de 1793, peu de temps après la mort du roi son frère. La czarine le reçut avec magnificence et lui rendit tous les honneurs qu'il aurait pu espérer au plus haut point de splendeur de sa maison. Mais cette même magnificence fut une des raisons qui rendit son séjour moins agréable peut-être au prince exilé. Les Russes murmurèrent des sommes immenses sacrifiées à cette réception et l'impératrice mit le comble au mécontentement en rendant l'ukase suivant, qui lui fut demandé par les exilés. Cet ukase est long. Je ne puis le transcrire en entier et répondre que dans ce cas je me le rappellerai avec assez de fidélité pour le rapporter ici. Je vais seulement transcrire ce qui est en ma possession.

Cet ukase commence par un préambule des plus virulents contre la révolution française. Et, pour dire la vérité, Catherine II avait toujours eu la révolution française en horreur. Cela devait être, parce que rien n'était plus en désaccord avec son système de gouvernement despotique. L'*évêque d'Arras*, car ce fut lui, et non pas M. le comte d'Artois, qui sollicita de la czarine l'ukase dont je parle, n'eut donc aucune peine à le lui faire rendre. Après ce préambule viennent plusieurs articles dont les principaux consistent à abolir, ou pour parler plus juste, à : « 1° suspendre toutes relations entre la Russie et la France jusqu'au retour de l'autorité légitime; 2° à rappeler tous les

consuls, agents russes, et à faire sortir de la Russie nos agents français et nos consuls, en ne leur donnant, pour cela exécuter, que le délai de trois semaines; 3° à renvoyer TOUS les Français, sans exception, qui habitaient la Russie à cette époque, à moins qu'ils ne consentissent à signer une formule d'abjuration dont le modèle leur serait présenté, et que voici :

FORMULE D'ABJURATION

« Je soussigné, jure, par le Dieu tout-puissant et par son saint évangile, que, comme je n'ai jamais donné mon approbation, ni sciemment ni de fait, aux principes impies et séditieux qui ont été introduits en France, et que je reconnais le gouvernement qui vient d'y être établi comme illégitime et usurpé en violation de toutes les lois. Comme je suis convaincu, dans ma conscience, de l'excellence de la religion que m'ont transmise mes pères..... je promets et je m'engage en conséquence, tant que je jouirai de la protection assurée que S. M. l'impératrice de toutes les Russies a gracieusement daigné m'accorder, de vivre dans l'observance de la religion dans laquelle je suis né, d'être soumis aux lois et au gouvernement de Sa Majesté impériale, DE ROMPRE TOUT COMMERCE dans ma patrie avec les Français qui reconnaissent la forme monstrueuse du gouvernement existant aujourd'hui en France. Et, dans le cas où je viendrais à me rendre coupable d'avoir violé ce serment, je me soumets à toute la sévérité des lois dans cette vie, et pour celle qui est à venir, à l'épouvantable jugement de Dieu. Et pour sceller ce serment, je baise le saint évangile et la croix de mon Sauveur. »

Telle est la formule d'abjuration qui fut présentée à chaque Français réfugié en Russie, ou bien faisant partie des nouvelles colonies qui s'étaient formées sur les bords des fleuves du sud et de l'ouest de l'empire russe. Le style en est un peu despotique. Mais enfin, comme chacun est maître chez soi, la czarine pouvait mettre à l'asile qu'elle accordait le prix qu'elle jugeait convenable. Ce qui peut être ajouté comme une nouvelle preuve de cette irritabilité, de cette légèreté dans le caractère dont j'ai déjà parlé, c'est qu'en même temps que Catherine rendait des ukases aussi sévères, les salons de l'Ermitage retentissaient souvent du son de voix des enfants d'un émigré français nommé Esterhazy, qui chantaient devant la czarine la *Marseillaise*, *Ça ira* et la *Carmagnole*. La *Marseillaise*, admirable et sublime production, pouvait être sentie et comprise par des oreilles et même par un cœur *despotiques*, mais pour les deux autres, l'harmonie de la musique et la grâce de la poésie n'étaient pas assez séduisantes pour faire oublier à Catherine ce que les airs pouvaient signifier. Quant à la raison qui le lui faisait faire, je l'ignore. Je rapporte le fait *brut*, tel qu'il est; les commentaires ne me regardent pas.

Lorsque le comte d'Artois fut en Russie, il s'y rendit par terre. Il fut reçu, à Robscha, par un négociant arménien qui avait acheté cette propriété. Cet Arménien, dont le nom était, je crois, Lazaroff, n'avait aucun protocole dont il suivît l'étiquette; il ne demanda pas au prince fugitif *s'il voulait* connaître les convives qui auraient l'honneur de s'asseoir à sa table pour souper avec lui, parce qu'il était maître dans sa maison, et il résulta de cette négli-

gence que le comte d'Artois soupa avec plusieurs républicains très chauds et très zélés. Ce fut peu de temps après que M. le comte d'Artois quitta la Russie pour se rendre en Angleterre [1].

[1] Voir les 35e et 36e volumes de la *Revue de Paris*.

CHAPITRE XVI

Paris, la capitale du monde civilisé. — Affluence des Anglais et des Russes. — Le continent ouvert aux Anglais. — Caractère de M. Fox, et anecdote sur lui. — Détails sur M. Pitt. — Sa haine contre la France. — M. Fox et la dette d'honneur. — Le créancier confiant et payé. — Lord et lady Cholmondeley. — La femme bengale. — La duchesse de Gordon et les quatre filles duchesses. — Miss Georgina. — Le deuil des fiançailles. — Le premier consul et sa femme, scène de famille. — Coquetterie du premier consul pour la France. — Magnificence publique et économie privée. — Le bel habit de Bonaparte et les godelureaux. — Louis de Périgord, le modèle des jeunes gens. — Projet d'un grand mariage. — Bonaparte et le jeune vieillard, prédiction accomplie. — Les bons à payer biffés par Napoléon au bas des mémoires de couturières. — Histoire racontée par le premier consul à sa femme. — Luxe intérieur et petites économies. — La puissance des masses en toutes choses.

Paris était devenu ce que le premier consul rêvait pour sa grande ville, la capitale du monde civilisé. L'affluence des étrangers était telle, que les logements même les plus médiocres étaient d'un prix exorbitant et pourtant payés sans contestation. Ma position de femme du commandant de Paris me mettait en présence de tout ce qui arrivait ayant quelque renom, et j'avoue que cette époque de ma vie m'offre un cadre où se placent les plus intéressants souvenirs. Les Russes et les Anglais sont les deux peuples qui marquèrent le plus dans cette représentation, où

chaque personnage venait faire acte de présence sur la scène de notre monde et prouver son mérite ou quelquefois le détruire par un seul mot lorsqu'il arrivait, comme cela se voit souvent, que ce mérite n'était qu'illusoire.

Les Anglais, affamés de voyages et privés depuis si longtemps de leur tour d'Europe, car depuis 1793. l'Italie, la Suisse et une partie de l'Allemagne leur étaient aussi interdites que la France, les Anglais, mettant dans l'expression de leur joie l'expression franche et loyale de leur caractère particulier, si grandement opposé à celui de leur cabinet cauteleux et trompeur, accouraient en foule et se livraient même tumultueusement à tous les plaisirs que Paris et la France leur offraient avec une abondance que leur or ne pouvait trop reconnaître, tandis que la société de *bonne compagnie*, qui commençait alors à se reformer, leur présentait un aussi grand nombre d'agréments que leur esprit judicieux et observateur savait également apprécier, quoiqu'ils fussent d'un genre différent.

Parmi les Anglais qui venaient alors en troupe à Paris, il est des noms à jamais fameux qui surgissent dans le souvenir pour effacer presque tous les autres. M. Fox, par exemple, M. Fox est un de ces êtres qui font époque dans la vie pour marquer d'un sceau ineffaçable le jour où ils vous sont présentés. J'avais été élevée dans une sorte de respect pour M. Fox, si je puis me servir de ce terme de respect. Mes impressions défavorables ou favorables me furent toujours inculquées par mon frère, dont je révérais les opinions. Il n'avait pas, comme ma mère, une idée entièrement opposée à celle que devait

avoir un esprit ayant assisté à toute la révolution. M. Fox, dont les belles qualités et le grand caractère étaient un sujet d'adoration pour la plus grande partie de ses compatriotes, devait, avec bien plus de raison, faire une vive impression sur de jeunes cœurs qui aimaient la révolution française dans son origine bienfaisante, qui l'aimaient dans ce qu'elle avait produit d'heureux et de grand, et non dans ses horribles déviations. Albert avait souvent parlé devant moi de l'admiration touchante que lui avait inspirée la noble conduite de M. Fox, lorsque, montant à la tribune et secondé par Grey, et je crois par Sheridan, il somma M. Pitt, alors ministre, de faire une démarche non pas menaçante, mais conciliante, une prière enfin pour tenter auprès de la Convention de sauver les jours de Louis XVI. Albert avait reçu ces détails dans une lettre particulière qu'il nous lut un jour avec un attendrissement qui me frappa comme tout ce qui était *émotion* et comme tout ce qui venait de lui [1], parce que le connaissant parfaitement naturel et si profondément sensible, je savais que le motif ne pouvait être que juste et touchant ; il m'expliqua alors quelle avait été la conduite de M. Fox, et surtout celle de M. Pitt, en opposition à celle du *tribun*, car M. Fox n'était alors qu'un tribun. M. Pitt, tout en faisant armer l'Angleterre, en stimulant l'Espagne, en faisant des démarches hostiles et bruyantes, n'a peut-être fait qu'accélérer le coup qui

[1] Cette lettre, qui était d'un *M. James Adamson*, ne me fut lue, comme je viens de le dire, par mon frère, que longtemps après sa réception. C'est en mettant ordre à de vieux papiers qu'il la retrouva. C'était après son retour d'Italie et peu de temps avant mon mariage.

a fait tomber la tête de Louis XVI. L'opinion que j'émets ici était celle de mon frère et d'une autre personne dont je respectais les jugements, parce que j'avais toujours vu qu'ils étaient justes et surtout équitables. Mais quel fut mon étonnement, lorsqu'un jour, le premier consul, parlant avec quelques personnes de M. Fox qui venait d'arriver à Paris, cita plusieurs beaux traits de sa vie ! Et parmi ces traits il classait la démarche faite par lui auprès de M. Pitt.

— *C'est au nom de l'honneur anglais*, dit l'homme ayant une âme, quelque vains que soient vos efforts, quelque inutiles que soient vos tentatives, agissez au moins, et faites voir à l'univers que les rois ne laissent pas égorger tranquillement leur frère. Que parlez-vous d'armement ? s'écria-t-il avec chaleur en répondant à M. Pitt. *De quel droit irez-vous venger, avec des milliers de têtes, la chute d'une seule*, que vous pouvez peut-être empêcher de tomber avec quelques paroles ?

Je trouve ce mot admirable.

Il paraît que le premier consul prêtait dans cette occasion à M. Pitt des pensées machiavéliques, ce que la conduite de ce ministre n'a que trop légitimé. En effet, on peut se permettre de croire que les cabinets étrangers, en rivalité antique avec la France, ne virent, dans la sanglante aurore de nos troubles politiques, qu'un moyen plus actif d'arriver à un résultat destructeur. M. Pitt serait-il bien en droit de nous apparaître aujourd'hui, pour réclamer contre cette insulte faite à sa mémoire ? Je ne le pense pas. A l'époque à laquelle nous sommes arrivés dans cet ouvrage, M. Pitt, jeune encore, s'était retiré des affaires pour ne pas « sanctionner, par son adhésion,

disait-il, une alliance aussi honteuse que celle que reconnaissait le traité d'Amiens ». Ce n'est pas ainsi que parle la raison et le vrai patriotisme. C'est le langage de la haine, de la haine violente léguée par un père qui ne pardonna jamais le secours donné à l'Amérique. M. Pitt détestait la France comme on déteste un être de la création. C'était une aversion positive, faisant *pâlir* et *rougir* de ces sentiments provoqués par une injure enfin et qui font murmurer à la vue de celui qu'on hait :

— Je voudrais qu'il mourût !

Au reste, je ne cite ici que l'opinion d'un homme devant lequel je ne pouvais que m'incliner, parce qu'il parlait d'après une conviction qui aurait eu le droit d'être influencée, mais qui ne prenait sa force que dans la vérité et la lucidité d'un coup d'œil, qui rarement alors se trompait dans le regard porté sur un objet ou sur un homme. Il croyait, et rien n'est venu démentir la raison sur laquelle il se fondait, que plusieurs cabinets étrangers voulaient exciter l'horreur et la colère des peuples, par les fureurs du gouvernement révolutionnaire. Plus elles auraient été cruelles, plus l'indignation générale se serait élancée contre la France ! Combien la lueur du flambeau qui jette sa clarté dans d'aussi obscures pensées devient sinistre quand on regarde en même temps les terribles résultats de ces luttes, de ces longues années de guerre, de ce fleuve révolutionnaire dont les ondes de sang roulaient des cadavres, dont les bords n'étaient éclairés que par les châteaux incendiés, comme par les chaumières !

Voilà donc la route par laquelle on voulait nous amener à nous égorger nous-mêmes et à ne laisser à

nos ennemis que notre terre aimée du ciel, que nos champs fertilisés par l'engrais de nos cadavres ! Ah ! celui qui a entendu Napoléon dévoiler alors la politique ténébreuse des ennemis de la France, cette politique que jamais ils ne lui ont pardonné d'avoir su pénétrer, celui-là n'a pas le sot entêtement de rejeter sur lui seul les guerres qui se rallumèrent en 1803 et en 1804. Il voulait mettre la France hors d'état d'être jamais troublée. A l'époque dont je parle, M. Pitt, quoique retiré des affaires, était tout puissant en Angleterre. Napoléon savait que le gouvernement anglais n'avait fait qu'une halte. Il le savait et prévoyait tout le mal que cette rupture ferait aux affaires générales de l'Europe, mais il ne put l'empêcher. Il existe encore aujourd'hui deux hommes qui devraient articuler enfin des paroles de vérité. Il serait temps, plus que temps, que l'un d'eux surtout laissât sortir de sa bouche des accents justificateurs pour une mémoire qu'il devrait respecter. Mais viendra un jour où toutes les consciences devront apporter leur tribut de vérité. Il se lèvera enfin, comme tous les autres. Sa révolution aura son tour. Alors aura lieu l'interrogatoire. Alors viendra l'enquête, et nous entendrons la réponse véridique, sans être obscurcie de vains sophismes, d'obscurs paradoxes. Puissé-je vivre assez pour voir cette journée expiatoire !

M. Fox avait, au premier coup d'œil, un aspect qui ne justifiait pas son immense renommée. Il avait même une tournure commune, et la première fois que je le vis, vêtu d'un habit de drap gris foncé, portant la tête plutôt inclinée que haute, il me fit l'effet d'un bon fermier du Devonshire et d'un homme

sans prétention parce qu'il n'en pouvait avoir.

Mais combien fut rapide le changement que subirent mes impressions, au premier mot remarquable qui sortit de sa bouche! Son regard devint d'abord très beau, puis il s'éclaira d'une intelligence tout admirable et finit enfin par étinceler et flamboyer. Sa voix, d'abord modulée, éclatait comme le tonnerre et cet homme qui, quelques minutes auparavant, me paraissait un des plus ordinaires, venait de se placer sur un piédestal où il fallait l'admirer.

Je l'avais vu de loin. Ensuite on me l'avait présenté un jour aux Tuileries, mais au milieu d'une foule tellement bruyante et nombreuse que je n'avais pu mettre en œuvre aucun des moyens que j'aurais voulu employer pour connaître l'un des hommes les plus distingués, les plus justement célèbres du dix-huitième siècle. Enfin il vint dîner chez moi et la conversation, après avoir été générale, devint plus spécialement ce qu'elle devait être avec un homme tel que lui. Junot et quelques-uns des convives avaient avec M. Fox une parité de sentiments qui empêchait toute discussion. Ils parlèrent longtemps des affaires de l'Angleterre, du ministère qui avait remplacé M. Pitt et la conversation, bien que tranquille, avait pourtant un caractère remarquable, lorsque l'une des personnes présentes amena le sujet peu traitable de tout ce qui s'était passé en Égypte depuis un an.

Je ne me rappelle pas assez quelle fut cette personne pour la nommer ici[1]. Tout ce dont je puis me

[1] Je crois que c'est le général Reynier. Mais je le répète, je n'en suis pas certaine. M. Fox était pour moi la lumière éclairant l'action et je ne puis mettre un nom sur la figure de l'interlocuteur.

souvenir, c'est qu'elle revenait d'Égypte et que, le cœur encore ulcéré contre l'Angleterre, elle confondait M. Fox avec M. Pitt, ce qui pourtant n'était pas la même chose pour cette tragique question. M. Fox changea de physionomie avec une rapidité que l'on ne peut décrire. Ce n'était plus le tribun, le chef de l'opposition de l'Angleterre, c'était le frère de M. Pitt, le secourant de sa parole au milieu d'un cercle d'ennemis, comme il l'aurait secouru de son bras s'il l'eût trouvé seul attaqué par plusieurs. C'est alors qu'eut lieu cette progression d'émotions et de sentiments dont je parlais tout à l'heure. Bientôt la conversation s'anima, et M. Fox fut surtout admirable dans une partie de cette conversation que je ne pus entendre, parce que je ne comprenais pas assez l'anglais pour le suivre, et qu'il avait alors avec le colonel James Green, l'un de ses compatriotes qui défendait le lord Keith que M. Fox blâmait. Mais dans tout ce que j'ai entendu, j'ai été ravie de la pureté de sentiments, de l'élévation d'âme, de cet orgueil de la patrie dont M. Fox était animé et qui le rendaient vraiment beau. Mais je vis le moment où Junot allait se mêler à la discussion d'une manière fâcheuse.

Lorsque mon mari quitta l'Egypte, après avoir été pris par le capitaine Steeles[1], il fut quelque temps avec sir Sidney Smith, ainsi que je l'ai dit au commencement de ces Mémoires, parce que le capitaine Steeles le conduisit à Jaffa, où le commodore négociait alors avec le grand-visir pour l'évacuation de l'Égypte

[1] Le capitaine Steël, ou Styles, commandait le *Théseus* et prit mon mari avec le capitaine Lallemand (aujourd'hui lieutenant général, alors son aide de camp) et le général Dupuy.

(le traité d'El-Arisch), et de là, ils furent ensemble, à bord du *Tigre* que montait sir Sidney, à Larnaca en Chypre. Junot avait, comme je l'ai dit déjà, contracté pour Sidney Smith une de ces amitiés chevaleresques qu'il était au reste fort capable de ressentir. Et le brave marin anglais, bien digne d'inspirer cette amitié, lui avait fait plusieurs fois prendre la lance et l'épée et entrer en champ clos pour son ami-ennemi. Cette fois, il crut comprendre qu'il était attaqué dans ce qu'il disait au sujet de la rupture infâme du traité dont il avait été garant. Et comme dans son opinion il était avec raison le plus loyal des hommes, il offrit de le prouver contre qui que ce fût au monde.

— Ce n'est pas lui ! s'écria Junot animé tout à la fois par un sentiment de vérité et de justice ; ce n'est pas lui qui aurait dit, comme M. Pitt : « On doit se réjouir de la perte de cette armée *perfide ;* sa TOTALE destruction est demandée pour l'intérêt du genre humain. » Non, monsieur ! Sidney Smith n'aurait jamais prononcé un tel blasphème comme homme et comme loyal soldat.

M. Fox devint pourpre, puis ses joues blanchirent ou plutôt pâlirent aussitôt. Il passa la main sur ses yeux et demeura une ou deux minutes sans répondre. Puis cette voix éclatante, qui dominait toutes les autres par son timbre sonore, murmura plutôt qu'elle n'articula :

— Je vous demande pardon, M. Pitt n'a jamais dit de semblables paroles. La tribune ministérielle est vierge de pareilles expressions.

— Je vous demande pardon également, répondit unot avec assurance, mais toutefois avec une extrême politesse, car il n'oubliait pas qu'il était chez

lui, et que c'était presque un démenti que lui et M. Fox se donnaient réciproquement.

— Non ! répéta l'homme d'État dont l'âme loyale et nationale souffrait une véritable peine commune, — il le dit ensuite à Junot. — Ces terribles paroles ne sortirent pas de la bouche de M. Pitt. Elles sont de M. Dundas.

— En vérité, je vous conseille de vous retrancher derrière cette belle palissade ! s'écria le colonel Green, qui ne pouvait contenir l'expression d'une sorte de haine pour cet ordre de choses. M. Dundas ou M. Pitt, n'est-ce pas la même chose ? Et si vous voulez que je vous dise ma pensée, moi, je ne les sépare pas du tout.

M. Fox jeta en ce moment sur le colonel Green un de ces regards comme il n'appartient qu'à des yeux privilégiés de la nature d'en donner. Il y avait toute une âme belle et grande, tout le feu d'un cœur patriotique, toute l'éloquence d'une parole évoquant l'Angleterre pour qu'elle apparût à l'un de ses fils en lui disant : « Silence ! Ce n'est pas à mes enfants à dévoiler mes fautes. »

Ce regard me fit une impression peut-être plus forte que sur l'Anglais dont il devait lier la langue. Pourtant il se tut à l'instant et, faisant le tour de la table où l'on servait les glaces et le café, il vint prendre la main de Fox et, la lui secouant à lui arracher le bras, il fit ce mouvement plus de dix fois sans prononcer un seul mot. Mais ses yeux étaient humides. Il avait compris Fox, et le cœur de James Green, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, était fait pour lui répondre.

J'ai vu une autre fois M. Fox et le premier consul

causer ensemble et parler sur des questions remarquables Mais jamais je ne le vis — M. Fox — avoir une sublimité d'émotion aussi vivement exprimée sur sa belle physionomie. On peut accuser cet homme d'avoir aimé le jeu, d'avoir eu des défauts, peut-être des vices. Mais ce que je puis affirmer, c'est qu'il n'est qu'une grande âme qui puisse ainsi fléchir sous l'accusation justement faite à sa patrie d'être cruelle et déloyale. M. Fox est à mes yeux plus grand de de mille coudées que M. Pitt, malgré la haute habileté de ce dernier. Il riait moins, et, s'il faut en croire beaucoup de ses compatriotes, péchait tout autant. M. Pitt devait avoir quelque chose de jésuitique dans sa tournure et dans sa personne, malgré son protestantisme. Il y a du cafard dans toutes ses actions politiques. Enfin je n'aime pas M. Pitt, et cela devait lui être bien égal en ce monde où il ne me vit jamais, et encore plus dans cet autre où il est maintenant. Mais, je le répète, je n'aime pas M. Pitt.

Voici une histoire qui m'a été racontée par un Anglais et qui est relative à M. Fox. Elle donne une idée de son caractère.

On sait que M. Fox a eu une existence fort agitée par sa propre volonté ou plutôt par celle de sa destinée qui l'entrainait à jouer, à faire des dettes et à ne pas avoir toujours dans le monde l'attitude convenable à celui qu'un grand peuple chargeait de ses intérêts. Or il y avait parmi ses créanciers un homme possesseur d'une lettre de change signée par Charles Fox, dont il ne pouvait parvenir à se faire payer. User de rigueur, faire mettre son débiteur en prison, le créancier y répugnait fortement. On va voir que ce créancier-là avait une manière de voir à lui, et je

crois qu'il avait la meilleure. Du moins, l'est-elle à mon avis.

Cet homme allait régulièrement trois fois par semaine chez M. Fox pour demander les trois cents guinées qui lui étaient dues. Le valet de chambre de l'honorable débiteur répondait qu'il n'y avait pas d'argent et le créancier s'en retournait désespéré, car il avait vraiment besoin de ses fonds. Enfin un matin, il arrive déterminé à forcer la consigne et à parler à M. Fox. Le valet de chambre lui faisait la réponse ordinaire, lorsque cet homme le repousse en entendant le bruit sonore d'une somme d'argent que l'on comptait dans la chambre voisine, qui était celle de M. Fox. Le créancier prend son parti et, se précipitant sur la porte de cette chambre avant que le domestique ait pu l'en empêcher, il l'ouvre et se trouve en présence de M. Fox qui comptait et rangeait devant lui plusieurs centaines de guinées dont il faisait des rouleaux. En voyant son créancier il ne parut nullement embarrassé.

— Il me paraît, monsieur, lui dit celui-ci, que ce n'est pas *l'impossibilité* qui met obstacle à ce que vous vous acquittiez envers moi. Je suis charmé de vous voir en position meilleure que ne le disait votre valet de chambre.

— Vous vous trompez, mon cher, lui répondit M. Fox, car je n'ai pas dix guinées dont je puisse disposer. Il faut que vous attendiez une meilleure chance.

— Vous voulez sans doute plaisanter, monsieur?

Et le créancier montrait du regard et de la main les sept à huit cents guinées étalées sur le tapis de la table, où elles étaient fort visibles, tant en or qu'en billets de banque.

— Cet argent n'est plus à moi, dit M. Fox, il doit acquitter ce matin même, avant midi, une dette *d'honneur*, une dette sacrée.

— Cependant, monsieur, je doute que le créancier que vous allez satisfaire ait des droits plus anciens que les miens. Songez que vous me devez cet argent que je vous ai prêté sans intérêt depuis plus de trois ans.

— Oh ! dit M. Fox en riant, non seulement le créancier que je vais satisfaire n'est pas, à beaucoup près, aussi ancien que vous, car je ne suis même son débiteur que depuis quelques heures ! Mais, ajouta-t-il plus sérieusement, c'est une dette d'honneur, et vous savez que celles-là ne se remettent jamais au delà de vingt-quatre heures.

Le créancier ne savait pas ce que le beau monde est convenu d'appeler *une dette d'honneur*. M. Fox le lui expliqua.

— J'ai perdu cette nuit, sur ma parole, cette somme de huit cents guinées contre M. Sheridan, lui dit-il. Il n'a aucune garantie que cette simple parole. Si quelque accident venait me frapper avant que je l'eusse payé, quel serait son recours ? Vous, du moins, vous avez un billet de moi, vous avez ma signature. Ma famille ne la laisserait pas en souffrance.

L'honnête homme auquel s'adressait l'homme du monde, l'écoutait avec une expression de figure qui décelait une peine assez vive.

— Ainsi donc, dit-il enfin, c'est parce que j'ai le nom de M. Charles Fox sur cette lettre de change que je ne suis pas payé de lui ? Eh bien, ajouta-t-il en mettant en morceaux le billet qu'il tenait à la main, maintenant ma dette est aussi *une dette d'honneur*,

car je n'ai plus que le vôtre pour garantie de mon paiement, et j'ai sur le créancier de cette nuit l'avantage de la priorité.

M. Fox avait vu l'action de cet homme avec un étonnement qui peut être aisément compris. Mais il était fait pour sentir promptement tout ce qu'une telle action avait de beau et surtout de remarquable par la confiance que son créancier mettait en son honneur. Elle ne fut pas trompée. Il prit trois cents guinées sur sa table et les présentant à cet homme :

— Je vous remercie d'avoir compté sur moi, lui dit-il. Voilà votre argent. Sheridan attendra pour avoir sa somme complète. Adieu. Je vous rends grâce encore une fois d'avoir compté sur moi.

Cette histoire honore à la fois, il me semble, et le débiteur et le créancier. L'homme qui suppose des sentiments généreux est toujours susceptible de les ressentir lui-même. Quant à M. Fox, sa conduite en cette circonstance fut celle d'un homme d'honneur et ne peut être que louée. Il me semble toutefois que la noble confiance du créancier est peut-être encore au-dessus.

Il y avait, à cette même époque, à Paris, une foule d'Anglais dont les noms étaient moins fameux que ceux de M. Fox et de son frère, mais qui inspiraient aussi, par des raisons moins sérieuses, mais aussi *sociales*, le désir de leur être agréable. Ceux que je préférais étaient lord et lady Cholmondeley, une jeune mistress Harrisson qui arrivait de l'Inde et dont les manières étaient adorables de naïveté et de naturel, la duchesse de Gordon et sa fille lady Georgina, le colonel James Green et lady Forster qui fut depuis duchesse de Devonshire. Lord et lady Chol-

mondeley étaient d'un âge assez opposé au mien. Mais leur politesse était si gracieuse, lady Cholmondeley avait un accent si parfaitement bienveillant lorsqu'elle me parlait et de la gloire du premier consul et de celle de ses compagnons d'armes, elle savait si bien apprécier les qualités de ce que j'aimais, tout en conservant cependant la dignité de sa nation, que je lui étais *presque attachée.* Nous dînions quelquefois chez eux, Junot et moi, et je me rappelle que c'était toujours avec plaisir que j'acceptais leur invitation. Lord et lady Cholmondeley demeuraient sur le quai Voltaire, à l'hôtel Tessé, au coin de la rue des Saints-Pères. Ils étaient fort honorables et laissèrent d'eux, à Paris, une opinion parfaite. Le premier consul, qui recevait chaque jour des informations sur les Anglais qui habitaient Paris, estimaient fort le comte et la comtesse de Cholmondeley.

Mistress Harrisson arrivait du Bengale, où elle était née, et portait alors le deuil de son mari, qu'elle avait perdu quelques mois auparavant. Elle ne fut présentée ni au premier consul ni à Mme Bonaparte et, à cause de ce deuil, ne vit même que fort peu de monde pendant son séjour à Paris. Ce fut un hasard assez particulier qui me lia avec elle. Junot la trouvait fort agréable. Et comme sa position de jeune veuve pouvait la placer dans une attitude qui l'aurait contrariée, elle établit elle-même à l'instant la nature des rapports qui devaient exister entre un jeune homme comme le général Junot et une jeune femme comme elle. Junot prétendit qu'elle était bégueule, puis ensuite il reconnut qu'elle méritait toute son estime et toute son amitié. Il n'était pas très libéral de cette sorte de protestation. Ce détail, qui paraît d'abord tout entier tenir à des inté-

rêts particuliers, trouvera plus tard son explication.

La duchesse de Gordon n'a sûrement pas été oubliée de ceux qui ont eu le fort grand bonheur de la voir à Paris en 1802. Quand je veux égayer mes pensées, j'évoque cette personne toute burlesque de tournure et surtout de manières. Elle en avait, comme on sait, qui étaient fort peu *ducales*, et pourtant elle avait la *duchessomanie*. A travers ses façons bouffonnes elle avait, disait-on, un « esprit calculé » et « très retors », comme nous le disons en France.

— Mes quatre filles seront duchesses, avait-elle dit.

Et à l'époque où elle vint à Paris, trois des jeunes ladys étaient déjà mariées, l'une au duc de Manchester, l'autre au duc de Richmond, et la troisième au fils aîné de lord *Cornwallis*, lequel lord Cornwallis était le premier duc que devait faire Sa Majesté britannique[1]. Quant à la quatrième, lady Georgina, elle avait été fiancée au duc de Bedford dans la fin de l'année 1801. Mais le duc étant mort, ses fiançailles avaient été changées en cérémonies funèbres. La duchesse de Gordon fut un peu contrariée de cette mort qui arrivait là précisément un mois trop tôt. Car enfin, si le duc était parti après le mariage, la chose eût été mieux pour tous. La jeune lady était, disait-on, fort affectée de cet événement et ne paraissait pas le prendre avec cette légèreté blessante que mettait sa mère à en parler. En général, les Anglais qui me

[1] Lord Cornwallis mourut sans être nommé duc, parce qu'un régent d'Angleterre ne peut faire des ducs ; or, le roi n'ayant pas cessé d'être fou, la chose n'eut pas lieu, et lord Blumm (je crois que c'est son nom) ne fut pas duc.

parlèrent de la duchesse et de sa fille mirent une grande différence dans ce qu'ils disaient d'elles. Et pour parler avec clarté, *tous* s'accordaient sur un point, c'est que la duchesse avait un *non-sens* approchant prodigieusement de ce que nous nommons folie. Quant à la jeune personne, on en faisait l'éloge. Ces dames logeaient, je pense, à l'*hôtel de Richelieu*. Lady Georgina portait le deuil du duc de Bedford en arrivant à Paris, ce qui est fort ordinaire en Angleterre pour un fiancé. Junot trouvait beaucoup de plaisir à causer avec la mère et la fille et les voyait fort souvent. Elles venaient aussi chez moi, où l'on dansait et où les réunions étaient toujours gaies. La société de Paris offrait alors un aspect digne d'être rappelé et conservé dans des Mémoires contemporains. C'est une époque dans nos *phases* si multipliées et, bien que les jalons ne nous manquent pas, il faut encore choisir les plus remarquables et les plus intéressants.

Le premier consul avait ordonné à toutes les premières autorités de Paris de tenir un état non seulement honorable, mais splendide. Rien ne peut égaler — et ceux qui existent encore et qui ont été comme moi près de Napoléon peuvent aussi le certifier — l'ordre extrême, l'ordre excessif que le premier consul avait établi pour tout ce qui le concernait, mais il était magnifique comme le plus magnifique souverain de l'Orient lorsque les choses l'exigeaient. Alors c'était la libéralité d'Aboul Cazem qui ordonnait tout. Je me rappelle qu'un jour il grondait beaucoup de ce que Duroc avait négligé de transmettre un ordre qu'il lui avait donné pour les déjeuners de l'intérieur du palais. Cet ordre, donné de la veille, avait été seulement oublié quelques heures : « Et un jour de plus, disait

le premier consul, c'est une somme très forte. »

Quelques moments après, je ne sais quel ministre arriva. Le premier consul parla tout aussitôt d'une fête qu'il fallait donner la semaine suivante pour l'anniversaire du 14 juillet[1] et promit d'y aller avec Mme Bonaparte.

— Joséphine, lui dit-il avec ce ton de bonté qu'il avait avec elle, car il l'aimait tendrement, il faut que je t'ordonne une chose qui te fera plaisir à suivre. Je veux que tu sois éblouissante. Fais tes préparatifs. Quant à moi, je mettrai mon bel habit de soie cramoisie brodé d'or que la ville de Lyon m'a donné, et je serai superbe.

Cet habit lui avait en effet été donné par la ville de Lyon, lorsqu'il y avait été au mois de janvier précédent pour la consulte helvétique. Et, pour dire la vérité, il l'avait déjà porté et avait la plus singulière tournure avec. Je me le rappelais et, lorsqu'il parla de son *bel habit*, je ne pus m'empêcher de rire. Il me vit aussitôt, parce qu'il voyait tout. Il vint à moi et, me regardant avec un air moitié riant, moitié fâché :

— Que voulez-vous dire avec votre sourire moqueur, madame Junot? Vous pensez que je n'aurai pas aussi bonne façon que tous ces beaux Anglais, ces beaux Russes qui vous font les yeux doux, à vous autres jeunes têtes? Prévention que tout cela. Je vous assure que je suis pour le moins aussi agréable que ce colonel anglais, ce *godelureau*[1] qui est, dit-on, le

[1] On fêta l'anniversaire de la prise de la Bastille jusqu'au rétablissement de la royauté. On faisait une fête publique, des illuminations dans les Tuileries et même, autant que je puis me le rappeler, on donnait des spectacles gratis.

[1] C'était un de ses mots de prédilection pour désigner un

plus bel homme de l'Angleterre et qui me paraît, à moi, le roi des fats.

Il s'expliqua, ou plutôt on le devina. Il voulait parler d'un grand Anglais qui était colonel, capitaine, je ne sais pas bien, et qui s'appelait *Matheus* ou *Mathews*, et qui passait en effet pour un mangeur de cœurs *anglais*, remarquez bien. Je ne pus m'empêcher de rire un peu plus fort de cette idée du premier consul et de la prétention qu'il avait d'être un élégant et un joli garçon. Or, à cette époque, il faut dire qu'il avait une telle antipathie pour tout ce qui était ce qu'on appelait à *la mode*, qu'il n'admettait aucune modification dans les jugements qu'il portait sur les jeunes gens qui avaient le malheur d'être connus pour élégants et pour agréables. Aussi rien ne m'a plus étonnée que de voir M. de F... devenir son aide de camp. Il faut pour cela qu'il ait cessé de prétendre *à la royauté* de l'agrément, qu'il ait oublié pendant bien des mois, des années même — ce que j'ai grande peine à croire — qu'il avait des droits assez fondés à cette primauté, car ce n'est pas en chantant de jolies romances ou bien des duos de Gluck avec Garat qu'il a touché le cœur de l'empereur comme celui de Mlle M...h; et avec Napoléon, il aurait eu beau donner les plus doux sons de sa voix, se placer en attitude et dire *presque* en artiste :

> Ah! tu prétends encore que tu m'aimes
> Lorsqu'au mépris des dieux, en exposant tes jours,
> . . . .

Tout cela n'aurait produit qu'un surcroît d'antipathie

jeune homme qui lui déplaisait. M. Mathews pouvait lui déplaire, mais pour être *jeune*, c'était une autre affaire.

et, pour le dire avec vérité, je n'en connus jamais une plus conditionnée. C'étaient des mots amers, des phrases plus moqueuses que celles dirigées ordinairement par Napoléon contre les personnes qu'il n'aimait pas. M. de Fl... fut plus tard attaché à un général de la famille de Napoléon. Ce dernier disait un jour à Mme Bonaparte, qui prenait la défense de M. de F...t et faisait remarquer qu'il avait beaucoup de moyens :

— Quels sont-ils? De l'esprit? Brrth! qui n'en a pas... comme cela? Il chante bien? Belle qualité pour un soldat, qui par état est presque toujours enroué. Ah! il est joli garçon, voilà ce qui vous touche, vous autres femmes! Eh bien, je ne lui trouve rien du tout d'extraordinaire. Il ressemble à un faucheux avec ses éternelles jambes. Ça n'a pas de tournure naturelle. Il faut pour avoir de la tournure...

Ici je dois dire qu'étant fort rieuse à cette époque de ma vie, défaut dont certes je me suis bien corrigée, je ne pus retenir un second éclat en voyant le premier consul regarder avec complaisance ses petites jambes, fort bien faites alors comme toute sa personne, mais toujours enfermées dans un bas de soie et le pied chaussé d'un soulier pointu à être capable d'enfiler une aiguille. Il ne poursuivit pas sa phrase, mais je suis certaine qu'il voulait dire :

— Pour avoir une jolie tournure, voilà comme il faut être.

Et pourtant, à cet égard, nul être n'avait moins de prétention que Napoléon. Il était d'une extrême propreté, d'une grande recherche même, mais pour de la prétention à de *l'élégance*, pour une prétention enfin, il n'en avait pas. Aussi, le mouvement qui lui fit porter la main à sa jambe, lorsqu'il parlait des

jambes de *faucheux* de M. de F...t, me fit-il rire par sa naïveté, si je puis me servir de ce mot. Il me vit et *m'entendit* rire même et, venant à moi, il me regarda en riant aussi. Il m'avait comprise.

— Eh bien, petite peste, qu'est-ce que vous avez à rire? Vous vous moquez de mes jambes à votre tour. Vous ne les trouvez pas aussi bonnes, pour figurer dans une contredanse, que celles de vos élégants amis. Au surplus, on peut chanter et danser sans être un *godelureau*. Voyez vous-même, madame Junot, dites si le neveu de Talleyrand n'est pas un gentil garçon?

Ma réponse ne se fit pas attendre. Le premier con sul voulait parler de Louis de Périgord. Non seulement il était le frère d'une de mes amies, mais ce qu'on disait de lui était fondé sur des bases réelles. Il annonçait toute la finesse de son oncle, néanmoins comme on peut être fin à dix-neuf ans, joignant à cette disposition de ses facultés un esprit charmant, des qualités remarquables, un ton déjà parfait, une tournure qui rappelait celle de son père. Et pour ceux qui n'ont pas connu Louis de Périgord, ce seul mot est un éloge. Enfin, le premier consul avait été bien informé, ou plutôt, dans le peu de fois qu'il avait vu Louis de Périgord, il l'avait bien jugé. Louis serait devenu un des hommes les plus éminemment distingués de notre époque si sa vie n'avait pas été ainsi coupée à son matin. Le premier consul en parla avec un intérêt séparé de celui qu'aurait pu provoquer M. de Talleyrand, en ce qui tenait à son neveu. Il me questionna beaucoup sur lui, sur sa famille, sur les projets de son père, dont on lui avait parlé. Louis de Périgord avait une belle fortune, ainsi que son

frère et sa sœur, aujourd'hui Mme Juste de Noailles. Et le premier consul avait le défaut — on voit que la prévention ne m'aveugle pas sur ceux qu'il pouvait avoir — de lever, avec une main trop prompte et surtout trop puissante, le rideau qui voilait le sanctuaire des familles. Il me parla donc des projets qui pouvaient exister dans la famille de Périgord, projets qu'il connaissait mieux que moi, qui, étant encore une jeune femme à peine âgée de vingt ans, n'avais à lui donner que des conjectures. Mais avec moi il était loin de compte dans de pareilles matières. Je lui répondis que les affaires aussi sérieuses que celles dont il s'agissait ne regardaient que mes amis eux-mêmes; que la personne dont il voulait parler pour Louis de Périgord était une des plus riches héritières de France[1]; qu'elle était mon amie et que je verrais ce mariage avec un grand plaisir; mais qu'à vrai dire je ne savais pas si les billets de *faire part étaient déjà envoyés*.

Le premier consul avait surtout un tact rapide et sûr qui lui faisait sentir, presque aussitôt que celui qu'il blessait, que le coup avait porté trop loin et trop rudement. Il s'arrêta, ne me parla plus en riant, cette fois, et reprit la conversation où il l'avait laissée. Et malheureusement pour M. de F..., ce fut lui qui se trouva le point de *raccord*.

— J'aimerais encore mieux l'*Anglais*, dit le premier consul. Il a l'air d'un vieux cheval de New-

[1] Cette conversation est anticipée pour l'époque, mais je n'ai pas voulu manquer et interrompre une chose assez peu intéressante en elle-même et qui n'avait de prix qu'en étant offerte comme elle s'est passée. Je crois que Napoléon était déjà empereur.

Marcket, quoiqu'il soit encore jeune à la vérité, mais c'est égal. Quant à votre *godelureau*, laissez-le aller. Vous m'en direz des nouvelles dans trente ans d'ici. Je ne lui en donne pas quinze, même, pour avoir l'air d'un *jeune vieillard*, ce qu'il est déjà. Ou, pour parler plus juste, il sera un *vieux beau*[1].

Et se tournant vers moi :

— Quel âge a M. de F...t? me demanda-t-il.

— La chose n'est pas facile à savoir avec sa mère, répondis-je. Toutefois je crois que M. de F...t doit avoir vingt ans ou dix-neuf ans pour le moins.

Je calculais d'après l'âge de mes jeunes amis dont il était le camarade. Edmond de Périgord, qui n'était qu'un enfant, comparativement à lui, commençait alors à être un jeune homme.

— Au surplus, dit Napoléon, il faut laisser tout cela pour songer à notre propre beauté. Ainsi, Joséphine, je veux que tu sois éblouissante de parure et richement habillée, entends-tu bien?

— Oui, répondit Mme Bonaparte, et puis ensuite, tu fais des scènes, tu cries, tu raies mes *bon à payer* au bas de mes mémoires[2].

[1] La prédiction du premier consul s'est, dit-on, vérifiée d'une façon terrible pour un homme dont toute la vie s'est renfermée dans cette manière de plaire par ses agréments personnels. Vivant dans la retraite depuis bien des années, je n'ai pu juger par moi-même de ce changement tellement grand dans M. de F...t, qu'il fait, dit-on, la plus morale de toutes les leçons.

[2] La chose est arrivée plusieurs fois. J'ai vu deux de ces mémoires biffés de la main même de l'empereur. L'un est pour des lingeries, l'autre pour de la parfumerie et des essences.

— Vous avez votre lingère, qui est Mlle l'Olive, dit l'empereur, pourquoi prendre dans un magasin inconnu ? Ayez cette nouvelle venue sur *vos économies*.

Et elle boudait comme une petite fille, en faisant une mine toute gracieuse. Mme Bonaparte avait un véritable charme dans ses manières lorsqu'elle voulait être séduisante. Que cette bonne grâce fût peut-être trop générale, c'est possible, mais il est de fait réel qu'elle était vraiment parfaitement *aimable* et faite *pour se faire aimer*, lorsqu'elle le voulait bien. Au moment où le premier consul lui parla de cette volonté de toilette, elle le regarda avec une telle gentillesse, elle fut à lui avec une démarche si mollement gracieuse, toute sa personne respirait tellement le désir de plaire, que celui qui aurait résisté n'aurait eu qu'un cœur de pierre. Napoléon l'aimait. Il l'attira à lui et l'embrassa.

— Sans doute, je biffe quelquefois tes *bon à payer*, ma chère amie, parce que tu te laisses aussi parfois tellement attraper qu'il y a conscience à autoriser de tels abus. Si je te recommande d'être magnifique dans les occasions d'apparat, je n'en suis pas moins très conséquent avec moi-même. Et, comme il faut une balance pour peser tous les intérêts, je la tiens d'une main équitable, quoique sévère. Tiens, je vais te raconter une petite histoire qui fera merveille comme leçon, si tu veux te la rappeler. Ecoutez aussi, nous dit-il en nous faisant signe de nous rapprocher de lui. Écoutez aussi, jeunes têtes folles, et profitez.

« Il y avait à Marseille un négociant fort riche. Un jour, il reçoit une lettre qui lui est remise par un jeune homme qu'on lui recommandait fortement. Le jeune homme avait de la fortune. Il ne demandait qu'*une protection* de société. Il avait même une lettre de crédit assez forte sur le banquier. Celui-ci, après avoir lu la lettre de recommandation, au lieu de la

jeter dans le panier aux papiers de rebut, ou bien de la serrer dans un tiroir, l'examina et vit qu'elle ne couvrait qu'une seule des quatre faces de la feuille, il la déchira en deux, mit la partie écrite dans un carton de son casier, puis ploya l'autre de manière à pouvoir s'en servir pour écrire un billet et la serra dans un autre carton qui en contenait déjà beaucoup d'autres. Lorsqu'il eut terminé sa petite mesure économique, il se retourna vers le jeune homme et l'engagea à venir dîner chez lui le jour même. Le jeune homme était accoutumé à une vie assez élégante, assez sybarite, pour avoir peur de dîner chez un homme qui prélevait ainsi un droit sur le chiffonnier en lui enlevant son vieux papier. Cependant il accepta et promit de revenir à quatre heures. Mais en descendant le petit escalier du bureau de son banquier, il se rappelait déjà cette pièce étroite et sombre, précédée de deux grandes salles encombrées de cartons jaunis par la poussière et la fumée et dans lesquelles travaillaient en silence dix ou douze jeunes gens dont les visages lui parurent diaphanes de maigreur. Le cabinet du banquier lui-même, avec cette fenêtre dont les carreaux étaient enduits d'une croûte épaisse et ne laissaient même pas arriver un rayon du beau soleil de Provence, la petite sébile de buis dans laquelle était la sciure de bois pour servir de poudre, l'écritoire cassée, la robe de chambre du banquier, enfin tout revenait à la file pour l'effrayer.

« — J'ai fait une sottise en acceptant ce dîner, se dit-il. Mais, n'importe ! une journée est bientôt passée.

« Après avoir fait sa toilette, plutôt pour lui que pour les hôtes qui l'attendaient, le jeune voyageur se rendit rue de Rome, où était située la maison de son

banquier. Comme celui-ci l'avait prévenu que sa femme ne logeait pas dans la partie occupée par les bureaux, il demanda en arrivant à être conduit chez la maîtresse de la maison. Plusieurs valets, mis avec propreté et même avec richesse, lui firent traverser un petit jardin rempli de fleurs rares et exotiques et, après l'avoir fait passer dans plusieurs pièces richement meublées, l'introduisirent dans un salon où il trouva son banquier qui le présenta à sa femme et à sa mère. La première était jeune, l'autre n'était pas encore vieille, et toutes deux portaient sur elles de riches étoffes, de belles perles, de beaux diamants, attestant le florissant commerce du laborieux et honnête chef de famille. Lui-même n'était plus le personnage du matin, il semblait qu'il eût laissé, au milieu de ses cartons poudreux, l'homme au bonnet de velours noir, à la robe de chambre de molleton. Le salon était rempli par quinze ou vingt convives dont les manières et le ton attestaient que cette maison était une des meilleures, si elle n'était pas la première de la ville. On servit, et ce fut alors que le jeune homme en fut convaincu. Le dîner fut parfait, les vins exquis.

« Une argenterie magnifique couvrait la table avec une somptueuse abondance. Et le jeune voyageur se vit forcé de convenir avec lui-même qu'il n'avait jamais fait une chère plus délicate, ni vu plus de magnificence. Et ce qui acheva de le confondre fut d'acquérir la certitude, par l'une des personnes qui étaient près de lui, que le banquier donnait deux fois par semaine un dîner semblable à celui qu'il voyait.

« En prenant son café, il songeait à tout cela et ses jeunes idées se refusaient à un *classement* par

conséquence et *résultat*, qui l'aurait amené à comprendre aisément ce qu'il voyait.

« — Jeune homme, lui dit son hôte, en lui frappant légèrement sur l'épaule, vous êtes rêveur... presque triste. Auriez-vous mal dîné?

« Ou plutôt, le regard qui accompagnait ces paroles et l'inflexion de la voix qui les prononçait voulaient dire :

« — *Votre peur* de mal dîner ne serait-elle pas encore évanouie?

« Le jeune homme rougit, comme s'il eût entendu ces mêmes mots. Le bon financier se mit à rire. Il l'avait deviné.

« — Je ne vous en veux pas, monsieur. Votre âge ne comprend pas comment on forme les *masses*, seule et véritable force, soit qu'on la fasse avec de l'argent, de l'eau, des hommes, il n'importe. Une *masse* est un mobile immense, mais il faut la commencer, il faut l'entretenir. Jeune homme, les petits morceaux de papier dont vous vous moquiez ce matin sont un des moyens que j'emploie pour y parvenir. »

— Voilà une belle histoire[1] que tu viens de nous dire là, Bonaparte ! lui dit Joséphine en souriant. Ce que j'y vois de plus merveilleux, c'est que tu as parlé

[1] Cette histoire, que j'ai entendu raconter pour la première fois au premier consul, a été fort connue depuis, et je crois qu'elle s'est répandue par mon propre fait. Il la racontait d'une manière fort laconique et en deux phrases. Mais le texte est celui-là. Une chose qui depuis m'a vivement frappée, c'est cette pensée des *masses*, comme force de tout genre à mettre en action.

pendant plus d'un quart d'heure, seulement à *des femmes*.

— En vérité, je le savais bien, répondit-il en clignant l'œil de notre côté. Crois-tu que j'aurais ainsi prêché des hommes? Ils n'en ont jamais besoin.

CHAPITRE XVII

Les vrais amis de Junot et M. Billy van Berchem. — Naissance illustre et modestie. — Origine royale. — Les Bourguignons chez Junot. — Les lettres de famille et déluge de recommandations. — Un nouveau venu et l'élégant de province. — Nouvelle mystification. — Musson et *le général Boisvin.* — L'homme sourd et un boulet de 24. — Le jeu du cornet et le nez en compote. — Le mystifié et son compatriote d'Autun. — Les serviettes chaudes et les petits soins. — La mèche éventée et l'esprit mal fait. — Le duel et les balles de suif. — L'affaire arrangée. — Comédies sur comédies. — Dîner chez Robert. — Regnault de Saint-Jean-d'Angély improvisé. — La nièce du préfet de Blois. — Le général Montélégier et *l'esprit bien fait.*

En parlant des amis véritables de Junot, de ces amis qui se retrouvent au moment des souffrances et qui vous font bien répéter :

> Qu'un ami véritable est une douce chose !

il en est un dont j'ai déjà tracé le nom ainsi que celui de son aimable femme, et que je trouverai doux de rappeler encore, c'est M. Billy van Berchem.

A l'époque de mon mariage, lorsque Junot me présenta ses amis, il me parla de ceux que j'ai déjà nommés, avec un accent du cœur qui persuade et se communique.

— Billy est le plus loyal et le plus excellent des

hommes, me dit-il. Quant à ses autres qualités, tu sauras les apprécier quand tu le connaîtras et tu verras qu'il peut être à la fois un homme aimable, spirituel, ayant les plus excellentes manières, réunissant ce qui fait enfin un homme agréable dans le monde et même un homme à la mode, et avec cela demeurer un bon, franc et excellent ami.

Junot avait raison. Je trouvai dans M. Van Berchem non seulement un homme comme il faut et d'agréables manières, mais ayant de la bonté et de la sûreté dans les rapports. Je sus l'apprécier enfin et ce que j'appris ensuite ajouta à mon estime pour lui.

— C'est aussi un brave garçon, celui-là, disait Junot.

Et dans sa bouche cet éloge valait un brevet.

— Oui, répétait-il, c'est un solide garçon !

Une des choses qui m'ont attachée à M. et Mme Van Berchem, c'est leur simplicité, leur modestie. Tant de gens ont une jactance insoutenable pour appuyer des droits imaginaires ! Eh bien, qui se doutait alors à Paris que M. Van Berchem est d'une illustre origine? On savait bien qu'il était d'une bonne naissance, que ses alliances étaient honorables, enfin qu'il était un *homme comme il faut*. Mais ce que peu de personnes savaient, c'est que la famille Berthout Van Berchem prouve, par les actes les plus authentiques, que sa généalogie remonte à l'an de grâce 1084. Wautier Berthout (Drachen Baar ou Barbe-Dragon) Van Berchem était alors prince souverain de Grimsbergue et de Malines. A de certaines époques, je crois plus reculées, les Van Berchem possédaient même comme patrimoine une partie de la ville de Bruxelles. La souche de cette famille était la maison de Lorraine. Quant à ses

alliances, elles furent ce que pouvaient être celles d'une telle maison. Les ducs de Brabant, les comtes de Gueldre, les comtes de Bretagne, la maison de Horness, les princes de Nassau-Dillenburgen, et une foule d'autres familles de cette qualité devinrent ses alliées. Pour elle, tantôt fixée en Allemagne, puis en Belgique, obligée de fuir pour cause de religion, la famille Van Berchem demeura assez longtemps en Hollande et, de là, vint s'établir à Lausanne en Suisse, où notre ami Guillaume Van Berchem est né en l'an de grâce... faut-il le dire? oui... en l'an 1772.

J'ai été pendant beaucoup d'années fort liée avec M. et Mme Van Berchem sans avoir même le moindre doute sur ce que je viens de rapporter. Ce fut Junot qui m'en parla le premier, avec prière de ne le pas laisser voir à M. Van Berchem. Enfin plus tard j'ai tenu dans mes mains, j'ai lu avec mes yeux les preuves authentiques de ce que j'ai dit. Peut-être, si j'eusse consulté la volonté, mais surtout le goût de mes amis, j'aurais gardé le silence. Mais tout le monde n'a pas cette même façon d'agir et alors, dans ma conscience, j'ai cru devoir rétablir dans leur état naturel les faits peu connus qui peut-être un jour seraient à leur tour dénaturés comme nous en avons vu bien d'autres touchant les mêmes personnes. Au surplus, laissons cela et revenons maintenant à ce qui amusera bien plus M. et Mme Van Berchem en leur rappelant d'heureux et joyeux jours, hélas! bien loin de nous.

J'ai déjà parlé d'une chose caractéristique de l'époque et devant être conservée comme tradition du temps. Il s'agit des mystifications. Celle de d'Offreville eut cela de particulier qu'une partie de la Comédie-Fran-

çaise fut active dans son exécution et que nous fûmes nous-mêmes les acteurs de la pièce. Mais je vais raconter l'histoire d'une véritable mystification dans tous ses détails. Celle-ci eut des suites dont nous eûmes à rendre grâces au mystifié lui-même qui, en donnant un second acte à la parade déjà jouée, nous fit un plaisir sur lequel nous ne comptions pas.

Junot accueillait toujours avec une grande cordialité tous les Bourguignons qui venaient le voir en arrivant à Paris. Mon beau-père, qui le savait, ne laissait pas partir un de ses compatriotes sans le munir d'une lettre de recommandation. Ses sœurs, ses beaux-frères, son père surtout, ne laissaient pas mettre en route un Bourguignon sans la lettre obligatoire. Je crois, Dieu me pardonne, que tous tenaient note des départs du coche d'Auxerre. Junot finit par prendre de l'humeur de ces recommandations renouvelées, de ces solliciteurs d'autant plus exigeants que, étant recommandés par un père, une mère, une sœur, un frère, leurs droits leur paraissaient imprescriptibles. Et souvent, hélas! ils n'en avaient aucun, qu'à faire dire qu'ils étaient les plus ennuyeux des êtres de la création. Ce n'est pas que, dans ce déluge de Pourceaugnacs, il n'y eût des gens de fort bon lieu, possédant avec de l'esprit des manières parfaites et de mise enfin dans le salon de la femme la plus difficile; mais il y en avait aussi... Que Dieu me le pardonne, mais je ne les oublierai jamais!

Un jour, nous étions à déjeuner, lorsqu'un valet de chambre remit une lettre à Junot, de la part d'un monsieur arrivant de Bourgogne. Je ne me rappelle plus quel était le *souverain qui accréditait* le nouvel arrivant. Je crois cependant que c'était mon beau-père.

Cette lettre de recommandation était la septième depuis huit jours. Junot frappa du pied et repoussa le papier loin de lui.

— C'est aussi par trop ennuyeux ! s'écria-t-il.

Cependant il l'ouvrit et lut qu'on lui demandait ses bontés ainsi que les miennes pour rendre Paris agréable à M. B....t, très aimable garçon, possesseur d'une belle fortune à V...x, près de Dijon, et qui venant à Paris pour s'y amuser, était bien aise que ce fût le commandant de la ville qui la lui montrât. Cette phrase, qui était de la création de mon beau-père, fit le malheur du nouveau venu.

— Vraiment ! dit Junot. Ah ! je dois être le cicérone des mille débarquants du coche ! Parbleu, c'est un peu fort !

Le monsieur fut introduit. Il n'était pas bien, il n'était pas mal, il n'était rien du tout. Enfin il aurait pu passer dans le monde, inaperçu comme tant d'autres, si cependant, car il faut le dire, il n'avait pas eu plus de suffisance qu'il n'appartenait à un brave et digne propriétaire d'une petite ville de province, qui peut bien prétendre à être un honnête homme, parce qu'il y en a là plus qu'à Paris. Mais à être élégant, c'est autre chose, et notre monsieur le voulait être en dépit de lui-même. Il avait du reste l'intention d'être poli et de posséder de bonnes manières.

Il vint plusieurs fois nous voir, et Junot l'engagea deux ou trois fois à dîner. Il parlait presque toujours de guerre, de batailles.

— Parbleu ! lui dit Junot, puisque vous aimez tant les braves et vieux militaires, il faut que je vous fasse dîner avec un général de mes amis, le général

Boisvin [1], qui est un des bons enfants de notre armée d'Italie. Il lui est arrivé un grand malheur à la bataille de Marengo. Il est devenu sourd d'une oreille et n'entend pas trop bien de l'autre, c'est l'effet d'un boulet. Au surplus, il vous dira cela lui-même. Il a une histoire qu'il raconte toujours fort bien et je suis sûr qu'il vous plaira.

M. B...t accepte avec un grand empressement. Le général *Boisvin* est invité et vingt-cinq personnes doivent également venir dîner chez moi le même jour.

Or ce digne général Boisvin n'était autre que Legras, un chirurgien demeurant rue Favart, et qui faisait métier de mystifier les gens. Il avait une patente de chirurgien qui ne lui servait qu'à médicamenter ou bien saigner les chats; mais ce qu'il était véritablement, c'était *mystificateur*. Il était bien loin de valoir Musson, dont l'esprit saisissait chaque situation nouvelle et s'identifiait avec elle. Legras ne savait que faire le sourd. Mais pour qui ne l'avait jamais vu, il était parfait à connaitre une fois dans ce rôle.

Sa figure et sa tournure étaient étranges. Aussi, lorsque Junot passa de son appartement dans le mien et me présenta le général Boisvin, j'eus grand'peine à tenir mon sérieux. Il était d'une maigreur qui rendait son visage presque diaphane. Il avait un nez d'une longueur démesurée, son corps grêle était renfermé dans un vieil habit de Junot qui pouvait passer pour un uniforme auprès de quelqu'un qui ne s'y entendait

[1] Tous ceux qui ont connu *Legras*, savent que ce n'est pas Junot qui lui donna ce nom de général Boisvin, qui plus tard appartint en effet à un officier général estimé. Legras avait pris ce nom de Boisvin, comme on aurait pris toute autre dénomination.

guère, mais qui lui était si large qu'il semblait qu'en le lui faisant on eût pris mesure sur une guérite. Ce respectable personnage portait à la main un long cornet de fer-blanc, « sans lequel, disait-il, il ne pouvait rien entendre.

M. Van Berchem, qui connaissait Legras depuis longtemps, dînait chez moi ce même jour, ainsi que le beau-frère de Mme Van Berchem, M. d'Oxa. Nous convînmes avec Billy de ne rien dire à M. d'Oxa, que nous ne voulions pas mystifier, mais qui assisterait ainsi à la représentation. Musson y était aussi comme amateur.

Le général Boisvin fut placé à ma droite pendant le dîner, et M. Bo...t, victime désignée, fut mis auprès de lui par Junot, qui lui dit :

— Mon cher, je vous place auprès du brave invalide dont vous désirez savoir l'histoire. Il la dit, je vous jure, à merveille et toujours d'une façon nouvelle.

Je le crois bien. Il ne savait jamais un mot de ce qu'il débitait et l'oubliait à la minute suivante. M. Bo...t, encouragé par Junot, lui toucha le bras, et lui fit signe qu'il voulait lui parler. Aussitôt le sourd, posant sa fourchette, tira son immense cornet, et, l'appliquant à son oreille, il recueillit la demande de M. Bo...t. Mais à peine celui-ci eut-il articulé le dernier mot que, retirant avec vivacité son cornet, il rencontra rudement le bout du nez de M. Bo...t, qui se le frotta sans dire une parole.

— Monsieur, lui dit-il, en parlant avec une volubilité extraordinaire — c'était un des caractères comiques de son rôle — ; monsieur, vous m'honorez infiniment de me témoigner tant d'intérêt. Monsieur,

je suis confus... Hem! pardon, je n'entends pas.

Et il remettait son énorme cornet à son oreille. L'autre mettait son nez dedans pour lui dire qu'il n'avait pas parlé.

— Ah! pardon! j'avais cru entendre...

Et le cornet était relevé si prestement que le malheureux nez recevait une nouvelle apostrophe. Cela se renouvela plusieurs fois à notre grande joie, comme on peut le penser. Pendant ce temps, le général *Boisvin* arrangeait avec une adresse admirable une foule de petits morceaux de pain dans lesquels avaient déjà passé, avant l'entremets, la moitié d'une poivrière et toute une salière, et qu'il plaçait fort habilement à côté de l'assiette de M. Bo...t, qui disait en lui-même :

— Il faut qu'ils aient tous des palais d'acier pour manger une cuisine d'enfer comme celle-là!

Pendant ce temps, le général racontait au patient comment le boulet — un boulet de *vingt-quatre!* — était venu le chercher dans sa tente pendant *qu'il déjeunait*, le jour de la bataille de Marengo.

— Figurez-vous, monsieur, que je le vois encore venir, ce coquin de boulet! Je le vois. J'étais là comme vous me voyez, monsieur... là, à table... parce qu'enfin il faut bien manger tout en se faisant tuer. Eh bien! monsieur, c'est alors que ce boulet de malheur est venu à moi. Je me suis dérangé, monsieur, comme vous le pensez bien. Le boulet a passé à six lignes de mon oreille... Six lignes, monsieur!... six lignes!... Alors vous comprenez que la pression de l'air... l'effet de l'acoustique... Ce terrible FLAU..., FLAU..., FLAU...

Et puis il mêlait à sa narration une foule de mots

qui venaient là pour avoir place comme ils pouvaient; et à la fin du discours il ne se comprenait plus lui-même.

Le curieux de l'histoire, c'est que M. Bo...t, qui se croyait bien instruit par les *flau flau*, et se reposant pour sa sécurité de mensonge, sur la surdité de son nouvel ami, entreprit de nous expliquer ce qu'il avait très bien entendu de la narration de ce pauvre général, à ce qu'il prétendait, tandis que l'autre ne savait pas seulement lui-même ce qu'il avait dit pour clore son discours. Pendant ce temps, les morceaux de pain allaient à miracle de la main du général Boisvin dans le gosier tout en feu du pauvre patient, auquel pour donner du courage on versait des rasades de vin de champagne et de vin de madère. Je ne sais si ce fut la bonté de notre vin de champagne ou bien la bonté naturelle de son cœur qui tout d'un coup lui causa un attendrissement si profond qu'il se mit à pleurer en contemplant le pauvre général avec son uniforme si râpé... si singulièrement vieux et usé... et puis un si brave homme! Le voir, *là*, moqué, raillé par ce jeune *mousquet* et cette jeune femme! Et voilà M. Bo...t qui ne pense plus à son pauvre nez qui ressemblait à l'un des piments rouges qui étaient devant lui dans un bateau de porcelaine, au dîner poivré et salé qu'il est *contraint* de faire, car, dans toute la rigoureuse observance des coutumes de province, il n'ose pas refuser d'un seul plat, mange de tous et croit que le diable a fait les sauces. Mais il oublie tout pour le vieux et digne général, qui, profitant de cette bonne disposition, lui retrousse le nez de façon à le lui écorcher. L'autre n'y pense pas.

— Vous avez parlé d'Autun, général, connaissez-vous cette ville?

— J'en suis, mon digne monsieur.

— Vous êtes d'Autun! Ah! mon brave général! Et moi aussi, je suis d'Autun! Ma famille est d'Autun! Nous sommes compatriotes!

— Hein? Quoi? Comment?... Permettez.

Et le cornet voyageait de nouveau, au grand amusement de tous les spectateurs que M. Bo...t semblait avoir entièrement oubliés pour son vieux compatriote Mais enfin Musson vit qu'il fallait varier la scène; il était de l'autre côté de la table, à côté de M. d'Oxa, qui trouvait bien le général Boisvin un peu extraordinaire, mais n'avait encore aucun doute, et de M. Van Berchem, qui était bien alors le plus joyeux compagnon, comme il est aujourd'hui un chef de famille sérieux et convenable.

— Ce sourd m'ennuie, dit très haut Musson; a-t-on jamais vu un habit de général à une pareille face de carême? Il est là devant moi avec son visage en lame de rasoir. Il m'empêche de manger.

Il disait cela, avec une aile de perdreau truffé à la main, et n'avait pas cessé de très bien officier depuis le commencement du dîner, pour le dire en passant. Ce fut ce qu'observa judicieusement M. Bo...t en regardant Musson de travers. Le vin lui donnait du courage.

— Mon digne monsieur, lui dit Legras, il me semble que l'on parle de moi de l'autre côté de la table.

— Ne faites pas attention, répondit M. Bo...t en plongeant son nez dans le vaste entonnoir... c'est un homme gris, il ne sait ce qu'il dit. Il vous a appelé face de carême.

Il n'avait pas achevé le mot que le cornet fut retroussé cette fois avec une telle vélocité que M. Bo...t, qui ne s'y attendait pas et n'était pas d'ailleurs fort d'aplomb sur sa chaise, trébucha par la force de la secousse et ne put retenir une exclamation assez expressive.

— A moi, face de carême! s'écria le général Boisvin, face de carême!...

Et, prenant la carafe d'eau qui était auprès de lui, il voulut la jeter à Musson, que M. Van Berchem retenait de son côté avec M. d'Oxa. Mais M. Bo...t lui prit le poignet assez à temps pour retenir la carafe, mais non pas toute l'eau qu'elle contenait et qu'il reçut en entier sur ses cheveux poudrés, ce qui lui fit un baptême *laiteux* d'un effet tout à fait pittoresque.

— Messieurs, s'écria Junot d'une voix tonnante, vous ai-je donc reçus à ma table pour vous livrer à de *pareilles fureurs?* — et son air était tragique. — Que signifie cette conduite? Et vous, monsieur, continua-t-il en s'adressant à M. Bo...t, qu'aviez-vous besoin de dire à ce sourd que l'autre l'avait appelé face de carême? Vous mériteriez, oui, vous mériteriez que monsieur — en montrant Musson — vous en demandât raison.

— Certainement, dit Musson, qui ne comprenait pas où Junot en voulait venir, mais qui ramassait toujours la balle, monsieur est fort indiscret d'avoir été rapporter, comme une portière, ce que je disais moi *là*, dans le secret de la confiance et de la joie. Monsieur est indiscret.

— Oh! monsieur est indiscret, dîmes-nous alors tous à la fois.

Ce qui fit un vacarme si effroyable que le sourd,

qui était toujours parfaitement dans son rôle, pensa qu'il ne compromettait pas son oreille en faisant un saut sur sa chaise, et, s'adressant à M. Bo...t :

— Qu'est-ce donc qu'ils ont? lui dit-il. Ils crient comme *des sourds*.

— Ce n'est rien, lui beuglait à son tour le patient en mettant son nez meurtri dans le cornet. C'est à moi qu'on en veut, mais..., n'ayez pas peur, mon respectable général..., je vous défendrai jusqu'à la mort!

Legras, ainsi que je l'ai dit, n'était bon à voir qu'une fois, mais celle-là en valait mille. On pouvait être facilement mystifié par son air souffrant et malheureux, et c'était là où résidait le talent. Legras a trompé des hommes fort spirituels, surtout dans la comédie qu'il jouait après le dîner et dans laquelle le compère n'était autre que le patient lui-même. Il variait ses rôles dans l'expression seulement, et selon le caractère des mystifiés. Avec M. Bo...t il le prit au tragique, et lorsqu'il eut avalé son café, plusieurs verres de liqueur des îles, ce qu'il n'eut garde d'oublier, il s'en fut avec lui dans le salon précédent, et là, se laissant aller sur un canapé, il lui dit avec un accent tout attendri :

— Mon cher, mon digne monsieur, je me sens mal! Ils m'ont fait dîner comme un diable, et je n'en puis plus. Je suis sensible, voyez-vous, très sensible. Et de voir tous ces jeunes gens rire de mon cornet. Eh bien! ce cornet, il est comme tous les cornets! Je l'aime, moi... je ne veux pas qu'on rie de lui... rire de lui, c'est rire de moi.

— Si vous voulez que je vous parle en ami, lui dit M. Bo...t, c'est que votre cornet me semble, en effet,

terriblement long. Tenez, voyez comme vous m'avez arrangé le nez.

— Ce n'est pas moi qui vous ai écorché le nez de cette façon, reprit le sourd d'un air indigné. Oh! comment pouvez-vous le croire?

— Parbleu, parce que je l'ai senti! Tenez, voilà comment vous faites. Cela vient d'une mauvaise habitude qu'on vous a laissé prendre. Tenez, regardez.

Et voilà M. Bo...t qui prend le cornet, l'ajuste à son oreille et dit à Legras :

— Vous allez voir comment il faut faire. Allons, parlez-moi.

Legras appliqua sa bouche sur le cornet, mais, au lieu de parler, il prit tout l'air que contenaient ses poumons, puis souffla de toutes ses forces, ce qui produisit un tel effet dans la tête de M. Bo...t qu'il fit un saut de dix pieds en l'air, envoya le porte-voix à l'autre bout de la chambre et s'en vint retomber sur le sofa en tenant sa tête à deux mains. Nous crûmes tous qu'il était mort.

— Eh bien! qu'est-ce donc que vous avez? lui dit le sourd.

— Comment! ce que j'ai? J'ai que vous m'avez ouvert, fendu, déchiré le tympan. Ah! mon Dieu, mon Dieu!

— C'est que, voyez-vous, c'est encore une de mes infirmités. Est-ce que le général Junot ne vous a pas raconté toutes mes infirmités?

— Non, dit l'autre en relevant sa tête et clignant ses yeux encore tout effarouchés du terrible coup de vent qui venait de lui souffler au tympan.

— Non? C'est étonnant! Eh bien! je vais vous les dire, moi. C'est encore un effet physique, voyez-vous.

Et voilà mon homme entreprenant une histoire dans laquelle les balles, les boulets, les mitrailles circulaient comme des pastilles de chocolat, au jour de l'an, sur le comptoir de Debauve. Puis les mots de science, ce qu'il appelait *les termes techniques*. Et le patient, qui l'écoutait avec une résignation bien admirable! Car, de tous ces mots-là, il aurait pu dire aussi :

Si j'en connais pas un, je veux être pendu.

Pendant ce temps on servait du punch à la glace, et les deux amis en prenaient leur part. Tout à coup Legras, à qui Junot avait fait signe, laisse aller son verre, tourne les yeux, les ferme et tombe sur l'épaule du compatriote. L'autre appelle, mais le sourd lui dit d'une voix éteinte :

— Non, non, ils se moqueraient encore de moi ! Je ne veux que vous, mon digne monsieur. Aïe ! mon cher compatriote. Ah ! mon Dieu !

Et il sautait comme une carpe.

— Mais où avez-vous mal ? lui disait l'autre, sans faire attention que le sourd n'avait plus son cornet.

— Ici, répondait Legras d'un air dolent. Je suis toujours soulagé lorsqu'on me frotte Ah ! mon Dieu !... aïe !

— Eh bien, je vais vous frotter, dit M. Bo...t. Mais taisez-vous, ou bien ils viendront.

Nous étions tous à la porte du salon attenant à la pièce où ils se trouvaient et, pour ne pas entendre le bruit de nos rires étouffés, il fallait que M. Bo...t fût aussi sourd que si vingt boulets de vingt-quatre, comme disait Legras, avaient tourné autour de lui.

Cependant, quand nous le vîmes à genoux devant le canapé, où Legras s'était couché comme un pacha, et lui frottant le ventre et l'estomac, nous éclatâmes sans pouvoir nous retenir, surtout en le voyant aller en cachette faire chauffer des serviettes au poêle de la salle à manger et les appliquer sur le vieux sourd.

— Je vous l'avais bien dit, ils se moquent de moi! murmura Legras. Ah! cela me fait mal. Je voudrais prendre l'air, car j'étouffe. Mais je ne veux que vous, mon digne monsieur.

Et voilà Legras se levant en s'appuyant de tout son poids sur M. Bo...t, qui était un grand garçon fort en état de le supporter, mais dont les jambes n'étaient pas alors bien sûres. Ils descendirent assez bien la première partie de l'escalier[1]. Mais, arrivé au premier palier du grand candélabre qui l'éclairait, le général se laisse aller, en racontant à son digne compatriote qu'il ne peut plus marcher, qu'il lui faut de l'air ou qu'il va mourir, et ajoutant toujours son refrain :

— Mais je ne veux que vous... Vous êtes si bon, si sensible!

Et l'autre se trouvait si bien engagé qu'il prit le général, *le porta* dans ses bras jusqu'à la place Louis XV. Puis, l'ayant emballé dans un fiacre, il le ramena dans une maison que le digne général lui dit être la sienne; puis il s'en fut en promettant de revenir le lendemain. Le lendemain il se présenta à la même

[1] Nous étions alors établis dans notre nouvelle maison de la rue des Champs-Elysées; nous y plantâmes la crémaillère d'une façon qui mérite la peine d'être rapportée. Je reviendrai là-dessus. Mme Bonaparte y vint.

porte. On lui dit, comme l'ordre le portait, que le général *Boisvin* était sorti. Et nous crûmes l'histoire finie, nous proposant d'en rire avec M. Bo...t lui-même lorsqu'il aurait bien raconté son aventure. Mais il en ordonna autrement, à notre grande joie.

Le jour même où il n'avait pas trouvé son sourd chez lui, il dînait dans une maison où se trouvaient également plusieurs personnes parmi lesquelles étaient deux amis de ma mère et dont l'un m'aimait chèrement. M. Bo...t se mit à parler du dîner qu'il avait fait la veille chez moi et témoigna un peu vivement non seulement la pitié que lui inspiré le vieux général sourd, mais un mécontentement qu'il aurait dû raisonner, sur ma folle gaieté et sur l'approbation donnée par le général Junot à ces jeunes gens qui riaient, qui riaient !

— Moi, je ne riais pas, poursuivit-il. Comment rire d'un homme respectable qui devient sourd par la compression que fait subir à l'air un boulet de 24.

Mon vieux ami écoutait toutes ces sottises avec humeur. Il me connaissait de l'enfance et savait combien le malheur et la vieillesse étaient respectés par moi. La compression du boulet DE VINGT-QUATRE le mit au fait. Il s'adressa assez brusquement à M. Bo...t.

— Votre général n'a-t-il pas un grand nez ?

— Immensément grand.

— Il est maigre ?

— Il est étique.

— Il porte un grand cornet ?

— Ah ! je vous en réponds ! Voyez mon nez, il est en marmelade.

— Eh bien, monsieur, vous avez été mystifié.

— J'ai été... quoi, monsieur ?...

— Mystifié?

— Comment mystifié?

— C'est-à-dire que l'on s'est moqué de vous. Ce qui vous reste à faire, c'est d'en rire plus haut que les autres. Je l'ai été aussi, monsieur, mystifié par Legras, par Musson, par Thiémé. Eh bien, malgré le premier moment qui impatiente un peu, je le sais, j'ai ri ensuite de bon cœur avec mes amis. C'est le meilleur parti à prendre.

C'était celui que devait suivre en effet un homme d'esprit.

Mais il paraît que M. Bo...t voulut oublier qu'il l'était pendant quelques heures. Il s'informe de la demeure de Legras et, dans la même soirée, il s'en va rue Favart, n° 2, monte au second et tire lui-même la patte de lapin attachée à la sonnette. C'est le général lui-même qui vient lui ouvrir et qui reste bien surpris en reconnaissant son patient de la veille. Il ne se laissa pas intimider et vit à l'instant que la scène pouvait être continuée.

— Monsieur, lui dit d'un ton solennel M. Bo...t, je sais toute la vérité de l'affaire d'hier. Vous m'avez insulté, et je viens vous en demander raison.

— Monsieur, je ne vous ai pas insulté. J'ai fait ce que tout Paris me voit faire chaque jour. C'est ma profession. Vous êtes le but qu'on me donne pour remplir mon engagement. Le général Junot m'a donné de l'argent pour faire rire les personnes qui étaient chez lui. Je m'en suis, je crois, bien acquitté. Après cela, monsieur, je ne vous connais pas. Et maintenant vous-même vous serez charmé peut-être de savoir où venir, si vous voulez mystifier quelqu'un. Ensuite, si vous en gardez de l'humeur, adressez-vous

au général Junot, c'est lui qui vous a mystifié, ce n'est pas moi.

— Je n'ai rien à faire avec le général Junot, répondit très vite M. Bo...t, qui ne se souciait pas, tout en faisant le fier à bras, de se rencontrer avec une mauvaise tête qui pourrait s'impatienter de trouver un mauvais caractère dans son chemin. C'est à vous à me rendre raison de la journée d'hier.

— Parbleu ! monsieur, s'écria Legras en éclatant de rire, voilà dix ans que j'exerce mon état. Mais voilà la première fois que je vois un homme vouloir se battre avec son mystificateur ! Vous êtes un drôle de corps. Au surplus, si le cœur vous en dit, eh bien, nous nous battrons, et nous nous battrons bien.

Legras était une ostéologie ambulante. Mais cette charpente osseuse et revêtue de gros nerfs qui étaient visibles annonçait qu'un coup de poing de cette main maigre et décharnée pouvait assommer son homme très facilement. Il y avait à la cheminée un énorme gourdin sur lequel Bo...t aperçut probablement que Legras jetait les yeux, car il se hâta de dire :

— Vous sentez comme moi, monsieur, que l'honneur exige que nous allions *sur le pré*.

— Je ne comprends pas cela du tout, répondit Legras. Quant *au pré* sur lequel nous irons, il ne sera guère verdoyant, mais n'importe. Vous voulez vous battre, eh bien, nous nous battrons. Le général Junot sera mon second. Votre adresse ?

Et, sans vouloir écouter tous les verbiages de M. Bo...t, Legras le congédia, après avoir pris le nom de son hôtel garni.

Il était dix heures. J'avais quelques personnes chez moi lorsque Legras me fit demander. Junot était

sorti et il voulait me réjouir de cette mystification parfaite dont M. Bo...t faisait tous les frais avec tant de générosité. Je ne vis pas d'abord la chose comme lui, mais il me démontra que l'affaire pouvait devenir très bouffonne et que déjà elle n'était que ridicule de la part du champion qui voulait ainsi sceller sa mystification. Junot, qui rentra au même moment, rit d'abord de bon cœur de la chevalerie de M. Bo...t. Mais il avait trop de bonté dans le caractère, trop de cordialité, et surtout de véritable volonté de ne pas offenser, pour n'être pas lui-même blessé d'une aussi ridicule susceptibilité.

— Ah ! il veut se battre, dit Junot, eh bien, il se battra ! Legras, écrivez-lui, de chez moi, que le rendez-vous est pour demain matin, à huit heures au plus tard, ici même. Nous irons ensuite au bois de Boulogne. Eh bien ! qu'attendez-vous donc?

— Ma foi ! mon général, répondit Legras, je voudrais savoir, avant d'écrire, comment vous l'entendez, car mon métier est de faire rire, et si je suis tué par un imbécile, je le serai tout aussi bien que par un homme d'esprit, et puis adieu les journées joyeuses !

Junot se mit à rire et expliqua à Legras quel était son plan.

— Ah ! à la bonne heure, au moins ! De cette manière, je pourrai encore faire des projets de gaieté.

Et il écrivit à M. Bo...t. La lettre fut portée par un de mes gens.

Le lendemain matin, à peine il était jour que Junot vint dans ma chambre pour me faire lever.

— Nos hommes vont arriver, me dit-il, tu mettras ton witchoura et tu viendras au bois de Boulogne avec

ma sœur. J'ai déjà fait arranger les balles, la boîte de pistolets, tout prêt.

En effet, je trouvai en entrant dans le petit salon du déjeuner, Heldt gravement occupé à nettoyer les canons des pistolets, tandis qu'une vingtaine de balles parfaitement faites, imitant le plomb à s'y tromper, étaient dans la case ordinaire des balles[1]. Tout le monde avait un air solennel. M. Bo...t n'était pas encore venu, mais on voulait qu'en arrivant il trouvât tout en harmonie avec le drame qui devait se jouer. Les aides de camp de Junot, M. Van Berchem étaient graves et sérieux. Enfin, c'était à mourir de rire... Cependant l'heure avançait, et M. Bo...t n'arrivait pas. Il était près de neuf heures. Junot fronçait le sourcil...

— C'est un jeu, disait-il, mais il n'en sait rien.

Pendant ce temps-là Legras fournissait un petit épisode assez amusant. Il se promenait d'un air préoccupé et je remarquai que ses regards se dirigeaient souvent vers la boîte de pistolets. Enfin il n'y résista plus et, s'approchant du nécessaire, il prit quelques-unes des balles factices et, les soupesant bien dans sa main, il dit à Heldt, avec un accent inimitable de bouffonnerie et de peur réelle :

— Monsieur Heldt, êtes-vous bien sûr que dans la case il ne soit pas resté des balles de plomb ?

Le bon Allemand se mit à rire, et le rire devint contagieux lorsqu'on sut de quoi s'inquiétait Legras.

— Ma foi ! écoutez donc, disait-il, je voudrais bien vous y voir !

[1] Elles étaient de suif, recouvertes je ne sais plus avec quoi. Elles étaient faites à merveille.

Enfin, des fenêtres du petit salon qui donnaient en face de la porte de l'hôtel, nous vîmes arriver M. Bo...t.

— Eh bien! qu'a-t-il donc? on dirait qu'il ne peut pas marcher! dit le colonel Laborde.

En effet, M. Bo...t était pâle comme un mort et pouvait à peine se traîner. Il vint d'abord me saluer, sans paraître surpris de voir une femme au milieu d'un pareil événement, et parut seulement frissonner en se voyant accueilli par sept à huit visages à l'expression presque sinistre qui semblaient lui dire qu'il allait mourir. Junot le salua froidement et, allant à lui, il lui dit :

— Vous savez, monsieur, que je suis le second de M. Legras. Il n'a nullement besoin de mes avis dans cette circonstance, il a servi véritablement et sans fiction. Il tire le pistolet aussi bien que moi. Et puis d'ailleurs, monsieur, si vous ne le trouvez pas bon pour se mesurer avec vous, me voici tout prêt. Vous connaissez les conditions du combat, je suppose?

Un *non*, si faible qu'on l'entendit à peine, sortit de la bouche du pauvre homme, qui, j'en réponds, aurait voulu être bien loin dans ce moment.

— Eh bien, M. de Laborde va vous les expliquer. Monsieur de Laborde, dites à M. Bo...t, poursuivit Junot plus bas, mais de manière à être entendu, que s'il tue M. Legras, je prendrai sa place à l'instant même, là, sur le terrain que son meurtrier aura teint de son sang. S'il me tue, vous prendrez ma place, n'est-ce pas, mon brave Laborde?

— Et je suis là pour le remplacer, dit M. Van Berchem, s'il succombait.

— Ainsi donc, reprit Junot, ce sera un duel à mort.

— A mort! répondirent les deux autres avec une voix sombre et basse.

Ce qui était curieux à voir dans ce moment-là, c'était la figure du patient. Et, en vérité, je puis dire ce mot sans qu'il soit exagéré, à mesure que Junot parlait et disait : « Cet homme qu'il va tuer... cet autre qui le remplacera... » Le pauvre M. Bo...t devenait de la plus belle couleur de pain d'épices. Son nez, son pauvre nez sur lequel se dessinaient encore les suites de sa bataille avec le cornet, ce nez n'était plus rouge : il avait perdu cette belle nuance cerise qui le distinguait des autres nez le fameux jour. Ses lèvres étaient minces et serrées. Il est vrai qu'il faisait très froid, mais je crois qu'au mois de juillet, c'eût été de même.

Junot m'appela et, m'ayant emmenée dans ma chambre, il me dit que nous serions les premiers mystifiés si, par le temps qu'il faisait — il neigeait à flocons — nous allions au bois de Boulogne. Je fus d'autant plus de son avis, que je n'aurais été spectatrice que de loin et même encore aurais-je mal vu; tandis que de la fenêtre du salon du rez-de-chaussée, je verrais tout à merveille. Junot me quitta pour aller annoncer ce changement dans la représentation. Mais tout avait bien changé également dans l'autre chambre pendant notre courte absence. Lorsque nous y rentrâmes, M. Bo...t prit Junot par le bras et le pria de passer dans son cabinet. Là il lui dit, avec une figure toute bouleversée, qu'il était convaincu que ni lui ni M. Legras n'avaient voulu l'insulter et qu'en conséquence il jugeait inutile de passer plus avant.

— C'est-à-dire, répondit Junot en le regardant fixement, que *vous ne voulez* pas vous battre?

— Mais... il me semble que... la chose est assez inutile, dès que je ne me regarde pas comme offensé.

— La question n'est pas douteuse, dit Junot en lui tournant le dos et rentrant dans le salon, et si vous aviez fait une lourde sottise en provoquant M. Legras, ce matin vous faites une faute.

La colère que la fin de cette affaire donna à Junot fut pour nous tous un nouveau sujet d'amusement.

— Comprends-tu un garçon de cette étoffe-là! disait-il en frappant sur l'épaule de M. Van Berchem. Il fait le spadassin, et tout ce fracas aboutit à une sorte d'amende honorable. Et c'est un Bourguignon!

Le fait est que ce M. Bo...t avait été fort sage en ne se mettant pas devant le canon d'un pistolet, parce qu'on s'était permis de plaisanter avec lui. Au surplus, ce sont des questions qu'une femme ne doit pas se mêler de décider. Mais ce qui est à ma portée, par exemple, c'est de trouver fort absurde de s'être fâché en apprenant la mystification. Il en fallait rire avec nous. C'était le meilleur parti. Je connais un homme qui a été mystifié à peu près vers la même époque et dont le nom seul indiquera que certes il pouvait prendre l'affaire au sérieux, si cela n'eût été contre les lois de la société *sociable* : c'est le général Montélégier.

Plusieurs hommes distingués par leur esprit, leurs talents, mais aimant à rire et à être joyeux de toutes façons, se réunissaient souvent chez Robert pour y faire des dîners qui, au reste, étaient, dit-on, remarquablement agréables. Regnault de Saint-Jean-d'Angely, un autre nom fort élevé dans la magistrature, M. de Brigode, plusieurs autres hommes fort connus, venaient là passer gaiement quelques heures. M. de

Montélégier s'y trouva un jour et fut étonné d'y rencontrer une jeune personne ravissante de beauté. C'était, lui dit-on, la nièce de M. de Corbigny, alors préfet de Blois, qu'on lui montra dans un coin de la salle parlant avec Regnault de Saint-Jean-d'Angely, et qui, pour le dire maintenant, n'était autre que le vénérable Musson. La jeune personne était modeste, remplie de grâces, belle comme un ange et réunissait à tous ces avantages, disait-on, celui d'être l'unique héritière de son oncle. Elle était réellement la fille du fameur horloger Lepautre et voyageait dans cette vie sous la conduite et la protection magistrale de Regnault.

— Tu veux te marier, dit l'un de ces messieurs au général Montélégier, voilà ton affaire. Fais ta cour, plais et tu épouses.

On peut présumer combien fut amusante la méprise ou la mystification. Le général Montélégier était aussi respectueux auprès de la belle demoiselle qu'il l'aurait été devant la plus vénérée des divinités. Il faisait aussi sa cour à l'oncle le préfet, dont Musson jouait le rôle en acteur consommé.

— Ah ça! lui disait Regnault, que donneras-tu pour dot à cette charmante personne?

— Ah! ah! la dot. Comment, la dot? Il faut donc que j'en donne une? Oui; c'est juste. Il faudra *dessacquer*[1]. Eh bien! je donnerai... c'est selon... 20,000 francs, peut-être 40,000 francs, peut-être bien irai-je à 100,000 francs, à 200,000, à 300,000... Peut-être aussi n'en donnerai-je que... 10,000...

Et M. de Montélégier, qui ne voulait pas avoir l'air

[1] L'honneur de l'invention du mot appartient à Musson.

de connaître la valeur *intrinsèque* de la demoiselle et qui écoutait en cachette pour ainsi dire, mais dont la physionomie devint assez sérieuse, malgré la beauté de la nièce, quand l'oncle parla de la dot de dix mille francs. En résumé, le dîner fut fort gai, surtout en raison du sujet de conversation que Musson-préfet jugea à propos de mettre en *mouvement*. Ce fut l'administration de son département. Dieu sait les belles choses qu'il débita et que tous les bons compères qui l'entouraient relevaient à merveille. Pendant ce temps-là, le général Montélégier faisait sa cour également à merveille. Cela dura plus d'un jour, ce qui rendit la mystification d'un genre assez remarquable. Enfin, après un troisième dîner, comme le général voulait épouser la jeune et belle nièce, on lui raconta l'affaire, ce qui évita la publication des bans. Le *mystifié*, car il l'était enfin, eut le bon esprit de ne témoigner aucune humeur et il en rit lui-même avec ses amis. Il est vrai qu'il lui restait une consolation.

CHAPITRE XVIII

Le premier consul et les étrangers. — Baptême de ma fille et cadeau de l'empereur. — L'hôtel de la rue des Champs-Elysées. — Ma maison de campagne à Bièvre. — Empressement des étrangers pour connaître Napoléon. — Incroyable attachement de Junot. — Aversion de Bonaparte pour les étrangers et son amour pour la France. — La princesse aux cinq ou six maris. — La duchesse de Sagan et la duchesse de Dino. — Le prince de Rohan et le mari à la pension. — La duchesse de Bedford. — La princesse Dolgorouski. — Le peignoir et l'écrin. — Les grandes toilettes au soleil. — Le prince Galitzin et les caricatures. — Lord Yarmouth et le prince régent. — La perte au jeu et les boutons-miroirs. — Les maisons de jeu.

Le premier consul dit un jour à Junot :

— Ta femme et toi vous voyez beaucoup d'étrangers, n'est-ce pas ?

Junot répondit affirmativement et, en effet, les Anglais, mais les Russes surtout, formaient alors notre société la plus habituelle. Junot venait d'acheter une maison de campagne à Bièvre, où nous réunissions souvent beaucoup de monde. Le premier consul nous avait donné, pour le cadeau de baptême de ma Joséphine, la maison de la rue des Champs-Élysées, ce qui nous plaçait dans la position de recevoir et de remplir honorablement les devoirs imposés à Junot par la place qu'il occupait et ceux que tacitement il était obligé d'accepter comme ami, comme le servi-

teur le plus ancien de l'homme sur qui le monde entier avait alors les regards attachés. J'ai vu quelquefois chez moi un dîner interrompu pendant une demi-heure pour écouter avec avidité les choses racontées par Junot, concernant les premières années de gloire de l'homme prodigieux que l'Europe accourait en foule pour admirer, pour voir, car quelquefois il arrivait que des Anglais venaient en France seulement pour quelques heures. Il allaient à la parade, voyaient le premier consul, puis repartaient pour l'Angleterre. Ce fait est arrivé plusieurs fois. Junot jouissait de ce triomphe remporté par son général bien-aimé et, lorsque des Anglais ou des Russes laissaient échapper de ces mots d'admiration arrachés par un sentiment profond que leur inspirait l'homme prodigieux, alors les yeux du bon jeune homme devenaient humides. Il était heureux. Oh, comme il l'aimait !

On pense bien que dans sa position, pouvant recevoir tous les étrangers de distinction qui arrivaient à Paris, Junot ne perdait aucune occasion de leur donner une idée parfaitement, positivement grande, de ces moments de la vie du général Bonaparte où, simple officier, il était alors peu connu de cette France, de cette Europe qui plus tard devaient n'avoir que lui pour but de leur attention et de leur amour comme de leur haine envieuse. Junot racontait les jours de Toulon, ceux de Paris, de l'armée d'Italie, de l'Égypte, et il jouissait.

Les femmes étaient tout aussi désireuses de connaître les moindres particularités de la vie antérieure de Napoléon. Elles étaient plus questionneuses encore que les hommes. Nous avions pour voisine alors de notre nouvelle habitation une famille russe, dont

l'enthousiasme pour le premier consul défiait l'enthousiasme de ses plus ardents admirateurs. C'était la famille Diwoff. Mme la comtesse Diwoff, surtout, était si exclusivement passionnée pour lui, pour sa gloire, pour ses moindres actions, que Junot et moi lui accordâmes à l'instant l'amitié qu'elle nous demandait. Nous nous liâmes promptement en raison de l'accord qu'il y avait dans notre façon de penser, et la proximité de nos demeures respectives rendit bientôt notre liaison fort étroite. C'est chez elle que se réunissait alors tout ce qui arrivait à Paris ayant quelque considération ; presque toute l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie ont passé la revue de notre critique *blâmante* ou admiratrice chez Mme Diwoff. On s'y amusait beaucoup et c'était toujours avec plaisir que je passais une soirée chez *ma petite sœur*, nom qu'elle avait exigé que je lui donnasse, quoiqu'elle eût trente ans de plus que moi.

Une particularité, peut-être peu connue, sur Napoléon, c'est l'aversion qu'il avait, à cette époque, pour la société étrangère. Il y avait, parmi les voyageurs dont la France était alors inondée, plusieurs noms considérés par lui et qui obtenaient une exception, mais elle était peu nombreuse, et en général, à l'époque du consulat et des premières années de l'empire, il avait une violente antipathie[1] contre la société du faubourg Saint-Germain et celle des étrangers.

[1] Cette antipathie ne diminua pas, ainsi qu'on va le voir par le fait suivant. Une jeune femme de la cour impériale, à laquelle l'empereur prenait intérêt, fit parler d'elle justement ou injustement. L'empereur, après lui avoir fait une longue leçon, lui dit qu'elle devait reconnaître son tort, car il était bien grand. « Et avec un étranger, encore ! » s'écriait-il.

Aussi avait-il toujours à dire quelques mots amers sur les personnes très en renom, dont la réputation les avait précédées en France. Je me rappelle que l'une d'elles, entre autres, était l'objet de son sentiment de répulsion plus qu'aucune des arrivantes. C'était la princesse Louise de Rohan, autrement princesse Troubetskoï, duchesse de Sagan, duchesse de Courlande. Je ne sais trop quel nom lui donner en raison de cette foule de divorces dont sa vie est remplie. Elle était à cette époque d'une beauté positive qu'on ne pouvait révoquer en doute. Mais je n'aurais pas voulu de cette beauté-là. Je suis bien difficile, me dira-t-on ; j'en tombe d'accord ; mais je n'aimais pas ces charmes de neige sans animation, cette peau de cygne sans aucune transparence, ces yeux ne donnant qu'un regard altier, on ne sait trop pourquoi, à moins que ce ne fût pour rappeler son grand-père Biren. Je ne trouvais que de la mauvaise grâce à ce cou, blanc sans doute, revêtu d'un satin bien éclatant, mais dont les mouvements raides et compassés avertissaient que dans cette belle enveloppe il n'y avait rien du gracieux de la femme. Cependant il fallait bien qu'elle le fût, car elle se ruinait en maris. C'est un singulier article à mettre dans le budget de la dépense d'une jolie femme, mais cela était pourtant véritable. Il existait une clause par laquelle M. le prince Louis de Rohan, par exemple, qui était alors le *titulaire de la charge*, aurait une pension de soixante mille francs si la demande en divorce venait de la princesse, tandis qu'il n'en aurait que douze mille si elle venait de lui. Aussi M. le prince Louis de Rohan laissait-il aller les choses à la grâce de Dieu, ou plutôt à la volonté de sa femme, se contentant de

l'état présent de ces mêmes choses, et sans nulle inquiétude sur l'avenir, car libre à elle d'opérer comme elle l'entendrait. J'ai été assez longtemps à la voir tous les soirs chez Mme Diwoff, dont elle était aussi voisine[1], et c'est alors que les airs de grandeur et de hauteur, qui vraiment n'étaient autre chose que de l'impertinence et du peu de savoir-vivre, me firent prendre d'elle une opinion toujours fâcheuse à inspirer pour une femme, parce qu'elle donne la preuve d'une âme sèche et de fort peu d'esprit. Le premier consul, à qui il était revenu plusieurs propos que la princesse de Rohan avait tenus sur la cour des Tuileries, et particulièrement sur ses sœurs, s'occupa à son tour d'elle plus qu'il ne l'aurait certainement fait sans cela. Il parla un soir assez longuement du ridicule des prétentions du rang et de la richesse dans un pays encore tout républicain, et ne connaissant que l'égalité, véritable sentiment inné chez les Français, surtout depuis la révolution.

— M. Fox sera toujours le premier dans une réunion des Tuileries, et mistress Fox passerait toujours en France avant Mme la princesse de Rohan, parce qu'elle marche à côté de la réputation de son mari. Quant à Mme de Courlande, ainsi qu'on l'appelle, je ne vois pas beaucoup quelle est la bannière de gloire à l'abri de laquelle elle veut être impolie chez un peuple qui ne la désirait pas et qui connait très bien sa généalogie.

Cette courte sortie me fit voir à quel point il est

[1] Elle logeait sur la place Louis XV, à l'hôtel de *Courlande*. Je ne me rappelle pas s'il s'appelait déjà ainsi, ou bien si ce fut son séjour qui le lui fit donner.

dangereux de blesser qui ne nous attaque pas. Il n'est pas douteux que le premier consul, désireux à cette époque de conserver des rapports d'amitié avec le jeune empereur, comme il en avait eu avec son père, aurait été parfaitement gracieux pour une personne en partie sa sujette. Jamais il n'aurait été penser à remonter aux sources de cette généalogie dont elle se faisait un appui si fortement basé en apparence. Il résulta de tout cela que, sans faire une longue course, il arriva immédiatement au chef, au fondateur de cette famille. Ce fut au règne de l'impératrice Anne, que cette illustration commença, les pieds et les bras dans le sang. Biren, ensuite exilé, puis rappelé, rendu à la Courlande, qui n'en voulait pas, par le caprice d'une autre femme dont il n'était pas l'amant, dépossédé par cette même femme, lorsqu'un autre caprice lui fit prendre les terres courlandaises pour enrichir ses favoris, quelle est donc dans tout cela l'illustration qu'on peu réclamer? L'origine de l'investiture du duché de Courlande? Oh! la cause en est trop connue, en bonne foi, pour qu'on élève une telle prétention. Le favori d'Anne de Russie, le bourreau des Russes, le persécuteur des arts et de tout ce qui pouvait éclairer ses victimes, pourrait-il marcher même à côté de quelques-uns des favoris de Catherine? Non, et Valérien Zoubow a plus donné de gages pour élever une prétention, à ceux qui portent son nom, que les héritiers de Biren n'en ont à faire valoir. Cela était surtout absurde à une époque où la France, couronnée de lauriers verdoyants, était fière des exploits de ses fils; au moment où cette même France, si grande par elle-même, voyait dans son sein tout ce que l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, la Russie

avaient de plus illustre et de plus grand, ainsi que je l'ai déjà dit. Aussi, lorsque la princesse de Rohan faisait quelque impolitesse, ce qui arrivait chaque jour, on remontait à la source de sa haute prétention, et cela ne menait qu'à soixante-dix ans. C'est plus qu'il n'en faut pour appuyer une véritable et glorieuse illustration, mais ce n'est pas assez pour prétendre aux prérogatives d'impertinence de la noblesse héréditaire.

La duchesse de Courlande, sa mère, avec de la hauteur avait du moins une grande aménité dans la parole et dans les manières. Elle me plaisait beaucoup. Je l'ai peu connue, mais dans le petit nombre de fois que je lui ai parlé elle m'a inspiré le désir de la connaitre d'avantage. Ensuite nous avons eu une amie commune, cette amie dont l'esprit est fort supérieur me parla toujours d'elle comme d'une personne qu'elle ne peut remplacer dans son cœur. Je n'ai pas connu intimement Mme la duchesse de Courlande, mais lorsque je vois un souvenir que rien n'efface provoquer l'attendrissement lorsqu'il est rappelé, je me dis que celle qui en est l'objet avait certainement des qualités. Elle avait été charmante. Il existe plus de dix portraits d'elle chez la marquise de Sainte-Croix, qui est l'amie dont je parlais à l'instant. Ces portraits sont de tous les âges, et tous sont vraiment jolis. Elle a dû être bien préférable à sa fille aînée. Je ne connais pas celle de ses filles qu'on appelle *l'eccellenza*, et qui, je crois, est une *Pignatelli*. Quant à la plus jeune, Mme la duchesse de Dino, je préfère sa beauté à celle de sa sœur, et sans aucune comparaison [1]. Il

[1] Je n'ai jamais compris qu'on pût faire une différence à son

y a plus de feu, plus de sentiment, plus de vie intellectuelle surtout dans l'un de ses yeux noirs que dans toute la personne de Mme de Sagan. Mais elle était une enfant à l'époque dont je parle et ne pouvait essayer la lutte même fraternelle avec la princesse de Rohan, qui triomphait à sa manière. [1]

J'ai, je crois, déjà parlé de la princesse Dolgoroucki ? Elle aurait pu être bien agréable, si elle l'avait voulu. Mais ce n'était pas son goût. Au reste, elle trouvait dans ses compatriotes eux-mêmes des censeurs bien plus rigoureux que nous. Il y en avait un surtout qui lui avait déclaré une guerre à mort, c'était le prince Georges Galitzin. J'ai connu peu d'hommes aussi spirituels. On ne l'aimait pas, parce qu'il était méchant, c'est-à-dire moqueur et, pour dire la vérité, il l'était en conscience. Sans être misanthrope par état, il n'aimait pas l'espèce humaine, parce qu'elle n'est en effet ni bonne, ni aimable. Il faisait une guerre sans trêve aux caractères comme celui de la princesse Dolgoroucki. Il la poursuivait de toutes façons, il n'était aucune route de la vie dans laquelle il ne galopât après quelqu'un de ses ridicules. Sa hauteur n'était pas celui qu'il oubliait, comme on peut le penser. Il dessinait dans une rare perfec-

avantage entre elle et la plus jeune de ses sœurs. Un seul des yeux de Mme de Dino vaut toute la personne de Mme de Sagan ; sa mère même était à cette époque beaucoup plus agreable qu'elle.

[1] Quel admirable portrait a fait Gérard de la duchesse de Dino ! C'est la plus charmante des filles du désert. Son turban, sa robe, ce ciel qui l'entoure, tout est en harmonie avec son regard oriental. Ce tableau, comme tout ce que fait Gérard, est admirablement poétique.

tion. Il faisait surtout des caricatures admirables de vérité sans défigurer les gens, ce qui est fort difficile ordinairement. J'en ai encore une de lui dont la princesse est le sujet et qui courut longtemps le soir dans la société de Mme Diwoff. Comme elle aimait à être dès le matin chargée de bijoux de toute espèce, il suivait de cette coutume qu'elle avait prêté à rire dans un pays où l'élégance prohibe grandement ce luxe de grand soleil. Le prince Georges fit le portrait de Mme Dolgoroucki parfaitement ressemblant, nullement chargé et même à son avantage. Elle est assise devant une table de déjeuner sur laquelle est posé un plateau avec du thé et une foule de journaux et d'annonces littéraires et savantes. Elle vient de se lever et n'a sur elle qu'un peignoir de mousseline. Derrière elle est un secrétaire sur lequel on voit un écrin à demi ouvert d'où s'échappe une immense quantité de colliers, de peignes, d'aigrettes, de bracelets, et tout cela se rattrapant comme il plaît au hasard. Ainsi, par exemple, un bracelet est accroché à une oreille, quatre ou cinq colliers sont tombés sur une épaule ; une aigrette de pierreries est sur le dos tandis que les deux mains de la princesse sont occupées à retenir une foule de bijoux de toutes les formes, de toutes les couleurs, on peut dire, qui forment une pluie autour d'elle. Cette caricature est d'autant plus plaisante qu'elle renferme dans un très petit espace la critique complète des ridicules qu'on voulait signaler.

Le prince Georges Galitzin était bien amusant, malgré sa malice. Il avait un esprit remarquable, un de ces esprits qui mordent à tout. Jamais une idée interrogée dans une conversation qui lui plaisait, ne demeurait avec lui sans réponse. Il avait l'agrément,

bien plus rare qu'on ne pense, de comprendre votre idée, ce que ne font pas toujours ceux qui causent avec vous-même, tout en étant de votre opinion, car croyez-vous donc être toujours compris, même par ceux qui ne discutent pas sur un point avancé ? Non vraiment. Cela arrive sans doute, mais pas aussi souvent que cela devrait être pour le charme d'une conversation habituelle. J'ai fait de ce que je dis là une longue étude, et je me suis convaincue qu'il est deux genres de répulsion s'opposant à l'harmonie parfaite qui est exigée comme première condition pour le bonheur dans les relations sociales, comme dans les plus intérieures. Cet accord complet doit même exister dans une intimité, ou bien elle n'est jamais liaison et devient bientôt intrigue plus tendre. Et voilà pourquoi vous voyez dans le monde tant de mécomptes, de ruptures, de déchirements, de rapports qui semblaient devoir être éternels, et pourtant aucune des deux parties n'aurait tort. Mais ce peu d'harmonie dont j'ai parlé s'est fait sentir et le désagrément que fait éprouver un son continuellement faux a produit le brisement tout naturel de ce que l'erreur avait d'abord assemblé. Lorsque l'accord existe, c'est le paradis sur cette terre de misère, dans tout ce qui touche à l'âme et au cœur. Dans les rapports habituels de la vie, c'est aussi ce qui en fait le bonheur ordinaire. Pour les rapports sociaux, il contient tout le secret, tout le charme apporté par telle ou telle personne dans la conversation et même dans la discussion, où certes on ne le trouve guère. J'ai perdu un ami qui possédait ce secret du cœur en même temps que celui de l'esprit. Je parlerai bientôt de lui et son nom me fera comprendre.

Voilà encore la folle qui se met en course. Maintenant il faut s'attendre que cela arrivera souvent. Il passe devant moi une si grande et si nombreuse foule de personnages dont le nom éveille un souvenir, que je me trouve quelquefois dans une sorte de tumulte intérieur qui me trouble. Je revois quelqu'un qui s'échappe et dont cependant j'ai affaire. Je cours après. Je laisse pour cela ceux avec qui je causais. Mais je ne suis pas en peine, je les retrouve, parce qu'il me faut de nouveau passer au milieu d'eux. Aussi j'écoute tous les appels, je n'en repousse aucun. C'est le seul moyen d'arriver. Je n'obtiendrais qu'un froid et plat résultat si d'avance je classais mes souvenirs par années, par mois, par jours et par minutes. Cela serait parfait si je faisais mon livre avec des livres, comme il y en a un bon nombre du genre de celui-ci. Mais je suis loin de là et mes erreurs, lorsqu'il s'en trouve, en sont la preuve.

J'ai parlé de plusieurs personnes étrangères qui étaient alors à Paris et dont les noms et la position dans le monde rendaient leur souvenir nécessaire à rappeler. Il y en avait encore beaucoup dont j'ai conservé la mémoire et qui donnaient à la société du temps une couleur extraordinaire et agréable en même temps. Les uns sont des Anglais et des Russes, les autres sont des Polonais.

Qui ne se rappelle avec un sentiment doux et bienveillant cette charmante Polonaise que nous vîmes à Paris ? M[me] Zamoïska était un composé de grâces et de douces manières, dont le souvenir a quelque chose de suave. Qu'elle avait une taille charmante ! Que sa physionomie douce, spirituelle et attrayante avait une expression qui m'attirait à elle ! Je ne crois pas

que Mme Zamoïska ait jamais rencontré quelqu'un à qui elle ait déplu. C'est encore une de ces personnes qui n'inspirent que bienveillance et intérêt.

Son mari était fort bien. Son abord était plus froid que ne l'est ordinairement celui des Polonais. Cependant il plaisait aussi dans le monde, quoique moins généralement que sa femme. Tous deux donnaient l'idée de *Lodoïska* et de *Lovinski*[1].

La belle lady Conningham, qui depuis est devenue si fameuse en Angleterre, était alors dans toute la fleur de sa beauté. Elle avait sans doute des droits à une réputation toute brillante à cet égard, mais j'avoue que je n'ai jamais pu admirer une nature aussi dénuée de toute expression. Je trouve tout simple que la Vénus de Médicis ne réponde pas à mon sourire, parce que c'est une statue et que je sais bien que je ne trouverai que du marbre. Mais, en m'approchant d'une belle personne, j'ai le droit de lui demander un regard animé, un expression un peu active. Tout cela ne se rencontrait pas dans la belle marquise. Elle était fort élégante, soignait sa beauté avec une extrême attention, se mettait bien, portait le soin pour elle-même jusqu'à demeurer couchée jusqu'au moment où elle devait aller au bal. Elle était convaincue que cela lui reposait le teint et qu'il était bien plus frais et bien plus reposé quand elle ne se levait qu'à neuf heures du soir. C'était une belle idole, et voilà tout.

Son mari, lord Conningham, n'était pas aussi beau

[1] On m'a dit qu'il se trouvait en ce moment à Paris une fille de Mme Zamoïska. On dit qu'elle est charmante. Je regrette que la retraite où je vis m'empêche de la voir.

que sa femme. Il était même laid. La duchesse de Gordon, qui disait quelquefois d'assez drôles de mots au travers de son terrible langage, disait de lord Conningham :

— Lord Conningham ! Oh ! il ressemble à un *comb*[1], il est tout dents et tout dos.

Et dans le fait, les dents du marquis auraient pu, sans lui faire outrage, être comparées à des défenses. Quant à son dos, il était prodigieux pour le dos d'un homme qui n'aurait pas la prétention d'être bossu[2].

Il y avait aussi à cette époque, à Paris, une charmante Anglaise nommée miss Seymour. Je ne sais si elle est revenue en 1814.

Nous avions un ambassadeur d'Angleterre que le ministère semblait avoir choisi pour nous être déplaisant. Lord Withworth, malgré sa belle tournure, sa figure encore remarquable quoiqu'il ne fût plus de la première jeunesse, était un objet désagréable par les façons impertinentes, il faut dire le mot, qu'il avait avec les Français. Cela lui réussit mal. Sa femme, la duchesse Dorset, le secondait merveilleusement dans cette besogne ordinairement si pénible à remplir. En peu de temps ils furent tous deux si peu aimés dans la société par leurs manières hautaines et ridicules,

[1] Peigne. Surtout à un peigne pour relever les cheveux et dont le dos et les dents sont également plus longs qu'aux autres peignes.

[2] On sait que M. le duc de Gesvres tenait fort à honneur d'être bossu. On parlait un jour devant lui d'un homme dont les épaules très hautes, les bras longs, les jambes en faucheux, lui donnaient l'air d'un bossu. « Comment, messieurs ! s'écria M. de Gesvres ! Cet homme-là bossu, dites-vous ? Il n'est que mal fait !... »

que le séjour de Paris ne dut pas leur paraître bien agréable, mais lord Withworth savait bien qu'il ne devait pas être long.

Un nouvel arrivé était généralement bien vu. Je dois dire à cet égard la vérité, parce qu'il fut constamment de mes amis pendant tout le temps de sa résidence à Paris. C'était M. le comte Philippe de Cobentzel, ambassadeur de l'empereur près la république française. Je n'ai jamais connu un homme dont l'excellent esprit, les bonnes façons, la bonhomie de cœur fussent plus en harmonie avec d'excellentes et sérieuses qualités et en même temps plus en disparité avec sa figure et tout l'extérieur de sa personne. Cet extérieur n'était pas aussi comique que celui de son cousin, lorsqu'il recevait ses courriers en *pouf* et en culotte de soie noire, mais c'était une autre manière d'être. M. Philippe de Cobentzel était un petit homme, tout arrangé, compassé, autant que l'autre était toujours peu en ordre, et affectant ce désordre de jabot et cette aisance de la main pour le faire jouer, ce qui lui donnait une tournure continuellement agissante. Au lieu de cela le comte Philippe était tout ordre, tout régularité. Sa coiffure bien serrée, bien retapée, ressemblait parfaitement à un *as de pique*, ce qui lui en avait fait donner le nom[1]. Son habit toujours strictement selon la saison et fait du temps de Marie-Thérèse avait un caractère particulier à l'homme et à l'époque. Il avait aussi *dans son costume*, si je puis parler ainsi, deux choses qui tenaient à sa personne et lui

[1] La coiffure bien entendue. Je ne me permettrais pas de l'entendre autrement. J'ai conservé beaucoup d'amitié pour le comte Philippe.

donnaient un aspect original, c'étaient sa voix et sa démarche. Cette voix était claire, aiguë, mais sans criaillerie. C'était la voix d'une bonne vieille femme active et causante. Quant à sa démarche, elle était tout à la fois celle d'un homme voulant aller vite, parce que cela lui convient, et tenant la bride à ses jambes, parce qu'un ambassadeur doit aller lentement. Du reste, excellent homme, ayant beaucoup vu, beaucoup retenu, causant volontiers avec les personnes qui lui plaisaient, et j'étais de ce nombre, et alors il était souvent fort aimable. Je le préférais sans aucune comparaison à son cousin le comte Louis de Cobentzel. Il y avait du ridicule dans celui-ci, et du ridicule dans un homme, c'est un arrêt de mort, quelque balancé qu'il puisse être d'ailleurs par du talent. Gresset le savait bien, lorsque, repoussant l'accusation de vices ou de défauts, il fait dire à son *Méchant :*

> Un ridicule reste, et c'est ce qu'il nous faut.

Quel est l'homme qui sera amoureux d'une femme *ridicule*, quelque jolie qu'elle soit? Quelle est la femme qui aimera un homme *ridicule*, quelque superbe que Dieu l'ait fait? Je suis sûre que le beau pape des saints-simoniens n'a pas trouvé un cœur dont la porte lui fût ouverte.

J'ai déjà parlé de la duchesse de Gordon et de sa jolie fille, lady Georgina. Le deuil qu'elle portait pour son fiancé s'était fort éclairci. Elle avait pris pour maitre de danse le vieux Vestris et un jour nous vîmes la jolie Anglaise danser le menuet de la cour. Je ne me rappelle pas si ce fut chez elle, chez moi,

ou chez Mme Diwoff. Junot, qui allait fort souvent chez sa mère, me parlait d'elle avec beaucoup de prévention — fondée, au reste, j'en suis certaine — et qui devait avoir un motif pour exister, être sentie également par tous, car nous apprîmes bientôt que M. le duc de Bedford, le frère du défunt, allait demander pour lui-même la main promise à son frère[1]. Au fait, la couronne ducale n'avait pas suivi l'homme dans le cercueil. La duchesse de Gordon avait un système, et quoique les systèmes soient comme les rats qui passent par vingt trous et sont arrêtés au plus petit, je ne crois pas mauvais d'en suivre l'exacte observance en paroles ou actions.

C'était une bien bonne et bien drôle de personne que la duchesse de Gordon. Mon Dieu, qu'elle me fit un singulier effet la première fois que je la vis ! La seconde ou la troisième, je crois, ne m'en produisit pas moins. C'était au bal, chez moi. Vers deux heures du matin, elle prit le comte Philippe de Cobentzel par la main et se mit à descendre tout une longue colonne d'anglaise, danse que nous aimions alors beaucoup et que l'on dansait toujours trois ou quatre fois dans les bals. Je ne puis dire l'impression première que produisit la vue de la duchesse de Gordon avec sa rotondité assez respectable, se démenant et entraînant le grand personnage diplomatique qui aimait à rire, mais non pas *à prêter à rire*, avec une impétuosité qui n'était pas à l'usage habituel de ses pe-

[1] Plusieurs Anglais me dirent que c'était une victoire remportée par les charmes de l'esprit de lady Georgina, car le duc avait une extrême prévention, non pas pour mais contre la famille Gordon, prévention que détruisit lady Georgina.

tites jambes grêles. Mais le mieux de la chose fut que la gaieté franche de sa partner le gagna et qu'il se mit franchement à descendre et à remonter la colonne, faisant une manière de révérence toutes les fois qu'il demandait les mains. Et, en résumé, il s'en tira fort bien et rit de bon cœur de l'escapade que lui avait fait faire la duchesse. Quant à moi, le souvenir de ce couple si bizarrement assorti, non seulement de l'un à l'autre, mais aussi avec la troupe joyeuse, jeune et folâtre, à laquelle il venait se mêler, restera longtemps dans ma pensée.

Cette rondeur dans les manières plaisait fort à Junot, qui trouvait dans le caractère de la duchesse de Gordon un rapport avec le sien. Aussi lui était-il autant attaché qu'on peut l'être à une personne qu'on connaît depuis quelques mois. J'ai su depuis sa mort que cet intérêt ne s'était pas borné à de seules paroles. En général, la conduite de Junot a été admirable, on peut le dire, à cette époque, pour tous les Anglais qui étaient à Paris. La duchesse de Gordon, M. Ayr, M. James Green et plusieurs autres ont été plus particulièrement l'objet de ses soins, ainsi que je le ferai voir plus loin.

Parmi les Prussiens, il y avait alors en France plusieurs personnes qui me plaisaient beaucoup; il venait chez Mme Diwoff une jeune comtesse, Lisbeth de *Blumenthal*, qui était charmante. C'était la Mathilde du délicieux roman de Caroline de Lichtfield. Toutes les fois que je la rencontrais, j'allais à elle avec un véritable plaisir. Si elle est toujours sur le chemin de cette triste vie et que ce livre lui tombe dans les mains, je serai heureuse qu'elle y voie combien son aimable souvenir m'est demeuré présent

malgré la longue suite d'années qui se sont écoulées depuis cette époque.

Il y avait aussi M. le baron de Schack, un ancien *Beau* de la cour de Berlin, qui voulait encore l'être malgré le temps, des cheveux déjà grisonnants et une rotondité textuellement sphérique. Comme il avait cinq pieds sept à huit pouces, la chose était cependant difficile. Mais enfin il était énorme, et comme il se serrait extrêmement et dans son uniforme et dans ses vêtements de ville, il en résultait qu'il n'en paraissait qu'un peu plus gros. Avec cela sémillant, toujours de bonne humeur, ayant une de ces physionomies joyeuses sur laquelle jamais vous ne pouvez supposer une larme. Ancien mangeur de cœurs et les aimant toujours, quoiqu'il n'eût plus de dents assez bonnes pour les croquer. Enfin, ayant dépensé trois ou quatre fortunes avec les dés et les cartes et les *pêlles fâmes*..

Je ne finirai pas en disant qu'il sentait *la hart à vingt lieues à la ronde*. Mais je dirai qu'il était *le meilleur fils du monde*. Gai, bon enfant, riant toujours et faisant le Lindor à lui tout seul comme on peut le penser. Nous le voyions fort souvent, surtout à la campagne où Junot trouvait en lui un gai compagnon à la chasse et à table, ainsi qu'au salon.

Mais de tous les étrangers, celui que nous voyions le plus souvent était le colonel James Green.

M. Green était un de ces hommes singulièrement formés par la nature, qui ordinairement prend ses dimensions toujours justes pour bâtir un individu. M. Green était un être presque fantastique à suivre pour celui qui voulait l'observer. Il avait le plus noble cœur et une âme généreuse. Chez lui toutes les

cases avaient été formées pour recevoir les vertus les plus complètes. Puis tout cela s'était fourvoyé, non pas de manière à changer de nature, mais à présenter un aspect bizarre au premier coup d'œil jeté dans cette âme où tout était confusion. Rien n'était en son lieu avec lui, depuis le moment où il faisait sa barbe jusqu'à celui où il mettait son bonnet de nuit. Bon, excellent homme, aimant tout ce qu'il devait aimer, il était séparé de tout ce qu'il aimait, et cela, disait-il, par sa faute, et il en convenait avec une rare ingénuité. Grand ami de la duchesse de Devonshire (la première), il l'était également de toutes les notabilités de quelque genre qu'elles fussent qui existaient alors en Angleterre. Aussi était-il fort curieux à entendre, soit qu'il parlât de M. Pitt, de M. Fox, de M. Windham, de lord Melville, d'une foule de personnages dont quelques-uns étaient aimés de lui, dont quelques autres étaient abhorrés, car il ne ressentait rien faiblement. Il aimait Junot comme Junot devait être aimé par un homme de ce caractère. C'était une amitié exaltée et vraie dont il faisait gloire avec une sorte d'ostentation qui flattait mon amour-propre conjugal. Il avait pour moi un attachement très réel qu'il me témoignait par des égards, des soins, des attentions qui me touchaient, car je savais à quel point il était *décousu*, si je puis dire ce mot, dans sa façon d'être. Et il en est des gens dérangés qui se font réguliers pour vous plaire, comme des gens durs et qu'on voit s'attendrir : on est plus touché d'une parole, d'une voix émue que des torrents qui baignent des yeux habituellement en larmes. Enfin le colonel Green était de nos amis. J'aurai bientôt à entretenir de sa fin tragique et prématurée.

Un jour, il devait dîner chez moi ; après l'avoir attendu fort tard, nous nous mîmes à table. Nous ne comptions plus sur lui lorsqu'il arriva. On était au second service.

— Il paraît, mon cher Green, lui dit Junot, que votre montre retarde !

— *Oh ! nô !... Non*[1], *mon général... Mais en passant tout à l'heure dans la rue Vivienne, j'ai eu le malheur de casser pour douze guinées de vieille femme, et cela m'a beaucoup retardé.*

Sa voiture avait effectivement renversé une vieille femme qui se mit à pousser de tels cris, que le pauvre Green, qui crut que les chevaux l'avaient brisée, ce qui, disait-il, l'étonnait fort et lui paraissait surtout bien beau de la part des *locatis* français, descendit de voiture pour examiner la pauvre estropiée. Voyant qu'elle n'avait rien de sérieux, il lui donna quelque argent et voulut continuer sa route. Mais la vieille femme cria de nouveau qu'elle allait mourir, fit arrêter Green par la garde et il n'en fut quitte qu'en donnant trois ou quatre cents francs pour une chose qui n'eut aucune suite fâcheuse. Aussi répétait-il encore longtemps après, avec son inimitable accent que je n'ai entendu qu'à lui et à la duchesse de Gordon :

— Oh ! oh ! par Diou, les vieilles femmes sont bien chères à Paris !

[1] Cet *oh ! nô*, que les Anglais prononcent toujours d'une façon si singulière, le colonel Green le disait en superlatif. Il avait alors quelque chose de si enlevé dans le visage, nez, sourcils et coins de bouche, qu'il provoquait toujours en moi un de ces accès de gaieté qui, du reste, étaient alors si fréquents dans mon humeur. J'ai bien payé depuis ces folles heures d'une douce joie de jeunesse !

Quelques autres Anglais, alors en France, étaient également d'une extrême distinction, d'originalité au moins, quand ce n'était pas d'une manière plus supérieure. Parmi eux était lord Yarmouth, aujourd'hui marquis d'Hertford; on en parlait diversement à cette époque, et même parmi ses compatriotes il y avait sur son compte des versions tout à fait opposées. Mais ce qui est réel, du moins à mes yeux, c'est une supériorité d'esprit et de finesse difficile à rencontrer dans le Vénitien et le Gascon le plus délié, trahison et mauvaise finesse à part. Lord Yarmouth est un homme dont l'esprit a sans contredit des yeux, dont le rayon visuel est bien plus perçant que ne l'est surtout habituellement celui de ses compatriotes, dont la capacité fort étendue a de la lenteur dans la conception, si on la compare à celle de lord Yarmouth. Je crois qu'il avait déjà à cette époque une assez mauvaise idée de l'espèce humaine, ce qui était triste à l'âge qu'il avait alors. Mais on le voyait sur son front, dans son sourire, son regard, tout était froid ou sardonique et sanglant dans la critique, même tacite, de ce qui se passait autour de lui. Il allait peu dans le monde qu'il n'aimait pas, mais il y était à merveille lorsqu'il se décidait à mettre *le harnais*, disait-il. Il aimait le jeu avec passion, jouait grandement, noblement, quoiqu'on ait dit ici qu'il faisait un calcul blâmable, que ne pouvait accuser l'honneur strictement parlant, mais que l'équité devait condamner.

J'ai entendu si souvent parler de cela que j'ai voulu en avoir l'explication, et j'avoue que je ne vois au contraire qu'un esprit d'ordre mêlé à son amusement, dans le soin apporté à éviter un refait de trente et un,

à suivre les chances, à prendre les bonnes, fuir les mauvaises. J'avoue que je ne puis voir là dedans qu'une prudence semblable à celle de l'homme qui, jouant à la loterie[1], choisira le numéro qui sera le moins sorti. Et cette sorte de soin est encore en infériorité devant la contenance froidement assassine que gardent pendant des journées, des nuits entières, ces hommes qui tiennent un paquet de cartes, en retournent un certain nombre et prononcent : « Rouge perd et couleur... » et ramenant à eux les monceaux d'or que vous perdez, avec une tranquillité d'autant plus perfide qu'elle excite les passions des malheureuses victimes qui bien souvent, pour ne pas savoir observer, comme lord Yarmouth, les différences de ces chances terribles, viennent perdre devant ces hommes mécaniques, dans l'espace de quelques heures, leur fortune de toute une année.

Je le répète, je ne conçois pas qu'on puisse faire un reproche d'une conduite qui mérite même une approbation. La faute est d'aller dans une maison de jeu. Mais une fois que le seuil de la porte du cloaque est franchie, agissez en homme sage et non pas en insensé.

On m'a raconté qu'une fois, en Angleterre, lord Yarmouth, jouant avec un personnage très illustre[2], s'aperçut qu'il perdait depuis quelque temps avec une

[1] Les chefs de ces repaires infâmes se donnent bien, eux, une chance immense, en mettant devant des hommes agités par la passion, des automates parfaitement calmes.

[2] On sait que lord Yarmouth était fort lié avec le prince régent. Ce fut à lui que je m'adressai lors des affaires de ma belle collection de livres, et je trouvai en lui tout ce que la plus aimable attention peut accorder.

telle régularité, qu'il fallait qu'il y eût trahison. Cependant personne n'était autour de lui. Les cartes étaient excellentes et il jouait positivement mieux que son adversaire. Le jeu auquel il avait tant de malheur était, ou le piquet, ou tel autre jeu auquel il n'y a que deux partners. Enfin, à force d'observer, il finit par trouver la cause de sa constante infortune. La cour était alors, ou à Windsor, ou à Brighton et depuis le commencement de ce voyage le prince régent avait mis à la mode des habits bleus avec des boutons d'acier poli tellement grands, qu'ils présentaient presque la surface d'une pièce de cinq francs. Par convenance, l'habit de celui qui paraissait devant le prince était toujours boutonné, tandis que Son Altesse royale ne fermait le sien qu'au cas où il aurait eu froid, ce qui n'était pas probable en été. De cette manière, celui qui jouait avec lui avait, en manière de cuirasse, sept à huit petits miroirs d'acier parfaitement polis qui réfléchissaient à miracle les cartes que le patient tenait dans sa main ; tout cela n'était que l'effet du hasard sans doute, mais ce hasard faisait perdre à lord Yarmouth des milliers de guinées et, bien qu'on ait deux ou trois millions de rentes, on aime toujours mieux gagner que perdre. Or donc, tout aussitôt que les yeux subtils de lord Yarmouth eurent aperçu *ce piège du hasard*, il déboutonna son habit et dit, en répondant au regard instigateur du prince :

— Monseigneur, il fait trop chaud ici pour moi.

Et certainement il eut grande raison de le faire et, si le *respect* avait arrêté sa main, il n'eût été qu'un sot au lieu d'un homme d'esprit qu'il a toujours été et sans *interruption*. Au surplus, ce n'est pas lui qui

m'a raconté cette histoire, qui s'est passée depuis que lord Yarmouth a quitté la France.

Je ne dois pas terminer cette sorte de convocation à mon souvenir de toutes les personnes qui vinrent alors dans notre France, sans parler d'une amie qui fit à cette époque une grande sensation dans la société parisienne par son luxe et l'état de sa maison, chose qui était encore inconnue parmi nous depuis le retour de l'ordre. C'était Mme Demidoff. Son mari, qui alors était un autre homme que celui que nous avons vu dernièrement à Paris avant qu'il allât mourir en Italie, mais qui pour cela n'en était pas plus amusant ni de meilleure et de plus gracieuse humeur, donnait pourtant alors, comme il le faisait dernièrement à Florence, des fêtes et des bals. Mais en 1802, ma bonne Élisabeth était là pour en faire les honneurs, et les beaux salons de l'hôtel de Praslin contenaient une foule joyeuse, non seulement par l'enivrement d'une fête, mais par ce charme si rare à rencontrer dans ces réceptions-cohues d'un accueil amical et bienveillant. Mme Demidoff n'était pas banale, cependant, dans sa distribution d'affection, car certes elle n'aimait pas tout le monde, mais elle avait un charme, une magie dans la parole et dans le regard, qui exerçait une puissance, et cela naturellement, sur tout ce qui l'approchait.

— Je suis bien aise de vous voir, disait-elle en souriant, avec sa douce voix, et en inclinant la tête avec un mouvement plein de grâce que je n'ai vu qu'à elle.

Et dans ces simples paroles dites à une femme, à un homme qu'elle voyait pour la deuxième ou la troisième fois, il y avait tout ce qu'un accueil peut

promettre d'hospitalier. Mais lorsque quelqu'un qu'elle aimait, comme moi par exemple, arrivait près d'elle :

— Que je suis heureuse de vous voir! disait-elle.

Et sa main qui pressait la vôtre, son beau regard qui s'animait, tout en elle disait que vraiment elle était heureuse de vous voir.

Mme Demidoff n'était pas jolie et cependant elle plaisait même à ceux qui ne la connaissaient pas, parce que la grâce plaît avant tout, et surtout la grâce naturelle. C'était là le charme positif de ma bonne Élisabeth. Elle était naturelle et gracieuse. Qui peut l'avoir oubliée après l'avoir vue valser? C'était une sylphide. Il y avait, dans sa danse, de la fille de l'air. Je n'ai jamais vu personne qui me la rappelât, excepté pourtant Mme Lallemand. Il y a dans sa danse le même moelleux sans prétention et la même souplesse.

J'ai peut-être deux cents lettres de Mme Demidoff. Dans toutes on retrouve avec cet esprit fin et doucement malin qu'elle avait, cette chaleur de cœur, cette affection de l'âme qu'elle donnait à ceux qu'elle aimait. Je l'ai vue dans des moments bien douloureux de ma vie, je l'ai vue dans des heures d'angoisses excitées par ses propres souffrances. Toujours abnégation d'elle-même, toujours inquiétude, dévouement pour ses amis. Aussi que n'auraient-ils pas fait pour elle, ses amis? Elle a souvent éprouvé que la nuit, la distance n'étaient pas obstacles pour un cœur qui lui était dévoué lorsqu'il fallait l'obliger.

Son mari était dur pour elle. Ce n'était pas ainsi qu'il fallait agir avec un cœur comme celui d'Élisabeth. Il fallait la rendre heureuse. Le bonheur était un

lien que rien n'aurait ni délié ni rompu. Mais il voulut exiger tyranniquement des attentions, des prévenances même et, depuis leur mariage, que lui avait-il donné, lui, pour obtenir un tel échange? Le monde a jugé aussi dans cette question et, comme il arrive toujours, le monde s'est trompé, parce qu'il va sans lumière dans une route obscure et qu'il n'attend pas qu'il fasse jour pour marcher. Au surplus laissons cela, c'est un sujet trop grave. Et maintenant, d'ailleurs, celle qui eut une vie si troublée, si douloureusement agitée, repose en paix du moins sur l'oreiller de marbre de son fastueux monument[1].

[1] Le monument funéraire de Mme Demidoff est au Père-Lachaise. C'est le plus magnifique de tous ceux qui s'y trouvent.

CHAPITRE XIX

Vanité permise. — Un mot de Bonaparte. — Projet de voyages dans Paris. — Les honneurs de la capitale faits aux étrangers. — Minutieuses questions du premier consul. — Nos amis de Russie et d'Angleterre. — Emploi de nos journées. — La lettre retrouvée. — Costume de voyage de M. de Cobentzel. — Divers établissements de Paris. — M. Denon, M. Millin. — David le peintre et les préjugés vaincus. — Diners chez Robert. — Visite au Temple. — La pompe à feu et MM. Perrier frères. — Mirabeau et Beaumarchais. — Préventions contre les choses nouvelles. — Les eaux de Paris et les actionnaires. — Les Gobelins. — Henri IV et Colbert. — Le marquis Antoine Gobelin de Brinvilliers. — Marie-Marguerite d'Aubray, marquise de Brinvilliers. — Le musée des Petits-Augustins. — La Savonnerie. — Inconvénients de prêter des livres.

Le premier consul avait pour la France une coquetterie tout à fait pardonnable. Il pouvait être en effet orgueilleux des merveilles qu'elle renfermait alors et qu'elle devait à son épée et aux traités qu'il avait fait signer. J'éprouvais bien aussi cette vanité qui, certes, doit être bien permise, et une parole du premier consul me donna l'idée d'une chose que je soumis à Junot et qu'il approuva.

L'état de souffrance de ma mère m'avait retenue auprès de son lit depuis l'âge où j'aurais pu apprécier les beautés de nos chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, ainsi que les autres merveilles que renfermait Paris. Les premiers temps de mon mariage

avaient été tellement remplis que je n'avais pu donner que des moments rapides à un examen qui demande des journées entières d'attention. Mon deuil avait ensuite été une sorte d'obstacle à mes projets d'excursions. Junot voulait cependant que je connusse Paris, et il disait avec raison que les personnes qui l'habitent toujours sont celles qui le connaissent le moins. Millin et Robert me demandaient toujours de me décider. Junot avait alors un aide de camp dont l'esprit aimable et cultivé, les connaissances en peinture et en beaux-arts me promettaient un guide aussi agréable qu'éclairé, c'était M. Bardin (aujourd'hui le général Bardin). Enfin je me décidai. Nous arrêtâmes de faire de ces excursions un but aussi gai qu'utile en terminant chacune de nos journées dont la matinée aurait été remplie par une course savante, par une partie joyeuse. Ainsi arrêté, nous commençâmes nos courses.

Deux jours après, me trouvant le matin même chez Mme Bonaparte, où j'avais été prendre Junot pour continuer nos aventures, le premier consul voulut savoir où nous allions ce jour-là. C'était au cabinet de M. Sage, à la Monnaie[1], où nous attendait Millin.

— Et vous faites ce beau voyage toute seule avec votre mari? me demanda le premier consul. En vérité, vous faites durer la lune de miel plus longtemps qu'il n'appartient.

Je lui nommai les diverses personnes avec lesquelles nous étions en route. Il y avait des noms

[1] M. Sage avait un magnifique cabinet de minéralogie, qui était à la Monnaie dans une immense rotonde. Je crois qu'il l'a laissé au gouvernement.

qu'il connaissait, d'autres qu'il ignorait. Alors il fallait tout expliquer et entrer dans des détails infinis. Par exemple, en lui nommant une femme, des amies de ma mère et des miennes, et lui ayant donné cette dénomination, il me dit :

— Mais dans les femmes que j'ai vues chez votre mère le jour de son bal, il me semble que je n'ai pas entendu ce nom-là?

Il fallut lui dire que cette personne était alors dans ses terres d'Auvergne. C'était Mme de Limoges, amie de ma mère, mais surtout la mienne (aujourd'hui Mme la vicomtesse de Puthod).

Je cite ce fait, quoiqu'il soit bien insignifiant, pour prouver à quel point il portait l'esprit d'observation, même dans ce qui lui était étranger.

Après avoir entendu la liste de mes compagnons de voyage, il nous dit, à Junot et à moi :

— Pourquoi n'avez-vous admis dans votre projet aucune de vos connaissances étrangères?

Vous êtes commandante de Paris, me dit-il ; c'est une manière agréable d'en faire les honneurs à des étrangers, en leur faisant voir que nous valons en effet la peine qu'on nous rende visite.

On pense bien que je ne me le fis pas dire une seconde fois, et je me reprochai en effet de n'en avoir pas eu la première pensée. Dès le lendemain, nos amis de Russie et d'Angleterre furent invités, à leur grande joie, à être de toutes nos courses. M. de Cobentzel, en apprenant que nous admettions des *intrus* dans notre troupe voyageuse, voulut être du nombre des élus et, comme on peut le penser, il ne fut pas refusé. J'ai un moment de bonne gaieté lorsque je me rappelle le costume *de campagne* ou *de voyage* qu'il

avait pris pour cela. Il arrivait à midi chez moi, accoutré comme Baptiste cadet dans le *Parleur contrarié*, à la casquette près, qu'il avait remplacée par un petit tricorne retroussé qui la valait bien, et cela pour aller dans la rue de Richelieu, ou bien au Louvre, et non dans la vallée de Montmorency. Du reste, il était le meilleur et le plus aimable des compagnons dans ces courses-là. Il avait des connaissances, et souvent il soutenait des conversations savantes fort remarquables.

En feuilletant, il y a quelques jours, avec Mme la vicomtesse de Puthod, dans une vieille correspondance qu'elle a conservée comme gage d'une amitié de tant d'années, j'ai retrouvé un billet que je lui écrivais à cette époque, et que je vais rapporter en entier pour donner une idée de l'emploi de nos journées :

« CHÈRE AMIE,

« Nous commençons demain quelques-unes de nos courses par les statues, la bibliothèque et le cabinet des camées. Toute la troupe, sans en excepter M. de Cobentzel, doit se trouver chez moi, à onze heures précises, pour prendre sa part d'un déjeuner. Après quoi, nous nous mettrons en marche. Ensuite — car cela n'est pas tout — nous irons dîner chez Robert, au Palais-Royal, d'où nous nous rendrons à quelque spectacle ou quelque part où nous pourrons nous amuser.

« A présent, que vous ayez des engagements ou que vous n'en ayez pas, arrangez-vous comme vous le voudrez, mais il faut venir demain à onze heures;

car, dites-vous bien que de tout le plaisir que je me promets, il n'en serait rien si vous n'étiez pas avec moi.

« Adieu ; je vous embrasse.

« Laure J.

« Ce lundi. »

La copie exacte de ce billet fait voir comment nos journées étaient employées dans ce voyage de Paris. Elles le furent toutes de même et ne varièrent que dans l'objet des courses. Ma position me donnait de grandes facilités auprès des chefs des différents établissements pour les voir avec des avantages que d'autres personnes auraient difficilement trouvés. Aussi, ce voyage dans Paris fut-il charmant et, pour moi surtout, un véritable enchantement. Peut-être le bonheur si complet qui m'entourait alors répandait-il sa magie sur tout ce qui se passait dans ma vie. Je le crois; car, plus tard, j'ai fait ces mêmes courses et je n'ai pas retrouvé cette joie naïve du cœur qui me rendait si heureuse alors.

Dans les courses que nous fîmes, plusieurs furent particulièrement remarquables par l'extrême attention et toute l'obligeance apportées dans leur conduite avec nous par quelques directeurs surtout de plusieurs établissements. Le plus attentif fut d'abord M. Millin, ensuite M. Denon, puis l'abbé Sicard, le directeur des aveugles, et M. Lenoir, qui alors était à la tête de ce beau musée des Petits-Augustins; et puis Reigner avec ses belles armures et ses mécaniques. David fut également parfait comme notre *cicerone*. Quoique Robert et lui ne s'entendissent pas à miracle, ils se

comprenaient avec la langue du savoir et celle-là leur rendait tout facile. J'avoue que j'ai eu un instant une sorte d'orgueil en voyant la prévention étrangère fléchir devant le talent. Au premier moment, le nom de David fit un effet singulier. Mais mon parti était pris, et le chef de notre école régénérée se vit accueilli et recherché par tout ce qu'il y avait à Paris de grand et de noble, venant d'une terre lointaine, où le préjugé était enraciné contre David et impossible à arracher. Mais ce fut chez lui, dans son atelier, que la victoire fut complète. Il avait alors, pour le retoucher, son *Bélisaire* qui, pour être inférieur à celui de Gérard, n'en est pas moins un fort beau tableau. Il y a aussi de la poésie dans ce vieux soldat reculant de surprise et de pitié à la vue de son général aveugle demandant son pain. C'est ce tableau-là qui inspira, je crois, à Lemercier cette admirable cantate — car je ne puis appeler cela autrement — que Garat mit en musique d'une si *belle manière* et avec un si beau *faire*. Je me sers de ces deux mots, car tous deux sont vraiment peintres dans cette œuvre poétique et musicale.

Nous parcourûmes non seulement les manufactures de Paris comme celle des Gobelins, celle de Dyle et Gherard pour la porcelaine, celle de Dagoty, pour le même objet; mais nous étendîmes nos excursions jusqu'à plusieurs lieues aux environs de Paris. Nous fûmes à Jouy, à Virginie, à Versailles, voir la manufacture d'armes, ce qui, je crois, n'était pas permis aux étrangers, mais qui le fut pour nous. Quelques-unes de ces dames voulurent voir le Temple. Autant que je puis rappeler un souvenir fugitif, ce furent la princesse Dolgoroucki et la duchesse de Gordon.

Junot fut leur conducteur; je me souviens seulement très bien que j'étais fort enrhumée et que je ne pus être de cette course-là. Mais Junot me suppléa d'autant mieux qu'il était nécessaire que l'on fût peu de monde et que la personne dirigeante eût toute autorité. Je ne crois pas que Lady Georgina fit partie de cette visite. Elle était déjà engagée dans de nouveaux nœuds, autant que je puis faire coïncider les époques, c'est-à-dire que les nouvelles paroles étaient prononcées entre les personnes intéressées, et en effet le mariage entre elle et le duc de Bedford, frère du duc défunt, fut bientôt annoncé; ce qui faisait répéter à un Anglais d'une haute renommée, cette petite phrase de l'une de nos jolies pièces du Théâtre-Français :

— Le défunt n'est pas mort.

Nous visitâmes donc tous nos beaux établissements, non seulement avec facilité, mais avec un charme tout particulier. Denon, Millin, M. Langlès, M. Lenoir, levèrent pour nous l'un des coins du rideau de la science qu'ils savaient rendre à la fois aimable et sérieuse. Denon, et Millin surtout, que des rapports d'amitié unissaient à nous assez étroitement, furent plus complaisants qu'ils ne l'eussent été peut-être pour de vrais confrères. On connaît l'esprit aimable de Denon. Il le portait dans tout ce qu'il faisait. Et l'on pense bien qu'il se joignit en cette occasion un peu de coquetterie nationale au désir qu'il avait de m'être agréable. J'appris, dans ces différentes courses, une foule de choses curieuses que certes les livres ne m'auraient jamais enseignées, et cela sans fatigue et, encore plus, sans ennui. Je prendrai dans mes notes celles qui me frappèrent le plus et les trans-

crirai dans ce chapitre. Il peut se faire que quelques personnes soient bien aises de les y rencontrer.

Il existe un grand nombre d'admirations qui sont pour nous comme un sanctuaire dans lequel on n'ose pas même porter un regard curieux. Il en est que j'aime fort, il en est qui tiennent aux études de ma jeunesse et dont les erreurs, s'il y en a dans leur existence, tiennent à des illusions qu'on éprouve toujours du bonheur à rappeler, alors qu'on est arrivé à ce point de n'en plus avoir et même de les repousser comme de cruelles déceptions. Mais il est de ces renommées devant lesquelles le genou doit fléchir, et cela pourquoi? Parce qu'il le faut. Il y a de l'absurde dans cela, et beaucoup d'absurde. Louis XIV, par exemple, voilà un homme que je suis venue à prendre dans la plus belle des grippes, parce qu'il m'a été si bien démontré qu'il n'avait nul droit à cette idolâtrie profonde, ce culte presque païen que l'on rend à son nom, que j'ai fini par m'irriter contre moi-même d'avoir si longtemps cru sur parole ce qui était dit de lui. J'ai lu, j'ai écouté, j'ai entendu, et j'ai fini par conclure qu'il avait eu le rare bonheur d'avoir autour de son berceau une foule de gloires qui, grandissant avec lui, ont formé cette auréole et ce cortége sur lequel il s'appuie et se présente ainsi à la postérité. M. de Voltaire, qui disait la vérité quand son intérêt ne s'y opposait pas, en parle comme il en faut parler, lorsqu'il écrit autre part que dans le *Siècle de Louis XIV*, fait pour plaire alors à la cour, et encore son livre porte-t-il le titre de *Siècle de Louis XIV*, et non pas *Règne de Louis XIV*, comme il aurait écrit *Vie* ou *Règne du Grand-Henri*, comme Duclos a dit *Vie de Louis XI*. Il m'arrivera peut-être souvent d'avoir à

parler de Louis XIV; je suis bien aise de faire d'avance ma profession de foi et d'avoir à expliquer là-dessus ma façon de penser.

Combien il y a de gens en Europe, en France et même à Paris, qui attribuent la fondation de la manufacture des Gobelins à Louis XIV! Les plus instruits, il y a vingt-cinq ans, lui adjoignirent Colbert, le véritable fondateur des belles institutions du règne *du grand roi*, et de cela même il n'en est rien. Cette belle manufacture fut fondée, dès le *quatorzième* siècle, sur le même emplacement de la rue Mouffetard qu'elle occupe aujourd'hui. « Alors, dit la chronique, il était au faubourg Saint-Marcel, une rivière dont les eaux étaient d'une grande excellence pour les teintures de laines et soies, ce qui attira en cet endroit des drapiers et des teinturiers. L'un d'eux, nommé *Jean Gobelin*, y vint demeurer au commencement de 1400. Il était riche et acquit presque tous les bords de la rivière de Bièvre. Ses enfants, quoique très riches, continuèrent la profession de leur père et laissèrent des biens immenses pour cette époque[1]. Leurs héritiers continuèrent et finirent par donner une grande célébrité au nom des Gobelins. » Cela vint enfin au point de le faire appliquer au quartier tout entier et même à la rivière de Bièvre, et cela, il faut le remarquer, soixante ans au moins avant que Colbert pensât à en faire l'acquisition.

La famille de Jean Gobelin, au bout de deux cents ans d'un travail honorable dans la profession de ses

[1] Dix ou douze maisons avec des dépendances et des servitudes considérables, des prairies, des champs, des terres labourables, des jardins, etc., etc.

ancêtres, quitta le commerce. Quelques-uns de ses membres, même avant cette époque, achetèrent des charges de finances, de magistrature. D'autres devinrent militaires. Enfin l'un d'eux fut marquis, et il se rattache à cette particularité une sorte d'intérêt en raison du nom qui par la suite s'y trouva uni.

Ce qui est d'abord fort remarquable, c'est que le nom de *Gobelin* signifie, d'après les savants qui ont étudié ces matières, quelque chose appartenant à l'antique fable gauloise. Il tiendrait, à ce qu'il paraît, à un démon familier, un lutin, ou à l'une de ces sorcières enfin qui tenaient fidèle compagnie aux mauvaises personnes, dans ces temps où la crédulité passait de beaucoup le savoir. Quoi qu'il en soit, l'un des Gobelins fut maître des comptes vers le milieu du seizième siècle, une demoiselle Gobelin fut présidente au parlement. Et, pour ne pas faire ici toute la généalogie des Gobelins, j'arriverai enfin à dire qu'Antoine Gobelin, marquis de Brinvilliers, épousa en 1651 Marie-Marguerite d'Aubray, fille du lieutenant civil de Paris, laquelle, aimable et vertueuse dame, comme aurait dit Brantôme, fut, comme on le sait, brûlée et décapitée, ou, pour parler plus juste, décapitée et brûlée pour ses faits et gestes, le 6 juillet 1676, sous le règne du grand roi. Ce fait m'a paru singulier. Maintenant je reviens à mes hautes lices.

Il ne paraît pas que les hautes lices aient été faites par les Gobelins. Ce sont leurs successeurs, c'est-à-dire ceux qui achetèrent l'établissement et qui s'appelaient, je crois, Canaye. Ils augmentèrent les bâtiments de la manufacture et la vendirent à un Hollandais nommé Gluck. Cet homme avait pour chef

d'atelier un ouvrier dont la mémoire est traditionnelle dans l'établissement. C'est un nommé Jean Liausen. Par les soins du maître et du chef d'atelier, cette fabrique acquit une telle réputation, que M. de Colbert, qui avait toujours l'œil et l'oreille ouverts sur la prospérité et la gloire du commerce, voulut acquérir cette belle fabrique pour la couronne exclusivement. Il l'acheta et en fit, à la vérité, ce que nous la voyons aujourd'hui. Mais il y a loin, bien loin de là à en être le fondateur. Il y a plus : quelques années après, M. Colbert établit dans la manufacture des ouvriers de tous les genres. Il voulait former là, à ce qu'il paraît, une sorte de bazar national où l'industrie aurait reçu à la fois encouragement, secours et récompense. Il y avait déjà des ouvriers en bijouterie, en horlogerie, qui travaillaient et prospéraient. Mais les folies funestes de leur maître insensé contraignirent à des réformes, à des économies, tandis que des millions étaient engloutis pour faire un lac, une forêt factices [1], pour le plaisir d'une heure, et les pauvres ouvriers furent congédiés [2].

La Savonnerie fut, comme on le pense bien, l'objet spécial d'une course, et presque une partie de campagne en raison de sa position. Le quai de Billy, sur lequel elle est située, n'était pas à cette époque ce qu'il est devenu depuis, une partie de la ville. Chaillot

[1] A Marly on vit ces folies se renouveler jusqu'à trois fois; des forêts furent transportées pendant *une nuit*.

[2] Cette dernière particularité se trouve dans un livre qui, certes, pour la sévérité n'est pas partial dans ses jugements sur le grand roi. Ce sont les *Mémoires de Dangeau* par Lemontey, page 85, les seuls de Dangeau qui se lisent avec intérêt, grâce à leur éditeur.

était alors campagne presque autant qu'Auteuil et que Passy. Après avoir vu l'établissement dans presque tous ses détails, sous la conduite du directeur, dont la politesse nous empêcha de nous apercevoir des choses qu'il lui était défendu de nous montrer, nous passâmes l'eau en bateau, et nous fûmes dîner au Gros-Caillou. Ce fut encore une charmante journée.

Cette manufacture de la Savonnerie est une des plus belles choses, comme produisant des objets inimitables, que nous ayons en France. Elle fut établie pour imiter les tapis de Perse; mais il n'en fut pas des tapis comme des châles de Cachemire. Cette fois nous sommes demeurés au-dessous de nos modèles, au lieu qu'à la Savonnerie il est impossible que, dans tout l'Orient, on puisse opposer un ouvrage aussi beau que le tapis sortant des métiers de la Savonnerie. Vives couleurs, pureté de dessin, beauté de sujet, épaisseur et chaleur de tissus, tout enfin se trouve réuni dans la même production : c'est admirable. Eh bien, il y avait parmi nos compagnons de voyage des entêtés qui mettaient encore cette manufacture sur le compte du grand roi, et M. de Cobentzel était du nombre. Il fallut lui faire l'histoire de l'établissement de la manufacture, comment Henri IV, le véritable grand roi de France, qui protégeait les manufactures, donna tout appui et protection à la fondation de celle de la Savonnerie, qui s'appelait de son temps *de tapis façon de Perse*... Colbert la fit diriger par des hommes habiles, mais il ne l'établit point. Et, bien loin de là, cette admirable fabrique languit ensuite tellement, qu'en 1713 elle était presque abandonnée et les bâtiments tombaient de toutes parts. Ce fut le duc d'Antin qui les répara, s'occupa de la ma-

nufacture, lui rendit son activité. Le duc d'Antin est celui dont le duc de Saint-Simon parle dans ses *Mémoires*.

— Il *voulait* toujours, dit l'homme sévère, car a-t-on jamais vu un heureux se dire : « *C'est assez?* »

Nous visitâmes aussi la belle pompe à feu de Chaillot.

— Qui pourrait penser, nous dit l'un de nos savants guides, que, lorsque Paris, cette ville dont les besoins doivent être l'objet des soins les plus scrupuleux, manquait d'eau, parce que ses machines hydrauliques tombaient en ruines par raison de vétusté, eh bien, dans de telles circonstances, qui pourrait croire que l'on se refusait à prendre une détermination utile? Dès le milieu du siècle dernier, Paris était, à cet égard, dans une position fâcheuse, et cependant les magistrats de la ville refusaient tous les plans proposés. Un projet de pompe à feu fut enfin présenté par MM. les *frères Perrier*. Ce projet, qui tirait la ville d'embarras en ce qu'il lui donnait de l'eau sans qu'elle rendît de l'argent qu'elle n'avait pas, éprouva, comme tout ce qui est utile et nouveau, une assez longue résistance. Cependant MM. Perrier l'emportèrent et en 1778, ils formèrent une Société de capitalistes qui fournirent les fonds nécessaires à l'établissement et, après avoir été autorisés, patentés, ils commencèrent à mettre leur plan en exercice[1].

MM. Perrier établirent également d'autres pompes.

[1] C'est ce qu'on appelle *les eaux de Perrier*. On sait que, moyennant une somme donnée par un propriétaire, il a chez lui la quantité d'eau qu'il veut.

Celle du Gros-Caillou a été faite par leurs soins. Voici là-dessus un fait qui prouve à quel point nous sommes toujours, à Paris, plus soumis au bruit qu'à la conviction toute seule, dégagée de prestige.

Lorsque MM. Perrier voulurent établir ces pompes [1], ils éprouvèrent, comme je l'ai dit, une foule d'embarras et de difficultés. Mais enfin l'utilité extrême de cette invention fut appréciée par les hommes capables d'en juger et ils prononcèrent en faveur des frères Perrier. Alors ce fut une vogue, pour parler le français parisien, et, lorsque les MM. Perrier voulurent établir la pompe à feu du Gros-Caillou, la plus grande solennité fut apportée dans la cérémonie du posement de la première pierre, qui eut lieu le 24 juillet 1786. Le prévôt des marchands. les échevins de Paris posèrent eux-mêmes cette pierre. La fondation de l'autre établissement n'avait pas eu cet éclat, il s'en fallait et cependant il était bien autrement important, puisque la pompe de la rive gauche ne donne que la moitié de ce que l'autre produit. Nous sommes ce que nous avons toujours été, toujours impressionnables, sensibles au bruit bien plus qu'au raisonnement, et j'ai grandement peur que *ce que nous avons été, ce que nous sommes, nous ne le soyons toujours.*

Uu autre fait relatif à cette affaire des eaux Perrier, et qui est assez peu connu, je crois, c'est la querelle qui eut lieu entre deux hommes bien fameux, à propos des actions émises par la Compagnie. Cette po-

[1] Une seule de ces pompes donne en vingt-quatre heures deux cents pouces, et même plus d'eau, ce qui équivaut à quinze mille muids au moins, ou à quatre mille hectolitres.

lémique, qui devint aigre et injurieuse parce qu'aucun des combattants n'était patient ni doux, eut lieu entre Beaumarchais et Mirabeau. Non seulement ils écrivirent dans quelques journaux, mais il y eut des brochures d'imprimées par l'un et l'autre. Elles sont aujourd'hui de la plus grande rareté ; il n'y en a pas une seule dans le commerce. Mirabeau accusait Beaumarchais d'avoir fait de ses actions un objet d'agiotage avec le gouvernement. Le fait est que plusieurs actionnaires ayant traité avec le gouvernement, ce dernier finit par se trouver propriétaire et que ces pompes furent soumises à tout ce qui régit les établissements publics.

Nous parcourûmes ainsi Paris pendant un mois; nous vîmes des choses dont moi, habitante ordinaire de Paris, je n'avais même nulle idée. Une de nos richesses que j'ignorais était cette quantité de bibliothèques, de cabinets, de collections, de muséums particuliers, dont Paris était en possession. Telle était la déplorable suite de nos troubles et de nos pillages intérieurs. Chacun avait eu sa part plus ou moins grande du gâteau. D'abord ce fut par cupidité, tandis que souvent aussi il en était de ces rapines comme du vol, que fit le singe, de la robe et de la barette de son maître le cardinal, tandis que celui-ci se mourait, pour les mettre et se mirer dans un miroir et faire comme lui. Mais depuis plusieurs années le portier avait quitté la bibliothèque qu'il avait acquise par adjudication et dans laquelle il se trouvait mal à l'aise. Il traita avec des gens qui savaient lire.

Je la crois bonne, leur dit-il,
Mais le moindre ducaton
Ferait bien mieux mon affaire

Et les manuscrits et les livres rentrèrent aux mains de qui de droit. De là ces réunions d'objets d'arts et de sciences qui étaient pêle-mêle dans des greniers, abîmés, *gâtés*[1] souvent sans retour, et qui se trouvaient enfin sauvés. On peut mettre dans cette catégorie le musée des Petits-Augustins, celui des anciennes armures, alors la propriété de Reigner, le mécanicien, et une foule d'autres, le cabinet de M. Sage, à la Monnaie, etc., etc. La place me manque pour donner un rang convenable aux choses et aux personnes dont le souvenir m'est demeuré. Toutefois je placerai dans cet ouvrage toutes mes réminiscences ajoutées aux notes que j'ai conservées, et dont l'exacte relation nous transportera dans le temps et aux jours passés; mais pour les choses qui, par leur importance, méritent une attention particulière, elles méritent également un chapitre qui leur soit exclusivement consacré.

[1] Ce mot *gâté,* mêlé à celui de manuscrits et de livres, me rappelle *une sentence*, si je puis l'appeler ainsi, que M. Campan avait mise dans sa bibliothèque, bien proprement encadrée dans un cartouche, et qu'il se contentait, pour toute réponse, de montrer de la main lorsqu'on lui demandait un livre à emprunter :

> Tel est le sort fâcheux de tout livre prêté,
> Souvent il est perdu ; toujours il est gâté.

Je ne donne pas ces vers comme *un chef-d'œuvre de style et de poésie,* mais ils peuvent être mis en pratique, c'est-à-dire servir de réponse à ceux qui, ayant une bibliothèque à laquelle ils tiennent, ne veulent pas voir revenir chez eux un livre écorné, sali, *gâté* enfin, quand il en est sorti bien portant.

CHAPITRE XX

Nouveaux voyages dans Paris. — M. Thibaudeau, l'abbé Grégoire, Léonard Bourdon et David. — Le comité d'instruction publique. — Le médecin Duhem et J.-J. Rousseau à la guillotine. — M. Denon et le Musée des tableaux. — La Vierge de Foligno. — Les dessins originaux. — La galerie d'Apollon. — MM. Hacquin et Fouques. — Le diner des Bourguignons — Visite à Charles le physicien. — La chambre obscure et le secrétaire de M. de Cobentzel. — M[lle] Chameroy. — Scène à Saint-Roch. — L'archevêque de Paris. — Paroles remarquables du premier consul. — Les Bardes, le songe et souvenir d'admiration.

On doit bien penser que l'une de nos premières courses nous conduisit au Musée des tableaux. Mais, indépendamment de la curiosité que devait inspirer cette admirable collection, alors la plus complète du monde entier, il s'y joignait un sentiment de nouveauté pour nous-mêmes, tout Français que nous étions, car ce n'était que depuis bien peu de temps que la galerie était enfin complètement ornée des chefs-d'œuvre que nous avions conquis non seulement sur l'ignorance et sur l'insouciance, mais bien aussi sur l'assurance parfaite d'une ruine prochaine et totale, ainsi que je le prouverai tout à l'heure.

C'est à M. Thibaudeau que nous devons le bienfait de l'établissement du Musée des tableaux et des statues dans le local qu'il occupe aujourd'hui. M. Thibaudeau

faisait, en 1793, partie du comité d'instruction publique[1], où sa voix avait une prépondérance qu'elle devait avoir en effet, et la Convention, d'après le rapport de son comité d'instruction publique, ordonna par décret du 10 thermidor an I (27 juillet 1792), qu'il serait établi *un Musée national* et elle fixa l'ouverture de ce musée au 24 thermidor suivant (10 août même année). Une chose assez remarquable, c'est que sous Louis XV[2], à ce que nous dit Denon, qui était pour nous le plus aimable comme le plus complaisant et le plus instruit des *cicerone*, il fut proposé d'enlever une foule de plâtres représentant les plans d'une assez grande quantité de nos places, de les transporter à l'Ecole Militaire, où ils seraient utiles aux jeunes élèves, et de les remplacer, dans cette même galerie du Louvre, par tous les objets d'art qui étaient là enfouis sans ordre et d'ailleurs sans aucune facilité pour bien voir, ou, pour parler plus juste, pour être bien vus, dans la salle appelée *Salle des Antiques*. Comme dans ce temps-là on accueillait tous les plans, tous les rapports sans y donner suite, il en fut de celui-là comme de mille autres tout aussi

[1] Ce même comité d'instruction publique auquel la France est immensément redevable et qu'il ne faut pas confondre avec la Convention, qui alors s'occupait de toute autre chose que des lumières et des arts, puisque l'un des représentants proposa une fois de brûler la bibliothèque ; ce comité d'instruction publique proposa à la Convention d'établir un jury, un concours enfin pour la restauration des tableaux et des bronzes, des marbres qui avaient horriblement souffert dans leurs courses aventureuses, ce qui fut adopté.

[2] En 1773, avant la mort de Louis XV, qui n'eut lieu qu'en 1774.

nécessaires. Ce fut donc la Convention qui le mit à exécution, comme je viens de le dire, ou plutôt son comité d'instruction publique, composé de Thibaudeau, de l'abbé Grégoire, de David, de Fourcroy, d'un nommé Edme Petit, de Léonard Bourdon, maître de pension, et de Duhem, médecin. Ce dernier criait, à ce qu'on prétend, à rendre sourds tous ses collègues. C'était lui qui prétendait que J.-J. Rousseau n'était qu'un méchant aristocrate et surtout « un fanatique qui n'aurait été bon qu'à guillotiner, s'il avait vécu *en 93*, » ajoutait-il.

Thibaudeau et l'abbé Grégoire sont ceux qui rendirent le plus de services aux beaux-arts dans ce comité, ainsi qu'à l'instruction publique elle-même. On connaît la belle défense qu'ils firent pour s'opposer à ce projet d'instruction générale qui ruinait tout rapport social, en rompant le lien des familles.

Mais revenons à nos tableaux.

Lors de la première translation des objets d'art dans la galerie du Louvre, il y avait à peu près cinq cent cinquante tableaux des premiers maîtres des diverses écoles. Ce ne fut qu'en 1798 (an IV) que le Musée fut le premier de l'Europe par cette profusion de trésors en ce genre, qui furent envoyés d'Italie, des Pays-Bas, de la Hollande et du Piémont. Et dans le printemps de l'an VII, on fit une exposition générale qui fit connaître toutes nos richesses. Mais ce ne fut seulement qu'en l'an IX, c'est-à-dire en 1800 et 1801, que, tous les travaux étant achevés, on put jouir de la riche collection que le droit de conquête avait mis en nos mains. Denon était surtout fort glorieux, à cette époque, d'une foule de trésors que l'art le plus admirable venait de nous rendre plus beaux qu'ils

n'avaient été depuis longtemps dans les mains des insouciants Italiens. Ils étaient encore dans le grand salon du Musée et attendaient le moment d'être placés dans la grande galerie. Denon était tout radieux. Ces tableaux étaient nombreux et devaient nécessairement augmenter l'importance des trésors qu'il avait en garde. C'est parmi eux que je vais prendre l'exemple que j'ai promis de donner pour l'insouciance des Italiens, relativement à leurs peintures précieuses.

La belle production de Raphaël, la *Vierge au donataire*, était sur le maître-autel d'une petite église de *Foligno*. Cette église était humide, et bien que le tableau fût sur bois, la peinture avait été attaquée d'une si rude manière, qu'elle paraissait entièrement altérée, parce que la chaleur avait travaillé en même temps que l'humidité. La peinture s'écaillait, tombait et de plus, le bois s'étant écarté, il y avait une grande fissure qui paraissait, ainsi que tout le reste, impossible à réparer. Lorsque les commissaires désignés pour envoyer en France les tableaux qui avaient une réelle supériorité virent celui dont je parle, ils résolurent de ne pas faire même les frais d'une caisse pour lui, car il leur parut trop délabré. Ce fut M. Duveyrier, je crois, qui détermina ses collègues à le joindre aux autres. C'était sans doute une inspiration, car il ne pouvait prévoir que M. *Hacquin* aurait l'art incroyable de transporter le tableau tout entier sur toile, et que d'un tableau altéré, perdu, il en ferait ce qu'il était, en sortant des mains de Raphaël, un chef-d'œuvre admirable. Au surplus, MM. *Fouques* père et fils ont conservé au Musée plusieurs chefs-d'œuvre dont on n'espérait rien. L'art de la peinture leur doit une vive reconnaissance.

L'Institut avait fait publier une notice sur les tableaux qui avaient été exposés, et Denon en avait fait une aussi, bien qu'il eût, je pense, participé à l'autre. Toutes deux étaient, au reste, fort bien, et donnaient des détails vraiment curieux sur les tableaux et sur leurs *vies*, leurs *généalogies*, car il n'est pas un de ces chefs-d'œuvre qui n'ait une histoire plus ou moins longue attachée à son cadre. La galerie n'était pas encore ce qu'elle fut depuis, ce qu'elle était en 1814, par exemple. Douze cent quarante tableaux des premiers maîtres de toutes les écoles décoraient ses murailles... Mais l'époque à laquelle je suis est celle de nos jours de gloire : il sera temps plus tard de parler de notre honte et de nos malheurs.

Quelques jours avant notre visite, on avait ouvert et livré au public la galerie d'Apollon, qui renfermait d'autres trésors : c'étaient des dessins originaux, non seulement des peintres français, mais de toutes les écoles italiennes. Là étaient les premières pensées de ces maîtres fameux, tels que *Raphaël*, *Carle Maratte*, *Michel-Ange Buonarotti*, *Leonardo da Vinci*, *le Corrège*, *le Guerchin*, *les trois Carrache* [1], *Jules Romain*, *Perrugini*, *Tintoret* et une foule d'autres noms chers aux muses des beaux-arts. Denon me dit qu'avant le moment de la résurrection de notre Musée, cette galerie avait bien toujours été destinée à renfermer des dessins, mais qu'ils y demeuraient presque inconnus. Sans doute, ils n'étaient pas étincelants de beauté comme ceux des maîtres que je viens de nommer ; l'école d'Athènes, à elle seule, neutralise bien des traits. Mais enfin Lebrun, Jabach,

[1] Augustin, Annibal et Louis Carrache.

Lesueur, Lanoue, le Poussin méritaient plus d'illustration dans la façon dont leur souvenir était rappelé. Le nombre des dessins que nous possédions avant aucune de nos conquêtes s'élevait à plus de onze mille.

Une chose remarquable, qui peut être un sujet de recherches pour l'étude de l'art, serait de savoir pourquoi il reste aussi peu de dessins des écoles flamande, hollandaise et allemande. Dans cette profusion, au milieu de laquelle nos yeux, fatigués de beautés et de merveilles de l'école italienne, comptaient plus de trois cents dessins originaux des peintres fameux que je viens de nommer, on en comptait un seul de Rembrandt, un de Ruysdaël, trois de Téniers, lui qui fut si fécond de son pinceau. Van Huysum n'avait aussi à cette époque qu'un seul dessin. A la vérité, Rubens en avait dix-sept ou dix-huit. Son abondance ne l'avait pas abandonné, même loin du chevalet et de la palette.

Denon était un homme éminemment spirituel, à part son charmant talent. Il avait une histoire, et une histoire amusante, sur chaque chose à nous raconter, et cela avec gaieté et malice. Il fit de cette course au Musée une des plus agréables de notre campagne.

Que de fois je suis retournée dans cette admirable galerie avec mon cher Albert! Combien je jouissais de voir ces chefs-d'œuvre avec lui! Comme il avait le sentiment des arts! Il ne me contait pas d'histoire pour me faire rire dans ce sanctuaire des arts; mais, encore plus instruit dans cette partie que pouvait l'être Denon, ou quelque autre que ce pût être, il avait bien aussi une histoire à dire, mais elle était touchante. Elle expliquait, elle dévoilait une nouvelle

beauté. Depuis que je l'ai perdu, je ne suis pas retournée dans cette galerie du Musée, cette galerie antique où le talent est comme dans son temple, mais dont les oracles ne me seraient plus révélés.

On sait de combien de raretés notre Musée de la galerie d'Apollon était enrichi ! Ces magnifiques tables en incrustations de pierres fines, ces bronzes antiques, ces vases étrusques, etc. Et dans la pièce qui la terminait, combien il y avait encore de raretés précieuses !

1815 y porta également son influence dévastatrice. Oui, je répète le mot : *dévastatrice;* et je ne me tairai pas en entendant murmurer que *la conquête* reprenait *la conquête*... Non, le droit n'est pas égal. Nous avons conquis sur la paresse, l'insouciance des beaux-arts. La France devenait la vraie maîtresse de tout ce que le sort des armes avait mis en son pouvoir, car elle en connaissait, elle en appréciait les beautés. Quel sentiment guida les mains spoliatrices qui dépouillèrent nos Musées ? La haine et la vengeance. Ce sont ces honteux sentiments qui ont agi, qui ont tout fait. Le *Casque d'Attila*, arraché du Musée de la galerie d'Apollon par des hommes qui appelaient au pillage, devait en effet devenir le butin bien digne d'être octroyé à ceux qui venaient de faire le sac du beau Musée d'artillerie. Toujours des souvenirs amers, toujours des réminiscences cruelles ! Il faut se rappeler, à chaque nouveau soleil, qu'on est chrétien pour que le cœur ne demeure pas aussi gros de haine et de vengeance.

Ce Musée d'artillerie n'existait pas à l'époque de nos courses, mais il était déjà commencé, sous la conduite de M. Reigner. J'ai vu chez lui une foule de

choses curieuses et peu connues, par exemple, un psautier qui renfermait un pistolet: d'anciennes armoiries presque effacées, mais encore assez distinctes, indiquaient que ce psautier avait appartenu à un haut dignitaire de l'église. M. Reigner avait déjà réuni une immense quantité d'armes curieuses et rares que ses soins avaient sauvées du naufrage révolutionnaire. Beaucoup de pièces remarquables du château de Chantilly et du garde-meuble de la couronne étaient en sa possession. L'armure de Jeanne d'Arc, celle de Charles le Téméraire faisaient partie de ce vrai trésor, presque particulier. L'armure de Jeanne d'Arc n'était pas complète, et pourtant le poids de ce qui existait s'élevait à soixante-six livres. Il y avait à cette armure féminine une invention des plus singulières[1], et qui réunissait les deux extrêmes les plus opposés que l'on puisse trouver de peu de soin de soi-même et cependant de recherche pour éviter la fatigue. Je ne sais si Agnès Sorel avait une pareille invention lorsque, sur sa blanche haquenée, elle suivait parfois son royal amant.

M. Reigner était célèbre par son talent pour la mécanique. Il était Bourguignon, et Junot mettait une double vanité à le faire voir aux étrangers. En général, il était extrêmement fier de sa belle province, et il avait bien raison. Depuis l'époque de la révolution, c'est-à-dire depuis 90, combien de noms célèbres se sont fait remarquer! Ces bataillons de la Côte-d'Or,

[1] Il m'est fort difficile de décrire cette invention, qui réunit, comme je l'ai dit, une sorte de recherche à tout ce que l'on peut imaginer de moins recherché pour une femme. Enfin c'est une invention du XV[e] siècle. Il ne faut pas se plaindre.

combien ils ont donné d'hommes fameux aux fastes militaires! Et dans toutes les branches de l'administration il peut y avoir même orgueil. Les Bourguignons avaient pris et conservé pendant quelques années un parti que je trouve non seulement bon pour les relations d'amitié, mais utile pour l'accord et la continuité des relations politiques, chose si éminemment excellente dans un pays comme le nôtre, où perpétuellement les agitations se renouvellent et dans lequel il est nécessaire d'opposer une grande union à des ligues, à des factions. Tout ce qui se trouvait à Paris de Bourguignons, soit dans l'état civil, soit dans l'état militaire, ou bien même dans l'état de paresse, se réunissait, un jour de chaque mois, chez un restaurateur connu, et là on se retrouvait, on se rappelait d'anciennes relations oubliées par des campagnes, des voyages, le train ordinaire du monde: ceux qui se trouvaient dans une position inférieure recommandaient les intérêts du département à Maret, à Marmont, à Junot, à Berlier, à Davout, à Laborde, à tous ceux enfin qui, par leur attitude politique et militaire dans le gouvernement, pouvaient influer en bien sur eux comme sur leur province. Je ne sais pourquoi cette excellente coutume s'est évanouie comme tant d'autres, et par cela seul peut-être qu'elle produisait de bons résultats sans fracas et sans bruit.

Charles le physicien fut un des savants que nous allâmes visiter avec le plus de plaisir. Je suivais un de ses cours à cette époque et je m'étais attachée à cet homme si bon, si simple, et pourtant si savant. Il nous reçut avec la faveur particulière accordée toujours à une écolière. Il nous montra tout ce qui était à la portée des femmes qui composaient notre

troupe joyeuse et se garda bien d'oublier ce qui rend la science aimable. La démonstration du mélange des couleurs par la rapidité du mouvement, les effets très amusants de son billard de marbre, puis son admirable chambre obscure surtout, nous firent passer une heure avec une promptitude que, certes, peu de personnes du voyage s'attendaient à trouver dans un cabinet de physique. On sait quel était alors le lieu de son séjour, et où était placé ce cabinet. Il logeait au Louvre et, dans la partie la plus élevée, qui plongeait en plein sur la cour intérieure, qui se trouve aujourd'hui en face du pont des Arts, il avait placé cette magnifique chambre obscure dont j'ai parlé tout à l'heure. Les figures étaient d'une assez grande dimension et, par un beau soleil, c'était vraiment un plaisir réel que de passer une demi-heure devant ce tableau vivant et mouvant. M. de Cobentzel avait avec lui un de ses secrétaires intimes qu'il nous avait demandé de s'adjoindre pour prendre des notes sur ce qu'il voyait. Il exigea qu'il descendit dans la cour, qu'il la traversât à deux reprises et qu'étant au milieu il nous ôtât son chapeau en nous faisant de belles révérences. Le pauvre monsieur, que cette sorte de parade n'amusait guère probablement, partit comme un chien qu'on fait marcher avec un coup de cravache. Il descendit pour cela deux ou trois cents marches qu'il remonta et descendit encore, le tout pour faire une génuflexion. Mais il aurait été bien payé de sa peine s'il avait vu M. de Cobentzel. Lorsqu'il aperçut son homme à l'extrémité de la cour, il fit d'abord des exclamations très joyeuses. Mais à mesure qu'il avançait, la joie augmentait. Enfin lorsque le secrétaire, fidèle à ses ordres, s'arrêta au

milieu de la cour et nous fit ses trois révérences en ôtant civilement son chapeau, ainsi qu'il appartient à tout homme qui sait saluer, oh ! alors M. de Cobentzel fit des cris d'enfant qui voit pour la première fois les ombres chinoises. Il battait des mains, il dansait, il rendait les révérences à son secrétaire, lui parlait allemand, et, dans le fait, pour dire la vérité et l'excuser un peu, il était assez plaisant de voir à cent cinquante ou cent quatre-vingts pieds de distance une petite figure offrant à nos regards la ressemblance exacte d'une petite personne qui était avec nous quelques minutes auparavant, et cette ressemblance n'était pas une chose copiée, et le mot *ressemblance* n'est même pas juste, puisque c'était la personne elle-même. Lorsque le *patient* fut remonté, M. de Cobentzel alla à lui et, lui prenant les mains, il lui dit avec une véritable effusion :

— Mon cher, je vous suis bien obligé.

Nous nous mîmes tous à rire et, M. de Cobentzel, se tournant alors vers Charles, lui dit :

— Et vous aussi, monsieur, je vous remerie infiniment.

Je suis sûre que le souvenir de la chambre obscure de Charles est le plus vif de tous ceux que M. de Cobentzel aura gardés de nos courses scientifiques, savantes ou ignorantes, ou nulles si l'on veut — je ne tiens à aucune dénomination de préférence — mais je crois pouvoir affirmer que M. de Cobentzel s'est plus diverti en voyant le salut à la troisième position de son secrétaire, au milieu de la cour du Louvre, qu'en voyant pirouetter Mlle Chameroy et Mlle Clotide.

A propos des pirouettes de Mlle Chameroy, il s'était passé un événement fort remarquable à son sujet.

La pauvre fille ne pirouettait plus en ce monde. Elle était morte, et morte en couches, assistée et fort pleurée de Vestris. Le curé de Saint-Roch vit un double scandale dans le genre de mort et dans la profession de la défunte, et tout charitablemant il lui refusa l'entrée de l'église.

Le peuple de Paris n'était pas encore remis comme en 1816, sous le sceptre ecclésiastique. Il prit de l'humeur, que le curé de Saint-Roch ne fit qu'augmenter en motivant son refus sur des faits injurieux à la mémoire de la pauvre morte et le bruit paraissait annoncer l'orage, lorsqu'il fut conjuré par Dazincourt, qui, en cette circonstance, agit avec courage et fermeté et parvint à empêcher un scandale encore plus grand que celui que voulait prévenir le curé, car le peuple ne parlait que de forcer simplement les portes de l'église. On porta le corps aux Filles-Saint-Thomas, autant que je puis me rappeler. Le desservant de cette église fit le service, et tout fut terminé.

Mais il n'en était pas ainsi dans la tête du premier consul. Cette sorte de déclaration de guerre du clergé, au moment où il venait de lui rendre ses églises, ses droits en grande partie, mais tout cela sous la condition de ne pas rappeler des temps d'intolérance et de fanatisme, lui fit froncer le sourcil et l'excita à dire quelques-unes de ces paroles qui ne s'échappaient de son âme que lorsqu'elle était fortement émue.

— On a eu tort d'insister, dit-il devant plusieurs personnes. Puisque le curé de Saint-Roch se montrait rigoureux pour faire du scandale, eh bien, il fallait porter tout uniment le corps au cimetière et faire bénir la fosse par le premier prêtre sage et tolérant

qui se serait trouvé près de là. Il y en a encore de bons. Voyez l'archevêque de Paris, voilà un digne prêtre. Voyez cette admirable vieillesse. Eh bien, cet homme-là peut se dire :

« — Je suis venu à cet âge avancé, et je n'ai jamais fait de mal : je n'ai fait que du bien. » Et cela, savez-vous pourquoi ? parce qu'il suit la morale de l'Évangile. Quand il avait besoin d'argent pour ses pauvres, lorsqu'il était dans son ancien diocèse et qu'il apprenait qu'on donnait un bal, une fête, il y allait pour intéresser la charité au milieu de la joie et des plaisirs. Il connaissait le cœur humain. Il ne s'effarouchait pas d'un air de danse. Oui, c'est un digne prêtre.

Le curé de Saint-Roch fut condamné à *faire pénitence* et la chose fut annoncée à ses paroissiens officiellement et dans *le Moniteur*. L'article était ainsi conçu[1] :

« Le curé de Saint-Roch, dans un moment de déraison, a refusé de prier pour Mlle Chameroy et de l'admettre dans l'église. Un de ses collègues, homme raisonnable, instruit de la véritable morale de l'Évangile, a reçu le corps dans l'église des Filles-Saint-Thomas, où le service s'est fait avec toutes les solennités ordinaires ;

« L'archevêque de Paris a ordonné trois mois de retraite au curé de Saint-Roch, afin qu'il puisse se souvenir que Jésus-Chist commande de prier même

[1] A cette époque, le secrétaire Maret faisait beaucoup d'articles, mais celui-ci est écrit dans un style, une manière qui a toute celle du premier consul ; ceux qui l'ont particulièrement connu, reconnaîtront sa facture de phrases.

pour ses ennemis, et que, rappelé à ses devoirs par la méditation, il apprenne que toutes les pratiques superstitieuses, conservées par quelques rituels et qui, nées dans des temps d'ignorance ou créées par des cerveaux échauffés, dégradaient la religion par leurs niaiseries, ont été proscrites par le Concordat et par la loi du 18 germinal. »

C'était, au reste, une charmante danseuse que Mlle Chameroy, qui pirouettait dans une grande perfection. Mais combien elle serait médiocre aujourd'hui, à côté de Mlle Taglioni ! En général, l'Opéra a suivi une marche inverse de tous les autres théâtres. Ils se sont éteints. Lui s'est élevé, mais dans ses sujets et ses décorations seulement, car il ne faut plus penser à voir de jolis, de beaux ballets, comme celui de *Psyché* et de *la Dansomanie*, *Flore et Zéphire*, et une foule de ravissantes compositions.

En parlant des décorations, sans doute j'ai dû dire qu'elles avaient gagné, mais cependant il faut que justice soit rendue avec égalité. Certes, je montre bien que je suis sans prévention pour le temps de ma jeunesse,mais je dois avouer que je n'ai rien vu qui m'ait fait tant d'impression que la magnifique décoration des *Bardes*, pour la scène du songe. Cette immensité qui se déployait devant le spectateur le mettait en face de l'un de ces rêves fantastiques que cette poésie d'Ossian, alors si en vogue, nous donnait le désir de connaître. On se trouvait au milieu d'un monde nuageux, entouré de vapeurs qui entouraient elles-mêmes des palais d'or suspendus dans les airs. Ces colonnes brillantes servant d'appui à des groupes de jeunes filles, dont les voiles blancs, les blondes chevelures, se mariaient aux vaporeux nuages ; cette

admirable musique de Lesueur, dont le genre était parfaitement adapté à l'objet de la scène; ces sons venant d'en haut, comme si en effet ils fussent venus du ciel; cette voix admirablement pure de Mme Branchu, qui se faisait entendre du palais le plus élevé dans les airs; tout enfin dans cette scène, que je n'ai vue remplacée par *rien* à l'Opéra, m'a fait une impression que les longues années qui se sont écoulées depuis cette époque n'ont pas même altérée : parce que, pour une scène d'opéra, comme pour une chose plus sérieuse, ce qui est *réellement beau* ne s'efface jamais de la pensée[1].

[1] Je ne prends pas ici le parti de l'opéra des *Bardes*, qui par lui-même était fort ennuyeux. Je parle du *Songe*.

CHAPITRE XXI

Le cabinet des médailles. — Millin, le cardinal Maury et l'apothéose d'Auguste. — La police. — Anecdotes sur M. de Sartines. — Le pot de fleurs et la fenêtre d'un voleur de Vienne. — Le pari gagné et perdu. — M. de Sartines attrapé. — Les rapports et les mouchards. — Les médailles en 1803. — La coupe d'or et le bouclier votif. — Le médaillon de Justinien. — La Bibliothèque nationale. — Les livres et les manuscrits. — La caisse oubliée et les manuscrits tartares. — La bibliothèque du cardinal Mazarin. — Les gouaches et les aquarelles. — Détails peu connus. — Les Enfants trouvés et le cabinet d'histoire naturelle. — Les Sourds-muets et les Aveugles. — Fourcroy et M. Chaptal.

Sans l'événement tout récent qui vient de frapper de malheur le cabinet des médailles, je n'en parlerais pas autrement ici que pour faire suite aux lieux remarquables que nous avons parcourus. Mais je tiens pour ainsi dire à ce cabinet par les liens d'amitié qui m'ont si longtemps attachée à ce bon et excellent Millin. Je connaissais le cabinet des médailles, les antiques, les raretés qu'il avait en sa garde, aussi bien que lui-même; il aimait assez à discourir là-dessus, et lorsque le cardinal Maury, qui faisait également partie de notre cercle intime, s'impatientait de l'entendre parler politique, — ce que je ne pouvais trouver mauvais, malgré mon amitié pour lui — il lui disait de sa voix de tonnerre, en retroussant sa robe rouge, pour prendre son tabac d'Espagne :

— Allons, allons, Millin, laissez-là la politique, vous n'y entendez rien; parlez-nous de l'apothéose d'Auguste.

Millin a beaucoup écrit sur les médailles, les pierres gravées, les raretés que renfermait la Bibliothèque. Il m'a donné tous ses ouvrages; et, comme je le dis, je m'étais intéressée à cette magnifique collection que possédait mon pays. J'ai donc ressenti une indignation qui avait quelque chose de plus encore que celle qui animait les amateurs des arts. Il s'y joint bien aussi un peu de cette amère douleur qui chaque jour déverse son poison sur mon âme en me faisant voir combien tout ce qui est malheur, perte, souffrance humiliante, tout, tout enfin tombe dans ce calice qu'on présente à ma pauvre patrie et qu'on la contraint à vider. Quelles sont les recherches qui se font? Quelle activité est mise dans ces mêmes recherches? Au surplus, pourquoi m'en étonner? Je sais par expérience qu'on peut perdre et se plaindre à une autorité qui vous doit secours et protection, du moins, pauvre simple que je suis encore, je le croyais ainsi, et cependant n'avoir pas plus de nouvelles de ce que vous perdez que si l'événement se fût passé au Canada. Du temps de M. de Sartines la police était autrement faite; mais, sans aller si loin, ce n'est pas du temps du comte Dubois que cela serait arrivé.

M. de Sartines était lieutenant de police en France, lorsqu'il reçoit une lettre de son confrère de Vienne, qui lui écrit du fond de l'Allemagne qu'un homme coupable d'un grand délit s'est réfugié à Paris, que la police de Vienne en est *certaine* et que, en raison des bonnes relations d'amitié qui existent entre les deux cours de France et d'Autriche, M. de Sartines

est prié de faire toutes les démarches pour faire arrêter le coupable, dont, au reste, il lui envoie le signalement exact. M. de Sartines donne aussitôt des ordres; ses hommes se mettent en route. Les plus hauts greniers, les caves les plus profondes sont fouillés par eux. La recherche dure plus d'un mois. Enfin, au bout de cinq à six semaines, M. de Sartines écrit au collègue de Vienne :

« Monsieur et cher confrère, aussitôt après la réception de votre lettre, je m'empressai d'envoyer de tous côtés à la recherche du coupable que vous m'aviez signalé. Les efforts de mes agents ont été longtemps infructueux, mais nous avons enfin réussi à le découvrir et j'ai le plaisir de vous annoncer qu'il est en votre pouvoir de le saisir immédiatement, car il est *à Vienne même, d'où il n'est jamais sorti. Vous le trouverez dans tel faubourg, à tel numéro.* » Tout était indiqué, et M. de Sartines ajoutait à ses indications qu'il y *avait un pot de fleurs* sur la fenêtre de la chambre de l'homme poursuivi.

Cette histoire m'en rappelle une autre assez plaisante concernant aussi M. de Sartines.

Il avait un ami qu'il aimait comme un frère. Ces amitiés-là sont souvent dangereuses. Mais, quoi qu'il en soit, il aimait cet ami comme s'ils eussent été au Monomotapa. L'autre crut qu'il fallait également agir comme si en effet ils étaient Monomotapiens; mais il prit la chose en sens inverse, comme on va le voir. Un jour, discutant ensemble, l'ami dit à M. de Sartines :

— C'est, en vérité, une belle chose que la police ! Je suis sûr que rien d'utile ne parvient à ta connaissance. Tu ne sais que ce que l'on veut bien que tu saches.

M. de Sartines se fâcha. Mettre en doute l'habileté de *ses sujets*, c'était mettre en doute son omnipotence, car il n'avait de crédit à Versailles qu'en raison du savoir-faire admirable qu'il savait mettre en œuvre. Il défia son ami et lui dit qu'il serait bien étonné s'il s'entendait raconter ce qu'il avait fait *minute par minute*, et cela pendant huit jours de suite.

Une pensée intérieure, que M. de Sartines ne pouvait comprendre, fit sourire l'ami à cette proposition.

— Eh bien ! soit, lui dit-il, j'accepte. Mais parions cent louis que je mets tes limiers en défaut, car je regarderai comme nul tout ce qui aurait été tenté, si pendant une seule heure tes gens ne sont pas instruits.

— Cela va sans dire, répondit M. de Sartines.

Les deux amis se donnent la main, et le lendemain matin doit commencer l'exécution de l'entreprise. Le jour d'après, l'agent chargé de cette grande affaire, dont la surveillance donnait un bon temps aux voleurs de montres et de bourses, se rend chez M. de Sartines et lui montre son rapport. En le lisant, le magistrat gourmande rudement son homme. Le rapport disait que l'ami s'était levé à neuf heures, il avait mis ses pantoufles, sa robe de chambre, avait éternué et toussé pendant un quart d'heure — il y a des gens qui ont de la pituite, — il avait pris son chocolat; ensuite son valet de chambre l'avait *accommodé*; il avait lu le *Mercure de France*, un bulletin de Fréron; il avait écrit un billet, mais on ne savait à qui, parce que l'ami l'avait serré dans sa poche et que, bien qu'un espion se fourre partout, il n'entre pas dans un gousset. Mais c'était un billet d'amour, il en répondait. Le papier était ambré et puis plié d'une façon... enfin c'était une lettre d'amour. Après cela l'*ami* avait été

se promener aux Tuileries. Il avait d'abord été sur la terrasse de l'eau, puis dans l'allée du milieu ; il avait fait trois tours d'allée de soixante-deux pas chacun ; il avait salué trois fois Mlle Arnould, une fois Mme Dugazon, deux fois Mlle Gaussin ; puis ensuite l'*ami* avait été dîner, parce qu'on ne peut pas toujours saluer des actrices, quelque charmantes qu'elles soient. L'*ami* avait donc été dîner chez M. *le Premier*. Il avait fait la partie de cavagnole de Mme la Première après dîner ; il avait gagné dix louis et les avait ensuite noblement reperdus au quinze. Ensuite l'*ami* avait été à l'Opéra ; il avait lorgné dans toutes les loges, regardé toutes les femmes, une surtout. Après l'Opéra l'*ami* était venu souper chez M. de Sartines ; il avait, à ce que disait le rapport, fort mal dîné apparemment, car il soupa comme un affamé. Il mangea de cinq ou six plats et, pour rendre justice à l'espion, il reproduisait le menu de M. de Sartines et celui-ci retrouvait son souper de la veille. « Mais, monseigneur, disaient les dernières lignes du rapport, voilà ce que je ne puis m'expliquer à moi-même, il nous a été impossible, à mes confrères et à moi, de savoir ensuite ce que M. D... est devenu en sortant de votre hôtel. Sa voiture a filé avec une telle rapidité, qu'il n'a pas été au pouvoir d'un être humain de s'attacher à sa poursuite.

— Comment, bourreau ! s'écria M. de Sartines, tu m'assassines depuis deux heures avec des détails insipides, de pantoufles, de robe de chambre, de gens qui mangent, et tu te casses le nez au moment où il fallait être le plus malin chien de chasse ! Prends garde à ce que tu feras demain. Je veux être instruit *minute par minute* de tout ce que fait M. D....

— Mon ami, dit-il à celui-ci le lendemain, je sais de tes nouvelles, comme je te le prouverai à la fin de notre semaine... Ah! ah! ah! tu fais des choses comme cela! Écoute, je te donnerai un conseil d'ami; ne suis pas autant cette société d'actrices. Hier, aux Tuileries, on t'a vu avec les plus élégantes; je n'aime pas à te savoir livré à de pareils enchantements! Et puis à l'Opéra! Tiens, crois-moi, choisis dans la bonne compagnie. Ce n'est que là où tu rencontreras de ces plaisirs du cœur qui ne se trouvent pas dans un autre monde. Tu m'entends?

— Vraiment oui, lui répondit l'ami, et d'autant mieux que je n'ai pas attendu ton avis pour suivre cette marche.

— Vraiment! dit M. de Sartines en ouvrant de grands yeux.

— Oui, en vérité.

— Mais alors tu me feras tes confidences?

— Pas le moins du monde. C'est à toi de savoir ce qu'il te faut savoir, quant à moi, je suis muet.

M. de Sartines, stimulé par ce que venait de lui dire l'ami, attendait avec une impatience encore plus vive le rapport du lendemain. Même désappointement. Les pantoufles, la robe de chambre, le chocolat, tout venait en son lieu; mais entre minuit et une heure, M. D... disparaissait comme par enchantement, et rien ne pouvait faire retrouver sa trace. Le troisième jour, M. de Sartines s'emporta et dit à ses agents :

— Je vous chasse tous, si demain je n'ai pas un rapport comme je l'ai demandé.

Les honnêtes gens, ainsi menacés, se regardèrent en sortant du cabinet du maître :

— Que faire? dirent-ils au chef de la brigade.

— Il n'y a pas deux partis à prendre, leur répondit celui-ci ; et il leur communiqua son projet.

Le lendemain matin, M. D... venait de mettre ses pieds dans *les pantoufles*, de passer ses bras dans les manches *de la robe de chambre* si bien décrites dans le rapport des mouchards. Il allait s'asseoir devant une tasse remplie de ce chocolat fumant et savoureux dont ils avaient eu soin de préciser la quantité de vanille qu'il renfermait ; M. D... avait en ce moment sur les lèvres un sourire de triomphe, dans lequel on aurait pu voir de la malice et même de la moquerie. Ce fut alors que son valet de chambre lui annonça trois hommes qui demandaient avec instance à lui parler. « C'était une grâce, disait le valet de chambre, qu'ils voulaient obtenir de monsieur le comte. »

M. D... était accessible. Il donna l'ordre d'introduire ces hommes et renvoya son valet de chambre.

— Monsieur le comte, dit le chef de la troupe avec un accent tout à fait solliciteur, vous ne voulez pas faire perdre leur pain à de braves pères de famille ? Nous venons vous supplier de nous sauver la vie, car, si nous sommes chassés, nous ne mangeons plus, et si nous ne mangeons plus, nous n'avons qu'à aller nous jeter à l'eau.

Et en attendant, ils se jetaient à genoux.

— Mes chers amis ! s'écria M. D... en s'empressant de les relever, eh ! bon Dieu ! que faites-vous ? Que puis-je pour votre sort ? Je ne vous comprends pas.

— Hélas ! monsieur, il s'agit de votre pari avec M. de Sartines. Nous devons l'informer de ce que vous faites minute par minute. Nous le savons bien, mais...

M. D... commençait à comprendre.

— Mais vous concevez, monsieur le comte, qu'il est impossible que nous mettions dans notre rapport que vous vous rendez auprès de Mme de S... aux heures où nous sommes forcés de dire que nous vous perdons de vue. Et cependant, il faut que nous parlions. Ou permettez-nous de mentir, ou changez de direction.

M. D... regarda le chef de la troupe et sourit :

— Tu es un drôle habile, lui dit-il en lui jetant une bourse pleine d'or. Tiens, partage cette récompense avec tes camarades, je perdrai le pari.

M. D... perdit en effet sa gageure, car on pense bien qu'il n'alla pas chercher à s'appuyer sur l'avantage que lui avait donné la discrétion des hommes de M. de Sartines ; il s'avoua vaincu, et M. de Sartines répétait en se frottant les mains :

— J'en étais sûr. Comment veux-tu, mon cher, qu'un lieutenant général de police ignore quelque chose ?

Puis il ajoutait :

— Je voudrais seulement que tu fusses plus rangé. Que diable ! mon cher, fais donc un choix dans la bonne compagnie.

Voilà encore la *folle* qui fait un de ses tours, et qui, pour les mœurs de la régence [1], nous a éloignés du cabinet des médailles. Il faut y revenir

J'ai déjà dit, je crois, que cette course fut, avec celle de la Bibliothèque et des tableaux, la course qui

[1] Sous M. de Sartines, les mœurs de la régence étaient pour le moins autant en activité que sous Monsieur le régent. Ce sont celles que nous voyons si bien décrites dans la charmante pièce de M. de Longpré.

me fit un plaisir vrai et bien senti, en raison du charme que l'on trouve toujours à entendre une explication claire et précise de ce qu'on voit. C'est peut-être aujourd'hui que je ressens le plus de reconnaissance pour les amis qui à cette époque daignaient me juger autrement qu'en jeune femme et concevaient qu'on peut à tout âge recevoir de doctes instructions.

Il est peu de personnes à Paris qui ne connaissent le cabinet des médailles et des antiques. A l'époque dont je parle, et à laquelle nous sommes arrivés en ce moment dans ces Mémoires, il était beaucoup moins visité qu'il ne l'est aujourd'hui. Cependant, quelque connu qu'il soit, je vais en donner ici un léger aperçu qui ne peut manquer d'avoir de l'intérêt, en faisant comprendre tous nos regrets à ceux qui ne connaissent qu'imparfaitement cette collection.

Le cabinet des médailles et des antiques n'a pas toujours été à la Bibliothèque royale. Il fut d'abord formé au Louvre par Louis XIV. Avant lui, François Ier, d'abord, car on n'a pas souvenir qu'il y ait eu avant lui un autre roi de France qui s'en soit occupé. François Ier rassembla quelques médailles antiques et du moyen âge, en or et en argent, et il en fit non pas un médailler, mais des objets de parure; car ces médailles étaient richement enchâssées dans des filigranes d'or et d'argent. Puis vint ensuite Catherine de Médicis qui apporta de Florence de grandes richesses en ce genre. Charles IX, qui aimait l'étude s'il n'aimait pas le bien, augmenta la collection de sa mère de celle du savant Groslier, et déjà nous pouvions être fier de notre médailler dans le-

quel on pouvait enfin étudier l'histoire et trouver quelquefois le moyen d'éclaircir des points obscurs. Mais les guerres civiles, les troubles de la Ligue amenèrent bientôt une époque de destruction à laquelle rien ne put et n'osa résister. Les médailles furent presque entièrement pillées et dispersées. Le bon roi qui vint ensuite et voulut réparer tous les maux de ces temps désastreux, s'occupa de faire rentrer une partie des pièces volées. Et au moment de sa mort, le savant Bagarris avait été appelé par lui à Paris, pour être à la tête du cabinet de médailles qu'il voulait former. Après lui, son fils, qui n'était qu'un homme parfaitement nul, ne s'occupa pas de suivre un exemple déjà donné, et Bagarris quitta la France avec les trésors qu'il avait apportés avec lui.

Ce fut Louis XIV, c'est-à-dire Colbert, qui forma le beau cabinet des médailles et antiques situé au Louvre ; mais il paraît qu'il y eut toujours un sort sinistre attaché à ce cabinet des médailles que la science seule devrait signaler. En 1662, le duc d'Orléans, père de la grande Mademoiselle, laissa au roi tout ce que contenait en raretés, en médailles et manuscrits, le château de Blois, où l'on sait qu'il faisait sa demeure. Cette collection augmenta la beauté de celle qui existait déjà, et Louis XIV, voyant combien l'abbé Bruneau, gardien des médailles de Gaston, était un homme instruit et habile, le nomma conservateur des médailles du cabinet royal. Mais dans le mois de novembre de 1666, le malheureux fut assassiné et volé dans le Louvre même. La nature du crime fit juger que les assassins en voulaient aux médailles. Alors on transporta le dépôt précieux à la Biblio-

thèque royale, qui alors était rue Vivienne. Ce fut à cette époque que ce Colbert, méritant bien plus le nom de *grand* que son fastueux maître, accrut cette riche collection de tout ce que l'ordre extrême qu'il mettait dans les dépenses lui permettait d'acheter. Il fit voyager des savants éclairés, en Suisse, en Grèce, en Italie. Un antiquaire, nommé Vaillant, a enrichi le cabinet des médailles d'une ample moisson rapportée d'Afrique, de Perse et des contrées les plus lointaines. Enfin, sous le règne de Louis XVI, en 1776, le cabinet des médailles s'est enrichi de l'immense collection de M. Pélerin : cette addition, qui n'était rien moins que de trente mille médailles, a donné au cabinet des choses rares et précieuses.

Lorsque Millin nous fit entrer dans son domaine, car on pouvait nommer ainsi la partie de la Bibliothèque nationale qui était confiée à ses soins, il était vraiment fier de ce qu'il allait nous montrer. Un pareil voyage au travers des temps anciens de tous les peuples, avec un guide comme lui, offrait dans le fait un intérêt dont il pouvait réclamer une portion. Voilà encore un de ces jalons me servant à retrouver d'antiques souvenirs et que mon cœur souffre cruellement à évoquer. Combien je regrette cet ami à l'esprit aimable et bon, au cœur dévoué, et dont la profonde instruction, le haut savoir n'avaient jamais altéré la charmante gaieté, la plus aimable simplicité ! Que de fois j'ai trouvé Millin jouant avec mes enfants comme si lui-même avait eu leur âge ! Son cœur était bon, son âme élevée et son esprit d'une haute distinction, voilà ce que je pense de lui. Je devais ce tribut à la mémoire d'un ami, il n'existe plus. Depuis longtemps sa mort a dû imposer silence à l'envie, et aujourd'hui

elle peut bien me permettre de parler près d'un cercueil.

Les médailles n'étaient pas encore à cette époque où nous les vîmes avec lui, arrangées comme elles étaient l'année dernière lors de l'indigne vol qui fut commis. Cependant les seize cents tiroirs étaient là, ainsi que ceux du buffet du milieu de la salle. Millin s'occupait alors avec un grand soin à décrire cette belle et magnifique pièce en or, cette patène trouvée en Bretagne qui pèse cinq marcs et cinq à six onces. Autour est un limbe orné de seize couronnes, où sont enchâssées autant de médailles antiques toutes en or. Ceux qui connaissent l'ouvrage de Millin sur les *monuments antiques inédits* ont pu juger de la beauté de cette pièce, car rien n'est au-dessus du talent avec lequel il en fait la description.

Je ne puis me rappeler bien précisément maintenant si c'était le général Hitroff, aide de camp de l'empereur Alexandre, et qui était alors à Paris, l'un des hommes les plus remarquablement instruits que j'aie jamais rencontrés dans la science *numismatique*, ou bien un Danois *allemagnisé*, qui, ce même jour, était avec nous au cabinet des médailles; mais c'était l'un des deux toujours, et leur présence à l'un ou à l'autre donna lieu à une vive discussion relativement à l'un des *boucliers votifs* trouvés dans le Rhône, et sur lesquels les opinions ont été si partagées. L'un de ces étrangers soutenait que ce qui se voit sur le bouclier est la continence de Scipion, et Millin défendait son *bouclier*[1] en prétendant que c'était Briséis rendue à

[1] Ce disque ou bouclier votif pèse quarante-deux marcs et a six pieds et demi de circonférence; le second pèse plus de quarante-trois marcs, et a six pieds neuf pouces de tour.

Achille. Au reste Winkelmann était de l'avis de Millin, ou Millin de l'avis de Winkelmann, ce sera comme on le voudra.

Les morceaux du genre de celui que je viens de décrire sont nombreux dans notre beau cabinet. Mais c'est dans les médailles surtout que nous étions riches de cette richesse de la science, que la cupidité ne devait convoiter qu'en tremblant et à genoux. Nous avions des médailles *uniques*. De ce nombre étaient d'abord celle en or, ou plutôt le médaillon représentant Justinien. Ce médaillon a plus de trois pouces de diamètre. Puis ensuite, un autre médaillon où se voit gravée une belle tête de Pescennius Niger. Ce médaillon était en argent. Une médaille de Romulus; une autre d'un Alexandre, tyran en Afrique, mais surtout une tête de Marc-Antoine fils. Cette médaille[1], si elle a été volée, est une perte immense pour l'art et pour la France, ainsi que toutes celles que je viens de nommer, car elles sont *uniques*. Il en est encore d'autres que je ne nomme pas, car l'étendue de ces Mémoires ne me permet pas de donner plus de détails.

Maintenant une seule réflexion.

Le cabinet des médailles possédait, en 1831, près de quatre-vingt mille médailles[2]. Dans ce nombre,

[1] Il en est, dit-on, une semblable dans le cabinet de l'empereur d'Autriche, à Vienne.

[2] Dans le temps de la révolution, il y en avait sans doute un moins grand nombre, mais ce nombre était toujours immense. Au surplus, nous avons l'espoir que la collection des Ptolémées sera remplacée, du moins en partie, par M. Édouard de la Calderène, qui rapporte, dit-on, de ses savantes courses en Orient, une grande quantité d'objets curieux, parmi lesquels se trouvent

celui des pièces métalliques — par le mot métallique j'entends d'or et d'argent — est certes bien assez considérable pour tenter la cupidité, surtout lorsque de graves besoins stimulent le pouvoir pour agir et qu'il peut tout oser. Eh bien, jamais, dans tout le cours de la révolution, ce dépôt n'a été même demandé dans aucun temps de cette terrible tourmente. Mais nous vivons à une époque vraiment digne d'être citée comme devant servir de modèle pour l'oubli de tout principe. Et telle est la conséquence d'une manière d'être fautive dans le point dominant. L'exemple, l'exemple ! Voilà la meilleure des injonctions, voilà la meilleure des morales. Elle est immense dans sa force, parce qu'elle donne le droit d'exiger. Le capitaine d'un vaisseau a-t-il celui de faire donner des coups de garcette à un matelot, parce qu'il aura bu trop d'eau-de-vie, si lui-même s'enivre tous les jours? Non sans doute. « Mais où en serait-on si l'on voulait ainsi tout ramener à la simple expression du droit par le droit, ou du droit par le fait? » viendront vous dire ces gens qui trouvent tout bien, parce que, accoutumés à suivre le vaisseau dont je parle, ils trouvent toujours quelque chose à ronger après les pauvres hommes que l'on jette à la mer, étant de l'espèce de ces petits requins métis, grands amateurs de pâtures de toute espèce ? Ah ! tout cela est bien triste, et plus que jamais il faut faire taire *la folle de la maison* lorsqu'elle abandonne les époques glorieuses pour celles où le cœur souffre. Rentrons-y bien vite. Hélas!

cent cinquante médailles d'or antiques et curieuses. C'est une double obligation que les amateurs des arts auront à M. de la Caldarène.

encore de la souffrance en trouvant tant de rangs éclaircis par la mort, tant d'amis qui ne répondent plus à la voix qui les appelle! Mais n'importe, cette angoisse est plus supportable peut-être que celle qui fait autant souffrir le cœur, et dans laquelle l'âme ne trouve aucune consolation[1].

Étant dans la Bibliothèque nationale, nous en parcourûmes toutes les parties. Nous vîmes le cabinet des gravures, celui des manuscrits, à la tête duquel était alors, je crois, M. Langlès. Ce dernier cabinet était admirable par la quantité et la *qualité* surtout des nombreux trésors qu'il offrait à la curiosité. Les manuscrits chinois, les manuscrits des *Contes arabes*, de ces *Mille et une Nuits*, si chères à tout ce qui a reçu de la nature une imagination féconde et créatrice, une immense quantité de manuscrits hébreux, tartares, grecs, latins, parmi lesquels se trouvent en entier ceux de Properce, de Catulle et de Tibulle, puis *Sapho*, un poème de Claudien, etc., etc.

Une particularité assez singulière, c'est qu'en 1708 on fut prévenu qu'il y avait à la douane une caisse qui, depuis dix-sept ou dix-huit ans, n'était pas réclamée. La caisse fut ouverte, et on y trouva une quantité immense de livres *tartares*. Personne ne les réclamant, ils furent remis à la bibliothèque du roi. Il est à présumer que le savant qui les avait recueil-

[1] Je connais une veuve ayant quatre enfants, trois petits-enfants, une nombreuse famille dont elle est le seul chef, c'est-à-dire le soutien. Ses droits sont appuyés sur des services rendus à la patrie pendant tout le cours d'une glorieuse existence, qui jamais ne peuvent être neutralisés par des besoins nouveaux; une pension est sa seule fortune, eh bien, cette année, cette pension a été diminuée de plus du dixième.

lis, s'étant fait précéder par eux en France, aura été assassiné pendant son retour, ou sera mort subitement avant de pouvoir en prévenir. Cette version est la seule qui puisse expliquer ce fait. Il est à remarquer que la plus grande des cinq salles qui contiennent les manuscrits était l'ancienne bibliothèque du cardinal Mazarin. On sait que la bibliothèque était le palais Mazarin (ou l'hôtel de Nevers). Cette pièce dont je parle est fort belle. Elle a vingt-deux pieds de large sur cent quarante de longueur. Le plafond est l'ouvrage de Romanelli.

Le cabinet des gravures, des gouaches, des aquarelles, etc., est également fort curieux. On y remarque avec étonnement un recueil fait par un abbé de Marolles, contenant des gravures depuis l'époque de la naissance de cette branche de l'art du dessin (en 1470), jusqu'à nos jours. Je recommande surtout à l'attention des curieux une collection de gravures, ou d'estampes, comme on voudra les appeler, faites pour une édition du *Dante*, en 1481 ; c'est-à-dire onze ans après que l'art de graver fut connu. Le portrait du roi Jean et de l'amiral de Coligny sont aussi curieux à remarquer. Celui du roi Jean a cela de particulier qu'il n'est point là à sa place. Il devrait être au milieu ou plutôt à l'entrée de la bibliothèque, c'est-à-dire de la collection des livres et des manuscrits. Le roi Jean est le premier roi de France qui ait possédé une bibliothèque. Il est vrai qu'elle n'était pas nombreuse : nous savons qu'il avait réuni à grande peine huit à dix volumes. C'était : un *Traité des Échecs*, quelques *Décades* de Tite-Live, une *Bible*, les guerres de la Terre-Sainte, et quelques livres pieux. Son fils, ce roi que les flatteurs de Louis XIV affectent d'oublier

pour parler toujours de leur idole, et qui est pourtant, à bon droit, un plus grand roi de France que le fastueux insensé, Charles le Sage enfin, augmenta cette petite réunion de livres manuscrits et la porta jusqu'à neuf cents volumes. Puis vint le duc de Bedfort, l'Anglais usurpateur. Il prit nos beaux livres à couvertures de velours et de moire, à riches fermoirs en vermeil, et même en précieuses pierres et beaux joyaux, ornés de belles et gracieuses peintures et miniatures. Louis XI racheta plusieurs de ces beaux livres, et l'imprimerie, qui vint sous son règne, facilita l'augmentation rapide de la bibliothèque royale. Louis XII y ajouta celle des ducs de Milan, dont il était possesseur par sa mère. Et François Ier en fit enfin une collection qui commença à avoir du renom. Ce fut lui qui le premier l'établit à Fontainebleau. Puis Henri II rendit l'ordonnance qui enjoignait aux libraires de fournir un exemplaire *en vélin* et relié, de tous les ouvrages qu'ils imprimeraient[1]. Sous François II, sous Charles IX, sous Henri III, pendant ces règnes qui étaient eux-mêmes dominés par celui du fanatisme et de la terreur, les persécutions fanatiques et iniquement cruelles qui eurent lieu amenèrent un résultat tristement heureux pour la Bibliothèque royale. Les confiscations enrichissaient ce dépôt déjà bien précieux à l'époque de la Ligue. C'est au président *Brisson* qu'on doit la conservation de ce qui fut alors sauvé. Il défendit la science contre la fureur fanatique, et les ligueurs qui voulurent en-

[1] Cette ordonnance, comme une grande partie de toutes celles qui furent alors rendues, n'eut à cette époque aucune suite. Ce fut Colbert ou Louvois, je crois, qui la remit en vigueur.

vahir la bibliothèque furent repoussés. Lorsque Henri IV fut maître de Paris, ce fut lui qui fit venir la bibliothèque de Fontainebleau à Paris, au collège de Clermont, d'où venaient de partir les jésuites, après le forfait de Jean Châtel. A cette époque, on y joignit les manuscrits vraiment rares et précieux de Catherine de Médicis. Elle était composée de plus de huit cents volumes de manuscrits arabes, italiens, hébreux, grecs, latins, etc., tous très rares. Cette belle collection venait du cardinal *Ridulfi*, neveu de Léon X. Après la mort de Catherine, ces livres demeurèrent en dépôt chez son bibliothécaire. Henri IV en ordonna l'acquisition. Il existe, à propos de cette collection, une lettre de ce beau et grand roi, adressée à M. de Thou, son bibliothécaire, laquelle lettre m'a paru charmante par son naturel et sa simplicité. Nous en vîmes l'original de la main même de ce roi vraiment martyr et le plus grand de nos monarques. Elle est courte; la voici :

« Je vous ai cy-devant escrit pour retirer des mains du neveu de feu l'abbé de Belle-Branche la librairie de la feue reine, mère du roi monseigneur; ce que je vous prie et commande encore un coup de faire, si jà ne l'avez fait, comme chose que je désire et affectionne, et veux, afin que rien esgare, et que vous la mettiez avec la mienne. Adieu[1] »

Sous Louis XIII, la Bibliothèque royale s'augmenta par les soins du cardinal de Richelieu, qui pourtant soignait encore mieux la sienne qu'il laissa ensuite par testament à la Sorbonne. Les livres appartenant

[1] Cette lettre est du 4 novembre 1598.

au roi s'élevaient alors à dix-sept mille volumes tant imprimés que manuscrits.

Ce fut — comme je l'ai déjà fait remarquer d'une infinité d'autres choses — ce fut sous le ministère de Colbert que cette magnifique collection mérita sa renommée en acquérant des trésors et des richesses qu'elle n'avait jamais possédés. Mais le véritable bienfait que ce grand homme attacha à ce bel établissement fut d'ordonner qu'il serait ouvert au public. Ainsi les connaissances humaines étaient à la portée de tous, ainsi la propagation des lumières n'était plus arrêtée par un verrou placé par l'ignorance et la sottise. Sous le règne de Louis XIV, il y avait plus de quarante mille volumes imprimés et plus de dix mille manuscrits. Sous Louis XIII tout n'allait pas à dix-sept mille. Sous la régence, la Bibliothèque vint enfin où nous la voyons aujourd'hui.

A l'époque où nous visitâmes ainsi en voyageurs étrangers ce magnifique monument, ce dépôt des erreurs et des vérités humaines, le nombre des livres imprimés, à ce que nous dirent ceux qui étaient à la tête de l'établissement, s'élevait à trois cent mille, celui des manuscrits à cinquante mille et le cabinet des gravures pouvait contenir dix mille portefeuilles, contenant en tout peut-être trois cent mille pièces: mais depuis cette époque, le nombre de toutes ces choses a dû presque doubler. On calcule que chaque année la Bibliothèque s'augmente de dix mille volumes donnés en France et de près de quatre mille envoyés de l'étranger.

Nous fûmes voir aussi les diverses bibliothèques des édifices publics, telles que celles de la Ville, de l'Arsenal, etc., etc.; mais après celle que j'avais tant

admirée, c'était perdre mon temps que d'en vouloir connaître d'autres. Ce que l'on peut dire, par exemple, c'est que Paris est sous ce rapport la ville la plus doctement dotée par la science.

Nous visitâmes également toutes les institutions, non seulement celles de bienfaisance dont j'avais bien un peu la surintendance comme commandante de Paris, mais aussi toutes celles qui appelaient notre curieux intérêt. Dans ce nombre étaient les Enfants trouvés, le Cabinet d'histoire naturelle, les Sourds-muets[1], les Aveugles. Le Muséum d'histoire naturelle est trop connu pour que j'emploie ici une ligne à en parler. Je dirai seulement que sa restauration est due en grande partie à M. Thibaudeau et au fameux chimiste Fourcroy. Lorsque M. Chaptal arriva au ministère de l'intérieur, il donna aussi ses soins à cet établissement, que la science qu'il professait l'appelait en effet à protéger spécialement. J'ai parlé de Thibaudeau et de Fourcroy, parce que leur sollicitude a entouré ce temple de la nature qui renferme un abrégé de l'univers, d'une enceinte protectrice à une époque où la destruction marchait la tête haute.

Nous consacrâmes aussi une journée à voir toutes les barrières, ces preuves de la folie de M. de Calonne, ainsi que de celle de M. de Brienne, quelque fâché que ce dernier en ait été. Ces barrières, destinées, comme on le sait, à servir les intérêts des fermiers généraux, firent horriblement crier tout Paris. La nouvelle en-

[1] Lorsque j'étais gouvernante de Paris, j'ai été témoin de plusieurs faits assez singuliers dans deux séances données pour moi, et dont je parlerai, à cette époque, dans un des volumes suivants.

ceinte parut à ses habitants une sorte de prison et, malgré la beauté ridicule des barrières, les soins apportés par M. Ledoux à leur construction, le peuple de Paris grondait de se voir enfermé. Mais comme il faut que le bon peuple ne gronde même qu'en riant, on fit une chanson, des lazzis, car sur quoi n'en faisons-nous pas? Nous savons nous-mêmes si le sujet nous manquait. Quoi qu'il en soit, on ne voulait pas des barrières, et l'on s'en allait disant :

Le mur murant Paris rend Paris *murmurant.*

Enfin, nous mîmes six semaines à faire ce délicieux voyage. Nos compagnons ne furent pas toujours les mêmes. Les uns avaient des affaires, d'autres des plaisirs. Quant à moi, je continuai toujours mes courses et j'avoue que j'ai conservé de ces journées rapidement écoulées, et pourtant si remplies, un doux et charmant souvenir.

CHAPITRE XXII

Félix Cassal. — Les animaux du Jardin des Plantes. — Les voyages d'un menteur. — Les lions, les tigres et les hyènes d'Afrique. — Le tigre boiteux et les deux vieilles femmes. — Singulier appoint dans un marché. — Le serpent et le pélican. — Le consul de France en Barbarie. — Le *sarcophage* vivant. — Exemple incroyable de voracité. — Histoire et mort d'un homme extraordinaire. — Le garde-chasse du prince de Ligne et le loup enragé.

J'ai déjà parlé de Félix Cassal [1], gardien des animaux au Jardin des Plantes. Il était fort bien placé là où il était, d'autant plus que je n'ai jamais rien connu de si amusant que lui lorsque les gens lui plaisaient et qu'il voulait bien condescendre à raconter quelques-unes de ses *belles histoires*. Or il est bon de savoir qu'il n'a jamais existé un homme plus menteur que Félix. Et le privilége du voyageur était certes grandement mis par lui en pratique... Il racontait des choses dont en vérité la foi la plus robuste ne pouvait pas s'arranger. Le premier consul le reprenait quelquefois, mais toujours en riant, et il était le premier à le remettre sur le chemin de son histoire que le pauvre homme perdait alors tout à fait. J'ai dit comme quoi un jour il prétendait avoir été mordu à la jambe par un crocodile, et cela à Constantinople,

[1] On l'appelait aussi Bijou.

comment le premier consul lui répondit : « Mais, Félix, il n'y a jamais eu de crocodile à Constantinople. Qu'est-ce donc que tu nous dis là ? »

Et Félix devenait alors comme un arc-en-ciel.

Mais lorsque nous fûmes faire notre visite aux habitants de notre belle ménagerie, Félix, ne voyant parmi nous aucun visage qui pût lui imposer et le reprendre au milieu d'un conte, nous en fit sur chacune de ses bêtes! Toutes avaient une anecdote plus ou moins singulière, plus ou moins terrible. Cependant au travers de ce déluge de paroles, Félix en laissait parfois tomber de véritables et de ce nombre furent celles relatives à la hyène qui alors était sous sa garde. C'était lui qui l'avait achetée, nous dit-il, à Maroc ou à Tunis ; je ne me rappelle plus lequel des deux. Et l'histoire de cet achat arriva en son lieu, comme on peut le penser. Celle-ci était assez plaisante.

Félix, étant à Tunis ou à Maroc, apprit que la cour faisait une vente par réforme de plusieurs de ses bêtes. Il dit aussitôt au consul de France qu'il fallait aller sur le lieu même de la vente, afin de mieux choisir, — on avait l'ordre d'acheter des animaux pour la ménagerie de France.

— Le citoyen consul ne se souciait pas trop d'aller au milieu des panthères, des tigres, des lions — et à chaque exclamation que faisait une des femmes qui étaient avec nous, Félix grossissait sa voix et répétait les grands mots de lions, de tigres et de panthères. — J'avais beau lui dire que ces bêtes-là étaient douces comme des agneaux, il ne voulait pas me croire. Et pourtant qui a jamais été mangé par un tigre dans un pays chrétien? Il faut pour ça aller se

promener dans les grands déserts, comme moi, par exemple. Je disais toutes ces bonnes raisons-là au citoyen consul, mais il n'en était pas moins blanc comme un fromage à la crème.

— Et pourquoi donc alors se donnait-il la peine et le tourment d'y aller? lui demanda quelqu'un.

— Pourquoi? dit Félix avec une rare impudence et sans paraitre étonné de la question, pourquoi? Parce qu'il était encore plus avare que poltron et qu'il craignait d'être volé par moi, puis par les Africains qui sont bandits, c'est la vérité. Enfin toujours est-il que le consul de la république à Maroc vint voir passer le marché que j'avais conclu avec le gardien des bêtes royales. Je m'étais arrangé de deux serpents encore assez jeunes, d'un pélican, d'une hyène, d'un vieux lion et d'un tigre ayant la patte cassée.

— Comment, Félix, vous achetiez pour la ménagerie de France une bête ayant une patte de moins? Mais c'est fort mal.

— Qu'est-ce que cela fait? répondit-il tranquillement; la patte ne manquait point. La bête avait de la représentation. Elle boîtait bien un peu, mais une fois dans *son salon*, la chose ne se voyait seulement pas. Mais le coquin de Tunisien ne savait pas la chose, et ce raisonnement-là il ne devait pas le faire. La bête n'avait au fait que trois pattes. Le lion était vieux, les serpents... heu!... couci... couci... Enfin il fallait être des chiens de païens endurcis dans la rapine comme des Arabes pour demander trois cents sequins de toute cette friperie-là... Aussi je me mis à faire des yeux au citoyen consul... mais des yeux!... Je lui dis que ces coquins-là voulaient voler la république.

Et Cassal rapportait dans le détail le plus minutieux, toutes les raisons qu'il avait données au consul de France pour ne pas conclure l'affaire.

— Mais le Tunisien, qui, à ce qu'il paraît, voulait se défaire de sa réforme, proposa de mettre deux femmes par-dessus le marché, reprit Félix, et le consul, aussitôt qu'il entendit parler de deux femmes, crut que c'était de belles Géorgiennes, ou bien même une belle Abyssinienne, et j'eus beau lui faire encore des signes, le tirer par son habit, l'enragé n'entendait rien et le marché fut conclu. Mais qui se mit à rire, poursuivait Félix, lorsque nous vîmes arriver une petite voiture contenant les péronnelles? — et il partait alors de ce gros rire qui ne s'entend que comme un écho et qu'on ne voit pas, car les lèvres sont presque immobiles. — Il y avait bien deux femmes, mais il y en avait une noire avec la blanche. La noire avait bien soixante-quinze ans, et la blanche était une mineure du même âge; ma foi, après avoir bien ri, je dis au citoyen consul que je lui conseillais de ne pas donner l'argent, que ces deux vilaines bêtes-là nous mangeraient plus de pain qu'elles ne feraient de besogne. Mais ne voilà-t-il pas, ajouta Cassal, que la noire, que j'aurais certifié être Abyssinienne ou Maure, vient de nous parler français! Elle était de Saint-Domingue, de l'habitation Galliffet. L'autre était de Marseille, et la voilà aussi à barbouiller comme la noire. Bast! alors il ne fut plus question de parler de les rendre! Le Tunisien voulait au contraire qu'on lui donnât de l'argent pour leur délivrance, parce qu'elles étaient Françaises. Mais j'ai dit, MOI, « *il n'en sera rien* ». Et en effet, le Tunisien a été forcé d'en passer par où nous avons voulu, et puis d'ailleurs

le marché était fait. Le consul fit marcher les deux vieilles devant lui, qui faisaient à elles deux un bel attelage pie, disait Félix, et moi je suivais avec mes bêtes. Il y avait dans le port une felouque qui partait le même soir pour Toulon. On y embarqua les deux vieilles, le pélican, les deux chacals. Je gardai avec moi le tigre, les deux serpents et la hyène. Le marché n'était pas mauvais au demeurant, car enfin les bêtes n'étaient pas encore trop de rebut.

— Et qu'est devenu le tigre boiteux? lui demandai-je.

— Il était mort durant la traversée.

Et Félix regrettait beaucoup sa peau. Il avait là-dessus une longue histoire où il racontait comme quoi il n'avait pu écorcher la bête, et puis il avait voulu « la manger ». Alors il tombait dans la divagation, ou plutôt dans le mensonge du voyageur et il ne fallait plus l'écouter. Au surplus, il s'entendait admirablement à soigner *ses bêtes* et, quelque bien qu'elles soient aujourd'hui, il n'en fut pas moins l'un des bons gardiens qu'elles aient eus.

Cette tentation de manger une grillade de tigre me rappelle une aventure qui arriva vers ce même temps à Paris et qui alors y causa assez de surprise.

Junot reçut un jour un rapport d'un commissaire de police, conçu dans de si singuliers termes qu'il attira son attention, non seulement par la nature du sujet, mais par celle des paroles qui le composaient. Ce commissaire, qui avait dans sa juridiction cette partie de la halle où s'étalait alors tout le rebut des boucheries et des tueries de Paris[1], avait été

[1] Elles étaient encore dans l'intérieur.

surpris, disait-il dans son rapport, de voir depuis quelques jours sous les piliers un être d'une nature tellement étonnante qu'il ne pouvait s'empêcher de communiquer ses propres observations à l'autorité. L'être qu'il signalait était un homme ne sachant ou ne voulant pas dire de quel pays il était. Cet individu ne mangeait que de la viande crue, et dans une telle quantité qu'on évaluait, disait le rapport, à plus de trente livres le poids de ce qu'il consommait dans une seule journée.

« Comme cet homme sort de la 35e demi-brigade, à ce qu'il prétend, ajoutait le commissaire, j'ai cru que c'était à l'autorité militaire à être d'abord informée de son séjour à Paris, et, en conséquence, mon général, je vous ai adressé ce rapport pour que vous donniez immédiatement vos ordres relativement à ce *sarcophage* qui ne cesse d'avoir après lui une troupe de cent badauds qui ne le quittent pas de vue tant que le jour dure. »

En lisant cette pièce éloquente, Junot me demanda si je ne serais pas bien aise de voir ce personnage, ce *sarcophage* vivant[1], comme le nommait poétiquement le commissaire? Quoique habituellement assez désireuse de voir une chose extraordinaire, j'ai pourtant assez de répugnance à me trouver vis-à-vis de ces productions monstrueuses que la nature met au monde comme des femmes accouchant d'un enfant

[1] En l'appelant ainsi, le bon commissaire entendait un *tombeau vivant* dans lequel allait s'engloutir cette immense quantité de viande qu'il dévorait. Voilà du moins la plus raisonnable traduction que je puisse trouver à ce mot extraordinairement appliqué à un individu.

sans bras, ou bien avec deux têtes. Ce qui est étonnant non seulement en beautés, mais en grandes choses, m'attirera toujours, en faisant, comme je l'ai dit plus haut, l'exception de ces horreurs repoussantes dans lesquelles j'avoue que je rangeais l'homme *sarcophage* signalé par le commissaire. Je ne cédai donc qu'avec une sorte de répugnance, et ce fut avec peine que j'appris que Junot avait donné l'ordre de le conduire à l'état-major de la place sur le quai Voltaire, où nous devions nous rendre pour voir les joûtes et les fêtes sur l'eau pour un 1er vendémiaire. Mais, en voyant cet individu que mon imagination m'avait représenté comme devant être effrayant, j'avoue que je demeurai surprise et ne pus m'empêcher de le témoigner.

Le jeune homme qui fut conduit devant nous pouvait avoir alors de vingt-trois à vingt-quatre ans. Il était d'une taille ordinaire, cinq pieds six pouces tout au plus, et fort grêle dans sa structure. Il était blond, extrêmement blanc et d'une fraîcheur de jeune fille. Ses traits étaient fort doux, agréables, et l'expression de sa physionomie était plutôt timide que hardie et encore moins cruelle. J'avoue que je fus surprise à sa vue et je lui demandai comment, avec un air si doux, il avait des goûts si sauvages. Il nous dit alors qu'il ignorait complètement d'où lui venait ce besoin de manger, cette fringale terrible qu'il ne pouvait apaiser. Rien dans ses souvenirs ne le reportait au delà de ses trois premières années.

A cette époque il se rappelait qu'il était dans un régiment, où depuis il demeura jusqu'à quinze ou seize ans. Mais alors ses besoins devinrent tellement exigeants pour le régiment qui l'avait recueilli, car

il était évidemment enfant de troupe[1], qu'il fut contraint de le quitter. Il passa dans un autre, qu'il fut aussi forcé d'abandonner, nul ne pouvant suffire à ce besoin effréné que rien ne pouvait satisfaire, d'autant plus qu'il lui était impossible de manger du pain et même des légumes. Aussitôt qu'un morceau de pain était, nous dit-il, dans son estomac, il éprouvait alors un malaise terrible et même une sorte d'agonie. Son front se baignait de sueurs froides et il sentait une entière prostration de forces. Il lui était de même impossible, et cela au péril de sa vie, de manger des aliments cuits. Tout devait être cru. Il nous demanda si nous voulions lui voir manger quelque chose; on avait préparé un très beau déjeuner pour lui. C'était un morceau de culotte de bœuf le plus succulent, le plus admirable du monde. Il pesait treize livres! Le jeune sauvage — car on ne peut lui donner en vérité d'autre nom — prit le morceau tout entier et, sans se servir de couteau, ni d'aucune autre chose que de ses mains et de ses dents, il expédia le morceau en moins de cinq à six minutes. J'avoue que j'eus alors un de ces mouvements de forte répugnance que j'avais prévue en venant pour voir cet homme. Sa physionomie, qui m'avait paru douce, était en ce momnte presque effrayante par son expression d'un contentement sauvage; il tenait le morceau de viande crue avec ses deux mains dont les doigts étaient longs, maigres et terminés en pointe comme auraient pu l'être des griffes. Ses dents, petites et acérées comme les dents d'un animal carnassier, entraient dans cette

[1] Il se croyait Polonais; son teint et la nuance de ses cheveux en effet le faisaient assez prendre pour un habitant du Nord.

chair toute sanglante, la déchiraient comme aurait pu le faire la mâchoire vorace d'un loup, et le sang qui en sortait retombait sur ses mains et les teignait, ainsi que son visage, d'une horrible couleur. Son aspect était vraiment repoussant. Il expédia le morceau de bœuf, pesant treize livres, dans l'espace très court de quelques minutes. On lui offrit alors des viandes plus délicates, qu'il dépêcha de même. Il était insatiable. Mais son dessert fut aussi curieux pour le moins que son dîner. Il mangea une grande quantité de noisettes et de noix dont le bois fut avalé par lui comme aurait pu l'être la pelure de ces mêmes fruits. Junot lui proposa du vin de Bourgogne, mais il répondit en souriant que le *compatriote* — c'était le valet de chambre de Junot qu'il appelait ainsi, parce qu'il parlait allemand — lui avait présenté une boisson qu'il préférait à toutes les autres, et *ce breuvage préféré*, c'était un immense seau rempli de sang de bœuf, tout chaud, que le malheureux avala sans en laisser une goutte!...

Il nous raconta qu'en Hollande, se trouvant un jour au moment de mourir de faim, il préféra *brouter* de l'herbe, à manger le pain de munition qui était sa seule nourriture. Mais les végétaux lui étant également nuisibles, on comprend que ce n'était pas sous cette forme que son estomac pouvait se raccommoder avec eux. Enfin pressé par la faim, au moment d'expirer, il se traîna près d'un homme tué la veille dans le combat où lui-même avait été blessé, et il mangea un morceau de cadavre!

— Je souffrais bien de ma blessure, nous dit-il, mais la douleur en était supportable, tandis que celle que me faisait éprouver la faim était intolérable et

tellement aiguë que j'ai cru mourir de sa violence[1].

Cet homme extraordinaire, ce *sarcophage vivant*, ainsi que l'appelait le commissaire de police, fut, ainsi qu'on le peut penser, l'objet de l'attention des gens de l'art. Il paraît que sa construction intérieure était d'une nature très différente de celle des autres hommes, surtout sous le rapport des facultés digestives. Il était doux dans ses relations habituelles avec ses camarades, point querelleur, très bon et très obligeant même, excepté dans ce qui regardait sa nourriture : alors il était sauvage et féroce, c'était l'homme des bois. Il avait été renvoyé de huit ou dix régiments parce qu'il affamait la ville où il se trouvait en garnison. Il était fort malheureux au moment où nous le vîmes, et il ne savait où donner de la tête. Junot lui fit donner quelques secours ; mais le moyen d'aider un homme qui meurt s'il ne mange vingt-cinq livres de viande dans les vingt-quatre heures? Il obtint son congé et partit pour l'Allemagne, où il devint garde-chasse dans les possessions du prince de Ligne[2]. Il s'arrangeait assez bien du gibier mort qu'il trouvait en son chemin et puis je crois qu'il faisait, tout garde-chasse qu'il était, des promenades au clair de lune pendant lesquelles il donnait à quelque cerf la maladie de quelques chevrotines ou d'une balle. Toujours est-il que pendant quelque

[1] En revoyant dernièrement le général Lallemand, je reparlais avec lui de cet homme extaordinaire. Les particularités que je viens de rapporter l'avaient tellement frappé, comme moi, qu'elles lui étaient également demeurées présentes.

[2] Je crois en être sûre; cependant ce pourrait bien être au service du roi de Saxe que serait entré le *sarcophage*.

temps la chose se passa bien. J'ai plus tard appris la mort de cet être singulier, qui ne put prendre, dit-on, sur lui de ne pas manger un loup mort de la rage, qu'il avait trouvé dans l'une des allées de la forêt.

CHAPITRE XXIII

Les baptêmes. — La seule commère du premier consul. — Le fils aîné de Mme Lannes et ma fille, les premiers filleuls de Bonaparte. — Le cardinal Caprara et la chapelle de Saint-Cloud. — Les ambassadeurs de Napoléon. — Anecdote sur le prince régent d'Angleterre, racontée par le premier consul. — Le général Andréossi à Londres. — Les lunettes d'un cardinal. — Mme Lannes, Mme Devaisne, Mme de Montesquiou et les préférences de Napoléon. — Le Roland de l'armée française. — La destinée de ma fille. — Le premier consul et la régénération des amazones. — La future papesse. — Cérémonie du baptême à Saint-Cloud. — La barrette du cardinal Caprara. — Mme Bonaparte et les cadeaux de baptême.

Le premier consul commença vers cette époque à faire une cérémonie imposante, pour le baptême des enfants dont il était parrain avec Mme Bonaparte ; car dès lors, comme sous l'empire, il ne choisissait jamais qu'elle pour sa commère, en exceptant[1] cependant Mme Bonaparte la mère, et Mme Louis, sa belle-sœur. Il y avait, après le Concordat, plusieurs enfants qui attendaient, pour recevoir l'eau sainte, que le premier consul fixât lui-même le moment de cette cérémonie ; il voulut qu'elle eût lieu à Saint-Cloud, qui, à notre grand regret, avait fait abandonner la Malmaison, c'est-à-dire l'avait au moins fait beaucoup négliger. Ma fille aînée, ma Joséphine, la pre-

[1] Ces exceptions étaient fort rares.

mière filleule de Napoléon, avec le fils aîné de Mme Lannes, étaient donc à attendre l'eau régénératrice. J'avoue que je fus fort contente lorsque je reçus l'avis de me tenir prête, ainsi que ma fille, parce que le cardinal Caprara, nonce apostolique, devait faire tous les baptêmes, deux jours après, dans la chapelle consulaire de Saint-Cloud.

Je ne sais si on a bien gardé le souvenir du cardinal Caprara. C'était un des hommes les plus rusés que la ville de saint Pierre ait jamais mis en circulation dans le commerce diplomatique. Avec son air cassé, sa petite voix de *musico*, son œil furtivement quêteur et humble cependant, il y avait dans cette tête, couverte d'un vieux gazon et surmontée d'une rouge calotte, plus de finesse, de ruse, et même de petites perfidies qu'on ne saurait l'imaginer. Le premier consul l'aimait assez à cette époque. Il riait de ses finesses, et il avait raison, car alors rien n'était plus simple que notre diplomatie, et celui qui se mettait en garde contre nous, et qui préparait une grande attention pour nous deviner, perdait certes bien son temps. Le général Lannes et le général Junot ambassadeurs à Lisbonne, le général Beurnonville à Madrid, le général Hédouville à Pétersbourg, Andréossi à Londres, Sébastiani à Constantinople, tous ces choix faits par Napoléon dans les rangs de son armée, prouvent que la diplomatie qu'ils étaient chargés de proclamer n'avait pas besoin d'autre droit que la *volonté* de celui qui les envoyait. Il est vrai de dire que quelquefois la vanité nationale souffrait bien un peu en voyant les *propositi* de quelques-uns de ces messieurs. Il en existe un recueil assez drôle. On y voit des offenses envers l'étiquette, contre

le protocole des cours; mais, malgré tout cela, je crois que cette époque est la plus belle de la diplomatie française.

Ceci me rappelle une petite anecdote que le premier consul raconta un jour comme une chose qui était en faveur du bon goût du prince régent. Et c'était beaucoup, pour Napoléon, de convenir que le prince de Galles pouvait dire ou faire quelque chose de bien, car il ne l'aimait certes pas, et savait très bien que le prince régent ne l'aimait pas davantage.

Le général Andréossy avait été à Londres en remplacement de M. Otto. Le général Andréossy était poli, fort poli, bien élevé, mais il ne connaissait pas le langage des cours, parce que, bien qu'il fût, je crois, entré au service avant la révolution, il était même trop jeune pour avoir pu prendre dans la bonne compagnies d'alors, ces manières polies et obséquieuses qu'on exige dans les hautes sociétés de tous les pays. L'Angleterre est peut-être celui de l'Europe où il se trouve le plus d'exigence en cette matière, et malheureusement le général Andréossy n'était pas *Bastant* pour faire pareille besogne. Il voulait être poli, mais *l'intention* n'est pas seulement ce qu'il faut au pays de cour, l'intention n'est même qu'une chose dont on ne vous sait aucun gré. Faites des révérences et maronnez des injures, ô mon Dieu! pourvu qu'on ne les entende pas, vous pouvez en dire toute une légende. C'est un pays bien adorable que celui-là! Oui, mais en revanche, vous y êtes très mal venu si vous y apportez des manières rustiques avec la bonne volonté de ne faire aucun mal. C'est ce qui arriva à ce bon général Andréossy. Il voyait souvent le prince de Galles, qui, à cette époque, était un aimable héri-

tier de la couronne, le plus libéral des hommes dans les idées qu'il émettait ; enfin, c'était un véritable espoir de bonheur s'il n'avait pas laissé voir *le pied fourchu.*

Il dinait souvent avec l'ambassadeur de France chez la duchesse de Devonshire, chez d'autres personnes, et toutes étaient contentes de lui, parce qu'il était, quoique prince royal, aussi abordable que le dernier plébéien et qu'il paraissait toujours disposé à accorder une demande. Mais tout ce qui l'entourait n'en gardait pas moins le respect le plus profond, et la popularité du prince de Galles avait, en raison de cela, une couleur aristocratique assez comique à voir à une telle chose : il faut, pour comprendre cette bizarre manière d'être, avoir été en Angleterre.

Le général Andréossy, qui vit le prince de Galles aborder familièrement plusieurs personnes que *lui* général Andréossy regardait comme lui étant fort inférieures, jugea qu'il pouvait prendre ses ébats sur le terrain de la politesse, et il se mit à causer avec le prince d'une façon si dégagée qu'on ne savait s'il fallait s'en fâcher ou en rire. Le prince de Galles, ainsi que je l'ai dit, allait dans beaucoup de maisons où il trouvait le général Andréossy et le saluait toujours poliment. Le général enchérissait sur l'aisance des manières de l'héritier de la couronne d'Angleterre, et bientôt il devint insupportable au prince, qui affectionnait avant tout les belles manières et l'extrême élégance, dont on sait au reste qu'il était le modèle en Angleterre. Une des familiarités qui l'impatientaient le plus était surtout cette habitude qu'avait contractée le général Andréossy de ne le jamais appeler que *mon prince !*

— Mon Dieu ! dit-il un jour à quelqu'un qui était près de lui, dites donc au général Andréossy de ne pas m'appeler ainsi : « Mon prince! » En vérité, on me prendra pour un prince russe.

Ce mot est vraiment spirituel, surtout lorsque l'on veut se rappeler qu'à cette époque la France et l'Angleterre étaient remplies d'étrangers, et notamment de Russes, dont la plus grande partie se faisait appeler *mon prince !* Et cela parce que leur père ou leur grand-père avait guidé ses chevaux sur les bords du Borysthène ou du Maïk, ce qui rend nobles, devant les Cosaques surtout.

De ce que je viens de raconter, il ne faudrait pas conclure que le général Andréossy ne fût pas un homme de très bonne mise dans la fort bonne compagnie. Non, sans doute, mais tout en connaissant beaucoup de bons usages, il n'avait pas appris à parler à des princes. Il riait tout le premier de la façon cavalière dont il avait mené le régent ; et je ne répondrais pas que Napoléon, tout en *disant* que le général d'Andréossy avait tort, ne lui donnait pas raison au fond du cœur. Quant au mot du prince de Galles, je le trouve charmant.

Encore des tours de ma folle ! Voyez un peu. Du cardinal Caprara, tout obséquieux, tout révérencieux, subtil, adroit, rusé, j'ai été tomber sur le nez de ce pauvre général Andréossy, laissant le cardinal dans la chapelle de Saint-Cloud, revêtu de son aumusse, toussant de sa petite toux et les yeux couverts de lunettes vertes dont les immenses verres lui cachaient une partie des joues, et cela peut-être, croyez-vous, parce qu'il avait la vue basse? Pas du tout. C'était parce qu'il craignait ce regard perçant du premier

consul, cette investigation redoutable pour les plus astucieux. Et le meilleur moyen d'échapper à ce coup d'œil terrible pour un homme qui ne veut pas être deviné avait été de se mettre derrière une redoute. Napoléon, qui savait que le cardinal n'avait pas la vue basse, le plaisanta si bien que les lunettes disparurent. On m'a assuré que ce n'était qu'une répétition de ce que l'Éminence avait fait à Florence, lors d'un traité, au temps des guerres d'Italie.

Le jour indiqué pour le baptême que le cardinal devait faire, nous nous rendîmes à Saint-Cloud avec nos enfants. C'était plaisir de voir ces jeunes mères, dont la plus âgée n'avait pas vingt ans, conduisant ces jeunes rejetons devant l'autel, pour qu'ils reçussent saintement le sceau de la protection promise à leur avenir par le patron de leurs pères! Hélas! quel a été cet avenir?

Mme Lannes et moi, nous étions les deux plus avancées dans notre *maternité;* nos enfants étaient à peu près du même âge. Son fils aîné, Napoléon, aujourd'hui duc de Montebello, avait seulement, je crois, quelques mois de plus que ma fille. C'était un enfant beau et bon, sensible à un degré bien rare dans un âge aussi tendre. Sa mère l'adorait. Elle remplissait tout ses devoirs maternels non seulement avec exactitude, ce qui n'était que le commandement de la nature, mais elle s'y donnait tout entière avec une abnégation d'elle-même fort méritoire dans une jeune femme aussi belle, aussi remarquablement belle que l'était Mme Lannes. Le premier consul professait une haute estime pour elle. Et cette estime il ne l'accordait pas facilement. Je n'ai même vu que deux autres femmes, pendant les quatorze années du

pouvoir de Napoléon, être distinguées par lui non pas comme attachement, il y en avait d'autres pour lesquelles son amitié — je ne parle pas ici d'un autre sentiment — était même plus forte ; mais son estime presque respectueuse n'a donné des preuves ostensibles qu'à *Mme Lannes*, *Mme Devaisne* et *Mme de Montesquiou*. Mme Lannes, par sa position, se trouvait en état de justifier la préférence que lui donnait souvent le premier consul sur d'autres femmes qui, comme elle, se trouvaient faire partie de la cour militaire du premier consul et qui étaient blessées au vif dans l'âme, en la voyant plus souvent qu'elles assise à table à la droite du premier consul, choisie pour une partie de jeu, nommée pour une chasse ou pour une excursion à la Malmaison. Le général Lannes, *ce Roland de l'armée française*, comme l'appelait Napoléon, était bien pour beaucoup, je le sais, dans ces marques si positives de faveur, mais ceux qui, comme moi, ont bien connu Mme Lannes, peuvent certifier avec une entière paix de conscience que, par elle-même, elle était pour autant que la renommée de son mari dans l'estime que lui témoigna l'empereur. Il lui en donna une dernière marque en la nommant dame d'honneur de sa seconde femme, de celle qui était l'objet de sa sollicitude la plus intime, la plus tendre, et qui ne lui a donné en échange que des malheurs, les fers et la mort... Mais j'anticipe sur les temps. Hélas ! les calamités amenées par cette fatale union sont tellement saignantes que le souvenir en surgit aussitôt que le nom est prononcé.

Au moment du baptême de nos enfants, ma fille promettait d'être ce qu'elle est en effet devenue, une personne charmante de grâces et de beauté. On peut

me pardonner cette effusion d'orgueil maternel, aujourd'hui que cette beauté, ces grâces, et je puis ajouter ces talents, ces vertus, tout est enseveli sous une guimpe religieuse et a dit adieu au monde. Oui, il peut m'être permis de parler du trésor que j'ai perdu... Mais mon cœur de mère doit se réjouir en pensant que ma fille est heureuse. Elle l'est autant qu'une créature peut l'être sur cette terre de souffrance. Elle est heureuse.

Lorsque je pense à elle, à elle, si belle et si parfaite, lorsque je porte les yeux sur ce portrait que le pinceau de Girodet a tracé comme il pouvait le faire, c'est-à-dire en chef-d'œuvre; lorsque mes yeux, voilés de larmes, ne peuvent plus fixer cette charmante tête blonde, dont les boucles soyeuses entourent un cou de cygne, ces yeux qui semblent encore me sourire et me caresser, alors mon cœur, déjà froissé par tant de malheurs, plie sous le renouvellement d'une de ses plus actives douleurs. Mais cette pensée arrête aussitôt toutes celles qui déchirent :

Elle est heureuse ! Oui, elle est heureuse... je le sais... j'en ai la certitude. Je sais que mon *trésor*, nom que son père et moi aimions à lui donner, je sais que mon trésor vit en paix, qu'il est heureux, enfin.

Alors je me reporte au temps de sa toute première enfance, lorsque Napoléon riait avec moi de cette illusion que je voulais me faire en habillant ma fille en garçon.

— Quel est donc votre projet, me demanda-t-il un jour assez sérieusement en regardant ma fille qui était jolie comme un amour, avec un petit matelot gris foncé, et un petit chapeau de castor noir ; quel est votre dessein en habillant ainsi cette enfant ? La

destinez-vous donc au grand-œuvre de régénérer les femmes et d'en faire enfin des amazones.

Il y avait dans l'inflexion de sa voix, dans son regard, dans son sourire, une sorte de malice qui n'avait rien de méchant, mais qui me tint en méfiance sur ce que je devais dire.

— Général, lui répondis-je, vous avez assez entendu parler ma mère sur l'éducation des filles pour que je n'ajoute rien ici à ce que vous pouvez vous rappeler. Certes, il est difficile d'avoir des idées plus *féminines* dans son plan d'éducation que ma mère les avait, comme vous le savez. Je ne ferai donc pas de ma fille une *Jeanne d'Arc*, je n'en ai nullement l'intention. Ces jolies joues, roses et blanches, seraient trop mal encadrées par le cercle de bronze d'une mentonnière de casque ; et comme je veux qu'elle ait de belles mains, elles ne s'exerceront pas à manier la lance et tirer le pistolet.

Le premier consul regardait ma fille.

— C'est vrai qu'elle est bien jolie, cette petite criarde-là, dit-il en rappelant le jour du baptême. Au surplus, si elle ne porte pas le casque et si elle ne frappe pas de la lance, elle aura peut-être la vocation d'être un jour papesse.

Or, voici l'explication de ce que le premier consul venait de dire.

Le jour du baptême de ma Joséphine, au moment où, fière de ma belle enfant, je la présentai à l'autel en la portant sur mes bras, elle avait déjà quinze mois, et son intelligence, développée par l'occupation constante dont elle était l'objet pour son père et pour moi, était plus avancée que ne l'est ordinairement celle des enfants de cet âge. Elle parut d'abord fort

étonnée de se voir dans un lieu dont rien ne lui rappelait sa demeure habituelle, excepté le salon de Mme Bonaparte. Mais la chapelle, tout ce monde, ce clergé, ce bruit, tout cela lui fit une telle impression que la pauvre petite, cachant sa jolie tête blonde dans mon sein, se mit à fondre en larmes.

Comme elle pleurait sans crier, et surtout sans faire la *lippe*, le premier consul n'y fit pas d'abord grande attention, mais, lorsqu'elle se trouva face à face avec ce qui pour elle était un épouvantail, ce fut tout autre chose.

Elle n'avait pas vu le cardinal Caprara. Ce n'était pas en un instant qu'il faisait sa toilette de cérémonie. Il sortit enfin de la sacristie, rouge comme une grenade mûre, resplendissant du feu de beaucoup de rubis *pastoraux*, *cardinaux*, mais surtout d'une laideur de vieillesse qui devait effaroucher de jeunes yeux bien enfants qui ne *miraient* jamais que de riants visages et de gais sourires. Aussitôt que Joséphine l'aperçut, elle ouvrit ses grands beaux yeux plus que le *général Jacquot* ne les lui avait fait ouvrir, puis je la sentis se dresser et frémir sur mon mon bras, et son tremblement fut suivi du blanchissement de ses joues rosées.

Dans ce moment, le premier consul et Mme Bonaparte s'approchèrent de l'autel pour que le cardinal achevât la cérémonie déjà fort avancée par le fait de l'ondoiement.

— Donnez-moi votre fille, madame Junot, me dit le premier consul.

Et il se mit en devoir de prendre Joséphine ; l'enfant poussa un cri perçant et entortilla mon cou de

ses petits bras en jetant un regard courroucé sur Napoléon.

— Quel petit diable ! Ah ça, voulez-vous bien venir avec moi, mademoiselle Démon ? dit-il à la petite.

Mais Joséphine ne comprenait rien à ce qu'il lui disait. Elle ne voyait que ses mains qui se tendaient vers elle pour la prendre ; et, comme sa volonté était assez ordinairement suivie, soit qu'elle fût *négative* ou bien *commandante*, elle redressa sa jolie tête et dit avec ses yeux flamboyants et dans son jargon d'enfant :

— Je ne veux pas.

Le premier consul se mit à rire.

— Eh bien ! gardez-la donc sur vos bras, me dit-il. Mais ne crie plus, poursuivit-il en menaçant la petite du doigt, ou bien...

Mais ses menaces étaient perdues pour Joséphine. Plus rapprochée maintenant du cardinal, elle n'en eut plus peur. Mais il lui fit l'effet probablement de quelque chose d'extraordinaire, et ses regards fixés sur le prélat semblaient lui demander quelle était sa nature. Le cardinal portait sur sa tête ce petit bonnet ressemblant à ceux de nos avocats, et que l'on nomme *barrette*. C'est le signe ou l'insigne qui donne et sanctionne la poupre, et qui devient l'objet de l'ambition de tout homme entrant dans l'état ecclésiastique. En voyant cette coiffure extraordinaire, qui était si différente de ce qu'elle voyait chaque jour, Joséphine fut surprise et heureusement amusée. Cette forme bizarre, surmontant une figure qui l'était passablement, eut le pouvoir de la captiver au plus haut degré. Elle ne murmura plus, ne versa pas une larme, et se laissa prendre par le premier consul et même

embrasser plusieurs fois par lui sur ses deux petites pommes d'api, sans que rien fît paraître qu'elle en fût même contrariée, si ce n'est pourtant le revers de sa petite main potelée qui essuyait sa joue toutes les fois que Napoléon l'embrassait. Mais, en revanche, ses grands yeux étaient attachés sur la personne du vénérable cardinal, et cela avec une attention vraiment risible. Tout à coup, au moment où personne ne pouvait certes prévoir ce que la petite peste allait faire, elle avance un bras rond, blanc comme un satin rosé, et de sa petite main enlève la barrette de la tête éminentissime, en poussant un cri de triomphe qu'on aurait pu entendre des cours du château.

Le pauvre cardinal, les assistants et les assistantes qui remplissaient la chapelle, furent autant effrayés et surpris qu'amusés de cette petite scène. Joséphine était la seule qui ne rît pas. Elle nous regardait tous avec un air de triomphe tout à fait comique et paraissait assez déterminée à se coiffer de la barrette.

— Oh ! pour cela, mon enfant, dit le premier consul, qui enfin avait cessé de rire, tu permettras qu'il n'en soit rien. Donne-moi ce joujou, car c'est un hochet comme tant d'autres, poursuivit-il en souriant, et rendons-le au cardinal.

Mais Joséphine ne voulait plus rendre le beau bonnet. Elle voulait bien le mettre sur ma tête, sur celle de son parrain même, mais elle ne se souciait pas du tout de le rendre au vrai chef possesseur, et, lorsqu'on le lui prit de force elle poussa des cris inhumains.

— C'est un vrai démon que ta fille, dit le premier consul à Junot, elle a pardieu une voix déterminée comme celle du plus masculin garçon de France.

Mais elle est bien jolie, elle est vraiment jolie.

Il la tenait sur ses bras en disant cela, et il regardait ce charmant visage, qui en effet était vraiment *bien joli.* Joséphine regardait Bonaparte sans colère et ne parlait plus de le quitter ; elle fit même une légère résistance lorsque je la repris des bras de Napoléon.

— C'est *ma filleule,... ma fille*, dit-il en serrant la main de son père. J'espère que tu y comptes, n'est-ce pas, Junot ?

Junot, dans des moments comme ceux-là, n'avait jamais une parole à proférer, son cœur était trop plein. Il regarda le premier consul avec un œil humide et lui dit d'une voix altérée :

— Mon général, il y a longtemps que moi et tous les miens nous sommes accoutumés à vous devoir tout le bien de notre existence. Mes enfants en éprouveront les effets comme leurs parents, je le sais, mais aussi, comme leurs parents, ils vous dévoueront leur sang et leur vie.

Le lendemain du baptême de ma fille aînée, Mme Bonaparte m'envoya un collier de perles fines ayant plusieurs rangs ; les perles étaient de la grosseur d'une forte groseille, le cadenas était formé par un solitaire d'un blanc et d'une eau admirables. Mais le premier consul y avait joint un présent bien autrement remarquable, c'était le contrat de vente de notre hôtel de la rue des Champs-Elysées, acquitté, parce que M. Estève l'avait payé par ordre de Napoléon, qui nous le donnait comme cadeau de baptême. Il avait coûté deux cent mille francs.

CHAPITRE XXIV

Faits importants. — Souvenirs de la mort de Paul Ier. — Détails authentiques. — La brochure par ordre. — Le comte de Pahlen et le grand-duc Alexandre. — Estime de Napoléon pour la veuve de Paul. — Jugement de Bonaparte sur les impératrices régnantes. — Conversation avec M. de Markoff. — Les officiers d'Égypte. — Bianca et l'héroïne de l'armée. — M. et Mme Verdier. — Anecdotes. — Les femmes des amis de Junot. — Le général Menou et M. Maret. — Le général Colbert.

Avant de quitter Paris pour aller m'enterrer dans la triste ville d'Arras, je dois parler de deux faits fort importants dont Junot se trouve presque responsable, et sur lesquels il est important d'éclairer l'avenir et même le présent quant aux jugements que l'on pourrait en porter. L'un de ces événements n'est plus enveloppé d'aucun nuage depuis longtemps dans la patrie de ceux qu'il concerne. Et depuis bien des années les Anglais ont rendu justice au général Junot, commandant la ville de Paris à l'époque où ils furent arrêtés par ordre du premier consul. L'autre fait lui est tout à fait personnel. C'est la cause positive de son départ de Paris pour Arras et de l'échange qui fut fait, si je puis me servir de ce terme, entre la place de commandant de Paris et celle de commandant de la réserve des fameux grenadiers d'Arras.

Mes relations avec les Russes les plus distingués

de la cour de Russie ont été trop connues dans la *classe bonne compagnie* de Paris et de Pétersbourg, pour que j'aie besoin d'en parler encore. Cependant je ne laisserai point échapper quelques circonstances intéressantes, ce me semble, qui me reviennent sur la mort de Paul Ier, et sur une brochure qui fut alors faite *pour le premier consul* et *par son ordre*. Cette brochure est devenue fort rare aujourd'hui, soit que le nombre d'exemplaires ait été peu au delà de quelques centaines, soit que la Russie les ait fait racheter; toujours est-il que cet ouvrage est rare maintenant. Je l'avais lu lors de la catastrophe du malheureux Paul, je l'avais même dans ma bibliothèque, mais, depuis tous les orages qui ont bouleversé ma vie, je ne savais ce qu'elle était devenue. Je me la rappelais parfaitement cependant, et lorsque mon frère voulut faire un roman historique sur ce tragique événement et me demanda de lui ouvrir mes cartons et mes notes, je regrettai de ne lui pas donner cette brochure, mais je m'en rappelais si bien le contenu que je le lui dis presque en entier. Depuis je me suis mise en *quête* de cet ouvrage, d'autant plus intéressant qu'il a été fait par ordre de Napoléon qui aimait l'empereur Paul d'une tendre amitié. Le mot n'est pas exagéré. Napoléon savait que l'Angleterre, furieuse de voir déjouer un plan organisé depuis de longues années, et dont la mort de Catherine II semblait assurer la réussite, en avait voulu tirer vengeance, n'importe à quel prix. Aussi la mort de l'empereur Paul fut-elle vivement sentie par lui, et tout aussitôt il fut fait une brochure *par son ordre*. Cette brochure, que je viens enfin de retrouver dans la bibliothèque d'un ami de mon beau-frère (M. Crozat; il possède des

choses fort rares), et qu'il a eu la complaisance de me prêter, a pour titre : *Notice sur la mort de Paul Ier empereur de Russie*; elle donne des détails de ce drame terrible avec une exactitude et une vérité effrayantes : tout m'était bien présent, mais je voulais y revoir un paragraphe qui m'était plus particulièrement demeuré dans la mémoire, et qu'en effet j'ai retrouvé en entier, ainsi que cela devait être; le voici tel qu'il est dans la notice, et tel que je l'avais vu en 1801, lorsque le premier consul fit faire cette brochure ou plutôt cette petite enquête.

« ...Son premier soin[1] fut d'éloigner de la faveur de Paul tous ceux qu'il n'avait pu gagner. A cet effet, il travailla longtemps et réussit enfin à disgracier un homme dont le dévouement à la personne de l'empereur et les talents, surtout, lui portaient ombrage; c'était Rastapschin, vice-chancelier des affaires étrangères. Ce ministre était parvenu à s'emparer d'une correspondance entre le comte Panin, neveu du gouverneur[2] de Paul, et un agent des conjurés de Pétersbourg. Ce comte Panin était chef du parti qui était à Moscou et, quoique ses lettres fussent écrites avec une grande circonspection, il y régnait un louche qui n'échappa pas à la sagacité de Rastapschin. Les pièces saisies furent mises sous les yeux de l'empereur, etc., etc.[3] »

[1] Celui dont il est question est le comte *Pahlen*.

[2] Longtemps ministre sous Catherine II, ce fut lui qui priva vingt ans son élève de la couronne, par sa basse complaisance pour Catherine. Car si le jour de la révolution du 9 juillet il eût fait son devoir, Paul eût été proclamé empereur.

[3] Ceci est fait pour prouver que je n'ai point *erré* dans ce que j'ai dit sur M. de Panin. J'indique l'ouvrage. Quant à l'erreur

Cette histoire de Paul Ier me rappelle que le premier consul avait à cette époque une profonde estime pour sa veuve. Voici à son sujet une anecdote dont son nom provoque le souvenir. Nous sommes convenus, le lecteur et moi, je crois, de pouvoir regarder en arrière.

A l'époque de la mort de Paul Ier, il est un fait peu connu dans le reste de l'Europe, c'est qu'il y eut un parti puissant qui d'abord porta l'impératrice-mère au trône. Les Russes aiment le gouvernement des femmes, et celle-là était plus qu'aucune autre digne de remplir les vœux de la nation, car elle avait à la fois des moyens et une vertu, et une moralité auxquels, certes, les trois impératrices précédentes ne les avaient pas habitués. Tant d'avantages réunis devaient procurer des partisans sans cabale et sans intrigue. Aussi l'impératrice *Marie* en eut-elle un grand nombre. Le premier consul, lorsqu'il en parlait, disait qu'elle méritait ces partisans, mais qu'au fait le temps où les femmes tenaient les rênes du gouvernement était trop loin de nos mœurs, de nos lumières, pour que celles, surtout d'un aussi vaste empire que la Russie, fussent remises aux mains de l'impératrice Marie. Et un jour où il parlait de cette princesse avec M. de Markoff, il mit en avant ce sujet fort délicat de ses prétentions à la couronne.

— Je sais très bien, dit-il, que la conduite de l'impératrice-douairière, et comme femme et comme mère,

que j'ai commise pour M. l'abbé Perrin, il ne me reste plus qu'à plaindre MM. de Panin de ne pas l'avoir eu pour précepteur. Cela n'empêche pas que M. l'abbé Perrin ait habité la Russie pendant onze ans et qu'il la connaisse fort bien. C'est le comte Tchernicheff, que nous avons connu à Paris, qui a été son élève.

la justifie en tout point d'avoir cherché à se faire demander pour souveraine de la Russie. Mais pourquoi n'a-t-elle pas usé de son pouvoir sur la multitude pour empêcher l'émission de ces vœux qui prouvaient enfin qu'il existait un parti pour elle?

La connaissance de ce mot, parvenue à l'impératrice, ne donnerait-elle pas l'explication de cette violente antipathie de la princesse contre l'empereur? Je n'en sais rien, je présente un doute à résoudre.

Un fait remarquable qui l'honore, c'est sa conduite après la mort de l'empereur Paul. Elle fit exposer aux Enfants trouvés un tableau représentant l'empereur sur son lit de mort. Le peuple de Pétersbourg fut vivement frappé de cette vue. Le comte Pahlen fit observer à l'empereur Alexandre que cette action ne pouvait avoir qu'un résultat fâcheux, peut-être même funeste, en exaspérant les têtes, et il engagea le jeune empereur à parler à sa mère. Alexandre le fit, mais sans succès; il respectait et aimait tendrement l'impératrice. Aussi, lorsque le comte Pahlen voulut l'engager à renouveler ses démarches auprès de la princesse, l'empereur s'y refusa-t-il en disant:

— Elle est ma mère.

— Sire, dit le comte Pahlen en s'inclinant profondément, faites TOUT pour elle; mais ne lui laissez RIEN faire.

Comme la foule se portait toujours aux Enfants trouvés, Pahlen eut la hardiesse de faire enlever le tableau. Aussitôt l'impératrice se rendit auprès de son fils et lui demanda raison de cette insulte. Alexandre voulut la calmer, mais la veuve courageuse lui dit:

— Mon fils, il faut choisir entre Pahlen et moi.

Et le meurtrier fut sacrifié.

Depuis j'ai fort souvent entendu Napoléon parler de l'impératrice de Russie, et toujours, je le répète, c'était avec une profonde estime.

Je n'ai pas assez parlé d'un événement fort important qui eut lieu vers cette époque, ce fut le retour de l'armée d'Égypte. Je connaissais déjà beaucoup d'amis de Junot, mais alors chaque jour voyait arriver chez moi une foule de frères d'armes, de compagnons de dangers, auxquels Junot courait serrer la main, qu'il embrassait avec effusion et qu'il me nommait les yeux humides et la voix toute tremblante, tant il était joyeux de les revoir sains et saufs, échappés au sabre des Mameluks et à la perfidie des Anglais.

Un jour on vint lui dire que le général Verdier l'attendait dans son cabinet et qu'il y avait une dame avec lui.

— Pardieu, s'écria Junot, ce doit être notre chère et brave Bianca. Je cours la chercher. Laure, je te prie d'être aimable pour elle, c'est une femme charmante.

Et il partit en courant.

J'avais entendu parler fort souvent de Mme Verdier. Je savais que, mariée avec le général Verdier qui l'avait connue en Italie, où elle était alors célèbre comme cantatrice et comme actrice sous le nom de la Bianca, elle avait ensuite suivi son mari dans les guerres d'Orient, et qu'elle ne l'avait jamais quitté. On m'avait raconté d'elle une foule de traits admirables qui me l'avaient fait estimer sans la connaître, mais j'avoue que l'idée que je m'étais faite d'elle n'allait pas du tout à une personne telle que celle annoncée par Junot. Je me figurais une grande et masculine personne à l'œil charbonné, la chevelure

de jais, la peau basanée, et toute l'apparence enfin d'une chevalière *d'Eon*. Quel fut mon étonnement en voyant entrer dans ma chambre une petite femme gracieuse, jolie, bien faite, ayant des cheveux châtains, mais plutôt blonds que bruns, et des manières si affables, une voix si douce! Mme Verdier enfin me gagna le cœur très rapidement. Je savais presque toute son histoire jour par jour, car elle avait traversé le désert avec Junot et il avait conservé de ce voyage un souvenir qu'il m'avait presque fait partager.

— Comment, lui disais-je en prenant ses petites mains, comment ce poignet soulevait une épée, tirait un coup de pistolet, conduisait un cheval arabe, malgré toute son ardeur !

— Eh oui ! chère madame, me répondait-elle avec cette douceur dans l'inflexion de la voix, douceur qui est tout enchantement lorsqu'elle existe chez une Italienne, sans doute je me suis servie d'une épée! mais non pas pour tuer, Sainte-Vierge ! Mais ne me fallait-il pas suivre le général !

Et elle me disait cela comme si toutes les femmes allaient obligatoirement à la guerre avec leurs maris.

Et puis elle me racontait ses fatigues du désert, me parlait du brûlant *simoun*. Et de Junot qui lui donnait le reste de son eau et puis son manteau pour la garantir de l'abondante rosée, en l'ajustant sur deux fusils croisés.

— Caro ! caro !

Et elle lui tendait sa petite main, qu'il secouait comme il aurait secoué celle de son mari.

— Regarde bien cette aimable et charmante femme, me dit Junot.

Et puis il me raconta comment Mme Verdier se trouvant une fois dans le désert, son cheval fut en retard. Elle se hâtait de rejoindre la troupe avec laquelle elle était lorsqu'elle trouva un malheureux soldat affligé de l'ophthalmie et tout à fait aveugle. L'infortuné errait dans cette mer de sable brûlant et se croyait perdu. Mme Verdier s'approche de lui, le questionne, le regarde et voit en frémissant que le malheureux homme a totalement perdu la vue. Et pas de secours, pas de possibilité de trouver un conducteur.

— Eh bien, je lui en servirai moi, dit Mme Verdier. Viens ici, mon ami, donne-moi ta main, là. A présent ne quitte pas mon cheval. Lorsque tu seras fatigué, tu monteras dessus et je te conduirai. Nous irons plus lentement, mais Dieu nous protégera. Il ne nous arrivera pas de malheurs !

— Oh ! dit le pauvre soldat, est-ce donc un ange qui me parle avec un si doux langage ?

— Eh ! mon ami, c'est Mme Verdier... la femme du brave général Verdier.

Et l'excellente femme disait cela avec un naturel si admirable que cette simplicité était touchante et allait à l'âme.

Mme Verdier m'avait apporté ce même jour une chose que depuis je n'ai jamais pu retrouver. C'était une grande bouteille renfermant de l'*eau de roses*. Ce n'était pas de l'essence de roses ; ce n'était pas non plus de cette horrible eau de roses dont nous nous servons pour *collyre* en Europe, c'était un bouquet des roses les plus odorantes qu'on semblait respirer. Rien ne m'a offert plus tard de ressemblance avec cette eau ravissante. Mme Verdier me dit

que les femmes égyptiennes s'en servaient au bain. Dans le fait cette eau n'a rien du tout de la force de l'essence qui attaque les nerfs et porte si violemment à la tête; c'était doux, c'était suave, c'était enchanteur. Moi qui suis une experte personne en fait de parfums, je puis affirmer n'avoir jamais rien rencontré d'aussi parfait.

On sait que Mme la comtesse Verdier n'existe plus. Le général Verdier vit toujours.

Les personnes les plus remarquables que je connusse alors et qui me furent surtout recommandées par Junot étaient d'abord l'excellent M. Desgenettes. Quant à celui-là, je l'ai bientôt aimé d'une bonne amitié qui est encore aujourd'hui ce qu'elle était alors, et cela par moi-même et sans besoin qu'il me fût recommandé de le faire.

Il y avait aussi le général Davout, qui depuis fut maréchal. Mais son retour avait précédé celui du reste de l'armée de quelques mois. Il venait alors fort souvent chez moi et chez Mme Marmont, avec laquelle j'étais déjà fort liée à cette époque car, aussitôt son retour d'Italie où elle était lors de mon mariage, Junot me dit :

— Laure, Mme Marmont est la femme de l'homme qu'après le premier consul j'aime le plus au monde. Je ne puis t'imposer tes affections. Mais si tu prends pour Mme Marmont les mêmes sentiments que j'ai pour son mari, je serai bien heureux.

Je connus donc alors Mme Marmont et je me liai avec elle d'une intimité qui, je puis le dire, avait sa base de mon côté dans une affection réelle. Je parlerai plus tard de Mme Marmont, et plus en détail que dans ce chapitre, dont la destination d'ailleurs est

tout autre quant à présent. Le sujet ensuite mérite bien un chapitre pour lui seul.

Le général Lagrange (Joseph), le général Menou, M. Daure, les deux frères d'Auguste Colbert, dont l'un, aujourd'hui le lieutenant général Edouard Colbert, fut à peu près vers cette époque l'aide de camp de mon mari, une foule de noms que le souvenir de l'amitié a gardés, mais que l'espace ne me permet pas de mettre ici, étaient alors prononcés à mon oreille avec l'expression de l'attachement. Jamais je n'ai été plus convaincue de la bonté du cœur de Junot qu'à cette époque de sa vie. Il éprouvait une vraie joie et de l'attendrissement, ainsi que je l'ai déjà dit, en revoyant ses compagnons. Le premier consul était également affecté. Mais chez lui il s'y joignait un sentiment presque voisin du malheur qu'on éprouverait en perdant un être chéri. Et bien qu'il ne le fît pas sentir au général Menou, je suis sûre qu'il avait au fond du cœur un mauvais sentiment pour lui.

C'est particulièrement à M. Maret, alors secrétaire d'État, que le général Menou a dû de n'être pas en disgrâce, et surtout, — mais beaucoup plus tard, — d'avoir eu le gouvernement de par delà les Alpes; mais cette histoire viendra en son lieu.

CHAPITRE XXV

La prolongation du consulat de Bonaparte. — Sénatus-consulte. — Réponse remarquable du premier consul et paroles prophétiques. — Les gens parlant sans savoir. — Déjeuner donné à Mme Bonaparte à ma maison des Champs-Élysées. — Les hommes exclus par Bonaparte et vingt-cinq femmes à table. — Le général Suchet et son frère. — Mon bal auquel assiste le premier consul. — Cadeau de cent mille francs. — Mme Bonaparte en Érigone. — Fête à Bièvre. — La partie de chasse. — Mme Murat et moi en boghey. — *Coco* emporté et danger imminent. — Arrivée de Murat. — Ma fête et mon patron. — *L'Arbre-surtout.*

Ce fut vers cette époque, c'est-à-dire en remontant vers le printemps de l'année 1802, qu'eut lieu le premier appel fait à l'ambition monarchique de Napoléon. Beaucoup de choses ont été dites et écrites sur ce sujet sans que jamais le véritable sens ait été expliqué, sans que jamais le véritable point ait été atteint. Quant à moi, mon opinion est formée à cet égard, et je crois que je puis m'y tenir avec d'autant plus de confiance que j'ai depuis longtemps fait une étude sérieuse de cette époque de sa vie. Je veux parler de sa *nomination de consul pour dix ans, par delà les dix années fixées par l'acte constitutionnel du 13 décembre 1799.*

On fit alors peu d'attention à ce renouvellement, à cette prolongation de pouvoir ; ce ne fut que le séna-

tus-consulte qui nomma Napoléon consul à vie qui avertit enfin les Français qu'ils avaient un nouveau maître. Néanmoins, le premier sénatus-consulte était, selon moi, bien autrement fait pour avertir de ce qui se préparait, le second n'en était plus qu'une conséquence toute naturelle. Au reste, il faut dire que les amis de Napoléon, s'ils entrevirent ses projets, n'y virent que le bonheur et la gloire de la France. Le considérant du sénat portait en substance :

« Que la république française voulant conserver à la tête de son gouvernement le magistrat qui tant de fois en Europe, en Asie, conduisit ses troupes à la victoire, délivra l'Italie, préserva sa patrie des horreurs de l'anarchie, brisa la faux révolutionnaire, éteignit les discordes civiles, lui donna la paix, car lui seul pacifia et les mers et le continent, rendit l'ordre et la morale, donna des lois à son pays. La république, dit le sénatus-consulte, reconnaissante envers le général Bonaparte, lui demanda de donner à sa patrie dix années encore de cette existence qu'elle regarde comme nécessaire à son bonheur. »

La réponse du premier consul est admirable, non seulement de noblesse et d'élévation simple et grande, mais il y règne une teinte mélancolique et surtout remarquable en ce que la plupart des mots ont été prophétiques.

« Je n'ai été que le serviteur de ma patrie, répondit-il au Sénat... La fortune a souri à la république. *Mais la fortune est inconstante et combien d'hommes qu'elle avait comblés de sa faveur, ont trop vécu de quelques années ! L'intérêt de ma gloire et celui de mon bonheur sembleraient avoir marqué le terme de ma vie publique au moment où la paix du monde est*

proclamée, mais vous jugez que je dois au peuple un nouveau sacrifice, et je le ferai, etc., etc. »

On raisonne beaucoup aujourd'hui sur cette époque remarquable de notre histoire et, ce qui n'est pas le moins étonnant, c'est que ce sont, ou des personnes qui n'étaient pas alors en France, ou bien d'autres beaucoup trop jeunes pour avoir pu voir l'état des choses à cette période extraordinaire, qui veulent juger et prononcer en dernier ressort sur ce temps de merveilles, et cela, en discutant contre nous autres contemporains qui avons vu, entendu et compris ce qui se passait sous nos yeux.

— Mais, me disait l'autre jour une de ces personnes qui ne doutent jamais de rien, qui savent tout, connaissent tout et jugent tout, et qui, si chacun était obligé de ne parler que selon sa capacité, devraient douter *de tout*, parce qu'elles ne savent *rien* et ne connaissent *rien;* mais, me disait cette personne, où en serait-on, si l'on ne parlait que de ce que l'on a vu ? Nous n'avons pas vu César, nous n'avons pas vu Auguste, et néanmoins nous parlons d'eux, parce que nous les connaissons, parce qu'il a été écrit sur eux.

— D'accord, lui ai-je dit; mais croyez-vous que si je connaissais à Paris une personne qui eût vécu familièrement avec César ou avec Auguste, je n'irais pas causer avec elle de préférence à l'étude d'un livre ? Bien certainement je le ferais, et j'aurais grandement raison.

Cette foule de personnes étrangères à l'époque dont je parle, veut donc aujourd'hui raisonner sur ce temps, ainsi que je l'ai dit plus haut, ce qui me cause de vrais maux de nerfs, non par opposition d'opinion, personne n'est plus que moi tolérante à cet égard;

mais entendre conclure d'après des idées fausses et tellement erronées, que souvent le point de départ n'existe même pas. Voilà ce qui me force *à l'insurrection*, et me porte même à n'être pas indulgente pour une différente manière de penser, parce que je ne puis admettre de bonne foi dans une semblable façon d'agir.

Nous sommes encore beaucoup ayant vécu à cette époque brillante; je fais un appel à tous ceux qui, comme moi, ont conservé un souvenir qu'ils ne craignent pas de dévoiler. Qu'ils disent quel était alors l'enthousiasme de la France; qu'ils répètent à ceux qui veulent avoir la hardiesse mensongère de dire aujourd'hui que Napoléon a *envahi le pouvoir*, *a usurpé la couronne*, que l'usurpation n'existe que lorsque quelques centaines d'individus, profitant de la faiblesse et de la lassitude d'une nation, lui imposent un pouvoir inconnu, par la voix de misérables intrigues que l'honneur désavoue. Qu'ils disent à la génération qui succède à la nôtre, de quels cris d'amour était salué Napoléon aussitôt qu'il parcourait la France; qu'ils racontent à leurs neveux, à leurs enfants, que dans cette même Vendée, arrosée par tant de flots de sang français, cette Vendée qu'il pacifia, qu'il rendit heureuse; qu'ils racontent comment il y fut reçu lorsqu'il y passa après cette pacification... Je m'arrête, car le véritable état de la France au temps où nous sommes arrivés dans les Mémoires, devrait être rappelé ici comme motif de gloire et d'orgueil, et non pas pour être expliqué à ceux qui devraient le connaître comme moi.

Ce fut le 6 mai (20 germinal an X) que le sénatus-consulte organique, si important, ainsi que je le viens

de dire à l'instant, avait été présenté au premier consul et qu'il y fit la réponse que j'ai rapportée. Junot, qui avait pour lui cet attachement passionné qui fait prendre avec ardeur tout ce qui a quelque rapport immédiat avec l'existence, la renommée, enfin ce qui touche l'objet aimé, soit d'amour ou de cet attachement abnégatif semblable à celui qu'il avait pour le premier consul; Junot me dit :

— Il faut célébrer tout à la fois, et cet événement remarquable dans la vie de mon général, — car il prouve l'amour d'une grande nation, — et notre reconnaissance envers le premier consul et Mme Bonaparte, pour les biens dont nous sommes comblés par eux. Il faut, me dit-il, que tu demandes à Mme Bonaparte de venir déjeuner dans notre maison de la rue des Champs-Elysées, et cela avant qu'elle soit arrangée. Il faut qu'elle la voie telle qu'elle est. D'ailleurs cela nous mènerait trop loin s'il fallait attendre qu'elle fût meublée. Ce sera ensuite une nouvelle occasion de lui demander d'y revenir. Arrange la chose avec Mme Bonaparte, je me charge d'en parler au premier consul.

Je fus donc chez Mme Bonaparte et lui présentai ma requête. Elle l'accueillit avec une extrême bonté, car, je le répète, elle était bonne et parfaite lorsque la légèreté de son caractère ne l'entraînait pas, encore n'était-ce point du tout pour nuire, puisque ce n'était jamais que pour recommander d'une manière trop générale seulement. Mais toutes les fois qu'elle pouvait, comme en ceci, obliger et être gracieuse, elle l'était avec charme. Elle accepta donc mon invitation, néanmoins ce fut sous condition ;

— En avez-vous parlé à Bonaparte? me demanda-t-elle.

Je lui dis que Junot était en ce moment chez le premier consul pour le lui demander.

— Il faut attendre sa réponse, me dit-elle ; car vous savez que je ne puis accepter aucune fête, aucun dîner sans la permission positive de Bonaparte.

Cela était vrai. Quelque temps auparavant j'avais été témoin d'une mercuriale très vertement faite, par le premier consul, à Mme Bonaparte, pour avoir été déjeuner chez une femme pour laquelle lui-même professait la plus haute estime. C'était Mme Devaisnes. Mais il n'en avait rien su, et cela l'avait fâché. Je crois que c'était une raison de prudence qui le faisait agir ainsi. Il connaissait l'extrême facilité de Mme Bonaparte à accueillir tout ce qui se présentait à elle. La chose n'était pas très facile aux Tuileries, où personne n'allait sans y être autorisé, à l'exception de quelques vieilles têtes solliciteuses qui venaient régulièrement trois ou quatre fois par semaine apporter des placets, des demandes de préfectures, de sénatoreries, de commandements divisionnaires, de recettes générales. Enfin rien n'était oublié dans cette longue liste, si ce n'est le bon sens. Le premier consul savait que cette bonté de Mme Bonaparte était tellement générale qu'elle accorderait quinze promesses sur quinze demandes, dans un dîner, un déjeuner ou bien une fête où elle se trouverait. Aussi était-il fort difficile sur les endroits où il lui permettait d'aller, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure. Au surplus, en la laissant venir dans notre maison, il savait bien qu'elle n'y rencontrerait que les mêmes personnes qu'elle voyait chaque jour aux Tuileries.

Lorsque Junot descendit, il était enchanté de la bonté avec laquelle le premier consul avait accueilli sa demande. Non seulement il l'avait acceptée, mais il eut la singulière idée de ne pas vouloir d'autres hommes que Duroc et Junot avec lui ; en revanche il devait y avoir vingt-cinq femmes. Le déjeuner eut lieu, mais le premier consul ne put venir. Mme Bonaparte y vint seule avec Mme Louis ; il y avait aussi Mme Bacciochi, Mme Murat. Et puis venaient ensuite toutes mes jeunes compagnes de mariage, si je puis parler ainsi. J'entends par là toutes les jeunes femmes des frères d'armes de Junot. Quelques-unes étaient fort agréables. Toutes ne l'étaient pas. Mais enfin elles portaient au moins un joli et frais visage, elles étaient jeunes, et rien n'était plus joli que cette grande table entourée de vingt-cinq à trente jeunes têtes, dont une ou deux seulement méritaient le nom de laide; cela ressemblait à une fraîche corbeille de fleurs.

Mme Bonaparte n'était plus très jeune à cette époque. Eh bien, elle était encore étonnante. Elle avait dû être bien jolie, car à cette époque encore, elle était charmante ! Si elle avait eu des dents, je ne dis pas jolies ou laides, mais seulement des dents, elle aurait certainement effacé à la cour consulaire bien des femmes qui ne la valaient pas.

Ce déjeuner dans notre maison de la rue des Champs-Elysées est rappelé ici par moi en raison de sa singularité, car c'en est une certainement que de donner un déjeuner de cette importance dans une maison où ne se trouvait pas encore un fauteuil. Deux hommes y furent admis. Ils étaient nos amis fort intimes, et l'estime que le premier consul avait pour le plus âgé des deux frères, nous était un garant qu'il ne se fâcherait

pas. C'était le général, depuis maréchal Suchet, et son frère Gabriel Suchet, Le déjeuner se passa fort bien. Mme Bonaparte voulut visiter la maison dans ses moindres détails. Elle parcourut tous les appartements et la matinée se passa rapidement. A trois heures, Mme Bonaparte nous proposa d'aller au bois de Boulogne. Le printemps était dans toute sa suavité; le mois des roses embaumait l'air, le soleil était doux, encore un peu pâle, mais le temps était délicieux. Nous fîmes une longue promenade dans laquelle nous aurions couru le risque de passer pour un lendemain de noces si nous avions eu quelques hommes de plus. Je n'ai jamais pu deviner quelle raison avait engagé le premier consul à ne vouloir que les vingt-cinq femmes qu'il avait nommées. Les deux frères Suchet vinrent aussi au bois de Boulogne, et ne nous quittèrent qu'en rentrant dans Paris. Mme Bonaparte se promena longtemps, causa beaucoup avec moi de nos projets pour mon établissement, et finit par me dire que le premier consul l'avait chargée d'annoncer à Junot et à moi, que pour meubler notre maison, il nous donnait une somme de 100,000 francs :

— Elle est prête, ajouta Mme Bonaparte; Estève a ordre de la tenir à votre disposition. Car enfin, a dit Bonaparte, ce n'est pas tout de leur donner une maison, il faut la rendre habitable.

Quelque temps après je donnai un bal pour *planter ce qu'on appelle la crémaillère.* Ma maison, tout récemment achevée, était charmante. Le premier consul que la République venait de demander pour consul à vie, nous fit cette fois l'honneur d'y venir. Le bal eut lieu dans les salons du rez-de-chaussée. Mme Bonaparte m'avait dit la veille :

— Je veux faire honneur à votre bal. Vous verrez quelle charmante toilette j'aurai.

Et, en effet, cette toilette était une bien jolie chose. Elle était mise en Erigone. Sur sa tête était une couronne de pampre, mêlée de grappes de raisins noirs, et sa robe lamée en argent était relevée avec des grappes de raisin pareilles à la coiffure. A son col, à ses oreilles, à ses bras, elle avait des perles admirables. Quant à Mme Louis, qui ce soir-là était également chez moi, avec sa mère, elle était là, comme partout et comme toujours, une gracieuse et charmante femme. Elle dansait comme une sylphide, et je la vois encore svelte comme une nymphe, et mise dans le goût antique, avec une tunique courte — le péplum — de crêpe rose lamé en argent, et sa jolie tête blonde couronnée de roses. Je la vois égayant la fête, aimable, joyeuse, de bonne humeur; elle en donnait aux autres. On se groupait autour d'elle, on la regardait, on l'aimait, comme aujourd'hui la foule la suivrait encore, la regarderait et l'aimerait toujours. Quant au premier consul il voulut tout voir. Junot le conduisit sur sa demande dans les caves et dans les combles, je crois. Il ne resta au bal que jusqu'à une heure du matin; c'était encore bien tard pour lui, et nous en fûmes bien reconnaissants.

Cette sorte de prise de possession par une fête me rappelle une petite aventure qui m'est arrivée à peu près à cette époque dans ma campagne de Bièvre avec Mme Murat.

Nous avions acheté cette maison de campagne appelée le Petit-Bièvre, il y avait peu de mois, et c'était encore un don de Napoléon. A force de parler de la beauté des sites qui entouraient le château, à

force de comparer la vallée de Bièvre à une vallée de la Suisse, je finis par inspirer à Mme Murat le désir de venir faire connaissance avec ce pays, qui, à quatre lieues de Paris, était au fait aussi verdoyant, aussi frais et ombreux que la plus belle vallée des Alpes. Nous étions alors fort liées, Mme Murat et moi, et nous nous tutoyions encore. Murat était aussi fort bien avec Junot. On pense bien que la partie fut promptement arrangée. Nous prîmes jour pour que le général Murat et sa femme vinssent à Bièvre, et y passassent deux fois vingt-quatre heures et même plus si la chose leur plaisait. Comme alors Junot avait une permission générale pour chasser dans les bois de Verrières qui semblaient n'être qu'une suite de notre parc, il fut résolu qu'on irait chasser dans les bois sur la gauche de la vallée. Ces messieurs devaient partir de très bonne heure ainsi que nous. On déjeunerait dans le bois, et puis nous devions suivre la chasse en calèche et en boghey.

Tout cela eut lieu de cette manière. Il y eut toutefois un épisode que Mme Murat et moi jugeâmes à propos d'y ajouter et qui faillit n'être point plaisant.

En allant nous coucher le soir qui précéda la chasse, je dis à Mme Murat :

— Si tu veux, nous pourrons faire demain matin la plus délicieuse promenade. Tu ne crains pas d'aller en boghey ?

— Non certainement, et j'en serai même charmée, me dit-elle.

— Eh bien, c'est entendu.

Le lendemain, dès cinq heures, voilà tout le train des chasseurs qui commence son réveil-matin. Junot, qui avait la passion de la chasse à un degré qui tenait

du délire, après avoir mis ses guêtres, passé sa veste, mis sa gibecière, pris sa casquette et son fusil, s'impatienta de ne voir arriver dans la cour, où les chiens jappaient comme des désespérés, ni Mme Murat ni moi, attendu que nous avions nos projets et que nous ne bougions pas dans nos toiles, où nous attendions le départ de tous les Hippolytes.

Lorsque toute la bande joyeuse fut à quelque distance, je fis dire à mon cocher d'atteler au boghey un cheval, que Junot lui-même avait de la peine à conduire, qu'on appelait *Coco*, et dont j'ai déjà parlé, ainsi que des quatre chevaux formant le superbe attelage que Junot m'avait donné lors de mon mariage. Ces chevaux étaient tous quatre de même robe, alezan clair, d'un pelage admirable et d'une beauté vraiment digne d'attirer les regards des connaisseurs, ce qui avait eu lieu effectivement à Longchamps, lorsque cette promenade singulière avait repris son ennuyeuse et monotone folie. Mais, je le répète, *Coco*, bien qu'il fût très beau, avait l'humeur et surtout les manières rudes. Sa bouche seule était fort tendre, ce qui ne nous arrangea pas, comme on va le voir.

Mon cocher ne sachant pas quelles sont les personnes qui viendront avec moi, amène le boghey, qui ne pesait pas plus qu'une coquille de noix derrière *Coco*, qu'il se contente d'apaiser en le flattant et lui parlant, car la mauvaise bête qui sentait ses autres camarades, soit en course, soit à l'écurie, s'ennuyait d'être ainsi contenue, d'autant que depuis quinze jours elle ne faisait rien du tout.

Je ne sais quelle folie m'avait traversé l'esprit, mais je m'étais imaginé que rien n'était plus facile que de mener un seul cheval. Aussi, lorsque Mme

Murat m'avait demandé si je savais mener, je lui avais répondu avec une telle assurance affirmative qu'elle n'y avait plus songé, trouvant d'ailleurs bien mieux et plus amusant d'aller en boghey au rendez-vous de chasse, que de s'enfermer dans une voiture. Les calèches étaient encore fort peu en usage alors.

Nous partîmes donc, au grand effroi de mon cocher, qui savait fort bien que je ne savais pas mener, car alors il n'en allait pas pour moi comme aujourd'hui ; je n'avais pas fait *des campagnes entières* sur des chevaux difficiles à conduire. Les balles n'avaient pas encore sifflé autour de moi tandis que j'étais obligée de guider une bête ombrageuse ; je n'avais pas encore fait de chutes pour apprendre à ne plus tomber, ainsi que peut le témoigner le maréchal Clausel [1], s'il a gardé le souvenir de la façon dont un cheval se débarrasse d'un fardeau qui le gêne. Je n'avais donc que de la présomption, ce qui ne manque jamais à la jeunesse. J'imposai silence à mon cocher et, faisant monter M[me] Murat dans le boghey, nous partîmes.

Le tiers de la route se passa fort bien. Nous allions comme le vent et, comme nul obstacle n'était sur la route, que nous étions sur un de ces chemins sablés qui ressemblent à la route d'un parc, *Coco*, le boghey et les deux jeunes femmes, tout cela filait comme une flèche. Mon succès me donna, non pas du courage, je n'en ai jamais manqué dans aucune circonstance de ma vie, mais encore plus d'audace. Je cinglai

[1] Le général, aujourd'hui maréchal Clausel, était avec moi dans une promenade que je faisais près de Toro, lorsque je fis une chute qui aurait dû me tuer. Mon cheval venait de prendre *vue grasse*.

un coup de fouet sur les épaules et sur les flancs de *Coco* pour accélérer sa course, bien qu'elle ne fût que trop rapide, ce dont je ne m'apercevais pas. *Coco* n'était pas endurant, ainsi que je l'ai dit. Le coup de fouet lui donna de ces accès d'humeur fort désagréables à supporter lorsqu'on est dans un boghey qui ne pèse pas dix livres et à la disposition d'un brutal de cheval qui s'emporte, non pas comme une soupe au lait, mais comme un cheval prenant sans permission le mors aux dents. Je vis bien que les affaires allaient mal. Et dans le premier moment, je dois le dire en toute vérité, je regardai les deux côtés de la route pour voir si le gazon était assez épais pour faciliter une chute volontaire, c'est-à-dire un saut de la légère voiture par terre. Mais, hélas! il n'y avait que des pierres, et des pierres capables de casser la plus dure des têtes. J'avoue que, sans penser à moi, je songeai tout aussitôt à ce charmant visage de Mme Murat dont la peau de satin allait être abîmée dans une chute, si *Coco* nous envoyait où cela lui plairait, ce qu'il annonçait vouloir faire par des cabrioles fort inquiétantes.

Tout cela avait été si prompt et notre course surtout si rapide, que Mme Murat et moi nous n'avions pas échangé une parole. Se confiant dans mon talent pour conduire, elle trouvait seulement que j'allais bien vite, mais cela l'amusait et elle-même en riait. Cependant elle crut s'apercevoir que les choses n'étaient pas dans leur état naturel, et elle me dit entre deux éclats de rire :

— Laurette, sais-tu mener, ma chère?

— Non, lui dis-je.

Et nous voilà nous regardant et nous mettant à rire

avec un tel abandon que les larmes s'en suivirent.

— Tu ne sais pas mener? me dit-elle. Oh! la bonne folie! Comme ils vont être étonnés là-bas!

Pendant ce temps nous avancions toujours, ce qui, au train dont allait *Coco*, n'était pas bien difficile; nous avions quitté la route solitaire qui devait nous conduire hors de la vallée, et nous allions entrer sur la grande route, où le danger devenait imminent, tant à cause des nombreuses charrettes qui allaient se trouver dans les jambes de *Coco*, que par la nécessité ensuite de tourner à droite pour entrer dans les bois de Verrières où nous attendaient ces Messieurs, et où il était présumable que *Coco* arriverait seul.

— Mais je sais mener, moi, me dit Mme Murat, dont le sang-froid n'avait pas non plus reçu d'atteintes. Donne-moi les rênes.

Et prenant les rênes et le fouet :

— De quel côté faut-il tourner? me demanda-t-elle.

— A droite.

Elle cingle à son tour un coup de fouet à *Coco*, en donnant une secousse aux rênes pour le diriger, sans penser que la bête fatiguée d'impatience est dans un état d'irritation qui ne permet pas de pareilles manières, d'autant plus qu'elle avait été attelée comme elle l'était ordinairement pour Junot, avec les *guides au banquet*. Le cheval, dont la bouche, naturellement fine, était tourmentée par moi depuis un quart d'heure et dont les barres échauffées n'admettaient plus un mouvement violent, ne résista pas à celui que Mme Murat lui fit faire. Il fit un bond terrible qui faillit nous jeter à vingt pieds en l'air; puis obéissant cependant à l'impulsion donnée, il tourne aussitôt sur

la droite. C'est *là* qu'à moins d'un miracle nous devons périr tous trois.

Il y avait alors à cet endroit de la route, précisément au coude, là où se voit encore aujourd'hui une mauvaise auberge, une carrière de sable dans laquelle on fouillait depuis vingt ans, et dont l'excavation à pic n'avait son fond que dans la vallée de Bièvre que nous venions de quitter. Nul rempart, nul arbre, rien en un mot pour nous préserver d'une chute dont la seule pensée fait encore frémir aujourd'hui. Mme Murat me regarde, je la regarde à mon tour, et en voyant cette jeune et charmante figure fraîche comme un bouquet de roses, riant à me montrer jusqu'à la dernière de ses trente-deux perles, le rire me gagna aussi, et nous voilà dans un tel accès de gaieté, que les rênes échappent des mains de Mme Murat, et que je laisse tomber le fouet dont je m'étais emparée.

Et la mort cependant n'était plus qu'à vingt pas de nous ! Personne autour de cette maison ! Les habitants étaient aux champs ! Personne sur le chemin ! Rien avec nous que le danger !

Tout à coup, un bruit semblable à un tonnerre éloigné se fait entendre dans la route que nous venions de quitter. Il est produit par la course rapide d'un cheval. Nous tournons la tête. C'est en effet un homme qui accourt au galop. A travers le nuage de poussière qui l'enveloppe, Caroline l'a reconnu.

— C'est Murat ! s'écrie-t-elle.

C'était lui en effet. Demeuré derrière les chasseurs pour je ne sais plus quelle raison, il lui vint en pensée de rentrer au château par le parc, et de gagner le rendez-vous en nous escortant à cheval ; car enfin, se dit-il, voilà deux jeunes femmes toutes seules.

Et dans le sentiment tout chevaleresque qu'il avait déjà à cette époque comme il l'eut plus tard, il trouva beaucoup plus simple de nous rejoindre pour nous escorter et de courir la chance de tuer quelques lièvres, peut-être même un daim de moins, que de courir après cette troupe de démons qui déjà criaient *tayaut* à rendre sourds tous les lapins de la forêt; mais en arrivant dans la cour du château il fut stupéfait en trouvant mes gens désolés et ne sachant comment faire pour courir après moi, parce qu'il n'y avait plus dans l'écurie que les chevaux de ma voiture; tous les chevaux de selle, et même de cabriolet, étaient avec les chasseurs. En apprenant notre équipée, le général Murat, qui savait que sa femme n'était pas une amazone bien capable de suppléer à mon ignorance, surtout avec une bête semblable à celle dont mon cocher lui faisait la description, le général Murat enfonça tout aussitôt ses éperons dans les flancs de son cheval et partit comme un trait numide pour nous rejoindre; il nous aperçut enfin à travers la poussière que les pieds légers de Coco et que les petites roues du boghey faisaient voler autour de nous; il pressa son cheval qui fut fourbu de l'aventure, mais il arriva à temps pour nous sauver la vie. Il se précipita devant Coco, au risque de se faire briser la poitrine, et le contraignit d'un bras puissant à reculer sur la route. Aussitôt que le boghey fut sur un terrain *sûr*, le général Murat enleva sa femme dans ses bras, et l'embrassant avec une tendresse passionnée, il la regardait, il pleurait presque, puis il lui ôtait ses gants, baisait ses jolies petites mains roses et albâtre, tout en leur donnant de petits coups, et disant :

— De belles mains pour conduire un cheval!

Et me menaçant du doigt :

— Pour vous, madame Junot, j'espère que Junot va vous faire une belle scène ! Mon Dieu !

Et cet homme dont le courage pouvait *se personnifier* et dire : « Rien ne m'a jamais fait reculer, » pâlissait devant le danger que venait de courir la femme qu'il aimait, ou, pour parler plus juste, qu'il adorait, car, à cette époque, Murat aimait sa femme comme on aime dans les romans. Il tremblait en regardant au-dessous de lui, où pour le dire en passant, et cela sans chercher à intéresser sur notre péril passé, je dois dire que nous aurions fait un saut de plus de trois cents pieds. Mais nous ne l'avons pas fait ; il en est donc de cela comme si rien ne nous était arrivé, à la peur près que nous eûmes, cependant. Quelques heures après, cependant, en repassant devant la carrière :

— Laurette, me dit Mme Murat, veux-tu que nous remontions dans le boghey pour retourner chez toi ?

— Non, non, lui dis-je, j'en ai bien assez comme cela.

Et je l'embrassais avec une véritable effusion, car la pensée du danger que je lui avais fait courir fut longtemps pénible pour moi. Quant à elle, elle n'en fit que rire comme au moment même du péril. Pour Junot, il ne fut pas si facile de l'apaiser. Il était furieux contre moi. Lui qui ne voulait pas que j'apprisse à monter à cheval, parce que la pensée seule du peu de sécurité qu'offre la position d'une femme, le faisait frissonner en songeant à la possibilité d'une chute : « Ce n'était vraiment pas pour me voir conduire *Coco*, et avec les *guides au banquet* encore ! » disait Junot.

Quelques jours après, Junot me donna une fête charmante dans cette même campagne de Bièvre. C'était pour fêter mon jour de *nom*, ainsi que le disent les étrangers. Ce jour arrivait le 10 août, parce que Laure ne trouve dans le calendrier que saint Laurent sur lequel elle puisse s'appuyer pour cheminer en ce monde. Le saint est bon, de pure renommée; il a été grillé, enfin il a tous les honneurs du martyre, et sa cliente est fort entourée habituellement par tous les jolis mots que fait naître le genre du supplice de saint Laurent.

La fête que Junot me donna eut quelques particularités assez remarquables. entre autres celle de faire dîner soixante-dix personnes autour d'un arbre dont le vaste ombrage abritait non seulement les soixante-dix personnes, mais toute la salle ou plutôt le bosquet dont lui seul formait la feuillée. Cet arbre magnifique était un platane[1]. Mon maître d'hôtel et l'officier avaient eu une idée ingénieuse en plaçant la table autour de l'arbre qui, de cette manière, formait un surtout d'un genre peut-être unique. Le tronc de l'arbre était orné de chiffres en fleurs, de devises, tandis que des guirlandes de fleurs fraîches, une foule d'oiseaux dans des cages cachées, couvraient ses immenses rameaux aux belles et larges feuilles. Parmi les couplets qui furent chantés je n'ai gardé que le souvenir d'un seul; il me fut adressé par le

[1] Nous avons vendu Bièvre à un M. de Neuvry, qui a eu *la barbarie* de faire abattre la maison, couper *tous* les arbres du parc, excepté pourtant le beau platane, les deux tulipiers et le grand peuplier. On voit encore aujourd'hui ces arbres au milieu d'un champ de blé.

général Bardin, qui alors était aide de camp de Junot. Je ne suis plus assez jeune pour avoir des prétentions, d'autant mieux que je n'en ai pas eu même à vingt ans; je puis donc rappeler ce couplet. On peut convenir qu'on a été flattée quand on ne peut plus l'être. Ce n'est pas un appel à une nouvelle louange, ce n'est que comme reconnaissance si j'en parle, et si j'ose dire que je m'en souviens.

Partout on trouvait des danses, partout de la joie; à dix heures du soir on tira un très beau feu d'artifice que Ruggieri avait apporté de Paris, et qui fit un effet admirable; des transparents allégoriques étaient à toutes les fabriques du parc; nous prîmes des glaces près d'un ermitage dans lequel un ermite disait, non pas la bonne aventure, mais donnait ses prophéties; à quelques pas était un pavillon dans lequel j'élevais des tourterelles d'une espèce rare que l'on m'avait données.

Sur la porte on lisait en lettres de feu sur un fond d'azur, ces mots que Junot avait écrits avec son crayon, quelque temps avant l'illumination générale :

> Quand ma Laure vient visiter
> Ses amoureuses tourterelles,
> C'est pour leur apprendre d'aimer
> L'art charmant qu'elle sait mieux qu'elles.

Mais il faut quitter Bièvre, et ses bois touffus et ses fraîches prairies pour rentrer dans ce monde agité d'intérêts turbulents, animé par la politique, l'ambition, tous les sentiments enfin qui font fuir le bonheur. Ce sont de vieilles paroles, dira-t-on. Hélas, oui! seulement, on les disait jadis par manière d'être; on les

prononçait comme elles venaient à la bouche, tandis qu'aujourd'hui c'est avec le sentiment amer et intime d'une profonde conviction qu'on les profère, et c'est un cruel maître qui nous a rendus si savants : l'expérience.

CHAPITRE XXVI

Le consulat à vie. — Indécision de Bonaparte. — L'homme sans égal dans le passé. — La volonté du peuple. — Réunion de l'île d'Elbe à la France. — Conversation de Junot avec le premier consul. — Le sénat et réduction du tribunat. — La vérité à Napoléon. — Les sénatus-consultes organiques. — Junot malade et mon déjeuner à Saint-Cloud. — La filleule *cardinalesse* du premier consul. — Bonaparte et les enfants. — Visite nocturne du premier consul à Junot et le malade guéri. — Le sanctuaire et les portraits de femmes célèbres. — Rupture avec l'Angleterre. — Les rêveurs du temps. — Mauvaise foi du gouvernement anglais. — Départ de lord Withworth. — Les rapports de Junot et ceux de M. Dubois. — Le général Mortier en Hanovre. — Bonaparte à cinq heures du matin. — Colère du premier consul. — Ordre d'arrêter tous les Anglais dans une heure. — Deux personnages marquants. — Les rapports absurdes. — *La langue dorée.* — Le colonel Green dénoncé et absent. — Opinion du premier consul sur les prisonniers anglais. — Fin et résultat de la conversation du premier consul avec Junot. — Les vrais fidèles à Napoléon.

Le sénatus-consulte organique demandant, plutôt qu'il ne déclarait, la prolongation du consulat, ne parut pas suffisant; le sénat en fit un autre qui fut présenté au premier consul le 1er août ou le 31 juillet. Junot était allé le matin même, de fort bonne heure, aux Tuileries; il avait longtemps parlé avec le premier consul et je puis affirmer sur ma conscience que Junot, en revenant du château, me dit que le

premier consul était encore dans l'indécision s'il accepterait *ou non le consulat à vie*. Maintenant je sais bien qu'on peut me dire que Napoléon n'en pensait rien; je demanderai à mon tour s'il n'existe donc pas en France une foule d'hommes qui aiment la patrie pour elle-même. Ils le disent au moins. Est-ce donc à eux à mettre en doute de nobles sentiments? Mais, ajoutent-ils, ce que Napoléon fit plus tard est une preuve sans réplique de ses projets despotiques. A cela je ne puis répondre qu'avec un sourire de pitié. Je demande de nouveau qu'on me trouve un ange parmi les hommes; je le demande surtout à ceux qui, n'ayant encore rien fait pour le bonheur de la patrie, ni pour sa gloire, s'érigent en dispensateurs du blâme ou de la louange de la renommée de celui qui n'a pas encore eu d'égal dans les siècles passés. Encore une fois il y a, comme le disait Torcy, de *quoi rendre colère à devenir canard*.

Quoi qu'il en soit, ce fut deux mois après que le consulat pour dix ans fut demandé par la nation; que, sentant elle-même le besoin de conserver, le plus longtemps qu'elle le pourra, cette protection sous laquelle notre belle France a vu renaître ses beaux jours, elle demande le consulat à vie. Mais Napoléon, tout en ayant une grande ambition, veut qu'elle soit justifiée par le vœu de la France. Un appel est fait, des registres sont ouverts, les citoyens peuvent y signer en liberté sans craindre la proscription; car il est à remarquer que, pour des causes politiques, jamais Napoléon ne s'est vengé, et certes Moreau en est la preuve.

« La vie d'un citoyen est à sa patrie », répond le premier consul à la députation du sénat. « Le

« peuple français veut que la mienne lui soit consacrée,
« j'obéis à sa volonté, etc., etc. »

Et certes, il pouvait bien le dire que c'était *la volonté* du peuple, car sur trois millions cinq cent soixante-dix-sept mille deux cent cinquante-neuf citoyens votant *librement* (car à cette époque, s'il en eût été autrement, la chose n'aurait pas eu lieu), *trois millions cinq cent soixante-huit mille huit cent quatre-vingt-dix* ont émis un vote favorable...

Un de ces rapprochements dont quelquefois l'histoire s'occupe peu, parce qu'elle crayonne à trop grands traits, et qui pourtant est frappant dans la vie de Napoléon, c'est que ce même mois qui vit la France lui demander sa vie, fut témoin également de la réunion définitive, sanctionnée par un sénatus-consulte, de l'île d'Elbe, où depuis cette même France exila le héros sur ses rochers de fer.

Junot avait été élevé dans des idées tellement et si purement républicaines, que le sénatus-consulte qui déclarait Napoléon consul à vie ne lui plut pas autant qu'on pourrait croire que cela eût dû convenir à un ami de Napoléon, tandis que des indifférents ne voyaient en cette circonstance que le bien à venir et présent de la France. Je me rappelle qu'un jour, en revenant de Saint-Cloud, Junot était sombre et rêveur. Nous avions dîné avec le premier consul, et j'avais remarqué qu'en rentrant dans le salon de Mme Bonaparte après avoir passé une demi-heure avec Napoléon, Junot était visiblement altéré et soucieux; je lui demandai d'abord vainement ce qu'il avait, il finit par me dire qu'ayant été questionné par le premier consul, relativement à l'opinion de la haute société de Paris sur l'événement du consulat à vie, il lui avait répondu

que cette opinion était entièrement approbative; ce qui était vrai.

— Tu m'annonces cela comme si tu me disais le contraire, avait observé le premier consul. Approuvé par la France entière, ne dois-je donc trouver des censeurs que dans mes plus chers amis?...

Et son front devint aussitôt triste et sévère.

— Cette parole, me dit Junot — et sa voix était tellement altérée, qu'à peine pouvais-je l'entendre; les lanternes de la voiture éclairaient trop peu pour que je visse ses traits, mais sa voix tremblante me prouvait qu'il y avait jusques à des larmes dans cette affaire — cette parole m'a brisé le cœur!... Moi le censeur de mon général bien-aimé!... Ah! sans doute il a déjà oublié Toulon...

Il y avait bien quelquefois des nuages qui s'élevaient sur l'horizon de la vie de Junot, et qu'amenaient ou des remontrances du premier consul, ou des mouvements trop vifs de sa part pour le reprendre d'une faute de service ou d'une étourderie de conduite; mais ici je voyais que l'âme, cette âme noble et sensible de Junot, avait été profondément touchée et je ne m'en étonnai pas; car la blessure d'une main chérie est plus pénible et moins facile à guérir qu'aucune autre.

— Mais, lui dis-je en prenant sa main que je trouvai froide et humide, il est impossible que ce soit la seule expression de ta physionomie qui lui ait fait articuler de telles paroles!

Junot garda quelque temps le silence, puis il me dit, sans se tourner vers moi :

— Sans doute! Je lui ai parlé de notre... peine, oui, notre peine; je puis dire ce mot en voyant le

nouveau sénatus-consulte organique qui bouleverse la Constitution de l'an VIII. Voilà le sénat qui vient de réduire le tribunat à cent cinquante membres!... Le tribunat est un corps remarquable aux yeux des amis de la liberté et de la république... et puis le mode d'élection est bizarre. Ces deux candidats pour le sénat... Ensuite on a beaucoup crié dans les provinces, surtout, de ce qui a été fait pour le conseil d'État.

Toutes ces questions m'étaient presque étrangères, bien que déjà je n'entendisse pas un autre sujet de conversation. Je demandai à Junot ce qu'il avait voulu dire pour le conseil d'État.

— *Il est reconnu corps constitué*, dit Junot. J'ai dit au premier consul que cette mesure avait été mal accueillie dans plusieurs provinces. J'ai été, poursuivit-il, ce que je serai toujours, un loyal et honnête homme. Je ne trahirai ni ma conscience, ni les intérêts de ma patrie, ni ceux de l'homme que j'aime et que je vénère par-dessus toute chose ; mais je crois le servir mieux en lui disant la vérité qu'en la lui cachant. Je lui ai donc expliqué que ce n'était pas relativement à sa nomination de consul qu'il fallait attribuer l'expression de tristesse qu'il voyait sur mon visage, et je lui ai parlé alors de cette foule de *sénatus-consultes organiques*, dont le *Moniteur* est rempli depuis quinze jours; voilà ce qui fait crier. On parle aussi dans un sens qui n'est pas celui que je voudrais voir animer toute parole sur le premier consul, de la nomination à vie des deux autres consuls... J'ai beaucoup d'amitié pour l'un, et une grande estime pour l'autre; mais pourquoi vouloir *imposer* à la nation deux magistrats pour lesquels certainement

elle n'a pas émis un vote comme pour mon général?... Enfin, ma pauvre Laure, j'ai dit ce que *je pensais*, et je commence à croire que nous *avons une cour*, car on ne peut plus dire la vérité sans déplaire.

Junot fut malade à la suite de ce voyage de Saint-Cloud. Sa tendresse pour le premier consul était d'une telle nature, que tout ce qui même légèrement touchait à cette question délicate, lui allait directement à l'âme. Quelques jours après, Mme Bonaparte m'ayant fait inviter à déjeuner et m'ayant fait dire d'amener ma Joséphine, je fus à Saint-Cloud, mais seule, car Junot était au lit et fort souffrant. On sait que Napoléon ne déjeunait pas avec Mme Bonaparte et qu'il ne paraissait même jamais le matin dans son salon. Cependant on l'y voyait quelquefois, lorsqu'il savait qu'il y trouverait des personnes auxquelles il voulait parler, sans que cela tirât à conséquence. Le même matin de ce déjeuner, il arriva comme nous sortions de table, vint à nous et démêla d'abord au milieu du groupe la ravissante figure de ma Joséphine, qui était là avec ses jolis cheveux blonds entourant un charmant visage plein de finesse et de grâce, quoiqu'elle n'eût que dix-huit mois. Le premier consul fit une exclamation nouvelle en la voyant :

— Ah! ah!... voilà notre filleule *cardinalesse*[1] ! Bonjour, m'amselle! Voyons, regardez-moi... là... ouvrez bien vos yeux... Comment, diable! mais savez-vous qu'elle est furieusement jolie, cette petite fille-là... Elle ressemble à sa grand'mère. Oui, ma foi,

[1] Il faisait allusion à ce que fit ma fille le jour de son baptême avec la barrette du cardinal Caprara.

elle ressemble à cette pauvre Mme Permon. Voilà par exemple, une belle et jolie femme. C'est la plus belle personne que j'aie jamais vue.

Et pendant ce temps il tirait les oreilles et le nez de ma fille, ce qui ne l'arrangeait pas du tout. Mais je l'avais prévenue que, si elle ne pleurait pas à Saint-Cloud, nous nous arrêterions au retour chez un marchand de joujoux, et que là elle prendrait *tout* ce qu'elle voudrait. Napoléon, qui ne savait pas la promesse, ne remarqua que la bonne humeur de l'enfant, à laquelle, comme on peut le penser, je renouvelais dix fois par minute le souvenir du magasin de polichinelles. Aussi il s'en expliqua hautement :

— Voilà comment j'aime les enfants..., pas criards... pas grognons. Il y a cette petite Lætitia qui est belle comme un ange, eh bien, elle crie si fort que je m'en sauve comme du feu !

Tout en parlant, on était revenu dans le salon *bleu* qui était à cette époque celui de Mme Bonaparte. On peut se rappeler qu'il y avait un balcon circulaire tournant autour des appartements, et sur lequel on passait de ce même salon. Le premier consul me fit signe de l'y suivre. Je voulus remettre ma petite à sa nourrice, mais je me rappelle qu'il me dit :

— Non, non, gardez votre fille. Une jeune mère est toujours intéressante en portant son enfant... Qu'a Junot ? me demanda-t-il aussitôt que nous fûmes sur le balcon.

— La fièvre, général, et assez fortement pour ne pas pouvoir se lever.

— Mais cette fièvre a un caractère quelconque enfin ? Est-ce une fièvre putride, maligne, quoi enfin ?

— Ni l'une ni l'autre, citoyen consul, répondis-je,

un peu impatientée du ton d'humeur qu'il mettait dans ses questions, mais Junot est, comme vous le savez, fort impressionnable, et lorsque quelques peines de cœur le frappent, c'est *au cœur* aussi que les coups portent. Vous savez, général, que ces maux-là trouvent peu de secours dans les soins d'un médecin.

— Je vois que Junot vous a parlé de l'espèce de querelle que nous eûmes ensemble il y a quelques jours. Il y fut ridicule.

— Vous me permettrez, citoyen consul, de ne pas confirmer par mon assentiment le mot que vous venez de dire, sans doute en plaisantant. Tout ce que je puis faire, c'est vous affirmer que, ayant sans doute mal compris Junot, vous lui avez fait une peine profonde. Elle a été bien vive, car les caresses de cette enfant, mes soins, rien ne l'a calmée. Il faut même, général, qu'il ne m'ait pas tout dit en me rapportant la conversation qu'il eut avec vous il y a trois jours.

Cela était vrai, je l'appris ensuite.

Le premier consul me regarda quelques instants sans parler, puis il prit ma main droite qui retenait ma fille que je portais sur le bras gauche, mais il la rejeta aussitôt avec un mouvement singulier, saisit le petit bras blanc et potelé de Joséphine, le baisa, donna une forte tape sur la joue de la petite, lui tira le nez, l'embrassa, et tout cela en une minute, puis disparut comme un éclair.

Je rapportai toute cette petite scène à Junot, que je trouvai vraiment souffrant. Il était non seulement très irritable moralement, mais son physique lui-même s'opposait à ce que rien parvint à son âme avec tranquillité et lui permit de raisonner. Toute cette aventure depuis trois jours le bouleversait entière-

ment. Le matin même cependant on lui avait appliqué trente sangsues, et la perte d'une immense quantité de sang aurait dû l'affaiblir, mais il n'en était pas moins irrité, parce que ses nerfs étaient fortement agacés, et que depuis trois jours il n'avait pas dormi. Cependant vers sept heures du soir, après avoir pris un bouillon, il s'étendit sur le divan de mon cabinet et s'endormit profondément. Bientôt la nuit s'épaissit et je demeurai dans l'obscurité. Mais, craignant d'éveiller mon mari, je me mis à songer comme *en un gîte* et bientôt le mouvement machinal que j'avais imprimé à ma tête, le bruit régulier et plus que fort, mais monotone, de la respiration de Junot, tout finit par me porter moi-même au sommeil, et je m'endormis aussi.

Tout à coup des pas rapides se font entendre dans le petit escalier qui conduisait de la salle du déjeuner dans la cour. Habituée à veiller une malade, je suis debout au même instant, et j'entends Heldt, le premier valet de chambre de mon mari, qui accourt en disant :

— Madame ! madame !

Une lumière frappe mes yeux encore à moitié fermés, mais une voix bien connue achève de me réveiller. Le premier consul est devant moi.

— Bonsoir, madame Junot. Vous ne m'attendiez pas, n'est-il pas vrai?... Eh bien, où donc est-il, votre moribond?

Tout en parlant, il était arrivé dans le petit salon qui servait d'entre-deux pour ainsi dire à nos appartements, à Junot et à moi, et dans lequel il s'était endormi comme je l'ai dit tout à l'heure.

— Eh bien, monsieur Junot, qu'est-ce que vous

avez donc, hein? Qu'est-ce que c'est que cette fièvre? Eh bien, pourquoi pleures-tu, grand enfant? Eh! eh! je te ferai le caractère, moi!

Et il lui tirait son pauvre nez, ses oreilles, lui pinçait les joues. Enfin il lui faisait toutes ses grâces. Quant à Junot, il suffoquait. Jamais peut-être je ne l'ai vu aussi profondément ému. Il prenait les mains du premier consul à son tour, il les serrait contre sa poitrine, le regardait avec des yeux remplis de larmes et une physionomie, une physionomie comme le cœur seul en fait une. Il ne pouvait parler, il prenait la main de ce bon Duroc, de cet ami, qu'il a cependant méconnu quelque temps et qui jamais ne cessa d'être le plus loyal et le plus excellent de ses frères d'armes.

— Je parie que tu n'es plus malade, dit le premier consul en s'asseyant enfin dans la gondole de gourgouran gris que je lui présentais depuis son arrivée. Hein! Mauvaise tête!

Et à peine assis il se leva et se mit à parcourir la chambre.

— Ah ça, voilà donc ce qu'on appelle *ton palais*[1] Pardieu, je veux le voir! Ils disent tous que c'est une merveille et une folie, mais ça me parait bien simple.

Et il avait déjà parcouru la chambre de Junot, son cabinet, puis il revint et entra enfin dans mon appartement.

— Ah! ah! voici le sanctuaire, dit-il avec un ton

[1] A cette époque toute la partie qu'habita Junot plus tard, la grande galerie, la bibliothèque et le petit hôtel n'étaient pas construits. Notre maison n'était donc pas *un hôtel*; c'était une belle et bonne maison. Elle nous fut vendue par un monsieur nommé Morin. C'était, je crois, un secrétaire de Masséna.

qui n'avait que de la bonté, mais qui pourtant était un peu goguenard. Que diable avez-vous donc là? poursuivit-il en levant la tête et regardant la corniche de ma chambre, ainsi que la frise qui était au-dessous[1]. Est-ce que par hasard ce sont vos grand'-mères?

— Il n'y a *même pas de parenté*, général, répondis-je, c'est une galanterie de Junot, qui a fait mettre dans ces médaillons tous les portraits des femmes célèbres de l'antiquité et du dernier siècle. Il a voulu m'empêcher d'être trop humble en pensant que je suis femme.

— Oh! il pouvait se dispenser de la galerie de portraits pour cela; seulement, il a bien fait de ne pas y faire mettre ceux des femmes d'aujourd'hui, car toutes *veulent* et *prétendent* être célèbres. C'est une folie de tous les pays.

Et, tout en discourant, il allait toujours, et moi je le regardais avec une attention qu'il était d'abord loin de remarquer, mais qu'il finit par deviner en voyant mes yeux attachés sur lui et un sourire accompagnant mon regard. C'était sa toilette, toujours comique, qui produisait cet effet sur moi, elle me

[1] Cette malheureuse frise l'avait tellement frappé, qu'un jour, dans une conversation longue et fort sérieuse que j'eus avec lui, en 1808, quatre ans et même cinq ans plus tard, au milieu d'une explication pour les dépenses immenses faites dans cet hôtel, il me demanda tout à coup si j'avais fait repeindre ma chambre à coucher et si les femmes célèbres étaient *remplacées*.

— Non Sire, lui dis-je, vous les aviez regardées, elles devaient y rester.

Et c'était vrai. Elles n'avaient pas été enlevées et doivent même toujours y être.

rappelait la rue des Filles-Saint-Thomas, la rue de Richelieu, et même la rue Sainte-Croix. La redingote était d'un beau drap, le chapeau d'un fin et magnifique castor, mais il avait toujours la même forme, et son maître le posait toujours de même sur son front, avec cette seule différence que la poudre et les *oreilles de chien* avaient disparu. Le fait est que Napoléon, même entouré de tout le prestige de sa gloire, et même de sa grandeur impériale, a toujours eu la plus comique tournure en habit bourgeois ; dire pourquoi, je ne puis, car je n'en sais rien. Cela venait peut-être du peu d'habitude qu'il avait de porter l'habit de ville ; toujours est-il qu'il était autrement qu'un autre homme, lorsqu'il n'avait plus son uniforme et qu'il était, comme il le disait lui-même, dans son habit *couleur de muraille.*

— Ah ça ! monsieur Junot, dit-il à mon mari après avoir parcouru mon appartement[1], j'espère que cette petite course *dans tes domaines* t'a radicalement guéri ?

Junot saisit la main que le premier consul lui présentait et, la serrant entre les siennes, il pleura sans répondre. Il n'était là ni l'homme fort, ni le soldat courageux ; ce n'était qu'un faible enfant.

— Et pour me prouver que tu es guéri, reprit le

[1] Il était le seul arrangé alors dans la maison. Après avoir vu toutes les pièces qui étaient bien, mais fort simples, il se tourna vers Duroc et lui dit un mot très bas auquel notre ami répondit : « Je vous l'avais bien dit, mon général. » Et j'ai su depuis de ce bon Duroc qu'il avait pris la défense de Junot que des envieux accusaient toujours. Duroc n'a jamais nui à PERSONNE. C'est un fait remarquable dans la vie d'un favori.

premier consul, tu viendras déjeuner avec moi demain à Saint-Cloud. Bonsoir, mon vieil ami. Adieu *madame la commandante.*

Nous l'accompagnâmes jusqu'à la porte de la rue.

Personne ne savait que le premier consul était dans notre maison. Il avait ordonné le silence à Heldt, le seul qui l'eût vu, et l'on sait que Napoléon n'était pas de ceux à qui l'on n'obéissait pas. Il avait eu raison dans sa défense. La connaissance de cette visite n'aurait fait que de l'envie; il était à pied, il avait traversé les Tuileries, et Duroc nous dit qu'une chaise de poste, une sorte de cabriolet à deux chevaux dont lui, Duroc, se servait alors fort souvent, les attendait à l'entrée des Champs-Élysées.

J'ai toujours été dans le doute s'il n'y avait pas eu un peu *d'aide de Dieu* en ce que je vais dire, mais il n'y eut littéralement que le temps physique nécessaire pour descendre la moitié du grand escalier du premier de mon hôtel rue des Champs-Élysées et traverser le vestibule, pour que Junot, que j'avais vu disparaître, revînt avec son habit d'uniforme et son sabre au côté. Il était enveloppé d'un manteau.

— Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur Junot? Je ne veux pas que tu sortes, entends-tu? Je te le commande *militairement.*

— Mon général, vous me connaissez. Je serais malade et sérieusement, si je ne vous voyais monter en voiture avec la certitude que votre bonté pour un fidèle ami ne vous a exposé à aucun danger. N'insistez pas, mon général, j'y suis résolu.

— Et comme il me faut veiller sur mon malade, ajoutai-je, le premier consul me permettra de me joindre à lui?

— Oh! oh! une amazone! Avez-vous Clorinde, là-haut?

— Certainement, général.

Nous gagnâmes les premiers arbres de l'avenue de Neuilly, où la chaise de poste attendait. Le premier consul s'y jeta, et Duroc était à peine assis, qu'elle partit comme un trait.

Junot s'appuya contre un arbre et son regard perçant suivit la trace lumineuse des lanternes allumées tant qu'elle fut visible. Il ne disait rien, et je ne troublai pas ce silence extérieur qui n'avait lieu que parce que l'âme disait trop.

— Ah! dit-il enfin, lorsque le dernier rayon eut disparu, comment mon sang, ma vie entière ne seraient-ils pas à cet homme!

Je le ramenai, le fis coucher; mais il dormit mal. Son âme était tellement ardente, que le bonheur et la peine ne pouvaient y être contenus. Néanmoins, le lendemain matin il était remis et parfaitement portant. Il fut à Saint-Cloud et revint enchanté; mais un nouvel orage grondait autour de lui. Fouché, un autre homme que son rang élevé aurait dû rendre l'ami comme il était l'égal de ses frères d'armes et qui n'était que leur ennemi le plus acharné et le plus dangereux à cette époque, car tous l'ignoraient, s'aidèrent de son caractère malheureusement trop facile à traduire en mal, en raison de son extrême irritabilité.

Ce fut quelque temps après cette aventure que je viens de rapporter, que la rupture avec l'Angleterre eut lieu[1]. On a écrit là-dessus tout ce qu'on a voulu;

[1] La conspiration de Georges était déjà en mouvement alors. On ne peut s'empêcher de ressentir une certaine émotion

il existe des gens qui, brisant l'idole qu'ils encensèrent à mes yeux pendant quinze années, viennent aujourd'hui vous dire que sa funeste ambition a tout perdu... qu'il a rompu les traités, violé celui d'Amiens, parce qu'il *n'aimait pas M. Pitt*. Et ces rêveries-là, je les ai entendu débiter, il n'y a pas longtemps, à un homme qui se reconnaîtra en lisant ces lignes ; si ce livre lui parvient. Il se rappellera mon regard et mon sourire de mépris. Il se les rappellera sans doute, car, en les recueillant, il n'osa poursuivre son insensé, son humiliant discours...

Eh bien, quelques êtres qui devraient être marqués à l'index du mépris général et non de celui d'une personne seule, d'une femme, qui n'a pour elle que sa franchise et son courage, dirigent quelquefois l'opinion de plusieurs jeunes têtes, qui ajoutent plus de foi à ce mensonge de celui qui dit : J'ai vu, qu'à l'assertion de celui qui écrit : Cela est.

Ce sont des opinions faussement émises, adoptées par l'inexpérience, qui ont agité ce fait au point de le rendre douteux ; je veux parler de la rupture avec l'Angleterre. Sans aucun doute Napoléon y voulait aller. Qui pense à le nier? Mais il le voulait en temps opportun. Oui, certes, il voulait y aller. Il avait trop de comptes à demander à l'orgueilleuse Angleterre pour être plus longtemps en retard avec elle. Mais il n'était pas insensé, et le général Soult lui préparait à Boulogne des soldats pour une guerre

lorsqu'on songe qu'à cette époque Napoléon ne prenait aucune précaution pour neutraliser un péril. Ces sorties mystérieuses avaient lieu presque chaque jour. L'année suivante le cœur y fut pour beaucoup.

continentale plutôt encore que pour passer le détroit.

Le traité fut rompu *par l'Angleterre.* Le parchemin en fut déchiré par la foi carthaginoise, qui promit alliance ayant le cœur disposé à la guerre. Le premier consul était instruit des intentions du cabinet de Saint-James. Il se tenait sur la défensive, prenait des précautions : est-ce donc un motif à reproche? Non, non. Le grand Condé disait que le plus illustre capitaine pouvait être battu ; surpris, jamais. Ainsi donc lorsque les messages réitérés du roi d'Angleterre au parlement pendant l'hiver de 1803, lorsque les discours des ministres dans ce même parlement parlaient de guerre comme si le canon eût déjà retenti, est-il donc étonnant que le premier consul, que la France vient de charger de ses intérêts, y veille avec un surcroît de sollicitude? Il demande des conscrits au Sénat[1], parce que le roi d'Angleterre a organisé les milices de son royaume. Le premier consul a vendu la Louisiane aux Etats-Unis? parce que la prise de nos vaisseaux sans aucune déclaration, nous avertit que la troisième guerre punique va commencer, et qu'il faut de l'argent pour la faire. Cette vente lui a été pénible à lui-même, et ceux qui en l'accusant toujours sont si bien aveuglés par la passion, qu'ils parlent sans cesse d'après une idée erronée, devraient se rappeler que son intérêt à lui-même, s'il eût été cet homme affamé, altéré de pillage *de royaumes*, était de garder une province qui, par sa connexion

[1] Cent vingt mille conscrits furent accordés aux consuls par le Sénat au mois d'avril 1803. La rupture n'était pas effectuée, mais elle se prévoyait. Elle eut lieu au mois de mai. Lord Withworth était parti de Paris le 14 ou le 15 mars.

avec l'union américaine, pouvait devenir avant peu bien dangereuse à cette dernière.

Lord Withworth a quitté Paris. La plus grande agitation règne parmi les Anglais qui y sont encore. Junot, alors commandant de la capitale de la France, veut que sa tranquillité soit aussi renommée que son état de splendeur. Il redouble de soins. Chaque matin son rapport et celui du comte Dubois, alors préfet de police et chargé de la surveillance civile comme Junot de la surveillance militaire, n'annoncent rien d'alarmant, mais il existe des hommes qui poussent Napoléon à prendre une route qui doit lui être funeste, et c'est alors que commencent les odieuses manœuvres de l'un d'eux qui fut funeste à l'empereur comme l'anathème d'une providence. Je vais lever un coin du rideau, cachant beaucoup de faits à cette époque de la rupture avec l'Angleterre. Je les connais, je dois les dire. Beaucoup d'Anglais existant encore aujourd'hui pourront me comprendre, et j'ai su par la duchesse de Devonshire elle-même (lady Forster) ainsi que par beaucoup d'autres, que mes renseignements étaient certains.

La rupture était accomplie, tous les camps étaient formés sur le littoral de la Picardie, de la Normandie, et la rapidité de l'éclair avait exécuté tout ce qui s'était fait. Le général Mortier avait été envoyé en Hanovre, et Junot, que son absence livrait à plus de travail, s'y donnait, comme je l'ai dit, avec toute l'ardeur qu'il mettait à ce qui concernait le premier consul, et ici il le plaçait en première ligne. Un matin — il était cinq heures, le jour pointait à peine — une ordonnance vient chercher Junot de la part du premier consul ; il avait travaillé jusqu'à quatre heures

du matin et venait de se coucher. Il se lève et part à l'instant même. Le premier consul était à la Malmaison. J'attends Junot pour déjeuner, il ne revient pas. Seulement à dix heures un chasseur à cheval de la garde consulaire, un de ceux qu'on appelait *les guides*, arrive avec un billet pour l'aide de camp de service, en lui demandant le rapport du jour à l'instant même. Mon mari ne revint qu'à cinq heures du soir. La séance, comme on le voit, avait été longue. Elle avait été bien plus orageuse encore.

Lorsque Junot arriva près du premier consul, il lui trouva la figure bouleversée. Ses traits étaient contractés et tout en lui décélait une de ces agitations terribles qui faisaient trembler...

— Junot, dit-il à son ancien aide de camp aussitôt qu'il le vit, es-tu toujours l'ami sur lequel je puis compter? Oui ou non? Pas de phrases?

— Oui, mon général.

— Eh bien! il faut sur l'heure prendre des mesures pour que *tous les Anglais, sans exception aucune*, pour que *tous* soient arrêtés dans une heure. Le Temple, Montaigu, la Force, l'Abbaye, il y aura place dans les prisons de Paris. *Il faut* qu'ils soient arrêtés. Il faut apprendre à leur gouvernement que, s'il se retranche dans son île, pour manquer impunément à la foi des traités, il peut être atteint au moins dans ce qu'il commet à la bonne foi d'un ennemi qui ne lui doit aucune loyauté. Les malheureux!

Et il frappait du poing sur sa table :

— Les malheureux! Ils refusent Malte! Ils donnent pour raison.....

Et la colère étouffait sa voix, il était contraint de s'arrêter.

— Ils donnent pour raison que Lucien a influencé par mon ordre les déterminations de la cour d'Espagne, relativement à la réforme opérée dans le clergé. Enfin, Junot, pourrais-tu croire que cette puissance toujours cauteleuse, toujours ennemie, doublement ennemie, prétend récuser aujourd'hui le traité d'Amiens[1], en donnant pour raison que, lorsqu'il fut signé, il avait été stipulé d'après la situation respective des puissances contractantes?

Et poussant Junot devant son bureau, il lui mit dans les mains deux lettres qui en effet disaient ce qu'il venait d'expliquer plus haut.

Junot était atterré. Mais la cause de son accablement n'était pas dans la rupture avec l'Angleterre. Elle était prévue, et d'ailleurs connue depuis quelques jours. Mais, dans ces lettres, il voit un motif pour autoriser la terrible mesure que vient de lui commander Napoléon, celui à qui jamais il ne fit aucune objection, celui qui pouvait lui dire : « Junot, donne-moi ta vie. » Et il la lui aurait donnée. Celui-là lui demandait, lui commandait une chose répugnant à sa délicatesse

[1] L'Angleterre objectait que le traité portait qu'elle ne rendrait l'île qu'à l'entière reconstruction de l'ordre. Or, comme il allait de plus en plus en désarroi, elle se considérait comme *exemptée*. Elle observait, en outre, que les prieurés espagnols avaient été détruits, faits dont elle accusait l'influence de la France. Il y a un auteur fort habile sans doute, qui prétend que c'est M. de Talleyrand qui a fait la presque totalité de la rupture de la France et de l'Angleterre. Mais il se trompe. J'ignore quelles ont été les actions de M. de Talleyrand dans beaucoup de moments de notre révolution. mais je sais qu'ici, Il ne peut être accusé justement d'une influence directement agissante. L'auteur de l'histoire chronologique de France est d'ailleurs fort partial contre M. de Talleyrand, qu'il paraît ne pas aimer beaucoup.

et à la sévérité des principes tant libéraux dans lesquels il avait été élevé. Il demeurait immobile et silencieux.

Le premier consul attendit quelque temps une réponse, mais, voyant l'attitude de Junot, il ne parut même pas l'avoir demandée et il poursuivit comme si dix minutes ne se fussent pas écoulées dans l'intervalle :

— Cette mesure doit être exécutée d'ici à sept heures du soir. Je ne veux pas que le plus obscur théâtre de Paris, le plus mauvais restaurateur, voient ce soir un Anglais soit à leurs tables, soit dans leurs loges.

— Mon général, dit Junot, qui revenait à lui-même, vous connaissez non seulement mon attachement à votre personne, mais mon dévouement à tout ce qui tient à vous. C'est ce dévouement qui me fait hésiter d'obéir avant de vous supplier, mon général, de prendre quelques heures pour réfléchir à la mesure que vous voulez me faire exécuter[1].

Napoléon fronça le sourcil.

— Encore! s'écria-t-il. Comment!... La scène de l'autre jour va-t-elle donc se renouveler? Lannes et toi, vous vous donnez d'étranges licences. Il n'y a pas jusqu'à Duroc qui avec son air tranquille ne vienne aussi me sermonner. Pardieu, messieurs, je vous ferai voir que je sais mettre mon bonnet de travers. Lannes l'a déjà éprouvé, et je ne crois pas

[1] Je n'ai pas besoin d'expliquer, je pense, que Junot, tout en représentant au premier consul qu'il croyait la mesure mauvaise pour son intérêt et pour sa gloire, ne le faisait qu'avec les ménagements qui lui étaient indiqués par la conviction où il était de la supériorité de Napoléon en toutes choses.

que cela le divertisse beaucoup de manger des oranges à Lisbonne. Quant à toi, Junot, ne te fie pas tant à mon amitié. Du jour où je douterai de la tienne, la mienne sera détruite.

— Mon général, répondit Junot profondément blessé de n'être pas compris, ce n'est pas au moment où je vous donne la plus gande preuve que je puisse vous donner de mon attachement qu'il y a justice à me parler ainsi. Demandez-moi mon sang... demandez-moi ma vie... vous êtes le maître, tout est à vous. Mais m'ordonner une chose qui doit nous...

— Eh bien, poursuis! Que doit-il m'arriver, parce que je rends à un gouvernement sans foi les insultes qu'il me fait?

— Il ne m'appartient pas, mon général, de décider sur ce que votre conduite peut avoir ou non de convenable. Je suis sûr que, lorsqu'elle ne le sera pas, c'est que vos yeux seront fascinés par des hommes qui ne vous donnent que des avis inquiétants, qui vous portent à la sévérité. Ces hommes-là vous font bien du mal, mon général!

— De qui veux-tu parler?

Junot ne répondit pas; il savait ce qu'il voulait dire, mais son noble cœur répugnait à faire entendre une parole accusatrice. Bon et excellent homme! Loyale et fidèle créature! De pareilles âmes se retrouvent rarement. Cependant le premier consul le pressait et Junot lui dit enfin quels étaient les noms qu'on signalait autour de lui et sur lesquels l'animadversion publique se portait le plus violemment. Le premier consul l'écoutait et se promenait en paraissant réfléchir.

— Quant à Fouché, dit Junot, il est mon ennemi

personnel. Dire de lui ce que j'en dis ici n'est cependant pas le résultat de ma haine contre lui, car je ne hais personne. D'ailleurs, je suis juste. J'accorde à Fouché la portion qui lui revient. Il a du talent, mais il vous sert dans un sens, mon général, qui n'est pas celui dans lequel vos amis voudraient marcher ; il a l'apparence, envers les émigrés, les habitants du faubourg Saint-Germain, d'être indulgent pour eux, et cela en dépit, leur dit-il, du danger qu'il peut courir avec vous. Et moi qui sais le contraire,... que puis-je penser ? Mais ce n'est pas tout, je puis dire aussi que souvent vous êtes excité à une sévérité qui est loin de votre caractère, et cela par quelque rapport peu ou point réel. Quant aux deux autres personnages...

Ici Junot ne put retenir un sourire de dédain.

— ... Quant aux deux autres personnages, dont l'un, mon général, est bien près de votre oreille, et l'autre de votre main, pour recevoir ce qui en tombe, je ne dirai qu'un mot. Duroc veille comme eux sur votre sûreté. Eh bien, mon général, voyez ses rapports. Ils sont ceux d'un honnête homme, d'un loyal soldat, et pourtant ils contiennent des faits, mais du moins pas de mensonges.

— Mais cependant ces hommes me sont dévoués ; l'un d'eux disait l'autre jour : « Si le premier consul me disait de TUER *mon père, je le tuerais.* »

Junot me dit en me racontant toute cette scène, qu'au moment où le premier consul prononça cette phrase, il regarda Junot de côté pour l'observer.

— Je ne sais, mon général, jusqu'à quel point c'est vous montrer de l'attachement que de vous supposer capable de donner à un fils l'ordre de tuer son père. Mais n'importe, *lorsque l'on est assez malheureux*

pour penser de cette façon-là, on ne le proclame pas[1].

Plus de deux ans après, le premier consul, qui était alors l'empereur Napoléon, me parla de cette scène — c'était à mon retour de Portugal — il me dit qu'il avait été au moment d'embrasser Junot, tant son expression était belle en résistant à lui, son général, son chef, l'homme ayant tout pouvoir et risquant ainsi son existence : « Car enfin, disait l'empereur en souriant, je ne suis pas bon quand je suis en colère, et vous le savez, madame Junot. »

Quant à mon mari, la conversation qu'il eut avec le premier consul, ou plutôt la scène, fut des plus vives. Il fut jusqu'à rappeler à Napoléon que, lors du départ de l'ambassadeur, lord Withworth, il avait été donné solennellement des assurances de sécurité aux Anglais qui étaient encore à Paris.

— Il y a des femmes, des enfants, des vieillards... Il y en a dans le nombre, mon général, qui tous les soirs, tous les matins, prient Dieu pour vos jours[2] !

[1] Ces paroles ont été répétées par Junot à l'homme qui a tenu le propos que je rapporte.

[2] Une mistress Wilmot, qui a été bien connue de tout ce qui était à Paris à cette époque, avait une telle adoration pour le premier consul, que des hommes étaient apostés pour lui dire où il allait au spectacle, et aussitôt elle s'y rendait, et à force d'argent, elle parvenait à se placer en face de lui. Elle était riche, assez jeune, et son mari et cinq enfants qu'ils avaient pensaient tous de même. Cette mistress Wilmot était parente de M. Pitt : on voit qu'elle n'avait pas sacrifié ses affections aux liens du sang. Lady Caroline Grenville était dans la même manière de voir à l'égard de Napoléon. En général, le nombre des Anglais qui admiraient Bonaparte était immense à cette même époque.

Ce sont des négociants, pour la plupart, car maintenant tout ce qui tenait à la haute classe est parti de Paris. Le dommage que peut leur faire une réclusion entière est immense, et puis... O mon général, ce n'est pas vous dont l'âme grande et noble comprend tout ce qui est bien dans la création, ce n'est pas vous qui confondrez une nation généreuse avec un cabinet perfide. Sont-ils donc solidaires?

— Peut-être cela se devrait-il, répondit le premier consul d'un ton sombre[1]. Au reste, je ne suis ni méchant ni entêté... Il est peut-être possible que tu aies raison... Cependant...

Et allant encore à son bureau, il y prit un papier qu'il relut plusieurs fois. Le donnant ensuite à Junot :

— Lis ce rapport, lui dit-il, et réponds-moi *sur ta tête* après cela, comme tu affectes de le dire, réponds-moi *sur ta tête*, que l'on peut sans danger pour moi, laisser courir dans Paris des gens qui tiennent de pareils propos.

Junot, tout en écoutant le premier consul, avait lu le papier qu'il lui avait remis. Son absurdité l'avait d'abord frappé, mais bientôt ce fut son mensonge. La fausseté était flagrante. Ce fut alors qu'il demanda la permission au premier consul de faire venir le rapport du jour. Il espérait y trouver des documents pour réfuter la pièce calomniatrice, et ce fut ce qui

[1] L'infortuné parlait en prophète. La nation n'est-elle pas aussi coupable aujourd'hui que son gouvernement pour l'agonie de six années qu'elle a laissé infliger à Napoléon? Elle a pu entendre ses cris de souffrance et ne pas exiger que le bourreau qui les faisait pousser lui fût ôté... Mais la vengeance est un plat dont la saveur plaît à tous les palais. Nations comme gouvernement, tous veulent y goûter... Nous sommes aussi *nation*.

arriva. Mais Junot exigea que le premier consul fît prendre des informations. La chose fut constatée, et elle était sérieuse, puisqu'il s'agissait d'un homme ayant dîné dans une maison, s'y étant grisé, ayant dit des mots injurieux contre le premier consul et d'avoir même été jusqu'à parler d'un nouveau gouvernement auquel on pourrait arriver par la *mort d'un seul homme*. Et cet état bienheureux — c'était toujours l'Anglais ivre qui parlait — nous l'avions déjà connu. Il est vrai que, quant à nous, nous l'avions oublié, puisque c'était la régence du duc de Bedfort. Et voilà ce qu'on ne craignait pas d'appeler un rapport! Mais le plus singulier de l'aventure, ou plutôt le plus noir, c'est que l'Anglais accusé était un ami de Junot.

C'était le bon colonel James Green... et vous observerez qu'il était enthousiaste de Napoléon et du caractère dont Junot était pourvu, cela ne pouvait être autrement. Il en avait été ainsi de sir Sydney Smith. Tout en étant l'ennemi du premier consul, ou plutôt du général Bonaparte, il l'admirait avec l'admiration du cœur, et Junot l'avait aimé et même compris. Il en était de même de notre bon et excellent ami James Green.

— Tu as la langue dorée, dit le premier consul à Junot lorsqu'il lui eut dit tout ce que je viens d'écrire, mais je conclus moi, en résumé de tous ces dits et redits, que toi et Mme Junot vous avez la manie de recevoir des gens qui ne m'aiment pas. S'ils n'étaient pas connus pour cela, on ne les ferait pas parler de cette façon.

— Au surplus, mon général, répondit Junot, j'ignore si M. le colonel Green aurait dit ou n'aurait

pas dit ce que ce rapport lui prête — bien que j'engage ma tête qu'il ne l'aurait pas seulement imaginé, mais vous voulez qu'il y ait au moins le doute — je me bornerai à réfuter l'invention par un fait matériel, c'est que, pour avoir tenu le propos qu'on lui prête, avant-hier 1er mai à sept heures et demie du soir, après avoir bu cinq bouteilles de vin de Sillery — ce qui d'abord n'est pas possible — il faudrait pour cela être à Paris, et que M. le colonel James Green est parti le 17 avril pour Londres, où l'appelaient des intérêts majeurs.

— Le premier consul ouvrit de grands yeux et sa physionomie prit un air de surprise, me dit ensuite Junot, qui m'aurait amusé si je n'avais été dans une circonstance aussi grave. Napoléon regarda son ancien aide de camp avec une expression toute particulière et répéta :

— Il n'est plus à Paris !

— Non, mon général, et veuillez remarquer que ce n'est pas ici une méprise de nom, une chose faite à la légère, c'est bien une erreur, mais des plus volontaires : la foule de détails dont le nom est entouré vous le prouverait, si je n'ajoutais pas que cet homme est mon ami... Damnation ! Il ne leur manquait plus que d'ajouter que moi aussi je faisais partie de ce festin exécrable où, comme à celui d'Atrée, on voulait boire du sang.

En me racontant cette scène, que j'ai peut-être alors entendue plus de cent fois de sa bouche, Junot me disait à quel point sa vive émotion avait dû paraître, car Napoléon fut à lui, lui prit les mains, les lui serra, lui fit entendre de douces paroles et le ramena enfin à un état plus calme. Le résultat de cette

longue conférence, à laquelle Cambacérès vint prendre part vers la fin, fut que les Anglais auraient *des villes* pour prison, mais autant qu'ils seraient tranquilles.

— Car alors, dit le premier consul, j'use de mon droit sur eux... Ils sont prisonniers de guerre.

Et voyant que Junot le regardait d'un air étonné :

— Oui, prisonniers de guerre... Ne font-ils pas partie des milices du royaume ?

Junot fut au moment de répondre que les milices d'Angleterre sont une institution nationale et n'ayant rien de militaire, en ce qui peut avoir rapport aux droits pour comme contre la sûreté de l'individu qui réclamerait la sauvegarde militaire comme porteur d'épaulettes ; mais il avait obtenu que la mesure d'*arrestation positive* n'aurait pas lieu, et cette victoire lui parut suffisante pour ce premier essai. Le fait de l'*alibi* du colonel Green contribua grandement à lui donner de la force. Napoléon n'était pas un tyran. Ce n'était pas un méchant homme, et toutes les fois que la raison lui parvenait sans nuages, il la repoussait rarement Il fut violemment irrité contre celui qui lui avait menti avec cette impudence. Il s'en servit beaucoup néanmoins, l'a élevé bien haut, mais je sais, et je le sais d'une manière trop directe et trop positive pour en douter, qu'il ne l'a *jamais* estimé. Quant à Junot, il avait contre lui, dans cette orageuse matinée, sa propre conduite qui, tout honorable qu'elle était, avait néanmoins un côté blessant par les mots qui trop souvent lui échappaient dans un premier mouvement. Son opinion émise avec la franchise d'un soldat, et d'un soldat estimant son général et ayant la conscience de lui dire la vérité

telle qu'il la voyait, son opinion était trop peu en harmonie avec les nouvelles idées de Napoléon pour ne pas semer entre eux une sorte de graine qui ne pouvait produire que de mauvais fruits. Cependant tout aurait bien été sans cette foule d'hommes au cœur méchant qui entouraient le premier consul. Parmi ceux qui étaient attachés à sa maison[1], je ne comptais que sur Duroc pour agir, et sur Rapp. Ensuite, pour ne pas nuire, et même pour être amis, je puis nommer Lemarrois, Lacuée, Lauriston; quant à Berthier, il pouvait être parmi les premiers, mais il était si faible!... Ensuite il y avait encore des hommes dont l'attachement pour Junot prouvait qu'ils avaient su le comprendre : c'étaient Estève et quelques autres, qui, aimant le premier consul pour lui et pour sa gloire, savaient s'unir aussi d'affection avec celui qui l'aimait avec tant de tendresse. Mais l'amitié, dans un pays comme la cour (et les Tuileries l'étaient déjà devenues), est bien faible pour résister aux envieux et aux méchants. Comme ils agissent en brisant TOUT, on ne peut jamais mesurer la distance qui sépare la victime du danger, c'est-à-dire d'eux. Ce fut ce qui arriva à Junot. Une histoire qui avait eu lieu quelque temps avant chez Garchi, à Frascati, fut renouvelée dans le souvenir du premier consul puis envenimée et enfin présentée sous un tel jour, comme ayant frappé la

[1] Je ne parle ici que de la maison militaire de Napoléon à cette époque; les amis de Junot étaient nombreux, dans l'armée surtout. Il était bon et loyal, brave et sensible comme une femme; ces qualités réunies ne peuvent manquer de trouver des échos d'affections dans les phalanges françaises, surtout de ce temps là.

personne du commandant de Paris, que Napoléon qui, au demeurant, tout grand homme qu'il était, n'était pas un ange, voulant donner au général Murat le gouvernement de Paris, envoya Junot commander les grenadiers réunis à Arras. On *minutait* alors le sénatus-consulte qui devait décréter l'empire ; je crois aussi que le premier consul ne fut pas fâché d'avoir un peu loin de lui alors tous ses anciens frères d'armes à vieilles idées républicaines. Il connaissait les hommes, et savait fort bien que le prestige aussi les gagnerait. Mais il fallait éviter le premier choc. Ceci n'est qu'une pensée de moi, toutefois je crois qu'elle est juste.

Au reste, Junot chargé d'une honorable tâche, celle de former ce beau corps des grenadiers réunis, partit pour Arras dans l'hiver de 1803 à 1804. On s'attendait à un embarquement prochain et Junot ne voulait pas m'exposer ainsi que mes enfants à une fatigue inutile. Je partis en même temps pour la Bourgogne avec ma jeune famille, pour passer le temps de l'absence de Junot dans la maison de son père et de sa mère. Mais au bout de quelques semaines ayant appris que le moment de l'embarquement était retardé indéfiniment, Junot m'envoya chercher par M. de Limoges, le mari d'une de mes amies, qui lui était attaché comme secrétaire. Je me rendis donc à Arras, où je m'établis dans la même maison où le prince de Condé avait logé. Ce fut pendant cette portion de l'année 1804 que se passèrent plusieurs événements remarquables. Je fus privée de la vue des uns, n'étant pas à Paris à cette époque ; mais aussi j'ai vu l'empereur au milieu de ses camps, parmi ses soldats, ses généraux jadis ses frères

d'armes et alors ses sujets. Je l'ai vu se faisant adorer du conscrit enlevé à sa famille ; je l'ai vu, dominant les mers sur lesquelles voguait l'orgueilleuse Angleterre, à la vue de ses pavillons montrer à ses soldats les roches éclatantes d'Albion, et leur distribuer les récompenses d'une ancienne[1] gloire pour en faire désirer de nouvelles. Alors l'empire était proclamé, et *Napoléon Ier* régnait sur la France.

[1] J'étais à Boulogne lorsque Napoléon, alors empereur (mais non sacré), distribua les croix de la Légion d'honneur aux députations de toute l'armée française. Ce spectacle, unique dans l'histoire du monde, sera rapporté dans les chapitres suivants. On sait que les croix remplacèrent alors les armes d'honneur déjà données.

CHAPITRE XXVII

Attitude des rois de l'Europe. — Prorogation du consulat. — Consulat à vie. — Sénatus-consulte demandant l'empire pour Napoléon Bonaparte. — Détails et incidents. — Appel à la souveraineté du peuple. — 3,777,000 votants. — Calomnies posthumes contre Napoléon. — Gohier, président du directoire. — Napoléon, consul à vie. — Lettre de Duroc à Junot. — Pressentiment de Junot. — Conspiration de Pichegru, Moreau et George Cadoudal. — Le duc d'Enghien. — Regnier, grand-juge et ministre de la police. — Drake, ministre de la cour de Londres à Munich. — Démarches suspectes du duc d'Enghien. — Menées de Pichegru attribuées à ce prince. — Curieuse révélation. — Conversation de Duroc et de Junot. — Long entretien de ce dernier avec le premier consul. — Les généraux Dupas, Mâcon, Laplanche-Mortière. — Clémence de Napoléon. — Son appréciation de Moreau. — Conduite de Bernadotte au 18 brumaire. — Arrivée de Junot à Arras. — Parole remarquable.

Nous sommes enfin à cette époque non seulement unique dans nos annales, mais dont celles de l'univers n'offrent aucun modèle. L'Europe attentive voit s'accomplir les temps, et les destinées de la France changent à ses yeux, sans que ses rois forment de projets pour en obscurcir l'éclat qui, dès son aurore, s'annonce si étrangement lumineux. L'admiration les captive encore, et la haine et l'envie ne sont pas assez fortes pour attaquer d'ailleurs le colosse dont la main puissante protégeait nos bannières, dans ces jours de victoire.

Maintenant les événements vont se succéder avec une incroyable rapidité, et cependant tous sont d'une telle importance qu'il est impossible d'en omettre aucun ; ils font *jalons* dans l'histoire de la France et l'un d'eux retranché, il en résulterait des lacunes qui s'opposeraient à la clarté du récit. Il faut donc tout dire. C'est d'ailleurs une obligation imposée à l'auteur qui raconte. Quelque pénible que soit l'appel qu'il est contraint de faire à ses souvenirs, quelque amertume qu'il ressente à évoquer des jours de gloire dont on proscrit aujourd'hui le nom, il doit se soumettre à cette souffrance. C'est un devoir, il doit le remplir.

J'ai parlé dans les volumes précédents de la prorogation du consulat, puis du consulat à vie, et enfin du sénatus-consulte demandant l'empire pour Napoléon Bonaparte. Je reviens néanmoins sur ces événements, parce que les détails qui les concernent, particulièrement le dernier, sont liés à d'autres incidents qui les réclament.

Jamais peut-être on ne rendit un plus bel hommage à la souveraineté du peuple que le jour où l'on fit cet appel à sa volonté pour répondre sur une question qui regardait d'aussi près ses plus chers intérêts. Aussi, ce que ne peuvent révoquer en doute aujourd'hui les bouches les plus injurieusement mensongères à la mémoire de Napoléon, c'est l'enthousiasme de cœur, le mouvement spontané qui fit accueillir à grands cris, dans les cent vingt-deux départements de la France, la proposition de lui confier ses destinées. On demande que les registres soient ouverts ; c'est à qui inscrira le premier son nom sur ces listes mémorables, monument le plus colossal peut-être de

la gloire de Napoléon, car elles constatent l'amour d'un grand peuple. C'est en vain que la haine craintive, qui n'osait pas élever la voix pendant les belles années de l'empire, retrouva tout à coup la parole en 1814, pour émettre la singulière version qu'on avait gagné les maires et les notaires *de toute* la France, que quelques votes avaient bien été libres, mais que toutes les signatures avaient été apposées par contrainte. La chose n'était pas facile avec *trois millions sept cent soixante-dix-sept mille* votants...

Mais que faisaient alors ces voix éloquentes dont l'extinction a tout à coup cessé en 1814? Elles gardaient le silence. Et si nous en demandons la raison au citoyen Gohier, président du Directoire, lorsque, le cœur gonflé d'une haine rancunière pour la journée qui le *déprésida*, il jeta enfin son venin dans des pages tardives, à une époque où la mort et l'exil empêchaient celui qu'il attaquait lâchement de lui répondre, il nous dira :

— *Le Français vertueux gémit et s'enveloppa de son manteau.*

Ce pauvre M. Gohier! comme il était méchant, avec sa coiffure à la patriarche, son air d'Abraham! Il voulait faire le caustique et était en réalité haineux et mauvais comme une gale invétérée.

Toutefois, et nonobstant *les très légers obstacles* qu'apportèrent en silence (car le peuple ne les eût pas accueillis s'ils eussent été plus bruyants) M. Gohier et quelques-uns de ses amis, Napoléon fut à *l'unanimité* proclamé consul à vie. Cette marque d'amour du peuple français, dont l'enthousiasme se signalait et redoublait chaque jour, réveilla les ennemis assoupis du héros. Mais ce n'était pas dans l'intérieur de

la France qu'il fallait les chercher. On les jeta sur nos bords.

Nous étions à Arras depuis trois mois, lorsque Junot reçut de Duroc une lettre conçue en ces termes :

« Mon cher Junot, si tes occupations te le permettent, écris à Berthier pour avoir un congé de quatre ou cinq jours. Je voudrais te voir ici en ce moment. Je t'expliquerai pourquoi en te voyant. Ne parle pas de ma lettre[1].

« Adieu, mon ami; crois à ma sincère amitié,

« Duroc. »

14 février 1804.

En lisant cette lettre un pressentiment serra le cœur de Junot. Il ne voulut même pas écrire à Berthier et au risque d'être vivement réprimandé par le premier consul, il fit demander un bidet de poste, n'emmena avec lui que Heldt, son premier valet de chambre, puis, sous le prétexte d'aller à Saint-Pol, petite ville à quelques lieues d'Arras, il prit au grand galop la route de Paris et arriva pour être témoin de l'arrestation de Moreau.

Cette conspiration de George et de Pichegru est déjà une chose remarquablement étrange par la manière dont le plan en avait été conduit et presque exécuté. Mais ce qui la complique encore d'une façon

[1] Cette lettre, qui sera jointe à toutes les autres pièces rapportées dans mon ouvrage, se trouvera comme elles chez mon éditeur, à qui je les confie. Bien que cette lettre de Duroc ne soit que de quelques lignes, elle montre tout ce que son cœur généreux avait d'attachement pour le premier consul et combien il comptait sur des amis tels que Junot, dans une circonstance difficile.

bizarre, c'est l'introduction d'un personnage jusque-là recommandable aux yeux de la France, et qui, à partir de cette époque, change totalement de physionomie. C'est Moreau. Moreau, depuis le 15 février 1804 jusqu'au 27 août 1813, n'est plus qu'un pastel effacé. Et mon jugement est bien doux.

Moreau fut arrêté le 15 février, George Cadoudal le 9 mars et Pichegru le 28 février. Ce dernier fut immédiatement enfermé au Temple. Je vais rapporter à son sujet un fait fort important que je crois peu connu et qui est relatif à cette conspiration et à la tragédie qui en fut la suite.

L'affaire de M. le duc d'Enghien a sur elle un voile mystérieux et terrible qui rend la main presque frémissante lorsqu'on veut le soulever. Cependant il faut en parler. L'histoire ne connaît aucun ménagement, elle doit tout dire. Que de versions n'y a-t-il pas eu sur cet événement déjà si malheureux par lui-même!

Dans des faits de cette nature, à moins d'avoir des preuves matérielles de ce qu'on avance, il est difficile de faire partager sa propre conviction à celui qui doute. J'ai la mienne relativement à l'empereur. Je la garde et ne prétends l'imposer à personne. Je dirai seulement que, parmi les gens qui l'entouraient, il y en avait — et nous en avons acquis la triste conviction — qui ne cherchaient qu'à le faire dévier de la route droite qu'il devait et voulait tenir. Sans mettre en question l'affaire de M. le duc d'Enghien, je crois que la couronne impériale posée par la volonté unanime de la France sur le front de Napoléon eût été tout aussi solide, tout aussi légitime; que le pacte contracté entre le vainqueur des rois de l'Europe et les hommes de la république eût été tout aussi sacré,

tout aussi indestructible, quand bien même le prince serait demeuré à Ettenheim. Mais l'empereur avait autour de lui des hommes qui déjà rêvaient sa chute, parce que ses dépouilles valaient déjà la peine d'être partagées. Je rapporterai tout à l'heure une histoire complètement dans ce sens et qui date de Marengo! Maintenant je vais parler de ce besoin de faire faire des fautes à celui que son génie n'égarait jamais, mais qui eut le malheur de trop écouter toutes les voix qui l'entouraient.

Lorsque la conspiration de George fut découverte, on fut quelque temps encore avant d'en arrêter les deux principaux chefs, qui étaient ce même George et Pichegru. Des papiers saisis par les agents de Regnier, alors grand juge et ministre de la police, avaient éveillé d'autres inquiétudes et généralisé les dangers. Aussi les recherches s'étendaient-elles à l'infini et s'efforçait-on d'entretenir dans l'esprit de l'empereur bien plus d'inquiétudes que son noble caractère et son cœur, certes trop peu défiant, n'en pouvaient concevoir par eux-mêmes. Ces papiers concernaient, autant que je puis me le rappeler, un M. *Drake*, ministre de la cour de Londres près celle de Munich. Cet homme avait écrit une lettre qui se rattachait à la conspiration *anglaise*, ainsi qu'on l'appelait alors, et cette lettre, dont voici l'une des phrases, avait, comme je l'ai déjà dit, donné des inquiétudes :

« *Il importe fort peu par qui l'animal soit terrassé, il suffit que vous soyez tous prêts à joindre la chasse lorsqu'il faudra le mettre à mort.* »

Par suite de la découverte de la conspiration et de tous les bouts de fil que l'on attrapait chaque jour, les agents de police se donnaient non seulement de

grandes peines pour surprendre de nouveaux détails, mais ils se créaient eux-mêmes des dangers dont ils exaltaient la gravité et redoublaient le mystère. C'est ainsi qu'après avoir eu vent du complot, à force de vouloir bien faire ils se trompèrent, et ce fut le moins coupable et le plus sot des conjurés qui fut arrêté le premier. Moreau eut l'honneur de passer avant les autres le seuil de la prison et ses complices faillirent s'échapper. Dans les rapports qui de toutes parts arrivaient à l'empereur, il était toujours question d'un homme d'une taille assez élevée qui se rendait dans les lieux de rendez-vous, connus des agents de police, mais qui, grâce à l'habileté des conspirateurs, se trouvaient toujours déserts. Cet homme était enveloppé d'un vaste manteau; un chapeau rabattu sur les yeux cachait entièrement sa figure lorsqu'il marchait dans la rue; il était — disaient les rapports — blond, assez pâle, fort maigre et d'une tournure distinguée. Lorsqu'il paraissait au milieu des conjurés, nul ne s'asseyait devant lui qu'il ne l'eût permis, et son abord, bien qu'affectueux, ne manquait pourtant pas de hauteur.

Quel est ce personnage? disaient les chefs et les inférieurs de toutes les polices. On prit des informations en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, et le résultat de toutes ces enquêtes fut que l'homme devant lequel on demeurait incliné, qui paraissait envelopper toutes ses démarches d'un si profond mystère, n'était autre que M. le duc d'Enghien. On le dit au premier consul et, à l'appui de cette assertion, on lui fournit également les preuves que le prince s'absentait parfois durant cinq et six jours d'Ettenheim. Quarante-huit heures pour venir de Strasbourg,

autant pour demeurer à Paris, autant pour retourner, et voilà l'emploi du temps trouvé. On avait déjà la preuve que le prince s'était rendu à Paris à l'époque des affaires du 18 fructidor. On mit cette communication sous les yeux du premier consul. En la recevant, Bonaparte fronça le sourcil et demeura pensif. Cette possibilité de venir ainsi au milieu de Paris le braver jusque dans sa demeure, lui parut non seulement un délit d'une grave nature, mais d'une conséquence majeure pour les intérêts de l'État. Je sais que la détermination qui lui fut arrachée par des importunités renouvelées, s'appuya principalement sur ces rapports inquiétants. Enfin le général Pichegru fut arrêté le 28 février. Mais ce ne fut que lorsque toute l'affaire du duc d'Enghien fut décidée et presque entreprise que l'on sut que le personnage mystérieux était Pichegru et non le prince, qui jamais n'était venu à Paris et passait les six jours désignés à chasser et à se récréer dans un séjour plus doux qu'un grenier ou qu'une cave remplie de conspirateurs Toutefois la première impression avait été donnée et reçue, et bien que l'on sût, à n'en plus douter, que l'homme au manteau était le général Pichegru, la possibilité que le prince fût venu également à Paris n'en demeura pas moins dans toute sa force et son étendue.

Une autre particularité assez singulière est celle-ci. Je la tiens d'une personne à laquelle M. de Thumery l'a racontée.

Il y avait beaucoup d'espions autour d'Ettenheim. Le préfet de Strasbourg, Shée, et le général qui commandait le département avaient tous deux les leurs, et la police ne chômait pas de rapports. Un jour un

juif allemand, qui était un des espions les plus assidus, accourt et dit : — *Il est ârrifé, M. Tumerié, à Ettenheim.* Et voilà le général qui croit que le juif, qui prononce en allemand, ne peut dire le nom de *Dumouriez* autrement, et le voilà qui croit que le général Dumouriez est à Ettenheim. On peut penser l'effet que produisit une telle nouvelle. Elle ne fit qu'accroître non seulement l'inquiétude, mais la détermination de faire arrêter le prince qui venait à Paris et qui recevait le général Dumouriez, arrivant de Londres!...

Junot avait trouvé tous les anciens amis du premier consul dans une agitation de cœur et une inquiétude qu'il partagea, comme on peut le croire, avec toute cette activité de tendresse qu'il avait pour son général. Duroc eut avec lui une longue conversation dans laquelle son âme s'ouvrit tout entière et qui prouva à Junot combien l'honnête et bon jeune homme aimait aussi celui qu'il chérissait. Mais il était triste et Junot partagea cette tristesse lorsqu'il eut vu le premier consul et entendu de sa bouche les mêmes paroles qu'il avait déjà adressées à Duroc.

— Tu as eu tort de quitter Arras en ce moment, dit le premier consul à son ancien aide de camp, il est possible que cette arrestation à laquelle ils m'ont contraint de donner mon assentiment, ait quelque retentissement dans l'armée, et chaque chef doit être à son poste. *Mon vieil ami,* tu repartiras cette après-midi même. Tu m'es plus nécessaire à Arras qu'à Paris... Eh bien! qu'as-tu donc?

Junot regardait Napoléon avec des yeux humides, et sa figure naturellement très expressive révélait une foule de pensées qui se pressaient sur ses lèvres.

— Mon général, dit-il enfin au premier consul, le général Dupas, le général Mâcon, le général Laplanche-Mortière, mon chef d'état-major Clément, tous ces hommes-là sont des hommes de tête et dévoués à votre personne. Ils peuvent parfaitement faire en mon absence ce que je ferais moi-même à Arras. Laissez-moi reprendre mon service d'aide de camp près de vous, mon général. Laissez-moi me rejoindre à mes vieux frères d'armes pour vous garder ! C'est un cœur de plus qu'ils auront à percer, les misérables qui vous poursuivent, avant d'arriver jusqu'au vôtre.

Junot était ému, et la voix qui part du cœur est toujours entendue. Napoléon ne répondit rien d'abord, mais il se rapprocha de lui, prit sa main, la serra, démonstration très rare chez lui, ainsi que je l'ai déjà fait observer, puis enfin il lui dit :

— Junot, nous nous comprenons, mon ami. Ainsi tu m'entendras, lorsque je te répéterai que tu m'es plus utile à Arras qu'à Paris en ce moment. Je suis entouré de beaucoup de dangers, il est vrai. Mais aussi j'ai des amis qui veillent sur moi. Et puis, dit-il en souriant, mes ennemis sont moins nombreux qu'on ne le croit.

— Oh ! je le sais bien, répondit Junot ; mais je voudrais seulement que le petit nombre qui existe fût sévèrement puni... et je sais des choses... Mon général, comment pouvez-vous avoir des pensées de clémence pour des hommes qui conspirent non seulement contre vous, mais contre leur patrie ?

Le premier consul regarda Junot d'un air étonné :

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire, mon général, que vous êtes résolu, je le sais, à *solliciter* la justice d'*être indul-*

gente pour le général Moreau, et que vous n'êtes pas le maître d'agir ainsi. Il est coupable. Il l'est maintenant comme il le fut à l'époque de l'affaire de 97, lorsqu'il envoyait au directoire le fourgon contenant les preuves de la culpabilité de Pichegru. C'est le même homme, traître à la fois envers la république et envers son ancien ami. Il avait le fourgon[1] *depuis plusieurs mois*, dit-il à Barthélemy en lui écrivant — bien qu'il sût sa disgrâce. — Pourquoi ne l'envoyait-il pas? Et il ajoutait : « *Les pièces qu'il contient sont aussi claires que le jour, cependant je doute qu'elles puissent être produites en justice.* » Mon général, on a accusé l'armée d'Italie de ne pas aimer le général Moreau, cela est vrai. Mais on a dit que nous ne l'aimions pas parce que sa gloire rivalisait avec la nôtre, cela est faux, et une telle accusation fait lever les épaules. La gloire de Moreau pouvait le coiffer de son auréole, sans que pour cela la nôtre en fût moins brillante et moins pure. Quant à moi, je jure sur l'honneur que jamais cette pensée ne s'est éveillée dans mon âme : j'aime trop la république pour ne pas au contraire me réjouir en lui voyant un fils de plus, vaillant et victorieux.

Le premier consul avait écouté Junot avec une profonde attention et sans l'interrompre même par un geste. Il se promenait dans son cabinet, les bras croisés, et d'un pas assez lent. Mais au moment où Junot dit « *J'aime trop la république pour ne pas* », etc... Napoléon l'arrêta, le regarda fixement et parut presque l'interroger. Mais ce mouvement, quel

[1] Le fourgon avait été pris, selon la déposition de Moreau, le 2 floréal (21 avril), à Offembourg, *vers trois heures après-midi.*

qu'il fût, ne dura qu'une seconde, il se remit à marcher, et dit seulement :

— Tu es trop sévère pour Moreau : c'est un homme parfaitement inhabile, si ce n'est à la tête d'une armée, et voilà tout.

— Pour inhabile, mon général, cela est positif; mais sa conduite, comme citoyen, sans parler de lui comme homme d'Etat, est telle qu'un vrai patriote, un loyal militaire ne peut l'approuver. Lorsque Moreau, *apprenant par les voies ordinaires* les événements du 18 fructidor, fait une proclamation à ses troupes, dans laquelle il leur dit : « *Le général Pichegru a trahi la nation !* » Pichegru était son ami; il avait servi sous ses ordres; c'était Pichegru qui avait nommé Moreau à son premier grade, qui l'avait protégé, soutenu. Il n'est pas un citoyen dans toute la France qui ne sente au fond du cœur que le général Moreau devait à sa reconnaissance, à son amitié pour Pichegru, de cacher les preuves de sa culpabilité ; ou bien, qu'il devait à son titre de soldat français de les céler moins longtemps. Mon opinion sur Moreau a été fixée dès cette époque. Sa conduite ultérieure en certaines circonstances est venue encore fortifier cette opinion.

Ici Junot devint plus rouge qu'il ne l'était habituellement. Comme il était très expansif, il laissait toujours courir sa parole, et souvent il aurait voulu la rattraper. Napoléon s'avança vers Junot, et le regardant en riant :

Tu veux parler du 18 brumaire, n'est-il pas vrai?

Et il riait toujours en prenant de fréquentes prises de tabac.

— Oui, mon général, répondit Junot, qui se mit éga-

lement à rire en voyant la gaieté du premier consul.

— Dans le fait, reprit Napoléon, la conduite de Moreau fut aussi extraordinaire dans cette journée que celle de Bernadotte et de quelques autres. Bernadotte criait à tue-tête qu'il était *républicain*, *qu'il ne voulait pas trahir la république*, *qu'il fallait sauver la république*, QU'UN RÉPUBLICAIN *comme lui ne pouvait trahir la patrie!* Eh! qui songeait à le faire, si ce n'est lui-même à cette même époque et de deux ou trois autres revêtus de cette toge républicaine sous laquelle le manteau du tyran était bien plus caché que sous ma redingote grise? Ah! vraiment, la France en *aurait vu de belles*[1] si les Russes eussent été battus à Novi. Mais silence! paix aux morts[2]... Quant à Moreau, qui, après avoir reçu pour salaire de ses révélations tardives une destitution, du moins une réforme méritée, était à Paris, *battant le pavé*, et n'ayant pas plus le talent que la volonté, j'entends la *détermination*, de délivrer sa patrie d'un gouvernement honteux et pourri, il me servit D'AIDE DE CAMP le jour du 18 brumaire, d'assez mauvaise grâce à la vérité, parce qu'il aurait eu le désir, sinon la force, d'être le héros de la fête. Depuis, on prétend qu'il ne m'a pas pardonné la position dans laquelle lui-même

[1] J'ai dit que je conserverais toujours le langage du premier consul et ses manières de dire quelquefois un peu triviales. Si je les changeais, j'ôterais la couleur originale du portrait.

[2] Ce n'est que depuis peu que j'ai eu la clef de ces mystérieuses paroles que Junot lui-même ne comprit pas alors entièrement. Je rapporterai plus tard, et en son lieu, une histoire des plus surprenantes servant à éclairer un point de notre histoire et à donner sa véritable physionomie à une des grandes figures de notre révolution. C'est Joubert!...

s'était placé. J'en suis fâché. Et s'il est vrai que dans cette dernière tentative, il ait pu donner la main à un transfuge, à un traître, pour s'allier contre moi, plutôt que contre la patrie, je le plaindrai, mais je ne me vengerai pas.

— Mais, mon général, laissez cette affaire suivre son cours naturel, n'influencez en rien les juges. D'après tout ce que j'ai recueilli depuis quelques heures, cette importante affaire doit être jugée avec toute la sévérité et l'intégrité des lois. Voulez-vous donc, mon général, encourager la trahison? Que le général Moreau se raille avec son cuisinier d'une récompense honorable accordée au courage, il en est le maître, le ridicule n'en retombe que sur lui, mais qu'il joue avec le salut de la patrie, que votre vie soit l'enjeu de sa partie, voilà ce qui ne peut se souffrir.

— Eh! malheureux, s'écria Napoléon, en saisissant fortement le bras de Junot, veux-tu qu'on dise que je l'ai fait *assassiner* parce que j'en suis jaloux[1]!

Junot demeura stupéfait. Le premier consul parcourait la chambre à grands pas et était vivement ému. Mais on sait que tout ce qui le débordait et l'entraînait plus loin qu'il ne voulait, était maîtrisé à l'instant même. Il se rapprocha de Junot et lui parla de la belle division des grenadiers d'élite qui se formait alors à Arras. Junot, encouragé par sa bonté, lui fit une foule de demandes pour ses soldats et en

[1] Ces paroles sont textuellement celles qu'a dites Napoléon. Je les ai rapportées avec fidélité, ainsi que toute cette conversation, parce qu'elle tient essentiellement à l'époque remarquable où nous sommes arrivés. Ce mot sur Moreau explique pourquoi sa peine ne fut pas celle de la mort; car enfin, le code à la main, il était coupable.

obtint TOUT ce qu'il voulut obtenir. Mais il reçut aussi l'injonction de reprendre la route d'Arras à l'instant même. Au moment où Junot ouvrait la porte pour sortir, Napoléon le rappela et lui demanda comment il avait appris un fait que le *Moniteur* n'avait annoncé que le matin, c'est-à-dire l'arrestation de Moreau. Junot hésitait à répondre. Le premier consul répéta sa question et, cette fois, avec une sorte d'impatience. Mon mari réfléchit enfin que la lettre de Duroc ne pouvait prouver qu'en sa faveur et il la mit sous les yeux du premier consul. Napoléon la relut deux fois et la rendit avec un sourire doux. Une expression de bonté parfaite avait remplacé cette sorte d'irritation qui l'avait précédée. Cependant il blâma Duroc, mais il était facile de voir que la *colère* ne serait pas orageuse. En effet, un si tendre attachement ne pouvait que le toucher et, quoi qu'en ait pu dire M. Bourrienne, Napoléon sentait et appréciait *alors* le dévouement qu'il inspirait.

Junot descendit chez Duroc, l'embrassa après l'avoir prévenu qu'il avait montré sa lettre, puis, *sans aller même embrasser sa sœur*, qui habitait alors notre hôtel rue des Champs-Élysées, il reprit au galop la route d'Arras, où il arriva au milieu de la nuit suivante, sans que personne se fût aperçu de son absence, si ce n'est pourtant son chef d'état-major, qui dut nécessairement en être informé.

Les amis de Junot le tenaient au courant de toute l'affaire de Moreau. Nous apprîmes ainsi l'arrestation du général Pichegru, qui eut lieu quatorze jours après celle de Moreau, puis celle de George qui, le 9 mars, fut, comme on le sait, arrêté au bas de la rue de Tournon dans un mauvais cabriolet de place. Les

événements se succédaient avec une rapidité qu'on avait peine à suivre. Bientôt on apprit l'affaire tragique du duc d'Enghien. Je dois à ce sujet rapporter un mot qui fut dit le jour où nous en reçûmes la nouvelle à Arras. Junot, fort inquiet de tout ce qui pouvait avoir lieu en cet instant, entretenait une correspondance très active avec ceux de ses amis que leur position mettait à même de l'informer promptement et sûrement de ce qui arrivait. Le 22 mars au matin, un homme de confiance de Duroc arriva au point du jour dans la cour de la maison que nous habitions. Il était porteur de dépêches que Junot lut avec empressement, mais auxquelles il était loin de s'attendre. Il fut d'abord profondément préoccupé. Bientôt je le vis rougir et pâlir, puis, portant la main à son front qu'il serra fortement, il s'écria :

— Que je suis heureux de ne plus être commandant de Paris !...

CHAPITRE XXVIII

Expédition d'Angleterre. — Camp d'Arras. — Division de grenadiers commandée par Junot. — Les généraux Mâcon, Laplanche-Mortière, Dupas, placés sous les ordres de Junot, ainsi que Clément, adjudant général, chef d'état-major. — Leur portrait. — MM. de Déban-Delaborde, Édouard de Colbert, Auguste de Verdière, Charles Vanberchem. MM. de Limoges et Magnien. — M. et Mme de Lachaise. — Fait remarquable dans les annales de la toilette militaire. — Quiproquo plaisant. — Mon mari projette la suppression des chapeaux de feutre pour les troupes, et la *tonte* générale des queues. — Lannes et Bessières. — Duels entre militaires à propos de queues. — Lettre de l'empereur à Junot. — Singulière requête d'un jeune grenadier. — Caprices de ma fille. — La sœur de lait du grand Buffon.

L'expédition d'Angleterre, ainsi qu'on nommait la descente que l'on préparait sur tout le littoral de la Normandie, dans le département du Pas-de-Calais et dans les ports de la Hollande et de la Belgique, se poussait avec une activité magique dont il faut avoir été témoin pour s'en faire une idée. Le camp d'Arras, formé de cette fameuse division de grenadiers forte de douze mille hommes et commandée par Junot, était destiné à former une sorte d'avant-garde et devai commencer la descente. J'ai vu former ce magnifique corps que l'empereur lui-même a trouvé *presque plus beau que sa garde*[1]. J'ai vu de près tous les soins que

[1] Ce furent les expressions de Napoléon lorsqu'il passa la

Junot a donnés à cette admirable troupe. J'ai vu l'empereur au milieu d'elle et les souvenirs que ce temps me rappelle doivent trouver leur place dans des mémoires contemporains.

Les grenadiers réunis, comme ils s'appelèrent ensuite, ne formaient pas plusieurs régiments. Bien loin de là, le colonel d'un corps n'avait quelquefois sous ses ordres que quelques hommes de ce même corps. Je ne perdrai pas mon temps et je n'abuserai pas de celui de mes lecteurs, en leur décrivant ici la formation de la division des grenadiers. Je me bornerai à dire, qu'usant de la facilité qu'il avait de connaître par ces mêmes chefs de corps les meilleurs et les plus beaux sujets de leurs régiments, Junot les faisait demander. Et c'est ainsi que cette fameuse réserve des grenadiers d'Arras devint une des plus belles troupes de l'armée. Junot, qui adorait sa profession et qui vénérait en elle la base glorieuse sur laquelle reposaient nos destinées, éprouvait un vrai bonheur à former un corps qu'il voulait rendre unique.

Le premier consul lui avait donné pour servir sous ses ordres quatre officiers supérieurs de sa garde, le général Mâcon, le général Laplanche-Mortière, le général Dupas et l'adjudant général Clément comme chef d'état-major. Tous les quatre étaient adjudants supérieurs du palais. Le général Mâcon était un brave et loyal militaire, franc, honnête homme, et toujours disposé à rendre deux coups de sabre pour un. Le

première revue, et l'on sait qu'alors ce qu'on appelait *la garde*, était ce qui depuis a été nommé la vieille garde, ou *les grognards;* c'est-à-dire le plus beau corps de l'armée.

général Dupas était un courageux soldat. Il avait fait la guerre d'Égypte et sa bravoure était bien plus positive que sa politesse, quoique cependant il n'eût jamais l'intention d'en manquer. Mais il jouait de malheur. Le général Laplanche-Mortière était un ancien page de la petite Écurie. C'était un de ces mangeurs de cœurs de province, une de ces mauvaises traditions de mousquetaire qui impatientent sans prêter à rire. Il n'en était pas moins brave, disait-on, mais cela ne faisait rien à l'affaire. Il était alors si simple et si ordinaire d'être brave, qu'on ne parlait que de ceux qui ne l'étaient pas. L'adjudant général Clément était un homme aimable, poli, bien élevé, républicain et fils de ses œuvres, et fort habile comme officier d'état-major. Il était marié, ainsi que le général Laplanche-Mortière. Je parlerai plus tard de Mmes La planche-Mortière et Clément.

L'état-major de Junot se composait de trois aides de camp et de quelques officiers d'ordonnance. Les trois aides de camp étaient M. de Déban-Delaborde, M. Édouard de Colbert, aujourd'hui lieutenant général, et M. Auguste Verdière, fils du général Verdière qui avait commandé à Paris. Il est aujourd'hui officier général comme son père. Je ne sais pas s'il est demeuré aussi comique qu'il l'était dans ce temps-là mais je le souhaite pour ceux qui ont le plaisir de le voir, car il était bien plaisant, bien aimable et bien spirituel. Il aurait fallu le sérieux d'un mourant pour résister à ce rire qu'il savait si bien provoquer. Il y avait aussi un officier que Junot avait pris avec lui par amitié pour son frère M. Billy Vanberchem, son ami intime, et qui bientôt se fit aimer de son général pour ses qualités aimables et son esprit si gai et si

malin. M. Charles Vanberchem nous a fait passer de bonnes et joyeuses heures. La bonté de son cœur était égale à son esprit et Junot le regardait comme un frère. Il y avait aussi avec nous, deux *quasi militaires* qui faisaient partie de notre intérieur intime : l'un était M. de Limoges, mari d'une de mes amies les plus chères, l'autre M. Magnien, camarade de collège de Junot et du maréchal Marmont, ayant un jour rêvé qu'il était officier de hussards, puis chirurgien-major, mais n'étant au fait que le plus lourd et le plus ennuyeux des hommes. Parmi les colonels, il s'en trouvait quelques-uns de fort bonne mise dans un salon, mais on sait que Napoléon ne leur faisait pas prendre leurs degrés dans une salle de bal. Aussi mon jugement pourrait-il se ressentir de la prévention de femme que j'y puis apporter et j'aime mieux ne parler que de leurs qualités bien reconnues.

Nous avions eu le bonheur de trouver un préfet fort aimable. M. de Lachaise, autrefois lieutenant-colonel de Royal-Normandie[1], était un homme parfaitement capable de bien faire les honneurs d'une province. Il était poli et prévenant sans être obséquieux, avait un esprit remarquable, savait son monde de bonne compagnie autant qu'homme de France, et, bien qu'il fût vieux et laid, il était toujours bien venu et bien accueilli. Sa femme, dont il eût été le père, était la bonté même. Elle rendait la maison de M. de Lachaise non seulement agréable à ceux que sa place le forçait à recevoir quelquefois sans plaisir, mais aussi à son vieil époux, qui l'aimait et en était tendrement aimé. A peine arrivés à

[1] Ou major, je ne me le rappelle plus.

Arras, Junot et moi nous distinguâmes aussitôt tout ce qu'il y avait de bienveillant et d'aimable dans l'intérieur de cette famille. Nous fûmes au-devant des prévenances que nous firent M. et Mme de Lachaise, et une amitié que le temps n'a fait que resserrer s'établit bientôt entre nous. La préfecture était dans un superbe local que M. de Lachaise destina, aussitôt l'arrivée des troupes, à leur faire les honneurs de sa ville, comme il le devait en ancien frère d'armes. Il nous donna des bals, des dîners ; nous lui en rendîmes : les généraux s'en mêlèrent aussi. Puis on faisait des petites guerres, des chasses. Enfin on s'amusait fort bien à Arras, et cependant la besogne allait son train.

Ce mot de besogne me rappelle un des faits les plus remarquables dans les annales de la toilette militaire. Comme l'empereur intervint dans la querelle qui pensa s'engager entre la garde et les grenadiers et que le résultat fut d'agir sur l'armée tout entière, je dois le rapporter ici.

Junot venait de passer une revue. Il pleuvait et ceux des soldats qui avaient de vieux et même de bons chapeaux, portaient, il faut en convenir, non seulement une sotte, mais une incommode coiffure [1]. Junot, après avoir quitté son habit mouillé, se mit dans une bergère, les pieds dans de bonnes pantoufles, et là, pensant à *ses enfants* (c'est ainsi qu'il appelait les grenadiers), il se mit tout à coup à dire :

— Je ne veux pas de ces chapeaux !... De quelque

[1] On sait que tous n'avaient pas le bonnet de grenadier, notamment les nouveaux arrivés.

manière qu'ils soient posés, il y a toujours une corne qui fait gouttière. Je n'en veux pas !

J'avais reçu la veille une caisse de Paris expédiée par Mlle Despaux, et, en vraie femme, je crus que Junot parlait de mes chapeaux et je lui dis tranquillement :

— Comme je trouve qu'ils vont bien, je les porterai. Et puis cela ne te regarde pas, tu n'y entends rien.

Junot, comme tous ceux qui poursuivent une idée qui les occupe fortement, ne crut pas que je pouvais pouvais parler d'autres chapeaux que de ceux de ses grenadiers et, me regardant, il me dit avec le plus beau sang-froid :

— Je voudrais bien t'y voir, toi, avec le temps qu'il fait aujourd'hui ! Une corne sur le nez et l'autre au milieu du dos.

Je me mis à rire. Nous nous expliquâmes, et Junot rit avec moi. Mais les chapeaux cornus lui revenaient à l'esprit. Il se mit en tête de changer la coiffure de *ses enfants*, et dès lors il ne pensa plus qu'à faire réussir son projet. Car ce n'était rien moins qu'un plan très vaste, et Junot voulait que toute l'armée subît le changement qu'il avait d'abord l'intention de faire adopter à la division des grenadiers.

Il désirait qu'il n'y eût pour toute la ligne qu'une seule et unique coiffure, le schako et le bonnet de grenadiers ; de même pour la cavalerie, le casque des dragons excepté. Mais ce qui devait offrir des difficultés, c'était de faire abattre toutes les queues de l'armée ; car c'était, puisqu'il faut le dire, pour arriver à une *tonte* générale, que Junot réformait surtout les

chapeaux, mesure à laquelle l'aidait merveilleusement leur inconvénient naturel.

— C'est une chose odieuse, disait-il, de voir, un jour de pluie, un soldat avec son habit couvert d'une pâte blanchâtre et graisseuse, ses cheveux mal contenus dans le sale ruban qui les retient, le front et les joues ruisselants d'une eau laiteuse, et tout cela recouvert d'un mauvais feutre mal retapé qui ne préserve le soldat ni du vent, ni du soleil, ni de la pluie. Et c'est pour ce beau résultat que vous faites au soldat une retenue de dix sous par semaine, qui seraient bien mieux employés à la masse de linge et de chaussure. S'il avait les cheveux coupés, sa santé s'en trouverait mieux, parce que rien n'est plus facile à tenir propre que des cheveux coupés. La chose est donc avantageuse en entier pour lui.

Junot parla de son projet à ses officiers généraux. Tous l'adoptèrent avec transport. Depuis longtemps, à partir du sous-lieutenant jusqu'au général en chef, les officiers de l'armée entière avaient les cheveux coupés, et, pour le dire en passant, le général Lannes et le général Bessières étaient les seuls de tout ce qui entourait le premier consul, qui eussent gardé leur étrange coiffure[3]. Aussitôt que Junot eut l'assentiment de ses officiers, il écrivit à l'empereur pour lui faire part de son projet et demander son autorisation. L'empereur, avec son coup d'œil rapide, aperçut tout

[1] Le maréchal Lannes et le maréchal Bessières étaient à peine âgés de trente ans à l'époque dont je parle, et malgré non seulement la mode, mais l'usage général, ils portaient une queue et de la poudre. Le maréchal Bessières a gardé cette coiffure jusqu'à sa mort. Le maréchal Lannes l'avait, je crois, quittée l'année même où la France perdit en lui son Roland.

le bien que le soldat pouvait retirer de l'exécution d'un pareil plan. Mais il ne voulut pas *l'imposer*. Junot reçut pour réponse l'ordre d'aller à Paris pour conférer directement avec l'empereur de cette affaire. Junot partit à l'instant. L'empereur lui dit que le projet était bon, qu'il désirait le voir exécuté, mais qu'il ne voulait pas que ses soldats fussent contraints à couper leurs cheveux.

— Persuade-les, lui dit-il; mais rien ne doit être fait par la force.

Junot parla ensuite de la nouvelle coiffure qu'il donnerait à sa troupe; car le projet de *tonte* ne concernait encore que la division des grenadiers réunis; mais comme ils étaient douze mille, leur exemple devait entraîner l'armée. Ce fut ce qui arriva.

Maître d'agir à sa volonté, Junot revint tout joyeux à Arras. Il fit aussitôt proclamer dans les casernes que ceux de ses soldats qui voudraient couper leurs cheveux lui feraient plaisir, mais que nul n'y était contraint. Le lendemain, les perruquiers d'Arras avaient abattu plus de deux mille queues; mais, le soir, il y eut deux duels, et Junot n'était pas content.

— Tu verras qu'ils vont me faire quelque histoire de ces malheureux duels auprès de l'empereur, me dit-il; là où il y a pâture pour une mauvaise chose, on est sûr que, dans ce pays de cour où nous entrons, car nous y sommes déjà, les bonnes âmes telles que D..., C..., F..., S... — et il me nomma plusieurs hommes qui, en effet, entouraient l'empereur d'une continuelle et cruelle méfiance pour lui-même, en ayant soin de faire paraître sous un jour défavorable ses plus fidèles serviteurs — ces bonnes personnes vont dire à l'empereur que mon armée *s'insurge*.

Heureusement que j'ai écrit la chose telle qu'elle est à Duroc. Celui-là ne trompe ni son général ni ses amis.

Ce que Junot avait prévu arriva effectivement. L'empereur lui adressa de sa propre main un petit billet contenant ce peu de mots :

« Junot, j'ai accueilli ton projet parce qu'en effet il est utile, mais je défends les *façons prussiennes.* Je n'entends pas que rien s'opère dans mon armée, ni à coups de sabre, ni à coups de canne. Les bruits qui me sont revenus m'affligent.

« Adieu[1],

« BONAPARTE. »

Qui donc avait pu parler et de coups *de sabre* et de coups *de canne?* Junot écrivit d'abord à Berthier, bien qu'il fût certain que le rapport ne venait pas de lui; mais les bureaux pouvaient être influencés par des hommes qui, plus tard, y furent les maîtres et qui prouvèrent alors à Junot, ainsi qu'à l'armée entière, qu'ils n'étaient amis que d'eux-mêmes. Encore la chose était-elle douteuse, car ils se faisaient haïr de tous. Junot écrivit donc à Berthier, puis au premier consul. Il raconta les faits tels qu'ils s'étaient passés et fit observer que, dans un camp aussi nombreux que le sien, et lorsqu'il était question d'une réforme ou d'un changement, quelque léger qu'il fût, c'était merveille, en vérité, qu'il n'y eût que deux ou trois querelles particulières, et cela, parce qu'un soldat en aura appelé un autre : « *Caniche tondu* », et que le

[1] Il n'était pas encore empereur.

camarade lui aura répondu : « *J'aime encore mieux être un caniche tondu qu'une vilaine tête à perruque* ». Telles avaient été, en effet, les véritables paroles dites par les deux soldats qui s'étaient battus avec leurs briquets dans la rue des Capucins, à Arras, à la suite d'un souper dans lequel tous deux s'étaient enivrés.

« Au surplus, ajoutait Junot, si la mesure que j'ai proposée comme bonne pour la santé du soldat, utile pour ses intérêts, remarquablement lucrative pour l'État, et enfin plus agréable à l'œil pour l'uniformité de la tenue, si cette mesure paraît néanmoins défectueuse sous quelque rapport, je suis prêt à l'abandonner. »

En écrivant ces derniers mots, Junot éprouvait une vraie peine. Il tenait à l'exécution de ce projet, enfant de sa création. Mais avec Napoléon on était certain d'obtenir prompte et sûre justice dans de semblables occasions. Huit jours n'étaient pas écoulés depuis le départ de cette lettre, que Junot en reçut une des plus aimables sur ce qu'il voulait faire, et l'ordre *presque officiel* de continuer et de préparer la nouvelle coiffure pour l'époque du 15 août. *Nous* avions du temps devant *nous*, et Junot sauta de joie comme un véritable enfant.

Maître d'agir et libre d'arriver à son but par des moyens permis, Junot n'en mit pas d'autres en œuvre que sa bonté et l'attachement que les soldats lui portaient en retour. Il fut lui-même dans les casernes, parla aux sous-officiers qui, soit dit en passant, étaient les plus tenaces à repousser le changement des têtes. En effet, c'est ordinairement le caporal, le sergent et le sergent-major qui sont ce qu'on appelle les *farauds* du régiment. A cette époque, la coutume *faraude*

consistait surtout dans une queue bien poudrée, bien pommadée, ornée d'un ruban noir formant une rosette à *flots;* et plus cette queue était chargée de poudre et de pommade, plus le soldat était fier, mais aussi plus son habit ressemblait à celui d'un garçon perruquier; et si la pluie venait à s'en mêler, la tête du *faraud*, son collet, son chapeau, tout cela n'était plus qu'un vrai gâchis. Mais enfin, le dimanche, le *faraud* enfarinait sa crinière, et tout allait bien. Comment quitter la boîte à poudre pour une éponge et des cheveux en brosse? Et puis, disait le *loustic* de la chambrée, nous ressemblerons à ces coquins d'*Angliches*.

Une fois qu'ils se furent mis cette idée dans la cervelle, la chose avança un peu moins.

Cependant Junot avait juré qu'il mènerait à bien son entreprise, et cela sans violence aucune. Il était aimé de ses soldats, ainsi que je l'ai dit; il leur parla lui-même, et, dès qu'ils entendirent de sa bouche qu'ils lui faisaient de la peine en se refusant à la mesure générale — car plus des trois quarts de la division avaient les cheveux coupés — il se fit une sorte de révolution parmi eux, si je puis dire ce mot. Les douze ou quinze cents hommes récalcitrants qui restaient encore eurent la tête tondue avant que la semaine fût écoulée. Plusieurs traits remarquables eurent lieu relativement à cette petite affaire à laquelle l'empereur, au reste, portait un très vif intérêt. Je choisis parmi ces faits celui que je vais rapporter, parce qu'il s'est passé devant moi.

Un matin, tandis que nous étions à déjeuner, on dit à Junot qu'un soldat demandait à lui parler. L'aide de camp de service fut envoyé vers lui, il répondit

que c'était au général qu'il voulait s'adresser et qu'il reviendrait s'il était occupé. Junot était accessible. Il n'avait pas oublié qu'il avait été soldat et qu'il eût trouvé fort mauvais à cette époque que son général le reçut insolemment. Il donna donc l'ordre de faire entrer le jeune militaire dans le salon. Néanmoins, il fronça le sourcil lorsque le lieutenant-colonel Laborde lui dit à demi-voix :

— C'est *un toupet*, mon général, et un toupet rudement enfariné, encore.

Lorsque nous entrâmes, nous vîmes un jeune homme de vingt-six ans, grand, bien fait, d'une figure agréable et dont la tenue en général n'était pas celle d'un *faraud troupier*. Il salua d'une manière qui n'avait rien d'emprunté. Toutefois il s'embarrassa lorsqu'il vit le regard sévère de Junot s'arrêter sur lui, et particulièrement sur sa tête poudrée. Mais une circonstance qui me surprit, ce fut de voir le jeune et beau soldat faire un salut d'intelligence à ma fille Joséphine, que je tenais par la main en ce moment. Elle était alors âgée de trois ans et demi, et toujours habillée en garçon. Aussi presque tous les grenadiers ne l'appelaient-ils que *leur petit général*. Elle répondit à son tour par un signe de sa jolie tête blonde, et me dit tout bas avec sa douce voix d'ange :

— C'est M. *Ansème*.

— Que voulez-vous de moi, mon ami? demanda Junot au jeune soldat.

— Mon général, je désirerais savoir, avec votre permission, *s'il est ordonné* de couper les cheveux? Comme je ne l'ai pas vu à l'ordre ce matin, j'ai pensé que...

— Je n'ai rien *ordonné*, répondit Junot, je n'ai

rien *exige*. J'ai seulement demandé, comme preuve d'attachement, à mes grenadiers, à ceux que je regarde comme mes frères, mes enfants, mes amis, je leur ai seulement demandé une chose qui leur coûtait d'autant moins qu'elle est dans leur intérêt. J'avais dû penser que, en retour de tout ce que j'ai fait pour eux, de ce que j'ai obtenu pour ce corps le plus favorisé peut-être de toute l'armée française, mes compagnons de dangers et de gloire feraient pour moi le léger sacrifice d'une poignée de cheveux qui leur est aussi incommode qu'elle est désagréable à l'œil de celui qui regarde maintenant défiler les beaux bataillons que je commande. Car je dois être juste. Tous mes braves grenadiers n'ont pas agi comme toi, poursuivit Junot en apostrophant directement le jeune soldat, presque tous ont coupé leurs cheveux, ce qui rend encore plus sensible l'obstination de ceux qui te ressemblent... Mais au fait que veux-tu ?

Junot était en colère et je voyais qu'il se contenait avec peine. Le jeune homme ne fut pas effrayé, mais il était ému. Il fit quelques pas et dit à Junot :

— Mon général, dans toute la division il n'est pas un cœur qui vous soit plus dévoué que celui d'Anselme Pelet. Je ne suis pas désobéissant, mon général, je ne suis pas obstiné... et je vais vous le prouver.

Le pauvre jeune homme avait la voix tremblante. On comprenait, on sentait plutôt qu'il y avait presque des larmes dans cette voix-là.

— Mon général, poursuivit-il, j'ai une mère que j'aime et que je respecte comme on dit que vous aimez et que vous respectez la vôtre ; quand je suis parti du pays, ma mère m'a demandé de couper mes

cheveux pour les lui laisser, je l'ai refusé. J'ai une maîtresse que j'aime bien aussi. — Et le pauvre jeune homme devenait tout rouge. — Eh bien, elle m'a demandé de mes cheveux pour se faire un collier, je n'ai pas voulu lui en donner même une mèche. J'y tiens, moi, à mes cheveux. Je les refuserais, je crois, à l'empereur. Mais je vois bien qu'il faut en faire le sacrifice. Je suis le seul dans ma compagnie. Ils l'ont tous fait pour vous, mon général, et moi qui vous aime plus que pas un d'eux, je serais le seul à vous désobéir! Non, non, cela ne se peut pas. Seulement, mon général, voilà toute la grâce que je vous demande.

Et nous le voyons qui tire de sa poche une de ces grandes paires de ciseaux de perruquier, et les présente à Junot qui, déjà ému par le discours du jeune soldat, lui demande avec intérêt ce qu'il désire de lui.

— Que vous *donniez vous-même* le premier coup de ciseaux dans ma chevelure, mais que ce soit *vous-même*. Si c'est un sacrifice, du moins je ne le sentirai pas autant.

Et il avançait une tête chargée des plus beaux cheveux blonds que j'aie vus de ma vie. Ils étaient longs, épais, bouclés et d'une charmante couleur. En recevant ces ciseaux, en voyant cette tête se courber devant lui pour se dépouiller de sa parure, Junot, naturellement impressionnable, se sentit ému, et sa main n'était pas assurée.

— Mon ami, dit-il au jeune homme, c'est un *sacrifice*, comme tu le disais tout à l'heure, et je n'en veux aucun. Garde tes cheveux.

— Non, mon général, il faut qu'ils soient coupés. Je serais le seul dans ma compagnie. Je ne suis pas

querelleur, mais je ne fuis pas celui qui me cherche... et je ne veux pas être la cause du tapage que tout cela ferait... Mais, mon général, donnez le premier coup de ciseaux.

Et, de nouveau, il penchait sa tête devant Junot.

— Réfléchis, dit encore mon mari. Veux-tu quitter les grenadiers et retourner à ton corps.

Le soldat se releva brusquement. Son œil étincelait, quoique humide.

— Voulez-vous donc me renvoyer comme insubordonné, mon général? Je suis un bon sujet, mon général, et le général Dupas vous dira qu'*Anselme Pelet* est un bon et loyal soldat.

Junot ne dit plus rien et, s'approchant du jeune homme, il *faucha* toute sa blonde chevelure qui tombait par masses autour de lui, et dont la chute devait résonner douloureusement à son oreille.

De quel pays es-tu? demanda Junot après avoir terminé son opération.

— Je suis Bourguignon, mon général.

— Ah! ah!

— Je suis d'Étormay, bien près de Bussy-le-Grand.

— Et pourquoi ne me disais-tu pas que nous étions compatriotes?

— J'aurais eu l'air de solliciter une grâce, mon général. Ce que je veux obtenir, je le demanderai au nom de mes bons services.

Nous nous regardâmes, Junot et moi.

— Ce jeune homme ira loin, me dit plus tard mon mari, avec un tel caractère on fait de grandes et belles choses.

En entendant nommer Étormay, *la connaissance* de ma fille et du jeune soldat me fut expliquée. La

bonne qu'elle avait, sœur de lait de M. de Buffon, le fils du grand Buffon, était d'Étormay. En promenant ma fille sur les remparts d'Arras, Fanchette avait habitué l'enfant à s'asseoir souvent sur un canon qu'elle appelait *le sien*, et auquel elle s'était tellement attachée qu'il fallait l'y mener tous les jours. Cette fantaisie-là était bien opposée à celle qui lui faisait envahir la barrette du cardinal. Néanmoins, le résultat de la fantaisie était toujours le même, c'était *de vouloir*. Un jour elle *voulut*, non pas mettre le canon sur sa tête comme la barrette, mais le traîner à la maison. Fanchette se vouait à tous les saints du paradis pour persuader à Joséphine que le canon ne pouvait pas bouger ; mais quand l'enfant voulait une chose elle la voulait bien, et Fanchette qui l'adorait allait tenter, je crois, d'emporter le canon sous son bras, lorsque Anselme Pelet vint à passer. Tous les grenadiers de la division connaissaient *le petit général* et tous l'aimaient. Il n'y avait pas une revue, une petite guerre, une manœuvre, soit aux champs, soit dans la ville, que je n'y fusse avec ma fille. Souvent même nous faisions notre partie dans ces jeux si nouveaux pour moi. Un jour, je me rappelle que, le général Dupas commandant *le corps ennemi* contre l'armée à la tête de laquelle était Junot, ma calèche et moi et le petit général nous fûmes capturés, puis délivrés. Ah ! c'étaient d'heureux jours en attendant les jours de gloire auxquels ils préludaient ! Mais pour en revenir au jeune soldat, il fit si bien que Joséphine se consola et ne parla plus du canon. Fanchette apprit, à travers tous les remercîments, que le jeune homme était Bourguignon, puis d'Étormay. Et comme elle n'était plus jeune et qu'il n'y avait pas lieu à médisance,

elle était charmée de trouver le compatriote autour du canon, parce qu'il faisait rire et jouer *le petit général* de trois ans et demi, et voilà pourquoi Joséphine connaissait si bien M. *Ansème*.

Cette Fanchette, sœur de lait du comte de Buffon, fils du grand Buffon, était fille d'un de ses fermiers. Elle avait été jolie comme un ange et, à 16 ans, Fanchette était la plus charmante comme la plus pure des jeunes filles de Montbard. M. de Buffon s'en aperçut et bientôt Fanchette fut tout aussi jolie, mais ses compagnes la plaignirent au lieu de l'envier. Elle eut un fils, que M. de Buffon avait, disait-on, l'intention de reconnaître, mais sa mort tragique empêcha toute décision à cet égard. Fanchette était une honnête fille, malgré son malheur. Elle se dévoua tout entière au sort à venir de son fils. Son travail, sa vie, tout lui fut consacré. Elle fit voir qu'une faute peut être grandement rachetée. Un brave et digne homme d'Étormay, nommé Bergerot, lui offrit le partage de sa petite fortune et sa protection pour son fils. Elle se maria et fut la meilleure des femmes. Ce fut alors que je sevrai ma fille, dont la nourrice était sœur de Fanchette. Je pris cette dernière pour bonne de Joséphine et pendant quinze ans elle fut à mon service. Junot porta un grand intérêt non seulement à elle, mais à son enfant. Il en parla au premier consul et *Victor Buffon* fut nommé élève du Prytanée. Junot se chargea entièrement de lui. Il le fit entrer au service. Il était un sujet des plus distingués de l'armée. En 1814, il était capitaine de dragons. Fidèle au nom de Napoléon, ce fut lui qui eut cette affaire à Strasbourg avec le colonel Mermet. Je parlerai de cela en son temps.

CHAPITRE XXIX

Détails sur le général Dupas. — Récit de sa querelle avec un officier autrichien. — Opinion de Napoléon sur les qualités exigées pour faire un bon général. — Lannes et Kellermann. — La malveillance interprétant méchamment mes paroles. — Manie du préfet d'Arras pour les particules. — Mésintelligence à ce sujet entre lui et M. Clément. — Dîner à la préfecture. — Scène plaisante dont MM. de Lachaise et Barral font les frais. — Motion faite au tribunat par le tribun Curée, et adoptée par le sénat. — Harangue de Cambacérès et réponse de Napoléon. — Trente mille proscrits rendus à leur patrie. — Digression sur le siècle d'Auguste. — Pamphlets. — Révélation curieuse.

C'était un drôle d'homme que ce général Dupas dont j'ai parlé dans le précédent chapitre. Il avait surtout une manière si grave et si solennelle de faire ce qu'on est convenu d'appeler *des pataquès*, qu'il n'y avait pas moyen d'y tenir. Il joignait à cette façon toute digne d'errer sérieusement dans toutes ses phrases, une figure longue, jaune et blême, qui contrastait étrangement avec les paroles burlesques qui sortaient de sa bouche. Non pas qu'il voulût être drôle, il n'en avait jamais l'envie, mais il le devenait à son insu, et cela tout innocemment. Il avait, entre autres, une certaine histoire qu'il racontait assez volontiers, et qui me rendit bien heureuse la première fois que je l'entendis. C'était une dispute qu'il avait

eue en Allemagne ou en Italie, je ne sais plus lequel des deux pays, avec un officier autrichien qui s'avisait, disait-il, de prétendre que la France n'était pas la première des nations. Ce qui pouvait être permis à un pauvre diable qui venait d'être battu par ceux qu'on voulait lui faire proclamer les premiers de l'univers. Il faut être soi-même à une grande hauteur pour convenir de la gloire d'un ennemi. Mais le général Dupas ne voulait faire aucune concession à la médiocrité de son prisonnier, et lorsque le souvenir de cette conversation lui revenait à l'esprit, il devenait éloquent comme en ses plus beaux jours.

— A peine eut-il parlé aussi impertinemment, disait-il, que *je me leva, je l'empogna, et je le lança dans la cheminée ou je le rencogna, et là.....*

Et le général figurait une correction manuelle qui n'était pas fort en usage parmi les gens qui mangent à table. C'était, du reste, un homme fort brave, qui donnait aussi sérieusement un coup de sabre qu'il disait : « *Je l'empogna* » et Napoléon, qui n'avait pas besoin de poète à la tête d'une brigade, l'avait nommé l'un des quatre commandants sous les ordres de Junot, certain que lorsqu'il *empognerait* un ennemi, il le tiendrait bien.

Comme tous les souvenirs s'enchaînent ! Ce que je viens de dire du général Dupas, me rappelle un mot de Napoléon, qui paraît d'abord contredire ma dernière phrase et qui pourtant est également l'expression de ma pensée.

Il disait un jour que la bravoure n'était pas la première qualité exigée dans un général, et surtout dans un général commandant. Je ne compris pas d'abord le sens véritable de ce qu'il avançait, mais il développa

ensuite si clairement son idée, que je la saisis tout entière.

— Pourquoi, dit-il, le soldat porte-t-il un si grand respect à son supérieur? C'est parce qu'il le sait instruit. Il le suit avec confiance, au travers des déserts, des montagnes, des pays inconnus pour lui, mais qu'il sait ne pas l'être de son chef. Lorsque la bravoure se joint au savoir, alors l'homme de guerre est complet. Mais il faut encore que cette bravoure ne soit pas téméraire, ni la vie des hommes compromise par la tentation d'aller donner ou recevoir un coup de sabre. On s'étonne quelquefois de la nomination rapide d'un chef d'escadron au titre de colonel, puis immédiatement de général de brigade. C'est que le chef d'escadron nommé colonel ne justifie pas les espérances qu'il donnait; que, étant à la tête de son régiment, il le conduisait bravement, il est vrai, mais en véritable étourneau, à la bouche du canon de l'ennemi, et qu'il s'en revenait à chaque affaire avec une blessure de plus, mais cinquante hommes de moins. Voilà donc un mauvais colonel. Il est bon soldat, mais on ne peut pas le remettre à la chambrée, et c'est un officier général de plus, excellent à donner à un général en chef pour qu'il le place en lieu convenable. Voilà le talent d'un ministre de la guerre.

Napoléon donna une grande extension à sa pensée. Il cita des noms que je me rappelle parfaitement, mais qu'il est inutile de retracer ici et qu'il offrait comme exemple de ce qu'il avançait. Il nomma le général Kellermann (depuis duc de Valmy [1]) comme réunis-

[1] Les amis du duc de Valmy, dont je m'honore de faire partie, s'étonnent qu'avec cette façon de penser, Napoléon n'ait pas

sant le savoir à la plus belle bravoure. Le général Lannes était présenté par lui comme le type parfait de l'homme de guerre. Il nomma ensuite l'un des noms les plus fameux de l'armée, et dit en souriant : « Eh bien ! cet homme est d'une immense habileté, et pourtant il n'aime pas la poudre à canon. Mais que m'importe ! Tant que les soldats n'en sauront rien, je l'aime mieux à la tête d'un corps d'armée qu'un paladin coureur d'aventures. Mais d'un autre côté, il ne faut pas que la troupe sache que son chef est... »

Et Napoléon se servit d'un terme qui, dans sa langue naturelle, comme dans la nôtre, ne serait pas à sa place ici. Cette opinion de l'empereur, je ne l'ai point saisie dans une seule occasion, ainsi qu'on peut bien le penser. Ce n'est même qu'à l'aide de ma nullité de femme que je recueillais des paroles dites par lui, soit lorsqu'il se promenait dans l'allée qui longe le château de la Malmaison, tandis que nous étions avec Mme Bonaparte sur le pont qui mène au jardin, soit pendant qu'il parcourait la petite galerie à côté du salon, dans laquelle on se tenait souvent, et qui alors était la pièce la plus vaste du château. On sait que le premier consul n'était pas autrement gracieux dans ses manières avec les femmes, et certes, ce n'eût pas été pour causer de choses de la nature de celles que je viens de rapporter qu'il se serait assis près de l'une de nous. Comme il paraît que la malveillance commence à s'éveiller en ma faveur, que l'on interprète mes paroles, qu'on me fait dire ce que je ne dis pas, que de trois pages on en fait cinquante,

donné au général Kellermann un des bâtons brodés d'abeilles. C'est un des torts de Napoléon.

je dois bien établir ce que je rapporte. Car, à la façon dont cela commence, il arriverait que l'on me ferait affirmer que le premier consul s'est expliqué avec moi sur le plus ou moins de bravoure des généraux de l'armée. Je savais bien qu'il existait une malveillance à laquelle doivent s'attendre tout ceux qui mettent du noir sur du blanc, mais j'avoue que j'ignorais qu'elle pût laisser la partie littéraire, pour s'occuper *méchamment* et *personnellement* d'un auteur! Aller remuer la tombe pour y chercher ceux qu'il aimait et qu'il respectait, et blesser ainsi toutes les convenances sociales! M. de Feletz avait déclaré à Mme de Staël une guerre un peu vive, mais jamais sa mordante et spirituelle épigramme ne dépassa les bornes que prescrit le bon goût, et par suite l'esprit, car le mauvais goût, les expressions sottisières lui sont antipathiques. Aussi se rappellera-t-on les feuilletons qui parlent de Corinne, aussi longtemps que le nom de Mme de Staël sera prononcé.

Je disais tout à l'heure que les souvenirs s'enchaînaient. Celui du général Dupas m'a rappelé des paroles remarquables de l'empereur. Ce même général Dupas me remet en présence d'un brave et excellent homme qui était son aide de camp, et qui donna lieu un jour à une scène fort gaie.

Cet aide de camp, qu'on appelait Barral, était bien le meilleur, le plus digne des humains. Il était brave comme son général; ils s'étaient connus et appréciés en Égypte où le lieutenant Barral était alors *dromadaire*[1]. Il avait de la timidité dans le monde, où il

[1] L'empereur, qui mettait tout à profit, avait rassemblé tous les dromadaires qui se trouvaient au Caire et à Alexandrie et,

allait assez peu, et c'était un vrai supplice pour lui que d'accompagner son général chez le préfet du département.

J'ai parlé déjà, je crois, de M. de Lachaise, préfet du département du Pas-de-Calais. C'était un homme d'un esprit des plus distingués, mais ayant une manie qui était *monomanie*. Il professait un culte, une vénération pour les titres et pour les généalogies. Ce qui rendait ce sentiment plaisant, c'est que M. de Lachaise, qui du reste n'était pas royaliste, pensait fort bien et servait la république en loyal Français, avait un amour pour les noms à particules, dont il ne pouvait se défaire, et peut s'en fallait quelquefois qu'il ne dît : *Madame de Liberté.*

Dans les premiers temps de notre établissement dans la capitale de l'Artois, il eut un vrai travail à faire avec lui-même pour cette immense liste de noms tout roturiers qu'il lui fallut apprendre par cœur. Comme il était parfaitement spirituel et bon, qu'il ne voulait blesser personne, tant pour ne pas offenser que pour ne pas être ridicule, il se tenait dans une continuelle observance de ses paroles. Mais, malgré lui, il tombait souvent dans d'étranges erreurs.

Junot avait pour chef d'état-major un officier supérieur, adjudant général de la garde des consuls, M. Clément, dont j'ai déjà, je pense, tracé le portrait. Mais, sans que ce soit *une longueur*, je puis bien répéter ici que M. Clément était un homme d'esprit. Il était en même temps fort républicain et ennemi des *particules* autant qu'elles étaient chéries de M. de Lachaise.

les ayant fait monter par des hommes résolus, il en avait formé un régiment.

Cette diversité de sentiment avait produit entre le chef d'état-major de la division d'élite, et le préfet du Pas-de-Calais, une sorte de mésintelligence qui souvent amenait des scènes un peu vives, mais qui étaient presque toujours plaisantes, parce que les deux interlocuteurs avaient de l'esprit et de bonnes manières, et qu'ils savaient plaisanter. Cependant Clément prenait quelquefois de l'humeur ; alors il allongeait la patte, et les griffes sortaient un peu plus longues.

Le capitaine Barral venait d'arriver à Arras où il avait rejoint son général. La présentation d'usage une fois faite au préfet, celui-ci envoie au capitaine dromadaire une invitation à dîner pour le lendemain. C'était un des grands dîners d'apparat que M. de Lachaise donnait souvent dans le courant du mois, car il était fort honorable dans sa représentation. Un moment avant dîner il s'approche de Clément et lui dit :

— Ah çà, parlez-moi sérieusement. Quel est ce nouveau venu ? Vous l'appelez Barral. Serait-il parent de l'archevêque de Tours ?

— Son propre neveu, répond Clément avec assurance. Je croyais vous l'avoir dit.

M. de Lachaise se rapproche de M. Barral, lui parle avec une grâce toute particulière et l'engage à regarder l'hôtel de la préfecture comme sa propre maison pendant son séjour à Arras. On passe dans la salle à manger, M. de Lachaise ne pouvant pas placer M. Barral à côté de Mme de Lachaise, s'occupe de lui autant que le lui permettent les fonctions de maître de maison qu'il remplissait toujours à merveille. Mais voulant donner à M. le neveu de l'archevêque une preuve toute particulière de son atttention, à peine est-on assis que, s'adressant à lui au milieu du silence

solennel qui suit toujours le premier moment du dîner, il lui dit d'une voix très sonore :

— M. *de* Barral, y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu des nouvelles de monseigneur?

Le dromadaire mangeait sa soupe au moment de l'interpellation. Il tenait, comme chose de rigueur pour *un militaire bien élevé*, sa fourchette et sa cuiller de main droite et de main gauche. Effrayé pour ainsi dire de se voir l'objet de l'attention directe de soixante regards braqués sur lui, étonné pour le moins autant de *la particule* adaptée à son nom, il laissa tomber ses armes et, regardant M. de Lachaise, il ne répondit que par la plus burlesque expression de physionomie. Je m'aperçus à l'instant qu'il y avait quelque méprise, dont je ne voulais pas que M. de Lachaise ni M. Barral fussent victimes en servant de sujet à une plaisanterie que le ridicule rendrait pour eux plus amère. Déjà le rire commençait à ne se pouvoir plus contenir et Clément, qui éclata le premier, me mit au fait du fond de l'affaire. Je me hâtai de dire à M. de Lachaise qu'il y avait sans doute erreur et il se mit aussitôt en devoir de généraliser la conversation. Le pauvre dromadaire n'avait pas eu la force de reprendre sa cuiller et fut ainsi privé d'une partie très essentielle de son repas. On se mit à manger, on rit et, au bout de quelques instants, on eut la possibilité de donner un motif à l'hilarité qu'avaient excitée les deux figures tout aussi bonnes dans leur genre à la suite de leur étonnement mutuel. Mais M. de Lachaise ne riait pas aussi gaiement que nous, et sa physionomie malicieuse reprenait de la verdeur lorsque son regard rencontrait celui de M. Clément.

— Monsieur Clément, lui dit-il dans un intervalle de

repos, vous êtes sans doute l'un des descendants du *Clément*[1] qui fut le premier maréchal de France?

— Monsieur le préfet, répondit l'adjudant général avec un grand sang-froid, cela est fort possible. Tout ce que je puis vous affirmer, c'est que mon grand-père était maréchal-ferrant.

M. de Lachaise ne dit plus rien.

Nous étions établis depuis plusieurs mois à Arras, lorsqu'un matin le *Moniteur* nous annonça que la motion avait été faite au tribunat de confier le gouvernement de la république à *un empereur*, et de déclarer l'empire héréditaire dans la famille du premier consul Bonaparte. Ce fut un tribun nommé *Curée*[2] qui fit cette motion. Son discours contenait de bonnes choses et des raisons puissantes à l'appui de ce qu'il proposait.

« Le temps se hâte, disait-il en terminant, le siècle de Bonaparte *est à sa quatrième année*, et la nation veut un chef aussi illustre que ses destinées. »

Le Sénat suivit l'exemple du tribunat et adopta la motion. Ce n'est pas ici le lieu de rapporter ce qui se passa alors. L'enthousiasme de la France entière, cette acclamation réunissant en une seule voix l'assentiment de tout un peuple!... ce sont là des souvenirs éternels. Ils sont écrits sur un airain que jamais la jalousie ni la basse envie ne pourront détruire. La

[1] Le premier maréchal de France s'appelait en effet Clément.

[2] Le tribun Curée est un homme fort remarquable. C'est un ancien conventionnel, chose assez bizarre. Mais il est juste de dire qu'il n'a pas voté la mort du roi. Il proposa la motion de parfaite bonne foi. Il vit toujours et est retiré chez lui dans le Midi au milieu de chefs-d'œuvre des arts, dont il est enthousiaste.

harangue de Cambacérès est dans le *Moniteur*, je me dispenserai donc de la répéter ici. Mais il est plusieurs phrases de la réponse de l'empereur que je juge utile de placer en ce moment sous les yeux de mes lecteurs, parce que je doute qu'elles aient été mentionnées alors dans cette réponse.

« J'accepte le titre que vous croyez UTILE à la nation. Je soumets à la sanction du peuple la loi de l'hérédité. J'espère que jamais il ne se repentira des honneurs dont il environne ma famille. Dans tous les cas, *mon esprit ne sera plus avec ma postérité*, le jour où elle cessera de mériter l'amour et l'estime de la grande nation.

On a dit — car que ne dit-on pas en France? — que Napoléon avait pris le titre d'empereur pour suivre l'exemple de Cromwell et d'Auguste. Je relève cette grossière erreur, parce que, toute sotte et tout impertinente qu'elle est, il se trouve encore aujourd'hui des stupides qui nous la répètent. C'est-à-dire que le mot *stupides* n'est pas juste, je devrais me servir d'un autre plus sévère peut-être. Mais enfin il fallait que Napoléon portât la peine de sa faute. Il fallait qu'il trouvât ingratitude au lieu de reconnaissance dans les trente mille proscrits auxquels il avait rouvert les portes de leur patrie et rendu la plus grande partie de leurs biens. Toujours est-il que Cromwell et Auguste, non plus que cent autres personnages dont les noms sont dans l'histoire, ne furent jamais les *modèles* de conduite de Napoléon dans la plus importante circonstance de sa vie et de celle de l'État depuis le commencement de la révolution. Il choisit le nom ou *le titre* d'empereur, parce qu'il se trouvait plus en harmonie avec les sympathies mili-

taires, et qu'il ne blessait aucune des oreilles civiles. *La France entière* à cette époque aurait frissonné au nom de *roi*. Personne n'aurait accepté un pacte présenté au nom de la *royauté*. C'est un fait duquel peuvent répondre des millions d'individus qui existaient alors et qui vivent toujours. Je soutiens que, quelque éloquent que fût Régnault de Saint-Jean-d'Angely comme orateur du gouvernement, il eût été hué et sa harangue repoussée, s'il fût entré en matière au nom de la royauté. Ce fut donc pour *obéir* à l'esprit national que Napoléon prit le titre d'empereur. Quant à Auguste, il le prit par des raisons à lui connues, et que nous ne pouvons pas savoir, attendu que ce fut un homme passablement dissimulé et qu'il y a bien longtemps de cela. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Romains ne craignaient pas la royauté, mais bien le pouvoir. Ce n'est pas pour avoir dit qu'il voulait être *roi* que César fut assassiné, mais plutôt parce que Brutus et ses compagnons, gens de cœur et tous hommes habiles, au regard pénétrant, avaient deviné le despote. Il se serait appelé tribun ou consul, qu'il eût de même péri. Car les Romains savaient par expérience que le nom ne faisait rien à la chose et Sylla, quoiqu'il ne fût que dictateur *dédictaturé*, n'en faisait pas moins étrangler les gens dans sa chambre la veille de sa mort à lui-même[1]. Auguste

[1] « Le jour de devant qu'il trespassast, dit Plutarque, étan averti qu'un nommé *Granius*, qui devoit de l'argent à la chose publique, différoit de payer attendant sa mort, il l'envoya quérir, le fist venir en sa chambre, là où tost qu'il fust venu il le fit environner par ses ministres et leur commanda de l'étrangler devant luy. Mais à force de crier et se tormenter, il fist crever l'aposthume qu'il avoit dans le corps, etc., etc. »

prit le titre d'empereur, non pour plaire à aucun des Romains. Depuis la destruction du parti de Pompée, qu'avait-il à craindre d'eux? Il n'en était pas d'assez redoutables parmi eux pour qu'il prît la moindre peine de les flatter. En voilà bien long sur des gens morts depuis tantôt deux mille ans... mais ce n'est pas hors de propos. Car à l'époque du couronnement de Napoléon, il parut quelques brochures assez secrètes à la vérité, mais qui depuis ont bravement vu le jour, et dans lesquelles on ne se faisait pas faute de comparaisons, de *parallèles entre l'empereur et Cromwell*[1], *entre l'empereur français et l'empereur romain.* Il n'y manquait que le roi Priam, auquel il ne ressemblait guère, car alors il n'avait pas d'enfants. Mais pour rendre justice aux radoteurs, cette époque reculée ne leur a pas échappé, et nous avons vu en 1806 un homme, dont l'esprit avait probablement baissé, comparer *Madame* à la pauvre reine Hécube qui, comme chacun sait, rêvait qu'elle accouchait de flambeaux allumés, ce qui est assez incommode.

Mais un fait que je dois consigner dans ces mémoires, parce que ce fait n'est que le résultat d'observations, de remarques faites avec soin autour de moi et parmi mes amis, c'est la douleur, je dois dire le mot, qu'éprouvèrent la plus grande partie des généraux, même les plus dévoués à l'empereur. Ils étaient enfants de la république, ils l'aimaient. Et je

[1] Noms de quelques-unes de ces plates et injurieuses productions. Je ne nomme pas ici le poète qui improvisa dans une maison où je dînais le méchant sonnet que je rappelle. Mon silence n'est que pour sa mémoire. Mais la chose fut assez connue pour que le souvenir que j'en évoque la rappelle entièrement.

puis certifier que plusieurs, au moins, ne virent nullement en beau l'avenir qu'on leur présentait à eux-mêmes si lumineux d'honneurs et de dignités. C'est une chose dont on n'a fait mention dans aucune histoire que cette révélation. On ne la trouvera dans aucun journal. Les livres écrits depuis l'empire respirent la passion et sont presque tous mensongers. Ceux qui paraissaient alors ne parlaient que de l'enthousiasme du peuple, et il était réel. Et puis, dans ce que j'avance, il faut bien se garder de voir ce que je ne peins pas. Il ne faut pas substituer d'autres couleurs aux miennes. Le sentiment qu'éprouvèrent plusieurs des généraux de Napoléon fut un amer regret de voir s'effacer tout ce qui rappelait la république. Ce regret n'avait rien d'hostile contre l'empereur, tout au contraire. Ainsi, par exemple, je puis parler avec connaissance de cause de ce que pensait mon mari ; et je l'ai vu pleurer sur l'adieu qu'il fallait dire à toutes les coutumes, à tout ce qui constatait si parfaitement ce que les Français ont toujours voulu bien plus que la liberté : l'*égalité*. Mais lui, ainsi que plusieurs autres, n'en votaient pas moins de cœur et de conscience pour que Napoléon fût empereur. Seulement ils craignaient pour lui-même le résultat de l'admission de tant d'intrus, devenus étrangers, peut-être même ennemis, dans les rangs de notre armée, comme dans ceux de nos administrations. L'altération de la Constitution de l'an VIII sanctionnait toutes ces choses, dont tous les fidèles amis de l'empereur entrevoyaient par instinct les funestes suites pour sa propre destinée. Que de fois j'ai entendu des hommes, dont *plusieurs vivent encore aujourd'hui*, reconnaître qu'il était *le seul* qui pût

nous gouverner et prendre la conduite du navire en ces moments d'orage ! Cependant ils étaient républicains, *et républicains purs*. Il eut sans doute le tort d'admettre en France, sans de fortes garanties, trente mille proscrits qui revenaient avec le cœur gros de haine et avides de vengeance. Mais cette faute, si cette action *est faute* en effet, fut conseillée par des hommes qui devaient être les défenseurs de cette patrie dont ils livraient ainsi les plus belles parties à l'ennemi. Et puisque nous en sommes sur ce sujet, je consacrerai une partie du chapitre suivant à la relation d'une histoire bien antérieure, et que je donne comme aussi authentique qu'une chose de cette nature peut l'être. Aussi bien, elle aura l'avantage de servir de fanal pour arriver à un point plus certain.

CHAPITRE XXX

Anecdote piquante sur certain fauteuil. — Moreau, Joubert, Bernadotte et M. d'Azara. — Clément de Ris. — Départ pour Marengo. — Déconvenue de certaines gens. — Enlèvement d'un sénateur. — Conduite de Fouché, ministre de la police. — Lettre de Clément de Ris à Fouché. — Bizarrerie de sa délivrance. — Visite à Beauvais. — Secret surpris. — Paroles de l'empereur à Junot. — Davout. — Marmont. — Les généraux Oudinot, Friant, Durutte. — Le contre-amiral Magon. — Parodie et paraphrase de Napoléon. — Le colonel Bory. — Comment Davout traitait son beau-frère.

On connait le fameux enlèvement de M. Clément de Ris. C'était un homme d'honneur, d'âme, et possédant de rares qualités dans des temps révolutionnaires. Fouché et un autre homme d'État, encore vivant aujourd'hui comme homme privé et comme homme public, ce qui m'empèche de le nommer, non que j'en aie peur, je ne suis pas craintive de ma nature, mais parce que la chose est inutile pour ceux qui ne le connaissent pas, et que ceux qui le connaissent n'ont que faire même d'une initiale. Ce personnage donc qui avait coopéré comme beaucoup d'autres à la besogne du 18 brumaire, besogne qui, selon leurs appétits gloutons, devait être grandement récompensée, ce personnage vit avec humeur que l'on mît d'autres que lui dans un fauteuil où il aurait voulu s'asseoir. « Quel fauteuil me dira-t-on?...

Celui de sénateur? — Quelle idée! non vraiment. — Celui de président de la Chambre des députés? — Eh non! — Celui de l'archevêque de Paris? — Ma foi!... Mais non. D'abord il n'y en avait pas encore de remis en place. — De fauteuil? — Non, d'archevêque. » Enfin ce n'était pas celui-là non plus. Mais ce qui est certain, c'est que le personnage en voulait *un* qu'il n'eut pas, ce qui le fâcha. Fouché, qui avait eu bonne envie de s'asseoir dans le beau fauteuil de velours rouge, s'unit non pas de cœur, mais de colère avec le personnage dont je vous ai parlé. Il paraît (selon la chronique du temps) qu'ils commencèrent par plaindre la patrie (c'est l'usage). « Pauvre patrie!... pauvre République!... moi qui l'ai si bien servie! disait Fouché. — Moi qui l'ai si bien desser, vie! pensait l'autre. — Je ne parle pas pour moi- disait Fouché, un vrai républicain s'oublie toujours. Mais vous! — Je n'ai pas un moment pensé à moi, répondait l'autre, mais c'est une affreuse injustice que de vous avoir préféré Calotin! »

Et de politesse en politesse, ils en vinrent à trouver qu'il y avait deux fauteuils et que leur fatigue politique pouvait souffler, en attendant mieux, dans les deux fauteuils tant désirés.

— Mais, dit Fouché, il y a même trois fauteuils!

Vous allez voir quel fut le résultat de cette conversation, toujours d'après la chronique, et elle n'a guère eu le temps de s'altérer, car elle est de l'an de grâce 1800, cette histoire que je vous raconte. J'aurais pu vous la dire dans les volumes précédents, mais elle est mieux dans son jour maintenant. C'est par les contrastes qu'eux-mêmes apportent dans leur conduite qu'on peut juger et apprécier les hommes,

et Dieu sait si l'un de ceux dont je parle en ce moment en a fourni matière. Le premier exemple qu'il donna, exemple qui pourrait être mis en tête de son catéchisme — car il en a fait un, — fut celui d'une entière soumission aux volontés de *l'empereur*, après avoir voulu jouer au premier consul le tour que voici. C'est toujours, comme je l'ai dit, la chronique qui parle.

Tout en devisant ensemble sur le sort de la France, ils en vinrent tous deux à rappeler que Moreau, ce républicain si vanté, que Joubert, Bernadotte et quelques autres avaient ouvert l'oreille à des paroles de l'Espagne portées par M. d'Azara à l'effet de culbuter le Directoire, lequel, certes, était bien digne de faire la culbute, même dans la rivière. Il y avait donc abus à rappeler le fait et à comparer les temps. Mais les passions ne raisonnent guère, ou plutôt ne raisonnent pas du tout. Les deux hommes d'État se dirent donc : « Pourquoi ne ferions-nous pas faire la culbute aux trois consuls? » Car, puisque vous voulez le savoir, je vous dirai donc enfin que c'était le fauteuil de consul-adjoint que convoitaient ces messieurs. Mais, comme la faim vient en mangeant, tout en grondant de n'avoir ni le second ni le troisième, ils jetèrent leur dévolu sur le premier. Ils se l'abandonnèrent sur le tapis avec une politesse toute charmante, se promettant bien, comme je n'ai pas besoin de vous le dire, de le prendre et de le garder le plus longtemps qu'ils pourraient chacun pour soi. Mais là ou jamais, c'était le cas de dire qu'*il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir jeté par terre.*

Clément de Ris était, comme je vous l'ai rapporté, un honnête homme, un consciencieux républicain et

l'un de ceux qui de bonne foi s'étaient attachés à Napoléon parce qu'ils voyaient enfin que LUI SEUL pouvait faire aller la machine. Les gens qui ne pensaient pas de même probablement, puisqu'ils avaient le projet de tout changer, lui retournèrent si bien l'esprit en lui montrant en perspective le troisième fauteuil, qu'il en vint au point de connaître une partie de leur plan et même de l'approuver. C'est en ce moment qu'eut lieu le départ pour Marengo. L'occasion était belle, il ne fallait pas la manquer. Si le premier consul était battu, il devait ne pas rentrer en France ou n'y rentrer que pour y vivre sous de bons verroux. De quoi s'avisait-il aussi d'aller faire la guerre à plus fort que lui? (C'est toujours la chronique.)

Clément de Ris étant donc chez lui un matin, déjà coiffé de sa perruque de sénateur, quoiqu'il eût encore sa robe de chambre, reçut cette communication dont je viens de parler et, comme il faut toujours penser à tout (observe la chronique) on lui demanda de se charger des proclamations déjà imprimées, des discours et autres choses nécessaires aux gens qui ne travaillent qu'à coups de paroles. Tout allait assez bien, ou plutôt assez mal, lorsque tout à coup arrive, comme vous savez, cette nouvelle qui ne fut accablante que pour quelques méchants, mais qui rendit la France entière ivre de joie et folle d'adoration pour son libérateur, pour celui qui lui donnait un vêtement de gloire immortelle. En la recevant, les deux postulants aux fauteuils changèrent de visage — c'est ce que l'un deux pouvait faire de mieux — et Clément de Ris aurait voulu ne s'être jamais mêlé de cette affaire. Il le dit peut-être trop haut et l'un des

candidats lui parla d'une manière qui ne lui convint pas. Il s'aperçut assez à temps qu'il devait prendre des mesures défensives, s'il voulait prévenir une offense dont le résultat n'eût été rien moins que la perte de sa tête. Il mit à l'abri une grande portion des papiers qui devenaient terriblement accusateurs. « Il le fit et fit bien », dit la chronique, et je répète comme elle, qu'il fit *très bien.*

Quand les joies, les triomphes, les illuminations, les fêtes, toute cette première manifestation d'une ivresse générale fut apaisée, mais en laissant pour preuves irréfragables que le premier consul était l'idole du peuple entier, alors ces hommes au pâle visage, dont je vous ai parlé, ne laissèrent même pas errer sur leurs lèvres le sourire sardonique qui les desserrait quelquefois. La trahison frémissait devant le front radieux de Napoléon, et ces hommes, qui trouvaient tant d'échasses loin de lui, redevenaient pygmées en sa présence. Clément de Ris demeura comme il était, parce qu'il se repentit et que d'ailleurs il n'en savait pas assez pour avoir le remords tout entier. Néanmoins il se tint en garde contre les hommes pâles, mais il avait à faire à plus forte partie que celle qu'il pouvait jouer.

Ce fut alors que la France apprit, avec une surprise que des paroles ne peuvent pas exprimer, qu'un sénateur, un des hommes considérables du gouvernement, avait été *enlevé*, à trois heures de l'après-midi, dans son château de Beauvais près de Tours, tandis qu'une partie de ses gens et de sa famille était à Tours pour voir célébrer une fête nationale — je crois le 1er vendémiaire de l'an IX. — Il y avait bien eu de ces enlèvements lorsque le Directoire nous

tenait sous son agréable sceptre, mais depuis que le premier consul avait fait prendre, dans toutes les communes de l'Ouest qui vomissaient les chauffeurs, brillante écume de la chouannerie, des mesures aussi sages que vigoureuses, cette sorte de danger s'était tellement éloigné, surtout des habitations comme celles du château de Beauvais, qu'on n'en parlait presque plus. Les bandes qui furent quelque temps inquiétantes, en 1800 et 1801, étaient sur les bords du Rhin et sur les frontières de la Suisse. Ce fut donc une stupéfaction générale. Le ministre de la police, alors Fouché, dit *de Nantes*, comme l'appelle une autre chronique, se conduisit fort bien dans cette circonstance. Il n'avait pas à redouter la surveillance de Dubois, notre préfet de police, qui n'aurait pas laissé échapper vingt-cinq hommes enlevant en plein jour une poulette de la taille et de l'encolure de Clément de Ris, sans qu'il en restât des traces après lesquelles ses limiers du moins auraient couru. L'affaire s'était passée à soixante lieues de Paris, Fouché avait donc beau jeu et pouvait tenir les cartes ou bien écarter à son aise. Ce fut ce qu'il fit. Pendant dix-sept à dix-huit jours on eut quelques éclairs d'indices sur la marche des fugitifs, qui entraînaient Clément de Ris, sous prétexte de lui faire donner une somme d'argent considérable. Tout à coup Fouché reçoit une lettre qui lui était adressée par Clément de Ris lui-même, qui ne voyant que le ministre de la police qui pût le sauver, lui demandait secours et assistance. Ceux qui ont connu l'âme pure et vertueuse de Clément de Ris ne seront pas étonnés de cette candeur et de cette confiance. Il avait bien pu avoir quelques craintes, mais je sais — du moins la chronique me l'a-t-elle dit —

que c'était plutôt un sentiment vague de méfiance pour l'autre visage pâle que pour Fouché, qui lui avait fait prendre quelques précautions. Enfin cette lettre, mise avec grande emphase dans le *Moniteur*, fut apparemment un guide plus certain que tous les indices que la police avait pu recueillir jusque-là, chose cependant fort étonnante, car Clément de Ris n'y voyait pas clair et ne savait pas où il était. Toujours est-il que peu de jours après l'avoir reçue, Fouché annonce que Clément de Ris est retrouvé. Mais où l'a-t-il été? Comment? Dans une forêt, les yeux bandés, marchant au milieu de quatre coquins qui se promenaient ainsi tranquillement comme pour une partie de colin-maillard ou de quatre coins. On tire des coups de pistolet, on crie et voilà la victime délivrée, absolument comme dans *ma Tante Aurore*, excepté cependant que l'honnête et bon Clément de Ris fut pendant trois semaines au pouvoir d'infâmes scélérats, qui le promenaient au clair de lune tandis qu'ils faisaient les clercs de Saint-Nicolas.

Dans la première effusion de sa reconnaissance, il appela Fouché son sauveur et lui écrivit une lettre que l'autre fit aussitôt insérer dans le *Moniteur* avec un beau rapport. Mais cette lettre n'eût pas été écrite peut-être quelque temps après, lorsque Clément de Ris, voulant revoir ses papiers, n'y trouva plus ceux qu'il avait déposés dans un lieu qu'il croyait sûr. Cette perte lui expliqua toute son aventure. Il était sage et prudent. Il se tut et fit encore bien, car avec les gens qui sont méchants, *parce qu'ils le veulent*, il faut bien se garder de le leur *faire vouloir*, et surtout par vengeance. Mais le cœur de l'homme de bien fut profondément ulcéré.

Quelques jours après son retour chez lui — je ne sais pas précisément l'époque — une personne que je connais fut voir Clément de Ris à Beauvais. Elle le trouva triste, et d'une tristesse tout autre que celle qu'eût produite l'accablement, suite naturelle d'une aussi dure et longue captivité. Ils se promenèrent. En rentrant dans la maison, ils passèrent près d'une vaste place de gazon, dont les feuilles jaunes et noircies contrastaient avec la verdure chatoyante et veloutée des belles prairies de la Touraine à cette époque de l'année. La personne qui était venue le visiter en fit la remarque et lui demanda pourquoi il permettait à ses domestiques de faire du feu sur une pelouse qui était en face de ses fenêtres? Clément de Ris regarda cette place, qui pouvait avoir quatre pieds de diamètre, mais sans surprise. Il était évident qu'il la connaissait déjà. Néanmoins son front devint plus soucieux. Une expression de peine profonde se peignit sur son visage toujours bienveillant. Il prit le bras de son ami et s'éloignant d'un pas rapide :

— Je sais ce que c'est, dit-il, ce sont *ces misérables !* Je sais ce que c'est. Je ne le sais que trop.

Et il porta la main à son front avec un sourire amer.

Clément de Ris revint à Paris. Il n'avait pas assez de preuves pour attaquer celui qui avait voulu le sacrifier à sa sûreté. Mais un monument s'éleva dans son cœur et, quoique inaperçu alors, il n'en fut pas moins durable.

N'ayant pas relaté cette histoire en son lieu d'*époque*, je l'ai gardée pour l'inauguration de l'empire. Elle me sert à prouver que Napoléon était de tous les

hommes peut-être le moins haineux et le moins vindicatif. Il *a connu* cette histoire de Clément de Ris, mais plus tard. Et lorsqu'elle lui parvint, il était tellement *assis* que les tentatives qui pouvaient être faites par des hommes n'ayant jamais manié que le canif, ne l'effrayaient pas. Mais il eut tort de pardonner et de mettre sur les deux têtes qui avaient rêvé sa perte des honneurs, des biens, des récompenses enfin, comme il en donnait à de fidèles serviteurs.

— Il s'attacheront à moi. Ils m'aimeront, répondit-il un jour à Junot, qui lui parlait de son imprudente bonté avec sa franchise habituelle relativement à Fouché.

Et voilà le commencement de ses fautes. Napoléon ne devait s'asseoir sur le trône impérial qu'entouré de cœurs et de bras fidèles.

On parle toujours de *sa tyrannie*, de ses violences, de son despotisme! Je suis, comme on le sait, dévouée à sa mémoire, je lui ai consacré une sorte de culte, mais je ne suis pas insensée et je n'en fais pas un dieu. Il était homme, il devait tenir de l'humanité les défauts qu'elle engendre. Néanmoins je dois dire avec une entière franchise, avec cette franchise presque religieuse que je dois apporter dans ces mémoires destinés à le faire connaître, que ce que je sais de lui, et ce que *je sais bien*, prouve une âme grande, oublieuse des injures, et cette volonté de récompenser le talent là où il était. Junot, qui depuis Toulon ne l'avait jamais quitté, qui connaissait toutes les affections haineuses ou tendres de son âme, en développait tous les replis devant moi, et cette époque est peut-être celle de sa vie où Napoléon fut le plus grand, parce que longtemps en butte à des inimitiés

envieuses, à de petites et lâches persécutions, il oublia tout à l'instant où le vœu national lui conféra la suprême puissance. Il ne se vengea *de personne.* Il fit plus, il imposa silence aux préventions personnelles, parce que les préventions portaient sur des hommes dont il avait d'ailleurs à se plaindre.

— *On croirait que je me venge*, répondait-il à Junot qui lui témoignait une fois son étonnement de ce que lui Napoléon venait de donner un commandement à un homme qui passait pour son ennemi en Égypte.

Lorsque le général Davout revint avec l'armée d'Orient, Junot me dit :

— Voilà un compatriote que je voudrais voir mieux accueilli qu'il ne le sera. Le premier consul n'aime pas Davout, parce qu'en Égypte il était lié avec tous ceux qui faisaient état d'être ses ennemis. Je ne crois pas que le premier consul ait raison, mais il n'en est pas moins vrai que Davout lui inspire une de ces antipathies les plus entières que l'on puisse avoir dans la vie contre un objet quel qu'il soit. J'en suis d'autant plus fâché que Davout est mon compatriote et qu'il a du talent.

Cette antipathie personnelle, dont toutes les personnes attachées au général Bonaparte en Égypte ont pu avoir des preuves, mais qui, du reste, disparut dès les premiers instants de son retour, puisqu'il était en Italie avec Brune, cette antipathie avait une singulière origine. Elle venait du cynisme du général Davout qui, pour le dire en passant, était bien alors l'homme le plus sale, le plus mal tenu qu'il fut possible de rencontrer. La chose me frappa comme tellement extraordinaire que, malgré ma bonne volonté

d'être polie pour un ami de mon mari, je ne pus m'empêcher de témoigner mon étonnement, peut-être un peu trop haut, en voyant des bottes si crottées même en été — il fallait qu'il marchât au milieu du ruisseau, ce qui pouvait lui arriver en plein midi, car il n'y voyait pas clair — des mains petites et blanches, mais avec des ongles en demi-deuil, et tenant à un vieux gilet de flanelle bien crasseux. Je dis *tenant*, car c'est le mot propre ou plutôt *impropre*. Enfin, le général Davout était d'un cynisme dégoûtant dans toute sa personne, chose que Napoléon avait en aversion, lui qui était toujours[1] et en tout temps si propre et si soigneux.

Puis, Davout était *gouailleur* ; il avait de l'esprit, mais le premier consul n'aimait pas cette manière frondeuse, cette façon sardonique d'accompagner une louange d'un sourire ; tout cela lui déplaisait, et il ne s'en cachait pas. Junot et Marmont, qui étaient les deux anciens auprès du général Bonaparte, et qui auraient voulu que Davout fût bien accueilli par leur général, parce qu'il n'était ni riche ni heureux, le reçurent à son arrivée avec toutes les démonstrations de la fraternité d'armes la plus loyale et la plus tendre. Mme Marmont et moi, malgré la répugnance que nous avions à voir crotter nos appartements si clairs et si luisants, nous accueillîmes aussi l'ami de nos maris avec une cordialité qui d'ailleurs n'était pas simulée, car alors j'étais ce que je suis restée,

[1] On me rappelera peut-être *les bottes* qui faisaient tant gronder ma mère lorsque le général Bonaparte venait nous voir à l'hôtel de la Tranquillité. Mais alors il ne pouvait pas faire autrement que de les avoir crottées.

une personne pas trop méchante, et Mme Marmont était encore bonne.

Mais Davout qui, tout en ayant la vue basse, savait parfaitement démêler les écheveaux les plus embrouillés, démêla le sien avec tant d'habileté qu'il en fit une bonne petite pelote bien ronde et bien roulante. Il se mit en grâce auprès du premier consul qui, ayant chaque jour les oreilles frappées de cet éternel refrain, que Davout ne lui avait jamais voulu de mal, lui accorda non seulement ce que celui-ci, je crois, désirait avant tout, des emplois et des honneurs, mais bien aussi de la confiance, mettant, comme on le voit, en oubli tout ce qu'il pouvait avoir contre lui de motifs de mécontentement et, par suite, de ressentiment. Davout fut d'abord nommé à l'un des commandements de la garde. Il épousa la sœur du général Leclerc, qui, deux ans plus tôt, avait été fiancée au général Lannes, et sa faveur fut toujours croissante. Il commandait à cette époque le camp appelé de Bruges et qui pouvait s'appeler autrement puisque le quartier général fut d'abord à Ostende. Il avait sous ses ordres le général *Oudinot* qui commandait la première division, le général *Friant* la seconde et le général *Durutte* la troisième. La division d'Oudinot était au nord du canal et le général se tenait à Schlikem, la division Friant au sud d'Ostende et Durutte était au Rosenthal sur Dunkerque. Les environs de Gravelines et de Furnes avaient la cavalerie. Ce ne fut qu'au bout d'un an que l'armée de Davout quitta les boues d'Ostende pour aller à Dunkerque. C'est à cette époque que le général Oudinot vint remplacer Junot qni allait en Portugal et fut lui-

même remplacé par le gigantesque Bisson auprès de Davout.

Un de nos amis les plus intimes, un de ces amis qui ne se remplacent pas, car il m'avait bercée dans mon enfance, le contre-amiral Magon, commandait la flottille. C'était lui qui, selon les premiers projets de Napoléon, devait conduire la division d'élite d'Arras — qui devint ensuite la réserve — sur les côtes d'Angleterre.

— Mon ami, disait-il à Junot, si quelque coup de vent nous sépare du reste de la flotte, nous débarquerons toujours, je vous descends avec vos braves grenadiers ; vous serez attaqués, cela doit être; alors je viens vous prêter secours avec mes marins, qui sont gens de cœur. Nous battons les Anglais avec votre division, comme avec vos trois cents braves vous battîtes les Turcs à Nazareth. Nous allons à Londres et nous arrivons tout exprès pour recevoir le premier consul.

Et le brave marin secouait la main de Junot de manière à la lui séparer du bras. Junot le lui rendait encore plus vivement, car on le connaît assez pour savoir qu'il accueillait comme très possibles les chevaleresques et aventureuses idées du contre-amiral Magon.

Davout n'était pas maréchal lors de la formation du camp de Bruges. Napoléon n'était que consul à vie, puisque le consulat à vie précéda, comme on sait, l'empire de deux années, et qu'il fut conféré à Napoléon le 2 août 1802. Mais Davout commandait une portion de la garde consulaire comme Soult, Bessières et Mortier. Il avait épousé M[lle] Leclerc, et, comme je l'ai dit, sa faveur aussi rapide que peu

prévue était alors au commencement de sa carrière. Car, comme toute chose en ce monde, la faveur naît, vit et meurt.

Pour alimenter le souffle vital de la sienne, on dit, mais je n'en crois pas un mot — je ne fais que rapporter ici les bruits vulgaires — que Davout avait imaginé un moyen assez bizarre. Il avait trop d'esprit pour devenir tout à coup l'admirateur passionné de l'homme qu'il blâmait, dont il se moquait même deux ou trois années plus tôt, mais il prit pour tâche unique de copier le premier consul dans sa mise, dans sa tenue militaire. Il avait un peu dans sa figure la charge de Bonaparte, cette *demi*-ressemblance fut exploitée de cent manières. Mais une autre similitude fut aussi mise à profit. Quant à celle-ci, elle fut moins bien mise en œuvre. Elle était toute morale et, dans cette partie-là, Napoléon n'était pas facile à copier. Cependant la partie sévère étant plus aisée probablement à aborder, ce fut elle que Davout s'attacha non seulement à imiter, mais à *paraphraser*. Cette époque était celle d'une sorte de régénération générale pour la France, mais surtout pour la discipline militaire, qui avait été bien observée, mais d'une manière peu uniforme. Le premier consul songeait donc à faire marcher toute l'armée sous d'égales lois dont l'observance devait être strictement suivie. Il s'expliqua souvent à cet égard devant plusieurs de ses généraux et l'on dit que Davout fut l'un de ceux qui lui promit le meilleur compte des hommes qui lui seraient confiés. A cette époque, je vivais au milieu d'un monde tout militaire, j'étais à l'armée et mes oreilles étaient continuellement frappées de plaintes formées par les inférieurs, de blâme porté par les

égaux ou les supérieurs, qui tous, pour ainsi dire, enfants de la révolution, n'admettaient pas encore ce système, qui vint plus tard, mais dont le plus grand nombre eut le bon esprit de se préserver. La hauteur du maréchal Davout n'avait donc que fort peu d'approbateurs, si même elle en avait. On se demandait pourquoi le général Davout n'était pas poli. On avait de l'humeur lorsqu'on était colonel, par exemple, ou bien officier général, et que le général en chef vous recevait en pantoufles, en robe de chambre et sans prendre la peine de se lever pour vous saluer. Cela n'était compris dans aucune langue, car avant la révolution, un proverbe assez généralement répandu était, comme on le sait, celui-ci : *poli comme un grand seigneur;* et cela se conçoit, parce que le *grand seigneur*, pour ne pas commettre sa dignité, vous faisait une belle révérence, bien assuré dans ce temps-là d'en recevoir en échange deux plus profondes. A présent les verres de lunettes rapprochent un peu plus, le numéro est au moins cinq et verre concave même. Aussi les révérences sont-elles un peu plus en raison du mérite et en cela la raison est toute du côté de la diminution des révérences. Quoi qu'il en soit, le général Davout s'en allait toujours cheminant en ce monde, rudoyant celui-ci, injuriant celui-là, disant une gracieuseté à la façon du premier consul — voilà où la fable de La Fontaine se mettait en action — comme, par exemple :

— Capitaine Bory, vous dessinez la topographie en perfection ; ce n'est pas comme monsieur — et il montrait le capitaine S... — qui dessine comme un *cochon.*

Une autre fois il disait au même capitaine Bory :

— Vous montez bien à cheval, au moins, vous. Vous savez le conduire. On voit que cela vous est familier. Vous êtes un vrai centaure, mais lui — et il montrait son premier aide de camp — il monte à cheval comme un officier d'infanterie, comme une pincette.

Une autre fois, c'était son beau-frère, Leclerc-Dessarts, chef d'état-major de Friant, qui se trouvait en scène et qu'il appelait d'un singulier nom devant tout son état-major et même les troupes, et cela étant en colère et pas du tout en plaisantant. Lorsqu'il voulait donner ce qu'il appelait une correction, il choisissait toujours le moment du dîner. Voici une histoire dans laquelle il joue un beau rôle et qui prouvera ce que je viens de dire.

Il y avait à cette époque au camp de Bruges un homme que nous avons tous connu avec ses belles papillottes et *sa charge* du roi de Naples, qu'il s'efforçait de copier dans sa mise, sa tournure et toutes ses manières, c'est le général d'Arsenne. Il était à cette époque colonel d'un régiment d'infanterie, faisant *le beau* et le charmant, mais pour *le bon*, c'était une autre affaire.

Le colonel d'Arsenne, tout en faisant son chemin, se battant bien, car il était brave, tout en mettant des papillottes, car ses cheveux ne frisaient pas, avait oublié qu'il avait un frère pauvre et gendarme, lequel frère l'avait élevé, lui avait montré à lire et avait enfin été pour lui un second père.

— Frère, lui avait-il dit lorsque le jeune homme avait pris le mousquet, à la garde de Dieu ! Tu n'as rien mais je t'ai donné de bons et de vertueux

principes. Sois honnête, songe à notre père et ne m'oublie pas.

Le jeune homme était parti. Je ne sais s'il avait pensé à son père, mais ce qui est certain, c'est que du frère pauvre et gendarme il n'en était pas plus question dans sa cervelle que si jamais il n'avait eu de frère pauvre et gendarme.

Le frère mourut. Il était dans une profonde misère, qui ne fit que redoubler pour sa veuve et ses deux petits enfants qu'il laissait par devers lui. Mais avant de mourir il écrivit à son frère le colonel une lettre touchante pour les lui recommander.

La veuve attendit une réponse. Elle ne vint pas. Elle écrivit elle-même. Toujours même silence. Elle était mère, elle voyait ses enfants mourir de faim, elle s'informa où était le 22e de ligne dont d'Arsenne était colonel et, prenant ses enfants par la main, elle se mit en route *à pied* avec eux, pour aller au camp de Bruges. Il y avait loin — elle était du département de l'Hérault.

Arrivée à Ostende, la pauvre femme demande la demeure du colonel d'Arsenne. Elle était couverte de haillons, misérable. Les domestiques la chassèrent. Elle pleura, dit qu'elle était *la sœur* du colonel. On ne l'en chassa que plus durement. Mais la singularité du fait engagea l'un des serviteurs à aller prévenir son maître. Le colonel fronça le sourcil. La mémoire lui revint, il se rappela qu'il avait UN FRÈRE, mais ce fut pour ordonner à ses gens de jeter à la porte l'aventurière qui osait prendre le nom de sa belle-sœur.

Il y avait alors au camp de Bruges un homme appelé *Florainville*, chef d'escadron de gendarmerie, qui mettait ce qu'on appelle *l'ordre* dans le camp et

même au delà. D'Arsenne fut le trouver et lui dit que son frère avait eu une maîtresse, une vagabonde, qui venait, profitant de la situation dans laquelle il se trouvait, pour l'exploiter à son profit et qu'il lui demandait *de la faire partir*. M. Florainville, sans s'informer si la chose était ou non véritable, promit ce que demandait le colonel et le même soir la pauvre veuve reçut ordre de quitter le camp de Bruges, sous peine de se voir enfermée comme vagabonde et coureuse.

La pauvre femme, au désespoir de sa misère et d'une conduite si barbare, raconta à quelques bonnes âmes toute son histoire. Elle était courte et touchante. Rien n'était controuvé, tout était vrai. Ses papiers étaient en règle, elle avait son contrat de mariage ainsi que l'extrait mortuaire du pauvre gendarme. Quelqu'un lui conseilla de s'adresser au maréchal.

— Il est dur, mais il est équitable, lui dit-on, il vous rendra justice.

Je ne sais comment elle s'y prit, mais le maréchal reçut en même temps et la pétition de la veuve et les preuves de la justice de ses réclamations. Il fit inviter à dîner tous les colonels de la division de d'Arsenne qui, autant que je puis me le rappeler, était celle d'Oudinot. Il y avait vingt-cinq personnes à table. Le plus profond silence régnait comme toujours pendant les premiers instants du dîner. Tout à coup le maréchal prend la parole et, s'adressant à d'Arsenne :

— Colonel d'Arsenne, vous aviez un frère ?

Le colonel demeura stupéfait de la question, et surtout du ton avec lequel elle lui était faite.

— Mon général...

— Oui, oui, vous aviez un frère... un brave homme

qui vous a élevé, monsieur, qui vous a montré à lire... un digne homme enfin. La veuve est ici, monsieur...

— Mon général, c'est une aventurière...

— Silence! monsieur. Je ne *vous interroge pas*. Je vous dis, *moi*, que la *veuve de votre frère*, *votre belle-sœur*, monsieur, est ici à attendre, dans la plus profonde misère, et que vous avez osé la faire *chasser* comme une vagabonde... C'est infâme, monsieur ! J'ai vu son contrat de mariage, j'ai vu tous ses titres. Ils sont légaux, ils sont en règle. Votre conduite est affreuse dans cette circonstance, colonel d'Arsenne.

Le colonel avait les yeux attachés sur son assiette, et c'était ce qu'il avait de mieux à faire. Je tiens l'histoire de témoins oculaires du fait, qui me racontaient qu'eux-mêmes étaient dans une position toute gênante. Cet homme, courbé sous une parole toute-puissante et sous une honte réelle qu'elle proclamait, faisait même pitié à ceux dont il n'était pas aimé et, pour le dire en passant, son air gourmé et sa hauteur lui attiraient un grand nombre d'ennemis.

— Monsieur le colonel, dit le maréchal Davout, il faut réparer votre faute et promptement. Vous ferez à votre belle-sœur douze cents francs de pension. Je les lui ai promis en votre nom et lui en ai donné un quartier d'avance, que je vous prierai de vouloir bien me rendre.

Et le maréchal s'inclinait en regardant le colonel.

— Vous prendrez soin de vos neveux. Je me charge de demander pour eux à l'empereur des bourses dans un collège. Quant à vous, monsieur, songez à remplir toutes les conditions que je viens de vous présenter. Autrement, je raconterai toute cette his-

toire à l'empereur, et vous savez si elle lui plaira.

D'Arsenne fut docile et fit bien. Il donna une pension à sa belle-sœur, qu'il n'a pas maltraitée davantage, et tout s'arrangea. C'était une bonne mère et une respectable femme que la pauvre veuve; elle ne voulait *que du pain*, l'infortunée! Et lorsqu'elle entendait dire combien la conduite de son frère était répréhensible, pour ne pas dire un mot plus dur :

— Ah! que voulez-vous, disait-elle, *l'hauteur* du grade, *l'hauteur du grade, il fait tout.*

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME

CHAPITRE PREMIER

Paul Ier et les prisonniers d'Alkmaar. — Générosité du premier consul et changement de l'empereur de Russie. — M. de Sprengporten. — Portrait de Paul Ier. — Histoire du général Sprengporten. — Le transfuge suédois. — Opinion du premier consul sur l'envoyé russe. — La Suède et Gustave III. — Les chapeaux et les bonnets. — Le fils d'un transfuge, patriotisme et ma conversation avec Bonaparte. — Etonnante instruction du premier consul. — Le bal de M. Sprengporten. — Mme Récamier et son portrait. — Une lettre de Mme de Staël. — Les jolies femmes en bonnet rouge. — Les fêtes chez les banquiers. — Les Russes à Paris. — M. de Sprengporten remplacé à Paris par M. de Kalistchef. — Fêtes du 1er vendémiaire. — Adresse du premier consul....... 1

CHAPITRE II

Visite de Rapp et invitation de nous rendre à la Malmaison. Conversation en route. — Attachement de Rapp au premier consul. — Chagrin et tristesse de Bonaparte. — Inquiétudes de ses deux aides de camp. — Bonaparte renvoyant son déjeuner. — La promenade à cheval et crainte des assassins. — Les chevaux au galop. — Pro-

fonde affliction du premier consul et sa conversation avec Junot. — Dîner à la Malmaison. — La perte de l'Égypte. Grands projets anéantis. — La colonne mémorable. — Le combat de Nazareth. — L'ordre du jour et le plus beau titre de noblesse. — Le tableau et le portrait. — M. Gros.. 20

CHAPITRE III

Les Mémoires contemporains. — Les russes et M. de Markoff. — La mort de Catherine II. — Le prince Baratinski et le prince Orloff. — Le prince et princesse Do.......ki. — Potemkin. — La révolution française, les bonnets rouges et préventions des étrangers. — *La reine de Hongrie* et les dames de la halle. — Les mystifications à la mode. — Thiémé, Fitz-James et Musson. — Grande mystification de l'Institut chez la princesse Do ...... ki. — Robert, les catacombes et la planche de Saint-Pierre. — M[me] Demidoff.............................. ... 33

CHAPITRE IV

Leçons de déclamation. — Le prévôt de Larive. — M. Brunetière et visite mystérieuse. — Promenade à Issy. — La maison de M[lle] Clairon. — Les costumes grecs et romains. — M[lle] Clairon à quatre-vingts ans. — Toilette bizarre. — Le baron de Staël. — Le buste de Voltaire. — Le monologue d'Electre. — M[lle] Clairon et Talma *petit bonhomme*. — Misère d'une femme célebre. — *La reine de Babylone* sans pain. — Générosité de Lucien. — M[lle] Clairon rendant justice à M[lle] Mars. — Les Mémoires de M[lle] Clairon.......................... 53

CHAPITRE V

Sourire de Bonaparte. — Narrations et jugements de Napoléon. — Le combat d'Algésiras et l'amiral Linois. — Sir Ja-

mes Saumarez.—Napoléon pleurant de joie sur les succès de la marine française. — L'abaissement de l'Angleterre, pensée dominante de Bonaparte. — Activité dans les ports de la Manche. — Défaite de Nelson. — La flottille de Boulogne. — Plaisanteries de Brunet sur les *péniches*. — Influence de la prison sur la discrétion. — Le tribun, la tribune et les petits tribunaux. — Déluge de pamphlets. — Scènes fréquentes du premier consul et de Fouché. — Dîner avec M. de Lucchesini et *abandon* diplomatique. — Principes républicains de Junot. — Conversation remarquable avec l'ambassadeur de Prusse. — Minauderies de Mme de Lucchesini et les *r* impossibles à prononcer. — L'âge des femmes. — Les auteurs probables des pamphlets........................ 66

CHAPITRE VI

Les bains publics de Paris sous le consulat. — Les bains d'Albert et le paquet mystérieux. — Pluie de pamphlets. — *Une quinzaine du grand Alcandre*. — Libelles à la main. — Bonaparte, Junot et Bussy-Rabutin. — La fille des bains d'Albert. — Papiers à mon adresse et interrogatoire. — Le commissionnaire inconnu. — Récit de mon aventure à Junot. — Fausses conjectures et ma mère soupçonnée. — Pamphlets envoyés à ma mère et brûlés par elle. — Junot rassuré. — Lettres de mon frère et remarquable coïncidence. — Conversation curieuse entre Junot et le premier consul. — La lettre de mon frère présentée à Bonaparte. — Défiances de Napoléon à l'égard de ma mère. — Mme Guéheneuc et Mme Hulot. — M. d'Orsay défendu par Junot. — Scène dramatique dans le cabinet de Napoléon. — Souvenir d'une blessure et le premier consul pâlissant. — Napoléon énumérant ses vrais amis. — Junot, Duroc, Rapp, Lannes, Marmont, Berthier, Bessières, Eugène et Lemarrois. — Rapp grondant Bonaparte. — *Mon vieil ami*. — Ma mère malade, et vif intérêt du premier consul. — MM. Corvisart, Desgenettes et Yvan. — Anecdotes de l'armée d'Italie...................... 82

CHAPITRE VII

Encore les pamphlets. — Singulière opinion des étrangers sur le premier consul. — Embarras d'une Anglaise. — Le miroir du cabinet de toilette. — Scène de Lannes avec Napoléon. — Erreurs sur le tutoiement réciproque. — Mot de M. de Narbonne. — Traits du caractère de Napoléon. — L'Ecole polytechnique. — L'élève de son père. — Sévérité de l'abbé Bossu. — L'aide de camp Lacuée et le jeune enthousiaste à la Malmaison, — Le premier consul examinateur. — Duroc et Junot. — Scène remarquable dans le cabinet de Napoléon. — Le billet de réception.................................. 106

CHAPITRE VIII

Ma première grossesse. — Les envies de femmes grosses. — L'ananas de Malmaison. — Bonté de Mme Bonaparte. — Désir et répugnance. — Les souffrances morales. — Un chapitre du *Mémorial de Sainte-Hélène*. — Choses que l'empereur n'a pas pu dire. — La noblesse de l'Empire et les chambellans. — Préjugés sur l'empereur. — Le teint d'un citron et le diner en cinq minutes. — Les journaux. — Voyage imaginaire et retour aux Tuileries. — *La patience* de Mme Bonaparte. — Prédiction des cartes. — Pari entre le premier consul et Mme Bonaparte sur le sexe de mon premier enfant. — Singulière objection de Napoléon. — Scène de gaieté à la Malmaison et Mme Lefebvre. — Le mouvement du jour de l'an. — Mon salon et le petit Dunkerque. — Le général Suchet et son frère. — Célébration du jour des rois en 1802. — Le moment d'accoucher. — Esprit de Mme Hamelin. — Le roi de la fève, la dinde aux truffes et le vin de Champagne. — La première douleur, éclats de rire. — Les conseils des femmes. — Ma garde et M. Marchais. — Une nuit de douleur. — Ma vie en danger. — Junot et son aide de camp Lallemand. — Égarement de Junot et sa visite aux Tuileries. — Adorable bonté du premier consul. — Message de Napoléon.

— Nouvelle de mon accouchement apportée aux Tuileries. — Singulière observation de Bonaparte. — Napoléon embrassant Junot. — Le compliment du premier consul et le pari perdu. — Retour de Junot et scène impossible à rendre. — Ma fille ! — Singuliers propos de mon beau-père. — Le général Suchet et la corbeille de roses.............................. 121

CHAPITRE IX

Nécessité de se rallier au gouvernement de Napoléon. — Faveur populaire. — Bonaparte et Washington. — Ordre du jour remarquable. — Lettre du premier consul au roi Georges. — La mort de Kléber et les insultes de M. Pitt. — Guerre nationale avec l'Angleterre. — La retraite de M. Pitt et bal à la Malmaison. — Mot du premier consul. — Le duel anglais et la caricature. — Bombardement de Copenhague. — Cessation des hostilités entre la France et l'Angleterre. — Paroles du premier consul sur les Anglais. — Paix signée entre la France et la Porte Ottomane. — Sottise d'un journal anglais. — Bonaparte roi de Jérusalem. — La croisade républicaine. — Berthier-Renaud. — Napoléon et le sérail de Junot en Egypte. — L'odalisque favorite et le portrait de Jaunette.............................. 158

CHAPITRE X

La société des artistes et des gens de lettres. — MM. Nadermann, Garat, Denon, Girodet, Robert Lefebvre, Robert, Lemercier, Millin et Talma. — Gaieté de Talma. — Le poète d'Offreville et grande mystification. — La tragédie de *Statira*. — Le dîner le plus gai de ma vie. — Le rôle de Talma et la lecture en projet. — La promenade improvisée et manquée. — La partie de spectacle. — Le théâtre Montansier. — Tiercelin et *la Pièce qui n'en est pas une*. — Le poète de l'Estrapade. — D'Offreville acteur sans le savoir. — Scènes bouffonnes. — Le manuscrit égaré. — Désespoir et appétit du poète. —

L'auteur en cabriolet et le cheval emporté. — M. Charles et les lamentations conjugales 170

CHAPITRE XI

Bonaparte et les républiques. — Rétablissement des trônes et des rois. — Le roi et la reine d'Étrurie à Paris. — *Il contino* de Livourne. — Fêtes et bals à Paris. — La Toscane dans un jardin de Neuilly. — Fêtes chez MM. de Talleyrand, Chaptal, Berthier. — Les boucles de souliers du roi d'Étrurie. — Les équipages espagnols. — Personnages grotesques. — Le mal caduc du roi d'Étrurie. — Une représentation d'*Œdipe*. — Lettres de la reine d'Étrurie à Mme Bonaparte. — Effet de l'eau de la Seine. — Le nouveau roi jugé par le premier consul. — Paroles remarquables de Bonaparte. — Séance du Conseil d'État. — LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE INALIÉNABLE 187

CHAPITRE XII

Fondation de la Légion d'honneur. — Difficultés éprouvées par le premier consul. — Regnault de Saint-Jean-d'Angély. — Bonaparte deviné. — Conversation de ma mère avec Junot. — Quelques souvenirs antérieurs. — Destruction des églises en France. — La déesse de la Raison. — Projets de Robespierre. — Le besoin d'un culte. — Un mot de Voltaire. — La Revellière-Lépeaux et les théophilanthropes. — Détails sur la nouvelle secte. — Les théophilanthropes jugés par Bonaparte. — Admiration du premier consul pour l'Évangile. — Préliminaires du Concordat. — Le cardinal Consalvi et le cardinal Spina. — Bref du pape relatif à M. de Talleyrand. 204

CHAPITRE XIII

Sanction définitive du Concordat. — Serment des évêques à genoux. — Termes du serment. — Consécration de mon oncle, évêque de Metz. — L'archevêque Cambacérès. — Cérémonie religieuse à Notre-Dame. — Le

jour de Pâques choisi par Bonaparte. — Progrès du luxe à la cour consulaire. — Les soixantes dames accompagnant Mme Bonaparte. — Le cardinal Caprara et M. de Boisgelin. — Propos du général Delmas et mécontentement du premier consul. — Conversation remarquable de mon oncle avec Napoléon. — M. de Buffon et suite d'une envie de femme grosse................ 225

CHAPITRE XIV

Mort de ma mère. — Honneurs funèbres rendus à ma mère par Junot. — La famille de mon mari et mon frère comblés des bontés du premier consul. — Délicatesse de Bonaparte. — Mésintelligence entre deux frères. — Lucien et Mme Leclerc. — Départ de Mme Leclerc pour Saint-Domingue. — Singulière proposition et projet fou. — Le commandant de Paris commandant du Cap. — Cargaison de robes et de chapeaux. — Les bêtes féroces de Saint-Domingue. — Les singes et Toussaint-Louverture. — Scène bizarre. — Le chapeau et le panache. — Les cheveux coupés. — Reddition de Saint-Domingue. 238

CHAPITRE XV

La paix avec l'Angleterre. — Phrase remarquable du premier consul aux députés belges. — Gloire de la France sous le Consulat. — Vie intérieure de Bonaparte. — Alliance avec la Turquie. — Projet de Henri IV réalisé par Napoléon. — Les limites naturelles et les traités. — Réponse aux calomniateurs de Bonaparte. — Sincère désir de la paix. — Juste orgueil des Français. — L'amour de la patrie. — M. de la Vaupallière en Russie. — Le duc de Fronsac et M. de Langeron. — Patriotisme d'un émigré. — M. de Calonne. — Anecdote de l'Ermitage. — L'homme ridicule. — Mot de Bonaparte sur M. de Calonne. — Le comte d'Artois et Catherine. — Les Français en Russie et l'acte d'abjuration. — *La Marseillaise* à la cour de Catherine et bizarre contradiction.. 263

CHAPITRE XVI

Paris, la capitale du monde civilisé. — Affluence des Anglais et des Russes. — Le continent ouvert aux Anglais. — Caractère de M. Fox et anecdote sur lui. — Détails sur M. Pitt. — Sa haine contre la France. — M. Fox et la dette d'honneur. — Le créancier confiant et payé. — Lord et lady Cholmondeley. — La femme bengale. — La duchesse de Gordon et les quatre filles duchesses. — Miss Georgina. — Le deuil des fiançailles. — Le premier consul et sa femme, scène de famille. — Coquetterie du premier consul pour la France. — Magnificence publique et économie privée. — Le bel habit de Bonaparte et les godelureaux. — Louis de Périgord, le modèle des jeunes gens. — Projet d'un grand mariage. — Bonaparte et le jeune vieillard, prédiction accomplie. — Les bons à payer biffés par Napoléon au bas des mémoires de couturières. — Histoire racontée par le premier consul à sa femme. — Luxe intérieur et petites économies. — La puissance des masses en toutes choses. 287

CHAPITRE XVII

Les vrais amis de Junot et M. Billy van Berchem. — Naissance illustre et modestie. — Origine royale. — Les Bourguignons chez Junot. — Les lettres de famille et déluge de recommandations. — Un nouveau venu et l'élégant de province. — Nouvelle mystification. — Musson et *le général Boisvin*. — L'homme sourd et un boulet de 24. — Le jeu du cornet et le nez en compote. — Le mystifié et son compatriote d'Autun. — Les serviettes chaudes et les petits soins. — La mèche éventée et l'esprit mal fait. — Le duel et les balles de suif. — L'affaire arrangée. — Comédies sur comédies. — Dîner chez Robert. — Regnault de Saint-Jean-d'Angély improvisé. — La nièce du préfet de Blois. — Le général Montélégier et *l'esprit bien fait*.......................... 315

CHAPITRE XVIII

Le premier consul et les étrangers. — Baptême de ma fille et cadeau de l'empereur. — L'hôtel de la rue des Champs-Élysées. — Ma maison de campagne à Bièvre. — Empressement des étrangers pour connaître Napoléon. — Incroyable attachement de Junot. — Aversion de Bonaparte pour les étrangers et son amour pour la France. — La princesse aux cinq ou six maris. — La duchesse de Sagan et la duchesse de Dino. — Le prince de Rohan et le mari à la pension. — La duchesse de Bedford. — La princesse Dolgoroucki. — Le peignoir et l'écrin. — Les grandes toilettes au soleil. — Le prince Galitzin et les caricatures. — Lord Yarmouth et le prince régent. — La perte au jeu et les boutons-miroirs. — Les maisons de jeu.......................... 340

CHAPITRE XIX

Vanité permise. — Un mot de Bonaparte. — Projet de voyages dans Paris. — Les honneurs de la capitale faits aux étrangers. — Minutieuses questions du premier consul. — Nos amis de Russie et d'Angleterre. — Emploi de nos journées. — La lettre retrouvée. — Costume de voyage de M. de Cobentzel. — Divers établissements de Paris. — M. Denon, M. Millin. — David le peintre et les préjugés vaincus. — Dîners chez Robert. — Visite au Temple. — La pompe à feu et MM. Perrier frères. — Mirabeau et Beaumarchais. — Préventions contre les choses nouvelles. — Les eaux de Paris et les actionnaires. — Les Gobelins. — Henri IV et Colbert. — Le marquis Antoine-Gobelin-de-Brinvilliers. — Marie-Marguerite d'Aubray, marquise de Brinvilliers. — Le musée des Petits-Augustins. — La Savonnerie. — Inconvénients de prêter des livres.......................... 366

CHAPITRE XX

Nouveaux voyages dans Paris. — M. Thibaudeau, l'abbé Grégoire, Léonard Bourdon et David. — Le comité d'instruction publique. — Le médecin Duhem et J.-J. Rousseau à la guillotine. — M. Denon et le musée des tableaux. — La vierge de Foligno. — Les dessins originaux. — La galerie d'Apollon. — MM. Hacquin et Fouques. — Le dîner des Bourguignons. — Visite à Charles le physicien. — La chambre obscure et le secrétaire de M. de Cobentzel. — M[lle] Chameroy. — Scène à Saint Roch. — L'archevêque de Paris. — Paroles remarquables du premier consul. — Les Bardes, le songe et souvenir d'admiration........................ 382

CHAPITRE XXI

Le cabinet des médailles. — Millin, le cardinal Maury et l'apothéose d'Auguste. — La police. — Anecdotes sur M. de Sartines. — Le pot de fleurs et la fenêtre d'un voleur de Vienne. — Le pari gagné et perdu. — M. de Sartine attrapé. — Les rapports et les mouchards. — Les médailles en 1803. — La coupe d'or et le bouclier votif. — Le médaillon de Justinien. — La Bibliothèque nationale. — Les livres et les manuscrits. — La caisse oubliée et les manuscrits tartares. — La bibliothèque du cardinal Mazarin. — Les gouaches et les aquarelles. — Détails peu connus. — Les Enfants trouvés et le cabinet d'Histoire naturelle. — Les Sourds-Muets et les Aveugles. — Fourcroy et M. Chaptal........................ 397

CHAPITRE XXII

Félix Cassal. — Les animaux du Jardin des Plantes. — Les voyages d'un menteur. — Les lions, les tigres et les hyènes d'Afrique. — Le tigre boiteux et les deux vieilles femmes. — Singulier appoint dans un marché.— Le serpent et le pélican. — Le consul de France en Bar-

baric. – *Le sarcophage* vivant. — Exemple incroyable de voracité. — Histoire et mort d'un homme extraordinaire. — Le garde-chasse du prince de Ligne et le loup enragé.................. 418

CHAPITRE XXIII

Les baptêmes. — La seule commère du premier consul. — Le fils aîné de Mme Lannes et ma fille, les premiers filleuls de Bonaparte. — Le cardinal Caprara et la chapelle de Saint-Cloud. — Les ambassadeurs de Napoléon. — Anecdote sur le prince régent d'Angleterre, racontée par le premier consul. — Le général Andréossi à Londres. — Les lunettes d'un cardinal. — Mme Lannes, Mme Devaisne Mme de Montesquiou et les préférences de Napoléon. — Le Roland de l'armée française. — La destinée de ma fille. — Le premier consul et la régénération des amazones. — La future papesse. — Cérémonie du baptême à Saint-Cloud. — La barrette du cardinal Caprara. — Mme Bonaparte et les cadeaux de baptême. 429

CHAPITRE XXIV

Faits importants. — Souvenirs de la mort de Paul Ier. — Détails authentiques. — La brochure par ordre. — Le comte de Pahlen et le grand duc Alexandre. — Estime de Napoléon par la veuve de Paul. — Jugement de Bonaparte sur les impératrices régnantes. — Conversation avec M. de Markoff. — Les officiers d'Égypte. — Bianca et l'héroïne de l'armée. — M. et Mme Verdier. — Anecdotes. — Les femmes des amis de Junot. — Le général Menou et M. Maret. — Le général Colbert............ 442

CHAPITRE XXV

La prolongation du consulat de Bonaparte. — Sénatus-consulte. — Réponse remarquable du premier consul et paroles prophétiques. — Les gens parlant sans savoir. — Déjeuner donné à Mme Bonaparte à ma maison des

Champs-Élysées. — Les hommes exclus par Bonaparte et vingt-cinq femmes à table. — Le général Suchet et son frère. — Mon bal auquel assiste le premier consul. — Cadeau de cent mille francs. — Mme Bonaparte en Érigone. — Fête à Bièvre. — La partie de chasse. — Mme Murat et moi en boghey. — *Coco* emporté et danger imminent. — Arrivée de Murat. — Ma fête et mon patron. — *L'arbre surtout*.................... 452

CHAPITRE XXVI

Le consulat à vie. — Indécision de Bonaparte. — L'homme sans égal dans le passé. — La volonté du peuple. — Réunion de l'île d'Elbe à la France. — Conversation de Junot avec le premier consul. — Le sénat et réduction du tribunat. — La vérité à Napoléon. — Les sénatus-consultes organiques. — Junot malade et mon déjeuner à Saint-Cloud. — La filleule *cardinalesse* du premier consul. — Bonaparte et les enfants. — Visite nocturne du premier consul à Junot et le malade guéri. — Le sanctuaire et les portraits de femmes célèbres. — Rupture avec l'Angleterre. — Les rêveurs du temps. — Mauvaise foi du gouvernement anglais. — Départ de lord Withworth. — Les rapports de Junot et ceux de M. Dubois. — Le général Mortier en Hanovre. — Bonaparte à cinq heures du matin. — Colère du premier consul. — Ordre d'arrêter tous les Anglais dans une heure. — Deux personnages marquants. — Les rapports absurdes. — *La langue dorée.* — Le colonel Green dénoncé et absent. — Opinion du premier consul sur les prisonniers anglais. — Fin et résultat de la conversation du premier consul avec Junot. — Les vrais fidèles à Napoléon.................... 472

CHAPITRE XXVII

Attitude des rois de l'Europe. — Prorogation du consulat. — Consulat à vie. — Sénatus-consulte demandant l'empire pour Napoléon Bonaparte. — Détails et incidents.

— Appel à la souveraineté du peuple. — 3,777,000 votants. — Calomnies posthumes contre Napoléon. — Gohier, président du Directoire. — Napoléon, consul à vie. — Lettre de Duroc à Junot. — Pressentiment de Junot. — Conspiration de Pichegru, Moreau et George Cadoudal. — Le duc d'Enghien. — Regnier, grand-juge et ministre de la police. — Drake, ministre de la cour de Londres à Munich. — Démarches suspectes du duc d'Enghien. — Menées de Pichegru attribuées à ce prince. — Curieuse révélation. — Conversation de Duroc et de Junot. — Long entretien de ce dernier avec le premier consul. — Les généraux Dupas, Mâcon, Laplanche-Mortière. — Clémence de Napoléon. — Son appréciation de Moreau. — Conduite de Bernadotte au 18 brumaire. — Arrivée de Junot à Arras. — Parole remarquable 502

CHAPITRE XXVIII

Expédition d'Angleterre. — Camp d'Arras. — Division de grenadiers commandée par Junot. — Les généraux Mâcon, Laplanche-Mortière, Dupas, placés sous les ordres de Junot, ainsi que Clément, adjudant général, chef d'état-major. — Leur portrait. — MM. de Deban-Delaborde, Édouard de Colbert, Auguste de Verdière, Charles Vanberchem. — MM. de Limoges et Magnien. — M. et Mme de Lachaise. — Fait remarquable dans les annales de la toilette militaire. — Quiproquo plaisant. — Mon mari projette la suppression des chapeaux de feutre pour les troupes et la *tonte* générale des queues. — Lannes et Bessières. — Duels entre militaires à propos de queues. — Lettre de l'empereur à Junot. — Singulière requête d'un jeune grenadier. — Caprices de ma fille. — La sœur de lait du grand Buffon.......... 518

CHAPITRE XXIX

Détails sur le général Dupas. — Récit de sa querelle avec un officier autrichien. — Opinion de Napoléon sur les

qualités exigées pour faire un bon général. — Lannes et Kellermann. — La malveillance interprétant méchamment mes paroles. — Manie du préfet d'Arras pour les particules. — Mésintelligence à ce sujet entre lui et M. Clément. — Dîner à la préfecture. — Scène plaisante dont MM. de Lachaise et Barral font les frais. — Motion faite au tribunat par le tribun Curée et adoptée par le sénat. — Harangue de Cambacérès et réponse de Napoléon. — Trente mille proscrits rendus à leur patrie. — Digression sur le siècle d'Auguste. — Pamphlets. — Révélation curieuse........................... 535

CHAPITRE XXX

Anecdote piquante sur certain fauteuil. — Moreau, Joubert, Bernadotte et M. d'Azara. — Clément de Ris. — Départ pour Marengo. — Déconvenue de certaines gens. — Enlèvement d'un sénateur. — Conduite de Fouché, ministre de la police. — Lettre de Clément de Ris à Fouché. — Bizarrerie de sa délivrance. — Visite à Beauvais. — Secret surpris. — Paroles de l'empereur à Junot. — Davout. — Marmont. — Les généraux Oudinot, Friant, Durutte. — Le contre-amiral Magon. — Parodie et paraphrase de Napoléon. — Le colonel Bory. — Comment Davout traitait son beau-frère.. 549

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.). THOUZELLIER, D^{r}. 50.9.1912

